REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

TROISIÈME SÉRIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

A. ERNOUT ET **P. CHANTRAINE**

PROFESSEUR HONORAIRE AU COLLÈGE DE FRANCE

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

MEMBRES DE L'INSTITUT

ANNÉE ET TOME XXIX

(81e de la collection)

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1955

TOUS DROITS RÉSERVÉS

PVBES ET *PVBLICVS*

La singularité de l'adjectif *publicus* est que, s'il fonctionne comme dérivé de *populus*, c'est à *pubes* qu'il se rattache pour la forme. *Publicus* est ainsi un hybride de *populus* et de *pubes*. Cette position étrange est illustrée par les graphies anciennes, ainsi que Thurneysen[1] l'a indiqué autrefois : *publicus*, ou plutôt *poublicus*, s'est croisé avec *poplicus* issu de *populus*. Entre le radical de *pubes* et celui de *populus*, la forme de l'adjectif montre un flottement qui se trahit dans les notations *poblicus*, *puplicus*, jusqu'à ce que *publicus* s'imposât définitivement dans la langue classique. En termes plus schématiques, *publicus* représente un compromis entre **pubicus* de *pubes*, et *poplicus* de *populus*.

Pour que *pub-* fût remplacé par *popl-* dans le dérivé en *-icus*, il fallait que *populus* et *pubes* pussent se trouver en équivalence et même en concurrence dans les mêmes emplois. Les latinistes n'ont pas manqué de citer Plaute Ps. 126 *pube praesenti in contione* avec la glose de P. F. 301, 3 : *pube praesente est populo praesente*, συνεκδοχικῶς *ab his, qui puberes sint, omnem populum significans*[2]. Mais il faut citer le texte de Plaute en entier, où une vieille formule est parodiée :

> *Nunc, ne quis dictum sibi neget, dico omnibus,*
> *pube praesenti in contione, omni poplo,*
> *omnibus amicis notisque edico meis...*

On voit que, dans cette formule même, *pubes* coexiste avec *populus* et ne le supplante pas. Les deux notions restent distinctes, et la glose de Festus indique simplement que dans l'usage ancien *pubes praesenti* équivalait pratiquement à *populo praesenti*. Mais on n'y trouve pas la condition où *populus* et *pubes* auraient pu se rejoindre dans un commun dérivé.

De fait, les deux termes, tout voisins qu'ils étaient, ne semblent pas si étroitement associés dans la langue classique qu'ils fussent voués à n'avoir qu'un même adjectif. Cela se voit au sens propre de *poplicus* dans les premiers exemples, qui sont surtout épigraphiques : *poplicus* se définit par opposition à *privatus ;* ainsi *neve in poplicod neve in preivatod* (SC. Bacch.) ; *res poplica* (opp. *privata*) ; *ager poplicus* (opp. *privatus*). Dans ces locutions, *poplicus* qualifie « ce qui appartient à tous » ou « ce qui a lieu sous les yeux de tous » (*in poplicod ;* cf. *proponere in publico* « mettre sous les yeux de tous »,

1. *K. Z.*, XXX (1890), p. 490 ; cf. Niedermann, *N. Jahrb.*, IX, p. 302.
2. Cf. Ernout-Meillet[3], s. v. *pubes*.

Liv. I, 32, 2). L'expression certainement ancienne *quā sacrum quā publicum* de Plaute (*Trin.* 1044) où *publicum* doit remplacer *poplicum*, montre aussi que *publicum*, ici « profane » et s'opposant à *sacrum*, a pour sens premier « accessible à tous » en face de *sacrum*, proprement « interdit ». En cette valeur, *poplicus* doit être un calque de gr. βέβηλος « accessible ; profane » (opp. ἱερός, ἁγνός)[1]. C'est la transposition religieuse de l'opposition juridique entre *poplicus* et *privatus*. En somme, l'adjectif *poplicus* dénote ce qui est propre au *populus*, à l'ensemble des citoyens, par contraste avec ce qui est de l'individu. Mais toute différente est la notion de *pubes*, qui désigne une classe spécifique, celle des adultes aptes au métier des armes et à la délibération politique. On sait bien que la *pubes* fait partie du *populus;* ce qu'on voit moins est la raison qui aurait conduit à la création d'un adjectif **pubicus*. Car les exemples de *pubes* sont rares hors de la langue poétique, et en apparence peu significatifs. La fréquence de *populus* passe de si loin celle de *pubes* qu'il est difficile d'imaginer comment les deux auraient pu entrer en conflit dans la formation de *publicus*.

Néanmoins, c'est bien *pubes* qui est intervenu dans ce procès. Mais ce qu'on a traité comme un simple accident lexical révèle, en réalité, l'action d'un fait institutionnel d'assez grande portée. Pour en prendre conscience, il faut considérer avec attention les rares emplois de *pubes* qui ont survécu chez les historiens, particulièrement dans les récits de Tite-Live relatifs aux premiers temps de Rome. On ne saurait douter qu'ils soient pris chez les annalistes anciens.

Dans le texte de Plaute cité plus haut, la formule *pube praesenti in contione, omni poplo* nous apprend que la *pubes* et le *populus* sont associés dans le cadre de la *contio*. On en peut inférer que la *contio*, l'assemblée du peuple convoquée par le magistrat, devait légalement comprendre la *pubes* comme distincte du *populus*, au sein duquel elle devait assumer le rôle de la classe représentative. Or, il est remarquable que chez Tite-Live la *pubes* soit mentionnée à l'occasion d'une *contio*. C'est lors d'une *contio* (*cum... contionem in campo... haberet*) que Romulus disparaît au cours d'un orage (I, 16, 2), et c'est la *pubes Romana*, d'abord frappée de stupeur, qui proclame finalement la parenté divine de Romulus (*Romana pubes... aliquamdiu silentium obtinuit, deinde...* etc.). C'est aussi au moyen d'une *contio* que Tullus prépare la destruction d'Albe, en prenant au dépourvu l'*Albana pubes* qui y assiste (*vocari ad contionem utrumque exercitum iubet... Ad haec Albana pubes, inermis ab armatis saepta*, etc., I, 28, 2-8). Quand les ambassadeurs envoyés pour négocier des mariages chez les peuples voisins rendent compte de l'échec de leur mission, bien que la circonstance ne soit pas indiquée, on est en droit de supposer que c'est aussi au cours d'une assemblée du peuple que la *Romana pubes* manifeste sa colère et envisage des mesures violentes (*aegre id Romana pubes passa et ad vim spectare coepit*, I, 9, 6). Un autre passage nous renseigne sur la participation obligée de la *pubes* aux actes essentiels de la vie publique. Le fécial, chargé par le roi et le sénat de déclarer solen-

1. Cf., dans la loi sacrée de Cyrène, § 5 : Ἀκαμαντίων ὁσία παντὶ καὶ ἁγνῶι καὶ βα βάλω[ι].

nellement la guerre, se rend à la frontière ennemie et prononce la formule rituelle qui ouvre les hostilités *non minus tribus puberibus praesentibus* « en présence d'au moins trois *puberes* » (I, 32, 12). On n'a pas encore relevé ce trait[1] que l'historien a dû reproduire, comme d'ailleurs toute cette procédure minutieuse, d'après les anciens annalistes. La présence symbolique de la *pubes* était expressément requise dans le cérémonial ancien : *non minus tribus puberibus praesentibus* signifie que cette déclaration aussi s'accomplissait, selon l'expression conservée par Plaute, *pube praesenti.* Ces mentions nous reportent à un état de la société romaine où la *pubes* représentait l'ensemble du *populus* dans les délibérations officielles ou dans les rites décrétés au nom de l'État.

Nous observerons ici un parallélisme remarquable avec certains faits grecs, aussi bien dans l'institution que dans la désignation. Notons d'abord que le terme *pubes* répond en grec à ἥβη. Les deux coïncident dans toutes leurs acceptions, et ce n'est pas un hasard : il n'était pas si « naturel » de transposer en dénomination de classe le signe corporel de la puberté. Nous devons vraisemblablement tenir *pubes* au sens social comme un calque de ἥβη.

Or, sur ἥβη, il s'est constitué en grec — précisément en ionien ancien — un dérivé adverbial qui mérite ici l'attention. A l'aide du suffixe -δον, qui s'ajoute à des noms de fractions sociales pour indiquer un comportement collectif (ἰλαδόν, ἀγεληδόν, ὁμιληδόν, etc.), on a formé ἡβηδόν, litt. « en classe d'adultes » dont il y a intérêt à citer les premiers emplois. Nous le trouvons d'abord dans une citation d'Héraclite : ἄξιον Ἐφεσίοις ἡβηδὸν ἀπάγξασθαι πᾶσι καὶ τοῖς ἀνήβοις τὴν πόλιν καταλιπεῖν « les Éphésiens devraient bien se pendre tous en corps d'adultes et abandonner leur ville aux impubères » (sarcasme adressé aux Éphésiens qui avaient banni Hermodore, leur meilleur citoyen)[2]. Ἡβηδόν spécifie la classe des adultes comme responsable de la conduite des affaires publiques.

Plus frappants encore sont les deux exemples d'Hérodote : ἐνδύντες τὰ ὅπλα ἅπαντες Καύνιοι ἡβηδὸν τύπτοντες δόρασι τὸν ἠέρα μέχρι οὔρων τῶν Καλυνδικῶν εἵποντο καὶ ἔφασαν ἐκβάλλειν τοὺς ξενικοὺς θεούς « tous les Cauniens adultes revêtirent leurs armes et allèrent en cortège jusqu'aux frontières de Kalynda, frappant l'air de leurs lances et disant qu'ils chassaient les dieux étrangers » (I, 172) ; — Μιλήσιοι πάντες ἡβηδὸν ἀπεκείραντο τὰς κεφαλὰς καὶ πένθος μέγα προσεθήκαντο « tous les Milésiens d'âge adulte s'étaient rasé la tête et s'étaient imposé un deuil sévère » (VI, 21)[3]. On voit ici, chez deux peuples différents, l'un carien, l'autre grec, des rites importants de la vie publique accomplis par les adultes en corps, ἡβηδόν, agissant « officiellement ».

Mais, en grec, ἡβηδόν reste distinct d'un autre adverbe, bien plus commun, πανδημεί « tout le peuple ensemble », par exemple πανδημεὶ Σπαρτιῆται... ἀρὴν

1. J. Marquardt, *Le culte chez les Romains*, trad. fr., II, p. 151-152, et G. Wissowa, *Relig. und Kultus der Römer*, p. 479, paraphrasent simplement la description des rites donnée par Tite-Live sans commenter ce trait.

2. Diels-Kranz, *Vorsokratiker*[7], I, p. 178 ; texte imité par Lucien : ἐγὼ δὲ κέλομαι πᾶσιν ἡβηδὸν οἰμώζειν (*Ibid.*, I, p. 190, l. 26).

3. Trad. Legrand pour toutes les citations d'Hérodote.

ἐποιήσαντο « les Spartiates avaient fait des prières publiques » (Hérodote, VI, 63). Or, si nous avions à rendre littéralement ἡβηδόν en latin, il se traduirait par **pubice* « les adultes en corps », de même que πανδημεί équivaut à *poplice* « tout le peuple en corps ». C'est ce qui a dû se produire en latin. Certains emplois de l'adverbe *publice* laissent encore percevoir la différence ; ainsi Liv. V, 53 : *non in casis... habitare est satius inter sacra penatesque vestros quam exsulatum* publice *ire*? « ne vaut-il pas mieux habiter des cabanes au milieu de vos dieux et de vos pénates que prendre *tous en corps* le chemin de l'exil »? Ici *publice* est un ancien *poplice* = πανδημεί. Cela aide à comprendre le glissement qui s'est produit de la classe des adultes au peuple tout entier ; de même qu'en grec ἡβηδόν disparaît au profit de πανδημεί, δημοσίᾳ, de même en latin **pubice*, qui se rapportait aux démarches accomplies par les adultes en corps, s'est confondu avec *poplice* « tout le peuple ensemble », pour donner finalement *publice* « au nom (ou aux frais) de l'État ».

On est conduit ainsi à supposer que cette rencontre, si singulière au premier abord, entre *populus* et *pubes*, a eu lieu dans l'*adverbe*, qui était leur point de contact et de conflit, à la jonction des rapports *pop(u)lus* : *poplice* (= δῆμος : πανδημεί) et *pubes* : **pubice* (= ἥβη : ἡβηδόν). De là *publice*, qui à son tour a entraîné *publicus*.

C'est donc un trait archaïque de la structure sociale romaine qui a laissé sa trace dans la formation hybride de *publicus*. Il appartiendra aux historiens de chercher s'il y a d'autres témoignages du rôle, encore méconnu, que la *pubes* assumait, comme classe, dans les institutions de la Rome primitive. Les exemples grecs de ἡβηδόν indiquent des usages analogues. Ils aident ensemble à évoquer les conditions historiques d'où est né l'adjectif et à faire voir comment *pubes* avait pu agir sur *publicus*.

E. Benveniste.

LE DÉCHIFFREMENT DE L'ÉCRITURE LINÉAIRE B A CNOSSOS ET A PYLOS

On a appris, non seulement par les revues scientifiques, mais même par la grande presse, qu'un savant anglais, M. Michael Ventris, propose un déchiffrement vraisemblable des tablettes de Pylos et de certains textes de Cnossos notés dans la même écriture que les tablettes de Pylos, à savoir le linéaire B : ce déchiffrement y retrouve un grec archaïque.

Je rappelle que les documents crétois se présentent dans trois types d'écriture distincts : 1° des écritures hiéroglyphiques, qui semblent avoir été utilisées jusque 1700 av. J.-C., et même au delà (A. J. Evans, *Scripta Minoa I* ; F. Chapouthier, *Les écritures minoennes au palais de Mallia*) ; — 2° l'écriture dite linéaire A, qui s'est développée dans la troisième période du minoen moyen, depuis 1800-1750, et dont les derniers témoignages à Cnossos se trouvent dans la Maison des Fresques, qui aurait été construite vers 1550 et détruite vers 1500, mais de nombreux objets comportant des inscriptions en linéaire A se trouvent également dans les palais de Phaistos et d'Hagia Triada, détruits vers 1475, et dans plusieurs autres sites crétois (pour cette écriture, le meilleur ouvrage est celui de G. Pugliese Carratelli, *Le Iscrizioni preelleniche di Haghia Triada in Creta e della Grecia peninsulare*, dans *Mon. Ant.*, 40 (1945), p. 422-610) ; — 3° enfin, des inscriptions en une autre écriture linéaire, dite linéaire B, et qui viennent d'être publiées, en ce qui concerne les documents crétois, dans A. J. Evans et J. L. Myres, *Scripta Minoa II*, Oxford, 1952 ; ces documents dateraient au plus tard de 1400.

C'est seulement de l'écriture linéaire B qu'il sera question ici. C'est, en effet, de cette écriture seule que le déchiffrement a fait, dans ces derniers mois, un progrès décisif.

Un premier point est acquis : l'écriture linéaire B se retrouve, pour noter, comme nous le verrons, la même langue qu'à Cnossos, dans des documents découverts dans la Grèce continentale. Outre de rares inscriptions dispersées à Tirynthe, Thèbes, Éleusis, il existe deux dépôts importants, à Pylos de Messénie et à Mycènes. Les inscriptions de Pylos (fouilles de 1939) sont publiées par E. L. Bennett, Jr., *The Pylos Tablets, a preliminary transcription*, Princeton, 1951. Celles de Mycènes, découvertes par A. J. B. Wace en 1952, viennent d'être éditées par le même E. L. Bennett, Jr., dans les *Proceedings of the Am. Philos. Soc.*, 97 (1953), 4, p. 422-470. Mais le dossier ne peut manquer de grossir encore : C. W. Blegen a découvert dans l'été

1952, à Pylos, 484 tablettes nouvelles (mais certains fragments doivent être assemblés, ce qui réduit le nombre à 350), qui ne se trouvent pas encore à la disposition du public. Les inscriptions de Pylos et Mycènes dateraient de 1300 ou 1200 av. J.-C.

Dès maintenant, les *Scripta Minoa II* contiennent 1.722 textes, les *Pylos Tablets* de la fouille de 1939, 566 textes. Mais le précieux index de Bennett, *A Minoan Linear B Index*, Yale University Press, 1953 (et qui contient également un *reverse-index*), prend également en considération mille fragments inédits de Cnossos, ce qui fait au total près de 3.400 documents. Toutefois, il ne contient évidemment pas le matériel venant de Mycènes, qui vient seulement d'être publié.

Un mot encore sur les tablettes. Il s'agit généralement de tablettes en argile. Les unes sont tout en longueur et ne contiennent pas plus de deux lignes d'écriture. Les autres ont la forme d'une page : la plus grande publiée à ce jour compte vingt-neuf lignes (Pylos Kn 01). Quelle que soit la forme des tablettes, elles concernent, en principe, des questions économiques : comptes, tributs, et, si quelques noms de divinités sont attestés, il s'agit, autant qu'on puisse voir, de redevances, d'offrandes, etc.

* * *

Le point capital est, bien entendu, le déchiffrement. Il n'y a guère d'intérêt à citer les nombreuses tentatives (quinze au moins), qui ont toutes abouti à des échecs. Il serait, en revanche, juste de rappeler les étapes de l'effort méthodique qui a conduit au succès. Outre les archéologues dont le matériel a permis la tentative de déchiffrement, il faudrait citer surtout la regrettée A. Kober, Sittig, Ktistopoulos, Bennett et, naturellement, Ventris, qui, à force de patience et de pénétration, est parvenu au succès. Je me contenterai de renvoyer à l'historique présenté dans l'article important de Sterling Dow (*Am. J. Arch.*, 58 (1954), p. 77-129). Au moment où j'écris, les deux articles généraux qui donnent un état des connaissances actuelles sont (outre celui de Sterling Dow, que je viens de citer), celui de M. Ventris et J. Chadwick, dans le *J. H. St.*, 73 (1953), p. 84-103, et celui de A. Furumark, *Eranos*, 51 (1953), p. 103-120, et 52 (1954), p. 18-60.

Comme nous l'avons déjà dit, M. Ventris, après avoir pensé à divers rapprochements, notamment à l'étrusque, a tenté de déchiffrer les textes en linéaire B, en y retrouvant du grec. Avant d'étudier le système graphique, le déchiffrement lui-même et la langue, il convient de préciser les conditions de ce déchiffrement. Ces conditions en apparaissent particulièrement malaisées, puisqu'il s'agit de lire des textes notés dans une écriture inconnue, rédigés dans une langue en principe inconnue, et, bien entendu, sans l'aide d'un document bilingue. Le document bilingue semblerait être la condition nécessaire et suffisante de tout déchiffrement valable. C'est grâce à un texte bilingue que Champollion a lu l'égyptien, grâce à une brève inscription bilingue, dont l'une des versions était phénicienne,

que l'Anglais G. Smith a reconnu que la plupart des inscriptions notées avec le syllabaire chypriote étaient écrites en grec. En ce qui concerne le hittite, la première lecture obtenue par Hrozný, en 1916, s'appliquait à des textes cunéiformes, c'est-à-dire à des textes d'une langue inconnue, mais écrits au moyen de signes connus. Quant au hittite dit hiéroglyphique, les noms propres de lieux et de personnes ont fourni quelques données, grâce à Bossert, Gelb, Güterbock, Meriggi et Hrozný lui-même. Mais seule la grande inscription bilingue de Karatepe, récemment découverte, va permettre un progrès décisif.

L'étude des textes en linéaire B de Pylos, Cnossos, et maintenant Mycènes, se présente donc dans des conditions défavorables. Trois faits ont aidé les décrypteurs. D'abord, le rôle de certains signes idéographiques. Ces idéogrammes servent à indiquer symboliquement et comme par un résumé ce dont il est question dans le texte[1]. La liste de ces signes ne semble pas définitivement fixée, ni leur interprétation toujours certaine : on trouvera cette liste dans l'index de Bennett, p. 107-119, et dans l'article de A. Furumark, p. 116 ; voici quelques catégories : hommes, femmes, chevaux, bovins, moutons, etc. Pour les objets ou les produits, on peut les classer suivant la manière dont ils sont mesurés : il y a les céréales, le miel, le bronze, les épées, les roues, etc... Les idéogrammes peuvent aider au classement et à l'interprétation des textes, mais, bien entendu, ils ne peuvent que nous guider. Il n'est nullement possible, comme on l'a fait, de parler de textes quasi bilingues. Mais Evans, déjà, croyait reconnaître, sans les lire, le sens de certains termes : cheval, homme, femme, épée.

Il s'agit d'inventaires et de comptes, et la manière de compter présente une grande importance. Les recherches conduites par divers savants, et notamment par Bennett, ont donné de bons résultats. La numération, de caractère décimal, a été aisément déterminée, et nous connaissons les signes pour un, dix, cent, mille, dix mille. On a également identifié les mesures fractionnelles utilisées, soit pour les céréales, soit pour les liquides (et qui diffèrent entre elles) ; enfin, les signes relatifs aux poids. C'est ainsi que l'examen des idéogrammes proprement dit et celui des signes de mesures se sont prêté un mutuel appui.

Enfin, troisième point, et peut-être le plus important : un signe de séparation marque les fins de mot. L'usage de ce signe a permis de délimiter les mots et de reconnaître du premier coup que nous avons affaire à la même langue, qu'il s'agisse de Cnossos (pour le linéaire B, bien entendu), de Pylos ou de Mycènes. C'est aussi grâce à cette particularité que le déchiffrement a pu être entrepris de façon systématique.

Il a d'abord fallu analyser méthodiquement l'écriture. On a conçu l'hypothèse que le linéaire B est une écriture phonétique, de caractère syllabique, tout comme le chypriote. Avec ses quatre-vingt-huit signes, il ne

1. On pourrait reprocher à MM. Ventris et Chadwick de ne s'être guère expliqués sur la fonction de ces idéogrammes. Aidaient-ils à comprendre et à classer les tablettes, les gens qui connaissaient mal l'écriture ou l'ignoraient?

peut guère être une écriture alphabétique, et la longueur maximum des mots, qui est de huit signes, oriente également vers l'hypothèse de travail qu'il s'agit d'une écriture syllabique. On a étudié la fréquence de ces signes, leur situation dans le mot, notamment à l'initiale ou à la finale. On a pu ainsi reconnaître progressivement l'aspect de mots que l'on ne comprenait pas et que l'on ne lisait pas. Si les chercheurs ont établi des statistiques des signes, de leur groupement et de leur emplacement, c'est que ces données présentent une grande importance. Il n'est pas sans intérêt de savoir quels signes se trouvent le plus souvent à l'initiale ou à la finale. Il est clair, par exemple, que, dans une écriture syllabique avec séparation des mots, les voyelles *a*, *e*, *o*, etc..., ont toute chance de s'employer surtout à l'initiale des mots. Certains signes se trouvent volontiers associés. D'autres ne le sont jusqu'à présent jamais. Il a été possible d'observer des finales qui reviennent régulièrement et nous font croire qu'il s'agit d'une véritable flexion ; le rapprochement de termes avec la même finale peut également indiquer que des règles d'accord sont appliquées. Ces patientes analyses ont été développées dans divers articles d'A. Kober, M. Ventris, d'autres encore, ou récemment dans la thèse de J. E. Henle, *A study in Word Structure in Minoan Linear B*, New-York, 1953. Le pas décisif a été franchi par M. Ventris. Il a disposé les signes syllabiques dans une grille : sur une même ligne horizontale, les signes comportant probablement la même consonne, sur une même ligne verticale, les signes comportant probablement la même voyelle. Dans un mot donné, il est évident que la dernière syllabe comporte avec des voyelles diverses déterminées par la flexion toujours la même consonne ; d'autre part, lorsque deux mots se trouvent côte à côte et semblent devoir s'accorder, il y a des chances pour que le dernier signe syllabique de chacun de ces mots comporte la même voyelle. D'utiles repères ont pu ainsi être posés : on relève, par exemple, de nombreux exemples de deux termes que le décrypteur a été ensuite amené à transcrire par *ko-wo ko-wa* (Ventris et Chadwick, p. 88) ; — autre exemple d'une famille probable de mots et d'une flexion que l'on entrevoit dans la série de termes qui ont été ensuite transcrits *ka-ko* (Pylos, Jn 02, 9 ; 09, 3, etc...), *ka-ke-we* (Pylos, Jn 01, 1, 7, 14, etc...), *ka-ke-u* (Pylos, An 42, 6 ; Cnossos 962, 3), *ka-ke-u-si* (Pylos, An 15, 7 ; Xb 04, 2), *ka-ke-ja-pi* (Cnossos 0481) : ces derniers termes figurent dans des tablettes qui contiennent l'idéogramme du bronze ou celui de l'homme, ou parmi d'autres termes qui peuvent être des noms de métiers ; bref, lorsque le pari qu'il s'agit de textes grecs sera fait, on retrouvera là toute la famille de χαλκός, χαλκεύς etc...

Le déchiffreur se trouvait en présence d'une langue dont le système était visible, mais ne pouvait s'interpréter ; ses documents, d'autre part, semblaient, d'après les idéogrammes et les chiffres, constituer des sortes d'inventaires où il était question d'hommes, de femmes, d'animaux, de denrées et d'objets. Mais, entre ces données et le déchiffrement, il subsistait une sorte de crevasse qu'il fallait franchir. Il fallait faire un pari. M. Ventris a d'abord pensé qu'il avait affaire à une langue du type de l'étrusque. Il a ensuite parié que la langue des tablettes était grecque et il a réussi, comme

beaucoup d'indices nouveaux semblent le confirmer dès maintenant, et comme d'autres, on peut l'espérer, le confirmeront. Toutefois, dans son premier article du *Journal of Hell. St.*, il aurait peut-être dû marquer plus nettement le risque pris. Il aurait, peut-être, pu également montrer combien la méthode de déchiffrement utilisée par certains de ses prédécesseurs, puis reprise par lui-même et conduite jusqu'à un succès qui semble devoir être décisif, se trouve commandée par les données mêmes du problème, mais peut paraître conduire à des résultats déconcertants, je ne dis pas dans leur contenu, dont nous parlerons tout à l'heure, mais même dans leur forme. On pouvait attendre de M. Ventris qu'il déchiffre quelques textes caractéristiques à titre d'exemple et qu'il nous montre combien le sens obtenu est satisfaisant. Il l'a fait, bien entendu. Mais ce qu'il a établi d'abord, et ce qu'il met en lumière, c'est une grammaire. L'examen des finales, de leur jeu et de leur alternance a conduit le décrypteur à établir la grammaire des textes avant leur interprétation, et l'article du *J. H. St.* explique d'abord comment on peut déceler dans les tablettes le système d'une grammaire grecque cohérente et vraisemblable.

Quant aux équivalences phonétiques, approximatives et d'abord hypothétiques, puis progressivement confirmées, on aimerait savoir par quels tâtonnements elles ont été établies. M. Ventris nous livre quelques détails caractéristiques[1]. Au mois de mai 1952, il a cru identifier un signe KO dans les deux mots probables *ko-no-so* (Cnossos) et *ko-wo* (κόρϝος « jeune homme »), qu'Evans devinait sans le lire. Des noms de lieux, qu'il croit reconnaître, notamment dans les textes de Cnossos, l'aident également à constituer le système, par exemple Amnisos, Phaistos, Lyctos, Tylissos. Dans l'inscription de Pylos, An 42, le déchiffreur identifie les termes *pa-te*, *ma-te*, supposés répondre à πατήρ, μᾶτηρ, qui lui fournissent ainsi les signes *pa* et *ma*. Un autre mot a dû servir de clef, c'est celui qui indique le total, lu *to-so* ou *to-sa*, c'est-à-dire τόσον ou τόσα, ou τόσοι, τόσαι.

Les valeurs de ces signes ainsi acquises, mises à l'épreuve dans d'autres termes, donnent des mots apparemment grecs, si bien que, plus l'expérience s'étend par une réaction en chaîne, moins l'hypothèse de coïncidences apparaît vraisemblable par le calcul des probabilités.

Enfin, j'ai dit que les finales et leurs flexions avaient depuis quelque temps attiré l'attention des chercheurs et, en particulier, dès 1946, celle d'Alice Kober[2]. Elles ont beaucoup contribué au déchiffrement proprement dit. M. Ventris écrit, par exemple, *J. H. St.*, p. 89 : « in studying the ending *-u* very characteristic of men's names and of masculine names of trades we were struck by the fact that the thirteen sign wich are found to precede it all appear... to belong to different consonants but to share the same vowel. When we noticed that the same vowel also occurs in the nom. plur. of this ending (*we*) we were irresistibly reminded of Greek -εύς, plural -ῆϝες ». Et, plus loin : « the ending *-u* forms the gen. sing. by changing to

1. *Archaeology*, 7, 1954, p. 17 sqq.
2. *Am. J. Arch.*, 50 (1946), p. 268-276.

-wo. This sign belongs to the same vowel series as the nominatives which form their gen. sing. by adding *-jo*. *-Jo* in its turn contains the same vowel, since we find frequent genitives in *jo-jo*. If we interpret the consonant-stem genitive *-e-wo* as -ῆϝος and the vowel-stem genitive *-ojo* as -οιο, we are able to give a satisfactory explanation of Kober's Knossos words in *-jo*/*-ja* wich resolve themselves into the masculine forms of ethnics in -ιος (gen. -ιοιο) / -ία ». Il semble que le jeu du signe syllabique, qui, suivant les cas, se présentait sous forme simple ou double, pouvait évoquer facilement, une fois admise l'hypothèse d'un dialecte grec, l'idée d'un *-jo*(*s*), génitif *-jo-jo*.

Nous avons déjà indiqué l'importance du terme indiquant le total, *to-so*. Ce terme confirme le système flexionnel supposé : *toso* se trouve avec des idéogrammes d'hommes, *tosa* avec des idéogrammes de femmes et répondent à τόσοι, τόσαι ; on croit également reconnaître un pluriel neutre τόσα (*J. H. St.*, p. 91).

* * *

Ces indications données sur la méthode qui a permis d'amorcer le déchiffrement, il faut maintenant en examiner les résultats actuels : on a identifié quatre-vingt-huit signes différents ; sur ces quatre-vingt-huit signes, l'article de *J. H. St.* donne l'équivalence de soixante-six signes, mais plusieurs de ces équivalences sont douteuses aux yeux du décrypteur lui-même. A la fin de 1953 (cf. *Antiquity*, 27, 1953, p. 202), M. Ventris donne le tableau de soixante-deux signes sûrs et six douteux.

Mais il faut marquer dans quelles conditions jouent ces équivalences. Le syllabaire n'est utilisable qu'au prix de nombreuses conventions que M. Ventris énumère *J. H. St.*, p. 91 : 1) les quantités des voyelles ne sont pas notées ; 2) le second élément des diphtongues en *u* est noté ; 3) le second élément des diphtongues en *i* n'est généralement pas noté, sauf devant une autre voyelle (*i-je-re-ja*) et dans le signe initial *ai*. Lorsque *i* s'ajoute parfois à des finales en *a* ou en *o*, il faut probablement les interpréter par -αις, οις ; 4) lorsqu'une voyelle suit un *i*, elle en est séparée par un yod (*i-ja-te* ἰατήρ), lorsqu'elle suit un *u* par *w* (*e-u-wa-ko-ro* Εὔαγρος) ; 5) le syllabaire différencie au moins dix séries de consonnes : *d*, *t*, *p*, *k*, *q* (labio-vélaire), c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'aspirée et que seules les dentales ont une sonore[1], donc *p b* et *ph* ne sont pas distingués ; en revanche, il y a des signes pour les syllabes commençant par une labio-vélaire (mais la sourde, la sonore et l'aspirée sont confondues) ; parmi les sonantes, les syllabes à initiales *m* et *n* sont distinguées, mais celles qui commencent par *l* et *r* sont confondues ; il y a, enfin, des signes pour les syllabes à initiale *s* et à initiale *z* ; 6) les consonnes doubles ξ, ψ sont notées par deux signes syllabiques, *ka-sa*, *ke-se*, *pa-sa*, *pe-se*, etc..., sauf en fin de mots, où la sifflante n'est pas notée : *wa-na-ka* Ϝάναξ, etc... ; 7) les sonantes λ μ ν ρ et la sifflante σ ne sont

1. On observe ainsi une notable dissymétrie dans le système de notation des occlusives.

pas notées lorsqu'elles se trouvent en fin de mot ou devant une autre consonne : *ka-ke-u* χαλκεύς, *i-jo-te* ἰόντες, *pa-ka-na* φάσγανα ; 8) l'*s* initial est omis devant consonne *pe-mo* σπέρμα ; il en va peut-être de même du *w* en même position ; 9) dans les groupes consonantiques, l'écriture note deux signes syllabiques comportant la voyelle de la seconde syllabe : *ki-ti-ta* κτίτας, *ku-ru-so* χρυσός.

Ces conventions orthographiques prouvent que le syllabaire utilisé était peu propre à la notation d'une langue comme le grec. Certains traits ressemblent assez à l'usage du syllabaire chypriote (groupes de consonnes, quantités des voyelles non notées, non-distinction des sourdes, sonores et aspirées dans les occlusives). D'autres détails peuvent paraître plus déconcertants : la notation par une voyelle *a*, *o*, *e* des diphtongues en *i* ; la non-notation de *l*, *m*, *n*, *r*, *s* en finale ou devant une autre consonne : ces deux traits ne peuvent guère s'interpréter comme répondant à une réalité phonétique.

L'organisation même du syllabaire pose d'autres problèmes : les signes *ze- zo-*, dont la prononciation est, bien entendu, inconnue et qui représenteraient **gye*, **gyo-*, semblent garantis notamment par certaines formes verbales (?) ; on remarquera que seules les occlusives dentales présentent une série de sonores ; la présence de signes particuliers correspondant aux labio-vélaires est importante, mais on observera, nous y reviendrons, que la série n'est pas complète et ne concerne pas toutes les voyelles.

Certains détails étonnent davantage : l'existence d'un signe *pte*, par exemple, celle d'un signe valant la diphtongue *ai* (alors qu'il n'en est pas de même pour les autres diphtongues). Autre difficulté encore : l'usage de deux signes différents pour un phonème unique : ainsi *a* ou *pa* ; le procédé n'est pas impossible (l'existence d'homophones est bien connue, par exemple, en akkadien), mais il peut y avoir là, nous le verrons, matière à rectification de détails.

De toute façon, ce système rudimentaire admet pour l'interprétation de grandes libertés, donc une notable incertitude. Soit le mot *po-me*, que l'on transcrit ποιμήν : la première syllabe admet une labiale sonore, sourde ou aspirée, et même un groupe de consonnes avec *s* initial devant la labiale ; son élément vocalique peut être interprété *o*, *oi*, *ol*, *om*, *on*, *or*, *os*, l'*o* pouvant naturellement être bref ou long. Si l'on imagine que la polyvalence du syllabaire se retrouve de façon aussi large pour la seconde syllabe, ce procédé donne pour deux signes syllabiques un grand nombre de combinaisons. Le jeu apparaît encore plus étendu, lorsqu'il s'agit de mots de trois ou quatre syllabes, ce qui n'est pas rare dans nos tablettes.

Depuis la publication de l'article du *J. H. St.*, certains progrès ont été faits dans l'interprétation, soit par M. Ventris lui-même, soit par d'autres savants. Diverses rectifications apparaissent dans le tableau donné par M. Ventris dans la revue *Antiquity*, 27 (1953), p. 202 : ont été notamment identifiés des signes valant *du*, *rya*, etc... Un des progrès les plus remarquables est la détermination du signe valant *su*, qui était originellement

considéré comme valant qo_2. Cette nouvelle lecture permet de distinguer *qo-qo-ta-o* = βουδόταο dans Pylos Ea 11 et Ea 12 du *su-qo-ta-o* = συδώταο (qui, dans l'article du *J. H. St.*, était interprété qo_2-qo_1-*ta-o*) de Ea 08, 09, 10, Ec 01, 2, et Eq 03, 3. L'hypothèse s'appuie sur d'autres arguments également valables, mais le fait qu'on ait d'abord confondu συδώταο avec βουδόταο montre malheureusement que dans ces tablettes le contexte n'est pas contraignant pour l'établissement du sens. Sans diminuer en rien le mérite de M. Ventris ni son extraordinaire succès, il faut avouer que, dans le détail, le déchiffrement pourra être contesté et devra être, à l'occasion, rectifié : il s'agit de textes dont aucune bilingue ne nous donne le sens précis, et dont le déchiffrement, une fois admise la clef découverte par le décrypteur, permet plusieurs possibilités pour chaque signe syllabique. Cette observation donne le droit de douter de certains détails du premier déchiffrement, mais elle n'en compromet pas l'ensemble. Il s'agit d'un système qui fournit, outre quelques transcriptions qui semblent évidentes, un grand nombre de termes grecs, et ce nombre va grandissant ; quelques-uns seulement peuvent paraître discutables ou médiocrement vraisemblables. L'importance des termes dont la forme et la flexion s'insèrent sans violence dans la grammaire grecque exclut l'hypothèse que quelques transcriptions vraisemblables soient dues seulement à une coïncidence trompeuse : le calcul des probabilités condamne une telle hypothèse. Nous avons là, comme nous l'avons dit, un système : si l'on en admet une partie, tout le reste est entraîné à la suite, par une réaction en chaîne.

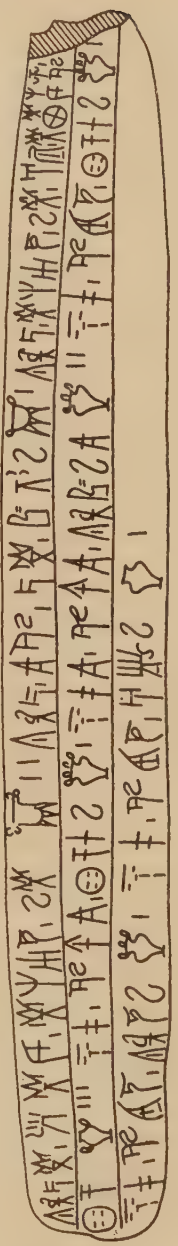
Or, un certain nombre de transcriptions à peu près évidentes sont données dans l'article du *J. H. St.*, que nous avons déjà citées : *toso*, *tosa* ; *kowo*, *kowa* ; *kakeu*, *kakewe*, etc... Il en est d'autres, mais, avant de les examiner, il convient d'abord d'indiquer la confirmation décisive qu'a procurée une tablette découverte postérieurement à la rédaction de l'article de Ventris et Chadwick. Cette tablette 641 de Pylos, découverte en 1952 par Blegen, a été lue par son inventeur en appliquant simplement les conventions fixées par Ventris et Chadwick, puis publiée par lui dans les *Mélanges Œkonomos* (Société archéologique d'Athènes), 1953, p. 59-62, étudiée, enfin, par Ventris dans *Archaeology*, 7 (1954), p. 15-21. Cette tablette, simple et éclairée par des idéogrammes dont on verra la précision, présente, à quelques détails près, une signification lumineuse. En voici la transcription : (1) *ti-ri-po-de ai-ke-u ke-re-si-jo we-ke* trépied 2, (2) *tiripo e-me po-de o-wo-we* trépied 1, (3) *ti-ri-po ke-re si-jo we-ke a-pu-ke-ka-u-me* XXX (et au-dessus de la ligne *ke-re-*a_2 XXX), (4) *qe-to* vase 3, (5) *di-pa me-zo-e qe-to-ro-we* coupe à quatre anses 1, (6) *di-pa-e me-zo-e ti-ri-o-we-e* coupe à trois anses 2, (7) *di-pa me-wi-jo qe-to-ro-we* coupe à quatre anses 1, (8) *di-pa me-wi-jo ti-ri-jo-we* coupe à trois anses 1, (9) *di-pa me-wi-jo a-no-we* coupe sans anse 1.

La tablette se compose de neuf termes, tous, sauf le troisième, mutilé, accompagnés d'un idéogramme précis. Les termes 6 à 9 sont parfaitement clairs ; on peut les noter en grec et les traduire ainsi : δίπαε μέζοε τριώϝεε « deux coupes plus grandes à trois anses », δίπας μέϝιον (ou μείϝιον) kʷετρῶϝες « une coupe plus petite à quatre anses », δίπας μέϝιον (ou μείϝιον) τριῶϝες

« une coupe plus petite à trois anses », δίπας μέϝιον (ou μείϝιον) ἀνῶϝες « une coupe plus petite sans anse ». La correspondance entre les quatre anses, les trois anses ou l'absence d'anse dans les idéogrammes assure les lectures τριώϝεε (duel) τριῶϝες, kʷετρῶϝες, ἀνῶϝες. On y reconnaît des composés du nom de l'oreille de forme attendue, dont le second terme se retrouve chez Théocrite, I, 28, dans ἀμφώης (tandis qu'Homère, *Od.*, 22, 10, emploie ἄμφωτος) ; les premiers termes de ces composés, avec les noms de nombre trois, quatre (qui comporte à l'initiale la labio-vélaire attendue) ou la particule privative ἀν-, apparaissent également saisissants ; ajoutons que *a-no-wo-to* se lit plusieurs fois à côté de *di-pa*, c'est-à-dire ἀνώϝωτος, adjectif dérivé parallèle à ἀνώϝης, à côté de δίπας dans Cnossos 875. Deux détails restent à souligner : d'abord la notation δίπας avec le timbre *i*, mais ce terme sans étymologie a pu être noté de façons diverses ; d'autre part, la structure du comparatif signifiant « plus petit » : la forme attestée ici se retrouve un certain nombre de fois à Cnossos (610, 611, 626, 627, etc...). Le digamma, dont nous ne soupçonnions pas l'existence, est donc assuré. Mais la transcription μέϝιον n'admet guère d'explication. La racine de ce comparatif semble bien être **mei-* (cf. Schwyzer, *Gr. Gr.*, 1, p. 538 ; H. Seiler, *Die primären griechischen Steigerungsformen*, p. 115). Il faudrait poser un élargissement *u* qui s'observe parfois, et se retrouve notamment dans le latin *minuō*, et transcrire μειϝίων. En revanche, dans les formules 5 et 6, le thème du comparatif de μέγας présente exactement la structure attendue.

La seule difficulté de la formule 5 consiste dans l'emploi fautif de μέζοε pour le μέζον attendu, mais cette faute s'explique par l'influence de la formule suivante : on l'interprétera δίπας μέζον (correction pour μέζοε) kʷετρῶϝες « une coupe plus grande à quatre anses ».

Dans les formules 1 à 4, les difficultés se révèlent plus graves. En 1, on transcrit : τρίποδε Αἰγεὺς Κρήσιος ϝέχει, et l'on traduit : « deux trépieds, Aigeus le Crétois les apporte » ; τρίποδε, comme τρίπος dans les deux formules suivantes, est sûr ; ϝεχει s'appuie sur le pamphylien ϝεχέτω : il s'agit



Tablette de Pylos (641)

du verbe qui répond à skr. *vahati*, lat. *ueho* ; l'ensemble n'est pas sûr, et l'on remarquera la structure de cette phrase verbale ; — la formule 2 est, de beaucoup, la plus difficile ; si τρίπος et ποδεί s'y reconnaissent aisément, les groupes *eme* et *o-wo-we* sont énigmatiques ; en ce qui concerne *eme*, M. Ventris (*Archaeology*, 1954, 1, p. 18) semble y voir un datif du nom de nombre un, ce qui constituerait un remarquable archaïsme, puisqu'on y observerait la nasale labiale originelle (alors que dans tout le grec on a la nasale dentale -ν, due à l'analogie du nominatif masculin et neutre *ɛμς > *ἕνς > εἷς et ἕν)[1] ; il faudrait donc transcrire ἑμεί ; la forme, me dit M. Ventris, se retrouverait dans d'autres tablettes nouvelles, où elle s'opposerait à « deux » ; quant à *o-wo-we*, M. Ventris l'interprète οὐ ϝόλϝει, en y voyant un indicatif présent correspondant à l'impératif homérique οὔλε. L'interprétation donnée dans *Archaeology* aboutit à la traduction suivante : « un trépied, il n'est pas en bon état en ce qui concerne un pied ». Mais cette traduction reste hypothétique et soulève des difficultés, surtout en ce qui concerne *o-wo-we*, lu οὐ ϝόλϝει ; la présence du terme négatif οὐ pourrait, en effet, être admise[2] ; en revanche, l'existence du verbe ϝόλϝει m'apparaît peu vraisemblable. Le οὔλε homérique, que l'on est tenté d'appeler en témoignage, n'apporte à cette interprétation qu'un appui trompeur : la forme ne figure qu'au vers 402 du chant 24 de l'*Odyssée* (donc dans un passage récent) et dans l'*Hymne à Apollon*, 466 ; elle repose, en fait, sur un vocatif librement employé (cf. E. Schwyzer, *Gr. Gr.*, 1, p. 723 ; 2, p. 14, et F. Bechtel, *Lexilogus*, p. 256) ; enfin, le *o-we* final, dans toutes les autres formules de cette tablette, concerne une oreille ou une anse et doit donc présenter dans ce terme le même sens. Reste à identifier le *ow-* initial, qui admet diverses interprétations, dont aucune ne s'impose. On pourrait penser à ὁλϝώϝης, en interprétant « avec des anses tout d'une pièce » (ὅλος). Comme l'a observé C. W. Blegen, lorsqu'il a publié la tablette dans les *Mélanges G. P. Œkonomos*, p. 62, l'idéogramme présente des anses simples et rondes, alors que, pour la phrase précédente, les anses semblent de deux pièces. Enfin, on pourrait rapprocher d'un ϝολϝώϝης l'adjectif οὔλος, peut-être apparenté à εἴλω, et comprendre « aux anses rondes » ; mais c'est peu probable.

La troisième formule est transcrite τρίπος, Κρήσιος ϝέχει ἀπυκεκαυμεν** σκέλεα « un trépied le Crétois l'apporte, avec les pieds brûlés ».

Pour la quatrième formule, on peut se demander si *qe-to-*, avec labio-vélaire initiale, ne doit pas répondre à πίθοι, mais ce n'est qu'une hypothèse.

On voit que, même dans cette tablette de signification généralement quasi évidente, certains détails offrent quelque résistance. Ces difficultés mineures ne doivent pas étonner au début d'un déchiffrement. Il reste acquis que l'interprétation de cette tablette 641 apporte la certitude que l'on pouvait souhaiter. Elle fournit, notamment, l'équivalence définitive

1. L'existence d'une nasale labiale étymologique est garantie en grec même par des formes comme μία, ὁμός et par la grammaire comparée : lat. *semel*, etc...

2. La négation *o-u-* s'emploie, en effet, sans marque de séparation avec le mot suivant (cf. Ventris et Chadwick, *J. H. St.*, p. 100). Mais on attendrait plutôt *o-u-wo-we*.

d'un certain nombre de signes syllabiques, à savoir *ti*, *ri*, *po*, *de*, *o*, *wo*, *we*, *di*, *pa*, *e*, *qe*, *to*, *ro*, *jo*, *a*, *no*.

On ne trouvera dans l'article du *J. H. St.* aucun texte équivalant à celui-là. Les auteurs reconnaissent beaucoup de mots ; lorsqu'ils envisagent une tablette entière, même si leur lecture, comme je le crois, est généralement juste, l'interprétation présente une plus ou moins grande probabilité, mais ne s'impose pas partout avec la même évidence. Cette incertitude relative s'explique par le fait que les idéogrammes ne nous permettent pas de nous faire une idée précise du sens de chaque tablette, que le formulaire de ces textes ne nous est pas encore bien connu, et qu'enfin la polyvalence des signes syllabiques permet pour chaque difficulté d'envisager plusieurs solutions. Quelques textes assez brefs permettent pourtant de déterminer un sens de façon relativement aisée. Ainsi, Cnossos 705 fournit un texte clair : *A-mi-ni-so e-re-u-ti-ja me-ri* amphore un, *pa-si-te-o-ι me-ri* amphore un, ce qui doit s'interpréter : 'Αμνισὸς 'Ελευθία μέλι [1] πᾶσι θεοῖς [2] μέλι.

Il serait question d'offrandes de miel à la déesse Εἰλείθυια à Amnisos, où nous savons qu'elle avait un sanctuaire (cf. Strabon, X, 476, 8 : Μίνω δέ φασιν ἐπινείῳ χρήσασθαι τῷ 'Αμνισῷ ὅπου τὸ τῆς Εἰλειθυίας ἱερόν), et à tous les dieux.

Le noms propres que l'on a cru identifier, notamment les noms de lieux ou de divinités, n'enseignent rien sur le système de la langue, mais ils constituent une confirmation importante du système de transcription. J'ai déjà dit que la présence de *Ko-no-so* = Κνωσσός dans les tablettes crétoises a fourni un jalon important dans la voie du déchiffrement : on a ainsi cru reconnaître, dans les textes de Crète, Cnossos, Amnisos, Tylissos, Lyctos, Cydonia, Phaistos, Inatos, Lato et peut-être Itanos.

Les noms de divinités apparaissent en assez grand nombre. Ainsi dans Cnossos 52 : *A-ta-na-po-ti-ni-ja* 1 *E-nu-wa-ri-jo* 1 *Pa-ja-(wo?) Po-se-da-(o?)*, c'est-à-dire 'Αθάνα πότνια, Ενυάλιος, Παιά(Ϝων), Ποσειδά(ων) [3] : pour ce dernier mot, on en trouve la graphie complète dans l'inscription 5560 de Cnossos. On trouverait également une liste de divinités dans Pylos, Kn 02. C'est à Pylos que serait attesté le génitif *Di-wo-nu-so-jo* Διϝονύσοιο en Xa 06 : le fait pourra surprendre, mais, si le dieu est rarement attesté chez Homère, la présence de son nom dans les tablettes de Pylos n'est pas inadmissible [4].

Des noms de personnes figurent dans nos textes. Beaucoup semblent difficiles à identifier ; on croit pourtant reconnaître quelques formes no-

1. *me-ri* est noté avec une ligature et constitue une sorte d'abréviation qui devient peut-être *me* à Pylos. Sur ce type de signes, voir A. Furumark, *Eranos*, 51 (1953), p. 115-117, et 52 (1954), p. 31.

2. On remarque que l'expression est écrite comme si elle constituait un tout, sans signe de séparation.

3. La graphie de la tablette permet aussi de voir dans ces divers noms des datifs, ce qui vaut peut-être mieux.

4. Parmi les noms de divinités, relevons encore en Cnossos, 719, *E-ne-si-da-o-ne*, où l'on reconnaîtrait le composé 'Ενοσίδας, épithète de Poseidon, affecté d'un suffixe nasal, au datif.

tables : *Te-se-u* Θησεύς, *A-ki-re-u* Ἀχιλλεύς (? Cnossos 106, fragment isolé), *E-u-ru-da-mo* Εὐρύδαμος, *E-ke-da-mo* Ἐχέδαμος, et, si l'interprétation proposée est exacte (car, dans un mot de huit syllabes, les lectures possibles sont nombreuses), *E-te-wo-ke-re-we-i-jo* Ετεϝοκλεϝειος (Pylos, Sn 01, 15).

* * *

Quel sens peut-on tirer des tablettes lorsqu'on tente de les traduire? Pour le moment, il en est peu qui donnent une signification pleinement satisfaisante. Quelques exemples permettent de donner une idée de ce qui est clair, ou obscur. Ainsi, Pylos, Ae 04 : *ke-ro-wo po-me a-si-ja-ti-ya o-pi ta-ra-ma-o qe-to-ro-po-pi o-ro-me-no*, Homme 1 ; ce que l'on a transcrit : *Ke-ro-wo* ποιμὴν Ἀσιατίας ὀπὶ Θαλαμά⟨τα⟩ο (ou -άων) kʷετρόποφι ὀρόμενος, et qui peut se traduire approximativement ainsi : *Kerowos* (?), berger d'Asiatia qui garde les animaux de Thalamatas (*ou* des Thalamatai?). Ἀσιατίας serait un nom de lieu bien attesté dans les tablettes de Pylos, qui figure notamment au début de chaque ligne de Pylos, Cn 15 ; ὀπὶ est un équivalent de ἐπὶ qui se trouve dans un assez grand nombre de textes à Pylos, Ae 05, 07 ; à Cnossos 368 ; 524, 1, 2 ; 567, 1, 2, etc... ; — kʷετρόποφι correspond à τετράποσι ou τετραπόδεσσι : le mot est remarquable par sa labio-vélaire initiale, sa forme du nom de nombre « quatre » au premier terme d'un composé, et la désinence de « datif », -φι, ancien instrumental, plusieurs fois représentée dans nos tablettes, et bien attestée chez Homère ; — ὀρόμενος « veillant sur » répond à un verbe homérique connu (cf. *Odyssée*, 14, 104) ; chez Homère, ce verbe ne semble pas posséder de digamma initial (cf. Chantraine, *Gr. homérique*, I, p. 124).

Il faudrait, toutefois, admettre que le mot comportait étymologiquement une initiale *wor-* (cf. lat. *uereor* et *Gr. hom.*, ibid.), mais le digamma initial est tombé de bonne heure devant la voyelle *o*[1]. Quelle est, à cet égard, la situation dans nos documents de Cnossos et de Pylos? Un coup d'œil dans l'index de Bennett permet de constater l'existence d'un grand nombre de mots avec l'initiale *wo-*, cf. à Pylos, Eb 20, 2, etc..., *wo-wo* (ϝοϝος?), *wo-ze* (ϝόρζει?) ; on a cru reconnaître, d'autre part, à l'intérieur du mot, de nombreux exemples de composés en *-wo-ko* (ϝοργός). Lorsque la philologie de nos textes sera mieux établie, il y aura lieu d'examiner la phonétique du groupe *wo-*.

On remarque, enfin, à propos de cette tablette, que la tablette Pylos, Ae 05, présente un formulaire assez semblable : *qo-te-ro ai-ki-pa-ta o-pi ta-ra-ma-ta-o qe* XXX *o-ro-me* XX : la fin est mutilée, mais on reconnaît, outre *o-pi*, Θαλαματάων, les initiales kʷε- et ὀρομε-, un αἰγιπάτας « chevrier[2] », correspondant à ποίμην.

1. Il faudrait peut-être rapprocher *o-no*, que Furumark identifie avec ὦνος, qui comporte étymologiquement un digamma initial (*Eranos*, 52, 1954, p. 33).

2. Cette interprétation de *ai-ki-pa-ta* semble d'abord évidente. Elle mérite pourtant

Autre texte également caractéristique, Pylos, Ae 08 : *pu-ro i-je-re-ja do-e-ra e-ne-ka ku-ru-so-jo*, femmes 13, qui est transcrit (*J. H. St.*, p. 93) Πύλος ἱερείας δόελαι ἕνεκα χρυσοῖο ἱεροῖο, et compris « Pylos, les servantes de la prêtresse à cause de l'or sacré ». Le détail présente quelques difficultés : on peut, bien entendu, lire ἱέρειαι, aussi bien que ἱερείας ; on a, d'autre part, observé que, si nous avons là un féminin désignant la prêtresse, on attendrait plutôt une orthographe ἱερεϝια[1]. La préposition ἕνεκα surprend également, les données philologiques, comme l'étymologie habituellement acceptée, conduisant à poser une forme *ἐνϝεκα. On pourrait penser à voir dans *e-ne-ka* la troisième personne du pluriel d'un aoriste signifiant « porter ».

Nous avons deux autres exemples de *e-ne-ka*, l'un dans Pylos, An 17, 1, dans une tablette mutilée, qui ne peut rien apprendre, l'autre dans Pylos, Eq 03, 5, à la fin d'un texte assez long concernant des produits de la terre (ὄνατα) ; voici le texte de cette cinquième ligne : *ke-re-te-u e-ke e-ne-ka i-qo-jo* Céréales 5. Sans entrer dans tous les détails de cette tablette qui est commentée par A. Furumark (*Eranos*, 52, 1954, p. 36), on peut transcrire Κρηθεύς (ou Κρητεύς?) ἔχει ἕνεκα ἵκ^{w}ικ^{w}οιο, et traduire : Cretheus l'a (cette quantité de céréales) pour le cheval ; *e-ke* est un terme fréquent et qui se trouve répété plusieurs fois dans cette tablette Eq 03 elle-même ; on a l'habitude d'y voir une forme verbale transcrite par ἔχει ; *i-qo-jo* fournit le génitif attendu du nom du cheval (cf. Pylos, Fa 01 et les nombreux exemples du dérivé *i-qi-ja*, Cnossos 0404, 0420, etc...). Dans ce contexte, *e-ne-ka* est interprété comme un autre exemple de la préposition. Un accusatif neutre pourrait également convenir, mais lequel?

Le cas de *e-ne-ka* lu ἕνεκα montre les problèmes nouveaux que pose le déchiffrement, et qu'on ne pourra résoudre que par beaucoup de patience, de méthode, et surtout, bien entendu, par l'examen de documents nouveaux.

* * *

On pourrait multiplier les exemples de telles difficultés. Il en résulte que l'article du *J. H. St.* ne fournit qu'assez rarement la traduction évidente d'une tablette, mais qu'en revanche il permet de reconnaître des mots et des formes grammaticales, celles du nom surtout : lorsque ces données se trouvent répétées dans des contextes plus ou moins parallèles, et avec des idéogrammes qui semblent convenir au sens, elles prennent une grande vraisemblance.

d'être précisée. Le mot devrait être rapproché de πατέομαι, ἐπασάμην, qui signifie « se nourrir », « se rassasier », et peut-être du crétois πάματα] « bétail » (Dittenberger, *Sylloge*[3], 527), bien que ce mot puisse être un équivalent de κτήματα ; pour l'étymologie, on pense à lat. *pāsco*, cf. Ernout-Meillet, s. u. Il n'est ni naturel pour le sens ni possible pour la forme de voir dans l'*ai-ki-pa-ta* un « possesseur de chèvres », car πέπαμαι « je possède » doit reposer sur une racine avec initiale *kw-*.

1. Il faut reconnaître que la graphie est parfois flottante. En ce qui concerne *i-je-re-ja*, on opposera peut-être à Cnossos, 875, 6, *i-je re-wi-jo* (cf. Index de Bennett, p. 32).

L'un des traits particuliers de l'article de Ventris et Chadwick est qu'il fournit surtout des listes de mots et une grammaire, mais ce trait s'explique par les conditions mêmes du déchiffrement. Ces mots et cette grammaire présentent-ils quelque vraisemblance? C'est ce qu'il convient maintenant d'examiner. Si la langue nous apparaissait par trop barbare, il serait difficile de l'accepter. Si elle nous apparaissait trop semblable au grec que nous pourrions attendre d'après les données de la langue homérique ou des dialectes les plus archaïques, on pourrait craindre peut-être d'avoir introduit une sorte de grec préfabriqué dans un système graphique qui, nous l'avons vu, présente beaucoup de jeu. En fait, avec des détails qui restent évidemment douteux, le système qui nous est proposé semble raisonnable.

Le « vieil achéen » de Ventris et Chadwick présente des traits remarquablement archaïques, notamment la notation de la labio-vélaire par un signe particulier, fait sur lequel nous reviendrons. Par ailleurs, avec certains archaïsmes que l'on est heureux de retrouver (génitif sg. en -οιο, instrumental en -φι), il présente une certaine ressemblance avec le groupe arcado-chypriote.

Dans la phonétique, on observe des exemples de ο pour α bref au voisinage de *r* : παρό, kʷετρο-, par exemple. Il faut, d'autre part, admettre le passage de τ à σ devant iota : λαϝαγέσιος, ἔχονσι, etc...

La morphologie est claire et ressemble beaucoup à celle d'Homère : des formes comme le nominatif pluriel χαλκῆϝες, les génitifs en -οιο, en -āο, en -āων sont caractéristiques. La déclinaison athématique utilise un datif noté *-e*, que l'on interprète comme un datif ancien en *-ei*. — Au comparatif, on a de bons exemples du thème en *-yos-* : *me-zo-e* correspond au nominatif pluriel du grec classique μέζους. On trouvera plus remarquables les participes parfaits du type ἀραρϝόα, τετυχϝόα (*J. H. St.*, p. 102), qui attestent le vieux type en *s* du suffixe de participe parfait.

Mais, d'une manière générale, le système du verbe apparaît beaucoup moins nettement que celui du nom, ce qui s'explique en partie par la nature de nos textes. On y distingue seulement, pour l'instant, quelques traits. On trouve, par exemple, dans de nombreux documents, un *eke* que l'on interprète par ἔχει (cf. Pylos, Ea 01, 02, etc... ; Cnossos, 47, 835, etc...) ; le mot se trouve parfois dans un grand nombre de lignes successives, en Pylos, En 02, par exemple ; on reconnaît également une troisième personne du pluriel ἔχονσι dans *e-ko-si* (Pylos, En 02, 4, etc... ; Cnossos, 820, 1), et le participe ἔχοντες dans *e-ko-te* (Pylos, Eb 33, 1 ; Jn 01, 1, 14, etc...).

Il y a de nombreux exemples de participes en -μενος, mais l'infinitif ne semble guère, jusqu'ici, être attesté de façon sûre. Ventris et Chadwick reconnaissent ἔχεεν noté *e-ke-e* dans la tablette Pylos, Eb 35, qui mérite d'être examinée tout entière, parce qu'elle offre un témoignage de phrase un peu complexe. La voici : *i-je-re-ja e-ke-qe e-u-ke-to-qe e-to-ni-jo e-ke-e te-o ko-to-no-o-ko-de ko-to-na-o ke-ke-me-na-o o-na-ta e-ke-e* Céréales 3 $\frac{57}{60}$; on transcrira à peu près : ἱέρεια ἔχει kʷε εὔχετοί kʷε ἐτώνιον (?) ἔχεεν θεόν, κτοινοόχον δὲ κτοινάων κεκειμενάων ὄνατα ἔχεεν, et l'on traduirait : « la prêtresse a cela

et affirme que le vrai propriétaire est le dieu, mais le fermier a les produits des terres qui sont là : tant de céréales ». — On observe le parallélisme kʷε ... kʷε qui se retrouve dans d'autres tablettes, la désinence de 3e pers. sg. moyenne -τοι (attestée en arcadien, δέατοι, etc..., cf. p. 26) ; l'expression κτοίνα κεκειμένα est évidemment obscure : la lecture κτοινάων s'appuie sur la glose d'Hésychius : κτύναι ἢ κτοῖναι · χωρήσεις προγονικῶν ἱερείων ἢ δῆμος μεμερισμένος, et le mot peut donc être compris « parcelle de terre » ; *ko-to-na* est attesté dans un grand nombre de documents pyliens des séries Ea, Eb, En, Eo, Ep. A. Furumark estime (*Eranos*, 52, 1954, p. 36) que le formulaire oppose *ko-to-na ke-ke-me-na* κτοίνα κεκειμένα, qui désignerait le terrain appartenant à la communauté ou à l'État, à *ko-to-na ki-ti-me-na*, qui désignerait la terre appartenant à des particuliers ; il s'appuie, notamment, sur Eb 08 *ai-ti-jo-qo e-ke-qe o-na-to ke-ke-me-na ko-to-na pa-ro da-mo ko-to-no-o-ko to-so-de pe-mo*, transcrit Αἰθίοκʷς ἔχεικʷε ὄνατον κεκειμένας κτοίνας παρὸ δάμῳ κτοινοόχος τοσσόνδε σπέρμο (ou σπερμόν) « Aithiops a le produit du sol que lui loue le peuple, comme fermier, telle quantité de grain ».

Pour en revenir au document de Pylos, Eb 35, nous observons donc que l'expression κτοινάων κεκειμενάων (que l'on compare, par exemple, Eb 34 et Eb 35) appartient à un ensemble ; on constatera également que le parfait κέκειμαι surprend, et pour le sens, et pour la forme, malgré le rapprochement de skr. *çiçye* ; ὄνατα « biens, produits » est un terme fréquent dans ces textes, que l'on rapproche de ὀνίνημι. Ἐτώνιος, que l'on traduit par « vrai », fait penser à ἐτός, ἐτεός, ἐτυμώνιος. Le mot se trouve quatre fois à Pylos (An 32, Eb 34, Eb 35, Ep 03). En Ep 03, 14, l'expression *e-ke e-to-ni-jo* s'oppose à *o-na-to e-ke* dans les lignes précédentes et indique peut-être la véritable propriété par opposition à la jouissance des produits.

La phrase, ainsi entendue, donnerait un exemple unique de proposition infinitive. Elle présente à tous égards un vif intérêt, mais n'est pas sans difficulté. Nous avons transcrit κτοινοόχον à l'accusatif singulier, mais le syllabaire admet aussi bien le pluriel κτοινοόχονς, ce qui ne modifierait guère le sens. Enfin, on peut également admettre κτοινοόχος au nominatif singulier, en rattachant le mot comme apposition à ἱέρεια, et comprendre : « ... c'est le dieu qui a la véritable propriété, mais c'est elle comme tenancière de la terre qui a les produits ». On est donc obligé de prendre des risques pour conférer un sens à un texte un peu complexe. Aussi, malgré les divers passages parallèles que l'on peut apporter en témoignage, ne faut-il pas trop se hâter de tirer de pareils documents des conclusions précises sur la vie sociale ou économique des hommes qui les ont rédigés.

* * *

Il est possible, on le voit, d'esquisser une grammaire du « vieil achéen », plus précise en ce qui concerne le système nominal que le système verbal. Il fait penser, d'une part, au dialecte d'Homère, mais avec quelques traits

plus archaïques ; de l'autre, au groupe dialectal arcado-chypriote. Le génitif en -οιο est homérique, mais ignoré de l'arcado-chypriote, probablement parce que les inscriptions de ce groupe dialectal ne sont pas très anciennes ; de même, si les génitifs en -ᾱο ne sont pas attestés sous cette forme en arcadien et en chypriote, le fait se justifie par la même explication. Il en va de même de la finale d'instrumental -φι. Au contraire, si l'on admet les désinences moyennes du type -τοι, nous avons un trait ignoré de notre vulgate homérique[1], mais bien attesté en arcadien, et qui apparaît maintenant fort ancien. On observera, enfin, que, dès l'époque hautement archaïque de nos documents, on observe le passage de *-ti* à *-si*, qui, finalement, n'est ignoré en grec que par les dialectes occidentaux.

A côté de ces traits dialectaux bien définis, certains aspects de la langue apparaissent purement et simplement archaïques, comme dans la dérivation l'importance des dérivés en -τηρ, dans la morphologie le datif en *-ei* ou le participe parfait en *wos*, ou surtout dans la phonétique l'emploi d'un signe particulier pour les labio-vélaires. Nous ne pouvons pas, bien entendu, déterminer la prononciation des signes que nous transcrivons par *q* + voyelle, mais il est certain que les labio-vélaires ont eu une existence distincte jusqu'aux environs du XIII^e^ siècle. A ce propos, on n'a pas manqué de rappeler que l'ancienne labio-vélaire est parfois représentée par un signe particulier dans l'arcadien du V^e^ siècle[2].

Lorsque la philologie et la signification même de nos textes se trouveront mieux fixées, le traitement des labio-vélaires méritera une étude systématique. Un premier trait saute aux yeux, lorsqu'on examine le système syllabique établi par le déchiffreur : la série des labio-vélaires est incomplète. Je ne puis expliquer l'absence d'un signe *-qa-* ; il est possible que ce signe soit reconnu un jour ou l'autre, grâce au progrès du déchiffrement[3]. En revanche, l'absence d'un signe *-qu-* n'est pas pour surprendre, la labio-vélaire ayant dû se dissimiler de bonne heure devant *u*, comme l'indiquent un certain nombre de formes connues : γυνή, κύκλος, etc...

Dans le détail, certains mots, que l'on a cru reconnaître dans nos documents, méritent d'être examinés. On a lu, par exemple, les génitifs *qo-qo-ta-o* (Pylos, Ea 11, Ea 12) et *su-qo-ta-o* (Pylos, Ea 08, Ea 09, Ea 10, Ec 01, 2, Eq 03, 3), équivalents respectivement de βουβόταο « bouvier » et συβώταο « porcher » (cf. p. 18). Ces lectures prouveraient que βόσκω comporte une labio-vélaire, mais également que, malgré le rapprochement étymologique assez

1. Rappelons que M. Ruiperez vient de soutenir, avec des arguments qui font impression, que la désinence arcadienne moyenne du type -τοι, etc..., est originelle et que -ται des autres dialectes est une réfection secondaire (*Emerita*, 20, 1952, p. 8-31).

2. Une inscription de Mantinée, du V^e^ siècle, note par un signe spécial l'ancien k^w palatalisé (cf. M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, p. 43).

3. On pourrait se demander si la labio-vélaire est d'abord devenue labiale devant *a*. Mais je ne trouve aucun exemple sûr dans l'*Index* de Bennett. On notera pourtant que πᾶς, qui est bien attesté dans nos textes, est généralement expliqué par une initiale *kw-*. Mais l'étymologie n'est pas certaine. Les déchiffreurs ont reconnu deux signes *pa-* et A. Furumark en reconnaît même trois (cf. *Eranos*, 51, p. 112, n° 56) ; l'un d'eux représenterait-il une labio-vélaire?

probable de ce verbe avec le nom du bovin, on avait perdu, dès une haute époque, le sentiment de cette étymologie. Enfin, on constatera la graphie irrégulière de *qo-qo-ta-o*, alors que l'on attendrait à l'initiale *qo-u-* : s'est-il produit une dissimilation qui a éliminé l'*u*? Mais, dans le fragment de Cnossos, 480, on lit *qo-u-qo-ta*, avec l'*u* noté. — Une dernière forme doit être évoquée ici, c'est *qo-u-ko-ro*, que l'on observe à Pylos, An 20, 9, à côté de *ti-no*, groupe que l'on interprète comme équivalent à βουκόλοι θινός (?) « bouviers du bord de la mer » (?). Dans ce cas, si la lecture et l'interprétation sont correctes, le *u* est normalement noté dans la diphtongue *ou*, mais la syllabe suivante présente non la labio-vélaire étymologique (*R.* **k*^{w}*el-*, cf. αἴπολος, πέλομαι, etc...), mais une gutturale : on peut penser qu'il y a une dissimilation et que le traitement est le même que celui d'homérique βουκόλος, mais il diffère et de celui de *qo-qo-ta-o* et de celui de *qo-u-qo-ta.*

Certaines lectures douteuses sont rendues plus douteuses par les flottements de la graphie. En Pylos, An 16, 12 et Eo 06, 4, on lit *pere-* et *pe-qo-ta*, où l'on veut voir un πρεσg^{w}ο τας équivalent à πρεσβύτης « vieil homme »; on est gêné par la graphie flottante des premières syllabes où l'on attend *pe-re*, le vocalisme *o* ne répond pas à l'étymologie probable du mot (faut-il lire *qo-u*?). Enfin, on croit reconnaître le même mot en Pylos, An 25, 2, sous la graphie *pe-re-ku-ta.* Si l'interprétation est correcte, on observerait, ce qui ne surprendrait pas, une notation *-ku-* pour la syllabe à labio-vélaire *-qu-*, qui, nous l'avons dit (cf. p. 26), ne semble pas exister dans notre syllabaire.

Pour en terminer avec les labio-vélaires, rappelons que l'on a cru reconnaître σιτοπόκ^{w}ος (Pylos, Ep 04, 6) et ἀρτοπόκ^{w}ος (Pylos, An 07, 3, An 18, 11, Fn 02, 7, et à Mycènes) « boulanger » (sans qu'on puisse, bien entendu, distinguer pour le sens entre les deux termes) : les deux mots sont apparentés à πέσσω, et le second présente la forme attendue, antérieure à l'interversion qui figure dans ἀρτοκόπος.

* * *

L'article de Ventris et Chadwick contient une liste considérable de mots, surtout des substantifs dérivés ou composés, plus ou moins bien attestés dans nos documents et de structure plus ou moins attendue. Je voudrais en examiner quelques-uns.

1) Il y a (cf. *J. H. St.*, p. 96) toute une série de composés du type *to-ko-so-wo-ko* lu τοξοϝοργός « fabriquant d'arcs ». La cohérence du système fait impression. Il faut, toutefois, observer que les composés homériques correspondants sont en *-ϝεργός* et qu'on a l'habitude de voir un traitement phonétique secondaire dans les composés en *-ϝοργος*, qui figurent dans quelques dialectes (hyphérèse : δημιοργός de δημιοεργός, cf. Schwyzer, *Gr. Gr.*, 1, p. 253 ; Bechtel, *Gr. Dial.*, 1, p. 341 ; 3, p. 100-101) ; il n'est pourtant pas exclu que le vocalisme *o* ait existé originellement dans de tels composés, cf. γεωργός et ἰαροργός (Bechtel, 2, p. 717, crétois). Autre remarque ; on

s'étonne qu'à côté de ces nombreux composés, le substantif ϝέργον ne semble pas attesté pour le moment.

2) Κλαϝιφόρος (*Ibid.*, p. 96), attesté plusieurs fois à Pylos « porte-clefs », semble bien être une forme archaïque sans élargissement guttural répondant au κλαικοφορος de *I. G.*, 5 (1), 1447, et 4^2 (1), 297.

3) Δόελος (*Ibid.*, p. 96) est fréquent. Si cette interprétation est, comme il semble, correcte, il faut admettre que la diphtongue de δοῦλος repose sur une contraction.

4) Parmi les noms en *-ta*, on trouve *te-re-ta* (Pylos, Eo 02, 5 ; En 02, 2 ; Er 01, 5, etc... ; Cnossos, 826, 839, 970, 990). Ventris et Chadwick, p. 96, traduisent le terme avec un point d'interrogation par « overseer » ; cette traduction suppose-t-elle une identification avec τηρητάς, dérivé de τηρέω? C'est une possibilité (qui exclurait l'étymologie parfois proposée pour τηρέω, avec une labio-vélaire initiale). Furumark, dans *Eranos*, 52, 1954, p. 35, pose τελεστάς et voit dans ce fonctionnaire quelque chose comme un percepteur, en rapprochant l'emploi de τέλος « redevance, parement » en grec classique (cette interprétation exclurait également l'interprétation par une labio-vélaire de l'initiale de τέλος). Mais ce sens de τέλος ne semble pas ancien. Cet exemple montre comment la polyvalence du syllabaire et l'incertitude du sens des mots nous laissent dans l'embarras.

5) λᾱϝᾱγετᾱς « chef » et le dérivé λᾱϝᾱγέσιος sont des formes de structure attendue et qui s'appuient l'une l'autre.

6) L'incertitude de Ventris et Chadwick (*J. H. St.*, p. 97), qui se demandent si *a-ke-ti-ra* doit se lire ἀγήτειραι, ἀκέστειραι ou ἀγέρτειραι, illustre les difficultés que le syllabaire oppose aux déchiffreurs. On observera également qu'ils donnent, de façon irrégulière, τει- comme équivalent de *-ti-*.

7) Un certain nombre de thèmes en -εύς, comme χαλκεύς, ἱερεύς, κναφεύς, présentent une remarquable vraisemblance. On notera aussi ἀμφιφορεύς (Cnossos, 160, r 1, dans une tablette avec une jarre à deux anses). Je suis plus sceptique à l'égard de ϝοινήϝει (Pylos, Cn 14, 2) et du sens proposé « wine dealer ». Enfin, le χρισῆϝες « anointers » de Pylos, An 08, 2, est également suspect : on ne s'explique pas le maintien du sigma intervocalique, cf. χρίω.

8) Les noms d'agents en -τήρ sont nombreux et aisément reconnaissables : signalons la présence probable de ἰατήρ en Pylos, Eq 02, 9. Mais tous les dérivés en -τηρ ne sont pas également clairs. Ventris et Chadwick, *J. H. St.*, p. 97, citent ϝραπτήρ (Pylos, Ea 14, An 09, 1, noté *ra-pte*). Mais, si le mot commence bien, comme on le croit, par un digamma, la graphie attendue, comme l'a montré L. R. Palmer, *Gnomon*, 1954, p. 66, serait plutôt *wa-ra-* (cf. p. 30). D'autre part, la traduction par « tailor » me semble tout à fait anachronique. — Enfin, un autre dérivé en -τηρ mérite d'être examiné. On lit à Pylos, Jn 09, Kn 01, 9, etc..., un terme *ko-re-te* (et *porokorete*). C'est probablement le même mot qui se trouve à Cnossos, 865, et plusieurs fois dans 902. Le mot se trouve peut-être dans Pylos, Jn 09, à côté de δώσονσι, et

Furumark (*Eranos*, 1954, p. 25) pense qu'il s'agit de réquisitions. Mais, lorsqu'il traduit *ko-re-te* par « Dorfschulze » ou « Bürgermeister », il va trop vite et l'hypothèse ne repose vraiment sur rien[1].

9) Parmi les mots isolés, certains semblent clairs, comme *o-na-to* transcrit ὄνατον « produit, revenu », cf. ὀνίνημι (Ventris et Chadwick, *J. H. St.*, p. 98) ou *te-me-no*, qui doit bien équivaloir à τέμενος (*Ibid.*, p. 99).

* * *

On est tenté de tirer de ces documents des indications sur les conditions de la vie économique et sociale. Mais, vu le caractère encore très approximatif de leur philologie, on ne peut établir de conclusions bien fermes. Dans ses articles d'*Eranos*, notamment 52 (1954), p. 18-60, A. Furumark propose des hypothèses ingénieuses, mais nécessairement fragiles. Je voudrais examiner quelques difficultés de détail de ces hypothèses.

P. 26, il repère, dans Cnossos, 50 et 59, un *we-ka-ta*, à côté de l'idéogramme d'un cheval ; il y voit un neutre pluriel équivalent de ἑκόντα et pense qu'il s'agit d'animaux dressés ou apprivoisés. Le sens me paraît invraisemblable et le rapprochement du crétois dorien ϝεκαθθα, qui est un féminin en *-yə*, inopérant. Il ne faut pas abuser de rapprochements avec le crétois importé par les Doriens et qui figure dans nos inscriptions du v^{e}, iv^{e} ou iii^{e} siècle. S'il risque de contenir un ou deux termes locaux qui se retrouveraient dans nos tablettes, ce ne peut être qu'exceptionnel, et c'est à démontrer dans chaque cas.

P. 38, A. Furumark groupe un certain nombre de termes relatifs à la terre et à la culture, dont la plupart avaient déjà été reconnus par Ventris et Chadwick. Un mot comme *a-ro-u-ra* ἄρουρα est évident. Mais on déchiffre également un *ka-ma* (Pylos, Ea 14, Eb 22, 2, etc... ; Cnossos, 520, 2) avec le dérivé *ka-ma-e-u*, *ka-ma-e-we* (Eb 24, 1, Eb 25, 1, etc... ; Eb 33, 1, etc...). On transcrit καμά, καμαεύς en rapprochant la glose d'Hésychius, καμάν· τὸν ἀγρόν Κρῆτες ; le dérivé serait ϗαμαεύς. Mais Ventris et Chadwick écrivent κμαεύς en rapprochant κάμνω ; le mot doit désigner, en tout cas, un travailleur de la terre, cf. Pylos, Eb 38, 2, κμαεὺς ϝόρζων (cf., pour ce verbe, p. 22). Enfin, on peut se demander si la transcription correcte de *ka-ma* et de son dérivé n'est pas χαμά, etc..., ce qui permettrait de rapprocher le groupe connu de χαμαί, etc...

Dans cette même page, à propos de Pylos, Eb 01, *ti-pa-jo po-me e-ke-qe wo-wo ko-to-no* est transcrit T. ποιμὴν ἔχειkʷε ϝόρϝον χθονός. Le sens n'est pas évident, et l'on peut se demander si *ko-to-no* ne doit pas être rapporté à un κτοῖνος apparenté à κτοίνα κτοινοόχος, etc... *Ko-to-no* semble se trouver également attesté en Eb 20, 2.

P. 41, A. Furumark fait mention parmi les produits de la terre du datif

1. Ventris et Chadwick se montrent plus prudents, lorsqu'ils écrivent : χωρέω? ἐπικουρέω? κολλάω? κορέννυμι? (p. 97).

a-re-pa-te (Pylos, Un 08, 3), qu'il transcrit ἀλειφάρτει (de ἄλειφαρ), mais il vaudrait mieux écrire ἀλειφάτει (cf. Ventris et Chadwick, *J. H. St.*, p. 96).

P. 42, A. Furumark pense que, dans Pylos, Ma 02, il s'agit de livraisons ou de tributs dont sont dispensés certains artisans (on y lit deux fois *o-u di-do-si*). On a, d'autre part, *ka-ke-we*, mot connu, que l'on interprète facilement χαλκῆϝες. En revanche, on ne sait que faire de *ku-re-we* (le mot se retrouve à Pylos, An 43, 14, Cn 22, 4), que Furumark traduit par « Metalltreiber », et dont il écrit « κυρῆϝες offensichtlich von κυρέω » ; mais ce rapprochement ne présente aucune espèce de vraisemblance : on proposerait plutôt σκυλῆϝες (cf. Ventris et Chadwick, *J. H. St.*, p. 97).

P. 49, bonnes remarques sur l'emploi de *ta-ra-si-ja* ταλασία « Pensum ». On trouve plusieurs fois, dans la série des tablettes Jn de Pylos, la formule *ka-ke-we ta-ra-si-ja e-ko-te* χαλκῆϝες ταλασίαν ἔχοντες « forgerons ayant tel poids de bronze », à quoi s'oppose *a-ta-ra-si-jo ka-ke-we* ἀταλάσιοι χαλκῆϝες. En Pylos, Jn 04, 7, on lit : *to-so-de e-pi-da-to ka-ko pa-si* τοσόσδε ἐπίδαστο χαλκὸς πάνσι ; la forme verbale fait difficulté : on attend de ἐπιδαίομαι, soit ἐπιδέδαστο plus-que-parfait, soit ἐπιδέδαστοι transcription également admissible, si l'existence d'une désinence -τοι pour -ται se confirme.

P. 56 sqq., A. Furumark examine un certain nombre de termes relatifs au char et à l'attelage, dont certains sont difficiles. Rappelons que, comme on l'avait déjà pensé, il faut lire *po-ro* πώλω ou πῶλοι dans Cnossos, 895, 1-2, avec l'idéogramme cheval[1].

La tablette de Cnossos, 0404 (cf. Ventris et Chadwick, *J. H. St.*, p. 100), présente quelques termes notables, qui se retrouvent dans d'autres documents de la même série : *a-ra-ro-mo-te-me-na*, transcrit par Ventris et Chadwick ἀραρμοστμέναι et par A. Furumark ἀραρμοστημέναι : dans un cas comme dans l'autre, le mot s'insère malaisément dans la famille de ἁρμόζω, etc... On trouve, d'autre part, dans ce document et dans quelques autres un adjectif *wi-ri-ni-jo* (cf. l'index de Bennett, p. 44), que l'on a transcrit ϝιρίνιος, et dont on a pensé qu'il pouvait équivaloir à ἐρίνεος « de bois de figuier ». Mais H. S. Palmer vient de montrer, de façon probable (*Gnomon*, 26, 1954, p. 66), que les groupes à ϝρ- initial étaient notés *wara-*, *were*, *wiri-*, etc... Il propose donc de lire ϝρίνεος « de cuir ». L'adjectif est l'épithète d'un terme *o-po-qo*, qui reçoit aussi le qualificatif *e-re-pa-te-jo* ἐλεφάντειος « garni d'ivoire ».

* * *

Ces observations n'avaient pour objet que de montrer qu'après la découverte décisive de Ventris, le détail du déchiffrement présente encore de multiples incertitudes. Mais il est, toutefois, possible de formuler dès maintenant un certain nombre de conclusions provisoires.

1. Cette interprétation remonte à Evans et elle pouvait s'appuyer non seulement sur l'idéogramme, mais également sur la ressemblance des signes avec ceux du syllabaire chypriote valant *po-* et *lo-*, mais de telles coïncidences sont exceptionnelles.

1) Une première remarque s'impose : nos inventaires et nos comptes présentent une certains pauvreté et une certaine monotonie. Peut-être décevront-ils les historiens au moins dans la mesure où ils s'intéressent à l'histoire « événementielle ». Nous n'avons pas de chance, pour le moment, de découvrir des textes de portée politique traitant d'alliances ou de traités (si les Achéens de cette époque concluaient des traités). Reste l'histoire économique, sociale et religieuse. La découverte de quelques noms de divinités, notamment celui de Διόνυσος, est de première importance. Mais, malgré les efforts de A. Furumark, il n'est pas facile de déterminer les conditions sociales des paysans ou des artisans. La liste même des noms de métiers que l'on pourrait être tenté d'établir reste hypothétique, en raison de la difficulté du déchiffrement. Toutefois, il est probable qu'à mesure que se précisera le sens de nos textes dans le détail, nous pourrons nous faire quelque idée du genre de vie des rédacteurs de nos documents.

2) Nous avons déjà dit que les tablettes nous font connaître un nouveau dialecte grec très archaïque, parlé entre 1500 et 1200 avant notre ère. Nous en avons déjà décrit les traits essentiels (cf. p. 26). Ce « vieil achéen », comme l'appellent Ventris et Chadwick, présente des particularités remarquables, et que l'on peut situer chronologiquement. On sait donc maintenant que les labio-vélaires étaient désignées par un signe particulier et constituaient encore un phonème particulier jusque 1200 environ avant notre ère. Si nous examinons le chapitre des innovations, nous constatons également que, dès cette époque, et même plus haut, le passage de *ti* à *si* était accompli dans les dialectes grecs dits orientaux. Le système morphologique présente de son côté des traits archaïques, comme la flexion sigmatique du participe parfait ou le datif en *-ei*. Mais il est encore mal connu, surtout pour le verbe. Il serait intéressant de savoir si certains thèmes verbaux, qui constituent des innovations du grec comme l'aoriste en -θην ou le futur en --θήσομαι, ne sont absents de nos documents que par hasard ou se trouvent véritablement ignorés du dialecte. En ce qui concerne le vocabulaire, le système de la dérivation est nettement reconnaissable, mais le détail encore incertain. Le nombre des termes sûrement identifiés n'est pas encore très élevé, mais quelques-uns sont clairs et sûrs : à ceux que nous avons déjà cités, ajoutons ναυδόμοι « constructeurs de bateaux » (Cnossos 736, 1 ; Pylos, Na 65) et, semble-t-il, le datif ναυσί (Cnossos, 214). Mais notre connaissance du vocabulaire est encore imparfaite, ce qui s'explique par le caractère restreint de notre documentation : des mots aussi importants que ἀνήρ ou γυνή n'ont pas encore été repérés.

En ce qui concerne le classement du dialecte dans l'ensemble des dialectes grecs, nous avons déjà dit que le « vieil achéen », comme l'appellent Ventris et Chadwick, représente peut-être une forme archaïque du groupe dit arcado-chypriote, et, comme on l'attend, comporte une ressemblance avec Homère (génitif en -οιο, instrumental -φι et quelques faits de vocabulaire). Le dialecte ne peut être rapproché ni du dorien, ce qui ne surprend pas (passage de *ti* à *si*, etc...), ni de l'ionien (maintien de l'*ā* grec commun). On peut donc affirmer que le grec parlé en Crète et dans le Péloponnèse entre 1500 et

1200 était une sorte d'ancêtre du groupe arcado-chypriote. Sans jeter une lumière nouvelle sur les rapports entre les dialectes grecs, ces faits confirment que, comme on l'a souvent pensé, la séparation des divers dialectes peut être antérieure à l'entrée des Indo-Européens en Grèce ; ils rendent, en revanche, plus douteuse l'hypothèse souvent répétée que le dialecte ionien a été parlé dans le Péloponnèse.

3) Le fait que des textes grecs se trouvent attestés à Cnossos antérieurement à 1400 avant notre ère modifie la chronologie habituellement admise pour la Grèce proto-historique[1]. Les documents *grecs* en linéaire B de Cnossos semblent prouver que des Achéens s'étaient installés à Cnossos avant la destruction du palais à la fin du XV^e^ siècle. Le fait est gros de conséquences que les historiens devront examiner. Il faut souligner que la Crète ne présente jusqu'ici aucun témoignage de l'écriture (et de la langue) du linéaire B hors de Cnossos, ce qui confirmerait l'installation à Cnossos, avant la destruction du palais, d'une avant-garde d'envahisseurs.

4) Les données maintenant acquises obligent également à réviser ce que l'on croyait savoir de l'histoire des écritures crétoises : le problème a été examiné notamment par Sterling Dow, *Am. J. Arch.*, 58 (1954), p. 105-122, et par A. Furumark, *Eranos*, 51 (1953), p. 105 sqq. On admettait que l'écriture linéaire B, issue à Cnossos du linéaire A crétois, était un système propre aux scribes de la cour de Cnossos. Aujourd'hui, il apparaît que le linéaire B ne note que du grec et il est probable qu'il a été créé pour noter du grec. Sa dépendance du linéaire A, qui, lui, ne note probablement que du « crétois », reste, quand même, évidente. Ainsi s'expliquerait l'incommodité de cette écriture. On peut se demander où elle a été créée. Puisqu'elle sert à noter le grec, on pourrait penser, et c'est là l'opinion de A. Furumark, qu'elle a été créée sur le continent. Mais, comme le montre Sterling Dow, elle apparaît d'abord en Crète, où se trouve le linéaire A, dont elle est issue, et elle peut avoir été imaginée par les Achéens qui ont d'abord occupé le palais de Cnossos.

Indiquons, enfin, que, selon plusieurs savants et, en dernier lieu, M. Furumark, le chypro-minoen de Chypre serait en rapport avec le linéaire A et aurait donné ensuite naissance au syllabaire chypriote. Il s'agirait donc de deux développements parallèles et indépendants, ce qui explique les ressemblances entre le linéaire B et le syllabaire chypriote, mais aussi les profondes différences dans le détail : tant qu'on a voulu lire le linéaire B en partant de la valeur de signes plus ou moins semblables dans le syllabaire chypriote, les tentatives de déchiffrement n'ont rien donné.

* * *

Ma conclusion peut être brève. Depuis le déchiffrement du hittite, la

1. Toutefois, M. Dussaud et M. Schaeffer me font connaître que certaines données archéologiques invitent précisément à remonter la date de l'arrivée des Achéens à Cnossos.

découverte de M. Michel Ventris doit être tenue pour le progrès le plus important accompli dans le domaine des recherches de cet ordre. Le jeune savant anglais mérite pleinement notre reconnaissance et notre admiration. Son système linguistique tient et nous oblige de réviser profondément des idées reçues jusqu'ici. L'extrême difficulté de l'écriture, l'absence de véritables bilingues ont pour conséquence que, dans le détail, les tablettes présentent encore de multiples difficultés. La philologie du « vieil achéen » est à établir. Mais elle progressera rapidement, grâce à son inventeur, surtout si, comme on peut l'espérer, des découvertes nouvelles viennent compléter le matériel relativement pauvre dont nous disposons[1].

P. Chantraine.

1. Je n'ai pas parlé dans cet article, déjà long, de la théorie de V. Georgiev, qui a cru découvrir une langue « pélasgique » dans les documents crétois, c'est-à-dire une langue indo-européenne proche du grec, mais qui s'en distingue notamment par une mutation consonantique. Là où Ventris lit *poro*, il lit *polo* « deux poulains », ce qui est la même chose ; mais, pour le terme annonçant le total lu *to-sa* par Ventris, il lit *nata*, en rapprochant de façon aventureuse le mot de l'homérique νητός « amoncelé ».

PAGES INÉDITES DE GRILLIUS

SUR

LE *DE INVENTIONE*

Voici le texte qu'un copiste a transcrit sur le dernier feuillet, resté en partie vierge, du *Paris. B. N. lat.* 2450 (fol. 13) :

« Si tam agentis personae quam rei gestae turpitudine offensionem causa contraxerit, eam defendere oratori commodum non erit. Quod enim omni parte inhonestum est, id ad honestum uelle perducere dementia est. Quod si unum quodlibet honestum, alterum uero fuerit turpitudine maculatum, insinuatione aliarumque rerum uel personarum interpositione ad rem facilior accessus erit. Exemplum uero turpis et odiosae personae et honestae rei gestae hoc nobis sit : Verres ignobilis qui antea in plerisque foede uitam instituit atque ideo summo odio habitus fuit, Dacorum exercitum Romano populo infestissimum omnino fudit ; regem eorum cepit ; triumphali itaque gloria postulans recipi Romam uenit. In hoc negotio orator pro homine odioso dilectos ponens insinuatione utetur hoc modo : O iudices, ea diligentia in constituendis legibus maiores nostri fuerunt, ut non *qui* agerent, sed quid actum esset sine nobilitatis uel ignobilitatis contemplatione absque odio, absque ulla animi libidine | simpliciter ac pure perficerent. Hinc est ius aequabile constitutum fortibus praemium, ignauis uniuersaliter sanciens supplicium. Nostis omnes, uictis Samnitibus, qua populi laetitia, qua triumphali gloria licet rusticus Tullius fuerit susceptus. Nostis etiam, uictis Libycis, Iugurtha capto, Marius plebeius antea imperiali uestimento opertus quanta totius urbis ueneratione curru Capitolium est inuectus.. Nostis quam plurimos, licet ob male facta suppliciis affectos, ob fortiter tamen gesta digna retributione donatos. Cur ergo Verri triumphale praemium denegatis? Vel cui potius dabitis? Quid aliquis utilius r. p. decentiusque facere po*tuit* quam quod Verres Dacorum gentes Romano nomini infestissimas strauit, deleuit, regem illorum cepit. O iudices, non praemium, non gratia, non consanguinitas, sed sola r. p. honestas ammonet hoc censere. Alioquin turpis uiri odio potius ne hoc fieret, niterer suadere. Nonne, si huic denegatis, a uirtutis studio repulsum iri ceteros existimatis? Et hoc

13 quid *P* || 24 poñt *P*.

est quod ait : Aut pro homine, in quo offenditur, alium hominem interponi oportet. In hac insinuatione pro homine res ponitur. Thema quod superius : O iudices, debe*tis* uirtutem amar*e* utentes ea laude digna honestari ; si haeretis, multarum rerum interpositione potest uobis approbari. Vt enim improbis probitate supplicium, sic probis pro uirtute legibus dignum pro quantitate rei sancitur praemium. Idem quoque debere fieri uulgaris hominum opinio testatur. Hoc quoque rationis testimonio collatione et consequentia ipsarum rerum uerissime demonstratur. Nonne, cum diuersa conueniant diuersis, cui pro scelere supplicium infertis, e*i*dem pro benefactis dandum fore praemium necessarium esse censetis? Cur ergo Verri dignum factis suis praemium aufertis? Nonne iniurium est, cum pro *r*eatu quodam ei poenam intulistis, si nunc pro tam honesta, pro tam utili uictoria dignam gloriam dare non uultis? Mihi quoque, o iudices, nunquam uisum est indignissimum uirum in plerisque turpem ad uirtutis prouenire praemium. Sed cum tam utile, tam honestum factum eius considero, praemium non dandum esse *mihi* suadere non ualeo. Quid, enim, quid r. p. honestius potuit quisquam facere, quam Dacos sternere, regem illorum ad sustinendas poenas in proelio uiuum capere? Hoc est ergo quod ait : Aut pro homine esse. Exemplum uiri egregii, peccati uero turpissimi hoc nobis sit : Marius, qui uitam suam honeste instituit atque ideo omnibus aeque carus fuit, forte pecuniarum repetundarum condemnatus ad statum legibus supplicium est aduocatus. In hoc themate pro commisso odioso honesta facta ponetis et probabilia insinuabit orator hoc modo : O iudices, qui pluribus nitet uirtutibus pro peccato uno non est condemnatus. Vt enim multifaria turpitud*o* uirtute una non abluitur, sic imbutus multiplici uirtute ammixtione unius uitii non polluitur. At, o iudices, Marius in multis est uirtutis artibus omni uita sua hactenus exercitatus. Est enim, ut pauca dicam, humilis, iustus, castus, munificus, miles fortis, dux optimus. Nostis quia Libycos ter et saepius uicit, maximam eorum partem pro fauore rei publicae occidit, patriam deleuit, regem illorum cepit. Qui etiam dubia salute r. p. imminentes nobis maximis exercitibus Cimbros et Teutonicos parua manu, summa industria hos fugauit, illos strauit, nos omnes ex summa tristitia ad i*n*gens gaudium insperato exaltauit. Videte ergo, o iudices, utrum incorrupta fama uestri poena Marius sit afficiendus an potius donata reatus impunitate prout uobis eoque dignum est, sit dimittendus. Quanta enim praesens repetundarum culpa uidebitur, si praedictis Marii uirtutibus comparetur ! Nec quisquam rem hanc uel consanguinitate uel priuata gratia ad me pertinere arbitretur. Hercle mihi, quanquam indignum uideretur, ut peccati huius ammissor iusta ultione puniretur, uerum cum fortia facta eius simul cum moribus considero, punitum iri pro hoc peccato suadere non ualeo. In superiori themate cum persona

32 debere... amari *P* || 39 eadem *P* || 42 procreatu *P* || 46 sibi *P* || 56 turpitudine *P* || 64 adiungens *P*.

honesta pro peccati turpitudine uirtutes Marii quae probantur per inductionem sunt inductae. Et hoc est quod ait : Aut pro re in qua offen*ditur*, aliam, rem quae probatur. In hac insinuatione pro re turpi interponentur homines. Thema quod superius : O iudices, maiores nostri pro peccato uno neminem condemnabant, saepe etiam pietate inducti malentes nefarios corrigi quam mori, plurima condonabant. Syphaces etenim qui cum Hannibale Romanum pessumdare uoluit imperium maximamque Italiae partem funditus deleuit, extrusus a carcere donata sceleris impunitate recessit Rhodiique Pyrrho associati r. p. nostrae diu restiterunt nulla illis illata poena, nulla exquisita iniuria, quod antea non amiserant, pepercerunt. Iugurthae probo antea occiso fratre Hiempsale non solum ignouerunt, uerum et regni dimidium, quod eius fuerat, tribuerunt. Cur ergo Marium, ciuem optimum, omni uita sua a uitiis purissimum, ad sustinendum cogitis supplicium? Nonne *cuiquam* probo cerneretur turpe pro repetundis pecuniis talem hominem poenis affligere? Et hoc est quod ait : Aut pro re hominem. »

Ce texte, que le *Catalogue* qualifie de façon très approximative : « Fragment de plaidoyer de style antique[1] », commente sans aucun doute le paragraphe I, 17, 24, du *De inuentione* de Cicéron, qui est libellé comme suit : « Si causae turpitudo contrahet offensionem, aut pro eo homine, in quo offenditur, alium hominem, qui diligitur, interponi oportet ; aut pro re, in qua offenditur, aliam rem quae probatur ; aut pro re hominem, aut pro homine rem, ut ab eo quod odit ad id quod diligit auditoris animus traducatur. » Il est clair aussi que la première ligne de notre fragment utilise cette phrase, qui se lit dans le commentaire de Marius Victorinus : « Si utrumque turpe fuerit, et res et persona, commodum erit causam non suscipere[2] » ; mais notre auteur s'attarde beaucoup plus longuement que Victorinus à expliquer et illustrer le paragraphe cicéronien.

Nous avons donc affaire au vestige d'un commentaire postérieur au IVe siècle. Est-il antique ou médiéval, et peut-on espérer l'identifier? Quelques-uns des termes employés ne sont pas de latinité classique : *multifarius* n'apparaît pas avant Aulu-Gelle[3], ni *ammissor* avant Lactance[4], ni *uniuersaliter* avant saint Augustin et le *Digeste*[5]. Le sens des mots *contemplatio*, *quantitas* est impérial[6]. Pourtant, l'auteur tend à l'allure cicéronienne

76 offent' *P* || 88 cui'quam *P*.

1. Ph. Lauer, *Catalogue général des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale*, t. II, Paris, 1940, p. 464. Ce manuscrit, qui contient les œuvres d'Auxilius, est du XIe siècle et d'origine inconnue.

2. Marius Victorinus, *In librum De inuentione*, I, 17, 24, éd. Halm, *Rhetores Latini minores*, Leipzig, 1863, p. 198, 40.

3. Ci-dessus, ligne 55.

4. Ci-dessus, ligne 71.

5. Ci-dessus, ligne 16.

6. Ci-dessus, lignes 14 et 35.

et manie la période avec l'aisance d'un rhéteur antique. Il possède aussi, sur l'ancienne histoire romaine, quelques données d'une précision étonnante. Il connaît la lutte de Rome contre Pyrrhus (275 av. J.-C.), l'alliance de celui-ci avec les Rhodiens, le pardon du sénat aux Rhodiens (164), les succès et la chute d'Hannibal, les liens fédératifs qui unirent Syphax à Carthage, la capture de Syphax (203)[1]. Il sait encore que Jugurtha fit tuer son frère adoptif Hiempsal et reçut des Romains, à titre de récompense, la moitié du royaume de celui-ci (118)[2]; que Marius fut revêtu de l'*imperium* (108), vainquit au moins trois fois les Africains, captura Jugurtha (105), fut l'objet d'une vénération unanime lors du triomphe qui suivit (104), puis repoussa Cimbres et Teutons (102-101)[3]. La trame des récits de Tite-Live et Salluste ne lui est donc pas inconnue, même s'il lui arrive aussi de supposer des *themata* imaginaires : l'héroïque Marius condamné pour concussion[4], l'infâme Verrès vainqueur du roi des Daces[5], Tullius vainqueur des Samnites[6]. Un commentateur médiéval n'attacherait pas, semble-t-il, un intérêt si constant à l'histoire romaine et n'aurait ni une langue si pure ni cet art de manier la période.

Or, le seul commentaire antique du *De inuentione* qui ait existé, à notre connaissance, outre celui de Victorinus, est l'œuvre de Grillius, rhéteur du v^e^ siècle, cité par Priscien, et qui enseignait à Constantinople ou dans quelque autre ville d'Orient[7]. Josef Martin a édité en 1927 ce commentaire de Grillius et le supposait inachevé, car il s'interrompt brusquement sur l'explication du *De inuentione*, I, 16, 22[8]. Toutefois, il soupçonnait (sans y croire) que Grillius pouvait être la source du passage que voici ; ce passage se lit dans le commentaire de Thierry de Chartres, relatif au *De inuentione*, I, 17, 24 : « Si causa fuerit turpis, tunc beniuolentia insinuanda est his modis, scilicet transmutatione, quando id quod diligitur, siue sit persona siue res, ponitur pro eo, in quo auditor offenditur, uelut si quis pro Verre ponit uictoriam, quam ipse de Dacis habuit[9]. » Puisque Thierry nomme

1. Ci-dessus, lignes 80-84. Cf. E. Païs et J. Bayet, *Histoire romaine* (Collection Glotz), t. I, p. 175, 215, 350, 405, 602.

2. Ci-dessus, lignes 85-86. Cf. G. Bloch et J. Carcopino, *op. cit.*, t. II, 1, p. 292-294.

3. Ci-dessus, lignes 19-21 et 57-65. Cf. *Ibid.*, p. 321, 330-333, 338-340.

4. Ci-dessus, ligne 51. Noter le *forte*. L'auteur paraît savoir les liens politiques qui unissaient Marius à Glaucia, auteur de la *Lex repetundarum* de 108, et s'amuse à imaginer Marius victime de cette loi.

5. Ci-dessus, lignes 7-11. L'auteur de cette supposition paraît savoir que le roi des Daces, Burbista, lutta contre les Romains en 62 avant J.-C., et que Verrès mourut seulement en 43.

6. Ci-dessus, lignes 17-18.

7. Cf. M. Schanz, *Geschichte der römischen Litteratur*, t. IV, 2, München, 1920, p. 263-264.

8. J. Martin, *Grillius, ein Beitrag zur Geschichte der Rhetorik*, dans *Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, t. XIV, 2-3, Paderborn, 1927. Les derniers mots de Cicéron qui soient commentés, dans l'édition Martin, sont : « Atque eorum usus arrogans. » Le *Paris. B. N. lat.* 15086, du XII^e^ siècle, que n'a pas connu Martin, contient, du fol. 30 r° au fol. 64 v°, ce commentaire de Grillius, coupé exactement comme dans l'édition Martin.

9. Martin, *op. cit.*, p. XIX-XXI, renvoyant aux extraits insérés, sous le nom de Grillius, dans un manuscrit de Stockholm, comme l'avait déjà signalé M. Wisén, *De scholiis Rheto-*

fréquemment Grillius[1], et que l'exemple de Verrès, vainqueur des Daces, figure dans notre fragment antique, il y a tout lieu de penser que celui-ci est du Grillius perdu. Du reste, le commentaire édité de Grillius utilise Victorinus, comme fait notre fragment[2], traite de l'*insinuatio*[3], propose constamment des *themata*[4] empruntés à l'histoire romaine[5] et cite très volontiers Salluste[6].

Mme Dickey, qui vient de terminer une thèse sur les commentaires médiévaux du *De inuentione*, et à qui j'ai fait connaître le fragment en question, a bien voulu me dire qu'elle l'attribue comme moi à Grillius. Elle me signale que Manegold, qui suit Grillius directement ou non, a utilisé sans aucun doute le fragment que je publie ; il commente, en effet : « Pro homine hominem, sicut si Verri, qui regem Dacorum uicit, quia persona eius infamis esset, triumphus negaretur, deberet dicere defensor eius : Si Mario triumphum concessistis quia rei publicae profuit, quare non Verri etiam concedendum est, qui non minus profuit[7]. » Manegold, lui-même, a été suivi sur ce point par un commentateur anonyme du XIIe siècle[8].

L'on voit que ce développement de Grillius est resté longtemps célèbre dans les écoles. Il suffit de ce menu fragment pour démontrer que le commentaire de Grillius était beaucoup plus ample que le texte édité par Martin et ne s'arrêtait pas au paragraphe 22. L'espoir subsiste de retrouver la partie inédite, d'autant que cinq catalogues de bibliothèques médiévales attestent la diffusion de ce commentaire entre le XIe et le XVe siècle[9].

Pierre COURCELLE.

rices ad Herennium..., Diss. Upsal, 1905, p. 4, n. 2. Sur le commentaire de Thierry, cf. M. Manitius, *Geschichte der lat. Litt. des Mittelalters*, t. III, p. 199.

1. Cf. Paul Thomas, *Un commentaire du Moyen Age sur la Rhétorique de Cicéron*, dans *Mélanges Charles Graux*, Paris, 1884, p. 43.

2. Martin, *op. cit.*, p. 157-178.

3. Ci-dessus, lignes 5 et suiv. ; cf. Martin, *op. cit.*, index, s. u. : *insinuatio*.

4. Ci-dessus, lignes 32, 53, 77 ; cf. Martin, *op. cit.*, index, s. u : *thema*.

5. Dans la partie éditée par Martin, il est question d'Hannibal (p. 5, 11), de Verrès (p. 13, 17 et 67, 19), des Rhodiens (p. 71, 9), et encore de Mithridate, Scipion, Sertorius, César et Pompée, etc...

6. Quantité de citations textuelles du *Catilina* dans la partie éditée par Martin.

7. Manuscrit de Cologne, Dombibliothek, CXCVII (Darmst. 2170), s. XI, fol. 15 r°.

8. Manuscrit de la bibliothèque d'York Minster, XVI M 7, s. XII, fol. 12 v° : « Pro homine hominem, sicut si Verres, quae est turpis persona, uicisset Dacos, quod est honestum negocium. Pro illo aliam personam adducere debemus in exemplum ita : Si Mario triumphum concessistis quia rei publicae profuit, quare non isti concedendus est, qui non minus profuit. » (Texte communiqué par Mme Dickey, que je ne saurais trop remercier de son obligeance.)

9. M. Manitius, *Handschriften antiker Autoren in mittelalterlichen Bibliothekskatalogen, 67. Beiheft zum Zentralblatt für Bibliothekswesen*, Leipzig, 1935, p. 233.

LE MOT ἱστορια CHEZ ARISTOTE

Le substantif ἱστορία et le verbe ἱστορεῖν n'apparaissent que rarement dans la littérature grecque antérieure à Aristote[1]. Ni l'un ni l'autre ne se rencontre chez Homère (qui emploie pourtant ἵστωρ[2]), et le verbe ἱστορεῖν est beaucoup plus fréquent chez les tragiques que chez les prosateurs. Il est probable, comme le pensait Meillet[3], que c'est Hérodote qui est responsable de l'introduction de ces termes dans la langue courante et qu'il les avait lui-même empruntés aux savants d'Ionie : mais leur emploi ne fut jamais très répandu.

Or, parmi les traités biologiques d'Aristote, l'un des plus connus s'intitule : αἱ περὶ τῶν ζῴων ἱστορίαι, expression que l'on traduit généralement par le latin *Historia animalium* ou par le décalque français *Histoire des Animaux*. Ce titre est celui que reproduisent, avec des variantes peu importantes, tous nos manuscrits médiévaux[4]. Le mot ἱστορία y figure toujours, comme il figure aussi dans le titre conservé à l'appendice du catalogue anonyme, dit « Anonyme de Ménage », sous le n° 155[5]. Il n'est absent que dans le titre donné par Diogène Laërce dans son catalogue, sous le n° 102[6]. Mais, quand Aristote lui-même cite ce traité ou y renvoie, ce qui est fréquent[7], il le désigne toujours par une expression qui renferme le mot ἱστορία. On sait, en effet, que si les Grecs n'avaient pas l'habitude de donner un titre à leurs ouvrages, sauf aux pièces de théâtre, il leur fallait bien pourtant les désigner, pour indiquer par exemple une référence, et que, dans ce cas, ils utilisaient soit les premiers mots du texte, soit une périphrase de forme variable[8]. C'est ce dernier procédé qu'utilise Aristote, lorsqu'il cite son *Histoire des Animaux*. Les expressions auxquelles il a recours sont les sui-

1. On trouvera un relevé des principaux emplois dans F. Muller, *De « historiae » vocabulo et notione*, Mnemosyne, LIV, 1926, p. 234-257.

2. Le sens est celui d'arbitre : *Iliade*, XVIII, 501 ; XXIII, 486. Un guerrier lycien, abattu par Patrocle, s'appelle Epistor (XVI, 695).

3. *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*[3], p. 211.

4. Le *Vaticanus* 262 porte le titre τῶν περὶ τὰ ζῷα ἱστοριῶν ; le *Vaticanus* 1339 et le *Laurentianus* 87-4 περὶ ζῴων ἱστορίας ; le *Marcianus* 208 τῶν περὶ ζῴων ἱστορίας.

5. Voir P. Moraux, *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote*, Louvain, 1951, p. 253.

6. Ce numéro correspond aux neuf premiers livres de l'*Histoire des Animaux*, sous le titre περὶ ζῴων (cf. P. Moraux, *op. cit.*, p. 107).

7. Cf. Bonitz, *Ind. arist.*, 103 a 43-55.

8. Cette pratique explique bien des anomalies des citations antiques (cf. Ernst Nachmanson, *Der griechische Buchtitel. Einige Beobachtungen*, in *Göteborgs Högskolas Årsskrift*, XLVII, 19, 1941 ; P. Moraux, *op. cit.*, p. 7 et n. 17).

vantes : αἱ περὶ τῶν ζῴων ἱστορίαι (*De la Resp.* 12, 477 a 5 ; *Part. des An.* II, 1, 646 a 9 ; 17, 660 b 2 ; *Gén. des An.* I, 1, 716 b 31) ; — αἱ ἱστορίαι αἱ περὶ τὰ ζῷα (*De la Resp.* 16, 478 a 28 ; *Part. des An.* IV, 5, 680 a 1 ; 8, 684 b 4 ; 13, 696 b 14 ; *Gén. des An.* I, 4, 717 a 33 ; 20, 728 b 13) ; — ἡ ἱστορία ἡ περὶ τὰ ζῷα (*Part. des An.* III, 14, 674 b 16 ; IV, 10, 689 a 18) ; — ἡ ζωικὴ ἱστορία (*Part. des An.* III, 6, 668 b 30) ; — ἡ φυσικὴ ἱστορία (*Part. des An.* II, 3, 650 a 31 ; *Marche des An.* 1, 704 b 10) ; — τὰ περὶ τὰς ἱστορίας (*Gén. des An.* III, 11, 763 b 16) ; — αἱ ἱστορίαι (*De la Resp.* 16, 478 b 1 ; *Gén. des An.* I, 11, 719 a 10 ; II, 4, 740 a 23 ; 7, 746 a 14-15 ; III, 1, 750 b 31 ; 2, 753 b 17 ; 8, 758 a 24) ; — ἡ ἱστορία (*Gén. des An.* III, 11, 763 b 16). Le titre traditionnel correspond donc bien aux intentions de l'auteur.

Il peut, dès lors, être intéressant d'essayer de préciser le sens qu'il doit avoir, en examinant les différents emplois de ἱστορία et des mots de cette famille dans le *Corpus aristotelicum*, et en comparant ces emplois avec ceux qu'on trouve chez quelques-uns des contemporains ou des prédécesseurs d'Aristote. L'enquête est relativement facile, car, en dehors des expressions qui servent à désigner l'*Histoire des Animaux*, Aristote utilise ces mots très rarement. Est-ce simple hasard ?

Il faut d'abord mettre à part un certain nombre de passages où ἱστορία est tout simplement l'équivalent de notre mot « histoire » et ne saurait être traduit autrement. A plusieurs reprises, Aristote l'emploie pour désigner le récit d'événements passés, et ἱστορικός pour parler de l'historien au sens moderne du mot[1]. Signalons seulement pour mémoire, car ils n'offrent aucun intérêt spécial, les textes de *Rhétorique* I, 4, 1359 b 22, 1360 a 24 ; III, 9, 1409 a 28 ; *Problèmes* XVIII, 917 b 8. En revanche, nous citerons deux passages de la *Poétique* qui précisent nettement ce sens du mot ἱστορία et qui nous seront utiles, surtout le premier, dans la suite de notre analyse. Aristote définit clairement le rôle et la portée de l'histoire en l'opposant, en tant que genre littéraire, à la poésie. Voici ce qu'il écrit au chapitre 9, 1451 b 1-7 : « L'historien et le poète ne diffèrent pas par le fait qu'ils font leurs récits l'un en vers, l'autre en prose (on aurait pu mettre l'œuvre d'Hérodote en vers et elle ne serait pas moins de l'histoire en vers qu'en prose), ils se distinguent, au contraire, en ce que l'un raconte des événements qui sont arrivés, l'autre des événements qui pourraient arriver. Aussi la poésie est-elle plus philosophique et d'un caractère plus élevé que l'histoire, car la poésie raconte plutôt le général, l'histoire le particulier[2]. » La même idée

1. Il est curieux de constater qu'Aristote n'emploie jamais le verbe ἱστορεῖν ni aucun de ses composés. Les seuls exemples qu'on en relève dans le *Corpus aristotelicum* se trouvent dans des ouvrages apocryphes : *Du Monde*, 4, 396 a 20 ; *Des Plantes*, I, 3, 818 b 28 ; *Des Hist. merveil.*, 37, 833 a 12. Le seul composé est προιστορεῖν, dans le traité *Du Monde*, 3, 393 b 13. Aristote n'emploie pas non plus ἵστωρ.

2. Ὁ γὰρ ἱστορικὸς καὶ ὁ ποιητὴς οὐ τῷ ἢ ἔμμετρα λέγειν ἢ ἄμετρα διαφέρουσιν (εἴη γὰρ ἂν τὰ Ἡροδότου εἰς μέτρα τεθῆναι, καὶ οὐδὲν ἧττον ἂν εἴη ἱστορία τις μετὰ μέτρου ἢ ἄνευ μέτρων)· ἀλλὰ τούτῳ διαφέρει, τῷ τὸν μὲν τὰ γενόμενα λέγειν, τὸν δὲ οἷα ἂν γένοιτο. Διὸ καὶ φιλοσοφώτερον καὶ σπουδαιότερον ποίησις ἱστορίας ἐστίν· ἡ μὲν γὰρ ποίησις μᾶλλον τὰ καθόλου, ἡ δ' ἱστορία τὰ καθ' ἕκαστον λέγει. Nous avons repro-

est reprise un peu plus loin, au chapitre 23, 1459 a 21-24, à propos de l'unité d'action. Aristote fait remarquer que cette règle, qui est absolument impérative dans la tragédie et dans l'épopée, ne peut pas s'appliquer à l'histoire : « Dans les récits historiques, écrit-il, il faut faire voir non une seule action, mais un seul temps, c'est-à-dire tous les événements qui, au cours de ce temps, sont arrivés à un seul homme ou à plusieurs[1]. »

De ces deux passages de la *Poétique*, nous retiendrons d'abord que, chez Aristote, le mot ἱστορία peut avoir le sens de récit d'événements qui se sont réellement produits. Mais ce qu'il faut remarquer surtout, c'est l'insistance avec laquelle Aristote souligne que l'historien, à la différence du poète, ne raconte jamais que des faits particuliers.

Il est d'ailleurs assez probable que ce sens de récit d'événements passés n'est qu'un sens dérivé. L'historien, avant d'être un narrateur de récits véridiques, est nécessairement un enquêteur qui cherche à s'informer. Hérodote emploie souvent le verbe ἱστορέω dans le sens de rechercher, d'enquêter et même de questionner. Ainsi, quand il parle de l'enquête à laquelle il s'est livré pour essayer d'éclaircir l'énigme des crues du Nil, c'est le verbe ἱστορέω qu'il utilise[2]. Ce sens apparaît surtout dans les composés où un préverbe insiste sur l'objet de l'enquête ou souligne la volonté de parvenir à un résultat[3]. A ces verbes composés, comme au verbe simple, ne correspond qu'un seul substantif, ἱστορία, qui, par suite, prend souvent le sens de recherche ou d'enquête. Hérodote l'emploie plusieurs fois de cette façon dans le livre II de ses *Histoires*[4]. Et il n'est pas le seul[5]. Héraclite, disant de Pythagore qu'il s'était exercé plus que tous les autres hommes à la recherche scientifique, s'exprimait en ces termes : ἱστορίην ἤσκησεν[6]. De même Euripide, faisant le portrait du savant, disait : ὄλβιος ὅστις τῆς ἱστορίας ἔσχε μάθησιν, « bienheureux celui qui a acquis la science de la recherche[7] ».

Ces quelques exemples prouvent que le sens de recherche, enquête, était assez répandu chez les écrivains antérieurs à Aristote. Aussi certains ont-ils pensé qu'il convenait de traduire le titre ἱστορίαι τῶν ζῴων par *Enquêtes* ou

duit, comme pour la citation qui va suivre, la traduction de J. Hardy (Paris, Belles-Lettres, 1932).

1. Ἐν [ταῖς ἱστορίαις] ἀνάγκη οὐχὶ μιᾶς πράξεως ποιεῖσθαι δήλωσιν ἀλλ' ἑνὸς χρόνου, ὅσα ἐν τούτῳ συνέβη περὶ ἕνα ἢ πλείους.

2. II, 19 : ἱστορέων αὐτοὺς ἥντινα δύναμιν ἔχει ὁ Νεῖλος. Le verbe peut signifier questionner (I, 24, 122 ; II, 19 ; III, 51, 77) ou, absolument, faire une enquête (I, 56, 61 ; II, 29, 34, 113 ; III, 50, 51, 192).

3. Voir les analyses de J. Brunel sur les divers composés de ἱστορέω dans *L'aspect verbal et l'emploi des préverbes en grec, spécialement en attique*, Klincksieck, 1939, en particulier p. 149.

4. Chap. 99, 118, 119.

5. J'emprunte les exemples qui suivent à l'ouvrage de A. J. Festugière, *Hippocrate, l'Ancienne médecine, Introduction, traduction et commentaire*, Klincksieck, 1948, note 73, p. 62.

6. *Vorsokratiker*, 22 B 128 Diels.

7. *Fragt.* 910 N. (Trad. A. J. Festugière, *op. cit.*, p. 62.)

Recherches sur les Animaux[1]. Mais, avant d'admettre cette interprétation, il convient d'examiner si les autres emplois de ἱστορία chez Aristote attestent bien ce sens.

Les textes où ἱστορία a manifestement un autre sens que celui d'histoire sont très peu nombreux. En voici la liste : *Anal. pr.* 30, 46 a 24 ; *Du Ciel* III, 1, 298 b 2 ; *De l'Ame* I, 1, 402 a 4 ; *Hist. des An.* I, 6, 491 a 12[2]. On trouve, d'autre part, dans le traité *De la Génération des Animaux* (III, 8, 757 b 35), l'adverbe ἱστορικῶς, qui ne semble pas pouvoir être séparé de ἱστορία.

Parmi ces textes, certains sont assez clairs pour qu'on puisse traduire ἱστορία sans hésitation. Ainsi, dans le traité *Du Ciel* (III, 1, 298 b 2), tous les traducteurs sont d'accord pour s'arrêter au sens de « connaissance ». J. Tricot[3] rend les mots φανερὸν ὅτι τὴν πλείστην συμβαίνει τῆς περὶ φύσεως ἱστορίας περὶ σωμάτων εἶναι, par : « il est manifeste que la plus grande partie de la *connaissance* de la nature roule sur les corps[4] ».

Ailleurs, l'unanimité cesse, et l'on traduit tantôt par « connaissance », tantôt par « recherche ». Sans doute n'y aurait-il pas lieu de s'étonner de voir Aristote employer un mot dans des sens variés : sa terminologie manque parfois d'exactitude[5]. Mais il ne semble pas que ce soit ici le cas. Partout où se rencontre le mot ἱστορία, on peut le rendre par « connaissance » ou même par « science ».

Prenons, par exemple, le début du traité *De l'Ame* (I, 1, 402 a 1 et sq.) : « Toute connaissance (εἴδησις) est à nos yeux une chose belle et admirable ; pourtant nous préférons une connaissance à une autre, soit en raison de son exactitude, soit parce qu'elle traite d'objets d'une valeur supérieure et plus digne d'admiration : pour ces deux motifs, il est raisonnable de placer l'ἱστορία de l'âme au premier rang. Il semble bien que la connaissance (γνῶσις) de l'âme apporte une large contribution à l'étude de la vérité tout entière (πρὸς ἀλήθειαν ἅπασαν). » On ne peut manquer d'être frappé par le parallélisme évident entre les expressions ἡ τῆς ψυχῆς ἱστορίαν et ἡ γνῶσις αὐτῆς qui se suivent immédiatement et dont le sens apparaît comme identique. En ce début qui semble particulièrement soigné, Aristote s'attache à varier son vocabulaire[6] : dès lors, pourquoi ἱστορία ne serait-il pas l'équivalent de εἴδησις et de γνῶσις, et n'aurait-il pas, lui aussi, le sens de « connaissance »?

C'est le sens qui s'impose également dans l'un des premiers chapitres de

1. Par exemple, J.-M. Le Blond, *Aristote philosophe de la vie*, Paris, Aubier, [1945], p. 15 et *passim*.

2. Il faut ajouter un exemple dans le traité apocryphe *Du Monde*, 1, 391 b 6.

3. *Traité du Ciel*, Paris, Vrin, 1949, p. 118.

4. Le sens est également celui de « connaissance » dans le traité apocryphe *Du Monde*, 1, 391 b 6.

5. Voir, à ce propos, les remarques de A. Smeets dans son ouvrage *Act en Potentie in de Metaphysica van Aristoteles*, Louvain, 1952, p. 230.

6. On remarquera que εἴδησις ne se retrouve pas ailleurs dans le *Corpus aristotelicum*.

l'*Histoire des Animaux* (I, 6, 491 a 12), où Aristote explique très clairement, en bon professeur qu'il est, comment il conduira ses études de biologie. « Avant d'essayer de découvrir les causes des différences entre les animaux, l'ordre naturel est de faire cette recherche une fois acquise la *connaissance* de chaque animal[1]. » Autrement dit : pour pouvoir expliquer les phénomènes biologiques, il faut d'abord connaître les faits particuliers à chaque espèce et à chaque animal.

Quant à l'adverbe ἱστορικῶς, sa valeur se dégage aisément du contexte[2]. Aristote est en train d'expliquer le mécanisme de la reproduction des poissons et s'étonne que certains naturalistes mal informés prétendent que ces animaux sont tous femelles et ne se reproduisent pas par copulation. Et il poursuit : οὐδ' ἱστορικῶς ... φαίνονται λέγοντες, c'est-à-dire : « manifestement ils ne savent même pas ce dont ils parlent », ils ne connaissent pas la question. Autrement dit, ils n'ont pas l'esprit scientifique : car, ajoute Aristote, s'ils connaissaient la façon dont se reproduisent les céphalopodes et les crustacés, ils ne commettraient pas cette erreur. Or, l'ignorer est le signe d'un manque d'observation[3].

Il semble donc qu'en dehors du sens d'histoire, le mot ἱστορία n'a chez Aristote que celui de connaissance ou de science. Ce sens est d'ailleurs parfaitement conforme à l'étymologie : ἵστωρ, tiré de la racine de οἶδα, est celui qui sait pour avoir vu[4], et ἱστορία peut bien avoir le sens de connaissance. D'autre part, ce sens est largement attesté en dehors du *Corpus aristolelicum*. On lit, en effet, dans l'un des traités hippocratiques, *Anc. Méd.* XX (Littré I, 622) : λέγω δὲ ταύτην τὴν ἱστορίην, εἰδέναι ἄνθρωπος τί ἐστιν, ce qui ne peut signifier autre chose que : « Je veux dire cette science qui consiste à savoir exactement ce qu'est l'homme[5]. » Le verbe ἱστορέω a lui-même souvent le sens d'être informé, savoir. Ainsi, chez Eschyle, *Eum.* 455, πατέρα δ' ἱστορεῖς καλῶς signifie : « et tu connais bien mon père[6] ». Quand, dans le *Cratyle* (437 b), Platon donne à ἱστορία la même étymologie qu'à ἐπιστήμη, cela suppose que ces deux mots devaient avoir pour lui des sens assez voisins[7]. Signalons encore que la seule fois où Démosthène emploie ἱστορία (XVIII, 144), c'est dans le sens de science, connaissance.

Est-ce à dire que ἱστορία puisse être synonyme de ἐπιστήμη? Absolument pas. Nous avons vu que, dans la *Poétique* (9, 1451 b 1-6), Aristote distingue l'histoire de la poésie en disant que la première « raconte le particulier », la

1. Οὕτω γὰρ κατὰ φύσιν ἐστὶ ποεῖσθαι τὴν μέθοδον, ὑπαρχούσης τῆς ἱστορίας τῆς περὶ ἕκαστον. La traduction par « connaissance » est possible également dans *Anal. pr.*, 30, 46 a 24.

2. *Gén. des An.*, III, 8, 757 b 35.

3. Εἴ τε τοῦτ' ἐλελήθει, σημεῖον ἀπειρίας (*Ibid.*, 758 a 4).

4. Cf. Em. Benvéniste, *Noms d'action et noms d'agents en indo-européen*, Paris, 1948, p. 29, 32, 33, 51.

5. Trad. A. J. Festugière, Klincksieck, 1948, p. 18.

6. Autres exemples dans J. Brunel, *op. cit.*, p. 39.

7. Chez Platon, ἵστωρ signifie « qui sait » (*Cratyle*, 406 b, 407 c) ; ἱστορία, science, connaissance (*Phèdre*, 244 c ; *Phédon*, 96 a) ; ἱστορικὸς, scientifique (*Sophiste*, 267 e).

seconde, « le général ». La même différence sépare ἱστορία, connaissance, de ἐπιστήμη, science : cette dernière ne peut porter que sur le général[1], tandis que l'autre se contente de relever les faits particuliers avec toute l'exactitude possible. Le passage de l'*Histoire des Animaux*, que nous avons cité (I, 6, 491 a 12), l'indique assez clairement : ἱστορία, c'est la connaissance des faits particuliers à partir desquels s'élabore la science. Dès lors, le recueil de ces faits s'intitulera, tout naturellement, αἱ ἱστορίαι τῶν ζῴων, c'est-à-dire « exposé des faits relatifs aux animaux » ou « état des connaissances relatives aux animaux ». Cette interprétation est, d'ailleurs, confirmée par le caractère descriptif de cet ouvrage, qui n'est qu'un recueil de documents sur la physiologie et les mœurs des animaux.

Faut-il donc changer notre appellation traditionnelle de ce traité? Je ne le crois pas. Je pense, au contraire, qu'il convient de conserver l'expression « Histoire des Animaux », d'abord pour des raisons pratiques faciles à comprendre, mais encore parce que, en français, le mot histoire a, lui aussi, une signification complexe : il n'y a pas si longtemps qu'on a remplacé dans nos classes l'enseignement de l'histoire naturelle par celui des sciences naturelles !

Pierre Louis.

1. Πᾶσα ἐπιστήμη τῶν καθόλου. C'est là une idée sur laquelle Aristote revient souvent : cf., entre autres textes, *Métaph.*, II, 6, 1003 a 15 ; X, 1, 1059 b 26 ; 2, 1060 b 20 ; XII, 9, 1086 b 9, 1086 b 23 ; *De l'Ame*, II, 5, 417 b 23.

UN PSEUDO-TÉMOIN DES *LOIS* DE PLATON

La *Revue de Philologie* a jadis accueilli un article sur les manuscrits des *Lois* et de l'*Epinomis* d'Oxford, Venise et Florence[1] ; depuis, j'ai pu examiner directement les autres témoins du texte des deux œuvres, ceux de la Vaticane, en particulier, pour lesquels il semblait inutile de reproduire la liste si complète de L. A. Post[2] ; telle leçon (ou plutôt conjecture) des manuscrits dérivés de A ou de O a été signalée dans l'apparat de l'édition Budé.

Au tableau de L. A. Post, un élément paraissait manquer cependant : deux inventaires des manuscrits grecs de la Biblioteca Classense à Ravenne, celui d'Albert Martin dans les *Mélanges Graux*, celui de S. Bernicoli dans l'*Inventaire des manuscrits d'Italie*, mentionnaient, dans un Ravennas, un livre des *Lois* de Platon ; seulement, pour A. Martin, c'était le livre II ; pour S. Bernicoli, le livre XII[3]. Qui avait raison ?

Ni l'un ni l'autre, il faut le dire. Le simple examen des nos 380-381 (*olim* 39, 6, G et H) montre que le premier de ces deux manuscrits se termine non par un livre des *Lois*, mais par la *Poétique* d'Aristote, copiée d'après un modèle excellent jusqu'à XXI, 1457 b 17 ἀφελεῖν τι ἐστίν (fol. 110 r°-125 r°). Ce qui a pu donner lieu à l'erreur de Martin, c'est qu'en face de la première ligne de la *Poétique*, une annotation marginale renvoie à « Plato in βω (= δευτέρῳ) de Legibus, 215, 5 ». Martin aura pris cette référence pour le titre du texte, qui n'en a pas d'autre : la marge supérieure du fol. 110 r° est remplie par un sommaire où il est question d'Ar(istoteles). Évidemment, il a travaillé vite et n'a pas consulté la moindre édition des *Lois*. Bernicoli, lui, a dû s'apercevoir que le livre II était hors de cause ; a-t-il supposé que le « (livre) deuxième » de Martin était une faute d'impression pour « douzième » ? S'il avait lu la *République* de Platon, il pouvait se rappeler que le dernier livre (le Xe) traitait de la poésie ; peut-être a-t-il transporté ce souvenir au dernier (= XIIe) livre des *Lois*.

Quoi qu'il en soit, Ravenne ne possède aucun manuscrit de Platon. La date tardive des manuscrits 380-381 (XVIIe siècle) ne leur confère pas une grande autorité ; les ouvrages qu'ils citent *in extenso*, le *Protreptique* de Jam-

1. *Revue*, 1936, p. 236-248.

2. L. A. Post, *The Vatican Plato and its Relations*, Middletown, 1934, p. 1-4 ; cf. mon édition de *Lois*, I-VI, in *Platon, Œuvres complètes*, t. XI, 1re partie, Paris, 1951, p. CCVII, n. 1.

3. A. Martin, *Notice sur les manuscrits grecs de la Bibliothèque Classense à Ravenne*, in *Mélanges Graux*, Paris, 1884, p. (553-)556 ; S. Bernicoli, in *Inventari dei manoscritti delle Biblioteche d'Italia*, t. IV, Forlì, 1894, p. 226.

blique et les Scolies d'Olympiodore sur le *Phédon*, nous sont heureusement parvenus dans des recueils plus anciens ; mais les éditeurs de la *Poétique* trouveraient à glaner dans le nôtre : au chapitre II, 1448 a 15, l'ὥσπερ γᾶς (A), où l'on cherche souvent une lacune, y est interprété ὡς Πέρσας ⟨καὶ⟩, que J. Hardy (collection des Universités de France, 1932) donne comme une conjecture de Fr. Medici, mais que A. Gudeman ne signale pas dans son édition de 1934 : une allusion aux *Perses* de Timothée n'est pas invraisemblable.

Édouard DES PLACES.

NOTES ET DISCUSSIONS

APPENDIX VERGILIANA a cura di Remo Giomini. Firenze, « La nuova Italia » editr., 1954, format 12 × 17, LIV-286 p. Prix : 2.500 l.

La section *Filologia Latina* de la *Biblioteca di Studi Superiori* vient de s'enrichir de cette édition de l'*Appendix Vergiliana*, due à un jeune philologue : M. Giomini est né en 1921. Elle comprend une introduction uniquement consacrée à la tradition manuscrite, un texte pourvu d'un abondant apparat critique, enfin une traduction. Cette séparation du texte et de la traduction est fort incommode, rendant impossible de confronter l'un avec l'autre : j'en avais déjà signalé l'inconvénient dans mon compte rendu de l'édition des *Amores*, due à M. Munari (cf. *Revue de Philologie*, 1952, p. 124 et suiv.). Sans doute la typographie du livre en est-elle facilitée, mais c'est aux dépens du lecteur.

M. Giomini n'a pas discuté le problème de l'authenticité de l'*Appendix*, en se fondant sur la critique interne ; mais *Attraverso una nuova via, quella della tradizione manoscritta, l'Autore ha cercato nelle pagine introduttive di dimostrare l'impossibilità della paternità virgiliana.* Cette édition *è l'unica completa delle operette falsamente attribuite a Virgilio; si fonda sulla valutazione diretta della tradizione manoscritta, di cui l'Autore è un tenace conservatore, e su nuovi codici, che contribuiscono ad una più esatta stabilizzatione del testo, già di per sè difficile e contorto.* Cette édition se distingue donc des précédentes, en particulier de celles de Vollmer (Leipzig, Teubner, 1909 et 1930, celle-ci revue par W. Morel, que M. Giomini semble ignorer) : 1° par l'insertion de deux ou trois petits poèmes (*De est et non ; Vir Bonus ; De rosis*, p. 143-152), que Vollmer avait négligés, non sans raison, à mon avis ; 2° par la collation et l'utilisation d'un plus grand nombre de manuscrits, la plupart du XIV^e^ ou du XV^e^ siècle, *perchè avevo ed ho ferma convinzione che non si può scartare a priori una tradizione recente perché tale, senza averne individuato il filone donde discese e vagliato le lezioni confrontandole con quelle più antiche, e che, fin dove è possibile, occorre cedere il passo alla vetustà dei codici* (Préf., p. VII) ; 3° par le rejet de la plupart des corrections conjecturales proposées par les anciens éditeurs pour revenir à la leçon des manuscrits, anciens ou non, quand elle a chance de représenter la tradition authentique. Ainsi donc texte nettement conservateur, appuyé sur un apparat aussi complet que possible : *se l'apparato di qualche poemetto ne risulterà appesantito, ed è la naturale conseguenza di questo lavoro in profondità, spero di trovare benevolenza e comprensione nel lettore che sa le difficoltà inerenti al testo del*'Appendix, *così stranamente e variamente tramandato* (Préf., ibid.). Le *lavoro in profondità* m'inquiète un peu. Cette méthode donne-t-elle toujours les résultats que M. Giomini se flatte d'avoir obtenus? Sans doute, il est des manuscrits récents qui sont la copie directe d'un manuscrit ancien disparu et qui donnent un texte meilleur que celui fourni par d'autres manuscrits de date antérieure, et il arrive qu'un manuscrit du XV^e^ siècle soit préférable à un autre du XI^e^ ou du XII^e^. Mais, dans ces manuscrits de la Renaissance, le plus souvent, que

de fatras ! Négligences et fautes de copie, corrections arbitraires, graphies fantaisistes, contamination de sources différentes, interpolations, on risque de tout y trouver. Dans le cas le plus favorable, ce sont souvent moins des copies fidèles que des éditions préparées par quelque *lector doctus*, et, pour reprendre le mot de L. Havet, la leçon vraie qu'on y trouve peut très bien ne pas être la leçon authentique (cf. *Manuel de critique verbale*, §§ 1623-1627). Dans le cas de l'*Appendix Vergiliana*, dont l'origine est trouble, la constitution incertaine, et qui semble bien formé d'éléments hétérogènes et de dates différentes, j'ai peur que l'apport fourni par les nouveaux manuscrits de M. Giomini n'apparaisse à l'examen que d'un faible secours. Le *lavoro in profondità* ne consiste pas seulement à collectionner les manuscrits, mais à en faire l'histoire et la critique. Autrement, on n'arrive qu'à des résultats décevants, comme on l'a vu récemment pour le texte de la *Germanie* de Tacite.

En France, l'*Appendix* n'a pas été l'objet d'une étude d'ensemble : des éditions séparées du *Culex* et de l'*Aetna* ont été publiées, la première par Ch. Plésent en 1910, l'autre par J. Vessereau en 1905 et en 1923. Il faut signaler spécialement l'édition critique et explicative des *Epigrammata* et *Priapea*, que M. Ed. Galletier a présentée comme thèse complémentaire de doctorat, et publiée chez Hachette en 1920, sous la forme d'un volume de xvi-228 p. in-8°. C'est le travail le plus important de beaucoup qu'on ait consacré à ces petits poèmes, mais, comme nombre de thèses complémentaires, il semble avoir été négligé par la critique ; aussi n'est-il pas sans intérêt de comparer le texte qu'il donne avec ceux de Vollmer et de M. Giomini.

La liste des codices de Vollmer comprend : *B* (le *Bruxellensis 10675-6, saec. XII*) ; *Z codex deperditus qui restituitur ex H* (*Helmstadiensis bybl. Guelph. 322, saec. XV*) ; *A* (*Arundelianus mus. Britt. 133, saec. XV*) ; *R* (*Rhedigeranus bibl. urb. Vratisl. 125, saec. XV*). En outre, Vollmer a recouru occasionnellement à quelques manuscrits interpolés, tels que *Vat. Vrb. 353* et *Voss. lat., fol. 78*, tous deux du xv^e^ siècle. Ω désigne l'archétype auquel remontent *B*, d'une part, et le manuscrit hypothétique *Z*, ancêtre de *H*, d'un côté, et de *A R*, de l'autre.

M. Galletier a utilisé *B*, *H*, *A*, *R* ; *U*, le Vat. Vrb. 353, et V^1, le Voss. lat. 78. Il y ajoute *M.* le *Monacensis 18895* (xv^e^ siècle) ; *Med.*, *Mediolanus* ou *Ambrosianus O. 74 sup.* (xv^e^ siècle), et V^2 ou *Vossianus 849* (dont je ne vois pas trace chez Vollmer, et dont l'existence est conjecturale ; cf. Galletier, Préf., p. 75) ; le témoignage des deux Aldines, *Ald. 1517* et *Ald. 1534*. Chez lui, *I* désigne l'accord des manuscrits *H M A R* ; *O*, l'accord de *H M A R* et de *B*. Même liste à peu près chez M. Giomini, qui, toutefois, y adjoint *L*, *Vaticanus 3255, saec. XV* (primum tantum Priapeorum continens) ; *Chig.*, *Chigianus H V 164, saec. XV ; Cors.*, *Corsin. 43 F 21, saec. XVI* (desinit cum Catal. XII, 2). En revanche, il ne mentionne pas le *Voss. 849* ; le *Monacensis 18895* est désigné chez lui par le sigle *N*, au lieu du sigle *M.*

De cette liste, *B* se détache par sa valeur ; les fautes y sont nombreuses, mais purement matérielles ; de même, *H M* copient fidèlement l'exemplaire (*Z* de Vollmer) qu'ils ont sous les yeux, sans essayer de l'interpréter ; *A R*, au contraire, ont des traces nombreuses de remaniements et de corrections d'humaniste ; quant aux autres, Vollmer les tient dans un parfait mépris : ... *Monacensem lat. 18895 chart., scriptum a. 1452, qui quamquam ex H descriptus non est, namque duobus annis est antiquior, tamen idem cum H exemplar reddit nullo proprio praeditus, immo novis vitiis depravatus, ut, postquam mihi diligentissime contulit Cornelia Coulter, animum non induxerim lectiones in apparatu referre. Item sprevi Vatica-*

num Vrb. 353 (lectiones dederunt Curcio P L M II 1 et Ellis in editione), Vossianum, fol. 78 chart., saec. XV, codicem deperditum quem « Vossianum I » dixit Naekius (Val. Cato, p. 347; cf. Ribbeck, Verg. IV[1]*, p. 31), Ambrosianum O 74 sup., saec. XV (adhibuit Ellis in editione)* (Vollmer, éd. p. 18).

Examinons maintenant quelques passages où les éditeurs sont en désaccord.

PRIAPEA, I, v. 4 :

... et uereor ne ligneus ignem
Hic deus IGNAVIS *praebeat agricolis.*

Ignauis, adopté par Vollmer et M. Galletier, est donné par V^1, où c'est peut-être une corrrection — mais nécessaire — d'humaniste ; le reste des manuscrits a *ignaris*, que garde M. Giomini, certainement à tort. *Ignauis* s'impose, évoquant le *hiems ignaua colono* de Virgile, *Ge.*, I, 199 ; une confusion inverse se rencontre, *Ciris*, 420.

II, v. 9 :

MIHIQVE *glauca duro oliva frigore*	Voll.
Mihi glauca duro oliua LECTA *frigore*	Gal.
Et glauca duro oliua CAPTA *frigore*	Gi.

Les manuscrits divergent : *B* et UV^1 ont *Mihi glauca oliua* (*oliuo* B^1) *duro cocta frigore* (*frigo B*) ; *Z* (codd. *H M A R*) *mihi glauca oliua duro frigore cocta* (*coacta R*), ce qui fait un vers faux.

Vollmer, pour éviter un anapeste initial, a adopté la correction violente de Muret, qui lisait *Mihique* au lieu de *Mihi* et supprimait *cocta*. M. Galletier est plus proche des manuscrits, se contentant de substituer *lecta* « cueillie » à *cocta* « mûrie ». M. Giomini remplace *Mihi* par *Et* et *cocta* par *capta*, leçon du Corsinianus (XVI[e] siècle !), qu'il justifie de cette façon : *Nos, Cors. cod. lect.* capta *secuti, quasi rigore gelido macerata, ut in Lucr. V 929-930 inuenies* : *cfr. Stud. Ital. Filol. Class.*, N. S., XXIV (1949), p. 173. Mais le rapprochement du passage de Lucrèce ne justifie pas le sens étrange donné à *capta*, et la substitution de *Et* à *Mihi*, qui supprime l'anaphore, est inadmissible. D'autre part, la correction de *cocta* en *lecta* introduite par Galletier ne me paraît pas nécessaire, et, tout bien examiné, je m'en tiendrais au texte de *B*, adopté par I. Vossius et conservé par Riese et Sabbadini :

Mihi glau/ca du/ro oli/ua coc/ta fri/gore

en admettant l'anapeste initial, ou en lisant la forme contracte *Mi.* Sans doute, l'olive n'est pas mûrie sous la froidure, mais elle finit de mûrir à la froidure. C'est aussi ce qu'entendait Bücheler, qui proposait de lire : *Mihi recocta glauca oliva frigore.*

Ibid., v. 18 :

Parata namque crux stat ECCE *mentula*	Voll.
Parata namque crux stat HAECCE *mentula*	Gal.
Parata namque crux stat ATRA *mentula*	Gi.

Les manuscrits ont : *B crux uestat mentula* et, en marge, *ecce* ; *N A H R Med. crux* (*a*)*estate e mentula* ; en outre, d'après Giomini, *Voss. U Chig. Cors.* et *ed.* 1473 donnent *crux est arte mentula. Crux* est la leçon de tous les manuscrits et peut se comprendre ; mais la conjecture *trux* d'I. Vossius est bien tentante. La correction, due à Ribbeck, de *uestat* en *stat* donne un sens plausible ; mais l'origine de la faute

m'échappe. *Ecce* est assuré à la fois par *B marg.* et par le *aestate* E, où les deux *e* représentent sans doute un *ecce* abrégé en *e~e* mal lu. La substitution de *haecce* à *ecce*, due à Galletier, pour éviter la répétition de l'adverbe, qui se lit au vers suivant : *at pol ecce uilieus*, me paraît inspirée par un purisme excessif. Quant à l'adjectif *atra* de M. Giomini, d'où le tire-t-il? De la leçon *arte* des *deteriores*? Mais *arte* est une conjecture d'humaniste, destinée à compléter le vers au moyen d'un complément à *parata*, et, vraiment, l'épithète *atra* n'est pas celle qui convient à *mentula*.

III, 4 :

Nutrior : *magis et magis* FIT *beata quotannis* Voll.
Nutrior, magis et magis VT *beata quotannis* Gal.
Nutrior ; *magis et magis* EST *beata quotannis* Gi.

Les manuscrits ont tous *ut* ; *fit* est une correction de Baehrens, *est*, de M. Giomini, pour éviter l'ellipse de *sit* après un *ut* consécutif ; M. Galletier justifie pourtant cette ellipse par l'exemple du v. 16 de la pièce 9 : *carmina quae Pulium vincere digna senem*, où *sint* n'est pas exprimé non plus. Le texte des manuscrits peut donc être maintenu : en tout cas, *est* ne vaut pas mieux que *fit*.

EPIGRAMMATA, I, 7 :

(*Venerit, audivi. Sed iam mihi nuntius iste*)
Quid prodest? Illi dicite CVI *rediit.* Voll., Gal.

Quid prodest? Illi dicite QVI *rediit.* Gi.

Cette petite épigramme a fait couler beaucoup d'encre. L'amante, dont l'auteur a souvent entretenu son ami Tucca, est venue. Mais il ne peut la voir, enfermée qu'elle est par un mari jaloux. Dès lors, autant dire qu'elle n'est pas encore venue... « Qu'elle soit venue (*uenerit*, subjonctif de concession), je l'ai ouï-dire. Mais que me sert ce message? Dites-le à celui pour qui elle est de retour. »

Les manuscrits ont *qui*, que Heyne a corrigé en *cui*. M. Giomini garde *qui* et traduit : *Ditelo invece a lui, che è ritornato* « Dites-le à la place (*invece*) à lui, qui est de retour. » J'avoue ne pas comprendre. Quel est celui qui est de retour? Le mari? Mais ce n'est pas lui, c'est elle qui était partie... *Cui* (ou *Quoi*) fournit un sens : « Dites-le à celui pour qui elle est revenue. » — Sans doute, il le sait, puisqu'il la tient enfermée. Mais la mauvaise humeur de l'amant déçu s'exhale dans cette boutade : « Hé bien, prévenez le mari, puisqu'il est le seul intéressé. » C'est subtil, mais offre un sens ; *qui* nominatif n'en a aucun.

III, 9-10 :

Tale deae numen, tali mortalia nutu
Fallax momento temporis hora DEDIT Voll., Gi.

Tale deae numen, tali mortalia nutu
Fallax momento temporis hora TVLIT. Gal.

Dedit est la leçon de tous les manuscrits, *tulit* une correction de Nettleship, selon moi arbitraire et inutile. L'expression *mortalia dedit* est intelligible en soi, sans qu'il faille interpréter le verbe par *quasi* « *morti dedit* », *uel* « *leto dedit* » *ut apud Vergilium, Horatium, Lucretium. Cf. Bücheler, Kl. Schr.*, II, 1927, p. 505. (Gi.) Je comprends : « Telle est la volonté de la déesse, telle est la décision suivant laquelle l'heure perfide en un moment a déclenché le malheur (*dedit* = *edidit* ; et

mortalia est un souvenir de Virgile, *Én.*, I, 462 : *et mentem mortalia tangunt*). Pour *dare* dans le sens de *edere*, il suffit de renvoyer au *Thes.*, s. u. *do*, col. 1685, 83 sqq., et *mortalia dare* n'est pas plus étrange que *funera dare* de Virgile, *Geo.*, III, 246. La version de M. Giomini est une paraphrase plutôt qu'une traduction : *Tale il volere della dea ; e mossa da siffatto ordine la trista ora trascinò all'occaso in un batter di ciglia l'umana natura.*

IV, 10 :

Clio nam CERTE *candida non loquitur.*	Voll., Gi.
Clio nam PER TE *candida non loquitur?*	Gal.

Vollmer et M. Giomini ont gardé le texte des manuscrits. Naturellement, l'apparat de Vollmer ne dit pas quel sens il lui donne ; il se contente de signaler la conjecture de Casaubon : *Clio* TAM *certe*, qui construisait *Clio certe non loquitur tam candida*, faisant de *candida* un acc. pl. neutre complément de *loquitur* : « Sûrement Clio ne s'exprime pas avec tant de pureté. » Mais je ne comprends pas comment M. Giomini arrive à la traduction : *La candida Clio, ne son certo, non* COSI DOLCE *è nel parlare.* Où trouve-t-il ce COSI DOLCE dans la leçon des manuscrits?

M. Galletier a adopté la conjecture de Baehrens *per te* et fait de la phrase une interrogative : « La blanche Clio ne parle-t-elle pas par ta bouche? » L'interprétation est ingénieuse, mais la valeur de *nonne* donnée à *non* me paraît forcée. Rien n'est sûr.

Ibid., v. 11 et 12 :

Quare illud satis est, si te permittis amari ;
Nam contra ut sit amor mutuus, unde mihi?

Ici les trois éditeurs ont le même texte. Mais les interprétations sont différentes. M. Galletier comprend : « Laisse-toi aimer par moi, car, si tu ne le permets pas, où trouverai-je des raisons de mériter ton affection? » M. Giomini : *Null'altro io bramo, se non che tu mi conceda d'amarti ; altrimenti, come raggiungere il desiderio che reciproco sia il nostro amore?* Je comprends plus exactement : « Aussi me suffit-il que tu me permettes de t'aimer : car d'où peut me venir (c'est-à-dire : quel titre puis-je avoir à ce que) que notre affection soit réciproque (*contra mutuus*) : comment puis-je prétendre à obtenir de toi...? »

V, 2 :

Inflata RHOSO *non Achaico uerba*	Voll.
Inflata RHONCHO *non Achaico uerba*	Gal.
*Inflata*QUE RHOTHO *non Achaico uerba*	Gi.

B a *rhorso* corrigé en *rhoso*, les *deteriores*, *roso*.

Vollmer garde *rhoso* sans l'expliquer ; Bucheler y voit l'ablatif de *rhus* = ῥοῦς, *rhus coriaria* « sorte d'arbuste dont l'écorce était utilisée pour la tannerie, dont les feuilles et les fruits trouvaient leur emploi dans la médecine et la parfumerie » (Gal.). Mais ni la forme ni le sens ne sont expliqués par là, et Ellis, qui conserve *rhoso*, l'accompagne d'une croix de désespérance. Je passe sur les autres conjectures, qu'on trouvera mentionnées par M. Galletier. Celui-ci et M. Giomini s'accordent à voir dans *rho(r)so* un mot grec corrompu. Le premier a suivi Gubermatis, qui a proposé *r(h)oncho*, de ῥογχός « ronflement » ; M. Giomini a conjecturé *rhotho*, de ῥοθος, ce qui l'oblige à corriger arbitrairement le *inflata* du début en *inflataque*, pour que le vers soit correct (à condition, encore, d'admettre un tribraque de cette

forme ⏑⏑ ⏑ au second pied ; dans Catulle, 22, 19, il a forme ⏑ ⏑⏑ : *in ali/qua* ; de même dans Martial, I, 66, 9 : *muta/re domi/num* ; II, 11, 1 : *Quod fron/te Seli/um* ; III, 20, 1 : *Dic, Mu/să quid a/gat*). La conjecture la plus voisine du texte des manuscrits est celle de K. Münscher : *rhoezo*, du gr. ῥοῖζος, de même sens que ῥογχός, et qui s'emploie pour désigner le ronflement emphatique. C'est celle que j'adopterais le plus volontiers.

VII :

> Scilicet *hoc sine fraude, Vari dulcissime, dicam* :
> « *Dispeream nisi me perdidit iste* PVTVS. »
> *Sin autem praecepta vetant me dicere, sane*
> *Non dicam, sed* : « *me perdidit iste puer* ». Voll.

Au v. 2, *putus* est une correction de Scaliger ; *B H* ont *pothus*, *A R potus*. M. Galletier lit, au v. 1 : *Si licet* avec Scaliger, et *V* 78. Au v. 2, M. Giomini garde *pothus*, où il voit le grec πόθος au sens abstrait « *questa passione* » ; Birt l'interprétait comme un nom propre, synonyme de *Eros*.

C'est Scaliger qui a raison : de toute évidence, il faut lire *si licet*, auquel répond le *Sin autem praecepta uetant*. Et, sans doute, aussi Scaliger a-t-il raison de lire *putus*. Le sens est : « Si la chose est permise impunément (*sine fraude* « sans faire de faute », cf. *Thes.*, s. u. 1267, 62 sqq.), mon cher Varus, je dirai : « Que je meure si ce *putus* ne m'a pas fait perdre la tête. » Mais, si les règles (*praecepta*) me l'interdisent, je dirai alors : « Que je meure, si ce *puer* ne m'a pas fait perdre la tête. » « La plaisanterie consiste dans la quantité (brève) attribuée (ici) au mot *putus*, dont la première syllabe est ordinairement longue[1], comme dans *pūsus*, *pūsiō*. Ce qui fait que le poète substitue à ce mot *puer* au 4e vers de l'épigramme » (E. Benoist, éd. de Virgile, t. III, p. 364). Le *sine fraude* « sans faire de faute » est à double sens (grammatical et érotique). Le texte et la traduction de M. Giomini en suppriment tout le sel.

IX :

Cette pièce abonde en difficultés de tout genre qui sont loin d'être résolues : je me contenterai d'en signaler quelques-unes : v. 32

> *Saepe rubro* similis (*immitis* Gal.) *sanguine fluxit humus* ;
> *Regia non Semele, non Inachis Acrisione*,
> Immitti (*Immiti* Gal.) expertae (*expectant* Gi) *fulmine et imbre Iovem.* Voll.

Similis, que gardent Vollmer et M. Giomini, est donné par tous les manuscrits. Vollmer adopte, je suppose, l'explication de Bücheler, qui fait de *rubro* un datif de *rubrum* scil. *mare*, complément de *similis*, et comprend : « Souvent, semblable à la mer Rouge, la terre ruissela de sang. » La traduction de M. Giomini, prudemment, se contente de : *troppo spesso la terra fu percorsa da rivoli di sangue*, avec un *troppo* hors du texte et en négligeant de traduire *rubro similis*, dont je ne vois pas trace dans le texte italien. La difficulté est escamotée ; l'interprétation de Bücheler « aboutit à un sens ridicule » (Gal.), et elle donne à *rubro* une valeur arbitraire. — La vérité est, sans doute, que *similis* a été suggéré au copiste par le *Semele* du vers suivant, et que cette anticipation a éliminé la leçon authentique,

1. Les formes romanes remontent à *pūtus*, *pūttus*, **pūtulus*, cf. Meyer-Lübke, *Roman. etym. Wört.*[3], nos 6889 et 6890.

sur laquelle on ne peut faire que des hypothèses ; M. Galletier a accepté la conjecture *immiti* de Sabbadini, tout en reconnaissant que l'adjectif se retrouvait deux vers plus loin. L'édition de 1517 a proposé *Eleis*, qui fournit un sens excellent : « Souvent la terre d'Élide ruissela d'un sang rouge. » *Alii, alia* ; *nil autem certi*, comme disent les apparats.

Le vers 34 n'est pas moins obscur. Les manuscrits se partagent entre *in miti B R* et *immitti H M N* ; puis entre *expectat* (*B*) et *expectant*. Cet indicatif est dépourvu de sens et ne se laisse pas construire ; on attend un participe ou une relative comme dans les exemples précédents : *Non illa... quae uicerat*, v. 25-26 ; *non edita Tyndaris ouo*, v. 26 ; *non... fulgens Cassiopea*, v. 28 ; *non defensa diu pro qua*, v. 29-31. Du reste, M. Giomini traduit : *non la regale Semele, non l'inachide rampollo di Acrisio, che attendono la discesa di Giove sotto l'aspetto di folgore o di pioggia*, en ajoutant un relatif *che*, que je cherche en vain dans son texte latin. Le singulier *exspectans* d'Heinsius est à rejeter, puisqu'il s'agit de Sémélé et de Danaé que Jupiter visita, l'une sous forme de la foudre, l'autre sous forme de la pluie d'or, *fulmine* et *imbre*. La correction de Scaliger s'impose : *expertae Iouem fulmine et imbre* ; pour *expertae*, cf. Horace, *Od.*, III, 14, 10 : *puellae iam uirum expertae*, et Thes., *L. L.*, sous *experior*, 1675, 33 sqq.

Reste le mot initial : *inmiti* ou *immitti*? Vollmer et M. Giomini préfèrent le verbe, *expertae Iouem immitti* « qui sentirent Jupiter s'introduire en elles... ». Le sens est assez grossier, et la construction de *expertae* avec la proposition infinitive ne cadre pas avec l'emploi de *expertus* dans Horace (et dans Pétrone, 127, 6). Mieux vaut sans doute adopter l'adjectif qui qualifie par zeugma *fulmine* et *imbre*, tout en ne convenant qu'au premier, et traduire : « Ni la fille de roi Sémélé ni Danaé, fille d'Achrisius, qui connurent Jupiter sous l'aspect terrible de la foudre et de la pluie... »

Ibid., 43 :

Castra foro, ⟨ te ⟩ CASTRA *Vrbi praeponere, castra*	
Tam procul hoc gnato, tam procul hac patria.	Voll.
Castra foro, LITVOS, *Vrbi praeponere castra*	Gal.
Castra foro CASTRA, *urbi praeponere castra,*	Gi.

Le texte de M. Giomini est celui de *B* ; les autres manuscrits ont, à la place du second *castra*, la variante aberrante *solitos*. Le texte de *B* donne un vers faux : il ne se scande que si l'on admet une syllabe longue anceps et un hiatus à l'hémistiche *cas/trā // ur/bi*, ce qui est invraisemblable. C'est pour corriger cette faute que Vollmer, d'après Bücheler, a inséré ⟨*te*⟩ ; conjecture facile, mais arbitraire, La variante *solitos* laisse soupçonner une altération plus grave ; des trois *castra*. l'un apparaît comme étant de trop, celui du milieu, dû sans doute à une dittographie fautive (et la métrique confirme la place de la corruption), l'anaphore portant seulement sur *Castra foro... Vrbi praeponere castra* : « Préférer les camps au forum, les camps à la Ville... » ; la ponctuation de Vollmer, qui rejette le troisième *castra* de la fin du vers sur le vers suivant, n'est qu'une platitude : les deux *castra... castra*, en tête et en fin de vers, se correspondent évidemment. *Solitos*, d'autre part, ne convient pas non plus. Le rapporter à *alumnos*, que suggérerait le *alumnis* du v. 39, est peu vraisemblable, et, d'autre part, comment concilier ce pluriel avec le *tam procul hoc gnato* du vers suivant, qui ne peut s'appliquer qu'à un seul personnage, en l'espèce Messala? M. Galletier a proposé de lire *lituos* au lieu de *solitos* : conjecture ingénieuse, sinon convaincante. D'autres corrections ont été suggérées, qui ne satisfont pas davantage. En tout cas, on s'étonne que

M. Giomini ait imprimé son vers sans une *crux* indicatrice d'un *locus incertus*, sinon *desperatus*.

Ces quelques remarques sont loin d'épuiser les questions que soulèvent l'établissement du texte et l'interprétation de ces petits poèmes. Et je n'ai rien dit du reste de l'Appendix, *Culex*, *Copa*, *Moretum*, *Ciris*, *Aetna*, etc., qui, en dehors de la question d'authenticité, posent, eux aussi, tant de problèmes : il faudrait tout un livre pour les exposer — je ne dis pas les résoudre. M. Giomini a montré beaucoup de courage en publiant cette édition ; peut-être aussi a-t-il un peu trop présumé de ses forces[1].

A. Ernout.

1. P. VIII, lire Vielliard, non Vieilliard ; p. 121, v. 56, *ausim*, non *ausin*.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

B. A. Van Groningen, *In the grip of the past, essay on an aspect of Greek thought.* Leiden, Brill, 1953 ; in-8°, xii-126 p.

Au premier abord, le titre de ce livre surprend le lecteur : peut-on définir comme ayant subi l' « étreinte du passé » cette pensée grecque, qui apparaît comme le type même de l'émancipation spirituelle? Que dirait-on de certaines sociétés, comme dans le monde celtique ou dans l'Inde, qui ont subi constamment l'impérieuse contrainte du passé, parce qu'elles possédaient une puissante caste sacerdotale? Cependant, à lire le livre de M. Van Groningen, qui est un essai libre et qui se donne pour tel, un essai issu d'une longue et amicale fréquentation avec l'esprit grec, on comprend, et l'on se rassure. L'objet de l'auteur dans cette étude a été de dégager une attitude caractéristique de cette pensée, par ailleurs si libre, c'est-à-dire une constante référence au passé, tandis que l'avenir est l'objet d'une certaine défiance.

M. Van Groningen a, pour ainsi dire, essayé cette idée maîtresse dans des domaines différents (langue, histoire, généalogie, philosophie, religion) : l'étude aboutit à distinguer deux conceptions différentes du passé, qui se superposent sans se mêler, un passé historique (et semblable au nôtre) et un passé mythique (qui porte en lui une signification quasi transcendante).

Il ne saurait être ici question de discuter avec l'auteur de certaines positions qu'il a adoptées, ni de certaines conclusions auxquelles il a pensé pouvoir parvenir. Ce livre est un ensemble de réflexions, souvent profondes et originales, que l'auteur s'est faites à lui-même et qu'il confie à son lecteur : il n'a rien d'une étude exhaustive, ni encore moins d'une démonstration ; mais il excite l'esprit et l'oblige à penser à nouveau des problèmes trop facilement considérés comme réglés.

Pour donner une idée de la démarche suivie par l'auteur, de l'intérêt qu'elle présente et aussi de ses limites, je tire quelques exemples du chapitre ii, consacré à la langue. Ainsi les remarques sur οὔπω (οὐπώποτε) ne manquent pas de finesse, avec le passage de « pas encore » à « pas du tout » (p. 14 et 15) : mais, comme support à la théorie soutenue, elles constituent, à vrai dire, une base un peu mince ; de même, je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas un peu d'esprit de système et d'arbitraire dans l'analyse à laquelle il soumet les adjectifs verbaux en -τός : se fonder sur la valeur de λυτός « (ayant été) délié » pour montrer que le même λυτός « susceptible d'être délié » comporte nécessairement une référence au passé est peut-être discutable, si l'on songe que ces adjectifs verbaux sont toujours restés en marge du système du verbe, et que rien en eux ne les définissait par rapport au temps. Mais c'est assurément sur son interprétation de l'aoriste gnomique que M. Van Groningen doit compter le plus pour emporter la conviction de son lecteur : de fait, si l'aoriste gnomique est bien un véritable passé, il s'établirait un lien intime entre ce passé et le fait reconnu comme permanent : mais je crains bien, malgré toute l'ingéniosité dépensée pour cette démonstration, que la réalité ne soit à l'opposé et que l'aoriste gnomique soit, au contraire, *même* à l'indicatif, *même* avec ses dési-

nences secondaires, quelque chose d'intemporel : c'est du moins ainsi que le sentent les Grecs d'aujourd'hui dans des tours nettement intemporels, bien qu'exprimés à l'aoriste indicatif (p. 18 et sqq.). D'ailleurs, si je ne suis pas d'accord avec M. Van Groningen concernant cet aoriste prétendument passé, j'apprécie très vivement les pages de contre-épreuve (p. 108 sq., ch. IX) qu'il a consacrées au futur. Je considère que l'analyse à laquelle il a soumis la notion d'ἀρχή (p. 15 et sqq.) est pleine de finesse, quand il nous fait passer du sens fondamental de « commencement, principe », à la valeur quasi adverbiale de ἀρχήν « pas du tout, en aucune façon ». Mais, si, incités à réfléchir dans le sens même que nous propose l'auteur, nous tenons pour acquis que l'aoriste « est le temps de la certitude objective dans le passé » (p. 19), il nous est difficile de ne pas songer à des expressions modales qui ont d'autant plus d'intérêt que le grec se les est forgées, mais qui, à vrai dire, semblent assez mal s'accorder avec cette densité de réel prêtée à l'aoriste chargé de passé : on aimerait savoir comment M. Van Groningen peut expliquer que, pour exprimer ce qu'on *exclut* de la réalité, soit présente, soit passée (irréel du présent et irréel du passé), la langue ait recouru conjointement à l'aoriste ou à l'imparfait (avec ou sans ἄν), autrement dit à des formes *chargées* de réalité pour exprimer ce qui, par hypothèse, *s'exclut* de cette réalité?

Le livre abonde d'ailleurs en aperçus originaux qui, s'ils n'emportent pas toujours du lecteur une adhésion sans réserves, font longuement penser. Parmi les plus intéressants, citons, dans le chapitre consacré à la *Généalogie* (p. 49-50), des pages très fines consacrées à la notion de γένος, de race (humaine ou divine), qui présente un caractère à la fois régressif et progressif : suivant une formule bien venue, « Zeus est fonctionnellement le premier auteur de ses ancêtres : Zeus supporte sa dynastie aussi bien en avant qu'en arrière » (p. 50-51). De même, un sentiment très juste de la psychologie grecque vue de l'intérieur lui fait commenter la réforme de Clisthène qui, sans parler d'un brassage évident des anciens groupements naturels à l'intérieur de la tribu, eut pour effet de donner une sorte de passé, grâce à l'ancêtre éponyme de la nouvelle tribu, à ceux qui n'en avaient point hérité de leurs pères (p. 55 sqq.). Il y a beaucoup à retenir du chapitre VIII, consacré à ces deux conceptions du passé que sont le passé mythique — le premier, l'essentiel, le significatif — et le passé proprement historique — qui est le nôtre. Ils sont comme deux plans parallèles, excluant entre eux toute incidence : ainsi Héraclès, dont Hérodote croit pouvoir situer la date d'existence par rapport à Léonidas, est *aussi*, sur un autre plan, celui qui a été admis parmi les Olympiens et est l'époux d'Hébé, l'éternelle jeunesse ; ainsi Thèbes, la cité voisine d'Athènes (et détestée par elle), est *aussi* celle de Cadmos et d'Œdipe.

Tel est ce livre original qui, s'il emporte rarement une entière adhésion, incite à la réflexion et n'est jamais indifférent.

J. Humbert.

D. Loenen, *Polemos, een studie over oorlog in de griekse oudheid* (Medelingen der Koninklijke nederlandse Akademie van Wetenschappen, agd. Letterkunde, N. R. 16, n° 3. Amsterdam) ; N. V. Noord-Hollandische Uitgevers Maatschappij, 1953.

En 1948, l'Université d'Amsterdam organisait une série de conférences sur le thème : la science, la guerre et la paix. Le sujet fut traité pour l'Ancien et le Nouveau Testament, pour certaines populations primitives, pour les guerres de religion. L'antiquité classique fut laissée en dehors de l'enquête. Le livre de M. Loenen

vise à combler cette lacune. Il se présente comme une contribution à une étude que l'auteur juge nécessaire et jusqu'à présent négligée sur la guerre dans le monde grec. M. Loenen s'efforce de définir les différents types de problèmes soulevés par la guerre dans l'antiquité. Pour chacun d'eux, il apporte les textes qui lui paraissent essentiels comme témoignages de ce qu'en ont pensé les anciens. Il envisage successivement de ce point de vue les causes de la guerre : causes économiques, politiques, religieuses, celles aussi qui tiendraient à la nature de l'homme et à la civilisation ; les aspects de culpabilité dans le déclenchement des conflits ; les motifs légitimes de guerre ; les justifications idéologiques ; les préparatifs militaires ; les malheurs apportés par la guerre ; l'éthique guerrière, avec la controverse sur les rapports de la force et du droit ; l'opposition entre communauté hellénique et monde barbare dans son retentissement sur la sensibilité à la guerre ; les efforts en vue de la paix ; les faits d'arbitrage et d'humanisation des méthodes guerrières. L'auteur pense que les Grecs ont eu clairement conscience des problèmes posés par la guerre sur les divers plans technique, politique, moral, religieux, et qu'ils ont poussé assez loin l'analyse de son déterminisme et de ses fins.

On peut se demander si pour être fructueuse l'enquête ne devait pas être menée dans un esprit assez différent. M. Loenen prend la guerre comme un fait. Il se demande quelle connaissance les Grecs ont eu de cette réalité. Il eût été sans doute plus juste d'envisager la guerre en tant qu'institution : de rechercher, dans une perspective historique, la forme particulière de cette institution dans le monde grec, ses transformations, son fonctionnement, le système de représentations, de sentiments, de conduites qu'elle paraît avoir impliqué.

J.-P. Vernant.

Dr G. Raskin, *Oudgriekse Handelsreclame*. Anvers, Uitgeversmij. N. V. Standaard-Boekhandel, 1953 ; in-8°, 78 p.

Ce petit livre sans prétention, et qui a surtout pour nous l'inconvénient d'être écrit en flamand, nous rappelle que les Grecs ont été un peuple de commerçants et, par des textes traduits, cherche à montrer que les commerçants grecs ont utilisé toutes sortes de procédés de publicité pour vendre leur marchandise. Les textes choisis sont très variés, mais ils sont également d'intérêt très inégal en ce qui concerne les procédés qu'il s'agit d'illustrer. On trouvera, par exemple, un extrait amusant du mime VII d'Hérondas, où un cordonnier de luxe, dont le nom *Cerdon* signifie « le gagneur », fait l'article pour ses chaussures et discute avec ses clientes qui marchandent. Le texte est très caractéristique. — Inversement, lorsque Hérodote, V, 52, décrit la route qui va de la mer jusque chez le Grand Roi, malgré la mention des stations royales et des belles hôtelleries, il est excessif de parler de publicité pour le tourisme.

P. Chantraine.

Pierre Grimal, *La mythologie grecque* (Coll. « Que sais-je? », n° 582). Paris, Presses universitaires de France, 1953 ; in-8°, 125 p.

Condenser en 125 pages les légendes mythologiques de la Grèce était une tâche périlleuse qui revenait de droit à l'auteur du précieux *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* (Paris, 1951). P. Grimal a su tenir la gageure. En trois chapitres, il présente les grands mythes théogoniques, le cycle des Olympiens et les principaux cycles héroïques. Il ne s'est pas contenté de résumer des légendes : un

premier chapitre montre comment s'est constituée la mythologie classique ; deux chapitres terminaux exposent à grands traits, mais avec clarté, la naissance des légendes, leurs transformations à travers l'épopée et la tragédie, les méthodes d'exégèse des Anciens et celles que la science moderne a utilisées depuis Max Müller jusqu'aux psychanalystes. Les dimensions de l'ouvrage rendent les lacunes inévitables. Peut-être, cependant, eût-on gagné à trouver une vue plus précise de l'ensemble du Cycle troyen : Palamède, Penthésilée, Memnon et les épisodes principaux de l'Iliou persis auraient mérité une mention, même s'il avait fallu écourter l'analyse de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* et passer sous silence l'insignifiante *Télégonie* (p. 82-90). Pour faire bref, l'auteur a parfois contaminé indûment des traditions d'origines et de dates fort diverses : p. 25, l'épisode d'Amalthée et de l'égide de Zeus, emprunté à Musée, s'insère dans un contexte hésiodique ; — p. 31, la tradition hellénistique des Géants anguipèdes détonne au milieu d'un récit nettement plus ancien dans l'ensemble (il est vrai que le responsable de la contamination est ici le Ps.-Apollodore) ; — p. 51-52, l'histoire du Palladion troyen paraît faire suite à celle du Palladion libyen ; — p. 88, Télégonos n'est pas homérique, comme le laisserait croire p. 90, l. 20. En général, cependant, P. Grimal a su concilier les exigences de la concision, de la clarté et de l'exactitude.

Voici quelques notes de lecture : p. 15, l. 14 : Apollodore le grammairien n'est sans doute pour rien dans la *Bibliothèque* qui porte son nom (cf. Frazer, éd. Loeb, I, p. IX-XI). — P. 25, l. 26 : supprimer « et des Géants ». — P. 27, l. 14 : pourquoi remettre en honneur l'hypothèse fantaisiste de Tümpel sur les Hécatonchires-poulpes (*Philol.*, 1897, p. 340 sqq.)? — P. 29, l. 10 : d'après la *Théogonie* d'Hésiode, Échidna est fille de Kétô et non de Chrysaor, quoique le v. 295 soit quelque peu ambigu. — P. 30, fin : les Géants ne sont pas associés aux volcans avant l'époque hellénistique. — P. 32, l. 5 : lire « Nisyros ». — P. 32, l. 19 : « au lieu de doigts, Typhon possédait, aux mains, cent têtes de dragons » : cf. Ps.-Apollodore, I, 6, 3, contre toute vraisemblance et contre toute la tradition ; on a reconnu depuis longtemps que le texte est corrompu : Frazer propose de corriger ἐκ τούτων en ἐκ τῶν ὤμων. — P. 33, l. 33 : lire « après la Titanomachie ». — P. 51, l. 7 : il s'agit ici seulement d'une étymologie populaire d'Érichthonios. — P. 86, l. 18 : l'*hoplôn crisis* a eu lieu, non « à la fin de la guerre », mais bien avant la prise de Troie. — P. 98, l. 1 : Héraclès a sacrifié sur le cap Kénaion en Eubée, non sur l'Oeta.

F. Vian.

Dr H. Hunger, *Lexikon der griechischen und römischen Mythologie.* Vienne, Hollinck, 1953 ; in-8°, XI-372 p.

La mythologie touche à l'histoire de la religion, à l'histoire de l'art et à la littérature. Le mérite de cet ouvrage, qui entend s'adresser à un large public, est de ne négliger, autant que possible, aucun des aspects de la mythologie. D'une manière très nette, mais un peu schématique, les articles comportent trois parties : d'abord les récits des mythographes anciens relatifs à la légende envisagée, puis l'interprétation que l'histoire de la religion donne en général aujourd'hui à cette légende ; enfin, l'indication d'un très grand nombre d'œuvres littéraires, musicales ou plastiques qui s'inspirent de la légende. Les dieux romains qui correspondent à des divinités grecques sont présentés de façons diverses : tantôt ils sont étudiés dans un article qui leur est propre, comme Jupiter ou Junon, tantôt l'examen des traditions et des faits romains vient s'insérer à la suite de l'article relatif au dieu grec : c'est le cas pour Hercule, à propos duquel l'auteur tire bien

parti de la thèse de M. J. Bayet. Malgré leur brièveté, les articles, qui reposent sur une bonne information, démêlent les diverses versions et les divers éléments du mythe (ce mérite m'a frappé, par exemple, dans les articles Prokné et Protesilaos). Les lemmes des articles sont le plus souvent des noms propres, mais on trouve également des articles intitulés *Unterwelt*, etc... En revanche, certains personnages d'importance secondaire ont été laissés de côté, comme Polydamas, qui, il est vrai, appartient plus à la légende homérique qu'à la mythologie proprement dite, ou les deux Actorions, dont il est question au chant XXIII de l'*Iliade*, et dont l'aspect et la généalogie posent des questions difficiles. Les articles sont fondés sur une bibliographie riche et précise, qui rendra de grands services (des ouvrages récents comme le *Dionysos* de M. Jeanmaire sont cités et utilisés). Mais c'est surtout dans le paragraphe où, dans chaque article, l'auteur donne la liste des ouvrages littéraires ou musicaux et des œuvres d'art inspirées par chaque personnage que l'on admirera l'érudition de l'auteur. Des œuvres françaises contemporaines n'ont pas été oubliées : ainsi les *Antigone* de J. Cocteau et d'Anouilh, l'*Électre* de Giraudoux, les *Mouches* de Sartre (sous Oreste).

Ce qu'on pourrait reprocher surtout à cet ouvrage, c'est l'absence d'illustrations, mais je suis sûr que l'auteur et l'éditeur regrettent autant que nous d'avoir dû faire ce sacrifice imposé par la dureté des temps.

P. Chantraine.

J. Bousquet, *Fouilles de Delphes*. T. II : Topographie et Architecture, *Le Trésor de Cyrène*, 113 p. ; album de LI pl., *Relevés et restaurations*, par J. Bousquet et Y. Fomine. Paris, E. de Boccard, 1952.

Découvert en 1895 pendant la grande fouille, le trésor qui porte sur les plans de Delphes le n° XIII, ne semblait pas promis, jusqu'en 1937, où l'attention de J. Bousquet fut occasionnellement attirée sur lui, à l'étude magistrale qui nous est maintenant offerte : de l'édifice ne subsistait qu'une fondation incomplète avec, aux alentours, quelques blocs dont l'attribution même était discutée ; on ne s'accordait ni sur la date du monument ni sur son identification, pour laquelle les noms de Cyrène, de Brasidas et des Acanthiens, d'Acanthos, de Syracuse furent successivement avancés. En collaboration étroite avec l'architecte de l'École d'Athènes, Y. Fomine, J. Bousquet est parvenu à rassembler autour de la fondation plus de 400 fragments, qu'il a raccordés et classés, à donner du trésor une restitution complète, où la plupart des blocs retrouvent leur place certaine, à suivre les étapes chronologiques de la construction et à lui assigner un nom : c'est une réussite incontestable.

Installé sur une fondation de calcaire à sept assises et sur une crèpis à deux degrés, ce petit trésor de marbre, où le Pentélique se mêle au Paros, mesure, dans son état définitif, 20 pieds (de 0^m297) sur 28 au niveau des orthostates. En plan, un épais mur de refend, où s'ouvre une porte exceptionnellement étroite ($\pm 1^m30$), sépare un *prodomos* distyle *in antis* à demi-colonnes engagées d'une *cella* carrée, de 17 pieds de côté à l'intérieur. Les traits les plus remarquables de l'élévation tiennent à la façade qui, avec ses deux triglyphes au-dessus de l'entre-colonnement central, rappelle un propylée, à l'arrière du bâtiment, où la décoration des pilastres et des chapiteaux d'antes se trouve répétée, aux moulures, enfin, que l'architecte a utilisées pour souligner certains éléments jugés essentiels — notamment la porte — et dont la nature et le développement colorent d'une teinte ionique l'ordonnance dorique de l'édifice.

L'examen des scellements et des traces que porte la première assise de crèpis conduit l'auteur à distinguer deux étapes dans la construction. Les travaux, commencés vers 360, auraient été interrompus par la guerre sacrée au niveau du toichobate ou un peu plus haut ; repris seulement après Chéronée (338), ils ont été depuis lors menés rapidement à leur terme. Cette chronologie élimine les autres identifications proposées ; elle s'accorde, au contraire, avec l'attribution du trésor à Cyrène, que les inventeurs avaient d'emblée retenue, sur la foi du meilleur texte de Pausanias (X, 13, 6) et de la majorité des proxénies gravées sur les murs.

Presque jusqu'au dernier moment, l'ouvrage a failli s'en tenir à cette publication, du reste exemplaire. Le dernier chapitre : « Le trésor de Cyrène et les mathématiques au temps de Platon », élargit singulièrement la perspective. L'auteur a noté que le diamètre inférieur et la hauteur de la colonne sont entre eux comme la racine carrée et la racine cubique d'un même nombre, affectées d'un coefficient décimal qui les rende utilisables. L'épure de la colonne apparaît donc comme une construction graphique sur des irrationnelles. Le nom de Théodore de Cyrène se présente alors à l'esprit : nous savons, par un passage du *Théétète* (147 d-148 d), que ce mathématicien, ami et contemporain de Socrate, avait précisément réalisé des constructions graphiques relatives à certaines *puissances* et étendu ses recherches aux *solides*. La suite de l'enquête confirme cette induction et montre que les dimensions des éléments les plus visibles de la construction ont été intentionnellement choisies pour donner la solution tangible des principaux problèmes débattus par la mathématique au temps de Platon : valeur de π, relations entre le diamètre, la circonférence et l'aire du cercle, quadrature du cercle, énigme « délienne » de la duplication du cube, trisection de l'angle. Certes, toutes ces recherches ne sont pas spécifiquement théodoréennes ; aussi bien, en 360, Théodore aurait été centenaire. Mais on peut admettre que l'architecte du trésor, disciple direct ou indirect de Théodore, aurait, pour marquer la place éminente prise par Cyrène dans le progrès des sciences, offert au dieu de Delphes — dieu d'intelligence — un *memento* des découvertes mathématiques de son temps.

Cette dernière partie, la plus originale de l'ouvrage, suscitera sans doute des controverses. J'avoue l'avoir abordée moi-même avec scepticisme, prévenu par le souvenir des démarches arbitraires auxquelles ont parfois conduit les spéculations sur la symbolique des nombres. Mais, après avoir relu ces pages avec toute l'attention dont un ἀγεωμητρητός est capable et refait bon nombre des calculs, j'ai vu tomber une à une presque toutes les objections et je suis convaincu de la justesse d'ensemble de la thèse. Les réserves qui suivent céderaient peut-être, à leur tour, devant une réflexion ou une information plus poussées. La date de la reprise des travaux — peu après 338 — s'appuie sur plusieurs indices assez solides (modénature, chapiteau, rapports avec la réfection du péribole Est, *terminus ante quem* de la plus ancienne proxénie) ; celle du début des travaux — 360-355 — ne nous a paru nulle part fermement établie. La hauteur de la colonne n'est pas connue directement : on l'infère de la hauteur des murs, qui n'est fournie elle-même que par un calcul de moyennes (p. 48) : c'est pourtant une dimension capitale. La porte, comparée à celle d'autres trésors, semble basse et étroite : on possède le jambage gauche qui donne de façon plausible la hauteur, mais la largeur est seulement déduite de l'entre-colonnement central. Les grandeurs irrationnelles sur lesquelles est construit le diagramme étaient inutilisables telles quelles ; l'auteur admet que, pour les rendre intelligibles et pratiques, l'architecte les a multipliées par 10 ou par 100 : ce coefficient décimal est-il aussi naturel qu'il nous paraît dans un système d'unités complexes? Une difficulté assez sérieuse subsiste encore, à notre avis, à la liaison de la première et de la seconde assise de crèpis. Crèpis I

porte des traces auxquelles rien ne correspond sur le toichobate. L'auteur admet que, dans la première phase des travaux, vers 360, un premier toichobate, actuellement introuvable, a été posé, puis que, dans la seconde phase, il a été démonté et remplacé par celui, légèrement plus large, dont nous possédons des éléments. L'opération aurait été destinée à obtenir une *cella* parfaitement carrée pour donner une solution au problème de la trisection de l'angle. Mais le second toichobate présente, à son tour, des trous de scellements inexpliqués. En outre, si la *cella* primitive n'était pas « parfaitement carrée », si ses murs étaient moins épais, l'épure du premier trésor différait sensiblement de celle du second (épaisseur du mur de refend, largeur du pronaos et, par suite, un certain nombre de dimensions et de rapports dont J. Bousquet fait état). Ce remaniement s'expliquerait assez si l'architecte de 330 avait voulu inclure dans le diagramme primitif la solution d'un problème ancien. Mais, justement, la construction utilisée ici pour la trisection de l'angle remonterait, selon les historiens des sciences, au moins à l'époque d'Hippias, vers le milieu du v^e^ siècle (p. 93, n. 2).

Ces difficultés, encore une fois, n'ébranlent pas sérieusement notre conviction dans la valeur générale de la démonstration et nous espérons que J. Bousquet, qui continue de travailler dans la voie attirante où il s'est engagé et vient de présenter, *R. A.*, 1953, I, p. 41 sqq., un nouveau développement de sa méthode (Harmonies au théâtre d'Épidaure), s'attachera un jour à les éclaircir, s'il ne les tient pas d'emblée pour illusoires[1].

J. Tréheux.

Sir Arthur Pickard-Cambridge, *The dramatic Festivals of Athens*. Oxford, Clarendon Press, 1953 ; in-8°, xxii-334 p. et 207 illustrations.

L'auteur de cet ouvrage avait publié en 1946 *The theatre of Dionysos*, et le nouveau volume achève l'œuvre qu'il avait entreprise, et qui constitue une mise au point des problèmes posés par l'organisation matérielle du théâtre grec. Mais Sir Arthur Pickard-Cambridge a été privé de la satisfaction de voir imprimé ce second volume : il est mort le 7 février 1952, après avoir confié quelques mois auparavant au professeur T. B. L. Webster, bon connaisseur, lui aussi, du théâtre grec, la charge de surveiller l'impression de l'ouvrage.

Les divers chapitres traitent successivement des multiples questions que soulève l'organisation des fêtes dramatiques dont il est à la fois si difficile et si important de se faire une idée précise et concrète ; mais il faut, dans la mesure du possible, essayer de nous imaginer ces fêtes si nous voulons vraiment donner un ta-

1. Quelques notes de lecture :

— p. 27 : dans le détail, le compte *FD*, III, 5, 62, l. 13 sqq., est encore obscur et il ne paraît nullement assuré qu'on doive mettre le paiement de 21 ou 22 mines fait à Pancratès en relation avec la réparation effectuée au tronçon de l'enceinte Nord, qui sert de mur de fond à la Leschè de Cnide.

— p. 46, l. 19, lire : pl. XLVII, 7 et 8.

— p. 66, l. 34 : *4* pieds 1/4.

— p. 90, l. 30 : $3^2/(3^2 + 2^2)$, au lieu de $3/(3^2 + 2^2)$.

— pl. XXX, côté Nord-Sud de la *cella* : 17', au lieu de 17".

Relevons encore, p. 28, les observations de Bousquet sur le *Prytanée* de Delphes, qui s'opposent aux conclusions de R. Martin, *Agora*, p. 239-240. La fouille du bâtiment romain, sur la terrasse qui s'étend entre les portes B et C de l'enceinte, pourrait décider de cet intéressant problème topographique.

bleau exact des tragédies et des comédies antiques qui sont parvenues jusqu'à nous. Dans une pareille recherche, les documents archéologiques doivent être appelés en témoignage comme les inscriptions, les œuvres littéraires comme les enseignements des grammairiens et des scholiastes. L'auteur, fort bien informé, sait tirer parti de ces diverses sources, mais, comme il le montre bien, la principale difficulté est qu'une bonne part de notre documentation (archéologique ou littéraire) est tardive et ne doit pas s'appliquer au théâtre du v^e^ siècle.

L'ouvrage est divisé en sept parties qui envisagent successivement les fêtes mineures (Anthestéries, Lénéennes, Dionysies des champs), les grandes Dionysies, les acteurs, le costume (masques, vêtements, chaussures), le chœur, le public, la profession d'acteur et son organisation à partir du III^e^ siècle avant notre ère. Dans un ensemble si riche et si varié, on doit se contenter de mettre en lumière quelques points entre beaucoup d'autres. P. 13 sqq., les Anthestéries sont présentées comme une fête essentiellement joyeuse et le jour néfaste des χύτροι ne s'y est associé que secondairement ; quant au cri θύραζε Κᾶρες, il est bien douteux que le mot puisse s'appliquer aux âmes des morts, et, pour finir, la conclusion est que « no final solution seems possible » ; — p. 63 sqq., on trouvera un bon résumé de l'organisation des Grandes Dionysies ; — p. 73, bon tableau chronologique de quelques dates qui peuvent passer pour établies ; — p. 82, l'auteur cite le passage de la notice de Suidas sur Sophocle, où l'on voit la mention du fait que celui-ci aurait renoncé à des tétralogies liées, mais, comme il le remarque lui-même, la leçon des manuscrits, que l'on a parfois tenté de défendre, est στρατολογεῖσθαι ; — p. 127-128, on lira une bonne étude de vocabulaire sur les termes ὑποκριτής et τραγῳδός ; ὑποκριτής a dû d'abord désigner l'acteur en tant qu'il répond au chœur ; quant à τραγῳδός, le mot, généralement employé au pluriel, signifie, soit la représentation des tragédies, soit les acteurs et les chœurs qui les représentent ; le singulier τραγῳδός pour dire « poète tragique » est rarement attesté ; — p. 133 sqq., l'auteur constate que πρωταγωνιστής et δευτεραγωνιστής ne s'emploient qu'assez rarement et assez tardivement à propos de rôles tragiques, et il met au premier plan les sens que l'on a l'habitude de considérer comme dérivés ; mais les deux mots ont l'aspect de termes techniques, et c'est peut-être par hasard que ces mots nous semblent mal attestés dans l'usage technique de la langue du théâtre ; — p. 153 sqq. se trouvent étudiés la déclamation, le récitatif et le chant ; bien des difficultés sont examinées dans le détail : ainsi il ne semblerait pas probable que le tétramètre trochaïque, chez Euripide où il est fréquent, y soit déclamé en παρακαταλογή. — Un des mérites de cet ouvrage est de montrer combien nous sommes généralement mal informés, et qu'il y a lieu de ne pas trop se fier à une documentation souvent tardive, pour se représenter l'état des choses au v^e^ ou au IV^e^ siècle. Un document comme la statuette Rieti donnerait à croire que les acteurs de tragédies prenaient une attitude sculpturale, quasi immobile, dressés sur de hauts cothurnes. Mais il s'agit d'une œuvre tardive. Sir Arthur Pickard-Cambridge donne de bonnes raisons de croire que les acteurs pouvaient et devaient faire des gestes assez vifs et il montre que les acteurs n'étaient pas juchés sur de hautes chaussures : sur ce dernier point, il trouve de bons arguments dans l'examen des peintures de vases (tout au long de l'ouvrage, il est fait un très heureux usage de ces peintures). Il apparaît également qu'au cours des siècles, les masques ont évolué pour devenir de plus en plus expressifs et presque caricaturaux même dans la tragédie. Le chapitre qui traite de la composition du public présente, lui aussi, un vif intérêt : on y voit notamment que les spécialistes s'accordent aujourd'hui à admettre que les femmes et les enfants assistaient aux représentations : cette opinion est appuyée sur la citation de textes qui semblent, en effet, probants.

D'un bout à l'autre, cet ouvrage rassemble des données positives, sagement critiquées. Il couronne heureusement l'œuvre de son auteur.

P. CHANTRAINE.

André BATAILLE, *Pour une terminologie en paléographie grecque*. Paris, C. Klincksieck, 1954 ; in-8°, IX-98 p. (reprod. mécanographique).

Le titre que M. A. Bataille a adopté pour des raisons de commodité dépasse l'objet réel de son ouvrage. On trouve, d'ailleurs, au haut de la page 1, un titre plus long qui en marque bien les limites : *Propositions sur une terminologie paléographique en épigraphie et papyrologie grecques*. M. Bataille est papyrologue, et c'est d'abord à la papyrologie qu'il veut appliquer une terminologie nouvelle, correspondant à une analyse serrée du détail de l'écriture, de manière à constituer en technique ce qui n'était jusqu'à présent qu'un art, selon le mot de Schubart.

L'ouvrage est divisé en vingt-sept courts chapitres. Les deux premiers (p. 1-5), qui forment une introduction, décrivent les conditions matérielles de l'écriture : supports et outils variés, qui produisent des catégories d'écriture différentes. Les dix-neuf chapitres suivants (p. 5-52) présentent une analyse détaillée des divers éléments des lettres ou des groupes de lettres. Dans les chapitres XXII à XXIV, qui occupent une trentaine de pages (p. 52-82), M. Bataille décrit respectivement les *thèmes*, c'est-à-dire des types simples, qui servent de modèle en un temps déterminé (par exemple l'A épigraphique du IV^e^ siècle avant J.-C., ou l'α cursif des environs de l'an 100 de notre ère), et les *flexions*, qui sont des déformations de ces thèmes (déformations communes à une époque et déformations personnelles inconscientes) ; puis il distingue quatre *modes*, ou attitudes différentes à l'égard du thème, qui tiennent à la destination de l'écrit (cette distinction correspond dans une certaine mesure à celle de Schubart, qui étudie séparément *Buch-*, *Kanzlei-* et *Geschäftschrift* dans sa *Griechische Paläographie*, publiée en 1925). Dans le chapitre suivant (p. 82-86), M. Bataille propose un code de chiffrage, destiné à résumer les détails analysés et décrits dans les pages précédentes. Les deux derniers chapitres (p. 86-90) dépassent, comme le reconnaît l'auteur, le cadre de la terminologie. Dans le premier, M. Bataille pose le principe de deux tables, l'une généalogique, l'autre analytique, où seront classés les différents *thèmes* ; dans l'autre, il propose l'établissement d'une table chromatique (couleur du support ou de l'encre), qui faciliterait, notamment pour les papyrus, le rapprochement de fragments souvent dispersés fort loin les uns des autres. L'ouvrage se termine (p. 91-97) par un index des termes français adoptés par l'auteur (trois cents environ), avec leurs équivalents latins et la référence aux pages où ils sont définis.

L'ouvrage de M. Bataille n'est donc pas une simple nomenclature. L'auteur y présente une analyse méthodique et extrêmement précise de l'écriture grecque, tout en proposant, chemin faisant, des termes aussi concrets que possible, qui correspondent aux diverses particularités décrites. On admirera plus d'une fois l'ingéniosité de M. Bataille, qui emprunte ses termes à des techniques variées, de l'architecture à la botanique, en passant par la marine et la mécanique. Il distingue ainsi, dans les traits, le linteau, le seuil, la jambe, la contre-jambe, la traverse, le meneau, la barre, la contre-barre, le mât, la queue, le noyau, le bâton, l'anse, la poche, le cordon, le piquet, la cloison, la baguette et le barreau. Les termes traditionnels, par exemple haste, sont volontairement abandonnés, pour éviter des équivoques. Cependant, d'autres équivoques naissent du souci qu'a l'auteur d'être concret : pour lui, le sens direct est celui des aiguilles d'une montre (p. 11 et 12),

alors que, jusqu'à présent, c'était l'inverse ; les minutes qui lui servent à calculer les déclinaisons, les pentes et les angles valent chacune six degrés, car ce sont des minutes horaires (p. 9) ; quand il parle de dextre et de sénestre (p. 8), il faut donner à ces adjectifs peu communs une valeur inverse de celle que leur attribue l'héraldique, alors que le terme de cantons, propre au blason, est employé p. 1. Mais ces critiques pèsent peu pour un ensemble de trois cents termes, et d'ailleurs l'une au moins des équivoques relevées plus haut, celle des minutes horaires, est délibérée.

La terminologie proposée par M. Bataille vaut surtout pour la papyrologie documentaire, domaine bien connu de l'auteur. Pour l'épigraphie, elle aidera à comprendre les fautes du lapicide (par mélecture du modèle écrit en cursive) et intéressera les éditeurs de graffites, au nombre desquels on compte aussi M. Bataille. En revanche la papyrologie littéraire, au moins en ce qui concerne l'écriture de librairie (Buchschrift ou Schönschrift), ne réclame pas, en général, une terminologie aussi précise. La même remarque s'applique à la paléographie médiévale : plus une écriture est soignée et lisible, moins elle présente de caractères personnels, et moins son analyse et sa description offrent d'intérêt ; seule l'étude de l'écriture de chancellerie en tirera un réel profit. Comme M. Bataille le présume, la terminologie qu'il propose réclamerait d'ailleurs quelques aménagements pour être appliquée aux manuscrits byzantins : ainsi lorsqu'il affirme que la base « ne prendrait jamais la forme d'une droite géométrique parfaite » (p. 16), alors que déjà dans les manuscrits onciaux de la Bible, le *Sinaïticus* par exemple, les souches des lettres reposent sur une ligne tracée avant la copie du texte ; dans un codex, on continuera à parler de recto et de verso et non, comme le propose M. Bataille, de face et de revers (p. 1), on dira qu'un manuscrit est palimpseste, plutôt que de le qualifier de bifère (p. 2). — Il reste que, pour l'écriture grecque médiévale, l'analyse si détaillée que donne M. Bataille devra inciter les paléographes à examiner avec plus de soin certains types de lettres ou certaines ligatures, à en décrire les transformations et à déterminer avec précision les limites temporelles et spatiales de leur emploi. C'est, envisagé sous cet angle, je crois, que l'ouvrage de M. Bataille, dont l'utilité pour la papyrologie est indéniable, rendra des services notables à la paléographie grecque d'époque byzantine.

Jean Irigoin.

Robert Devreesse, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*. Paris, C. Klincksieck, 1954 ; in-4°, viii-347 p., 18 planches. Prix : 2.800 fr.

Il y a cinq ans, A. Dain offrait aux philologues un savoureux petit volume, intitulé : *Les manuscrits*, où il examinait les quatre problèmes que posent les livres manuscrits : copie, paléographie et codicologie, histoire des textes, édition ; son étude embrassait à la fois l'antiquité et le Moyen Age, aussi bien grecs que latins, mais reposait avant tout sur une connaissance magistrale des manuscrits grecs. C'est un autre grand spécialiste des manuscrits grecs, Mgr Devreesse, vice-préfet honoraire de la Bibliothèque Vaticane, qui nous présente aujourd'hui, dans un gros volume, une *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, où il étudie en détail un des problèmes examinés par A. Dain : paléographie et codicologie, et où il aborde, sous un angle différent, l'histoire des textes grecs ; en effet, c'est comme catalogueur plus que comme philologue qu'il s'est intéressé aux manuscrits grecs, et les beaux catalogues qu'il a publiés, tant à Rome (*Codices Vaticani Graeci*, t. II [1937] et III [1950]) qu'à Paris (*Fonds Coislin* [1945]), témoignent de sa science.

Son livre se divise en deux parties. La première, intitulée : *Paléographie, histoire du livre*, est une paléographie grecque moins développée que celle de V. Gardthausen (*Griechische Palaeographie*², 2 vol., Leipzig, 1911, 1913), mais rectifiée et mise à jour. L'étudiant qui voudra s'initier aux manuscrits grecs y trouvera des renseignements plus détaillés que dans le seul ouvrage paru récemment, le *Short Manual of Greek Palaeography* (Leiden, 1940), de B. A. van Groningen. On regrettera peut-être que Mgr Devreesse n'ait pas insisté davantage sur les deux grandes difficultés que rencontrent les débutants : la lecture du texte manuscrit (forme des lettres, déchiffrement des ligatures et des abréviations) et la datation par critères paléographiques ; c'est ainsi que l'évolution de la minuscule, du milieu du xᵉ siècle à la fin du xviᵉ siècle, est esquissée en quelques lignes à la page 35 (cette concision est d'ailleurs compensée dans une certaine mesure par les dix-huit planches, avec transcription, que contient le volume). Quant au philologue plus averti, il sera déçu que Mgr Devreesse, qui donne aux pages 56 à 58 une liste des principaux centres de copie byzantins (où ne figure pas, on ne sait pourquoi, le mont Athos), ne mentionne que sommairement l'Italie méridionale, se réservant de consacrer plus tard une étude particulière aux manuscrits copiés dans cette région ; il faut souhaiter que ce supplément paraisse sans trop tarder.

La deuxième partie est consacrée aux *Collections spéciales*, c'est-à-dire aux « recueils d'ouvrages... appartenant à divers auteurs, ayant longtemps vécu à part les uns des autres, puis un jour groupés ensemble par similitude d'objet, copiés et recopiés sous cette forme et transmis jusqu'à nous par la tradition manuscrite » (p. ii). L'auteur y étudie en trois chapitres les destinées de la Bible grecque, Ancien et Nouveau Testament, puis les collections exégétiques ou dogmatiques et les livres liturgiques ; pour tous ces textes, le philologue classique, entraîné hors de son domaine, trouvera en Mgr Devreesse un guide sûr et précis. Bien qu'elles appartiennent à des disciplines plus profanes, les œuvres énumérées dans les chapitres suivants ne sont guère mieux connues, qu'il s'agisse de droit canonique ou de droit civil, d'arts littéraires, de sciences exactes ou de sciences occultes, de médecine et d'art militaire. Toute cette partie est d'inégale valeur. Pour les œuvres religieuses, Mgr Devreesse est sur un terrain qu'il connaît bien (il suffit de penser à son fameux article : *Chaînes exégétiques grecques*, du *Dictionnaire de la Bible* [1928]). En revanche, pour la littérature profane, c'est son expérience de catalogueur qu'il propose au lecteur ; certains chapitres sont partiellement constitués par des extraits de fichiers, par exemple les listes des rhéteurs (p. 223-226), des commentateurs d'Aristote (p. 230-232) ou des médecins (p. 262-272). L'auteur semble avoir visé avant tout à initier de futurs catalogueurs et à les guider dans le dédale des collections. D'ailleurs, il n'a peut-être pas toujours respecté les limites qu'impliquait la définition de « collection », rappelée plus haut : peut-on dire que les *Présocratiques* de Diels (p. 230) constituent une collection? Et ne doit-on pas, en revanche, considérer comme collections les *Excerpta* de Constantin Porphyrogénète ou les *Syllogé* poétiques établies par les grammairiens des xiiiᵉ et xivᵉ siècles? Ces réserves ne doivent pas cacher ce que cette partie de l'ouvrage de Mgr Devreesse présente d'original ; c'est la première fois qu'on trouve rassemblée en un volume une documentation bibliographique aussi abondante, ordonnée selon un plan particulièrement clair. A la lecture de ces pages, on découvre la richesse et la diversité de la littérature grecque postclassique et byzantine, trop souvent négligée, comme le prouvent les nombreux textes inédits auxquels fait allusion l'auteur.

Comme il est inévitable dans un travail de ce genre, les notes bibliographiques

appellent quelques observations : p. 14, n. 5, à propos des palimpsestes de Paris, on ajoutera l'article d'A. Jacob, paru dans les *Mélanges Julien Havet* (1895), p. 759-770 ; — p. 17, n. 6, les plus anciennes chartes de papier sont, non du XII^e^ siècle, mais de la seconde moitié du XI^e^, d'après *Les débuts de l'emploi du papier à Byzance* (*Byzant. Zeitschrift*, t. XLVI [1953], p. 314-319) ; — p. 62, n. 6, la stichométrie marginale, notée par des lettres, est normale dans le livre antique (C. Wendel, *Die griechisch-römische Buchbeschreibung*, Halle, 1949, p. 35-38) ; — p. 88, le Strabon du *Parisinus gr.* 1397 a été réparé, non seulement avec un manuscrit oncial de l'Ancien Testament, mais avec un texte de Dion Cassius, qui ne nous est pas parvenu autrement ; — p. 145, n. 1, aux listes de manuscrits néotestamentaires, on ajoutera K. Aland, *Zur Liste der griechischen neutestamentlichen Handschriften* (*Theologische Literaturzeitung*, 1953, col. 465-496) ; — p. 145-157, on trouvera des fac-similés des principaux onciaux du Nouveau Testament dans W. H. P. Hatch, *The Principal Uncial Manuscripts of the New Testament*, Chicago, University Press, 1939 ; — p. 157-158, un choix de fac-similés des manuscrits minuscules du Nouveau Testament est donné par W. H. P. Hatch, *Facsimiles and Descriptions of Minuscule Manuscripts of the New Testament*, Harvard University Press, 1951 ; — p. 199, n. 3, un nouveau volume (III. Bd., 2. Hälfte 1./2. Lieferung) de A. Ehrhard, *Ueberlieferung und Bestand...*, est paru en 1952 ; — p. 209, n. 5, on pourra utiliser comme introduction au droit byzantin le *Florilegium Iurisprudentiae Graeco-Romanae* de H. J. Scheltema (Leiden, 1950) ; — p. 211, n. 1, le même juriste vient de publier le premier volume d'une édition des *Scholies des Basiliques*, livres I-XI (Groningen, 1953) ; — p. 218, n. 10, sur Maxime Planude, on consultera l'article *Planudes* de C. Wendel dans le Pauly-Wissowa ; — p. 219, n. 9, le premier volume de l'édition d'Hésychius, par K. Latte, vient de paraître (Copenhague, 1953) ; — p. 228, n. 1, on ajoutera aux volumes cités des *Fragmente der griechischen Historiker* de F. Jacoby, les tomes III B (1950) et III b (1954) ; — p. 232, on consultera l'exposé de B. Tatakis, *La philosophie byzantine* (Paris, 1949), supplément à l'*Histoire de la philosophie*, d'É. Bréhier ; — p. 244, n. 2, certains traités musicaux, qui n'ont pas été réédités par von Jan, se trouvent dans les *Musicae auctores septem* de Meibom (Amsterdam, 1652) ; — p. 246, sur la tradition des géographes mineurs, il vient de paraître un livre fondamental d'A. Diller, *The Tradition of the Minor Greek Geographers* (*Philological Monographs*, Nr. XIV [1952]) ; — p. 254, la deuxième partie du t. IX du *Catalogus codicum astrologorum graecorum* est parue en 1953 ; — p. 256 et n. 7, il existe, à la Bibliothèque nationale de Naples, un troisième manuscrit en onciale de Dioscoride, qui était conservé à Vienne avant 1919 ; — p. 266, un nouveau volume de Galien, *Adversus Lycum et adversus Iulianum libelli*, a été édité en 1951 dans le *Corpus medicorum graecorum* (t. V, 10, 3), par E. Wenkebach.

Dans le chapitre final, qui constitue une sorte d'appendice, Mgr Devreesse montre comment décrire un manuscrit et reproduit les *Leges* appliquées dans les catalogues de manuscrits de la Bibliothèque Vaticane ; il aurait peut-être été utile de mentionner, dans la description matérielle du manuscrit, l'indication du système de réglure adopté (dont il est d'ailleurs parlé dans la partie paléographique, p. 19-20). L'ouvrage s'achève par une liste de fac-similés de manuscrits datés, à laquelle on trouvera des compléments dans l'*Antiquité classique*, t. XXIII (1954), p. 502. Des index détaillés permettent au lecteur de découvrir rapidement le renseignement qu'il recherche.

A mi-chemin entre les traités et les initiations élémentaires, conçu d'une manière pratique, le livre de Mgr Devreesse est appelé à rendre les plus grands services aux étudiants qui abordent la recherche personnelle ; le philologue plus

avancé y trouvera encore beaucoup à apprendre. Pour tous, il sera un guide savant et sûr.

Jean Irigoin.

C. Wendel, *Das griechisch-römische Altertum*, ergänzt von Willi Göber (Sonderdruck aus *Handbuch der Bibliothekswissenschaft*, 2. Aufl., 3. Bd., p. 51-145). Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1953.

Le regretté Carl Wendel avait publié en 1940, dans la première édition du *Handbuch der Bibliothekswissenschaft* de Milkau et Leyh, une histoire des bibliothèques dans l'antiquité gréco-romaine. Jusqu'à sa mort, l'auteur, qui était lui-même bibliothécaire, a poursuivi ses recherches dans ce domaine et en a consigné les résultats dans plusieurs ouvrages, articles ou livres, notamment : *Der antike Bücherschrank* (*Nachr. Gött. Akad., Phil.-hist. Kl.*, 1943, p. 267-299), *Armarium legum* (*Ibid.*, 1946-1947, p. 1-12), *Der Thoraschrein im Altertum* (Halle, 1950), et surtout *Die griechisch-römische Buchbeschreibung verglichen mit der des vorderen Orients* (Halle, 1949). Il a donc pu, dans la seconde édition du *Handbuch*, préciser et développer notablement l'étude déjà fort détaillée qu'il avait donnée en 1940 ; après sa disparition, le travail a été complété et tenu à jour par W. Göber.

Le plan de l'ouvrage reproduit celui de la première édition : la Grèce classique, l'Orient hellénistique, Rome et l'Occident, l'Église ; dans le chapitre final, Wendel étudie la *conservation* dans les bibliothèques antiques. Mais il n'est guère de pages qui ne comportent d'additions, au point que l'ensemble s'est accru de moitié, d'une édition à l'autre.

Il est difficile de critiquer un travail de ce genre, où un souci minutieux du détail — on appréciera notamment le souci qu'a Wendel de citer *in extenso* les sources antiques dont il allègue le témoignage — s'allie à de larges vues d'ensemble. Pourtant, ici et là, il semble qu'on puisse préciser davantage. Ainsi, à propos de l'influence exercée par la Bibliothèque d'Alexandrie sur le format des rouleaux littéraires (p. 81) ; pour les œuvres poétiques, l'examen des poèmes écrits par les Alexandrins, Apollonius de Rhodes, Lycophron ou Aratos, indique l'existence d'un contenu moyen auquel correspond, pour les auteurs antérieurs, la division en livres adoptée par Aristophane de Byzance (voir mon *Histoire du texte de Pindare*, p. 38-42).

L'impression, sur beau papier, est très soignée ; on s'étonne d'autant plus de relever, p. 70, n. 3, des négligences dans l'emploi de l'italique et de la petite capitale. A deux reprises, p. 62, n. 3, l. 4, et p. 69, n. 1, l. 5, se trouve cité le tome VI de la *Griechische Geschichte* de K. J. Beloch ; il faut lire t. IV. Un fait regrettable, qu'il importe de signaler : l'étude de Wendel ne se vend pas séparément ; celui qu'elle intéresse doit souscrire, sinon au *Handbuch* entier, du moins au tome III, dont le sujet déborde le cadre des préoccupations du philologue et dont le prix s'harmonise, d'ailleurs, peu avec ses ressources.

Jean Irigoin.

G. Redard, *Recherches sur* ΧΡΗ, ΧΡΗΣΘΑΙ, *étude sémantique* (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, sciences historiques et philologiques, trois cent troisième fascicule). Paris, H. Champion, 1953 ; in-8°, 122 p.

Ce diplôme de l'École des Hautes-Études est issu de l'intérêt que portait M. Re-

dard à la terminologie mantique du grec. Mais l'auteur s'est bientôt aperçu que, pour examiner le seul verbe χρῆσθαι et sa famille, il lui fallait définir la fonction de χρῆσθαι, non seulement comme terme oraculaire, mais également comme élément du vocabulaire grec en général. Car il n'existe qu'un verbe χρῆσθαι, dont les emplois particuliers (oraculaire et, d'autre part, juridique et économique, en ce qui concerne le prêt et l'emprunt) doivent s'expliquer par la valeur précise et originelle du terme, que M. Redard (p. 109) appelle la signification nodale. Cette signification, qui commande tous les emplois et tous les faits de parole, se trouve ainsi définie p. 144 : χρῆσθαι signifie « rechercher l'utilisation de quelque chose » ; c'est un verbe essentiellement humain ; le procès exprimé est restreint à la sphère du sujet qui fait un recours occasionnel à l'objet. C'est dans cette analyse, où il dégage de la diversité des données une unité linguistique essentielle, que l'auteur fournit la meilleure preuve de sa maîtrise et de la sûreté de sa démarche, malgré un peu de raideur parfois, et le caractère nécessairement abstrait d'une telle hypothèse qui dépasse les données pour atteindre la « langue ». Rappelons, après lui, que la diathèse moyenne est originelle, que, dans le sens oraculaire, il faut partir des emplois du moyen signifiant « faire recours à un dieu », d'où « le consulter » : c'est secondairement qu'a été créé l'actif χρῇ, ἔχρησε « rendre un oracle ». Développement particulier du même genre pour constituer le vocabulaire relatif à l'emprunt et au prêt. L'aoriste ἐχρησάμην « j'ai recherché l'utilisation » a entraîné à l'actif ἔχρησα « j'ai prêté à usage » (p. 38), et finalement ἐχρησάμην « j'ai emprunté » : mais pour ces emplois il a été créé sur l'aoriste des présents nouveaux ou, en tout cas, différents de χρῆσθαι, à savoir κίχρημι et κίχραμαι (p. 38), à quoi l'on pourrait ajouter χρηννύω et χρήννυμι attestés chez Théophraste et dans des papyri. On regrettera, toutefois, dans cette première partie que M. Redard ait tenu à présenter d'abord les faits, suivant le plan du L. S. J., pour donner ensuite son interprétation personnelle, ce qui entraîne quelques complications dans l'exposé et l'oblige à d'assez nombreux renvois.

La seconde partie de l'ouvrage traite de χρή et des dérivés de la même famille. Elle présente les mêmes mérites que l'étude de χρῆσθαι. Une des principales difficultés que rencontre l'auteur réside dans les rapports qu'il convient d'établir entre χρή et χρῆσθαι. M. Redard pose pour χρή une valeur spécifique d'accommodement, de convenance, à laquelle se serait ajoutée celle de devoir, de nécessité (cf. p. 49, avec la note) : on lira avec intérêt cette analyse, et notamment l'opposition brièvement indiquée entre δεῖ et χρή. Une difficulté du même genre apparaît dans les emplois de χρῄζω : il est clair que, *Od.*, 17, 558, la traduction proposée « que tu aimerais tant t'approprier, que tu désires tant faire tiens », ne va pas sans quelque artifice : il s'agit « des vêtements qui te manquent, dont tu as besoin » : la solution de cette difficulté se trouve trop discrètement indiquée dans la note de la p. 49 qui concerne χρή, et à laquelle le lecteur ne pensera pas à se reporter.

Les autres dérivés de χρή, qu'il est inutile d'énumérer ici, sont tous étudiés avec pénétration, mais de façon inégalement détaillée : χρεώ, χρεών χρέος, χρῆμα sont assez longuement analysés ; l'auteur passe plus rapidement sur d'autres termes, dont certains sont parfois importants, comme χρηστός (dont il indique bien la valeur morale et sociale, et qu'il faudrait opposer à ἀχρεῖος, dont M. Redard ne parle pas), χρήσιμος, χρηστήριον.

Une brève conclusion définit le problème particulier que pose cette famille de mots. Il est clair qu'un Grec du v^e^ ou du IV^e^ siècle distinguait deux séries indépendantes et homonymes : χρησμός et χρηστήριον sont exclusivement oraculaires, tandis que χρησμοσύνη ne l'est pas du tout : en revanche, l'adjectif χρηστήριος s'observe

avec les deux emplois et χρῆμα semble attesté une fois au sens d'oracle chez Empédocle. Mais le sentiment linguistique du sujet parlant ne témoigne que d'un état de langue sans rien enseigner directement sur la genèse d'une signification.

Telles sont les lignes générales de ce mémoire, qui montre heureusement comment une recherche sémantique doit suivre une méthode rigoureuse. M. Redard sait dégager les grandes lignes d'un système et va droit à l'essentiel. C'est dans le détail philologique qu'on aimerait parfois lui demander un complément d'information, car de tels détails ne sont pas toujours dépourvus de portée. P. 12 et 109, M. Redard donne son opinion sur la coexistence des formes en -η- et en ᾱ chez Hérodote : il la croit ancienne, se réfère à un article à paraître de M. Leroy et indique, p. 109, qu'elle serait usuelle au sens oraculaire ; l'opposition pourrait avoir une valeur phonologique ; mais tout dépend de l'autorité que l'on attribue à la tradition manuscrite d'Hérodote, et les rapports entre les familles vaticane et romaine ne sont pas encore clairement fixés ; — l'antiquité relative de divers termes de la famille de χρή, χρῆσθαι pourrait être indiquée par l'*s* inorganique qui figure dans χρησμός, χρηστός (cf. p. 93, n. 1) ; dans la conjugaison du verbe, l'aoriste passif est ἐχρήσθη, mais, chez Hérodote, la forme du parfait hésite entre κέχρηται et κέχρησται (cf. p. 14 et ailleurs) ; le problème aurait mérité d'être examiné de plus près ; — d'une manière générale, les données de l'épigraphie dialectale se trouvent un peu négligées : l'inscription *C. I. G.* 2562, citée p. 17, aurait dû disparaître, M^lle^ Guarducci ayant republié le texte sous une forme différente ; il aurait été bon d'évoquer certains exemples de sens oraculaire ou général de la loi sacrée de Cyrène : ἔχρησε, χρείμενος, ἀποχρεῖ... ; — à propos de cette dernière forme, il me semble que, p. 47, le groupe de ἀποχρᾷ, etc..., se trouve traité un peu rapidement : je suis surpris de la coexistence de formes actives et moyennes et je constate, d'autre part, que l'attique emploie un présent ἀπόχρη, dû à l'influence de χρή ; — p. 64-65, l'auteur montre que l'existence d'un verbe χρηίζειν « rendre un oracle » est très douteuse : il ne subsiste qu'un exemple, Euripide, *Hel.* 516, où l'on corrige d'ailleurs parfois χρήζουσ' en χρήσασ' (nom. féminin) ; mais on pourrait peut-être faire de χρήζουσ' un datif pluriel se rapportant à τυράννοις δόμοις « ce qui a été révélé à la maison royale qui le lui demandait... » ; je sais que les grammaires enseignent que le datif pluriel de la troisième déclinaison ne s'élide pas en attique, mais la règle n'est peut-être pas sans exception ; — en cette même page 65, la formule « le manuscrit *l* » est mauvaise, puisque *l* désigne la seconde main de *L* ; — p. 98 sqq., à propos de χρηστός, je voudrais savoir ce que M. Redard pense de l'expression χρηστὸν ποιεῖν signifiant ἀποκτιννύναι (Aristote, *Fr.* 592 = Plutarque, *Quaest. Rom.* 52, *Quaest. Graec.* 5), qui est à verser au dossier des emplois étudiés par M. L. Robert, *Études anatoliennes*, p. 369.

Ce livre montre que les études linguistiques restent vivantes en Suisse et que M. G. Redard méritait d'obtenir la difficile succession de M. Debrunner à Berne.

P. Chantraine.

C. M. Bowra, *Problems in Greek poetry*. Oxford, Clarendon Press, 1953 ; in-8°, VI-172 p.

M. Bowra réunit en un volume, après les avoir revus et retouchés, quelques articles relatifs à la poésie grecque, qu'il avait publiés dans diverses revues. Ils traitent de sujets variés : deux concernent Xénophane, un le prélude du poème de Parménide, deux Pindare, notamment les circonstances dans lesquelles a été

publiée la *Seconde Pythique*, un l'épigramme sur les morts de Coronée, un autre Sophocle, un autre l'épigramme de Platon sur la mort de Dion, un autre l'hymne d'Aristote à la Vertu, le dernier les lamentations d'Érinna sur Baucis.

Tous ces mémoires illustrent l'ingéniosité de M. Bowra, la richesse de son information, la sûreté de son goût. En ce qui concerne Xénophane, il montre à l'occasion de quel banquet sérieux et pour quels auditeurs le premier fragment a pu être écrit. Il indique également comment, sans être un révolutionnaire, Xénophane a pu se plaindre des honneurs excessifs accordés aux athlètes, alors que des honneurs et des récompenses semblent mérités davantage par les poètes qui sont vraiment utiles à la cité. A l'occasion de cette analyse, il étudie de façon pénétrante un certain nombre de termes importants comme λόγος, μῦθος, σοφός, χρηστός. — L'article sur la *Seconde Pythique* présente un vif intérêt et touche à des problèmes controversés. On y trouve une étude de la rivalité de Bacchylide et de Pindare et des plagiats que Pindare pouvait reprocher à Bacchylide, notamment dans la *Troisième Ode* de Bacchylide, les vers 85-87 imités du début de la *Première Olympique*. On sait que la *Seconde Pythique* est l'un des poèmes de Pindare sur lesquels nous sommes le plus mal informé. Les commentateurs anciens ne savaient déjà plus à quels jeux elle se rapportait, et l'on a souvent l'habitude de l'attribuer à une victoire remportée dans des jeux mineurs. M. Bowra estime que la *Seconde Pythique* serait une réplique à la *Troisième Ode* de Bacchylide et devrait être datée de 468, date d'une victoire olympique chantée par Bacchylide. Il n'y a là qu'une hypothèse qui pourra évidemment être discutée. On verra dans le détail comment le Καστόρειον du vers 69 est rapporté à l'hyporchème, Fr. 94, Bowra = 105 Snell. — Le chapitre qui traite de l'épigramme sur les morts tombés à Coronée en 447 précise un certain nombre de détails ; il propose, par exemple, au vers 4, de lire [ἐς *h*οδὸ]ν en deux mots. — Le dernier chapitre, tiré des *Mélanges G. Murray*, constitue un agréable commentaire du joli poème d'Érinna de *P. S. I.*, IX, 1090. Mais le texte sur plusieurs points de détail semble devoir aujourd'hui en être établi de façon assez différente : v. 16 φ[ίλα, τὺ δ' ἄρ' οἶα] ; v. 19 μικρᾶς τεο] παίχνια κεῖται ; etc... Le poème vient d'être réexaminé de près par M. K. Latte dans les *Nachrichten* de l'Académie de Göttingen, 1953.

M. Bowra rattache, bien entendu, à ce même poème les beaux vers cités par Stobée : τουτόθεν εἰς Ἀΐδαν κενεὰ διανήχεται ἀχώ, κτλ. Ce dernier chapitre sur Érinna, même si le détail philologique peut en être discuté, montre avec quel sentiment délicat M. Bowra analyse la poésie grecque.

P. Chantraine.

R. Böhme, *Orpheus, Das Alter des Kitharoden*. Berlin, Weidmann, 1953 ; in-8°, 138 p.

On pouvait croire que le problème posé par les traditions relatives à Orphée était aujourd'hui réglé : on s'accordait généralement pour estimer qu'Orphée n'a jamais existé, qu'il s'agit d'une figure légendaire créée au VI^e^ siècle par la secte des Orphiques vers l'époque d'Onomacrite ou un peu auparavant, et que, bien entendu, les fragments d'Orphée qui nous sont parvenus sont l'œuvre de faussaires, et notamment d'Onomacrite lui-même. M. Böhme s'efforce, avec beaucoup d'ingéniosité, d'attribuer à la figure d'Orphée un caractère historique. L'entreprise paraît d'abord paradoxale. Il faut avouer qu'avant même de remonter à Orphée, nous ne savons pas grand'chose de l'orphisme lui-même, et un savant aussi bien informé que M. Dodds écrivait récemment, avec quelque exagération,

il est vrai, que plus il lit des ouvrages relatifs à l'orphisme, plus s'accroît son ignorance de ce qu'était l'orphisme ancien. Quant à Orphée lui-même, M. Dodds souligne qu'il nous apparaît comme une sorte de magicien thrace, un chaman légendaire comparable à Zamolxis. C'est à cette figure légendaire que M. Böhme entend rendre une réalité. Il existe, en effet, relativement à Orphée, une tradition ancienne qui le place à l'origine de la poésie grecque, par exemple Aristophane, *Gren.* 1032 sqq., Platon, *Apol.* 41 a : Platon, notamment, parle assez souvent du poète Orphée, et l'associe à Homère et à Hésiode. Plus tard, Clément d'Alexandrie (*Strom.* VI, 15) évoque la fière lignée d'Orphée, Musée, Hésiode et Homère. Enfin, Pindare, dans la *IV*e *Pythique*, appelle Orphée « le père de tous les chants ».

Si nous ne pouvons guère saisir ce mystérieux poète, un savant comme M. Nilsson estime que derrière cette figure mythique se cache une « personnalité religieuse », et M. Guthrie, de son côté, reconnaît qu'il ne sait rien d'Orphée, mais pense que c'est un personnage de la Thrace préhistorique. Toutefois, M. Böhme fait remarquer qu'Orphée a toujours été considéré comme un poète grec, plus exactement comme un citharède, ce qui le rattache au culte du dieu grec Apollon. En se référant à divers indices, notamment à la présence d'Orphée dans une représentation des Argonautes sur une métope du trésor de Sicyone à Delphes (ce qui prouve qu'au vre siècle il était déjà devenu un personnage légendaire), l'auteur estime vraisemblable qu'Orphée est plus ancien qu'Homère. On approuvera M. Böhme lorsqu'il indique que la vieille poésie orphique était une poésie religieuse profondément différente de la poésie homérique, dont le caractère est peu religieux.

Un chapitre de caractère philologique vise à montrer que l'on peut déceler dans les poèmes homériques une influence des poésies d'Orphée. On verra, par exemple, comment une étude précise et ingénieuse des formules d'introduction des poèmes ou d'invocation à la muse conduit M. Böhme à penser que le premier vers de l'*Iliade* : Μῆνιν ἄειδε, θεά, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος, est inspiré du premier vers du poème ou d'un poème d'Orphée : Μῆνιν ἄειδε, θέα, Δημήτερος ἀγλαοκάρπου, comme l'enseigne d'ailleurs le Ps.-Justin (Kern, *Fr.* 48). La chronologie relative de ces formules est une hypothèse, mais c'est une hypothèse fondée sur des observations précises et qui présente un vif intérêt.

D'autres analyses dégagent des influences orphiques dans le groupe des chants X à XII de l'*Odyssée*, et notamment dans la *Nekyia*, ce qui, bien entendu, surprend moins. M. Böhme, d'autre part, estime que ces traits orphiques auraient été introduits dans le poème par Onomacrite, à l'époque de Pisistrate. Il se trouve ainsi amené à reconnaître dans Onomacrite le dernier « rédacteur » des poèmes homériques, ce *Bearbeiter* dont on parle beaucoup, mais qu'on connaît bien mal.

On retiendra encore, parmi les divers arguments mis en avant par M. Böhme, certaines remarques relatives au vocabulaire, notamment sur l'emploi du mot μῆνις, qui se dit proprement de la rancune divine et qui appartient ainsi au vocabulaire religieux, et sur le féminin θεά « déesse », forme éolienne qui lui semble issue de la tradition orphique. — Avec les poèmes homériques proprement dits, l'*Hymne à Déméter* et les fragments de Terpandre, qui est un citharède, donc un continuateur d'Orphée, sont également soumis à un patient examen.

Il faut reconnaître à l'auteur le mérite d'avoir étudié avec des yeux neufs un sujet sur lequel tout semblait avoir été dit et de n'avoir pas accepté les conclusions négatives (et qui paraissaient ainsi satisfaisantes, et, pour ainsi dire, de tout repos), auxquelles se ralliaient la plupart des philologues. Les Anciens croyaient à l'existence d'Orphée : pourquoi ne l'admettrions pas à notre tour? Toutefois, les hypothèses échafaudées par M. Böhme restent fragiles. Lorsqu'il s'agit de chro-

nologie littéraire et d'études de sources, les arguments peuvent souvent être employés dans deux sens contraires, et cette remarque est surtout valable lorsqu'il s'agit de poètes extrêmement anciens, comme Homère et Orphée, dont nous ne savons à peu près rien. Enfin, je dois avouer que les fragments d' « Orphée » qui nous sont parvenus ne présentent ni les traits linguistiques archaïques que l'on pourrait attendre, ni les mérites poétiques que l'on espérerait trouver chez le « père de la poésie grecque ». Mais ces fragments sont bien misérables, et là réside la cause de notre embarras.

P. Chantraine.

G. P. Shipp, *Studies in the Language of Homer* (Transactions of the Cambridge Philological Studies, vol. VIII). Cambridge, University Press, 1953 ; in-8°, x-156 p.

Cet ouvrage examine de façon aussi détaillée que possible, et sur des points bien choisis, le développement de la langue de l'*Iliade*, en tenant compte des formes, de leur emploi et de l'influence du mètre. L'auteur ne veut pas voir dans l'*Iliade* une sorte de bloc monolithique, et on ne peut que l'en louer ; son étude grammaticale ouvre certaines vues, un peu latérales, sur la constitution même du poème.

La première étude porte sur l'usage et l'extension de la désinence -φι dans la langue épique. Son exposé concorde en gros avec celui que j'ai donné dans ma grammaire homérique, mais il apporte des précisions qui ne sont pas négligeables. Sans entrer dans le détail de l'analyse, toujours ingénieuse, en voici l'essentiel : le sens instrumental est net à l'origine, et des formes comme ἴφι ou βίηφι sont caractéristiques à cet égard. Mais la valeur casuelle de la désinence devient confuse. C'est ainsi que la valeur de ναῦφι en Π 281-282 est malaisée à préciser et qu'on peut l'entendre comme un datif-locatif ou comme un génitif. Toutefois, il apparaît que ναῦφι a été utilisé pour des raisons métriques (bien montrées, p. 3) comme substitut de νηῶν : en fait, la forme doit ou peut toujours s'interpréter comme valant un génitif (je ne crois pas que, comme il est dit p. 4, παρὰ ναῦφι en Π 281 et ξ 498 ait la valeur de παρὰ νηυσί). M. Shipp considère ναῦφι comme un atticisme de la langue épique : il est bien clair que les emplois de ναῦφι ne peuvent être anciens ; mais la forme elle-même peut remonter très haut et appartenir aux éléments éoliens du dialecte épique (si la *forme* était tardive, on attendrait plutôt *νηῦφι, comme νηυσί). Une des remarques notables de l'auteur porte sur la forme ὄχεσφι, dont l'emploi ne saurait être commandé par des raisons métriques et dont on peut se demander si elle n'était pas à l'origine considérée comme un singulier.

Un second et un troisième chapitre, les plus importants de l'ouvrage, portent sur la langue des comparaisons. M. Shipp, qui me fait l'honneur de se fonder principalement sur ma *Grammaire homérique*, mais qui apporte aussi beaucoup de précisions nouvelles, a établi une liste des traits grammaticaux « récents » qui figurent dans les comparaisons de l'*Iliade*, et à d'autres extensions du récit proprement dit, qu'il appelle « Digressions », « Descriptions » ou « Comments ». La liste de ces traits « récents » n'appelle pas beaucoup de remarques. En voici quelques-unes : dans quelques-uns des faits où M. Shipp voit des atticismes, il s'agit de détails orthographiques si superficiels qu'ils peuvent résulter d'une altération ancienne de la tradition manuscrite, ainsi (p. 21) μισγάγκειαν en Δ 453, ou (même page) ἐπόρθουν en Δ 308 ; de même également, à la même page, on peut se demander si en A 344 la bonne leçon n'est pas μαχέονται, que donnent l'*Anecdotum Romanum* et, maintenant, des papyrus ; de même encore (p. 31), si je n'ai

pas interprété, comme J. Wackernagel, ἀεὶ, avec alpha bref, comme un atticisme, c'est que le cas peut être identique à celui de οἷος scandé avec une première syllabe brève. Certaines observations précises méritent d'être retenues : ainsi, p. 44, sur la formule βεβολημένος ἦτορ, faite sur le modèle de τετιημένος ἦτορ, ou, p. 47, sur ἀγκυλοχείλης, que M. Shipp défend avec ingéniosité ; en revanche, l'explication donnée pour ὁλοοίτροχος, p. 49, reste obscure pour moi.

Sans nous attarder au détail, c'est l'ensemble de la recherche qu'il faut apprécier. L'auteur procède dans son analyse avec prudence, presque avec timidité. Mais le principe de son travail n'est pas sans portée. Il s'agit de localiser les traits récents ou bizarres de la langue de l'*Iliade*. L'entreprise n'est pas sans danger, parce que telle innovation commandée par la métrique, par exemple, peut remonter très haut et, en raison de l'antiquité de la tradition épique, ne rien nous apprendre sur l'âge relatif des diverses parties de l'*Iliade*. Je crois pourtant qu'il a raison de penser que l'examen de la langue et du style doit intervenir dans l'analyse des poèmes épiques. Mais ce critère doit être utilisé avec beaucoup de précaution. M. Shipp pense que les comparaisons sont caractérisées par une langue « récente » et que ce procédé stylistique ne s'est développé que progressivement. Mais on pourrait lui objecter que, s'il est possible que les plus anciens chants épiques n'aient utilisé que des comparaisons brèves et rares, il n'en reste pas moins que certaines des comparaisons homériques, surtout dans l'*Iliade*, où elles sont particulièrement fréquentes et développées, présentent à la fois un caractère traditionnel et archaïsant. M. Shipp complète, d'ailleurs, son étude en donnant, p. 87 sqq., une liste de « formes tardives » dans le récit. Il faudrait donc mettre à profit son matériel pour dater les diverses parties de l'*Iliade*. C'est sur ce point que son livre est le moins satisfaisant. Il est clair que, dans la majeure partie des cas, on ne peut pas imaginer que les comparaisons soient des « additions » au récit. Ailleurs, certains points de vue de l'auteur peuvent paraître discutables, ainsi p. 22, où, à propos des vers 15 et 18 du chant A, il parle du caractère tardif du début de ce chant. Il est dommage que le livre de M. Shipp ait paru presque en même temps que l'*Hypomnema* de M. Von der Mühll, si bien qu'il n'a pas pu contrôler dans quelle mesure ses « traits récents » peuvent être attribués au *Bearbeiter* du savant bâlois.

Trois chapitres sur la contraction dans l'*Iliade*, l'apocope, et la forme du participe complètent cet ouvrage, qui fait honneur à notre lointain collègue de Sydney.

P. Chantraine.

F. Martinazzoli, *Hapax Legomenon*, parte prima. Rome, Gismondi, 1953 ; in-8°, 94 p.

Il n'est pas facile de rendre compte d'un ouvrage dont on n'a en main qu'un premier fascicule. Une recherche sur la notion d'*Hapax legomenon* peut poser des problèmes divers : un historien du vocabulaire pourrait, par exemple, se demander dans quelle mesure les mots qui ne nous apparaissent qu'une fois sont créés par l'écrivain qui les emploie, dans quelle mesure nous ne les croyons uniques que parce que nous sommes mal informés. De même qu'on a pu parler de littérature latine (ou littérature grecque) inconnue, on pourrait parler de tout un vocabulaire grec inconnu, qui, par hasard, ne figure pas dans les œuvres qui sont parvenues jusqu'à nous. Tel n'est pas, pour le moment, l'objet du travail de M. Martinazzoli. Il montre que la notion d'*Hapax legomenon* était familière aux critiques anciens, notamment à ceux de l'époque alexandrine, qui ont fait appel à cette

notion dans leurs commentaires d'Homère. L'auteur aurait pu expliquer cette attitude par le fait que les critiques anciens considèrent l'ensemble des poèmes homériques comme un tout où il ne faut admettre que le moins de contradictions ou d'incohérences possible. Je rappelerai, par exemple, que le vers 99 du chant premier de l'*Iliade* est expliqué de façon erronée dans les scholies, par comparaison avec le vers 317 du chant XIV de l'*Odyssée*.

L'intérêt du premier fascicule de M. Martinazzoli réside surtout dans l'examen des scholies et des signes critiques des manuscrits d'Homère et des papyrus. Il montre, par exemple, à propos des *diplai*, que, lorsque les papyrus en comportent, elles figurent en général devant les mêmes vers que dans le *Venetus* A. En ce qui concerne les *diplai*, il faudrait marquer plus nettement que leur rôle est d'indiquer qu'on doit trouver un commentaire dans les scholies. La mention et l'examen des *hapax* dans les scholies n'est d'ailleurs pas systématique et les exemples que relève l'auteur ne sont pas très nombreux. Mais l'indication qu'un terme ou un emploi ne sont attestés qu'une fois intervient parfois, à côté d'autres éléments, dans le commentaire.

P. Chantraine.

N. O. Brown, *Hesiods Theogony*, translated with an Introduction. New-York, The liberal arts press, 1953 ; in-8°, 88 p.

La *Revue de Philologie* a déjà signalé cette collection qui s'adresse à un public étendu et où figurent quelques traductions d'œuvres grecques. La *Théogonie* est présentée ici avec une introduction développée (50 pages), où l'auteur envisage les principaux problèmes que pose le poème, notamment celui de l'influence des théogonies orientales pour lequel il s'est principalement référé aux livres de H. Frankfort et à l'article de H. G. Güterbock dans l'*American Journal of Archaeology*, 52 (1948). Dans le texte lui-même, M. Brown croit reconnaître des interpolations, notamment les vers 291-332, dont il imprime la traduction en italique (épisodes d'Echidna, qu'il appelle *the Snake-goddess*, et de Typhon). Et il rejette en appendice le catalogue des filles de Nérée (240-264) et celui des enfants d'Océan (346-370).

P. Chantraine.

Corinna, by D. L. Page. Londres, Society for the Promotion of the Hellenic Studies (Supplementary paper, n° 6), 1953 ; in-8°, 88 p.

On remerciera la *Society for the promotion of the Hellenic studies* d'avoir réservé un fascicule supplémentaire à l'ouvrage de M. Page. On y trouve d'abord une édition des fragments de Corinne, établie avec le soin auquel nous a accoutumés le papyrologue de Cambridge : nous y trouvons, par exemple, en ce qui concerne le papyrus de Berlin, une description très précise de ce papyrus, une édition diplomatique fondée sur un nouvel examen d'une photographie, et, pour les colonnes dont il peut être tiré un texte plus ou moins probable, ce texte pourvu des compléments que M. Page a jugés les plus raisonnables. Col. I, 24-25, il adopte la leçon de E. Lobel ἀνέφαν[έν νι]ν ; — col. III, 45-46, la leçon reste douteuse, mais l'éditeur remarque qu'il n'y a pas de raison de ne pas admettre que, comme on l'attend, Ϝἐκου]ρεύων comportait un digamma initial.

Après l'édition des trente-huit fragments de Corinne, on trouve une longue

étude du dialecte et de son orthographe : on observera, par exemple, la notation régulière du digamma initial et l'emploi du nu ephelcystique qui sert parfois, dans la prosodie, à faire position. La métrique est ensuite examinée, surtout à propos du papyrus de Berlin. M. Page estime que l'emploi de dimètres choriambiques ne répond pas à ce que l'on attend d'une métrique archaïque (le type attesté chez Corinne semble ne se retrouver que dans la métrique d'Euripide).

Enfin, le chapitre le plus important et le plus personnel examine, de la p. 65 à la fin du volume, le problème de la date de Corinne. L'étude précise du dialecte, et surtout de l'orthographe du papyrus, conduit l'auteur à la conclusion que l'orthographe de notre papyrus semble indiquer une date que l'on pourrait fixer entre 225 et 175 avant notre ère. — Un autre trait notable est que Corinne ne figure pas dans le canon originel des neuf lyriques établi par les Alexandrins, mais y a été ensuite ajoutée : ce canon ne résulte d'ailleurs pas d'un choix, mais comprendrait tous les poètes lyriques que connaissaient les philologues d'Alexandrie. Dès lors, l'omission de Corinne peut admettre deux explications. Ou bien Corinne est une poétesse postérieure à l'époque alexandrine, qui aurait pu vivre, par exemple, vers 200 avant J.-C. : c'est l'opinion exprimée pour la première fois par E. Lobel dans *Hermes*, 65 (1930), p. 356 sqq. ; — ou bien les poèmes de Corinne, de caractère tout provincial par leurs sujets et leur dialecte, ne sont venus à la connaissance des lettrés que par la découverte d'un ou de plusieurs exemplaires vers la fin du III^e^ siècle : c'est l'avis de Maas dans son article *Korinna* de la *R. E.* M. Page montre aisément que nous ne connaissons aucun témoignage sur Corinne avant les environs du I^er^ siècle avant J.-C., que l'article de la *Souda* sur la poétesse est très maigre, enfin et surtout, que l'histoire de la rivalité entre Corinne et Pindare, connue notamment par Plutarque, pourrait fort bien n'être qu'une légende, issue du fragment où elle blâme Myrtis d'être entrée en compétition avec Pindare. Toutes les données s'accordent aussi bien avec l'hypothèse de la perte de l'œuvre de Corinne, qui aurait été tardivement retrouvée, qu'avec celle que la poétesse aurait vécu aux environs de 200 avant notre ère. On notera, enfin (p. 75), que la date et l'orthographe de notre papyrus va bien avec la supposition que ce papyrus aurait été transcrit sur un exemplaire du V^e^ siècle, dont la graphie était peu intelligible.

L'étude du style des fragments les plus étendus ne conduit pas à des conclusions beaucoup plus fermes. Sa simplicité et sa concision pourraient, dans une certaine mesure, être favorables à une date archaïque. Il faut retenir aussi les fines observations de M. Page sur le vocabulaire juridique employé par la poétesse dans la première colonne du papyrus et qu'il rapproche du bronze de Galaxidi pour montrer que ce trait peut s'accorder avec l'hypothèse d'une date ancienne.

Enfin, je voudrais attirer l'attention sur les quelques pages pénétrantes qui étudient l'emploi des dialectes littéraires. Les poètes lyriques les plus anciens, Alcman, Alcée et Sapho, Anacréon, écrivent leurs œuvres destinées à un public local en un dialecte particulier et authentique. Au contraire, les poèmes de la lyrique chorale, destinés à une audience étendue, sont écrits, dès le temps de Stésichore et d'Ibycus, en une langue conventionnelle, inspirée de l'épopée et superficiellement dorisée. Les poèmes de Corinne traitent, comme ceux de Stésichore ou de Pindare, non de sentiments personnels, mais de thèmes mythologiques ; toutefois, ces thèmes mythologiques sont de caractère local : si l'on trouve dans sa langue des traits épiques, elle comporte surtout des provincialismes béotiens, parce que son œuvre ne s'adresse pas au large public auquel est destinée la poésie chorale contemporaine.

La conclusion de l'opuscule est prudente et presque négative. L'auteur penche pour la date la plus tardive, tout en admettant que la datation « archaïque » est admissible. Suis-je trop conservateur, si j'avoue que l'exposé même de M. Page m'inclinerait à conserver l'attribution au v^e^ siècle? L'histoire de la rivalité avec Pindare doit, bien entendu, être considérée comme une légende, mais la tradition archaïque n'en est pas définitivement compromise pour autant, et je me demande si une poétesse du II^e^ siècle souhaiterait ou pourrait écrire un dialecte béotien présentant un aspect aussi authentique.

P. Chantraine.

Pindari carmina cum fragmentis, edidit Bruno Snell (Bibliotheca Teubneriana). Lipsiae, B. G. Teubner, 1953 ; in-8°, VIII-375 p. Relié demi-toile : D. M. 14.80.

La guerre n'a pas favorisé les éditions de Pindare. Celle d'A. Turyn, composée en 1939, est parue, pour les seules *Épinicies*, à New-York, en 1944, et, au complet, à Cracovie, en 1948 (2^e^ tirage, Oxford, 1952). L'édition qu'offre aujourd'hui M. Bruno Snell est, en réalité, une seconde édition, la première ayant été détruite, en 1943, dans les bombardements de Leipzig ; elle succède, dans la *Bibliotheca Teubneriana*, au travail critique d'O. Schroeder, dont la troisième édition (1930) avait été réimprimée en 1940, et elle constitue le pendant du Bacchylide que M. Snell a réédité naguère (1949) dans la même collection.

L'introduction, extrêmement brève, comporte une liste des manuscrits (p. v) et des papyrus (p. VII) de Pindare utilisés dans l'édition ; deux de ces papyrus (fr. 343 et 344) sont inédits. Une série de dix-sept stemmas (p. VI) montre, d'une manière très précise, quel classement des manuscrits l'auteur a adopté dans les différentes parties des *Épinicies*. La présentation du texte est comparable à celle qu'on trouve dans l'édition de Bacchylide. Chaque ode est précédée du schéma métrique (les sigles de P. Maas sont employés pour la description des dactylo-épitrites), disposé d'une manière ingénieuse qui fait apparaître nettement les éléments rythmiques communs aux différents vers ; les signes métriques traditionnels : coronis, paragraphos, séparent les éléments strophiques. Un choix de *testimonia* est inséré entre le texte et l'apparat critique ; ce dernier est plus précis, mais guère plus abondant que dans l'édition d'O. Schroeder. Les fragments cités sont au nombre de trois cent quarante-cinq, soit dix-sept de plus que n'en donnait l'édition *maior* d'O. Schroeder, et une centaine de plus que dans l'édition *minor*. L'ouvrage se termine par une liste des mètres employés par Pindare, classés et analysés selon les principes de P. Maas (précisés à l'occasion par M. Snell), et par un index des noms propres, un index des mots pindariques omis dans le *Lexicon Pindaricum* de J. Rumpel, paru en 1883, avant les découvertes papyrologiques, et un spécimen d'index des citateurs ; ces annexes faciliteront le travail de tous ceux qui s'intéressent à Pindare.

Il vaut la peine de comparer le texte établi par M. Snell avec celui qu'a adopté naguère A. Turyn. Le fondement critique, à savoir le classement des manuscrits, est différent. M. Snell a admis le stemma qu'avait proposé P. Maas, en 1933 (*Gnomon*, t. IX, p. 166-168), dans sa recension du travail préliminaire d'A. Turyn, *De codicibus pindaricis* (*Archiwum Filologiczne*, t. XI, 1932). Mais P. Maas recommandait au futur éditeur de collationner les scholies d'un groupe de manuscrits (la famille ζ de M. Snell), avant de se décider en faveur du stemma qu'il suggérait ; or, cette collation, négligée par M. Snell, moins prudent que P. Maas, infirme sur un point notable le classement qu'il a adopté dans son édition (voir mon *Histoire*

du texte de Pindare, Paris, 1952, p. 139 et n. 1, ouvrage que M. Snell n'a pas pu utiliser). Le résultat en est qu'il a reçu comme leçons authentiques un certain nombre de corrections, où A. Turyn avait déjà décelé des conjectures byzantines et qu'on peut attribuer à Maxime Planude ou à un érudit de son groupe. En revanche, c'est avec raison que M. Snell suit P. Maas contre A. Turyn en rapprochant les familles λ (représentée par les *Laurentiani* 32, 37 [E] et 32, 33 [F], et par le *Vaticanus gr.* 902 [L]) et γ (*Gottingensis phil.* 29 [G] et *Vaticanus gr.* 41 [H]). — On regrettera que, dans les *Néméennes*, M. Snell n'ait pas utilisé le *Vaticanus gr.* 121 [T], en dépit d'une lacune au début de la première *Néméenne*, car il est nettement plus ancien que le manuscrit U (*Vindobonensis hist. gr.* 130), au témoignage duquel l'éditeur fait appel. Le sigle [B] désigne les « *lectiones codicis B* [*Vaticanus gr.* 1312] *nunc perditae* », que M. Snell retrouve dans l'édition de Pindare, publiée à Rome, en 1515, par Zacharie Calliergi, et dans la seconde main du *Parisinus gr.* 2709 [X] ; mais le manuscrit B était déjà mutilé quand un érudit, qui n'était autre que Calliergi, auteur de l'édition romaine, a porté sur le *Parisinus gr.* 2709 des leçons empruntées au manuscrit B et au *Parisinus gr.* 2774 [C] ; ainsi, les variantes notées [B] dans les deux premières *Pythiques* viennent, en fait, du manuscrit C (*Histoire du texte de Pindare*, p. 415-419).

L'apparat critique ne vise pas à une précision extrême : les corrections les plus simples, généralement d'origine métrique, ne sont pas mentionnées comme telles ; d'autre part, plusieurs erreurs s'y sont introduites. Voici quelques exemples empruntés à la cinquième *Pythique*. Deux conjectures d'un grammairien anonyme, qui a corrigé et allongé jusqu'à la troisième *Néméenne* l'édition des *Olympiques* établie par Manuel Moschopoulos à la fin du XIII^e^ siècle, sont introduites dans le texte sans que l'apparat indique que la leçon des manuscrits est différente : v. 53 πατρώαν codd. : πατρωΐαν Ps.-Mosch. (et Snell), v. 57 ξείνοισι codd. : ξένοισι Ps.-Mosch. (et Snell) ; de même pour la correction d'O. Schroeder au v. 19 μειγνύμενον (μιγνύμενον codd.). M. Snell a d'ailleurs averti le lecteur dans sa préface (p. III) : *omittenda (erant) omnia fere orthographica*. Les erreurs proprement dites sont plus fâcheuses : au v. 24, le texte porte Κυράνα et l'apparat indique κυράνας : Schr., c'est-à-dire tous les manuscrits donnent κυράνας et κυράνα est une correction d'O. Schroeder, mais, en fait, les manuscrits ont κυράνα, que les scholies interprètent comme un nominatif (éd. Drachmann, t. II, p. 175), et c'est κυράνας qu'a proposé Schroeder ; au v. 26, le texte adopté est φιλεῖν et l'apparat indique φίλει : Aristarchus (sec. Σ), c'est-à-dire les manuscrits donnent φίλει et φιλεῖν est une correction d'Aristarque attestée par les scholies, mais, en réalité, les manuscrits ont tous dans le texte la correction d'Aristarque, et c'est la leçon très ancienne φίλει qui n'est attestée que par les scholies. De telles négligences surprennent dans un travail aussi soigné.

Dans l'ensemble, le texte adopté par M. Snell est plus conservateur que celui d'A. Turyn. Prenons le début de la première *Olympique*. Au v. 3, M. Snell garde l'infinitif thématique en -εν, γαρύεν, alors que A. Turyn a préféré la correction de Christ, γαρύειν, qui ne rend pas compte de la tradition (de même, à *Ol.* III, 25, M. Snell conserve l'infinitif πορεύεν) ; au v. 5, M. Snell écrit μηκέτ' ἀελίου avec les manuscrits, tandis que A. Turyn adopte la correction byzantine μηκέθ' ἁλίου (cf. *Ol.* II, 35, ἀελίου Sn., ἁλίου Tu.). En revanche, on peut s'étonner que M. Snell ait préféré, au v. 12, la leçon πολυμήλῳ, qui n'est qu'une glose, à la leçon πολυμάλῳ, attestée par l'ensemble des manuscrits et confirmée, semble-t-il, par le participe δρέπων au vers suivant. — Dans l'ensemble des *Épinicies*, M. Snell a proposé une demi-douzaine de conjectures personnelles, par exemple, à *Ol.* VI, 12, ἐνδίκας | ἀπὸ γλώσσας, au lieu de ἐν δίκᾳ | (mais le féminin de ἔνδικος semble bien être ἔνδι-

κος), et, à *Ol.* X, 9, ὀνατέων, au lieu de θνατῶν (Hermann avait déjà proposé, en supposant, lui aussi, une confusion d'onciale Ο/Θ, ὀνάτωρ).

La disposition du texte en vers et en côla appelle quelques observations. O. Schroeder, suivi en partie par A. Puech dans son édition de la collection Budé, avait divisé chaque vers en côla assez courts, occupant chacun une ligne. Plus sensible à l'unité du vers lyrique, A. Turyn s'était refusé à indiquer dans le texte, par ce procédé, une division en éléments métriques ; dans son édition, chaque vers occupe une ligne et une seule. M. Snell, en éditant Bacchylide, avait conservé les divisions colométriques du papyrus ; pour Pindare, bien que la colométrie des manuscrits soit confirmée par l'analyse antique fournie par les scholies métriques, il a adopté une division personnelle, en distinguant des côla plus longs et donc moins nombreux que ceux d'O. Schroeder. Un examen rapide de la septième *Olympique* en fournira un bon exemple. Dans la strophe, qui compte six vers, M. Snell reconnaît huit côla, alors qu'O. Schroeder, suivi par Puech, en distingue onze, comme les scholies métriques ; les sept vers de l'épode se divisent en onze côla pour M. Snell, au lieu des treize côla admis par O. Schroeder, approuvé encore par Puech, et en accord avec l'analyse des scholies métriques. Quels que soient ses mérites et son intérêt pratique — il semble que, dans les dactylo-épitrites, M. Snell ait cherché à séparer les éléments de rythme dactylique et les éléments de rythme trochaïque — cette colométrie, qui n'est pas fondée sur la tradition, ne présente qu'une valeur subjective.

Ces remarques ne doivent pas faire oublier les qualités du travail de M. Snell. Certes, sur le plan critique, il ne vise pas à concurrencer la belle édition d'A. Turyn ; le but recherché n'est pas le même. Mais on y trouve, présenté clairement, sous une forme maniable, un texte de Pindare qui fait honneur à la nouvelle *Bibliotheca Teubneriana.*

Jean Irigoin.

W. H. Friedrich, *Euripides und Diphilos* (Zetemata, Heft 5). Munich, Beck, 1953 ; in-8°, 280 p.

L'étude de la structure dramatique des tragédies grecques a donné lieu, dans ces dernières années, à un certain nombre de recherches, notamment celles de M. Kitto. C'est également à cet ordre d'études que se rapporte le livre de M. Friedrich. L'introduction, intitulée : *Überlieferte und konstruierte Varianten*, montre, avec une grande largeur de vue, mais également avec quelque subtilité, l'intérêt que présente, et pour l'établissement des textes, et pour l'histoire littéraire, l'examen des possibilités qui se présentent. Il cite à ce propos une formule de Max Weber : « Man muss das Mögliche sehen um das Wirkliche zu erfassen. »

Les chapitres qui se succèdent ensuite envisagent un certain nombre de tragédies d'Euripide, puis des comédies de Plaute, qui servent surtout à porter témoignage sur leurs modèles de la comédie moyenne et nouvelle : cette extrapolation n'est pas, on le sait, sans risque.

Le premier chapitre, par exemple, fait voir comment dans l'*Ion* les situations et l'action (qui finit bien, après avoir failli se terminer tragiquement) annoncent déjà Ménandre : la reconnaissance d'Ion et de Créuse, notamment, se trouve subitement retardée par un procédé que l'on retrouve dans l'*Arbitrage.* — L'*Hécube* et l'*Andromaque* sont caractérisés par le fait qu'elles comportent une double action : dans l'*Hécube*, une partie de la tragédie concerne Polyxène, et l'autre Polydore, c'est le personnage d'Hécube qui constitue le lien entre les deux actions. M. Frie-

drich voit là un procédé de contamination et rappelle que l'on observe également une double action dans des comédies comme le *Rudens* ou le *Poenulus*. Il estime (cf. p. 174 sqq.) que l'analyse d'une comédie comme la *Casina* permet de découvrir des particularités de structure qui appartiennent proprement au modèle de Plaute les *Tireuses de sort* de Diphile : par exemple, l'utilisation d'une technique tragique et de motifs tragiques appartiendrait plutôt à Diphile qu'à son imitateur latin. On verra aussi (cf. p. 223 sqq.) comment, à propos du *Rudens*, M. Friedrich, qui, à la suite de F. Marx, croit pouvoir reconnaître ce qui appartient à Diphile, estime que le poète grec y avait combiné deux thèmes et procédé à une véritable contamination.

Certaines des hypothèses de M. Friedrich restent nécessairement discutables, mais son livre apporte une contribution importante à l'étude de la comédie moyenne et nouvelle, et, par conséquent, à celle de la comédie latine.

P. Chantraine.

Hérodote, *Livre VIII*, texte établi et traduit par Ph.-E. Legrand (Collection G. Budé). Paris, Les Belles-Lettres, 1953 ; in-8°, 162 p., en majeure partie doubles.

Ph. Legrand n'aura pas vu paraître cet avant-dernier volume de son Hérodote, mais il en avait corrigé toutes les épreuves. On sait, d'autre part, qu'il avait achevé avant de mourir le manuscrit du livre IX, et qu'il a pu avoir ainsi la satisfaction de terminer son œuvre. Cette œuvre, à laquelle il aura travaillé jusqu'à son dernier jour, lui fait grand honneur et le livre VIII est digne des volumes qui l'ont précédé. Des notices largement conçues analysent la composition des divers épisodes (dont les articulations, notons-le, ne concordent pas avec la division en livres) et examinent les sources qu'a pu utiliser Hérodote. Dans ce livre VIII, l'historien, comme on pouvait l'attendre, a principalement recouru à des sources athéniennes ; on retiendra également qu'en ce qui concerne Thémistocle, Hérodote semble avoir principalement recueilli ses informations dans des milieux hostiles à cet homme d'État : cette attitude a généralement été adoptée par les historiens modernes.

Le texte de l'édition est établi avec soin, l'apparat critique est rédigé avec précision et laisse bien apercevoir le groupement des manuscrits en deux familles, *florentine* et *romaine* (sur la famille romaine, on pourrait maintenant renvoyer aux récents travaux de M. Colonna dans le *Bollettino del comitato per la preparazione della edizione nationale...*) ; la traduction apparaît exacte et aisée. Voici quelques remarques de détail : VIII, 11, la traduction « il remporta le prix de la valeur » me semble un peu gauche ; — VIII, 21, n. 2, διαφθειραίη doit être une faute d'impression ; — le chapitre VIII, 77, qui rapporte l'oracle de Bakis, est considéré par l'éditeur, non comme une interpolation, mais comme une addition ajoutée par Hérodote, dont le style trahit ici la hâte ; — VIII, 106, Ph. Legrand met entre crochets droits le σε qui précède προγόνων, mais il se contente d'écrire dans l'apparat *libenter deleuerim*, et l'on retrouve le même procédé en quelques autres passages ; — dans ce même chapitre, je crois tout à fait inutile la correction de Cobet : μέμψεσθαι pour μέμψασθαι ; — VIII, 107, Ph. Legrand corrige ἀνῆγον pour ἀπῆγον ; — VIII, 109, il ajoute ἄμεινον ἔσται après καταμείναντας ; — VIII, 112, σφι après ἐπάξει.

Comme dans les précédents volumes, les notes à la traduction française sont riches et précises. L'éditeur n'a pas prétendu résoudre les difficiles problèmes que pose la bataille de Salamine, mais il en précise les données, par exemple à propos

de Céos, au ch. 76 ; — aux ch. 133-135, à propos de la consultation de l'oracle du Ptoion par le Carien Mys, il eût été bon de renvoyer à l'article de L. Robert, dans ses *Hellenica*, VIII, 23-38 ; on y verrait également que l'ethnique Εὐρωπέα n'est pas dénué d'autorité.

Il ne reste qu'à souhaiter que l'œuvre de Ph. Legrand se trouve achevée par une prompte impression du manuscrit du livre IX.

P. Chantraine.

Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, livre I, texte établi et traduit par J. de Romilly. Paris, Les Belles-Lettres, 1953 ; in-8°, lix et 107 doubles pages.

L'Association G. Budé avait confié le soin d'établir son Thucydide à L. Bodin. Celui-ci avait rassemblé beaucoup de matériaux et de notes. Il avait traduit de façon suivie les livres VI et VII (qui paraîtront immédiatement après le livre I). Mais il avait légué en mourant ses dossiers à Mme de Romilly. En tout cas, quelle que soit l'aide que celle-ci a puisée dans les notes de L. Bodin, cette édition est bien son œuvre, et je crois pouvoir ajouter que L. Bodin aurait donné son approbation à cette œuvre.

On pourrait dire que tout ce qui concerne Thucydide est difficile, et même l'étude de sa vie, sur laquelle nous sommes fort mal renseignés : on trouvera p. vii-xi une mise au point qui dégage les quelques points qui peuvent passer pour acquis ou probables. Il suffit également de quelques pages fermement écrites à l'éditeur pour situer Thucydide parmi les politiques, les savants et les sophistes de son temps. L'esprit scientifique de l'historien, l'influence qu'ont exercée sur lui les sophistes sont apparents à chaque page de son histoire. L'*Introduction* doit consacrer plus de place à l'étude des problèmes posés par l'établissement du texte. C'est que l'examen des manuscrits montre que ces problèmes ne sont pas simples. Jusque VI, 92, la tradition présente une certaine unité, le meilleur manuscrit étant *C* (*Laurentianus*, LXIX-2), mais aucun des autres manuscrits n'est copié, soit sur *C*, soit sur le modèle de *C*, par une transmission directe pure et simple comme le suggère, dès l'abord, la souplesse des groupements de manuscrits. On observerait même des traces de contamination (issues d'un exemplaire à variantes?) : ainsi, I, 24, 3, δύναμις *C* : πόλις *ABF* δύναμις πόλις *EM*. Comme le montre aussi l' « éclectisme » des papyrus, toute divergence peut être ancienne. — A partir de VI, 92, un trait nouveau apparaît : le manuscrit *B* (*Vaticanus gr.* 126) présente des divergences caractéristiques et l'hypothèse d'une source étrangère à la famille des autres manuscrits anciens s'impose. Il est vrai que *B* semble parfois corrigé : mais, même s'il est parfois corrigé, Mme de Romilly donne des raisons de croire qu'il représente une véritable tradition, ancienne et souvent bonne. Il résulte de ces données que, bien entendu, l'éditeur n'a pas pu employer des sigles communs pour désigner des « familles », et que l'apparat critique n'était pas facile à rédiger. La difficulté s'est trouvée accrue par la nécessité de donner l'indication de variantes postérieures qui, elles aussi, peuvent représenter une tradition véritable. Il faut donc donner une idée des mains postérieures des anciens manuscrits, qui peuvent résulter d'un travail de collation, et de manuscrits tardifs, comme *G* (*Monacensis* 228), *H* (*Parisinus gr.* 1734), copié sur un manuscrit collationné qui apporte la leçon d'au moins une source indépendante, d'autres encore. L'histoire du texte de Thucydide n'est pas faite, mais il apparaît que la tradition n'est pas simple et que l'éditeur doit se comporter avec prudence, mais aussi avec liberté, dans le choix des variantes. Dans l'apparat critique, le jeu des sigles adoptés permet au lecteur de se représenter les données de la tradition, mais non la valeur de ces

données dans tous les cas, certaines leçons fournies par des témoins récents pouvant provenir soit d'une collation, soit d'une correction, et, dans ce dernier cas, elles ne possèdent pas plus d'autorité que les corrections d'un éditeur moderne. — Signalons, enfin, que la notice sur le livre I, après en avoir donné une analyse, indique avec prudence, mais non sans fermeté, quelles parties peuvent être anciennes, et quelles parties ont pu être retouchées pour s'adapter au récit de la guerre de vingt-sept ans : c'est probablement le cas pour le discours des Athéniens et la Pentékontaétie.

Si l'on examine le texte de cette édition, on observe qu'il est établi avec sagesse, et avec le souci d'introduire le moins de corrections possible, et c'est par ce dernier trait qu'il se distingue surtout de celui de Hude. Il est rare que l'on soit tenté de défendre le texte traditionnel contre une des corrections jugées nécessaires par l'éditeur : ainsi I, 141, 4, il vaut sans doute mieux, comme l'a fait Mme de Romilly, corriger en πληροῦν le πληροῦντες des manuscrits que l'on ne peut guère construire ; en revanche, je me suis demandé, malgré l'unanimité des éditeurs, si l'on ne pouvait pas conserver en IX, 2, ἐπηλύτην, qui se trouve également attesté chez Xénophon. — Les emplois variés de la particule τε, notamment dans le groupe καί τε, posent des problèmes épineux. La note complémentaire de la p. 101 donne une bonne idée du comportement de Mme de Romilly dans des difficultés de ce genre : elle admet le groupe de particules καί τε (pourtant facile à corriger en καί γε), là où il est donné par tous les manuscrits, mais elle a renoncé « à regret et non sans hésitation » à le garder là où il n'est donné que par une partie de la tradition. — Ailleurs, ce sont des questions de chronologie qui se trouvent discutées avec la même scrupuleuse précision : par exemple en CIII, 1 (note complémentaire de la p. 105), à propos de la durée du siège de l'Ithome, après avoir examiné la position de Gomme et de Klaffenbach, elle est amenée à garder le texte traditionnel qui fait durer le siège dix ans, alors que la correction de Krüger τετάρτῳ était possible. — Inversement en LVII, 6, où il s'agit du nombre des stratèges qui accompagnaient Archestratos, il faut bien se résoudre à corriger δέκα en τεσσάρων, ce qui s'explique aisément par une confusion entre un chiffre attique et un chiffre milésien.

La traduction est écrite avec fermeté et franchise : on s'en convaincra vite, par exemple, en lisant les discours où se concilient les deux soucis de conserver le mouvement et de rendre le détail aussi exactement que possible.

Lorsqu'on relit Thucydide dans une édition nouvelle, on se pose inévitablement de multiples questions. Je voudrais interroger Mme de Romilly sur quelques détails : IX, 4, elle corrige εἴησαν en εἶεν ; mais Laurand, *M. S. L.*, XXII, p. 182 sqq., a soutenu que Thucydide aurait écrit εἴησαν dans les premiers livres et ensuite εἶεν ; — XV, 1, malgré l'accord des éditeurs qui écrivent tous γενόμενα, il me semble que γιγνόμενα, mieux représenté dans la tradition, est possible ; — XXV, 4, j'approuve l'explication donnée dans la note complémentaire pour le tour ὁμοῖα τοῖς πλουσιωτάτοις, et la difficulté grammaticale est peut-être moins grave qu'on ne croit, mais l'accentuation κἂν dans la note critique embarrassera le lecteur : il faudrait plutôt écrire κἀν ; — LXXVII, 6, il vaudrait mieux écrire ἄμικτα que ἄμεικτα : l'orthographe de la famille de μείγνυμι est très flottante dans nos manuscrits et nos éditions, mais on trouve des indications correctes dans le *L. S. J.*, *s. u.* μείγνυμι ; — XCVIII, 1 et ailleurs, Mme de Romilly traduit ἠνδραπόδισαν « la livrèrent à l'esclavage » : si elle entend que les habitants ont été réduits en esclavage, l'expression est bien conventionnelle, et comme édulcorée ; — XCIX, 1, « se voyaient mis en face de la contrainte » me paraît être une traduction un peu faible ; — CX, 4, la variante γεγονότων *C* : γεγενημένων pose un petit problème que je propose à la

sagacité de l'éditeur ; à en croire l'index de Von Essen, Thucydide n'emploie que γεγένημαι, ce qui est une singularité et s'explique peut-être par la valeur plus expressive de la forme moyenne ; je demande donc si *C* donne ici la bonne leçon, et si la variante se retrouve ailleurs ; — CXII, 4, bonne conjecture proposée par Mme de Romilly, qui place καὶ Κυπρίοις après Κίλιξι ; — CXXIV, 1, j'approuve le choix de ἀτολμοῦντες, qui est la *lectio difficilior* ; — CXXVI, 2, je crois que τὸ ἄγος τῆς θεοῦ signifie plutôt « la malédiction de la Déesse », et plus loin une note sur les *Augustes Déesses* serait utile pour le lecteur peu informé ; — CXXIX, 3, la note renvoie probablement au recueil d'inscriptions historiques de Tod, mais ce renvoi ne sera pas clair pour les étudiants ; — CXLIII, 5, une note commente le mot célèbre de Périclès, dont on trouve un écho chez Plutarque (*Pér.* 33, 5), et que la traductrice rend ainsi : « ce n'est pas d'elles (les maisons et la terre) que dépendent les hommes, ce sont les hommes qui se les procurent ». La formule grecque est presque intraduisible et le *dépendent* de la traduction rend imparfaitement le κτῶνται qu'il faut sous-entendre.

J'ai voulu montrer à Mme de Romilly, par ces remarques, que je l'ai lue de près. Son livre sur *Thucydide et l'impérialisme athénien* avait donné la preuve de sa maîtrise. L'édition et la traduction de Thucydide, qui demandaient des qualités d'esprit très différentes, sont dignes de ce premier ouvrage.

P. Chantraine.

Jean Luccioni, *Xénophon et le socratisme* (Publications de la Faculté des lettres d'Alger, XXV). Paris, Presses universitaires, 1953 ; in-8°, 176 p.

Dans le même ordre d'études que son livre consacré aux *Idées politiques et sociales de Xénophon* (1947) et que l'édition de l'*Hiéron*, parue l'année suivante, M. Luccioni présente au public un ouvrage traitant de Xénophon et du socratisme. Bien que la bibliographie concernant le philosophe qui ne voulut pas écrire soit énorme, il est toujours utile que les générations successives repensent le problème de Socrate, toujours actuel et jamais épuisé ; rien de ce qui peut, de façon directe ou indirecte, nous permettre de retrouver quelques traits de l'énigmatique figure du philosophe ne saurait nous laisser indifférents, et l'on doit savoir gré à M. Luccioni d'avoir examiné avec précision, dans une forme claire et agréable, le rapport de ces deux termes : Socrate et Xénophon.

Le livre de M. Luccioni se propose un double objet, comme il le déclare lui-même dans son *Avant-propos* : considérer la valeur du témoignage de Xénophon sur Socrate et évaluer ce qui, dans l'œuvre même de Xénophon, peut « raisonnablement » s'expliquer par l'influence personnelle de Socrate. De fait, on constate assez vite que, pour l'auteur, le centre véritable d'intérêt est Xénophon, non Socrate. On ne peut s'empêcher d'en éprouver quelques regrets : on a vite fait le tour de la personnalité assez sommaire de Xénophon, tandis qu'on pouvait espérer voir sortir quelque chose de nouveau sur la puissante originalité de ce Socrate qui, à la façon d'un révélateur, semble avoir singulièrement aidé ceux qui l'ont approché de trouver leur véritable forme. Hélas ! il faut l'avouer : le Socrate de Xénophon est bien utilitaire et médiocre, et sans cesse tiré dans la direction d'un affligeant conformisme ; cela ne signifie nullement que, parce qu'il est le plus souvent terre à terre, il est plus proche de Socrate tel qu'il fut que le prestigieux Socrate de Platon. En lisant le livre de M. Luccioni, on pense un peu à la réplique de Gœthe, devant qui on citait le proverbe connu : « il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre » : l'Olympien de Weimar dit doucement « que ce n'était pas

parce que le grand homme n'était pas grand homme, mais parce que le valet de chambre était valet de chambre ». Je ne me lancerai pas à fond de train contre Xénophon, comme Léon Robin qui, dans la *Pensée grecque*, dénonçait « ce bigot retors et utilitaire mesquin, gonflé de prétentions militaires et politiques qu'il est réduit à ne déployer qu'en écrits » ; mais on ne peut nier que ce militaire sans patrie, cet honnête gentleman-farmer, bon régisseur de ses biens, grand amateur de chevaux et de chiens, conformiste par tempérament, avait un horizon trop limité pour sentir en profondeur l'homme qu'il avait connu dans sa jeunesse : son témoignage ne peut avoir d'autre valeur que celle de confirmer — comme l'a fait utilement pour Platon M. Luccioni — les témoignages d'un Platon ou d'un Aristote.

Ces réserves importantes faites sur l'image que Xénophon pouvait nous tracer de Socrate, il est vrai que le chapitre II, consacré à Xénophon apologiste de Socrate, est une mise au point commode de ce qu'on accepte généralement sur l'*Apologie de Socrate* (de Xénophon), dont M. Luccioni défend à la fois l'authenticité et l'antériorité aux *Mémorables*. Quant aux *Mémorables* eux-mêmes, on désirerait que M. Luccioni eût mieux distingué, dans la première partie du livre, ce qui répond à la γραφή de 399 de ce qui doit être une réplique à ce pamphlet de Polycratès, dont l'auteur semble sous-estimer l'importance ; pour la seconde partie des *Mémorables*, collection plus tardive de souvenirs d'un conformisme parfois désarmant, je lui trouve bien moins d'intérêt : Xénophon y apparaît comme un lointain ancêtre de ce genre littéraire, assez faux, bien que quelquefois séduisant, de la « vie romancée » (songeons aussi à la *Cyropédie*). C'est bien rarement, presque par mégarde, que ces anecdotes édifiantes gardent quelque chose de l'intrépide verdeur de l'homme « au regard de taureau », qui tenait tête aussi calmement au Démos déchaîné qu'à l'hostilité des Trente : je songe, en particulier, à la savoureuse histoire de la courtisane Théodoté, qui provoque de la « surprise » chez M. Luccioni, et dans laquelle il voit une « maladresse » de Xénophon (p. 67 et 111). Je ne crois pas du tout qu'il y ait lieu de blâmer l'auteur ni de déployer le manteau de Noé : on sent vivre cet homme singulier qui, se trouvant avec cette femme — une de « celles qui vont avec qui les persuade » — lui révèle l'ἀρέτη de son propre métier. Dans cette seconde partie des *Mémorables*, d'ailleurs, les souvenirs de Xénophon, dont je ne conteste pas d'ailleurs la bonne foi ni la bonne volonté, sont de plus en plus atténués et affadis : on souscrirait volontiers à ce que dit M. Luccioni lui-même, à propos du *Banquet* (p. 126) : « ce qu'on retrouve, enfin, dans le *Banquet* — certainement postérieur à celui de Platon — ce sont les idées de Socrate, ou du moins un écho de ces idées, ou encore des idées qui tirent leur origine de telle ou telle opinion de Socrate ».

Il y aurait aussi de fortes réserves à présenter à l'occasion du chapitre IV (*L'empreinte socratique*) : il semble que M. Luccioni a mis de la complaisance à rapporter trop de choses à l'influence de Socrate. Par exemple, y a-t-il un peu de psychologie dans les portraits des stratèges assassinés de l'*Anabase*? C'est parce que Socrate avait le sens de la psychologie ; si Xénophon a la monarchie pour idéal politique, c'est parce que Socrate avait « détourné les esprits de la démocratie athénienne » ; si, dans la *Cyropédie*, Cyrus manifeste à tout instant sa piété, c'est parce que Socrate était profondément religieux. « Évidemment, avoue M. Luccioni, on peut toujours dire que Xénophon a prêté à son héros quelque chose de son caractère et, en particulier, que la piété de Cyrus ressemble à celle de Xénophon. » A mes yeux, il n'y a pas de doute : la piété formaliste et intéressée de Cyrus n'a rien à voir avec l'attitude intérieure de Socrate, et les tendances monarchistes de Xénophon lui viennent bien plutôt de ses amis les Lacédémoniens, auxquels il

devait son domaine de Scillonte. Je pense aussi qu'il y a de l'excès à établir un rapport entre le philosophe qui n'a pas voulu se dérober à une condamnation injuste en violant les lois de la cité et le vieil homme qui avait fait sa vie hors de sa cité et qui ne songea à se rapprocher d'Athènes que lorsque les Éléens l'eurent chassé de Scillonte et que les vicissitudes des alliances temporaires eurent réuni, pour un temps, Athènes et Sparte : on peut difficilement mettre au compte de son patriotisme personnel le fait qu'il perdit un fils à Mantinée dans les rangs athéniens.

En lisant le livre de M. Luccioni, on se rend compte à quel point Socrate est, pour nous, solidaire des témoignages platoniciens : pour prendre un ouvrage également récent, il n'est que de comparer le Socrate qui ressort des deux thèses de M. de Magalhães-Vilhena (le *Problème de Socrate* et *Socrate et la légende platonicienne*) avec le médiocre Socrate de Xénophon, qui rend incompréhensible aussi bien les fidélités passionnées que les inimitiés furieuses qu'il suscita, de son vivant et même après sa mort.

J. Humbert.

A. Scherer, *Gestirnnamen bei den indogermanischen Völkern*. Heidelberg, Winter, 1953 ; in-8°, 276 p. et 7 planches.

Dans ce livre, qui inaugure une série de recherches sur le vocabulaire des langues indo-européennes dans l'*Indogermanische Bibliothek*, éditée par H. Krahe, M. Scherer a groupé systématiquement le savoir actuel et ses recherches personnelles sur les noms des astres chez les peuples indo-européens. Les linguistes salueront avec satisfaction ce travail intéressant qui réunit en une monographie les résultats, concernant un ensemble restreint, mais important, du vocabulaire indo-européen, d'une enquête qui s'étend à toutes les disciplines de la linguistique.

L'auteur ne se borne, en effet, pas à poursuivre jusqu'à leur origine dans l'*urindogermanisch* un certain nombre de noms d'astres et d'établir le bilan de la nomenclature populaire des principaux phénomènes célestes dans les branches particulières de la famille indo-européenne, en examinant l'évolution sémantique des noms et les transformations de sens par l'étymologie populaire qui confèrent à l'histoire du vocabulaire stellaire un aspect particulièrement mouvementé. Il étudie aussi les débuts d'une terminologie savante à des époques où la tradition scientifique ou astrologique commence à fixer les noms des corps célestes et à les considérer comme des termes techniques. Les chapitres consacrés aux origines du zodiaque et des décans sont particulièrement instructifs sous ce rapport. En dissociant l'œuvre originale des Grecs des influences exercées sur eux par les nations orientales, notamment les Égyptiens, l'auteur y présente, contre W. Gundel, des vues nouvelles sur les subdivisions de l'écliptique.

L'intérêt du livre ne se limite ainsi pas à la linguistique. Dans sa préface, M. Scherer dit qu'il conçoit ce travail comme une étude préparatoire à une histoire des représentations astronomiques chez les peuples particuliers du groupe indo-européen et chez les ancêtres communs. En attendant la réalisation de cette promesse, l'historien des sciences glanera avec profit dans ce livre, où il trouvera une foule de renseignements sur l'origine et l'évolution des notions fondamentales de l'astronomie. Une série de planches, une bibliographie étendue et deux index, pour les matières et pour les noms, serviront à l'orienter dans ses lectures.

Ch. Mugler.

G. S. Kirk, *Heraclitus, The cosmic fragments*. Cambridge, 1954 ; in-8°, xvi-424 p.

De tous les penseurs présocratiques, Héraclite est resté le plus discuté. « Obscur » déjà aux yeux de ses lecteurs dans l'antiquité, il est encore aujourd'hui un sujet de controverse pour les historiens de la pensée grecque, et le désaccord ne se limite pas à quelques points secondaires, à la périphérie du système, mais concerne souvent des questions centrales. On considère ainsi Héraclite tantôt comme le constructeur d'un monde qui conserve indéfiniment même structure et même fonctionnement, tantôt comme un partisan de la représentation du retour éternel, la destruction périodique de l'univers s'opérant chez lui par des conflagrations générales. Ces divergences et, partant, l'incertitude qui continue à entourer la doctrine d'Héraclite, proviennent, d'une part, de ce que les interprètes modernes, et même Diels (p. xi), n'ont pas distingué avec toute la netteté désirable les fragments authentiques du penseur d'Éphèse des paraphrases d'auteurs qui ont souvent mal compris sa pensée, et, d'autre part, de ce que les citations sur lesquelles ils cherchent à fonder leurs thèses sont le plus souvent choisies arbitrairement dans les fragments.

Pour remédier à ces défauts et pour restituer une partie de la pensée d'Héraclite avec un maximum d'objectivité, G. S. Kirk soumet à un nouvel examen critique ceux des fragments d'Héraclite qui semblent avoir appartenu à des développements d'ordre cosmologique et au moyen desquels on peut espérer retrouver les traits essentiels de la physique d'Héraclite. Après une introduction consacrée à la date et la vie d'Héraclite et à la critique des témoignages de Platon, d'Aristote, de Théophraste et de la tradition doxographique (p. 1-30), l'auteur s'efforce de reconstruire le système cosmologique du penseur par une interprétation serrée des fragments soigneusement triés. A cette fin, M. Kirk subdivise le corpus des fragments authentiques en douze groupes, dont chacun a trait à un aspect particulier du devenir cosmique. Le groupe 5, par exemple, comprend les fragments authentiques 88, 126, 57, 99, ayant apparemment pour fin de démontrer que certains des opposés dans lesquels se dissout le devenir universel pour une observation objective se ramènent à l'unité du fait qu'ils se succèdent invariablement (p. 134-165). L'auteur exclut de ce groupe le fragment 106 de Diels, dont l'authenticité lui paraît douteuse ; mais il en tient compte, à titre de paraphrase, dans son commentaire à ce groupe. Les fragments ainsi groupés et, entourés d'ailleurs, plus largement qu'on n'a fait jusqu'à présent, du contexte où ils se trouvent cités, sont commentés par M. Kirk avec toutes les ressources d'une vaste érudition philologique et historique. Signalons, comme particulièrement intéressant, le commentaire aux fragments 30 et 31, dans le groupe 10, où l'auteur développe, en discutant les interprétations de cette partie de la physique héraclitienne depuis l'antiquité, ses idées sur la fonction du feu dans le système d'Héraclite et sur la « mesure » à laquelle cet élément y est soumis.

Cette méthode de classement et d'interprétation est excellente. Si elle donne l'impression, de prime abord, de comporter un élément arbitraire, ce n'est qu'apparence. On pourrait, en effet, être tenté de croire que, en choisissant dans la suite amorphe des fragments, telle que nous l'a léguée une tradition aveugle, des fragments particuliers pour les grouper autour d'idées centrales, M. Kirk risque de retomber dans le défaut qu'il a voulu éliminer de son étude, celui d'une interprétation subjective d'Héraclite. Il n'en est rien. Ce qui oriente le choix dans le classement de l'auteur, ce ne sont pas des vues subjectives sur la pensée d'Héraclite, mais la logique intrinsèque de ce système, suggérée à l'auteur par une longue familiarité avec les textes relatifs à Héraclite et par une certaine intuition de ce

que pouvait être le continu physique pour un penseur de l'an 500 avant notre ère. Ce contrôle de la construction philologique et historique par une critique relevant des disciplines scientifiques est indispensable pour la restitution des systèmes cosmologiques dont la tradition est défectueuse, comme elle l'est pour les présocratiques. La méthode en a été inaugurée par P. Tannery. Elle a eu d'illustres représentants dans l'érudition anglaise et allemande. L'auteur doit être considéré désormais comme un des maîtres de cette méthode.

Dans un épilogue, M. Kirk souligne les contours généraux de la cosmologie d'Héraclite, sans pousser la synthèse jusqu'à un résumé de tout le système. Ce résumé est impossible, selon l'auteur, sans une étude préalable des fragments « anthropocentriques », dont il n'a tenu compte qu'implicitement dans le présent travail, mais sur lesquels il envisage un travail spécial plus tard. Ces restrictions volontaires, jointes à une réserve excessive de l'auteur dans l'interprétation de certains traits de la physique héraclitienne, ont pour conséquence une certaine disproportion entre la partie centrale du livre, avec ses pénétrantes analyses, et ces pages finales. L'auteur y montre bien ce qui rapproche et ce qui distingue Héraclite des autres penseurs ioniens et des Pythagoriciens, il caractérise bien son système comme la première tentative de la spéculation archaïque de présenter le devenir cosmique, dans sa totalité, comme un processus réglé, *d'une manière permanente*, par la « mesure » à laquelle sont soumises l'action et la réaction entre les opposés que nous révèle l'expérience sensible. Il convenait peut-être d'ajouter que, de ce fait, le système d'Héraclite est aussi la première esquisse rationnelle d'un univers fini conservant indéfiniment la même forme et le même régime et évoluant dans un temps monodrome. Les échanges entre les opposés, que l'auteur conçoit parfois comme des oscillations entre des pôles extrêmes plutôt que comme des cycles à petite période, sont des restitutions d'énergie à brève échéance, rendant impossible toute accumulation d'une des composantes cosmiques au détriment des autres, et différant radicalement des restitutions à longue échéance qui caractérisent les systèmes à grandes périodes cosmiques. Les Érinnyes veillent chez Héraclite d'une manière permanente au maintien de la mesure. Chez Anaximandre, dont M. Kirk rapproche très justement la métaphore juridique du fragment 94 d'Héraclite, aucun principe ne prévoit la réparation immédiate des excès. L'injustice cosmologique, conjurée chez Héraclite, se commet effectivement chez le Milésien, et ses effets s'accumulent au cours des grandes phases cosmiques.

Mais cette observation ne concerne qu'un détail de la rédaction. Dans son ensemble, le livre de M. Kirk, rendu très maniable par des index établis avec soin, renseigne d'une manière exhaustive sur toutes les questions de la cosmologie d'Héraclite et rendra, par l'exactitude de la mise au point et par la richesse de sa documentation et de ses aperçus, les plus grands services aux érudits et aux chercheurs s'intéressant à la pensée présocratique.

Ch. Mugler.

Richard Robinson, *Plato's earlier dialectic*. 2e édition. Oxford, Clarendon Press, 1953 ; in-8°, 286 p.

Il est inutile de renouveler, à propos de la seconde édition de l'ouvrage de M. R. Robinson, *Plato's earlier dialectic*, les éloges que mérite à tous égards cette publication[1]. Qu'il nous suffise de dire en quoi cette nouvelle édition, rendue nécessaire

1. Voir *Revue de Philologie*, XXII, 1948, p. 184.

par l'épuisement de la première, diffère de la précédente. Le nombre des pages est plus grand (286 contre 239). Mais les chapitres n'ont pas tous été retouchés : seuls ceux qui sont consacrés au *Ménon* (ch. VIII) et à la *République* (ch. X) ont été remaniés. Et, d'autre part, un treizième chapitre a été ajouté : il traite du *Parménide*. Le chapitre VIII a été profondément modifié. M. Robinson, à la suite de certaines critiques adressées à sa première édition, a repris complètement l'analyse du passage difficile du *Ménon* (86 c-89 e), où Socrate examine si la vertu peut s'enseigner ou non. L'interprétation de ce texte est particulièrement délicate. En effet, Socrate essaie, dans ces quelques pages, de découvrir la qualité d'une chose — la vertu — dont il ignore la nature : il ne peut donc que raisonner par hypothèse sur la possibilité ou l'impossibilité de l'enseigner. Mais quelle est exactement cette hypothèse et quelle est la nature du raisonnement employé? M. Robinson en distingue avec soin les principales articulations et montre que l'hypothèse en question consiste à supposer que la vertu est une science, affirmation toute provisoire, qui sera, d'ailleurs, réfutée plus tard. Dans le chapitre X, consacré à l'emploi de l'hypothèse dans la *République*, plusieurs paragraphes ont subi d'heureuses retouches. Les plus importantes affectent d'abord les paragraphes 5 et 6, dont la rédaction a été assez profondément modifiée : l'auteur y expose, plus clairement encore que dans la première édition, son interprétation de la phrase de 533 c sur la méthode dialectique qui « détruit les hypothèses » et précise quelle est pour Platon cette « marche », cette « ascension », qui conduit l'âme des hypothèses jusqu'au principe. Un nouveau paragraphe, qui devient le huitième, établit un rapprochement intéressant entre l'exposé de la méthode dialectique dans la *République* et la description de la méthode hypothétique dans le *Phédon* (cf., en particulier, 101 c, e). Mais l'innovation la plus importante est, sans doute, l'addition d'un chapitre qui étudie l'hypothèse dans le *Parménide*. La première édition renfermait déjà plusieurs remarques relatives à ce dialogue. Mais, cette fois, M. Robinson nous donne une étude approfondie qui complète et achève son analyse de la notion d'hypothèse chez Platon. Cependant, on sait combien l'interprétation du *Parménide* est difficile et reste controversée. On ne s'étonnera donc pas si les conclusions auxquelles arrive M. Robinson peuvent, dans une certaine mesure, paraître contestables. Comme le remarque fort justement l'auteur, l'idée que l'on se fait du rôle et de la valeur de la dialectique dans le *Parménide* dépend essentiellement de la façon dont on interprète l'ensemble de ce dialogue. Quoi qu'il en soit, cet excellent travail me paraît indispensable à quiconque s'intéresse non seulement au platonisme, mais encore à l'histoire de la logique : souhaitons que M. Robinson rédige un jour cette histoire.

Pierre LOUIS.

Marion SORETH, *Der platonische Dialog Hippias Maior*. Reihe ZETEMATA, Monographien zur Klassischen Altertumswissenschaft, Heft 6. Munich, Beck, 1953 ; in-8°, VIII-64 p.

Parmi les *Dialogues* dits « socratiques » l'*Hippias Majeur* occupe une place de choix, car il annonce déjà, à bien des égards, les grands dialogues de la maturité. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle certains critiques, et des meilleurs, ont cherché et trouvé des arguments pour rejeter la tradition qui attribuait cet ouvrage à Platon. Il semble qu'à l'heure actuelle nul ne songe plus sérieusement à nier que le dialogue présente des traits incontestablement platoniciens. Le dernier mot sur ce problème me semble avoir été dit par A. Diès, qui, dans *Autour de Platon* (1927, II, p. 289-290), s'étonne avec raison de voir des critiques faire valoir,

contre l'authenticité de l'*Hippias Majeur*, la présence dans ce dialogue de formules qu'ils admettent fort bien dans un autre dialogue socratique, l'*Euthyphron*. Le livre de Marion Soreth se devait de traiter cette question de l'authenticité. Mais l'auteur n'y revient, pour ainsi dire, que pour mémoire. Il en fait brièvement l'historique, en remontant jusqu'au début du XIX^e^ siècle. Les pages 1-4 constituent, me semble-t-il, une bonne bibliographie de la question, et une bibliographie qui ne comporte pas seulement des titres, mais aussi quelques analyses. On peut regretter cependant qu'aucune mention n'y soit faite de la notice de A. Croiset dans l'édition Guillaume Budé (Platon, *Œuvres complètes*, tome II). Le reste de l'ouvrage s'attache à donner un commentaire du dialogue, c'est-à-dire une étude détaillée de la doctrine à partir d'une analyse critique du texte et de rapprochements avec d'autres dialogues. Au total, cet excellent travail est la première étude d'ensemble d'un dialogue souvent trop méprisé. Et si cette monographie est brève, ce qui n'est pas un défaut, c'est d'abord parce que l'*Hippias Majeur* lui-même est relativement court, mais c'est aussi parce que l'auteur a su se limiter à l'essentiel.

Pierre Louis.

Emmanuel Michelakis, *Platons Lehre von der Anwendung des Gesetzes und der Begriff der Billigkeit bei Aristoteles*. Munich, Max Hueber, 1953 ; in-8°, 52 p.

C'est toujours une recherche profitable que de comparer l'enseignement d'Aristote à celui de son maître Platon : leurs pensées restent unies par tant de liens. C'est ce qu'a fait, à propos de la notion de loi et de celle d'équité, M. E. Michelakis dans une étude malheureusement un peu mince. Cette plaquette a un plan très simple : elle comporte deux chapitres consacrés le premier à Platon, le second à Aristote. De nombreux textes sont cités, analysés et rapprochés, en particulier pour Platon, des passages des *Lois*, mais aussi du *Politique*, du *Sophiste*, de la *République*, du *Gorgias* ; pour Aristote, de l'*Éthique à Nicomaque*, de la *Politique*, de la *Rhétorique*. Un index (p. 48-51) donne d'ailleurs la liste de ces références, tandis qu'un autre présente le relevé d'un certain nombre de termes étudiés, en particulier de mots grecs : ce détail suffit à montrer le soin avec lequel cet ouvrage a été rédigé.

Pierre Louis.

E. P. Papanoutsos, *La Catharsis des passions d'après Aristote*. Collection de l'Institut français d'Athènes, vol. 71. Athènes, 1953 ; in-8°, 42 p.

Parmi les nombreux problèmes que pose l'interprétation d'Aristote, l'un des plus délicats est sans doute celui de la signification exacte du mot *Catharsis*, dans la fameuse définition de la tragédie, au chapitre VI de la *Poétique* : le mot n'est suivi d'aucune explication, malgré la promesse qui en était faite au livre VIII de la *Politique* (voir, à ce propos, l'ouvrage récent de D. de Montmollin, *la Poétique d'Aristote*, Neuchâtel, 1951, p. 174-176). On aura une idée des discussions que ce problème a soulevées en parcourant les premières pages de l'opuscule que M. Papanoutsos vient de publier sur la question. Ce n'est, d'ailleurs, pas la première étude que l'auteur consacre à ce problème qui touche à la fois à la psychologie, à l'esthétique et même à la philologie, mais cette fois il l'examine pour lui-même et s'efforce d'en apporter une solution définitive. Sans doute, l'interprétation qu'il propose n'est-elle pas absolument originale, mais il faut reconnaître que les ana-

lyses sur lesquelles elle s'appuie sont solides et bien conduites. Après avoir brièvement passé en revue les diverses solutions présentées jusqu'ici, M. Papanoutsos fait remarquer que, pour comprendre les idées d'Aristote sur la poésie, il est indispensable de confronter ces idées avec les théories correspondantes de Platon. Cette confrontation parfaitement légitime permet de préciser la pensée d'Aristote sur l'imitation poétique et sur le rôle et la portée de la *catharsis*. Lorsqu'on lit dans la *Poétique* (1449 b 23-27) que la poésie tragique effectue par la crainte et la pitié « la catharsis de ces passions », il faut entendre par là que la tragédie, qui se donne pour tâche d'émouvoir la crainte et la pitié dans l'âme des spectateurs, « épure ce genre de passions et, par conséquent, amène l'âme à goûter non pas la crainte et la pitié ordinaires, c'est-à-dire des émotions dénuées de toute signification particulière, des sentiments déraisonnables et indisciplinés, ordinairement en désaccord entre eux, et dont l' « amétrie » rompt l'harmonie intérieure de l'âme, mais une crainte et une pitié *épurées*, c'est-à-dire des émotions qui jaillissent dans notre âme au moment où nous saisissons un sens moral et religieux profond, et du fait que nous avons saisi ce sens » (p. 26-27). Comme l'auteur le souligne lui-même dans une note additionnelle (p. 38 et sq.), son interprétation se rencontre avec celle de S. H. Butcher et celle, plus récente, de M^me^ Timpanaro Cardini. On sera certainement d'accord avec lui pour reconnaître que « le fait que trois chercheurs, indépendants l'un de l'autre, arrivent à la même conclusion, ne saurait être considéré comme une coïncidence purement accidentelle ».

Pierre Louis.

J. Isaac, O. P., *Le « Peri Hermeneias » en Occident, de Boèce à saint Thomas. Histoire littéraire d'un traité d'Aristote.* Paris, Vrin, 1953 ; in-8°, 192 p.

Il n'existe encore aucun ouvrage d'ensemble sur l'histoire des œuvres d'Aristote. Mais plusieurs monographies ont déjà été publiées qui préparent les principaux documents nécessaires à ce travail de synthèse. Le livre de M. J. Isaac apporte sa pierre à l'édifice en construction. Il ne se propose pas d'étudier l'histoire complète du *Peri hermeneias* depuis sa rédaction jusqu'aux temps modernes, mais seulement depuis l'époque où, « à l'aube du VI^e^ siècle, Boèce le traduit et le commente à l'usage des Latins, jusqu'au moment où Guillaume de Moerbeke en donne une nouvelle version, et où saint Thomas le met à la portée des jeunes philosophes du XIII^e^ siècle » (p. 7-8). L'objet de cette étude est donc strictement limité dans le temps. Mais la période étudiée par M. Isaac est d'une importance toute particulière, puisqu'elle correspond à la transmission des œuvres d'Aristote à travers le Moyen Age et à son utilisation par les théologiens. C'est ce dernier problème que l'auteur a étudié plus spécialement. Et je dois dire que, dans les limites ainsi fixées, il a fait un travail parfaitement documenté. Mais son livre n'intéressera sans doute qu'un petit nombre de spécialistes. Il rendra grand service à tous ceux qui se préoccupent de connaître l'histoire de l'aristotélisme au Moyen Age ; il risque de décevoir quelque peu ceux qui s'intéressent au problème plus général de l'histoire complète des œuvres d'Aristote. Loin de moi la pensée de reprocher à M. Isaac d'avoir limité son sujet à l'histoire du *Peri hermeneias* de Boèce à saint Thomas. Ces limites sont parfaitement légitimes. Je regrette seulement que, lorsqu'il traite incidemment de problèmes historiques qui débordent ce cadre, sa documentation laisse quelque peu à désirer. Ainsi, à propos de la date de composition du *Peri hermeneias*, il ne me paraît guère possible d'admettre qu'on doive la reculer à la fin de la carrière d'Aristote (p. 11). F. Nuyens, qui a étudié, grâce à

un critère très valable, la chronologie des œuvres d'Aristote (*L'évolution de la psychologie d'Aristote*, trad. française, La Haye-Paris, 1948), place la composition du *Peri hermeneias* dans ce qu'il appelle la période de transition, c'est-à-dire dans les années 347-336, entre le premier et le second séjour d'Aristote à Athènes (p. 110-111). Les arguments que présente F. Nuyens paraissent autoriser l'affirmation prudente qu'il formule. Il ne s'agit donc pas du dernier en date « des écrits logiques du philosophe », comme le dit l'auteur après J. Chevalier (p. 11). Un autre point sur lequel M. Isaac me paraît disposer d'une documentation insuffisante, c'est l'histoire des œuvres d'Aristote dans l'antiquité. Il semble admettre sans discussion (p. 12) le récit de Plutarque et de Strabon, alors que beaucoup de critiques depuis O. Hamelin se demandent quel crédit doit être accordé à cette fable (cf., par exemple, P. Moraux, *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote*, Louvain, 1951, p. 1-2). Mais je m'empresse de dire que M. Isaac est excusable, car ces questions n'entraient pas directement dans le cadre qu'il avait choisi. Son sujet proprement dit a été traité d'une façon si claire, si précise et si complète que son travail apparaît comme définitif.

Pierre Louis.

Aristote, *Petits traités d'histoire naturelle*, texte établi et traduit par R. Mugnier (Collection G. Budé). Paris, Les Belles-Lettres, 1953 ; in-8°, 134 p., en majeure partie doubles.

Il faut remercier M. Mugnier de nous donner cette édition des *Parva Naturalia*, fondée sur une étude personnelle des manuscrits. Se référant à des articles qu'il a publiés autrefois dans les *Mélanges Desrousseaux*, et plus récemment dans la *Revue de Philologie*, il rappelle que ces traités sont conservés dans cinquante manuscrits et indique que ces manuscrits pourraient se répartir en trois familles. Il estime que, dans la famille composée des manuscrits *E*, *Parisinus Graecus* 1853, *M*, *Urbinas Graecus* 37, et *Y*, *Vaticanus Graecus* 261, *E* est un véritable prototype qui a engendré directement *M* et *Y*, et indirectement les autres manuscrits de la famille. P. 15, M. Mugnier indique, sans donner d'ailleurs de raison décisive, qu'il suit en principe la famille *E M Y* ; il reconnaît qu'il doit faire également appel aux autres familles ; à partir de 464 b 19, *E* et *Y* font défaut et l'édition est fondée sur *M*, sur *L S* et sur *Z*. Enfin, l'Introduction donne, sans rien apporter de nouveau, quelques indications sur la chronologie probable de ces traités par rapport aux autres traités d'Aristote.

L'apparat critique est précis, parfois trop détaillé, et accueille notamment, en ce qui concerne le manuscrit *E*, un certain nombre de fautes banales qui auraient pu être avantageusement laissées de côté : ainsi 442 b 3 συνειδεῖν, 443 b 3 ἀπολαύην, 31 μιγνοῦντες, 446 b 9 φαιρόμενον, 447 a 24 μιγνυμένει, 451 a 30 ἴδεν, etc... Les notes critiques ne sont pas rédigées de façon très systématique et elles ne sont pas toujours présentées de façon positive ; elles présentent parfois quelque gaucherie : ainsi en 438 a, ὀθόνησι est mentionné deux fois, une fois comme leçon des edd., une fois comme leçon d'Alexandre d'Aphrodise.

En ce qui concerne le choix des leçons, bien que l'éditeur s'attache en principe à la famille *E M Y*, la méthode reste pourtant éclectique (cf. les conclusions de la p. 16). Dans le détail même de l'orthographe, certaines variantes sont notables. Pour le nom du poumon, l'orthographe ancienne est certainement πλεύμων. Elle est attestée par *E* en 444 b, par *Z* en 470 b sqq. Enfin, le texte adopté présente

parfois des difficultés grammaticales. C'est ainsi que, en 469 b, je comprends mal la syntaxe du ἄν δέχηται.

La traduction comporte quelques inexactitudes : par exemple, 437 a 21, γλίχονται ne peut pas signifier « on hésite », mais plutôt « on recherche ». Ces textes sont difficiles et il n'est pas sûr que la traduction de M. Mugnier permette toujours de bien les entendre. Soit 437 b 24 sqq., où se trouve citée, à propos de la vision, la célèbre comparaison de la lanterne. Le traducteur a méconnu la construction de ἔοικε avec le participe νομίζοντι, qui signifie « a tout l'air de croire » et non « ressemble à celui qui croit » ; il ne semble pas avoir compris et, en tout cas, il n'a pas traduit le ὁτὲ μὲν, qui signifie « tantôt » et qui est repris ensuite après la citation. Quant au texte d'Empédocle lui-même, qui a été beaucoup discuté (et pour lequel il aurait fallu renvoyer au texte des *Vorsokratiker*, à l'article de M. Verdenius dans les *Studia Vollgraff*, à celui de M. Mugler dans la *Revue de Philologie*, 1951), on se demande comment M. Mugnier comprend sa propre traduction. On pourrait parfois lui reprocher de donner une version française qui aide peu à saisir le sens du texte grec.

P. Chantraine.

F. Wehrli, *Herakleides Pontikos* (Die Schule des Aristoteles, Heft VII). Bâle, Benno Schwabe, 1953 ; in-8°, 124 p.

L'entreprise de M. F. Wehrli progresse régulièrement suivant un plan bien conçu et exécuté avec méthode. Les textes, accompagnés d'un apparat critique, sont groupés selon qu'ils se rapportent à la biographie ou aux diverses œuvres ; une seconde partie rassemble les éléments d'un commentaire précis. Comme beaucoup de disciples d'Aristote, Héraclide du Pont est un polygraphe, auteur d'œuvres très diverses, dont il est souvent difficile de se faire une idée. La note des p. 64-66 examine les principaux problèmes posés par la liste des œuvres d'Héraclide et montre, par exemple, que la distinction entre dialogues comiques et tragiques se réfère à un classement usuel dans les écoles platonicienne et aristotélicienne. M. Wehrli discute également la teneur de la liste transmise par Diogène Laërce et fait voir qu'elle a subi diverses altérations.

Une partie des œuvres d'Héraclide concerne la critique littéraire. Il a écrit des traités sur Homère, sur Homère et Hésiode, sur Archiloque et Homère. Il s'est également occupé des trois poètes tragiques. Mais il est parfois malaisé de déterminer la nature d'un traité dont nous ne connaissons que le titre. On verra, dans une note brève et substantielle de la p. 119, comment l'ouvrage intitulé χαρακτῆρες peut concerner soit l'étude des caractères, soit celle des genres de style et quels arguments peuvent être avancés en faveur de chacune des deux interprétations.

Les fragments sont publiés avec un apparat critique rigoureux et instructif. L'éditeur, avec raison, ne propose que peu de conjectures nouvelles. Dans le fragment 75 (*Anecdota Graeca* de Bekker, I, p. 145), il corrige l'inintelligible τὸ δένδρον en τὸ δεύτερον : la correction n'est pas paléographiquement inadmissible, mais pourquoi une expression aussi simple que τὸ δεύτερον s'est-elle altérée?

P. Chantraine.

Povl Johs. Jensen, *Plotin*. Copenhague, Munksgaard, 1948 ; in-8°, 217 p.

Comme on s'en rendra compte à la date de parution, le livre que nous signalons

ici n'est plus tout récent. Il est question, dit-on, de le publier en français. Nous n'en tenons pas moins à le mentionner sans plus attendre.

Laissant à d'autres le soin de scruter la psychologie de Plotin ou d'examiner la cohérence de son système, l'auteur s'efforce — tentative dont il se rend compte lui-même qu'elle est presque contradictoire — de faire revivre par son analyse l'unité de vision dont témoigne toute l'œuvre de Plotin.

L'auteur ne croit pas à une évolution intérieure à l'œuvre. Tout était donné dans une expérience qu'il n'était question que de monnayer avec plus ou moins de bonheur. En revanche, il note que, pour comprendre cette expérience, il importe de replacer Plotin dans son milieu, qui n'est plus du tout celui de Platon, pas davantage le nôtre, mais dont les écrits hermétiques nous ouvrent partiellement l'intelligence. C'est pourquoi le premier chapitre est consacré à une étude rapide de ces écrits, en particulier de la première partie de l'*Asclépius* (l'édition Nock-Festugière comportait à l'époque le *Corpus Hermeticum* et l'*Asclépius*). Suit un exposé de la vie de Plotin et de son activité littéraire.

Sans s'astreindre aucunement à suivre le plan — s'il en existe — des *Ennéades*, l'auteur analyse la pensée de Plotin en l'ordonnant suivant les thèmes essentiels que dégage une lecture attentive de l'ouvrage : les deux mondes auxquels l'homme participe, l'Un indicible, ineffable et supérieur à toute catégorie, la vie, l'esprit, l'âme, âme du monde et âmes particulières, le Logos, son rôle dans la création, le problème du destin et de la liberté, la contemplation, enfin.

Revenant alors à des considérations plus historiques, l'auteur examine le traitement que fait subir Plotin aux philosophes, ses devanciers, dont il s'inspire. Platon est évidemment pour lui l'autorité qu'on ne discute pas. Il n'en est pas moins vrai qu'il lit volontiers chez son maître ses propres théories. C'est ainsi que le *Parménide*, dialogue du reste difficile à interpréter, fournit à Plotin une confirmation prétendue de sa propre expérience. Le dialogue a, en fait, une portée toute différente dans le contexte platonicien. La critique que Plotin propose des dix catégories d'Aristote, et la proposition qu'il fait de les remplacer par les catégories platoniciennes du *Sophiste*, ne respecte pas davantage, quant au fond, la perspective de Platon. L'auteur ne croit visiblement pas à l'édification d'une *philosophia perennis*, où chacun apporterait des matériaux susceptibles de se souder aux autres et sans doute a-t il raison de nous rendre attentifs aux climats historiques. Il n'en reste pas moins qu'il importerait aussi de montrer en quel sens Plotin demeure un authentique platonicien.

Ce sont les gnostiques que Plotin trouve sur son chemin, et il a conscience d'être contre eux le défenseur de l'hellénisme. Il lui est douloureux de constater que les gnostiques font des adeptes précisément parmi ceux dont l'intérêt aux choses de l'esprit pourrait les rendre aptes à puiser aux sources pures de la culture grecque. Plotin s'inquiète, en particulier, de voir le drame personnel prendre une place, qu'il juge disproportionnée, aux dépens de l'harmonie cyclique du cosmos. Plotin s'en tiendra là. Ce sera le rôle de Porphyre de mener la lutte contre l'Église chrétienne elle-même.

Étant donné l'attitude hostile de Plotin, il peut paraître paradoxal que les mystiques chrétiens aient subi si profondément son influence. Paradoxe qui n'est qu'apparent, car Plotin représentera plus tard pour les chrétiens l'hellénisme sous sa forme la plus spiritualiste. Il est vrai que le christianisme brisera les cadres de la pensée grecque en y introduisant l'inimaginable incarnation et la scandaleuse rédemption, mais Plotin aura fourni les termes dans lesquels les mystiques chrétiens trouveront naturel de s'exprimer.

Les derniers chapitres de l'ouvrage de Povl Johs. Jensen montrent précisément l'âme en route vers la contemplation ineffable de l'Un, où tout s'achève au delà des concepts dans la totale solitude.

On a beaucoup discuté pour savoir si la pensée de Plotin était moniste ou dualiste, s'il considère la création corporelle comme un mal ou comme un bien. Et il semble que les deux thèses puissent se soutenir avec textes à l'appui. Selon l'auteur, il serait anachronique d'attribuer à Plotin le dessein de résoudre une telle antinomie. S'il semble adopter des positions contradictoires, c'est qu'il s'oriente différemment. Quand il regarde le monde du côté de son principe, quand il a, pour ainsi dire, la lumière du soleil dans le dos, il se satisfait de l'harmonie de l'univers et sa conception semble exclure le dualisme : la création corporelle trouve son sens et sa nécessité. Mais, quand il se retourne — et c'est son attitude fondamentale, vitale, existentielle — et aspire à retrouver le principe et à se joindre à lui, quand il regarde le monde à contre-jour, alors il semble avoir une conception dualiste, car il a hâte de se libérer du corps et de tout ce qui l'entrave dans son ascension purificatrice.

Il est clair que le christianisme exclut le dualisme d'une façon autrement décisive que le plotinisme. L'image de l'éclairage direct et du contre-jour n'en demeure pas moins excellente pour montrer aux hommes de bonne volonté que l'ascétisme chrétien, la fuite du monde, ne contredit en rien le dogme de la création du monde corporel par l'unique créateur de la chair et de l'esprit. Nous laisserons la question ouverte de savoir dans quelle mesure les problèmes posés par les textes de Plotin sont ainsi résolus.

A. Raulin.

Pytheas von Massalia, collegit H. J. Mette (Kl. T. für Vorlesungen und Uebungen, 173). Berlin, De Gruyter, 1952 ; in-8°, iv-52 p.

La collection des *Kleine Texte* a le mérite de présenter, sous une forme brève et commode, mais en même temps strictement scientifique, des textes rares ou curieux, pour lesquels on ne disposait pas d'édition satisfaisante. Le *Pytheas* de M. Mette répond à cette définition et recevra certainement un accueil très favorable. C'est probablement par Cratès de Pergame que le savant hambourgeois a été conduit à s'occuper de Pythéas. Il vient de publier sur Cratès grammairien un volume utile, dont nous avons rendu compte dans cette revue, mais il s'est également intéressé, dans son livre *Sphairopoiia*, à la cosmologie de Cratès. Or, Cratès de Pergame s'est lui-même inspiré de Pythéas de Marseille, le premier Grec qui ait écrit un ouvrage sur l'Océan. Nous nous faisons généralement de Pythéas une idée assez vague, aussi brumeuse que ces mers septentrionales dont il traitait dans son livre. On mesurera dans l'Introduction de M. Mette l'importance de Pythéas pour l'histoire des sciences, et notamment de la géographie. On verra, par exemple, dans le *Fr.* 2 comment Pythéas a donné une explication correcte du phénomène des marées. Dans l'antiquité, les savants ont adopté à l'égard de Pythéas des attitudes diverses. Polybe accusait Pythéas de tromper ses lecteurs (*Fr.* 7 *a*), à propos des dimensions de la Grande-Bretagne, qu'il prétendait avoir parcourue, et de Thulé. En revanche, des savants aussi considérables que Cratès de Pergame, Ératosthène et Poseidonios, ont subi l'influence de Pythéas. On trouvera sur ces problèmes des indications précises dans l'*Einleitung* de M. Mette et dans un précieux index des sources.

Les fragments sont publiés avec un apparat critique bien rédigé et clair. Parmi

les quelques corrections nouvelles que l'éditeur a dû proposer, je signalerai *Fr.* 6 *e* et *f* 'Ωστιδαίους, que le rapprochement d'autres fragments de Pythéas rend probable. Bref, M. Mette ne saurait être trop remercié pour ce petit livre, qui nous fournit, enfin, un texte de Pythéas bien établi.

P. Chantraine.

B. A. Van Groningen, *La poésie verbale grecque : essai de mise au point* (Med. d. kon. Nederl. Akad. van Wetensch., nouv. série, 16, 4). Amsterdam, 1953 ; in-8°, 103 p.

Cet essai, dédié *Arati manibus*, propose une réhabilitation d'Euphorion et d'Aratos à partir des conceptions que E. Howald a défendues dans *Das Wesen der lateinischen Dichtung* (Zurich, 1948). L'auteur constate que les deux poètes ont eu des admirateurs fervents dans l'antiquité, et non des moindres : c'est là une présomption pour penser qu'ils sont aujourd'hui injustement dépréciés. Ils seraient les meilleurs représentants de la « poésie verbale », d'une « poésie pure » qui se désintéresse des idées et recherche seulement la perfection formelle, la musique du vers. L'auteur aime se référer à l'abbé Bremond et à Mallarmé, et c'est seulement dans sa conclusion (p. 92) qu'il marque les limites de ce rapprochement qui, en effet, peut surprendre (cf. les réserves de E. Burck sur la méthode de Howald, *Gnomon*, 1953, p. 396).

Telle est l'idée directrice. La démonstration accorde une place peut-être excessive aux considérations générales, par exemple le chap. III, consacré aux « origines du genre verbal ». La défense d'Aratos (chap. IV) paraît un peu sommaire : six vers étudiés pour leurs allitérations, sept vers où l'auteur « laisse au lecteur la tâche agréable d'y découvrir tous les raffinements de son et le filigrane des mots » (p. 80), et une longue discussion de l'épigramme de Callimaque, *A. P.* IX, 507, pour laquelle l'auteur donne une interprétation nouvelle, dont il reconnaît lui-même (p. 99) le caractère hypothétique (on admet malaisément que le poète des *Aitia* considère ici Hésiode comme un maître de style et non comme le patron du genre didactique).

Le chap. II apporte, en revanche, une intéressante étude sur le style et la métrique d'Euphorion : l'auteur montre qu'Euphorion s'apparente à Callimaque plus qu'à Lycophron et il fait justice des reproches d'obscurité, de pédantisme et de sentimentalité qu'on lui a souvent adressés. Est-ce à dire, cependant, qu'Euphorion n'ait visé qu'à la « poésie pure »? On en doutera : l'auteur concède lui-même plus loin (p. 74) qu'Euphorion épigrammatiste est « plutôt poète érudit que poète verbal ». Et c'est bien l'impression qui se dégage des fragments conservés. Euphorion aime les illustrations mythologiques (fr. 9, 11 Powell) ; en dépit de quelques exceptions, il préfère les traditions rares (fr. 99, 105, 109, et, en général, les nombreux fragments relatifs au Cycle troyen) ; il réunit des avis opposés (fr. 34), fait de l'étymologie (fr. 57, 90, 96) ou risque de curieuses exégèses rationalistes (fr. 68). C'est parce qu'il est érudit que les scholiastes se plaisent à citer ce μύστης τῶν Ἑλληνικῶν μυθολογημάτων ἢ τελεσιουργημάτων (lemme de l'épitaphe de Théodoridas, *A. P.* VII, 406 ; cf. les fr. 13, 14, 36 sur la Passion de Dionysos). Mais, si l'on ne doit pas sous-estimer le goût d'Euphorion pour une matière originale, voire étrange ou romanesque, l'auteur a certainement raison d'attirer l'attention sur les mérites de l' « artiste ».

Francis Vian.

PLUTARCHI, *Vita Demetri Poliorcetis*, a cura di E. MANNI. Florence, La nuova Italia, 1953 ; in-8°, XXIV-122 p.

La Biblioteca di Studi superiori s'enrichit d'une édition de la *Vie de Démétrius Poliorcète* de Plutarque, due aux soins de M. E. Manni, qui s'était préparé à cette tâche par un livre sur Démétrius Poliorcète, paru en 1952. Le texte reproduit purement et simplement celui de K. Ziegler, au tome III des *Vitae parallelae* de l'édition Teubner, sans même donner un choix de notes critiques. Le commentaire ne vise jamais ni à justifier le texte ni à éclairer le style ou le vocabulaire de Plutarque, qui présentent pourtant plus d'une difficulté (par exemple dans le chapitre d'introduction). On peut le regretter, mais, dans la notice comme dans les notes, M. Manni n'a voulu que faire œuvre d'historien. L'introduction cherche à définir la valeur historique de l'ouvrage et à retrouver les sources diverses de Plutarque : certains chapitres, les premiers, par exemple, sont favorables au fils d'Antigone le Borgne, d'autres, influencés par une tradition athénienne, lui sont hostiles. Certaines déformations des événements historiques sont dues aux intentions moralisatrices de Plutarque. Enfin (cf. p. XXII), quelques erreurs chronologiques peuvent être relevées.

Les notes discutent avec un grand déploiement d'érudition une foule de détails historiques : citons, à titre d'exemple, la note sur l'iconographie de Démétrios. Nous le connaissons par des monnaies ; il y a aussi divers portraits hellénistiques, dont l'attribution à Démétrios est discutée. M. Manni précise les données du problème et indique les positions diverses de savants comme M. Buschor et M. Ch. Picard.

P. CHANTRAINE.

Paul CLOCHÉ, *Alexandre le Grand et les essais de fusion entre l'Occident gréco-macédonien et l'Orient*. Neuchâtel, Éditions H. Messeiller, 1953 ; in-8°, 312 p.

Auteur, entre autres, d'un livre fort estimable sur Démosthène, M. Cloché ne pouvait manquer de s'intéresser à Alexandre, après U. Wilcken, G. Radet et Mr. Tarn, notamment ; c'est, d'ailleurs, à la mémoire de G. Radet qu'est dédié son ouvrage.

Destiné à un public large, le livre se lit agréablement, malgré l'absence de cartes, d'*indices* et de bibliographie. L'auteur, bien qu'il ait renoncé volontairement à tout apparat érudit, ne peut parfois s'empêcher de discuter des opinions émises par quelque prédécesseur qu'il désigne alors par des formules, telles « l'auteur d'un des ouvrages les plus récents », etc... ; ces combats contre des ombres anonymes paraissent, en l'occurrence, particulièrement vains.

Le récit détaillé de l'épopée même d'Alexandre occupe presque les deux tiers de l'ouvrage ; M. Cloché suit son héros pas à pas et ne manque pas d'insister tant sur sa dureté envers les villes grecques conquises que sur sa religiosité. Un lapsus, vers la fin de la p. 108 : Phrada n'est pas Peschaver, mais Farah. P. 61, l. 24, lire : au Hâpi.

Décrire ensuite, en 107 pages, toutes les conséquences de la conquête était une gageure bien difficile à tenir et les titres des ch. XII à XVII (Vue d'ensemble sur l'œuvre d'Alexandre — Les institutions politiques et administratives dans les États des successeurs d'Alexandre — La vie sociale et les relations économiques — La vie intellectuelle — La production artistique — Les transformations reli-

gieuses) ne correspondent qu'approximativement au second titre du livre. Chacun des tableaux brossés est intéressant, mais est terni parfois par des détails inexacts et des à peu près.

Vu la diffusion qu'aura certainement l'ouvrage, j'espère ne pas abuser si je précise quelques points concernant surtout l'Égypte ptolémaïque : la colonie juive de langue araméenne était faible et celle d'Éléphantine même avait disparu dès l'époque perse (cf. p. 223 et 238) ; la date de Manéthon ne fait pas difficulté (cf. p. 235 et 253) ; nous ne savons plus l'emplacement du tombeau d'Alexandre (cf. p. 258) ; le tombeau de Pétosiris fut construit avant le règne de Ptolémée Ier (cf. p. 259). On est, d'autre part, surpris de voir mentionner (p. 241) Jupiter comme « dieu des Hellènes » et les douze tribus d'Israël à l'époque de Ptolémée II. Enfin, une phrase comme : « ... les rivages du Liban, où les Phéniciens continuaient à se servir de leur dialecte hébraïque traditionnel » (p. 238) accumule les confusions.

Il est fâcheux aussi que cet ouvrage, imprimé sur un papier riche, contienne tant de fautes d'impressions, parfois grossières. Une note liminaire fait, d'ailleurs, allusion à des difficultés matérielles, auxquelles s'est heurté l'auteur. Pour les noms propres, signalons, entre autres, qu'il faut lire : p. 62, l. 16 : Marsa-Matrouh ; p. 116, l. 32 : Koiranos ; p. 183, l. 26 : Artabaze ; p. 278, l. 12 : Bouto.

J. Schwartz.

Eugenio Manni, *Demetrio Poliorcete*. Roma, Angelo Signorelli, editore, 1952 ; gr. in-8°, 128 p.

M. Manni s'est fait connaître, ces dernières années, par un certain nombre d'ouvrages et d'articles qui concernent soit l'époque hellénistique, soit les derniers temps de la république romaine, soit le IIIe siècle p. C. Il s'attache surtout aux problèmes chronologiques et ses travaux ont été favorablement accueillis par la critique. Son livre sur Démétrius Poliorcète est un travail préalable à l'édition de la *Vie de Démétrius* de Plutarque qu'il a donnée en 1953. En cinq chapitres sont racontées les diverses parties de la vie de l'Antigonide, jalonnée par la paix de 311, la prise d'Athènes, la bataille d'Ipsos et l'accession au trône de Macédoine ; entre sa chute et sa mort se placent deux années de captivité.

L'exposé est clair, les notes sont abondantes ; toutes les discussions un peu poussées, notamment celles qui concernent la chronologie, sont renvoyées à un appendice qui occupe, à lui seul, presque la moitié d'un ouvrage, où plus d'une question est débattue avec modération et courtoisie, mais sans faiblesse. Tel qu'il est, l'ouvrage offre une bonne mise au point pour une période de l'histoire des Épigones, particulièrement embrouillée.

J. Schwartz.

A. Traversa, *I cinque libri del « Catalogo delle Donne »*, dans *Maia*, juillet-décembre 1951 (tiré à part de 13 p.).

Cet article est antérieur à l'édition que le même auteur a donnée du *Catalogue* pseudo-hésiodique (cf. *Revue de Philologie*, 1952, p. 236). Rapprochant une indication de Suidas de celle que fournit un commentaire d'Antimaque, publié en 1935, M. Traversa en conclut que *Catalogue des Femmes* et *Éhées* sont les deux titres d'une seule et même œuvre, divisée en cinq livres. Laissant de côté les pro-

blèmes posés par la coexistence de ces deux titres, dont, en réalité, on ne peut affirmer qu'ils se recouvrent complètement, l'auteur termine par quelques observations générales sur le caractère pseudo-hésiodique de l'ouvrage, dont il traduit des fragments.

J. Schwartz.

G. Freymuth, *Zur Lehre von den Götterbildern in der epikureischen Philosophie.* Berlin, Akademie-Verlag, 1953 ; gr. in-8°, 43 p.

Un « Institut für hellenistisch-römische Philosophie », dirigé par le prof. J. Stroux, a commencé, en 1953, la publication d'une série de plaquettes qui étudient et étudieront surtout les divers aspects de la doctrine d'Épicure. Dans un travail minutieux, l'auteur reprend le problème de la perception des images des dieux selon Épicure et démontre, après avoir fait l'historique de la question (cf., en particulier, W. Scott et H. Diels), qu'il n'y a qu'une sorte de dieux dont les images nous parviennent soit directement, soit (le plus souvent, mais alors d'une manière moins nette) par l'intermédiaire des astres (p. 22-23).

On passe ensuite, tout naturellement, au texte du *De natura deorum* (I, 19, 49), sur les images des dieux, texte difficile, dont M. Freymuth discute les diverses interprétations données et dont il propose une paraphrase (cf. p. 38-39). Cette paraphrase (qui oublie, d'ailleurs, la comparaison faite avec les *stéremnia*) donne, en plus de l'explication définitive du mode de perception des images des dieux dont parle Velleius, une explication ingénieuse du mécanisme de déperdition de substance des dieux et de leur récupération ; il faut, toutefois, regretter que l'auteur n'ait pas mentionné l'article de Lachelier dans la *Revue de Philologie* de 1877 (p. 264-265), qui a eu, entre autres, le mérite de garder les leçons *species* et *ad deos*.

Parmi les *indices* qui terminent la plaquette, la bibliographie est moins riche que ce que l'on peut trouver dans les notes, fort abondantes, des bas de page.

J. Schwartz.

O. Luschnat, *Zum Text von Philodems Schrift « De musica ». Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin (Institut für hellenistisch-römische Philosophie).* Berlin, Veröffentlichung Nr. 1, 1953 ; 36 p. et 9 pl.

Ce travail inaugure la série dont il a été question plus haut à propos de G. Freymuth et doit constituer une sorte de Prolégomènes à l'édition confiée à M^lle^ A. J. Neubecker. L'auteur prétend illustrer d'une manière exemplaire les conditions particulières de l'édition des textes conservés dans les papyrus carbonisés d'Herculanum (p. 6). En fait, c'est une critique vétilleuse des éditions antérieures de Kemke et van Krevelen. On atteint là un point où l'on ne sait plus s'il faut parler de science ou de jeu intellectuel gratuit, stérile et... étranger aux Muses.

J. Schwartz.

M. Grant, *Roman imperial money.* London-Edinburgh, Nelson and Sons, 1954 ; in-8°, 324 p. et 40 pl. Prix : £ 2.10 s.

Le professeur M. Grant est bien connu par plusieurs ouvrages récents de numismatique romaine, ouvrages parfois audacieux, mais donnant toujours à réfléchir.

Son dernier livre est celui d'un humaniste qui serait également numismate et historien ; l'auteur n'est d'ailleurs pas pour rien « Professor of Humanity » et « President of the Royal Numismatic Society ». Dans les six chapitres qui s'inspirent visiblement de ses recherches antérieures, M. Grant prend un certain nombre de monnaies (rangées soit chronologiquement, comme pour la dynastie julio-claudienne, soit par catégories, comme pour les personnifications allégoriques ou les commémorations d'anniversaires) et extrait, pour chacune, tout ce que l'on peut tirer des figures et inscriptions, souvent trop discrètes à notre gré, qu'elles nous offrent.

L'on a ainsi un manuel d'initiation à la numismatique impériale, dont il faut, toutefois, regretter que seuls quelques aspects aient été envisagés. Peut-être un profane trouvera-t-il trop de subtilité dans la distinction des différentes émissions de la monnaie dite de Nîmes ou encore restera-t-il parfois sceptique sur la possibilité de répartir, par des analyses trop peu nombreuses de trésors, les monnaies entre les divers ateliers qui ont pu fonctionner. Mais, avec son glossaire latin, ses notes abondantes et ses planches nombreuses, le livre de M. Grant, en définitive, ne peut qu'être utile à la cause de la numismatique, que l'on a, trop souvent jusqu'ici, dissociée de celle de l'histoire, dont, aux yeux des savants, elle doit être la servante.

J. Schwartz.

D. Schlumberger, *L'argent grec dans l'empire achéménide* (extrait des *Mémoires de la délégation archéologique française en Afghanistan*, t. XIV). Paris, Klincksieck, 1953 ; petit in-4°, 64 p. et 4 pl.

Dans cette petite thèse de doctorat, M. D. Schlumberger parvient, en étudiant, notamment, ce qui reste d'un trésor trouvé à Caboul en 1933, à retracer, dans ses grandes lignes, l'histoire de la circulation monétaire dans l'empire perse jusqu'à l'époque d'Alexandre. Il donne une liste, plus complète (cinquante-neuf en tout, plus trois trouvailles récentes, analysées en appendice) que celle de Sydney P. Noe, des trésors trouvés dans l'empire (dont dix-sept en Égypte) et montre que, si la darique (monnaie d'or perse) est frappée à partir des alentours des années 500, la liberté la plus entière est laissée aux monnaies grecques d'argent, lesquelles, en fait, étaient acceptées pour leur poids d'argent et non pas pour leur valeur nominale[1]. Dans ces conditions, il est inexact de parler de bimétallisme perse, les Achéménides n'ayant, d'ailleurs, frappé que relativement peu de sicles d'argent (pour des besoins sans doute locaux). Par la suite, Alexandre, pour étendre l'usage de la monnaie d'argent dans tout l'empire, adopta un étalon unique (attique). Au cours de la première moitié du IIIe siècle a. C., le retrait des monnaies antérieures à Alexandre semble achevé, ce qui explique que l'on n'en trouve presque plus dans les trésors à partir de cette époque, si ce n'est dans l'Inde, et il est certain que cette uniformisation a facilité le commerce depuis la Grèce continentale jusqu'en Babylonie.

Dans ce travail, très documenté, l'auteur essaye également d'expliquer les conditions et dates de frappe des imitations plus ou moins barbares des chouettes athéniennes ; elles apparaissent vers la fin de la *Pentékontaétia*, qui coïnciderait avec un appauvrissement relatif des mines du Laurion. A moins de nouvelles découvertes de trésors, les années 430 doivent être retenues comme *terminus post quem*,

1. Sur ce point, cf. Ed. Will dans les *Annales* de Lucien Febvre, 1954, p. 22.

ce qui correspond sans doute aussi à un sérieux ralentissement du commerce avec la Perse à cause de la guerre du Péloponnèse.

J. Schwartz.

Gennaro Pesce, *Il tempio d'Iside in Sabratha* (Monografie di archeologia libica, IV). Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1953 ; in-4°, 78 p. + 18 pl. photogr. et 12 pl. dess.

Cette publication consciencieuse donne l'ensemble des résultats obtenus jusqu'en 1947, date à laquelle nos collègues italiens ont dû cesser de fouiller à Sabratha (70 kilom. à l'ouest de Tripoli). Le temple d'Isis, à la différence du temple de Sérapis, qui est à l'angle nord-ouest du Forum, est hors ville, sur une falaise peu élevée, qui s'est effondrée en entraînant l'angle nord-est du bâtiment ; il a servi de carrière et ses ruines sont mal conservées.

On reconnaît deux états successifs. Le temple primitif ne semble pas datable, bien que l'auteur songe au 1er siècle av. J.-C. ; en fait, c'est tout le problème de l'introduction des dieux égyptiens en Tripolitaine et de leur degré d'hellénisation qui se pose. Le second temple, plus vaste, date de Vespasien, comme en témoignent des fragments d'inscriptions latines de grandes dimensions. Le temple servait encore sous Julien l'Apostat, d'après les monnaies trouvées, à moins qu'il n'ait déjà été transformé en habitations pour une population assez misérable.

Le plan de l'édifice, auquel on accédait par des propylées de dimensions modestes, est malaisé à reconstituer ; il y avait des chapelles, destinées peut-être aux statues de la triade égyptienne, dont on a retrouvé des fragments, et un *adyton*. M. Pesce avoue que cela ne nous apprend rien de plus sur les mystères d'Isis ; d'ailleurs, son interprétation de la trouvaille d'un crâne de macaque et d'ossements d'animaux domestiques, qui seraient respectivement un sacrifice de fondation et des sacrifices ordinaires, est peu satisfaisante. Par contre, la découverte d'une tête de vache en stuc (p. 55) permet un rapprochement supplémentaire avec le récit d'Apulée (*Met.* XI, 11, en particulier).

L'ouvrage est complété par un certain nombre de photographies et de relevés d'architectes. Les dessins au trait, destinés à « orner » les têtes de chapitres, datent d'une époque révolue en matière de publications archéologiques.

J. Schwartz.

Lidia Massa Positano, *La tradizione manoscritta delle Quaestiones Physicae di Teofilatto Simocata* (Collana di Studi Greci, diretta da Vittorio De Falco, vol. XXIII). Napoli, Libreria Scientifica, s. d. [1953] ; in-8° carré, 44 p.

Teofilatto Simocata, *Questioni naturali*, a cura di Lidia Massa Positano (Collana di Studi Greci, vol. XXIV). Napoli, Libreria Scientifica, s. d. [1953] ; in-8° carré, 47 p.

Mme L. Massa Positano nous offre en deux minces volumes une étude sur la tradition manuscrite des *Quaestiones Physicae* de Théophylacte Simocata et une édition de ce dialogue. Elle n'a pas épargné sa peine pour nous donner une édition correcte d'une œuvre mineure de cet auteur byzantin (viie siècle) ; la meilleure édition était celle de Boissonade (Paris, 1835) et la plus récente celle d'Ideler (dans les *Physici et Medici graeci minores*, t. I, Berolini, 1841), alors que, pour les

Historiae, nous disposons de l'édition de C. de Boor (Bibl. Teubn., Lipsiae, 1887).

A juste titre, Mme Massa Positano a cru utile de rechercher tous les témoins des *Quaestiones Physicae*, de les collationner et d'en établir, dans sa *Tradizione manoscritta*, un classement que l'on peut espérer définitif. Au lieu des trois manuscrits parisiens utilisés par Boissonade et complétés par les collations d'un manuscrit de Venise et d'un manuscrit du Vatican, Mme Massa Positano a étudié au total vingt-trois témoins : l'un, le *Vaticanus gr.* 1065 (*V*), est du XIIe siècle ; deux, le *Parisinus gr.* 993 (*C*) et le *Vaticanus gr.* 1120 (*Y*), sont du XIVe siècle ; tous les autres sont de la Renaissance. Après une longue discussion critique, Mme Massa Positano aboutit à un classement que résume le stemma de la p. 33 : elle distingue quatre groupes de manuscrits : *a* (représenté pratiquement par le seul manuscrit *V*), qui constitue à lui seul une famille, *b*, *c* et *d*, qui forment une autre famille ; le groupe *d* représente une édition révisée du XVe siècle. On voit l'importance du manuscrit *V*, dont le témoignage contre-balance celui de tous les autres manuscrits.

L'enquête de Mme Massa Positano, en ce qui concerne la recherche des témoins, a été insuffisante, à Paris tout au moins. Dans l'*Inventaire sommaire* d'Omont, j'ai trouvé trois manuscrits qui ont échappé à son investigation : le *Parisinus gr.* 2381, du dernier quart du XIVe siècle, qui contient, au bas du f. 99 vo et sur le f. 102 ro-vo, près des deux tiers du dialogue, du début jusqu'à ... ὁ ἔπαινος (p. 27, 19, éd. Massa Positano) ; le *Parisinus gr.* 2505, de la fin du XVe siècle, qui contient des extraits du dialogue aux ff. 5 vo-7 ro (p. 20, 3-10 ; p. 27, 20-28, 11 ; p. 29, 1-9 ; p. 30, 6-12 ; p. 31, 7-17) ; le *Parisinus suppl. gr.* 1236, sur parchemin, du XIIIe/XIVe siècle, qui contient, aux p. 249-250, le passage : τὸν μυθικὸν... τὰ πότιμα (p. 20, 18-26, 20) ; Minoïde Mynas a copié, aux p. 245-248, le début du dialogue, sur le manuscrit ancien, dont un seul folio est venu à Paris. Les deux premiers de ces manuscrits confirment l'exactitude du classement proposé par Mme Massa Positano : le *Paris. gr.* 2381 se rattache au groupe *c*, dont le plus ancien témoin connu de Mme Massa Positano était du XVe siècle ; le *Paris. gr.* 2505 appartient au groupe *b*. En revanche, le *Paris. suppl. gr.* 1236 ne se plie pas au classement. J'ai collationné entièrement la partie ancienne de ce manuscrit : à côté de leçons particulières, il s'accorde comme indifféremment avec les groupes *b*, *c* et *d*, parfois même avec *a* (22, 12 κλάδων ; 22, 13 ποιεῖν, etc.) ; il n'est donc pas possible de le faire figurer sur le stemma proposé et, d'autre part, sa date relativement ancienne exclut l'hypothèse d'une contamination généralisée entre les divers groupes. La collation partielle que j'ai faite de la partie copiée par Mynas confirme l'état du texte de ce témoin. Faudra-t-il remanier la partie haute du stemma pour y faire entrer ce manuscrit? Je ne sais.

Le classement adopté par Mme Massa Positano pèche à l'occasion par un manque de rigueur ; on aimerait la voir appliquer avec fermeté les règles énoncées par P. Maas dans sa *Textkritik* (Leipzig, 1950). Soit, à l'intérieur du groupe *b* — constitué par trois témoins : *C* (*Paris. gr.* 993), *R* (*Riccardianus gr.* 51) et *Y* (*Vatic. gr.* 1120) — la parenté des manuscrits *C* et *R*, que schématise le stemma suivant :

Pour montrer que *C* et *R* descendent d'un même manuscrit, Mme Massa Positano

cite, p. 17, dix-huit leçons où *C* et *R* s'opposent à *Y*. Mais, dans la plupart des cas, il s'agit de fautes propres à *Y*, dans des passages où *C* et *R* donnent la leçon traditionnelle ; on ne saurait donc en tirer argument pour la parenté de ces derniers. Cinq leçons seulement représentent des fautes communes à *C* et *R*. Le raisonnement de Mme Massa Positano est donc finalement exact, mais une bonne part des preuves qu'elle allègue sont dénuées de valeur. — Pour montrer, d'autre part, que *R* (XVIe siècle) n'est pas une copie de *C* (XIVe siècle), elle relève, p. 17, sept passages où le texte de *R* diffère de celui de *C*. Mais dans six cas il s'agit de fautes propres à *R*, alors qu'il aurait fallu citer des cas où *R* donne la bonne leçon contre *C*, ce qui exclut la possibilité que *C* soit le modèle de *R*. Dans le dernier des passages cités, *Y* et *R* s'accordent pour donner ἄγει (32, 21) contre *C* qui porte ἄγοι ; mais ἄγοι est la bonne leçon, adoptée d'ailleurs par Mme Massa Positano, et les copistes de *Y* et de *R* ont fait indépendamment la même faute d'iotacisme. Cette interprétation est confirmée par un argument externe : le manuscrit *C* est mutilé et son dernier folio, 244, s'achève avec les mots ... οὐκ ὄμβρων (33, 2) ; or, le manuscrit *R* présente justement une lacune de 33, 2 à 34, 6, et l'étendue de la lacune correspond précisément à celui d'un folio de *C*, soit environ vingt-six lignes pleines de l'édition de Mme Massa Positano. Le manuscrit *R* — ou peut-être son modèle, car l'existence d'un intermédiaire perdu entre *C* et *R* n'est pas exclue — est donc une copie directe de *C*, transcrite alors que *C* avait déjà perdu le f. 245, mais pas encore le folio suivant qui contenait la fin de l'œuvre (*C* a depuis perdu le f. 236) ; un maniement plus ferme des règles de la critique aurait permis à Mme Massa Positano de déterminer exactement la parenté de ces deux manuscrits. Il est fâcheux que de menus défauts de ce genre déparent un travail soigné par ailleurs et dont les grandes lignes peuvent passer pour définitives.

Les *Quaestiones Physicae* représentent un effort fait pour adapter au goût du début du VIIe siècle les travaux que les savants et les vulgarisateurs antiques, d'Aristote à Élien de Préneste, avaient écrits sur l'histoire naturelle. Ce n'est pas un exposé technique, mais un dialogue entre Antisthène et le savant Polycrate, qui résout en un tour de main vingt difficultés — dix-neuf, en réalité, car 12 et 13 n'en font qu'une — d'un intérêt inégal : pourquoi les corbeaux ne boivent-ils pas en été? ou : pourquoi l'huile répandue sur la mer la calme-t-elle? La curiosité des Byzantins pour ce genre de questions ne fléchira pas de sitôt, témoin les opuscules de Michel Psellos, de Michel Glycas et de Manuel Philé. Théophylacte a écrit son dialogue dans une prose rythmée, formée de *côla* se répondant, parfois avec assonance ; la même structure rythmique se retrouve dans les *Historiae* et dans la correspondance. A ce titre, les *Quaestiones* présentent un intérêt certain pour le philologue. L'édition qu'en donne Mme Massa Positano, en se fondant sur ses recherches critiques, marque un grand progrès sur celle de Boissonade, qui avait généralement adopté, comme plus correct, le texte révisé du groupe *d*. Mme Massa Positano a marqué les divisions rythmiques de la prose en laissant une espace entre les *côla*. Pour faciliter la recherche d'une référence, elle a pris soin d'indiquer en marge la pagination et la linéation de l'édition Ideler, qui est la plus courante. Entre le texte et l'apparat critique sont citées les sources et les imitations. L'ouvrage se termine par un *Index verborum* complet, qui rendra service à ceux qui s'intéressent au grec byzantin.

L'apparat critique présente quelques désaccords avec les leçons citées dans la *Tradizione*, par exemple en 18, 20 = 170, 9 Ideler (*Trad.*, p. 24 ; cf. p. 38), 20, 1 = 171, 12 Id. (*Trad.*, p. 40) [Mme Massa Positano adopte ici une leçon en contradiction avec son stemma], etc. ; il aurait, d'ailleurs, pu être allégé, par exemple p. 26 *ad* 9-10-11, où il suffit d'écrire : 9-11 πολύκρατες... τελεσιουργίαν om. *c* (homoeot.).

On notera que le *Paris. gr.* 2505 donne en 20, 9 ἑτέρων ἄττα, conjecture proposée par Mme Massa Positano. Dans la liste des manuscrits de la p. 14, on corrigera, pour le manuscrit *A*, 68 en 69, et, pour le manuscrit *C*, 244 en 244 vo (les mêmes erreurs se trouvent dans la *Tradizione*, p. 7).

Jean Irigoin.

Piero Meloni, *Perseo e la fine della monarchia Macedone*. Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1953 ; in-8o, xii-509 p.

J'ai déjà eu l'occasion de signaler dans cette *Revue* des ouvrages de M. Meloni[1] ; cette fois, c'est un travail plus important qu'il publie : le récit de la guerre de Rome contre Persée ne comprend pas moins de 457 pages très denses et munies de notes abondantes ; viennent ensuite une table chronologique qui suit les événements saison par saison et mois par mois, depuis l'année 218 jusqu'à 162, date du triomphe de Paul-Émile et de la mort de Persée (p. 459-468), une bibliographie (p. 469-484), un index des noms propres (p. 485-509). Tout indique que cette étude d'une période décisive dans l'histoire extérieure de Rome a été préparée avec un soin minutieux, et l'on a plaisir à voir citer, entre autres, dans la bibliographie les nombreux travaux que M. Holleaux et M. A. Aymard ont consacrés à cette histoire. C'est le mérite de M. Meloni d'avoir réuni dans une vaste synthèse des matériaux épars et de nous donner pour la première fois, je pense, un tableau d'ensemble de cette lutte longue, difficile, aux péripéties diverses, et dont l'heureux succès consacre la chute définitive de la monarchie hellénistique et ouvre sans conteste à Rome les portes de l'Orient. M. Meloni ne s'est pas contenté de rapporter les faits avec une minutieuse exactitude ; il a essayé de mettre en lumière les origines de cette guerre et de déterminer les responsabilités des deux adversaires. On sait combien les avis sont partagés sur cette question : les uns, accusant l'esprit de revanche de Persée, les autres l'ambition impérialiste de Rome et de son sénat. M. Meloni montre que ni l'une ni l'autre de ces deux causes, ni même les deux réunies, ne suffisent à donner une explication complète du conflit. Entre les deux forces qui se faisaient face, le conflit apparaissait inévitable, et c'est sans doute une sorte de nécessité historique, plus forte que toute raison personnelle, qui, à l'heure fixée, a transformé en lutte ouverte le conflit latent entre deux « volontés de puissance ». Ce n'est pas une situation sans exemple dans l'histoire... Rome sut habilement exploiter les divisions qui travaillaient le monde grec, et sa diplomatie contribua autant que son armée à la victoire. Cela non plus n'est pas sans exemple.

A. Ernout.

Eugenio Manni, *L'impero di Gallieno, contributo alla storia del III secolo*. Rome, Angelo Signorelli, 1949 ; in-8o, 117 p.

Un petit livre clair ; un exposé rapide et plein, qui dégage les lignes essentielles—et fait fi des minuties de l'érudition ; une abondante bibliographie moderne, plutôt qu'un commentaire exact des sources, pourtant familières à l'auteur.

E. Manni cherche dans les faits économiques la véritable explication des événe-

1. *Revue de Philologie*, XXV, 1951, p. 120 : I. *Servio Sulpicio e i suoi tempi* ; II. *Il regno di Caro Numeriano et Carino*.

ments. Malheureusement, les anciens historiens de Gallien, d'ailleurs médiocres, se plaçaient à un tout autre point de vue (p. 81-116). L'économie est plus mal connue, si possible, que les événements ! Aussi des difficultés subsistent. En voici peut-être une.

Le parti des latifondistes (sénatoriaux) était prêt, nous dit-on, à bien des abandons en politique extérieure : « Pace e guerra, dunque : conservazione a qualunque costo o espansione e progresso a spese dei richi », voilà ce qui était en question dans la lutte acharnée entre sénateurs et chevaliers, « ou, pour mieux dire, entre conservateurs et progressistes » (p. 12). Mais n'y eut-il pas, au Sénat même, un parti « revanchard », en cela d'accord avec certains chevaliers (Macrien, par exemple) qui reprochaient à Gallien de surseoir à venger son père (cf. p. 49-50)? Bien mieux : les *viri militares* qui pratiquaient le *pronunciamento* étaient, pour la plupart (l'auteur y insiste), des sénateurs (p. 47). C'est en partie pour se mettre à l'abri de ce « péril sénatorial » (p. 52) que Gallien aurait réservé aux *equites* les hauts commandements (p. 48 et 56). En ce cas, le remède était bien illusoire (p. 51-52).

L'auteur relève le renforcement d'un absolutisme niveleur. « Si Gallien abaissait le Sénat, il abaissait aussi, et en même temps, l'ordre équestre » (p. 60). La paix était le premier besoin du règne, dont la guerre allait amener la fin (discussion sur le prétendu *amissio Daciae*, p. 26-31). Mais l'empereur, cependant, créait l'armée plus efficace (nouvelle cavalerie), avec laquelle Claude le Gothique allait sauver l'Empire.

A l'intérieur aussi, la grande affaire fut le difficile maintien de l'équilibre. Les chrétiens, nombreux et influents, ne sont pas exclus de cette *concordia discors*. D'où il résulte que le fondement du régime ne pouvait être religieux, ou, du moins, « théocratique » (p. 76).

E. Manni, qui passe rapidement sur les problèmes culturels, ne croit guère à ce qu'on appelle l'*hellénisme* de Gallien. Il nie en tout cas toute influence importante de Plotin et du néo-platonisme sur la politique — et même sur l'art — de ce temps[1].

Julien Guey.

ALIVE ON MEN'S LIPS *an anthology of Rome and the Latin language in the life of twenty centuries*, chosen by Dora Pym M. A. and Nancy Silver M. A. Londres. George G. Harrap a. Co. Ltd., 1952 ; in-8°, 151 p.

Toujours vivant sur les lèvres des hommes, le latin a pu servir à l'expression des pensées les plus diverses, depuis Ennius jusqu'à nos jours, et cette anthologie, faite par deux femmes de talent et de goût, *attempts to show that there is a reason for learning Latin, intrinsecally essential, if Latin is to communicate living culture* (p. 6). Les extraits sont classés en huit chapitres : I : Graecia capta. II : Regere imperio. III : Civitas Romana. IV : Civitas Dei. V : Karolo Piissimo Avgvsto.

1. P. 70, n. 5 : « unerwartet », lire : « unverwertet ». On pourra voir, par un excellent exemple, ce qu'une étude précise « de détail » (comme on dit), fondée sur des documents nouveaux, peut ajouter encore à la connaissance générale de l'époque : H. G. Pflaum, *La fortification de la ville d'Adraha d'Arabie (259-260 à 274-275), d'après des inscriptions récemment découvertes*, dans *Syria*, XXIX, 1952, p. 307-330. Il y aurait assurément quelque abus à tenir une recherche de ce genre (si pleine, neuve et riche) comme une étude « auxiliaire » de je ne sais quelle « histoire-synthèse ».

VI : NANOS GIGANTIVM HVMERIS. VII : THE NEW LEARNING. VIII : ALIVE ON MEN'S LIPS. Chacun de ces chapitres est précédé d'une brève introduction qui en dégage le sens et la portée, et dont les textes qui suivent sont, en quelque sorte, l'illustration. Livre destiné non pas seulement aux maîtres ou apprentis latinistes, mais à tous ceux qu'intéresse l'histoire d'une grande langue de civilisation qui fut et qui demeure un instrument de culture incomparable. Un petit lexique des mots inconnus au latin classique et des noms propres facilite la lecture de ces extraits.

P. 48, les auteurs reproduisent parmi les inscriptions romaines trouvées en Grande-Bretagne un graffito reproduisant le fameux « carré magique » *rotas / opera / tenet / arepo / sator.* Cet exemplaire, provenant de Circencester, daterait selon elles du Ier siècle de notre ère *first century A. D.*, c'est-à-dire serait contemporain de l'exemplaire trouvé à Pompéi par M. d. Corte, qui est antérieur à l'éruption du Vésuve de l'an 79.

La présence de ce palindrome à cette date en Grande-Bretagne n'est pas sans étonner. L'attribution au Ier siècle est-elle sûre? Certains archéologues datent ce graffito du IIIe siècle ; cf. J. Carcopino, *Études d'histoire chrétienne*, p. 28 et suiv., ce qui, *a priori*, paraît plus vraisemblable. Adoptant l'interprétation des philologues anglais qui ont étudié le carré, Mmes Pym et Silver voient dans *Arepo* un nom propre, et traduisent : *Arepo, the shower, holds the wheels with difficulty.* Mais ce nom propre est sans autre exemple. Il faut dire, du reste, que les autres essais d'explication du mot sont tout aussi incertains, notamment l'interprétation par le celtique **arepus* « charrue » (cf. Carcopino, p. 81 et suiv.), ou **arepu* (*arepo*), adv. « en avant » (J. Vendryes, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1953, p. 198-208). Peut-être cet *arepo* n'est-il autre chose qu'un *opera* écrit à rebours ; cf., en dernier lieu, F. Dornseiff, *Martialis IX 96 u. Rotas-Opera-Quadrat*, dans *Rh. Mus.*, N. F., 96, 4, p. 373 et suiv.

Ce livre, de lecture plaisante et instructive, est fait d'abord pour des lecteurs de langue anglaise ; mais il mérite de toucher un plus large public, je veux dire tous les hommes pour qui les humanités ne sont pas lettre morte.

A. ERNOUT.

Olwen BROGAN, F. S. A., *Roman Gaul*, with drawings by Edgar HOLLOWAY. Londres, G. Bell a. Sons, 1953 ; in-8°, x-250 p. + planches et 1 carte. Prix : 21 sh.

Paru peu après le livre de M. Duval sur « La vie quotidienne en Gaule pendant la paix romaine », l'ouvrage de M. Brogan ne fait pourtant pas double emploi avec le premier. D'abord il embrasse une période plus vaste, qui s'étend sur six siècles, depuis la fin de la république romaine jusqu'à Dioclétien ; ensuite, tandis que M. Duval s'intéresse surtout à l'existence des individus, M. Brogan étudie plutôt des ensembles : la structure (*Framework*) de la Gaule impériale, l'urbanisme, la campagne et les ressources naturelles, les industries et le commerce, l'art, la religion. Un chapitre qui lui est personnel est celui qui est intitulé : *Gaul in the later Empire.* L'importance en est marquée par le fait que la restauration de Dioclétien *is the herald of the Middle Ages : much of Roman Gaul, and in particular its ecclesial organisation, continued unbroken into the latter period, despite the Germanic invasions.* Écrit dans un style simple et clair, sans aucun étalage d'érudition, ce livre ne prétend qu'à être un guide pour les étudiants et les touristes (éclairés) qui « désirent avoir un tableau général de la Gaule romaine, de son his-

toire et de ses monuments principaux ». Afin de mieux les familiariser avec ce nouveau milieu, M. Brogan a même adopté le système métrique pour évaluer les distances. Mais la bibliographie, établie avec une précision minutieuse, montre qu'il n'ignore aucun aspect des sujets qu'il traite ; on le voit, par exemple, à propos de Boulogne, port dont le nom est familier à tous ses compatriotes, dont il reproduit en frontispice l'image de l'ancien phare, détruit en 1544. Le texte est illustré de dessins au trait, et surtout de plans de monuments ou de villes ; en outre, de très belles planches reproduisent en hors texte les photographies des œuvres d'art les plus célèbres ou les plus originales, par exemple un plat avec inscriptions de La Graufesenque, ou le sarcophage de Simpelfeld, conservé au musée de Leyde ; certaines d'entre elles seront pour beaucoup de lecteurs, même français, une révélation.

A. Ernout.

J. W. Atkins, *Literary criticism in Antiquity*. Vol. II : *Graeco-roman*. Londres, Methuen a. C°, 1953 ; in-8°, xi-363 p.

Le présent volume n'est que la réimpression de l'ouvrage paru en 1934 à l'University Press de Cambridge ; si l'éditeur a changé, le contenu est resté le même. J'ai déjà dit dans cette *Revue*[1] l'originalité et la valeur de l'étude de M. Atkins ; je ne puis que renvoyer à mon précédent compte rendu. Le premier tome était consacré exclusivement à la Grèce ; celui-ci mêle aux noms latins des noms d'écrivains grecs contemporains : Philodème voisine avec Horace, et Tacite avec Démétrius de Phalère ; le chapitre viii, qui a pour titre *Critical Cross-currents*, réunit Martial, Pline le Jeune, Plutarque, Dion Chrysostome et Lucien. L'objet du livre est de montrer comment peu à peu s'est formée et dégagée à Rome la doctrine du classicisme dont l'expression la plus parfaite se trouvait chez les grands noms de la littérature grecque. Cette conception du classicisme aboutissait à donner à l'imitation une grande place, et ainsi se justifie l'enseignement de Quintilien ; mais, pour reprendre le mot de La Fontaine, cette imitation n'était point un esclavage : *imitation alone was not enough ; it was merely a means to further artistic advance, an incentive to the creation of new forms and effects*. Toutefois, cette « codification » de l'idéal classique tendait à enfermer la littérature dans des règles étroites, à réduire l'invention et l'inspiration à l'application rigoureuse de certaines formules — dont on trouve l'expression notamment dans l'*Art poétique* d'Horace. La lettre risquait d'étouffer l'esprit, et l'on voit certains écrivains se rebeller contre ce conformisme auquel on voulait les soumettre : *nec statim deterius esse quod diuersum est*, écrit Tacite, *Dial.* 18. Néanmoins, le classicisme n'a cessé d'exercer jusqu'à nos jours une influence considérable, et, somme toute, bienfaisante. *It is a body of principles based on the ideals implicit in the best literature, modern as well an ancient ; and if the formulation of that larger classicism is a task that has yet to be undertaken, its possibility and its potentialities nevertheless cannot reasonably be denied... In art as in life, it is the part of wisdom to let the ages instruct the years* (Conclusion, p. 332 et 334). On voit que la pensée de M. Atkins dépasse le cadre de l'antiquité gréco-latine, et que ce n'est pas seulement la critique littéraire chez les anciens qui l'intéresse ; son œuvre n'est pas celle d'un érudit qui se contente d'analyser les théories et d'en découvrir les sources ; il veut avant tout en dégager l'esprit et en montrer la portée universelle.

A. Ernout.

1. *Revue de Philologie*, X, 1936, p. 185.

Alois Walde, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* ; 3e neubearb. Aufl. von J. B. Hofmann ; 21 Lief. (*venus-z*), p. 753-851. Heidelberg, C. Winter, 1954. Prix : DM. 6.

Avec cette livraison s'achève la publication du *Dictionnaire étymologique latin* de Walde-Hofmann. Il ne manque plus que les Index, qui exigeront cinq ou six fascicules, mais dont on nous promet la parution dans deux mois : acceptons-en l'augure. Quand ils seront publiés, philologues et linguistes auront un répertoire à peu près complet des mots qui appartiennent ou sont censés appartenir au vocabulaire indo-européen. On sait, en effet, que M. Hofmann a recueilli scrupuleusement, à propos de chaque mot latin, tous les mots, toutes les formes des autres langues qui en ont été rapprochés, et qu'il a signalé, ne serait-ce que pour les condamner par un *verfehlt*, *abzulehnen*, *unwahrscheinlich*, *unmöglich*, *unrichtig*, toutes les étymologies que l'imagination des linguistes s'est ingéniée à trouver. Le livre, en raison de sa densité et de sa rédaction abrégée, n'est pas d'une lecture facile ; mais c'est un ouvrage que l'on consulte plutôt qu'on ne lit, et à ce titre il est précieux. Il a fait, surtout dans les derniers fascicules, une part assez large aux mots d'emprunt, même à des mots étrangers, à des noms propres qui n'ont jamais eu d'existence en latin, par exemple p. 763 *Vertamocorī*, 769 *Vescleves*, 783 *Vidasus*, 810 *Ulcinium*, 840 *ūrinus*, simple transcription du gr. οὖρινος, qu'il faut, du reste, peut-être lire en caractères grecs dans Pline : *urinum uocant*, dit-il, l. X, 158 (et non 29, 52) ; 850 *waranio*, germanique ; *zanca*, mot parthe : *zancas parthicas*, dit Gallien ap. Treb. Poll., Claud. 17. J'ai été heureux de constater que, souvent, la rédaction de M. Hofmann correspond exactement à la rédaction du *Dictionnaire étymologique* d'Ernout-Meillet, à tel point que la ressemblance ne peut être tout à fait fortuite.

A. Ernout.

Massimiliano Pavan, *La crisi della scuola nel IV secolo d. C.* Bari, G. Laterza e figli, 1952 ; in-8°, 169 p. Prix : 600 l.

Ce petit livre traite d'un problème important, et toujours actuel : quelle était la situation de l'école au IVe siècle de notre ère ; quelle était la nature de l'enseignement donné et à quelles carrières préparait-il ; quels étaient les rapports de l'école avec le pouvoir impérial ; enfin, quels étaient ses rapports avec l'Église chrétienne, et comment s'établit la transition entre le monde antique et le Moyen Age? De toutes ces questions, M. Pavan fournit un exposé rapide, mais substantiel, qui s'appuie sur une documentation abondante, utilisant avec la même sûreté les textes anciens que les études modernes : on voit, notamment, souvent cités les noms de Boissier, Roger, Marrou, Piganiol, Jullian. Le récit est illustré d'exemples concrets : à propos de l'éducation de la noblesse sénatoriale, l'auteur esquisse l'histoire d'une famille noble, celle de Virius Nicomachus Flauianus (p. 66), en face de laquelle il trace l'histoire d'une famille de la bourgeoisie provinciale, celle d'Ausone. Il suit Eumène à Autun, Thémistius et Libanius dans le monde grec. L'ouvrage de M. Pavan mérite d'être lu, aussi bien par les historiens que par les éducateurs.

A. Ernout.

LEXICON MEDIAE ET INFIMAE LATINITATIS POLONORVM ; vol. I, fasc. 1-2, A-AEQUATIO. Warszawa, Polska Akademia Nauk ; X-XXVI, 300 col. in-fol. Prix : Zł. 30 et 22.

Devançant la publication du nouveau Du Cange, dont la réfection se poursuit lentement sous les auspices de l'Union académique internationale, un groupe de savants polonais commence la publication de ce Lexique, dont l'élaboration s'est poursuivie pendant trente ans : 671.310 fiches ont été rédigées et classées, dont 365.000 par le seul Ladislaus Kurek, tous les textes latins de l'an 1000 à l'an 1506 ont été dépouillés ; toutes les indications relatives à la forme, au sens, à la grammaire ont été données : les exemples sont accompagnés d'une traduction en polonais et, si besoin est, en latin classique : ainsi les érudits, auxquels la langue polonaise n'est pas familière, pourront sans difficulté utiliser ce lexique. Parmi les mots qui m'ont frappé, je trouve *abanae* ou *abbane* « animal fabulosum », dont le nom est attribué faussement à Aristote ; *abgranitio* ; *accollo, -are* (ad *et* collum?) ; *accopio* « transcribo » ; *achemtalarus* « genus pecuniae » (*an e Turc.* akcze = *pecunia*?) ; *achemtale* « dolium uini », latinisation de pol. *antalek* ; *achimus* « colonus », pol. *kmieć* ; *achtuale, actuale, hachtuale* « octuale », modus liquorum ; *aconito, -āre* « veneno necare » ; *acrinulus* (*-lum*?) « instrumentum quo aves aucupantur » ; *actico, actito* « scribere, notare (actum, diploma) » ; *acticata, -catio, -cator* ; *acufex, acuator, acutiator* « aiguiseur » ; *acussum* (*per*) « certe » ; **ado(h)a* « tributum » (?) ; *adropita* « pellis pretiosa » (?) ; *aducilatio* « actus distribuendi cerevisiam » (?). Les autres mots, autant que j'ai pu m'en rendre compte, n'ont rien de spécifiquement polonais : il fallait, du reste, s'y attendre. Cette publication est une excellente preuve de l'activité scientifique des Polonais et du goût qu'ils n'ont jamais cessé d'avoir pour l'étude du latin, classique ou médiéval.

A. ERNOUT.

Charles HYART, *Les origines du style indirect latin et son emploi jusqu'à l'époque de César* (Académie royale de Belgique, Classe des lettres et des sciences morales et politiques, Mémoires, coll. in-8°, t. XLVIII, fasc. 2). Bruxelles, Palais des Académies, 1954 ; in-8°, 224 p.

Formé surtout par MM. Armand Delatte et René Fohalle, professeurs à la Faculté des lettres de Liège, M. Hyart témoigne dans ce livre qu'il leur doit de pouvoir explorer le champ de la grammaire comparée des langues indo-européennes et celui, plus étroit, de la philologique classique, et spécialement latine. De là les deux divisions de son étude : une première partie, qui analyse les éléments anciens du style indirect, et les « modes » de ce style, infinitif (proposition infinitive) et subjonctif de subordination (« originel » ou « d'ordre secondaire ») ; une seconde partie, qui traite de l'emploi du style indirect des « origines » (c'est-à-dire depuis les premiers textes qui nous sont connus), jusqu'à César. Celui-ci, en effet, marque l'apogée du style indirect, et les remarques que l'on pourrait faire sur l'emploi de cette forme d'écriture chez les auteurs qui suivent, notamment Tite-Live, ne changeraient sans doute rien aux conclusions que M. Hyart a tirées de son examen. Il ne serait pourtant pas inutile, je crois, de faire la vérification chez Tite-Live, Tacite, et les historiens tardifs. Mais l'étude de M. Hyart se suffit à elle-même et, si elle n'apporte pas de résultats entièrement neufs, elle donne une vue d'ensemble sur une question qui n'a jamais été traitée que fragmentairement, et elle analyse ingénieusement la technique du genre, les raisons de son emploi,

les caractéristiques qui l'opposent à l'emploi du discours direct. Celui-ci est plus vivant et permet plus de pittoresque et de pathétique. C'est un style d'art ; le discours indirect est impersonnel et froid. Ajoutons aussi qu'il est lourd, monotone, et parfois ambigu ; qu'il n'est jamais arrivé à se créer une syntaxe bien définie (qu'on songe aux hésitations sur la concordance des temps, sur l'emploi de l'indicatif et du subjonctif, du subjonctif et de l'infinitif, par exemple dans les phrases interrogatives). C'est un moyen commode de résumer une discussion, de donner l'essentiel d'une délibération d'un décret ; c'est une langue de « procès-verbaux », et l'on conçoit que César, par souci apparent d'objectivité impersonnelle, en ait usé, surtout dans le *Bellum Gallicum*. Quand il a fallu décrire l'horreur que lui inspire la proposition désespérée de Critognat, au l. VII, ch. 77 et 78, il recourt au style direct pour en faire ressortir *singularem et nefariam crudelitatem* ; il en use aussi pour rapporter l'héroïsme des dernières paroles de Pétronius (l. VII, 50, 4 et 6). Il fait là occasionnellement œuvre d'art ou, si l'on veut, de rhéteur. Salluste, qui veut faire surtout œuvre d'art et considère l'histoire, avec Cicéron, comme un *opus oratorium maxime*, recourra au discours direct, même fictif ou reconstitué : qu'on songe, dans le *Catilina*, aux discours de César, de Caton, à celui de Catilina avant la bataille finale, dans le *Jugurtha*, au discours de Micipsa à Jugurtha (ch. x), à celui d'Adherbal au Sénat (ch. xiv), à la lettre d'Adherbal au même Sénat (ch. xxiv), au discours de Memmius à la plèbe (ch. xxxi), et surtout à celui de Marius devant la *contio populi* (ch. lxxxv). Les discours lui servent à recréer une atmosphère, à dessiner le caractère et la psychologie de ses personnages. M. Hyart nous donne d'intéressantes statistiques sur la fréquence et la longueur des discours dans le *Bellum Gallicum* et le *Bellum Ciuile* de César (p. 174 et suiv.). On ne s'étonnera pas que les discours directs soient plus nombreux dans le *Bellum Ciuile* ; César, en l'écrivant, n'avait pas les mêmes préoccupations que lorsqu'il composait pour sa défense le *Bellum Gallicum*, et il pouvait se montrer plus libre et abandonner de son impassibilité. Après avoir rapporté en style direct les deux harangues de Curion (l. II, ch. 31 et 32), il a soin de noter l'émotion qu'ils soulèvent chez les soldats : *Qua oratione permoti milites crebro etiam dicentem interpellabant, ut magno cum dolore infidelitatis suspicionem sustinere viderentur* (ibid., ch. 33). Souvent le discours direct n'est qu'un dialogue ou une apostrophe destinés à animer une scène (*B. C.*, III, 91 ; *B. G.*, V, 44, 3).

Le livre de M. Hyart a été couronné par l'Académie royale de Belgique, qui, de plus, l'a publié dans la collection de ses Mémoires : récompense que méritait pleinement un travail où l'auteur montre un sens critique avisé servi par une bonne connaissance du sujet. Peut-être aurait-il pu, parfois, exprimer sa pensée avec plus de vigueur : ses conclusions sont un peu timides, et trop dispersées (je ne parle pas des « conclusions générales » de la p. 214, qui, forcément, manquent d'originalité, et dont le dernier paragraphe est discutable : je ne suis pas sûr que le style indirect « porte la marque du génie de Rome », et je me méfie de ces vastes formules) : défaut de jeunesse que l'âge corrigera. On peut féliciter l'élève et ses maîtres : ce n'est pas la première fois que j'ai à louer l'activité de la Faculté des lettres de Liège.

A. Ernout.

Hans Drexler, *Hexameterstudien* (Theses et Studia Philologica Salmanticensia, V). Salamanque, 1953 ; in-8°, 129 p. + 6 tableaux.

Ce volume, publié par le Collège trilingue de l'Université de Salamanque, sous

les auspices du *Consejo superior de Investigaciones científicas*, n'est qu'une partie des *Études sur l'hexamètre* de M. Drexler. L'impossibilité de trouver un éditeur qui osât publier en un seul volume ces recherches de lecture difficile a contraint l'auteur à les disperser dans différentes publications. La première partie a paru dans la revue *Aevum* en 1951 ; la quatrième, sous forme de microfilm, à Göttingue, chez Vandenhoeck et Ruprecht ; la cinquième et la sixième recevront l'hospitalité de *Emerita*.

Le présent fascicule, qui constitue, je pense, les deuxième et troisième chapitres de ces études — mais l'auteur a négligé de l'indiquer — traite des *Iambische u. spondeische Wörter vor der Semiquinaria, Verse mit überwiegender Semiquinaria : Wortschluss nach der vierten Hebung oder der vierten Senkung*. Le *Material* est fourni par les 1.000 premiers vers de Lucain, Ovide (*Met.*), Virgile (*Aen.*), Horace (*Sat.* I) et Lucrèce, les 500 premiers vers du l. II des *Épîtres* d'Horace, 440 vers de Catulle (poèmes 64 et 62), et tous les fragments utilisables d'Ennius et de Lucilius. Travail de dépouillement minutieusement fait, bourré de chiffres, de statistiques, agrémenté de six tableaux dépliants qui fournissent une *Vorläufige Gesamtstatistik* portant sur les neuf auteurs considérés et sur tous les types prosodiques ou métriques possibles devant les différentes coupes ; cette étude exige du lecteur autant d'attention et de patience qu'il en a fallu à M. Drexler pour la composer. Qui aura le courage de la lire y retrouvera la théorie sur les rapports de l'*ictus* et de l'*accent* que M. Drexler a déjà formulée dans ses *Plautinische Akzentstudien* (Breslau, 1933) : pour lui, *Iktus u. Akzent müssen gleicher Art gewesen sein, nämlich beide Intensitätscharakter gewesen sein...* Et, en ce qui concerne la métrique de l'hexamètre : *Die Regeln, die wir aufgewiesen haben — sofern als gelungen gelten darf — sind in sich und in ihrer Anwendung so difficult, dass sie nur aus lebendigem Sprachgefühl entsprungen sein können. Es sind überhaupt keine « Regeln », sondern syntaktische, also sprachliche Prinzipien.* On notera la restriction : *sofern als gelungen gelten darf* : elle est tout à l'honneur de la conscience scientifique de M. Drexler. Mais elle permet de ne pas considérer comme définitivement clos le débat sur la nature du ton (musical?), ou de l'accent (intensif?) latin, et sur ce qu'il faut entendre exactement par *arsis* (Hebung) et *thesis* (Senkung). Comme le dit M. Drexler lui-même, composer une métrique latine en partant de définitions unanimement admises comme certaines apparaît comme une tâche qui se situe *in immer unerreichbarere Ferne*.

A. Ernout.

Emilio Merone, I : *I diminutivi in Eroda*. Napoli, Istituto della Stampa, 1953 ; in-8°, 31 p. — II : *Rutilio ellenizzante*. Napoli, L. Loffredo ed., s. d. ; in-8°, 104 p.

Les diminutifs sont à la mode. M. Merone a fait un relevé complet des formes qui se trouvent dans les mimes d'Hérondas. Étant donné le caractère du texte, il en a trouvé beaucoup, dont quelques-uns sont des hapax, pour la plupart se rapportant à la toilette féminine : une forme dialectale curieuse est βαλλίον, diminutif de βαλλός = φαλλός, synonyme de βαυβών ou ὄλισβος.

Les hellénismes de Rutilius ne présentent pas, comme on s'en doute, grande originalité. M. Merone a divisé son étude en trois chapitres : Grécismes grammaticaux ; Grécismes lexicaux ; Sources grecques. Cette dernière partie est la plus neuve : mais, dans bien des cas, il est difficile de décider s'il y a réminiscence ou imitation, ou simplement rencontre fortuite. Dans les hellénismes grammaticaux ou lexicaux, Rutilius ne fait que se conformer à l'usage des poètes classiques

dont il est nourri. Ces deux études sont consciencieuses, mais un peu maigres.

A. Ernout.

Juan Bastardas Parera, *Particularidades sintacticas del Latin Medieval.* Barcelona, Escuela de Filologia, 1952 ; in-8°, xxix-200 p.

L'École de philologie classique de Barcelone, que dirige avec autant de zèle que de compétence le professeur Bassols de Climent, vient de s'enrichir d'un douzième volume, dû à un jeune maître de cette même école, M. Juan Bastardas Parera. On sait l'intérêt que M. Bassols de Climent montre pour les études syntaxiques ; il était donc naturel qu'il orientât son disciple vers des recherches dans ce domaine : c'est la syntaxe du latin médiéval qui a été choisie comme terrain d'exploration, et ce sont les cartulaires espagnols du viii^e^ au xi^e^ siècle qui ont fourni les éléments de cette enquête. La langue de ces documents est composite : le latin tardif de la péninsule ibérique a des traits qui le distinguent du latin des autres pays latins, ou latinisés par la conquête, notamment des archaïsmes qui se révèlent dans le vocabulaire comme dans la grammaire ; de plus, ce latin des chartes a naturellement des vulgarismes, et il a subi l'influence de la langue espagnole qui était parlée pendant la période où ils ont été rédigés ; ajoutons que ces chartes ont été rédigées par des clercs qui avaient plus ou moins appris le latin scolastique et s'efforçaient, tant bien que mal, plutôt mal que bien, d'en imiter les expressions et les tournures. Enfin, ces documents traitent de questions pour lesquelles le latin ancien — faute de les connaître — ne fournissait pas d'expressions propres, et l'on comprendra la complexité de l'enquête entreprise par M. Parera. Formé par de fortes études préalables, dont témoigne l'excellente bibliographie qu'il nous donne, p. xvii-xxiii, il a dépouillé un nombre considérable de textes (cf. p. xxxiv-xxxix), qu'il interprète avec une méthode prudente et sûre. Divisé en deux parties, son ouvrage suit le plan des grammaires classiques : I° *Les formes nominales* (l'accord, les cas, syntaxe du nom, du pronom, des prépositions). II° *Les formes verbales* (les voix, actif, moyen ou déponent, passif ; les temps ; le subjonctif ; les périphrases verbales ; les formes nominales du verbe ; enfin, les conjonctions). Dans plus d'un chapitre, le départ entre la morphologie et la syntaxe est difficile à opérer ; dans quelle mesure, par exemple, l'élimination du déponent appartient-elle à la syntaxe? Très souvent aussi un même phénomène relève de la phonétique, de la morphologie, de la syntaxe : ainsi la confusion des cas dans *dóminu*(*s*), *dóminu*(*m*), *dómino*, et, par suite, l'extension de l'emploi des prépositions qui viennent remplacer les cas obliques. Toute classification comporte une part d'arbitraire, que M. Bastardas Parera, du reste, ne se dissimule pas, et il lui fallait bien, dans l'intérêt de la clarté, tracer des limites étroites à chaque fait étudié. Son livre est digne de l'excellente préface dont M. Dag Norberg l'a fait précéder : il doit être lu de tous les philologues latinistes ou romanistes ; ils y trouveront confirmation de faits déjà connus dans les autres langues romanes, et aussi l'indication de particularités propres au domaine hispanique. On regrette qu'une conclusion d'ensemble n'ait pas justement mis en lumière l'originalité de ce latin.

A. Ernout.

Pierre Grimal, *La vie à Rome dans l'Antiquité.* Paris, Presses universitaires de France, 1953 ; in-8°, 128 p.

Écrit pour la collection « Que sais-je? », et destiné au grand public, ce petit

volume ne pouvait prétendre qu'à esquisser le « tableau de la vie romaine dans l'Antiquité », c'est-à-dire depuis les origines jusqu'à l'époque des Sévères. Mais l'exposé, tout en étant bref, n'est pas sec. Il est même parfois pittoresque et sait replacer devant nos yeux, par exemple, le spectacle qu'offraient les routes à l'époque d'Auguste, et l'équipement du voyageur. La conclusion en est, en somme, favorable aux Romains : l' « orgie romaine » n'a pas eu l'ampleur qu'on lui attribue complaisamment. *Comme les hommes de tous les temps, les Romains ont connu et pratiqué alternativement les vertus et les vices. Nous... qui pouvons peser le témoignage de leurs historiens, de leurs poètes et de leurs philosophes, nous avons le droit de ne pas leur refuser notre estime* (p. 127). Mais la différence des conditions économiques et sociales nous rend, malgré tout, difficile la représentation de ce qu'a pu être le comportement du citoyen « moyen ».

M. Grimal n'a pas donné de bibliographie ; il se contente d'indiquer qu'il doit beaucoup au livre de M. Carcopino : *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*. C'est une référence excellente. Mais je ne vois jamais plus citer les *Lectures historiques* de Paul Guiraud (*Histoire de la Grèce*, *Histoire romaine*) parues autrefois chez Hachette, et qui méritent de ne pas être oubliées.

A. Ernout.

Pierre Grimal, *Le siècle des Scipions*. Paris, Aubier, 1953 ; in-8°, 229 p. Prix : 525 fr.

Le sous-titre : *Rome et l'hellénisme au temps des guerres puniques*, précise l'objet du livre de M. P. Grimal : définir la nature des rapports qui s'établirent entre la Grèce et Rome depuis le milieu du IIIe siècle jusqu'à l'année 150 environ. Il s'agit moins, pour l'auteur, d'*exposer une fois de plus des faits connus de tous* ou de *les ordonner selon une méthode ou un plan nouveau* que d'*isoler et reconnaître quelques-uns des principes qui ont présidé à leur déroulement* (p. 11). C'est un essai de « psychologie historique » qui se propose d'éclairer *un peu du mystère qui, à bien des égards, enveloppe encore le « miracle romain »* (p. 12).

Il n'y a de mystère, selon lui, que par la faute de notre ignorance.

Le *Graecia capta ferum uictorem cepit* d'Horace a besoin d'être revisé ; l'influence de l'hellénisme à Rome, et notamment la création d'une littérature latine de source grecque ne furent ni soudaines ni spontanées. Il y avait dans toute l'Italie, à Rome, et ceci dès l'époque la plus ancienne, des « courants » grecs : ceci, M. Grimal l'a bien montré, comme l'avait déjà fait, de son côté, M. Altheim. Peut-être, pour l'édification de sa thèse, en a-t-il étendu la profondeur et la portée, par exemple, aux dépens de l'influence étrusque, qu'il néglige. Il n'y a pas eu à Rome, que je sache, de *uicus Graecus*, comme il y a eu un *uicus Tuscus*. Mais il est certain que la Rome prélittéraire a beaucoup emprunté, directement ou non, aux Grecs, ou qu'elle a puisé aux mêmes sources qu'eux. Le vocabulaire est le témoin de ces emprunts ; la religion et la légende les confirment aussi ; les fouilles ont révélé la présence d'objets grecs dans les tombes les plus anciennes. L'avènement d'un Livius Andronicus, puis d'un Naevius, d'un Ennius, d'un Plaute est donc quelque chose de longuement mûri : si la naissance est explosive, la gestation fut longue... *La traduction de l'*Odyssée*... ne représente pas... une invasion brutale et gratuite de l'hellénisme. Rome avait* mérité [1] *son épopée : elle l'avait préparée, mûrie par un long travail. Sa langue s'était assouplie et avait développé les éléments qui, en elle,*

1. C'est l'auteur qui souligne.

permettaient la naissance d'une langue d'art. L'épopée littéraire naquit seulement le jour où elle eut à sa disposition un instrument digne d'elle (p. 35). Il y a dans cette affirmation bien des points discutables : d'abord est-il légitime de faire de la traduction de l'*Odyssée* une épopée « romaine »? Peut-on parler d'un « assouplissement et d'un développement préalables de la langue »? Sur quels documents littéraires antérieurs à Livius appuyer cette affirmation? *Quid? nostri ueteres uersus ubi sunt*[1]? Et les misérables fragments qui nous restent de l'*Odyssée* nous révèlent-ils que l'épopée avait trouvé « un instrument digne d'elle »? J'y cherche vainement la présence d'une « langue d'art ». Quant à prétendre que *peut-être même essaya-t-il déjà d'adapter au latin le rythme dactylique*, je ne puis croire qu'au milieu de sa traduction en vers saturniens Livius ait inséré çà et là quelques hexamètres, et, comme Leo l'a montré, il s'agit d'une réfection, postérieure à Ennius, du poème de Livius qu'on a voulu ainsi rajeunir[2]. Il suffit, du reste, de comparer les trois vers de ce type qui nous restent avec les saturniens de Livius pour constater les différences de langue et de style qui les en séparent. J'ai peine aussi à accepter le portrait caricatural qui est tracé de Plaute, p. 94, où M. Grimal, accueillant comme authentiques les détails biographiques suspects que nous donne Aulu-Gelle, et même en ajoutant de son cru, expose que *c'est à Rome même que cet Ombrien de Sarsinas* (sic) *conçut l'idée d'écrire des comédies pour gagner de l'argent et réparer ses pertes, causées par des entreprises commerciales malheureuses...* (ce qui est vraiment une explication un peu simple de la vocation de Plaute, et de son génie comique) *et qu'on peut admettre, avec quelque vraisemblance, qu'il appartenait à une famille de bateleurs qui parcourait les villages d'Ombrie* (p. 94). Il est vrai que M. Atilio de Lorenzi a pu déterminer exactement la date de la naissance du comique et celle de son mariage, tardif, avec une riche veuve de Sarsina... Pour accentuer le contraste avec l'œuvre de Térence, *dont l'importance pour l'histoire spirituelle de Rome dépasse celle que revêt tout le corpus plautinien* (p. 150), M. Grimal voit dans les personnages de Plaute des *marionnettes traditionnelles* (p. 95). N'est-ce pas aussi fausser l'esprit de son théâtre que d'affirmer que « ce que Plaute retient de l'hellénisme tend, non pas à faire aimer et estimer la culture grecque, mais à en inspirer le mépris »? M. Grimal a senti lui-même ce que ce jugement avait de surprenant ; aussi y a-t-il ajouté ce correctif : *Peut-être Plaute lui-même n'était-il pas sciemment antihellène...* (p. 96 et 97). Mais les personnages de Térence ont-ils des mœurs plus exemplaires que ceux de Plaute?

J'ai relevé, à titre d'exemples, quelques points sur lesquels je suis en désaccord avec M. Grimal ; il en est certains autres où j'adopterais plus volontiers sa façon de présenter et de juger les événements. Il a eu le mérite de ne pas compartimenter son récit et de montrer l'interdépendance des faits historiques, littéraires et sociaux. Son livre est l'œuvre d'un esprit qui ne craint pas le paradoxe : peut-être est-ce mon âge qui me le fait voir parfois téméraire[3].

A. Ernout.

1. Cicéron, *Brutus*, 18, 72.

2. M. Grimal signale dans une note (n. 19, p. 172) qu'un fragment (25, éd. de Gubernatis) peut être mis sous la forme d'un hexamètre régulier. En réalité, il y en a trois sûrs : *Inferus an superus tibi fert deu(s) funer(a) Ulixes?* (25 Morel) ; *Cum socios nostros mandisset impiu(s) Cyclops* (32 M.) ; *At celer hasta uolans perrumpit pectora ferro* (35 M.), et peut-être un quatrième : *neque tamen te(d) oblitus sum, Laërtie noster* (38 M.), en admettant un tribraque initial à la manière homérique.

3. P. 122, lire : « c'était que les auspices fussent *pris* » (et non *prises*).

Antonio Mazzarino, *Introduzione al* De Agri Cultura *di Catone.* Roma, Atlante, 1952 ; in-8°, 132 p.

Le traité sur l'Agriculture attribué à Caton l'Ancien est une œuvre disparate : sorte de pot pourri où l'on trouve de tout : des pages excellentes, tout à fait dignes de ce que nous savons du caractère et de la vie de l'auteur, et des recettes de bonne femme, des prières, des formules magiques ; ajoutez à cela du désordre, de l'incohérence, des répétitions. Aussi plus d'un critique s'est-il demandé si le recueil était authentique et s'il n'avait pas été grossi au cours des siècles d'additions étrangères, comme le fait s'est produit pour le traité d'Apicius. Deux écoles se sont ainsi formées : d'une part, les partisans et, de l'autre, les adversaires de l'authenticité, représentés, les premiers par Klotz et la « scuola viennese », les seconds par Keil, Paul Weise et Leo. M. Mazzarino a repris tous les éléments du problème et consacré une étude spéciale à la tradition manuscrite ; de celle-ci il conclut que *il codice Marciano presenta vari strati di recensione* (p. 116), qui représentent sans doute deux états du texte remontant à l'antiquité même. Les différences de style, qu'il commente avec goût, p. 123 et suiv., correspondent à des différences d'intention, et l'on ne peut dénier à Caton d'avoir créé *la tecnica del trattato rivolto alla prassi* (p. 131), tout en reconnaissant que *siamo in presenza di un testo con aggiunte e rielaborazioni catoniani* ; mais il est prudent de *limitare fortemente i presupposti della « scuola viennese »* (p. 81).

A. Ernout.

Bronislaus Biliński, *De ueterum tragicorum Romanorum notitiis geographicis obseruationes* (extr. des Travaux de la Société des sciences et lettres de Wroclaw. Seria A. Nr. 41), p. 77-108. Wroclaw, 1952.

Les anciens Romains n'avaient en géographie que des notions assez vagues : cette ignorance nous apparaît surtout chez Plaute, et chez les auteurs tragiques, autant que nous les connaissons. M. Bilinski a comparé dans cette étude un fragment de la *Médée* d'Ennius, avec le passage correspondant de la tragédie d'Euripide ; il a étudié un fragment du *Philoctète* d'Accius, dont nous ignorons le modèle grec ; enfin, un fragment anonyme de date et d'origine inconnues : tous trois contiennent des noms de contrées lointaines. M. Bilinski, par une analyse subtile, détermine la façon dont les poètes latins ont utilisé leurs sources grecques : Ennius est plus simple, Accius et l'anonyme plus savants ; il y a donc progrès dans l'érudition du premier aux deux autres. L'étude est menée avec autant de finesse que d'érudition, et le latin de l'auteur est aussi correct qu'élégant.

A. Ernout.

Giovanni Barra, *Struttura e composizione del « Rerum natura » di Lucrezio.* Napoli-Roma, Istituto editoriale del Mezzogiorno, 1953 ; in-8°, 231 p.

Préfacée par M. Francesco Arnaldi, cette étude reprend après tant d'autres le problème de la composition du poème de Lucrèce. L'ordre dans lequel les six livres se présentent dans nos manuscrits est-il bien celui que le poète avait dans l'esprit, ou bien est-ce un arrangement opéré après sa mort, dans des circonstances et pour des raisons qui nous échappent? Les deux thèses ont été également soutenues, et, de même que l'on déplaçait sans scrupules certains passages à l'in-

térieur d'un même chant, on s'est ingénié à rétablir un « ordre logique » dans le poème, ordre dont on pouvait se demander si Lucrèce en avait eu jamais l'idée, et qui, du reste, variait avec chaque partisan du changement. Aujourd'hui, ces essais de restitution d'un « Lucrèce authentique » ont pris fin, et les éditeurs les plus récents admettent qu'il n'y a rien à changer dans la disposition du poème, telle que la présente la tradition. C'est aussi à cette conclusion qu'arrive M. Barra, et de ce côté elle n'apporte rien de bien neuf. Mais elle est appuyée sur une bonne connaissance du texte lucrétien. Défenseur de l'unité du poème, M. Barra s'efforce par une argumentation subtile de montrer, d'une part, que les chants se groupent deux par deux — l'observation n'est pas nouvelle — ensuite qu'ils se développent suivant une progression réfléchie, et que *Lucrezio si impone, oltre che per il resto, anche per la imponenza della sua concezione strutturale. In questa vasta architettura, una sola cosa manca : la revisione finale, se ci fosse stata, avrebbe fatto scomparire oppure avrebbe attenuato alcune durezze saltuarie e oscurità di trapassi* (p. 228). Voilà qui est raisonnable, sans être révélateur.

A. Ernout.

Michel Rambaud, I : *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César* ; in-8°, VI-410 p. — II : *Cicéron et l'Histoire romaine.* Paris, Les Belles-Lettres, 1953 ; in-8°, 148 p.

Ces deux ouvrages, qui ont valu à leur auteur le titre de docteur ès lettres, avec la mention très honorable, sont dignes d'estime l'un et l'autre. L'information est abondante et sûre, comme on en peut juger par les bibliographies copieuses (parfois surabondantes), dont tous deux sont munis (p. 375-395 pour le premier[1] ; p. 135-146 pour le second) ; toutefois, je n'ai pas vu mentionné l'important article que M. de Saint-Denis a consacré à *Alaise-Alésia* dans la *Revue de Philologie* (1951, p. 18-32). A cette documentation extérieure s'ajoute une connaissance personnelle des textes mise au service d'un esprit d'analyse minutieux et subtil. Toute affirmation, toute démonstration s'appuient sur de multiples références justificatives qui doivent emporter la conviction. Là où le lecteur non prévenu ne voit qu'une affirmation innocente et sans portée, H. Rambaud découvre une intention, apologétique ou agressive — ceci, naturellement, vaut surtout pour l'ouvrage principal.

Que les *Commentaires* ne nous présentent pas la vérité sans fard, *nudam, rectam, et uenustam*, c'est ce qui ne saurait surprendre, et c'est le contraire qui étonnerait plutôt. Tout personnage qui écrit ses mémoires a naturellement tendance à présenter les faits à son avantage, par exagération ou par omission : cette volonté d'embellir est plus forte encore quand ses mémoires interviennent comme une arme dans une lutte où deux puissances s'affrontent : ici, César et la Gaule dans le *De Bello Gallico* ; César et Pompée dans le *De Bello Ciuili.* Pour donner à cette arme le maximum d'effet, il ne faut pas la manier brutalement, de crainte d'exciter la méfiance du lecteur ; ses coups sont d'autant plus efficaces qu'ils sont portés de façon plus discrète. César en a usé avec une dextérité consommée ; aussi — peut-être plus — habile stratège dans ce genre de combat que dans l'autre. La lecture du livre de M. Rambaud apportera par de nombreux exemples la démonstration rigoureuse de ce dont beaucoup, depuis Asinius Pollion, avaient déjà l'intuition ;

1. P. 378, l'ouvrage de Pline l'Ancien est cité sous le titre : *Histoires naturelles.* L'auteur a dû confondre Pline avec Jules Renard.

il suffit de renvoyer à la bibliographie — sélectionnée — que Schanz donne sur le sujet dans son *Histoire de la littérature*. Peut-être même, M. Rambaud met-il une certaine complaisance dans son interprétation, et l'on peut se demander s'il ne découvre pas dans le texte de César ce que ses contemporains n'y apercevaient pas, ce dont César lui-même n'avait pas clairement conscience : aucun texte ne résiste à une analyse préconçue de ce genre ; on a vu ce que l'ingéniosité de M. Carcopino a su tirer des *Secrets de la Correspondance de Cicéron*. Un autre léger reproche que l'on serait tenté de faire à M. Rambaud, c'est la monotonie. Prolongé pendant 400 pages, cet examen de l'œuvre de César, fait d'un même point de vue et dans un même dessein, n'est pas sans produire une impression de lassitude, et je crains que plus d'un lecteur ne suive pas l'auteur jusqu'au bout de sa démonstration. Ce commentaire dépasse en longueur les *Commentaires* eux-mêmes. Ce lecteur aurait tort, en tout cas, de ne pas lire la conclusion où M. Rambaud, dépassant la personne de César, traite de la « vérité historique » et de tout ce qu'elle comporte toujours d'incertitude, surtout lorsqu'elle est, comme de nos jours, mise au service de la propagande. En particulier, il lira avec amusement la page dans laquelle M. Rambaud raille, non sans cruauté, les illusions de certains esprits « raisonnables » du XIX^e^ siècle, et leur croyance ingénue à la pureté des « sources ».

Le second ouvrage de M. Rambaud est fait suivant la même méthode d'investigation impitoyable que le premier, mais la matière était infiniment moins riche, et la façon — ou les façons — dont Cicéron conçoit ou utilise l'histoire romaine n'est qu'un des aspects mineurs de son activité littéraire. L'histoire intervient à titre accessoire pour l'orateur, auquel elle fournit des *exempla* qui lui servent d'arguments — *opus oratorium maxime* ; elle peut être considérée comme un genre en soi : ce genre, est-ce Cicéron qui l'a créé à Rome, comme il l'affirme ; quel profit l'historiographie a-t-elle tiré de sa « vocation » historique? Dans quelle mesure peut-on considérer Salluste comme influencé par Cicéron? On trouvera sur ces questions, et sur la conception moralisante de l'histoire, de bonnes observations, pas toutes neuves, dans l'étude de M. Rambaud. Il me paraît, toutefois, qu'il a exagéré la dette de Salluste envers Cicéron, et j'ai peine à croire que la *sententia* prêtée à Catilina par Salluste : *nam idem uelle atque idem nolle, ea demum firma amicitia est* (Cat. 20, 4), « parodie la théorie cicéronienne de l'amitié » (p. 123). Il y a chez Cicéron et Salluste des inspirations ou des réminiscences communes, venues notamment des modèles grecs, et que les commentateurs ont relevées[1], ou de l'enseignement qui se donnait à Rome, et faire de Salluste *l'abréviateur, plutôt que le contempteur de Cicéron* (p. 134), c'est, à mon avis, soutenir une « thèse » plus spécieuse que probante.

A. Ernout.

CICÉRON, Discours. T. VIII : *Pour Cluentius*, texte établi et trad. par Pierre Boyancé. Paris, Les Belles-Lettres, 1954 ; in-8°, 178 p. en partie doubles (60-178).

Le *Pro Cluentio* occupe dans l'œuvre oratoire de Cicéron une place à part. Comme le dit fort bien M. Boyancé, p. 41 : *de tous les discours de Cicéron, le* Pro Cluentio *est le plus dépouillé d'intentions politiques, celui où, par son rôle, il se*

1. Cf., par exemple, Cat., I, 1 *ueluti pecora* e. q. s. : Platon, *Rép.*, IX, 586 a ; Cicéron, *de Leg.*, 1, 9, 26 ; 1, 2 *animi imperio* : Isocrate, 15, 180 ; Cicéron, *De fin.*, 5, 34, etc.

rapproche le plus d'un avocat à la manière moderne ou tout au moins à la manière de l'époque impériale. Chose extraordinaire, Cicéron n'y parle pas, ou presque pas, de lui. A-t-il voulu, en défendant un personnage de l'ordre équestre, se concilier l'appui des chevaliers? Peut-être, mais cela n'apparaît pas nettement dans le discours. C'est un accusé que Cicéron défend, sans plus. Mais quelle cause, et quelle accusation ! Simplement la cause d'un fils accusé d'assassinat de son beau-père par sa mère, et qui, de son côté, n'accuse sa mère rien moins que d'adultère, d'inceste et de meurtres : Sassia la mère, nouvelle Phèdre qui enlève le mari de sa propre fille et fait empoisonner son premier mari, pour épouser, enfin, une sorte de Barbe-Bleue, Oppianicus, l'homme aux six femmes, auteur présumé d'assassinats multiples commis pour se procurer des héritages familiaux ; Cluentius lui-même, le client de Cicéron, qui n'est peut-être pas aussi innocent que Cicéron veut le faire paraître. Dans ce municipe de Larinum, où se déroulent tous ces drames, on se croirait transporté chez les Atrides. Pour justifier son client, Cicéron a retracé longuement toute l'histoire de la famille, avant d'aborder le point précis de l'accusation. De là, une grande disproportion entre les deux parties du discours, la première étant de beaucoup la plus longue (§§ 1-163), la seconde n'occupant que les §§ 164-204, péroraison comprise. L'exposé est long, laborieux, compliqué, comme les faits eux-mêmes, et ne se lit pas sans fatigue. Heureusement pour le lecteur, M. Boyancé a su les présenter avec une remarquable clarté, et sa préface, qui ne laisse aucun point dans l'ombre, est d'un secours précieux. Le texte, pour l'établissement duquel il a revu lui-même le principal manuscrit (*M*) et les *mutili*, est établi solidement, et la traduction est aussi exacte que possible. C'est un grand mérite : j'avoue que le style de ce discours me paraît singulièrement monotone, et d'une emphase lassante. Les anciens l'admiraient pourtant beaucoup, et il est peu de discours de Cicéron qui aient été si fréquemment cités. Aujourd'hui, le *Pro Cluentio* est assez négligé ; nos programmes d'examens l'ignorent. L'édition de M. Boyancé aidera sans doute à le sortir de l'oubli.

A. Ernout.

M. Tullio Cicerone, *De re publica l. I*, con introd. e commento di Vito Sirago. Florence, Vallecchi ed., 1953 ; in-8°, 220 p.

Cette édition commence par une analyse du traité de Cicéron, une étude de sa composition, de la forme du dialogue, de ses sources, des intentions de l'auteur — sujet que M. Sirago signale sans s'y arrêter, se contentant de marquer que, ici comme ailleurs, Cicéron combat « l'abstentionnisme » politique que professaient Épicure et ses disciples. Le texte qui suit reproduit celui qu'a publié Castiglioni à Turin, en 1947 ; M. Sirago ne croit pas utile de mentionner l'édition de K. Ziegler (Leipzig, Teubner, 1929), qui a pourtant son importance. Le commentaire est abondant, un peu trop ; non seulement il traduit, mais il explique et paraphrase la traduction : ainsi ch. II, 2, civitatis gubernatio : « il governo di una *civitas*, di uno Stato ». *Gubernatio* è il « pilotaggio di una nave ». cf. Cic., *de Off.* I, 25, 87 : *ut si nautae certarent, quis eorum potissimum gubernaret.* « Qui è « il governo poli« tico », significato molto frequente in latino. » On se demande si une note de ce genre sera bien utile à un lecteur capable d'aborder le traité de Cicéron : il n'est pas lu, que je sache, par de jeunes débutants. Ces commentaires si minutieux ont l'inconvénient de fragmenter le texte, dont le lecteur ne parvient plus à suivre l'ordonnance et le développement. Je dois reconnaître, du reste, que l'auteur est

bien informé, et qu'il apporte une contribution non négligeable à l'intelligence d'un texte difficile.

A. Ernout.

Karl Büchner, *Der Aufbau von Sallusts Bellum Jugurthinum* (Hermes, Einzelschr. H. 9). Wiesbaden, Franz Steiner, 1953 ; in-8°, 104 p.

Salluste a lui-même indiqué dans sa préface les raisons qui l'ont amené à écrire la Guerre contre Jugurtha : *primum quia magnum et atrox uariaque uictoria fuit, dehinc quia tum primum superbiae nobilitatis obuiam itum est.* Elle intéresse à la fois l'histoire intérieure et l'histoire extérieure de Rome. Comment le plan qu'il a suivi répond-il à ses intentions, c'est ce que M. K. Büchner examine dans une analyse serrée. Comme dans la *Conjuration de Catilina*, il commence par un récit des événements qui ont précédé la guerre et déterminé l'intervention de Rome : *die Vorgeschichte bis zum ersten Eingreifen Roms* (ch. I, p. 4-18) ; puis les démarches de Jugurtha à Rome, ses intrigues pour se concilier la bienveillance du Sénat, où règnent l'*auaritia*, l'*imperitia* et la *superbia*, et la conduite de la guerre pendant les deux premières années : *die Ereignisse bis zum Kriegsausbruch u. die beiden ersten Kriegsjahre* (ch. II, p. 18-37) ; l'intervention de Metellus et son commandement : *die Kriegsführung des Metellus* (ch. III, p. 37-54) ; l'arrivée de Marius : *Marius in Afrika* (ch. IV, p. 54-77). M. Büchner termine son livre par une comparaison entre le *Bellum Jugurthinum* et le *Catilina*, et il trouve dans la composition des deux ouvrages des ressemblances frappantes, qui s'expliquent par le même esprit qui les anime, et cette identité se retrouve dans le style (ch. V : *Vergleich zwischen Jugurthinum u. Catilina*, p. 77-84 ; ch. VI : *Die Geschichtsschreibung des Sallust*, p. 84-89). On ne peut, en général, que souscrire aux jugements de M. Büchner ; il a bien montré, notamment, qu'on ne saurait considérer les deux ouvrages de Salluste comme de simples monographies d'un personnage principal — Catilina, Jugurtha — mais comme des événements typiques de l'histoire de la *respublica* romaine, et de la lutte entre les partis. Historien et moralisateur, c'est ainsi qu'il faut juger Salluste : les personnages qu'il a choisis ne sont pour lui que des moyens d'illustrer des idées qui lui sont chères. Mais on ne saurait non plus l'accuser de parti pris systématique : il ne songe pas à déformer les événements au profit de sa thèse, et, par là, il mérite d'être appelé avec saint Augustin : *nobilitatae ueritatis historicus* (*Ciu. Dei*, I, 5). Tout n'est pas neuf dans l'exposé de M. Büchner : peut-être est-ce mon long commerce avec Salluste qui me fait porter ce jugement, mais c'est l'œuvre d'un esprit lucide, et qui aide à mieux comprendre et à juger plus exactement l'originalité et la profondeur de l'historien latin.

A. Ernout.

Hellfried Dahlmann, *Varros Schrift « De poematis » u. die hellenistisch-römische Poetik* (Akad. d. Wissensch. u. Liter. ; Abh. d. Geistes- u. sozialwiss. Kl., Iahrg. 1953. Nr. 3 ; p. 89-158). Mainz, Ak. d. Wiss. u. Lit., et Wiesbaden, Franz Steiner Verlag ; in-8°, 72 p.

Reconstruire le traité *De poematis* de Varron n'est pas chose facile : des trois livres qu'il comprenait, il nous reste juste cinq citations d'un mot ou d'une ligne (cf. Funaioli, *Grammaticae Romanae Fragmenta*, I, p. 213), dont il semble impossible de rien tirer : pourtant l'un d'eux (frg. 66 F.), qui contient l'étymologie de

uates « a uersibus uiendis », a servi de point de départ à M. Dahlmann pour une étude sur le sens et l'emploi du mot chez Varron et sur la date probable — entre 47 et 42 — de l'ouvrage où il se trouvait. Depuis il a repris l'examen des autres citations, et c'est le résultat de ces recherches qu'il présente dans cet exposé touffu, où naturellement il abandonne constamment ces cinq pauvres fragments pour se livrer à toutes sortes de rapprochements et de comparaisons avec les auteurs qui ont traité du même sujet et pour définir certains termes : *poema*, *poesis* (cf. Lucilius), *poeta*, *poetice*, *ars*, *artifex*, et les mots grecs qu'ils traduisent, c'est-à-dire, en réalité, retracer l'histoire de la « poétique » gréco-romaine, au sens aristotélicien. Il est impossible de résumer cet exposé discursif, bourré de notes, de citations, de références dans lesquelles le lecteur se trouve emporté, sans toujours savoir où il va. L'érudition de M. Dahlmann est grande, et son ingéniosité à bâtir des présomptions, *Vermutungen*, ne l'est pas moins. Mais il n'est pas aisé de pénétrer dans ce fragile et laborieux édifice, dont la base, il faut le dire, est bien étroite.

A. Ernout.

Virgilio, *Eneide libro II*. Introduzione e commento di V. Ussani Jr. Rome, Vittorio Bonacci ed., 1952 ; in-16, xlvii-244 p.

Un peu partout en Italie se créent des collections d'auteurs anciens. La *Collezione classica Bonacci*, nous dit l'*Avvertenza*, se recommande par le souci de ne pas se borner au commentaire littéral et à la traduction ou à la paraphrase du texte, mais d'étudier *alla luce della migliore esegesi antica e moderna, il pensiero e la poesia, la tecnica et l'arte di Virgilio*. C'est un livre destiné moins aux écoliers qu'aux enseignants, auxquels il fournira matière à nourrir leurs explications, et aux étudiants qui y retrouveront la trace des leçons entendues et pourront les méditer à loisir. Pas d'apparat critique : le texte est celui de Sabbadini, sauf quelques changements de détail. Le récit est divisé en paragraphes, dont le contenu est minutieusement annoncé, par exemple, v. 145-151 : *Il fine che si proponeva Simone è raggiunto. Alle sue lacrime i Troiani son mossi a pietà : con l'arte della menzogna egli si è insinuato nei loro animi et si è conquistato là loro fiducia. Ora i suoi ex-nemici son nuovamente presi di curiosità per il cavallo di legno : distolti dal suo apparire, son pronti adesso a credere quanto egli dirà sul mostro dalla smisurata mole. Non invano del resto Sinone aveva inserito nella sua narratio un breve accenno al cavallo, ai vv 112-3.* Je ne vois pas ce que ce commentaire apporte à la lecture du texte lui-même, et cette longue paraphrase me paraît inutile, sinon superflue, surtout adressée *agli insegnanti*. M. Ussani se défend de faire un commentaire grammatical : pourtant, v. 7, à propos du génitif *Ulixi*, il a une note de trente-cinq lignes serrées sur ces formes ; v. 9, une note sur l'emploi, du reste fréquent, de *praecipitat* intransitif ; v. 14, une note sur le génitif pluriel *Danaum* ; v. 449, une sur la graphie *devolvont* : *devolvunt*. Cf. *legunt* da **legonti* e il gr. λέγουσι da λέγοντι (dorico), etc. Il y a, sans doute, des remarques utiles et neuves dans ce commentaire, mais on a peine à les dégager de cette masse serrée, pénible à lire[1], où elles se confondent avec des remarques élémentaires ou déplacées[2]. D'autre

1. Les pages, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 18, 19 contiennent chacune un vers ; la p. 7 est tout entière occupée par la suite du commentaire du v. 2. Les autres ont deux, trois, quatre vers ; les pages contenant de cinq à sept vers sont exceptionnelles.

2. Par exemple à propos du v. 324 : *Venit summa dies et ineluctabile tempus*, la

part, on constate des oublis singuliers ; à propos du v. 452 : *auxilioque levare viros vimque addere victis*, je n'ai rien trouvé sur l'allitération pourtant frappante.

A. Ernout.

Horace, *Odes and Epodes*, re-ed. with English notes by A. Y. Campbell. University Press of Liverpool, 1953 ; xxiii + texte latin non paginé + 202 p. de Notes diverses. Prix : £ 1.

Cette nouvelle édition est la suite d'une édition donnée par M. Campbell en 1945, *with notes, of varying length, in (very simple) Latin* ; je n'ai pas eu, malheureusement, connaissance de ce premier travail. Depuis, l'auteur a repris son texte, l'a soumis à un nouvel examen critique, qui l'a conduit à modifier et à corriger des interprétations qu'il avait données, des leçons qu'il avait acceptées, aidé en cela, par les observations que lui a soumises son confrère, le professeur W. M. Edwards, de l'Université de Leeds : pendant six ans, MM. Campbell et Edwards n'ont cessé de s'entretenir des difficultés que posent les *Odes* et *Épodes*, et M. Edwards a souvent convaincu son correspondant de sa timidité à l'égard du texte communément adopté : *Elsewhere, in passages where I had more or less thoughtlessly adopted the ordinary view, he convinced me that I had been too conservative* (p. viii). Ce n'est pas de l'examen de la tradition manuscrite, mais de l'étude de l'art d'Horace lui-même, de ses procédés d'expression et de composition que doit jaillir la correction, la critique interne doit l'emporter sur la critique externe, et la tradition manuscrite, incertaine et corrompue, n'est que d'un faible secours dans cette recherche. Aussi, M. Campbell n'admet pas qu'on le compare à Bentley ou à Peerlkamp : l'esprit qui l'anime est tout autre.

Les *Odes* et *Épodes* qu'il présente diffèrent donc beaucoup de celles que nous avons l'habitude de lire : on s'en rendra compte en parcourant la *list of emendations* des p. xvii-xxiii, liste dans laquelle l'éditeur a marqué d'un astérisque les corrections que *so far as I am aware I am the first to propose it.* Il est impossible de les signaler toutes, encore plus de les discuter. Je me contenterai de citer en exemple l'ode II du l. I : *Iam satis grandinis*, en comparant le texte de M. Campbell à celui qu'a publié Friedr. Klingner (Teubner, 1950) :

v. 6	saeculum Pyrrhae nova monstra *questae* *omne* cum Proteus pecus agit altos	K.
	saeculum Pyrrhae noua monstra *questum, informe* cum Proteus pecus agit altos	C.
	questum in-forme : correction de M. C.	
v. 10	*nota* quae sedes fuerat columbis	K.
	tuta quae sedes fuerat columbis	C.
	tuta : corr. de M. C.	
v. 11	et *superiecto* pauidae natarunt	K.
	at superne aucto pauidae natarunt	C.
	at superne aucto : corr. de M. C.	

note : Venit : perf. con valore di presente ; cfr. il gr. ἥκει. — Le parfait *uenit* a tout son sens : *Voici venu* (c'est chose faite), et non *Voici venir.*

v. 17 Iliae dum se *nimium* querenti
iactat ultorem K.

Iliae dum se, *minui* querenti,
iactat ultorem C.

minui : corr. de M. C.

v. 18-19 iactat ultorem, vagus et *sinistra*
labitur ripa K.

iactat ultorem, uagus et *sinistra e-*
labitur ripa C.

sinistra e-/labitur : corr. de M. C.

v. 21 audiet ciuis *acuisse ferrum* K.

audiet ciuis *iacuisse ferro* C.

iacuisse ferro : corr. de Baehrens, adoptée par M. C.

v. 23 *audiet* pugnas vitio parentum K.

hauriet pugnas uitio parentum C.

hauriet : corr. de M. C.

v. 39 acer et *Marsi* peditis cruentum K.

acer et *Marsi* peditis cruentum K.

Ici, MM. Klingner et Campbell sont d'accord pour adopter la correction *Marsi*, due à Tanneguy Lefèvre (Tanaquilus Faber), au lieu de la leçon *Mauri* des manuscrits, que garde M. Villeneuve en la défendant ainsi : « La correction *Marsi* est inutile. Les Maures, c'est-à-dire les Numides, ne combattaient pas tous à cheval (voy. Salluste, *Jug.* 59, 3 ; César, *B. G.* II, 10)[1]. »

v. 42 *ales* in terris imitaris almae K.

caeles in terris imitaris, almae C.

caeles : corr. de M. C.

v. 48 *ocior* aura K.

purior aura C.

purior : corr. de M. C.

Au total, sur cinquante-deux vers, onze corrections, dont neuf sont dues à M. Campbell. Le commentaire critique de cette ode occupe les p. 9-11 ; au v. 51-52, M. Campbell signale la conjecture *inultis... Crassis* qu'a proposée M. W. M. Edwards, au lieu de la leçon traditionnelle *inultos... Caesar*, et renvoie, en outre, à la note additionnelle de la p. 182 : signe de sa pensée mouvante et toujours insatisfaite.

Plus d'un lecteur, habitué à lire Horace dans la forme traditionnelle (Orelli, Kiessling, Plessis-Lejay, Klingner, Villeneuve, etc.), sursautera devant la hardiesse du texte donné par M. Campbell, et je doute que ses corrections soient

1. Du reste, M. Campbell n'est pas pleinement satisfait de ce texte et, dans les notes, p. 9, il propose : « Was the original perhaps *Manli pariter furentem**? » Après discussion (p. 9-11), il est revenu sur ce passage dans un *addendum* de la p. 182, auquel je renvoie le lecteur curieux.

adoptées par les éditeurs qui le suivront. Mais elles méritent d'être lues et méditées : elles portent la marque d'un esprit subtil et personnel, qui ne se laisse pas influencer par les opinions reçues et défend ses positions avec force, fût-il seul à les défendre : il a mis sur la page de titre du volume le fameux quatrain de l'ode 3 du livre III :

iustum et tenacem propositi uirum
non ciuium ardor praua iubentium,
non uoltus instantis tyranni
mente quatit solida...

Il est vrai qu'il corrige ce que cette affirmation a de trop absolu en la faisant précéder de cette pensée qui admet l'erreur et le repentir :

ἐπεὶ δ' ἁμάρτῃ, κεῖνος οὐκέτ' ἔστ' ἀνὴρ
ἄβουλος οὐδ' ἄνολβος, ὅστις ἐς κακὸν
πεσὼν ἀκεῖται μηδ' ἀκίνητος πέλει

(Sophocle, *Antigone*, 1025 sqq.)

Ses corrections font toucher du doigt des difficultés dont on ne s'était pas toujours aperçu ni soucié ; elles réveillent et secouent l'apathie : ce coup de fouet n'est pas inutile, même s'il fait hurler[1].

A. Ernout.

M. Fabii Quintiliani, *Institutio oratoria*. Selections from the Latin text with Digests of the intervening material, chosen and ed. by D. M. Gaunt M. A. London, W. Heinemann Ltd., 1952 ; in-8°, xi-251 p. Prix : 10 sh. 6.

Quintilien jouirait-il en Angleterre d'une faveur plus grande que chez nous? Les éditions de cet auteur n'abondent pas en France ; les éditions du l. X, dues à Hild (Klincksieck) ou à Dosson (Hachette), sont épuisées depuis longtemps, et les candidats à l'agrégation de 1954, qui avaient à leur programme les livres I, II et X de l'*Institutio*, n'ont eu à leur disposition que l'édition-traduction publiée par H. Bornecque dans la Collection Garnier, ce qui est peu. L'Angleterre est plus riche : outre l'édition ancienne, mais toujours utile, du l. X de Peterson (Oxford, 1891), elle a vu paraître les éditions des l. I de Colson (Cambridge, 1924) et XII d'Austin (Oxford, 1948), des extraits traduits des l. I-II et III, dus à W. M. Small (Oxford, 1938), sans compter nombre d'ouvrages sur l'éducation romaine et la rhétorique, par exemple le livre de M. L. Clarke, *Rhetoric at Rome* (Londres, 1953). Le choix qu'a publié M. D. M. Gaunt n'a pas de prétentions scientifiques et n'a d'autre but que de faciliter aux élèves des lycées la connaissance d'un texte important, en le leur présentant sous forme d'extraits reliés par des analyses : ces extraits sont suivis d'un commentaire, bref, mais suffisant pour une lecture rapide, et d'un petit glossaire des termes techniques de la rhétorique. Ils sont précédés, en outre, d'une introduction divisée en trois chapitres : I. Importance actuelle (*to-day*) de l'*Institutio* (p. 2-4) ; II. Place de Quintilien dans l'éducation théorique

1. Je dois signaler que, dans l'Appendix B, M. Campbell propose quelques corrections aux *Satires* d'Horace, et qu'il donne aussi dans l'Index final, p. 202, la liste des passages d'autres auteurs qu'il a discutés incidemment : on y relève les noms d'Eschyle et de Sophocle, ce qui ne doit pas étonner : M. Campbell est *emeritus professor of greek* de l'Université de Liverpool ; sans doute est-il apparenté à Lewis Campbell, qui fut, lui aussi, professeur de grec à l'Université de Saint-Andrews et l'éditeur de Sophocle.

et pratique à Rome (p. 5-20) ; III. Vie de Quintilien (p. 21-24). Bref, le professeur qui a dédié ce livre à ses disciples a fait, lui aussi, œuvre de bon pédagogue : « *Eloquentia coalescere nequit nisi sociata tradentis accipientisque concordia*[1]. »

A. Ernout.

Statius, *Achilleid*, ed. with Introduction, Apparatus criticus a. notes by O. A. W. Dilke, M. A. Cambridge, At the University Press, 1954 ; in-8°, 161 p. Prix : 21 sh.

Dans l'œuvre poétique de Stace, seules les Silves — et encore ! — intéressent encore les lecteurs modernes ; c'est ce que constate non sans mélancolie M. Dilke dans sa Préface. Pourtant, les Silves, sont *a type of poem in which, as Quintilian observed, the defects of hasty composition are still visible even after a process of polishing*. Et cette *Achilléide* inachevée, dont nous ne possédons que le premier chant et le début du second, et que Stace n'a pas retouchée, témoigne, tout au moins dans la partie consacrée à Scyros, *a freshness and vividness of language only rarely encountered in the twelve books of the* Thebaid. A vrai dire, cette fraîcheur et cette vivacité de langage m'apparaissent moins qu'à M. Dilke, et je reste accablé par les hellénismes, surtout les noms propres, dont abuse l'érudition de Stace ; voici un exemple du genre, entre cent :

Vixdum exorta dies et iam comitatus *Agyrte*
Tydides aderat praedictaque dona ferebat.
Nec minus egressae *thalamo Scyreides* ibant
Ostentare *choros* promissaque sacra uerendis
Hospitibus. Nitet ante alias regina comesque
Pelides : qualis *Siculae* sub rupibus *Aetnae*
Naidas Hennaeas inter Diana feroxque
Pallas et *Elysii* lucebat sponsa *tyranni*.
Iamque mouent gressus, *thiasisque Ismenia buxus*
Signa dedit, quater aera *Rheae*, quater *enthea* pulsant
Terga manu, uariosque quater legere recursus.
Tunc *thyrsos* pariterque leuant pariterque reponunt.

Le procédé, déjà sensible chez Catulle et Virgile, plus appuyé chez Ovide, et surtout chez Properce, est devenu obsédant chez Stace : je suis étonné que M. Dilke, dans le chapitre, du reste fort court, qu'il a consacré à la langue et au style de son auteur, n'ait pas relevé ce trait caractéristique de sa manière. Quoi qu'il en soit, il a établi son édition avec beaucoup de soin, relisant lui-même les principaux manuscrits dont il a dressé un stemma, accompagnant le texte d'un apparat critique abondant et le faisant suivre d'un commentaire qui en élucide les principales difficultés de sens, et note les imitations, réminiscences et passages parallèles qui y abondent. C'est Virgile, naturellement, qui est la principale source où puise Stace ; c'est à partir de lui que se constitue le vocabulaire dont useront les poètes de l'époque impériale : sorte de *thesaurus poeticus* auquel tous les faiseurs de vers latins n'ont cessé d'avoir recours et qui contribuera à donner à la poésie épique

1. P. 27, dans la liste des Sigla, le ms. N : Codex Nostradamensis, est donné comme étant « in the Library of Notre-Dame, Paris ». En réalité, ce manuscrit est maintenant à la Bibliothèque nationale, sous le n° 18527.

son caractère scolaire. Le meilleur manuscrit de l'*Achilleis* est un Parisinus 8051 du IXe siècle, *P*, dont les leçons diffèrent souvent de celles que donnent les autres manuscrits : l'Etonensis 150 du XIe siècle, *E*, et le Monacensis 14557 du XIVe siècle, *R*, qui forment un groupe étroitement uni, et assez proche du Parisinus ; puis le Parisinus 10317 du Xe siècle, *Q*, le Gudianus 54, *K*, le Bruxellensis 5338, *C*, tous deux du XIe siècle ; enfin, un Bernensis 156 du XIe siècle également, *B*. C'est sur ces manuscrits que M. Dilke a fondé son texte, négligeant avec raison les *deteriores* plus récents. Malgré ses efforts, joints à ceux des éditeurs qui l'ont précédé, il reste encore plus d'un passage dont le texte et le sens demeurent douteux et obscurs. J'ai noté :

V. 72 et suiv. C'est Thétis qui demande à Neptune qu'il lui accorde d'arrêter la marche de la flotte grecque, pour empêcher le conflit où périra son fils :

> ... Si quis adhuc undis honor, obrue puppes
> Aut permitte fretum ! Nulla inclementia : fas sit
> Pro nato timuisse mihi. Da *pellere luctus*,
> Nec tibi *de tantis* placeat me *fluctibus unum*
> Litus et Iliaci scopulos habitare sepulcri.

Apparat. 74 da pellere luctus *P* : da tollere fluctus *BKQR* adtolle (da tollere E^2) fructus *E*. — 75 de tantis] detentis *Brandes* || me *ex* de *Q* || fluctibus unum *EBKQR* : fluctibus unam *P* : neptibus unam *Baehrens* : fluctibus imum *Havet* fluctibus udam *O. Müller* luctibus unum *Deiter*.

Au v. 74, la leçon de *P da pellere luctus* est évidemment préférable au *da tollere fluctus* de *BKQR*, dû sans doute à une conjecture de quelque *lector doctus* ; au v. 75, au contraire, *unum* de *EBKQR* semble meilleur que *unam* de *P*. Mais l'abondance des conjectures suscitées par ce passage prouve qu'il n'en est pas pour cela très limpide, et il faut toute l'ingéniosité de M. Dilke pour l'expliquer : *St. is evidently following the account* (Strabo, XIII, I, 32, etc.) *by which Achilles' tomb was said to be on Cape Sigeum ; and reading* UNUM, *we may construe :* « *And do not destine me to live on one shore, the rocks of a Trojan tomb, out of such great waters you possess.* »

V. 510 et suiv. Protésilas prie Chalcas de révéler aux Grecs l'avenir et lui promet, en revanche, l'immunité et la gloire :

> Arma horrenda tibi saeuosque remisimus enses,
> Numquam has inbelles galea uiolabere uittas,
> Sed felix numeroque ducum praestantior omni,
> Si magnum Danais *pro te dependis* Achillem.

Apparat. 513 pro te dependis (-e de- *in ras.*) *P* : pro te deprehendis (cf. 518) *E* : pro te portendis (-tis *B*) *BKQ* per te portendis *R*, Brux. 5338 *pr. manu* : prompte portendis *Baehrens* (propere *Deiter*) ; *v. adn.*

Le commentaire discute longuement les variantes *pro te portendis* de *BKQ* et *depre(he)ndis* de *E* pour se rallier finalement, avec Wilamowitz, Vollmer et Klotz, à la leçon de *P* : *pro te dependis*. Elle s'impose, en effet, et il n'était pas besoin de la défendre : il suffisait de renvoyer à l'article *dēpendō* du Thesaurus, col. 569, 44, où elle figure à côté d'autres exemples identiques de *dēpendō*, et est expliquée « Achillem tua uice mittis ».

V. 675 et suiv. :

> Iamque per Aegaeos ibat Laertia flexus
> Puppis, et *innumerae mutabant Cyclades oras*

Apparat. 676 innumerae mutabant Cyclades oras *scripsi* : innumerae mutabant cyclades auras *PEBKQ* : innumeras mutabat ciclades (-es *ex* -as) *R* : innumerae (-as *Köstlin*) mutabant Cycladas aurae *edd. vett.* : innumerae mutabat Cyclados oras *Garrod ; c. adn.*

Je ne suis pas sûr que la correction de M. Dilke améliore tellement le texte, et la substitution de *oras* à *auras*, que donne l'ensemble des manuscrits, me paraît peu méthodique. Aussi, je m'en tiendrais au texte traditionnel, dont P. H. Damsté a donné une explication acceptable : « Cyclades uim uentorum infringebant, mare uento minus expositum effingebant », ce qui vaut autant que : « The countless Cyclades were changing one prospect of their shores for another. »

V. 755 :

> Vel talis *uidisse* cupit

Le commentaire note seulement : *uidisse*. St. often uses perf. inf for pres., e. g. *Th.* I, 86, 321, etc. C'est insuffisant : ici *uĭdēre* était impossible à cette place, et il aurait fallu indiquer l'usage que les poètes dactyliques ont fait de ces « parfaits » (qui sont, en réalité, des imitations des aoristes grecs) par nécessité métrique.

V. 761 et suiv. :

> Tum uero intentus vultus ac pectora Ulixes
> *Perlibrat* uisu.

Apparat. 762 Perlibrat *P* : Perlibat *EBKQ* Prelibat *B cum dett.*

On peut hésiter entre *perlibrat* et *praelibat*. Mais le sens donné ici à *perlibrare* « soupeser » n'est pas attesté autrement, semble-t-il : les dictionnaires n'en donnent que deux sens : 1° « niveler tout à fait, égaliser », sens technique attesté chez Columelle ; 2° « brandir, lancer un trait », qu'on trouve dans Silius Italicus, par exemple 15, 699 : *iaculum a tergo perlibrat ad ossa* ; 2, 189 : *saeuamque bipennem / perlibrans mediae fronti* ; 5, 321 : *feruidus hastam / perlibrat*, et, d'autre part, *perlibrat uisu* forme une image assez incohérente ; à mon avis, malgré l'autorité de *P*, *praelibat* convient mieux, *praelibare* « goûter d'avance, déguster », *p. uisu* « déguster du regard », qu'on retrouve dans Sidoine, 7, 225 : *hinc te paulatim praelibat sensibus imis.*

Stace est un auteur difficile ; son style est affecté et négligé à la fois ; l'expression, parfois tourmentée, souvent imprécise et ambiguë. M. Dilke a fait un effort méritoire en présentant sous un aspect plaisant la meilleure édition que nous puissions avoir de l'*Achilleis* : ce n'est pas de sa faute s'il n'a pas toujours atteint la certitude.

A. Ernout.

Publii Papinii Statii, *Thebaidos liber secundus*, commentario exegetico aestheticoque instructus ; ed. Heine Melle Mulder. Groningue, De Waal, 1954 ; in-8°, 390 p.

Stace est peu lu en France ; dans l'abondante bibliographie établie par M. Mul-

der, p. 360-372, je ne relève guère que les vieilles éditions ou traductions de Dübner (Paris, 1845), Achaintre et Bouteville (Paris, Pancoucke, 1829-1831), Arnould et Wartel (Paris, Didot, 1878) ; deux études, dont une inédite, de J. Boussard sur les *Manuscrits de la Thébaïde* (cf. *Rev. des Ét. lat.*, 1936, p. 95-101), et surtout l'*Étude sur la Thébaïde de Stace* de L. Legras (Paris, 1905). Cet abandon est-il justifié? Ce n'est pas l'avis de notre éminent collègue, M. P. J. Enk, qui a entrepris de réhabiliter Stace, et qui, outre ses travaux personnels, a dirigé ses élèves vers l'étude de ce poète. En 1934 a paru, inspirée par lui, l'édition commentée du livre I de la *Thébaïde* de M. Herman Heuvel, dont j'ai rendu compte dans le *Revue de Philologie* (t. X, 1936, p. 290). M. Mulder a pris la suite : son édition ne diffère de celle de M. Heuvel que par l'absence de traduction et la présence d'une bibliographie. Le texte est celui de Klotz, avec un apparat critique réduit au minimum. Mais le commentaire « exégétique et esthétique » est très abondant (p. 27-360). Pour plus de clarté, M. Mulder l'a divisé en trois parties : v. 1-133 : « Laii umbra ab inferis ascendens et Eteocli dormienti apparens describitur » (p. 26-112) ; v. 134-174 : « Adrastus filias suas Tydeo et Polynici in matrimonium dat » (p. 113-235) ; v. 375-743 : « Tydei legatio » (p. 236-360). Un index signale les particularités les plus remarquables signalées dans le commentaire. Tout le livre témoigne d'un soin extrême, et d'une information étendue : chaque vers, presque chaque mot du vers, est l'objet d'une remarque dans laquelle l'auteur déverse tout son savoir, et qui forme une sorte de petite dissertation, dépassant le texte même de Stace : je cite, au hasard, les notes des v. 231 : *candida purpureum fusae super ora ruborem ;* 232 : *deiectaeque genas* ; mais l'observation peut s'étendre à tout le livre. Toutefois, à propos de *Ephyraeaque rura* du v. 207 :

Partheniosque super saltus Ephyraeaque rura

M. Mulder a omis de signaler le vers de Virgile, *Géorg.* II, 464 :

Illusasque auro uestes Ephyreïaque aera

que Stace a visiblement imité. Le reproche qu'on serait tenté de faire à ce commentaire, c'est d'être fragmenté et parfois élémentaire : cf. les notes sur *Cithaeron*, *Rhodopen*, *Bistones*, v. 80 sqq., ou celle sur *pallentes-umbras* du v. 48. Les remarques sur la prosodie et la métrique auraient gagné à être rassemblées dans une étude d'ensemble ; de même celles qui concernent les imitations et les réminiscences de Virgile et des poètes antérieurs à Stace. Est-il tout à fait exact de qualifier les *uerba frequentatiua* de *uetusta et vulgaria* (v. 550)?

Ces menues critiques ne m'empêchent pas de reconnaître la probité du travail de M. Mulder, et la solidité de l'enseignement qu'il a reçu. Mais la *Thébaïde* de douze chants... Est-ce que M. Enk envisage de faire publier de la même façon par ses élèves les dix chants qui restent à éditer? Cette perspective n'est pas sans m'effrayer quelque peu.

A. Ernout.

B. Walker, M. A., *The Annals of Tacitus. A Study in the Writing of History.* Manchester University Press, 1952 ; in-8°, VIII-284 p.

Tandis que Tite-Live est quelque peu négligé, l'œuvre et la personne de Tacite ne cessent pas d'être l'objet de multiples recherches. Les causes de ce permanent intérêt sont multiples : l'histoire qu'il écrit relate des événements encore tout proches de lui, et par là prend une vie et une actualité que n'a pas celle de Tite-

Live ; sa personne même nous est assez bien connue, comme le milieu qu'il fréquente ; enfin, il met au service du récit des événements une prose d'une beauté originale. Une pareille personnalité ne pouvait manquer d'être étudiée avec passion. Mais les problèmes qu'elle pose sont loin d'être tous résolus, et les solutions proposées sont loin d'être concordantes. Quel a été son but en écrivant *Histoires* et *Annales*? Est-ce un pur exercice de littérature, ou œuvre d'historien impartial, de moraliste, de pamphlétaire? N'est-il pas simplement un peintre de portraits qui a trouvé dans l'histoire de son temps une série de magnifiques modèles, pris sur le vif? Est-il aussi détaché qu'on le croit des règles de la vieille rhétorique? Et sa langue elle-même est-elle aussi pure de toute influence qu'on le dit? Ne trouve-t-on pas chez lui, à côté de réminiscences et d'imitations plus ou moins conscientes d'un Salluste ou d'un Virgile, par exemple, le reflet des tendances de la langue contemporaine? Chacun, suivant ses habitudes d'esprit, aura tendance à mettre en relief tel ou tel trait de cette personnalité complexe, et l'image qui en sera tracée en demeurera déformée, incomplète par certains côtés, grossie par d'autres. Mrs Walker, qui apporte à l'étude de Tacite une sensibilité toute féminine, a essayé de démêler parmi ces traits divers ceux qui lui semblaient les plus saillants et les plus caractéristiques, et son essai d'explication *results in a study of Tacitus in the light of Jung's psychological theory of types*. Comme Tite-Live a présenté l'histoire des premiers siècles de Rome dans un certain esprit de parti, Tacite n'est pas non plus exempt de préventions et de préjugés, et le fameux *sine odio et ira* ne doit pas être entendu sans correction ; il a aussi des omissions, des ignorances, dont certaines sont peut-être volontaires. De la rhétorique, il a subi l'influence comme tous ses contemporains, et son œuvre porte fortement l'empreinte des lectures publiques, des *declamationes* : son goût pour la pointe finale, la *sententia*, en témoigne abondamment. Mais il se plaît surtout à retracer des états d'âme, et c'est moins le récit des événements qui l'intéresse que la psychologie des acteurs qui y sont mêlés, et cette préférence explique les disparates que l'on constate dans son œuvre, l'importance excessive donnée à certains faits que jugera menus l'historien « objectif », la négligence avec laquelle sont traités certains autres, dont les conséquences pourtant peuvent être graves pour l'Empire ; son mépris d'une certaine exactitude. Moins historien qu'artiste, c'est ainsi que Mrs. Walker présente Tacite, et, en somme, son jugement n'est pas tellement éloigné de celui que portait Racine.

A. Ernout.

Pliny, *Natural History Books XXXIII-XXXV*, IX transl. by H. Rackham (The Loeb Classical Library). London, Wil. Heinemann Ltd, et Cambridge Mass., Harvard Univ. Press, 1952 ; in-12, viii-421 p.

H. Rackham, qui avait entrepris en 1938 l'édition de Pline l'Ancien dans la Collection Loeb, est mort sans avoir pu achever sa tâche, et cet avant-dernier volume de l'*Histoire naturelle*, qui porte encore son nom, n'est que partiellement de lui : le professeur E. H. Warmington s'est chargé d'établir le texte et l'apparat critique, de revoir et corriger la traduction laissée par Rackham, d'ajouter les notes explicatives de la marge ou du bas des pages, et le professeur T. B. L. Webster a revisé les chapitres concernant l'art grec. Le texte est le plus souvent celui de Mayhoff, mais sans s'astreindre à une fidélité totale : ainsi XXXIII, 18 propterque ⟨hoc⟩ *Rackham* : propterque *Rdh Jan Mayhoff* ; 65 examinatur *K. C. Bailey* : exhalatur *codd.* exharenatur *Detl.* excitatur *May. in app.* ‖ 115 Indicae *K. C. Bailey* : indicio *B* indico *uett.* inscitia *May.* ; XXXIV 108 *fin* : sic exhibetur *War-*

mington : sic excitetur *May.* sic exteritur *Vha Le Bonniec* sic cexatetur B^1 sicce sane duret B^2 (*locus incertus*) || 145 aqua ⟨aliubi⟩ ut *Warmington* : ubi *codd.* uti *uett.* || 157 catillis *Warmington* : cutalis *B* colatis d^1VR calatis d^2 calathis *h Le Bonniec* (*qui addit* « *uerbum aperte corruptum* ») cloacis *a* || XXXV 169 *fin* et ⟨ut⟩ lateribus *Warmington* : et *codd., edd.* — Apparat et notes explicatives sont réduites au strict minimum, mais suffisent à une première orientation du lecteur, que guident, en outre, trois Index : I. des artistes ; I. « muséographique » ; I. des minéraux. La traduction m'a paru exacte et de lecture aisée. Je regrette de ne pas avoir eu communication des volumes précédents.

A. Ernout.

Miguel Dolç, *Hispania y Marcial, Contribucion al conocimiento de la España antigua.* Barcelone, Escuela de Filologia, 1953 ; in-8°, XXIII-272 p. + 7 planches.

Comme on le voit par l'abondante bibliographie que l'auteur a mise en tête de son livre, l'étude de l'Espagne dans l'œuvre de Martial n'a jamais fait l'objet d'un travail d'ensemble, *sistematizado y completo.* Pourtant le sujet méritait d'être traité : le poète n'a jamais oublié sa patrie d'origine, et les allusions y abondent dans ses Épigrammes, fournissant, çà et là, de précieux renseignements sur l'auteur lui-même, sur ses amis, sur la vie publique et privée, sur les rapports de l'Espagne avec Rome, sur la géographie du pays. M. Miguel Dolç, professeur de langue et littérature latines à Huesca, un des meilleurs élèves de M. Bassols de Climent, s'est attaché à recueillir tous ces matériaux épars, à les classer, à les interpréter systématiquement *en su doble vertiente : el de las personas hispanas citadas por Marcial y el de los lugares geográficos mencionados en su epigrammatario. A ambos se han aplicado los procedimientos histórico, arqueológico, epigráfico, literario y lingüistico, que sólo en su unidad cultural hacen posible unas veces la solucion de antigues cuestiones y otras, por lo menos, el señalamiento de nuevas sugerencias o hipótesis* (Préface). Ce plan se développe en cinq chapitres, comprenant eux-mêmes de nombreuses subdivisions : I. *Roma e Hispania*, p. 3-28 ; II. *La Hispania de Marcial*, p. 29-66 ; III. *Personas hispanas en Marcial*, p. 67-106 ; IV. *Bilbilis*, p. 107-168 ; V. *La Celtiberia de Marcial*, p. 169-234. Ce dernier chapitre est précieux pour la connaissance de la toponymie celtibérique. Quatre index (*i. geografico, i. onomastico, i. de epigramas de Marcial, i. de materias*) facilitent grandement la consultation du livre. Enfin, quelques photographies et un plan de Bilbilis ajoutent à son agrément et témoignent que l'érudition de l'auteur n'est pas purement livresque, et qu'il a poursuivi son enquête sur le terrain. Du reste, il ne se flatte pas d'être parvenu à des résultats complets et définitifs ; l'histoire de l'Espagne préromaine, notamment ibérique ou celtibérique, commence à peine à sortir de l'ombre ; avec une modestie qui l'honore, M. Dolç considère que son livre *sólo debo aspirar a que sirva de base para futuros studios, de punto de partida para investigaciones más afortunadas* (Préface, p. VIII). Mais c'est une base solide, et bien établie. La jeune école espagnole de philologie, encouragée par le Consejo superior de investigaciones cientificas, fait preuve, aussi bien à Barcelone qu'à Salamanque ou à Madrid, d'une activité, notamment en ce qui concerne les études hispaniques, qui permet d'en attendre les meilleurs résultats[1].

A. Ernout.

1. P. 58, M. Dolç donne Ζάκανθα comme la forme grecque de *Saguntum* : le toponyme latin s'explique mieux par Ζάκυνθος.

Bertil Axelson, *Akzentuierender Klauselrhythmus bei Apuleius. Bemerkungen zu den Schriften* De Platone *u.* De Mundo. Vetenskaps, Societet i Lund, 1953 ; in-8°, 20 p.

Les travaux de M. B. Axelson sont toujours suggestifs : celui-ci éclaire d'un jour nouveau l'histoire de deux petits traités philosophiques d'Apulée, le *De Platone* et le *De Mundo*. On sait que la chronologie des *Opera minora* est obscure et controversée. M. Axelson a entrepris d'apporter une solution au moins partielle à ce problème en comparant le vocabulaire et les clausules des deux traités susnommés avec les autres œuvres d'Apulée. Il y a constaté des différences troublantes, et notamment en ce qui concerne les clausules, une tendance à substituer à l'ancien rythme quantitatif un rythme nouveau fondé sur l'accent ; il en conclut que cette transformation du rythme doit correspondre à une différence d'époque ; que, sans doute, le *De Platone* et le *De Mundo* sont, si Apulée en est bien l'auteur, postérieurs à ses autres œuvres, et que ces différences soulèvent même la question de leur authenticité. Problème délicat qui mériterait d'être examiné à fond.

A. Ernout.

VETUS LATINA, Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron ; 2. Genesis, 3. Lief., *Gen. 27, 23-43, 22*. Freiburg, Verl. Herder, 1953. Prix : DM. 35 ; en souscription : DM. 29.75.

J'ai déjà signalé les qualités de l'édition monumentale de la Bible latine antérieure à saint Jérôme, qu'ont entreprise les bénédictins de l'Abbaye de Beuron[1], et j'ai indiqué toutes les ressources qu'on peut en attendre : il est inutile de reprendre les remarques générales que j'ai faites précédemment et qui valent pour tout l'ouvrage. Le présent fascicule, de 160 pages in-folio, va du chapitre 27, 23 au ch. 43, 22 de la Genèse (le livre a cinquante chapitres). On peut espérer que le prochain fascicule nous apportera bientôt la fin, et que nous pourrons avoir une vue d'ensemble sur un livre complet. Dès le début, on aperçoit des différences notables avec la version hiéronymienne : par exemple, 27, 25 : *offers*, gr. προσάγαγε H. *offer* (correctement) ; *manducavit*, gr. ἔφαγεν, H. *comedisset* ; *intulit*, gr. εἰσήνεγκεν, H. *obtulit*, etc. Ces deux ou trois exemples suffisent à montrer l'intérêt que pourra présenter une confrontation plus étendue. Mais le mode de présentation sur lignes parallèles n'est pas de nature à faciliter cette comparaison : c'est le seul reproche que je fasse à ce beau travail ; peut-être, du reste, était-il inévitable.

A. Ernout.

Josef Dobrovský, *Fragmentum Pragense Euangelii S. Marci*. Prague, Nakladatelstui Československé Akademie Ved. ; in-8°, 185 p.

L'Académie nationale tchécoslovaque a reproduit l'édition du fragment en écriture onciale de l'Évangile de saint Marc, conservé à Prague, que le grand slaviste Dobrovský avait publié en 1778. Le soin de cette reproduction a été confié à M. Bohumil Ryba, qui s'en est acquitté parfaitement. Une préface en tchèque,

1. *Revue de Philologie*, 1952, p. 139.

suivie de résumés en français et en anglais, met au courant le lecteur des circonstances de la publication et de l'intérêt qu'elle présente, tant au point de vue de la critique biblique que de la place qu'elle tient dans l'œuvre de Dobrovský lui-même. Viennent ensuite la réimpression du texte de Dobrovský, avec les corrections qu'il convenait d'y apporter, et le fac-similé photographique du manuscrit. Le livre est fort bien présenté ; on a plaisir à lire les pages dans lesquelles M. Ryba retrace les débats que provoqua ce manuscrit, dans lequel la légende, acceptée par certains catholiques trop zélés, prétendait voir l'original autographe de l'apôtre.

A. Ernout.

Dag Norberg, I : *La poésie latine rythmique du haut Moyen Age.* Stockholm, Almqvist et Wiksell ; in-8°, 120 p. — II : *L'hymne ambrosien* (Kungl. Human. Vetensk-Samf. i Uppsala, Sartr. u. Arsb., 1953). Uppsala, Almqvist et Wiksell ; Wiesbaden, O. Harrassowitz ; in-8°, 20 p.

On connaît les belles études de M. Norberg sur la syntaxe du latin de basse époque[1]. Cette fois, c'est à l'hymnologie chrétienne qu'il s'attaque. Les problèmes que pose cette forme poétique sont multiples : les auteurs de ces hymnes sont le plus souvent inconnus ou incertains ; la tradition en est médiocre ; la langue et la métrique sont loin d'être toujours assurées. Dans l'Introduction générale, qu'il intitule *Langue*, *Style* et *Métrique*, l'auteur montre, en prenant ses exemples dans le recueil de Strecker[2], combien l'interprétation de ces textes est délicate, et avec quelle prudence il faut les expliquer : des passages qui semblent inintelligibles à première vue s'éclairent, soit par un rapprochement avec un texte antérieur dont ils sont une réminiscence, soit par une connaissance plus précise de la grammaire et du vocabulaire de la basse époque. De même, le rythme de ces poésies a ses procédés et ses licences : la musique y joue son rôle et intervient dans la variation du nombre des syllabes. Enfin, il faut tenir compte du manque de culture chez les auteurs : il y a *des chants rythmiques d'une forme si barbare qu'ils sont tout à fait comparables à la poésie épigraphique la plus pauvre de l'Antiquité*[3] (p. 27). Trop souvent, W. Meyer et Strecker, emportés par leurs souvenirs classiques, *ont eu tendance à vouloir restituer un système régulier qui n'a jamais existé* (ibid.). Et cette remarque ne vaut pas seulement pour le rythme.

Cette Introduction générale est suivie de dix études particulières sur différents poèmes et poètes du haut Moyen Age et sur la façon dont se sont constitués les recueils de chants rythmiques. M. Norberg est parvenu à identifier les auteurs de certains de ses chants ; il a démontré notamment, de façon convaincante, que les deux hymnes XXVII et LII : *Congregavit nos in unum* et *Hic est dies in quo Christi pretioso*, doivent être attribués à saint Paulin d'Aquilée. — Chacune de ces études apporte son contingent d'éclaircissements et d'améliorations, qui vont parfois jusqu'à l'édition d'un nouveau texte : ainsi p. 64 et 66. De cette série d'études particulières se dégage une conclusion nécessaire : c'est que l'édition de Stecker doit être refaite sur des bases nouvelles, restituant à ces poèmes leur forme

1. I : *Syntaktische Forschungen auf d. Gebiete des Spätlateins u. des frühen Mittellateins*, Uppsala, 1943, in-8°, 286 p. ; — II : *Beiträge z. spätlateinischen Syntax*, Uppsala, 1944, in-8°, 136 p. Voir mes comptes rendus dans *Rev. de Philol.*, XVIII, 1944, p. 228 sq. ; XX, 1946, p. 85 sq.

2. *Rhythmi aevi Merovingici et Carolini. Mon. Germ., Poet. Lat.*, IV, Berlin, 1914-1923.

3. *On peut louer l'intérêt de Chilpéric pour la civilisation antique, mais on ne peut méconnaître qu'il était un barbare* (p. 40).

véritable — si barbare qu'elle paraisse — et les groupant par noms d'auteurs : *ce qui permettra d'apprécier à sa juste valeur la poésie de Paulin. Il en est de même pour Théofride de Corbie et les autres auteurs* (p. 114). Nul mieux que M. Norberg lui-même n'est préparé à cette tâche ingrate.

L'étude intitulée l'*Hymne ambrosien* a pour objet de confronter la poésie de saint Ambroise avec celle de saint Hilaire. Cette comparaison est tout à l'avantage d'Ambroise, dont la pureté classique s'oppose heureusement à la rhétorique obscure et ampoulée d'Hilaire. M. Norberg écrit un français non seulement correct, mais élégant : c'est encore un de ses mérites.

A. Ernout.

Alf Uddholm, *Formulae Marculfi*. Études sur la langue et le style. Uppsala, Almqvist et Wiksell, 1953 ; in-8°, 254 p.

Les philologues nordiques ne cessent pas de s'intéresser au latin de basse époque, dont ils mènent l'étude jusqu'au haut Moyen Age : le travail de M. Uddholm en est une nouvelle preuve. Disciple de M. J. Svennung, guidé aussi par M. D. Norberg, il a pris pour thème de ses recherches le recueil du moine Marculf, *Formulae Marculfi*, dont tous les médiévistes reconnaissent l'importance. Mais, si cette compilation a été l'objet de nombreux travaux de caractère historique, si le texte en a été correctement publié par K. Zeumer dans les *Monumenta Germaniae*, la personne de l'auteur est encore mal connue, et le style et la langue de ses écrits n'ont été l'objet que d'études fragmentaires. C'est à combler cette double lacune que M. Uddholm s'est attaché. Tout d'abord, il a pu préciser la date et le lieu d'origine des *Formulae* : le recueil a été composé entre 688 et 732 et doit provenir de Saint-Denis (voir p. 19-22).

Le recueil de Marculf n'est pas une œuvre originale, rédigée d'un seul jet par un auteur suivant sa propre inspiration et écrivant sa propre langue — apprise ou maternelle — mais une compilation formée d'éléments hétérogènes, et dont on ne peut toujours affirmer qu'elle ait été faite directement sur les documents authentiques. Le serait-elle, du reste, qu'il faut tenir compte du fait que les scribes et notaires mérovingiens écrivent un latin composite, où les néologismes, les vulgarismes, les emprunts au germanique ou au celtique voisinent avec des réminiscences plus ou moins conscientes de tournures et d'expressions classiques, et des recherches de style précieux de ce type : *Cui Dominus regendi curam committit, cunctorum iurgia diligenti examinatione rimari oportit, ut... et nodus causarum vivaci mentes acumen coherciat, et ubi praelucet iusticia, illuc gressus deliberationis inponat*, que M. Uddholm traduit : « Celui à qui Notre-Seigneur confie la tâche du gouvernement doit examiner soigneusement les différends de tous, afin de pouvoir démêler les litiges embrouillés grâce à la perspicacité de son âme et marcher éclairé par la déesse de la justice. » (J'aurais traduit plus littéralement ; la traduction de M. Uddholm atténue les images et le mauvais goût prétentieux.) Il faut être très prudent pour déterminer sainement la valeur probante d'une langue de cette nature : elle est dans une large mesure artificielle et, si j'ose dire, « savante », en dépit de son aspect barbare. La difficulté pour le chercheur — et son mérite — sera de faire le tri entre les éléments dont elle dispose, de distinguer ceux qu'elle a de communs avec les textes similaires par la date ou le contenu (actes, diplômes, etc.) d'avec ceux qui lui sont propres. M. Uddholm s'est acquitté scrupuleusement de sa tâche. Il a suivi le plan ordinaire : 1re partie : La langue (orthographe, phonétique, morphologie, syntaxe, lexicographie) ; 2e partie : Le style (style juri-

dique, influences bibliques, style épistolaire, ornementation rhétorique, influence de la langue populaire). Comme M. Uddholm a revu lui-même les manuscrits des *Formulae*, vient, enfin, une liste des passages interprétés ou critiqués (p. 234-240). M. Uddholm a eu le courage de traduire la plupart des exemples qu'il cite : ce n'est pas un mince mérite.

Voici quelques remarques faites au cours de la lecture :

P. 55 : nominatifs singuliers en *-os* pour *-us* : je ne crois pas que nous ayons affaire à un archaïsme, même de graphie, encore moins de prononciation.

P. 56 : les ex. de nom. acc. pl. *rebus* sont contestables et ne relèvent pas de la morphologie, mais de la syntaxe ; dans l'ex. 1, 34, p. 64, 19 sqq. : *domus multorum igne crematas vel rebus ablatas*, je serais tenté de comprendre *rebus ablatas* comme *igne crematas* « détruites (proprement « brûlées ») par le feu ou dépouillées (*ablatas* = *spoliatas*) de leurs biens ».

P. 57 : on ne peut légitimement rapprocher les datifs en *-a* qu'on trouve chez Malcus des rarissimes formes archaïques qu'on lit dans certaines inscriptions dialectales. D'une manière générale, M. Uddholm a trop tendance à relier les innovations du latin mérovingien à des phénomènes « purement latins ». En ce qui concerne l'extension du génitif pluriel en *-orum*, la confusion a pu partir de l'existence de doublets du type *deum / deōrum* et des deux flexions *liber, -bri* et *pater, -tris* (cf. *cancer, carcer*, etc.).

P. 63 : je ne vois pas en quoi la forme *termen* peut être « prélatine » ; tout au plus pourrait-on songer à un emprunt du latin au grec.

P. 87-88 : le gérondif *fefelendo* est déconcertant ; mais, pour l'expliquer, mieux vaudrait partir du participe *fefellitus*, qu'on lit dans Pétrone : d'après *amātus / amāns, monitus / monēns*, etc., aurait été créé un pcp. *fefellēns*, d'où un gérondif *fefellendō*. Mais il est demeuré isolé.

P. 88-89 : Verbes et thèmes nouveaux de la 4e conjugaison. — Ce paragraphe réunit des faits disparates, les uns phonétiques, les autres morphologiques, certains analogiques ; d'autres, enfin, peuvent être de simples erreurs de graphie.

Ch. VI : on ne peut manquer d'être frappé de l'ignorance de la syntaxe latine. On constate déjà, chez l'auteur de la *Peregrinatio Aetheriae*, la difficulté qu'elle a à construire une phrase un peu longue, avec plusieurs propositions dépendantes, incidentes ou complétives. Le phénomène s'accentue dans les textes publiés par Marculf, et des constructions annonciatrices de la syntaxe des langues romanes apparaissent nombreuses, qu'il s'agisse de l'emploi des cas, des temps ou des mots : les scribes s'embrouillent, tiraillés entre deux tendances, l'une conservatrice, l'autre novatrice : les confusions de cas (nominatif et accusatif, ablatif et accusatif), l'emploi de certaines prépositions, la valeur copulative de *inter*, les locutions avec *ad, pro : ad profectum, ad praesentiam ; pro intuitu, pro respectu, pro studio.*

P. 187 : *manasterius* pour *monasterius*. « Nous voudrions mettre cette forme en rapport avec irl. *mainistir* : la forme *manasterium* appartiendrait donc au domaine celtique. » Mais *manasterius* doit son initiale à *manere*, dont on l'a rapproché ; l'*i* intérieur de *mainistir* ne peut expliquer l'*a* de *manasterius*. — Ibid. *balsimum*, phénomène ancien? Cf. *adamas / adimas* ; *castanea / castinea.*

P. 189, l. 2 au bas : le fr. *acquérir* ne remonte pas directement à *adquaerere* ; c'est une forme rebâtie sur *quérir* qui a succédé à *querre*, de *quaerere*.

P. 194 : *redibutio* « impôt » : influencé par *retributio*. Peut-être ; mais on pourrait penser à l'influence de **debutum* de *debeō* ; cf. fr. *dû*.

locuplex : « forme naturellement influencée par *simplex*, *duplex*, etc. » — mais aussi favorisée par le fait que *x* se confondait avec *-s* en finale : cf. *milex* et inversement *conius*.

Le plan suivi par M. Uddholm, qui est celui de Max Bonnet dans *Le latin de Grégoire de Tours*, est un peu trop « scolaire » et ne permet pas de mettre suffisamment en relief les traits originaux et les innovations des *Formulae Marculfi*, qui se confondent dans la masse des faits déjà connus d'ailleurs. Mais le lecteur déjà familiarisé avec les textes de même date et de même nature ne manquera pas de les reconnaître au passage, et, du reste, une Table analytique et un Index des mots l'aideront à les trouver : le résumé qui sert de conclusion (p. 232) est pourtant bien bref, et la personnalité de Marculf aurait pu être plus fortement caractérisée. Mais on doit louer l'abondance et la sûreté de l'information, le classement méthodique et l'explication judicieuse des faits étudiés. M. Uddholm a eu l'élégance d'écrire son livre en français, et en « bon français » : c'est un titre de plus à notre estime.

A. Ernout.

REALLEXIKON FÜR ANTIKE U. CHRISTENTUM, hrsg. von Th. Klauser ; Lief. 14 et 15 *Bulla* (Forts.) — *Celsus* ; und *Celsus* (Forts.) — *Christennamen* ; col. 801-1120. Stuttgart, Hiersemann Verl., 1954. Prix de chaque livraison : 12 M. 50.

Avec la livraison 14 finit la lettre *B* par un article important sur la pénitence (*Busse*), avec les annexes *Busskleid*, *Bussstufen*, *Bussstationen* (A : H. Edmonds, et B : B. Poschmann). Au début de la lettre *C*, je signale les biographies de *Caesar* (A. Heuss), *Caligula* (J. Straub), *Caracalla* (Id.), *Cassiodorus* (R. Helm), *Cato* (A. Hermann). En outre, les articles *caerimonia* (H. Wagenvoort), un peu bref ; *candidatus* (A. Kurfess-A. Hermann), où j'aurais aimé trouver un développement sur la *toga candida*, et l'emploi de *candida* « exspectatio, *spes* » chez Tertullien ; *Capitolium* (A. Hermann ; F. J. Dölger † [Nachlass]) ; *Cappadocia* (E. Kirsten ; important : col. 861-891) ; *carmen* (J. Quasten ; col. 902, 16, l. *minor*) ; *cassia* (H. Gossen†) ; *cella*, *cella trichora* (F. W. Deichmann ; col. 942-954, avec plans) ; *Celsus* (Ph. Merlan ; col. 954-965) ; *Cerberus* (A. Hermann ; col. 973-990) ; *Chairetismos* (A. Baumstark ; col. 993-1006) ; *Chaldäer* (W. J. W. Koster ; col. 1006-1021) ; *Charon* (A. Hermann ; col. 1040-1061) ; *China* (Id. ; col. 1078-1100). Je m'excuse de ne pouvoir tout citer. On ne peut que renouveler ses éloges à cette publication.

A. Ernout.

Satura, *Früchte aus der antiken Welt* Otto Weinreich zum 13 Mars 1951 dargebracht. Baden-Baden, Verlag f. Kunst u. Wissenschaft, 1952 ; in-8°, 182 p. + 1 pl. Prix : 27 DM.

Pour fêter les soixante-cinq ans de M. O. Weinreich, ses collègues et amis de Tübingen lui ont offert ce recueil de Mélanges que précède un aimable *Carmen gratulatorium* d'Hermann Weller. Neuf articles le composent, dont voici la liste :

Kurt Bittel : Ein persischer Feueraltar aus Kappadokien (p. 15).

Friedrich Volk : Der Namensatz (p. 31).

Walter Jens : Antigone-Interpretationen (p. 43).

Hans Krahe : Zur Bildungsweise einiger lateinischer Götternamen (p. 59).

Jürgen Kroymann : *Fatum, fors, fortuna* und Verwandtes im Geschichtsdenken des Tacitus (p. 71).

Wolfgang Schadewaldt : Eudoxos von Knidos u. die Lehre von unbewegten Beweger (p. 103).

Ernst Sittig : *Abecedarium* u. *Elementum* (p. 131).

Karl Friedrich Stroheker : Timaios u. Philistos (p. 139).

Joseph Vogt : Die Töchter des Grosskönigs und Pausanias, Alexander, Caracalla (p. 163).

Cette seule énumération suffit à marquer l'intérêt et la variété des articles contenus dans la *Satura* : l'histoire, la littérature, la linguistique y sont représentées par des études toutes intéressantes et dignes du maître auquel elles sont dédiées. N'ayant pas la compétence nécessaire pour les examiner toutes, je me contenterai de signaler celles qui touchent de plus près à mes études : Friedr. Volk reprend l'examen de la phrase de la Germanie (ch. 2), où Tacite donne l'origine du nom de *Germania, Germani* : le texte est obscur et l'interprétation en est controversée : certains éditeurs, au lieu *ita nationis nomen non gentis eualuisse*, lisent avec Acidalius *ita nationis nomen in gentis eualuisse* ; de même le sens de *a uictore ob metum* est discuté. Selon M. Volk, *a uictore* désigne les Romains. Je crains que la discussion ne soit pas close.

Hans Krahe étudie les noms de dieux latins du type *Aurōra, Pōmōna*. L'explication qu'il donne de ce dernier type est juste, et il a raison de signaler *Lātōna* en face de Λᾶτώ ; il aurait pu rappeler le type *annōna* en face de *annus* (et peut-être *anna* dans *Anna Perenna*), *cōpō, cōpōna* en face de *cōpa* (et aussi *colōnus* à côté de *-cola, patrōnus* ; *epulōnus* à côté de *epulō*, etc.). Une flexion **Lātō*, **Lātous* eût été sans exemple en latin. Jürgen Kroymann examine le sens et l'emploi des mots désignant « le destin, le hasard ou le sort, la Fortune » dans Tacite et montre qu'il ne faut pas vouloir en serrer de trop près le sens « philosophique ». Tacite n'est pas l'homme d'un système.

Ernst Sittig s'attaque après tant d'autres à l'origine du mot *elementum* et reprend l'étymologie qui le fait dériver de *LMN*, première série d'un alphabet étrusque. C'est possible, sans être rigoureusement démontrable. Quant à expliquer l'usage que Lucrèce fait de *elementum* par l'origine étrusque du poète, cela me paraît du domaine de la fantaisie.

Je m'excuse de ne pouvoir parler des autres articles ; ceux que j'ai signalés suffisent, en tout cas, à montrer la saveur de cette *Satura*, où les philologues classiques trouveront chacun un morceau de leur goût.

A. Ernout.

Dr. Ing. Agatino d'Arrigo, *Ricerche di storiografia della tecnica nell'Italia antica* (extr. de la Rivista di Ingegneria, 1953) ; I. *L'interfero supporto oscillante dello Zeus di Lisippo nell' agora di Taranto* (IV° sec. A. C.), p. 1-8 ; II. *La colomba volante di Archita di Taranto* (IV° sec. A. C.), p. 3-8 ; III. *Il porto canale di Trotilo in Sicilia* (VIII° sec. A. C.), p. 2-8 ; IV. *Problemi tecnico-giuridici concernenti la delimitazione del mare territoriale e del mare doganale in Italia* (Riv. di Ingegn., 1954, p. 1-8).

Bien que n'ayant aucune compétence pour en juger, j'ai tenu à signaler ces

quatre études d'un ingénieur qui s'intéresse aux problèmes de la technique ancienne. Nous connaissons mal les procédés de construction et de fabrication des anciens, et la collaboration d'un ingénieur peut apporter une aide précieuse aux philologues et aux historiens des arts et métiers.

Quant à la quatrième étude, elle pourra servir au futur éditeur des livres géographiques de Pline qui aura à s'occuper des passages concernant le littoral méditerranéen de l'Italie et de l'exactitude des dimensions données par l'auteur latin.

A. Ernout.

SYMBOLAE OSLOENSES auspiciis Societatis Graeco-latinae edd. S. Eitrem et E. Skard. Fasc. XXX. Oslo, A. W. Brøgger, 1953 ; in-8°, 112 p.

Ce fascicule, dédié à Carl Marstrander pour son soixante-dixième anniversaire, fait honneur aux dédicants comme au dédicataire. En voici le sommaire :

Henning Mørland : Utere = uti (p. 1).
Ignacio Errandonea : Das 4 Stasimon der « Antigone » (p. 16).
Franz Dornseiff : Kallimachos' halbe Seele (p. 27).
Gunnar Rudberg : Protagoras-Gorgias-Menon (p. 30).
Karl Vretska : Typische u. polare Darstellung bei Plato (p. 42).
D. J. Furley : The Purpose of Theophrastus's Characters (p. 56).
Ulrich Kahrstedt : Eine etruskische Stimme zur etr. Geschichte (p. 68).
F. M. Heichelheim : The Bacchylides Paian in Toronto (p. 77).
Karl Kerényi, ΕΚΛΟΕ (p. 82).
A. Seeberg : A Corinthia Aryballos in Oslo (p. 92).
Eiliv Skard : Kleine Beiträge zur Corpus Hellenisticum Novi Testamenti (p. 100).
Henning Mørland : Pallidulus = miris modis pallidus (pallens) (p. 104).
S. Eitrem : *Varia* (p. 108).

En qualité de latiniste, j'ai goûté les deux contributions de M. Henning Mørland, l'une sur les conditions d'emploi des infinitifs *utere* (actif) et *uti* (déponent) dans l'Oribase latin. Il conclut de son examen que *Das Wesentliche war gewiss das grössere Volum des aktiven Verbums*. La seconde porte sur la valeur de *pallidulus* dans l'élégie bien connue que Catulle consacre à la mort de son frère, n. 65, v. 6 :

Namque mei nuper Lethaeo gurgite fratris
Pallidulum manans adluit unda pedem.

M. Mørland y voit un diminutif à valeur expressive, voisin d'un superlatif, comme il y en a quelques exemples, et rapproche le groupe fréquemment appliqué à des morts, ou à des spectres : *miris pallens* (*pallidus*) *modis*. C'est possible ; mais on peut songer à une valeur émotive, tendresse et pitié, comme dans le *turgiduli rubent ocelli* de la pièce 3, v. 17, et l'on ne saurait oublier, tout de même, que *pallĭdī* est exclu d'un vers dactylique.

M. Kahrstedt apporte d'utiles compléments à l'interprétation que M. Heurgon a donnée récemment d'une inscription latine concernant un chef étrusque[1], qua-

1. Cf. Heurgon, dans *C. R. Ac. inscr.*, 1950, p. 12 et suiv. ; *Mél. d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, LXIII, 1951, p. 119 et suiv. ; *Ann. épigraphique*, 1951, n. 146.

lifié de *praetor* (sans doute un *lucumo*), qui fut à la fois général et amiral, et qui, à ce dernier titre, traversa le premier avec une armée la mer Tyrrhénienne. M. Kahrstedt tire de ce trait la conclusion que la mer a joué un grand rôle dans l'histoire et la préhistoire des Étrusques, et il voit là un argument en faveur de l'origine transmarine de ce peuple. L'article est suggestif.

Je regrette de n'avoir aucune compétence pour juger des études consacrées à la Grèce, mais je suis sûr d'avance que les hellénistes trouveront leur profit à les lire.

A. Ernout.

Transactions a. Proceedings of the American Philological Association, ed. by Phillip H. de Lacy. Vol. LXXXIII. Pennsylvania U. S. A., Lancaster Press, Inc., et Oxford, Basil Blackwell, 1952 ; in-8°, 317 + lvii p.

Vingt-deux mémoires, traitant de questions très diverses, touchant à l'histoire, à la littérature ou à la langue du monde gréco-romain, attestent une fois de plus la vitalité de la vieille Association philologique américaine. Les articles sur des sujets grecs sont les plus nombreux (seize). L'importance toujours croissante de la papyrologie apparaît au nombre des études fondées sur des papyrus (V. *Transport Charges in Egypt in the Era of Inflation*, de M. O. M. Pearl ; VI. *Transportation in Augustan Egypt*, de Ethyk R. Wolf ; VII. *Critical notes on Greek Papyri*, de Herbert C. Youtie) ; je signale aussi deux études de vocabulaire (XIV. *Dynamis a. Physis in On Ancient Medicine*, de Harold W. Miller ; XVI. *Prophasis a. Aitia*, de Lionel Pearson). En latin, Mme E. Adelaide Hahn reprend le problème des *Moods in Indirect Discourse in Latin* (XIX), et M. Philip W. Harsh celui de l'*s final après voyelle brève en latin ancien* (XX). Je m'excuse de ne pouvoir, faute de place, citer les autres articles et ne puis que recommander la lecture du volume à tous les philologues classiques.

A. Ernout.

EPMHNEIA, *Festschrift Otto Regenbogen*. Heidelberg, Carl Winter, 1952 ; in-8°, 182 p.

Ce volume de mélanges, où figurent les noms de quelques-uns des savants allemands les plus connus, fait honneur à ses auteurs comme à celui à qui il est dédié. W. Schadewaldt montre que les comparaisons homériques et l'art créto-mycénien s'inspirent de conceptions de la nature très différentes ; — K. Schefold étudie comment l'art grec s'est appliqué à donner une claire représentation du démoniaque (entendu, bien sûr, au sens hellénique et non au sens chrétien du mot) ; — R. Herbig publie une *Cotyle* attique à figure rouge d'Heidelberg ; — R. Hampe revient sur le problème difficile de l'eschatologie de la *Seconde Olympique* ; — G. Björck donne une étude stylistique pénétrante du mot νεανικός ; — H. Gundert examine l'interprétation d'un poème de Simonide dans le *Protagoras* de Platon ; — W. Jaeger donne un article important : *Diokles von Karystos und Aristoxenos von Tarent über die Prinzipien.*

Les derniers articles concernent soit la littérature latine : R. Harder, *Das Proœmium von Ciceros Tusculanen* ; — F. Klingner, *Ohnmacht und Macht des musischen Menschen* (Horace, *Odes*, II, 13) ; — Karl Meister, *Horazens Wilkommengruss an einen Spätheimkehrer* (*Odes*, II, 7) ; — V. Pöschl, *Das Zeichen der Venus und die Gestalt des Æneas* ; — soit l'histoire des idées : W. Siegfried, *Stoische*

Haltung nach Mark Aurel; — Wolfgang Schmid, *Frühe Apologetik und Platonismus.*

P. CHANTRAINE.

Harvard Studies in classical Philology, volume 61. Cambridge (U. S. A.), Harvard University Press, 1953 ; in-8°, 186 p.

Cette publication groupe des mémoires qui présentent toujours un vif intérêt. M. George M. A. Hanfmann, en se fondant sur les plus récentes recherches archéologiques, cherche à fixer la chronologie de l'installation des Ioniens en Asie Mineure et met en lumière l'importance de la civilisation ionienne ; — M. William Chase Greene étudie le platonisme et ses critiques ; — la contribution de M^lle^ C. Mitchell s'intitule : *Stylistic problems in Greek and Roman archaistic reliefs* ; — M. J. B. Mc Diarmid étudie l'attitude de Théophraste à l'égard de la physique des Présocratiques. — Enfin, le volume se termine par une douzaine de résumés de dissertations présentées pour obtenir le grade de Ph. D. L'une d'elles, par exemple, de M. Babcock, envisage la place du verbe *être* et de certains autres verbes qu'il appelle des *colorless ancillary verbs.*

P. CHANTRAINE.

DERNIERS OUVRAGES REÇUS

Actes du 2e Congrès international d'épigraphie grecque et latine, Paris, 1952. Paris, A. Maisonneuve, 1953, XI-326 p., 1 pl.

ALCMANE. *I frammenti*, testo crit., trad., comment., a cura di A. GARZYA. Napoli, Casa ed. Silvio Viti, 1954, 195 p., 1 pl. L. : 2.000.

S. AMBROSII. *De virginitate liber unus*, éd. E. CAZZANIGA (Corpus script. latin. Paravianum). Torino, Paravia, 1954, XXV-66 p. L. : 480.

AMMANN (A. N.). -ΙΚΟΣ *bei Platon, Ableitung und Bedeutung mit Materialsammlung.* Freiburg, Schweiz, Paulusdruckerei, 1953, 270 p. Fr. S. 12.50.

ANDERSEN (H. C.). *Le nov vestimentes del imperator* (trad. en « Mondial » par H. HEIMER). Lund, Gleerupska Univ.-Bokhandeln, 1954, 8 p.

ANNA (G. D'). *Le idee letterarie di Suetonio.* Firenze, Nuova Italia, 1954, XI-231 p. L. : 900.

Apokrimata, decisions of Septimius Severus on legal matters ; text, translat. and historical analysis by W. L. WESTERMANN ; legal comment. by A. A. SCHILLER (Columbia bicentennial ed. and studies). New York, Columbia Univ. Press, 1954, in-4°, X-111 p., 1 pl., rel. $: 5.

Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete, begründet von H. WILCKEN ; Bd. XV, zusammengest. v. H. WILCKEN, herausgegeb. v. Fr. ZUCKER. Leipzig, Teubner, 1953, 226 p., frontisp. DM. : 30.

ARNALDI (Fr.). *Antologia della poesia latina.* I : *Da Nevio a Properzio.* Napoli, Istituto ed. del Mezzogiorno, 1953, 686 p. L. : 3.200.

ARNOBII. *Adversus nationes libri VII*, rec. C. MARCHESI (Corpus script. lat. Parav.). Torino, Paravia, 1953, XIII-439 p. L. : 1.400.

AYMARD (A.) et AUBOYER (J.). *Rome et son Empire* (Hist. gén. des Civilisat., II). Paris, P. U. F., 1954, in-4°, 783 p., 48 pl., 32 cartes. Frs : 2.700.

BAGNANI (G.). *Arbiter of elegance, a study of the life and works of C. Petronius.* Toronto, Univ. of Toronto Press, 1954, XI-91 p. $: 2.75.

BARBIERI (G.). *L'Albo senatorio da Settimio Severo a Carino (193-285).* Roma, A. Signorelli, 1952, gr. in-8°, XXIII-795 p. L. : 2.500.

BENDZ (G.). *Emendationen zu Caelius Aurelianus* (Skrifter Utgiuna av Vetenskaps-Societeten i Lund, 44). Lund, C. W. K. Gleerup (Aktiebolaget), 1954, 171 p. Kr. S. : 20.

BENGTSON (H.) und MILOJČIĆ (Vl.). *Grosser historischer Weltatlas*, herausgegeb. vom Bayerischen Schulbuch-Verlag. I. Teil : *Vorgeschichte und Altertum*, 2te, verbesserte Aufl. VIII-15 p. et 48 p. de cartes h. t., in-4°, rel. + *id., Erläuterungen.* II-62 p., in-4°. München, Bayerischer Schulbuch-Verlag. DM. : 6.50 + 4.80. En France : C. Klincksieck, Frs 700 + 500.

BÉRANGER (J.). *Recherches sur l'aspect idéologique du principat* (Schweiz.-Beitr. zur Altertumwiss., Hft. 6). Bâle, Fr. Reinhardt, 1953, II-318 p. Fr. S. 24.

BILINSKI (Br.). *Rôle idéologique de la tragédie romaine sous la République.* I ;

L'Alexandre d'Ennius et les premières révoltes d'esclaves (Trav. Soc. Sciences et Lettres, Wroclaw, A, 54). Wroclaw, 1954, p. 9-54.

Bloch (R). *Les Étrusques* (Que sais-je? 645). Paris, P. U. F., 1954, 120 p. Frs. : 150.

Boer (C. de). *Syntaxe du français moderne*, 2e éd. revue. Leyde, Universitaire Pers, 1954, 282 p. Fl. : 13, 75.

Bollettino del Comitato per la preparazione della edizione nazionale dei classici greci e latini, N. S., fasc. 2. Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, in-4°, 75 p. L. : 550.

Bourgey (L.). *Observation et expérience chez les médecins de la collection hippocratique*. Paris, Vrin, 1953, 304 p. Frs. : 1.200.

Broecker (H.). *Animadversiones ad Plutarchi, libellum* ΠΕΡΙ ΕΥΘΥΜΙΑΣ (Habelts Dissertationdrucke, Hft. 2). Bonn, R. Habelt Verlag, 1954, 242 p., rel.

Bulletin of the Institute of classical studies of the University of London : N° 1. London, Inst. of class. studies, 1954, in-4°, 29 p. Sh. : 5/.

Carmina certaminis poetici Hoeufftiani : *Pericula ; Prope Amenanum ; Zuri ; Epistola ad discipulum*. Amstelodami, Acad. Nederlandica, 1955, 42 p.

Certamen Capitolinum V : I. Poma, *Nox panormitana ;* A. Bartalucci, *Convivium ;* I. Petrolli, *Nubes*. Roma, Istituto di studi romani, 1954, 49 p.

Chantraine (P.). *Istoritcheskaia morphologia gretcheskovo iazika*, introd. et traduction de Ia. M. Borovski. Moscou, Izdatelstvo Inoctrannoi Literatouri, 1953, 339 p., 1 carte, rel.

Cicéron. *Discours*. T. VIII : *Pour Cluentius*, t. ét. et trad. p. P. Boyancé. Paris, Les Belles-Lettres, 1953, p. 59 + 60-178 doubles. Frs. : 600.

Ciceronis (M. T.). *Paradoxa Stoicorum*, w. introd. and notes by A. G. Lee. London, Macmillan, 1953, petit in-8°, xxv-97 p., rel. Sh. : 4/6.

Collart (J.). *Varron, grammairien latin* (Publ. Fac. Lettres Strasbourg, 121). Paris, Les Belles-Lettres, 1954, 377 p. Frs. : 1.800.

Dahlmann (H.). *Varros Schrift « de poematis » und die hellenistisch-römische Poetik* (Akad. d. Wiss., 1953, 3). Mainz, Fr. Steiner Verlag, 1953, p. 89-158. DM. : 5.40.

Defradas (J.). *Les thèmes de la propagande delphique* (Ét. et Comment., XXI). Paris, C. Klincksieck, 1954, 297 p. Frs. : 1.400.

Della Corte (Fr.). *Varrone, il terzo gran lume romano*. Genova, Pubbl. dell'Istituto univ. di Magistero, 1954, 405 p. L. : 3.000.

Démosthène. *Plaidoyers politiques*. T. I : *Contre Androtion, contre la loi de Leptine, contre Timocrate*, t. ét. et trad. p. O. Navarre et P. Orsini. Paris, Les Belles-Lettres, 1954, lxviii + 165 p. doubles + 56 p. Frs. : 900.

Démosthène. *Plaidoyers civils*. T. I (*Discours XXVII-XXXVIII*), t. ét. et trad. p. L. Gernet. Paris, Les Belles-Lettres, 1954, p. 31 + 32-264 doubles. Frs. : 900.

Deonna (W.). *Deux études de symbolisme religieux : la légende de Pero et de Micon et l'allaitement symbolique ; l'aigle et le bijou, à propos du collier d'Harmonie décrit par Nonnos* (Coll. Latomus, XVIII). Bruxelles, Latomus, 1955, 123 p., 25 fig. Fr. B. : 175.

Derbolav (J.). *Der Dialog « Kratylos » im Rahmen der platonischen Sprach- und Erkenntnisphilosophie* (Publ. Univ. Sarre). Sarrebruck, West-Ost Verlag, 1953, 120 p. Frs. : 750.

Dolc (M.). *Hispania y Marcial*. Barcelona, Escuela de filologia, 1953, xxiv-272 p., 9 pl. h. t.

Drexler (H.). *Hexameterstudien*. Salamanca, C. S. I. S., Colegio trilingüe de la Universidad, 1953, 130 p., 6 tabl.

Entretiens sur l'Antiquité classique. T. I : *La notion du divin depuis Homère jusqu'à Platon ;* sept exposés et discussions par H. J. Rose, P. Chantraine, Br. Snell, O. Gigon, H. D. F. Kitto, F. Chapouthier, W. J. Verdenius. Vandœuvres-Genève, 8-13 septembre 1952 (1954), III-308 p., rel. En France : C. Klincksieck, Frs. : 2.000.

Epistēmonikē Epetēris tēs philosophikēs scholēs tou panepistēmiou Athēnōn, Period. 2, tom. 4, ed. G. Th. Zoras. Athènes, 1953-1954, XVI-382 p.

Epmhneia, *Festschrift* O. Regenbogen *zum 60. Geburtstag am 14/2/1951 dargebracht von Schülern und Freunden*. Heidelberg, C. Winter, 1952, 184 p., 13 pl., rel. DM. : 24.

Æschylus' *Perzen, met inleiding en aantekeningen door* G. Italie (Griekse en lat. Schrijvers, 64). Leiden, E. J. Brill, 1953, 132 p. Fl. : 3,15.

Aischylos. *Die Perser ; Die Orestie ;* 4 Tragödien übertragen und erläutert von E. Buschor. München, C. H. Beck, 1953, 307 p., rel. DM. : 14,50.

Estudios dedicados a Menendez Pidal ; tomo V. Madrid, Consejo Sup. de Investigaciones Cientificas, 1954, 422 p.

Euripides. *Alcestis*, ed. w. intr. and comment. by A. M. Dale. Oxford, Clarendon Press, 1954, XL-130 p., rel. Sh. : 12/6.

Euripides. *Medeia, Hippolytos, Herakles ;* 3 Tragödien übertragen und erläutert v. E. Buschor. München, C. H. Beck, 1952, 254 p., rel. DM. : 13.50.

Falco (V. de). *Demade oratore, testimonianze e frammenti, a cura di...*, 2° ed. (Collana di studi greci, XXV). Napoli, Libr. Scientifica ed., 1954, 111 p.

Festugière (A.-J., O. P.). *Personal religion among the Greeks*. Berkeley, Univ. of California Press, 1954, IX-186 p., frontisp., rel. $: 3.75.

Festugière (R. P.). *La révélation d'Hermès Trismégiste*. III : *Les doctrines de l'âme*, suivi de Jamblique, *Traité de l'âme*, trad. et comm., Porphyre, *De l'animation de l'embryon* : XIV-314 p., frontisp. — IV : Id., *Le Dieu inconnu et la Gnose* : XI-315 p., frontisp. Paris, Gabalda, 1953 et 1954 (Études bibliques). Frs. : 2.000 + 2.000.

Fifty years of classical scholarship, ed. by M. Platnauer. Oxford, Blackwell, 1954, XIII-431 p., 4 pl., rel. Sh. : 31/6.

Freymuth (G.). *Zur Lehre von den Götterbildern in der epikureischen Philosophie* (Dtsche Ak. d. Wissensch. zu Berlin, Inst. für hell.-röm. Philosophie, Veröffentlichung n° 2). Berlin, Akademie Verlag, 1953, 43 p. DM. 6.50.

Frisk (H.). *Griechisches etymologisches Wörterbuch* : Lief. 1 (ἀ-ἀμυδρός) : VIII-96 p. ; Lief. 2 (ἄμυλος-αὐχμός) : p. 97-192. Heidelberg, C. Winter, 1954. Le fasc. : DM. : 8.60.

Fuglum (P.). *Edward Gibbon, his view of life and conception of history* (Oslo stud. in Engl., I). Oslo, Akademisk Forlag, 1953, 176 p., rel. Kr. N. : 10.50.

Georgiev (Vl.). *État actuel de l'interprétation des inscriptions créto-mycéniennes*. Sofia, Izdanié Bolgarskoï Akademii Nauk, 1954, 58 p. (en bulgare) + 13 p. (en français) + 25 p. (Index), 9 fig.

Gigante (M.). *La Costituzione degli Ateniesi, studi sullo Pseudo-Senofonte*. Napoli, Giannini, 1953, 199 p. L. : 2.500.

Gigon (O.). *Kommentar zum ersten Buch von Xenophons Memorabilien* (Schweiz. Beitr. zur Altertumswiss., Hft. 5). Bâle, Fr. Reinhardt, 1953, IV-169 p. Fr. S. : 15.

Gohlke (P.). *Die Entstehung der Aristotelischen Prinzipienlehre.* Tübingen, J. C. B. Mohr, 1954, v-114 p. DM. : 11.25.

Gordon (A. E.). *Potitus Valerius Messalla, consul suffect 29 B. C.* (Univ. of Calif. Publ. in cl. arch., III, 2). Berkeley, Univ. of California Press, 1954, 63 p., 3 pl. $: 0.50.

Grant (M.). *Roman Imperial money.* Edinburgh, Th. Nelson, 1954, x-324 p., 41 pl., 88 fig., rel. Sh. : 50/.

Grimal (P.). *Les villes romaines* (Que sais-je? n° 657). Paris, P. U. F., 1954, 119 p., 29 fig. Frs. : 150.

Händel (P.). *Beobachtungen zur epischen Technik des Apollonios Rhodios* (Zetemata, Hft. 7). München, C. H. Beck, 1954, 138 p. DM. : 12.

Harvard studies in classical philology, vol. LXI. Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1953, 186 p. $: 5.

Hecataei Milesii. *Fragmenta*, testo, introd., append. e indici, a cura di G. Nenci (Bibl. di studi sup., XXII). Firenze, Nuova Italia, 1954, xxxii-143 p. L. : 1.600.

Hermès Trismégiste (*Corpus Hermeticum*). T. III : *Fragments extr. de* Stobée (I-XXII), t. ét. et trad. par A.-J. Festugière : ccxxix + 93 p. doubles. T. IV : *Id.* (XXIII-XXIX), t. ét. et trad. par A.-J. Festugière + *Fragm. divers*, t. ét. par A. D. Nock, trad. par J. Festugière : 88 p. doubles + p. 89-150. Paris, Les Belles-Lettres, 1954. Frs. : 800 + 600.

Hérodote. *Histoires*, livre IX : *Calliope*, t. ét. et trad. par Ph.-E. Legrand : 110 p. doubles. *Id.* : *Index analytique*, ét. par Ph.-E. Legrand : 247 p. Paris, Les Belles-Lettres, 1954, Frs. : 600 + 800.

Hésychii Alexandrini. *Lexicon*, recensuit et emendavit K. Latte. Vol. I : A-D. Hauniae, Munksgaard, 1953, lviii-509 p., rel. Kr. D. : 100.

Heusch (H.). *Das Archaische in der Sprache Catulls.* Bonn, P. Hanstein Verlag, 1954, 180 p. DM. : 13.50.

Horace. *Odes and Epodes*, re-ed. with notes in English supplementary to the notes of the first ed. by A. Y. Campbell. Liverpool, University Press, 1953, xxiii-202 p., rel. Sh. : 20/.

Hubschmid (J.). *Sardische Studien, das mediterrane Substrat des Sardischen, seine Beziehungen zum Berberischen und Baskischen, sowie zum eurafrikanischen und hispano-kaukasischen Substrat der romanischen Sprachen* (Romanica Helvetica, vol. 4). Bern, A. Francke, 1953, 137 p. Fr. S. : 19.

Hudson-Williams (H. Ll.). *Three systems of education, some reflections on the implications of Plato's* Phaedrus (Inaugural Lecture, Univ. of Durham). Oxford, University Press, 1954, 17 p.

Humanitas, Revista de la Facultad de Filosofia y Letras : I, 3. Tucuman, Universidad Nacional, 1954, 607 p.

In memoriam A. Beltrami. Genova, Universita, Facolta di Lettere, 1954, 245 p.

Italie (G.). *Index Aeschyleus.* Fasc. I : ἄ-δῶρον. Leiden, E. J. Brill, 1954, in-4°, 80 p. $: 3.

Jaeger (W.). *Paideia, la formazione dell'uomo greco.* Vol. II : *Alla ricerca del divino*, trad. di A. Setti. Florence, Nuova Italia ed., 1954, xi-665 p. L. : 3.300.

Saint Jérôme. *Lettres.* T. IV : *Epistulae* 71-95, t. ét. et trad. par J. Labourt. Paris, Les Belles-Lettres, 1954, p. 7 + 161 p. doubles + 163-197. Frs. : 750.

Kallέris (J.-N.). *Les anciens Macédoniens, étude linguistique et historique.* T. I.

Athènes, Institut fr. d'Athènes, 1954, XXVI-328 p., 1 carte. En France : C. Klincksieck, Frs. : 1.500.

KARIS (M.). ΠΟΥΛΙΑ ΤΟΥ ΧΕΙΜΩΝΑ. ΔΙΗΓΗΜΑΤΑ. Athènes, Μαυριδης, 1953, 99 p.

KIENAST (D.). *Cato der Zensor, seine Persönlichkeit und seine Zeit, mit einem krit. durchgesehenen Neuabdruck der Redefragmente Catos.* Heidelberg, Quelle und Meyer, 1954, 170 p. DM. : 9.

KLAFFENBACH (G.). *Die Astynomeninschrift von Pergamon* (Abhdl. d. dtsch. Ak. d. Wiss. zu Berlin, 1953, 6). Berlin, Akademie-Verlag, 1954, in-4°, 25 p., 2 pl. h. t. DM. : 5.50.

KLOTZ (A.). *Tragicorum fragmenta*, adjuvantibus O. SEEL et L. VOIT, ed. (Scaen. romanor. fragm., vol. I). München, R. Oldenbourg, 1953, 376 p. DM. : 40.

KODZU (Harushige). *Le dialecte arcadien* (en japonais). Tokyo, Ed. Iwanami Shoten, 1954, petit in-4°, XIV-323 p., 2 cartes, rel. Y. : 1.200.

KOSTER (W. J. W.). *Traité de métrique grecque, suivi d'un précis de métrique latine.* 2e éd. Leyde, A. W. Sijthoff, 1953, VII-380 p., rel. Fl. : 32.50.

LACTANCE. I : *De la mort des persécuteurs*, intr., t. crit. et trad. de J. MOREAU : p. 77 + 78-138 doubles + 139-177. II : *Commentaire* de J. MOREAU : p. 185-482 (Sources chrétiennes, 39). Paris, Éd. du Cerf, 1954. Frs. : 1.650 les 2 vol.

LE GENTIL (P.). *Le virelai et le villancico ; le problème des origines arabes* (Coll. Portugaise, 9). Paris, Les Belles-Lettres, 1954, 279 p.

LEMOINE (E.). *Théorie de l'emphase grecque classique et biblique.* Paris, Geuthner, 1954, 124 p. Frs. : 500.

Lexicon mediae et infimae latinitatis Polonorum. Vol. I, fasc. 2 : *Actoratus-Aequatio.* Varsovie, Polska Akademia Nauk, 1953, in-4°, col. 141-300. Zl. : 22.

LINFORTH (I. M.). *Three scenes in Sophocles'* « *Ajax* » (Univ. of Calif. publ. in cl. philol., 15, 1). Berkeley, University of California Press, 1954, 28 p.

LISIAS. *Discursos* I-XII, texto rev. y trad. por M. F. GALIANO, vol. I (Coll. Hispanica de Autores griegos e latinos). Barcelone, Ed. Alma Mater, 1953, LVII-257 p. P. : 110.

Listy filologické. LXXVI : I, 1 : 160 p., 4 pl. ; I, 2 : p. 161-320, 3 pl. ; LXXVII : II, 1 : 156 p., 4 pl. ; II, 2 : p. 157-300, 6 pl. Prague, Nakladatelstvi Csav, 1953 et 1954.

LUCRETI. *De rerum natura libri sex*, iter. rec. J. MARTIN. Leipzig, B. G. Teubner, 1953, XXIV-285 p., cart. DM. : 9.60.

LUCRÈCE. *De la nature, poème en 6 chants*, trad. nouv. avec introd. et notes par R. WALTZ (Ann. Univ. Lyon, Lettres, f. 24). Paris, Les Belles-Lettres, 1954, 214 p. Frs. : 850.

LUSCHNAT (O.). *Zum Text von Philodems Schrift De Musica* (Dtsch. Ak. d. Wiss. zu Berlin, Inst. f. hell.-röm. Phil., Veröffentl. 1). Berlin, Akademie-Verlag, 1953, 36 p., 9 pl. DM. : 8.20.

MAIURI (A.). *Saggi di varia antichita.* Venezia, Neri Pozza ed., 1954, 477 p., 41 pl. L. : 3.000.

MAZZARINO (A.). *Introduzione al De agri cultura di Catone.* S. l. (Rome), Atlante, 1952, 135 p. L. : 1.500.

MENANDRI. *Quae supersunt*, pars II, ed. A. KOERTE, addenda adjecit A. THIERFELDER ; indices. Leipzig, B. G. Teubner, 1953, XII-394 p., rel. DM. : 16.60.

MERKELBACH (R.). *Die Quellen des griechischen Alexanderromans* (Zetemata, 9). München, C. H. Beck, 1954, XI-255 p. DM. : 24.

Mette (H. J.). *Ius civile in artem redactum*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1954, 73 p. DM : 7.50.

Mikkola (E.). *Isokrates, seine Anschauungen im Lichte seiner Schriften* (Ann. Ac. Scient. Fenn., 89). Helsinki, 1954, 347 p.

Mireaux (E.). *La vie quotidienne au temps d'Homère*. Paris, Hachette, 1954, 266 p. Frs. : 600.

Moretti (L.). *Iscrizioni agonistiche greche* (Istituto Ital. per la storia antica, f. 12). Roma, A. Signorelli, 1953, petit in-4°, xvi-286 p.

Murphy (S. L.), Ringo (E. W.), McWilliams (R. D.), Hutter (H. S.), Uhrhan (E. E.). *Descriptive studies in Spanish grammar;* publ. Kahane (H. R.) and Pietrangeli (A.). (Ill. studies in language and litt., 38). Urbana, Univ. of Illinois Press, 1954, xiii-241 p. $: rel. : 5 ; br. : 4.

Muth (R.). *Träger der Lebenskraft, Ausscheidungen des Organismus im Volksglauben der Antike*. Wien, R. M. Rohrer, 1954, xiii-184 p., rel. $: 3.20.

Niermeyer (J. F.). *Mediae latinitatis lexicon minus* (*Lexique latin médiéval — français/anglais*). Fasc. I : ab-berewicus. Leiden, E. J. Brill, 1954, in-4°, 96 p. $: 6.

Opuscula archaeologica, vol. VII, ed. Institutum romanum regni Sueciae (Acta Instit. R. R. S., 4°, XVI). Lund, Gleerup, 1952, in-4°, 171 p., 65 pl., 29 fig. Kr. S. : 70.

Overbeck (Fr.). *Über die Anfänge der patristischen Literatur*. Basel, B. Schwabe, s. d. (1954), 72 p., rel. Fr. S. : 4,75.

Ovidi (P. N.). *Metamorphoseon liber I*, ed. (w. introd. and notes) by A. G. Lee (Pitt Press series). Cambridge, University Press, 1953, petit in-8°, viii-162 p., rel.

Pallis (Sv. A.). *Early exploration in Mesopotamia, with a list of the Assyro-Babylonian cuneiform texts published before 1851* (Dan. Hist. Filol. Medd., 33, 6). Copenhague, Munksgaard, 1954, 58 p. Kr. D. : 6.

Pallottino (M.). *Testimonia linguae etruscae, elegit, recognovit et indice verborum instruxit* (Bibl. di Stud. super., XXIV). Firenze, La Nuova Italia, 1954, viii-175 p.

Palmer (L. R.). *Achaeans and Indo-Europeans* (Inaug. lecture). Oxford, Clarendon Press, 1955, 22 p. Sh. : 2/6.

Palmer (R. Gr.). *Seneca's* de remediis fortuitorum *and the Elizabethans, an essay on the influence of Seneca's ethical thought in the 16th. Cent., together with the newly-edited Latin text and English translation of 1547...* by R. Wyhttynton. Chicago, Institute of Elizabethan studies, 1953, 66 p., rel. $: 3.50.

Paratore (E.). *Virgilio*, 2da ed. riveduta e corretta (Bibl. Sansoniana critica, XVIII). Firenze, Sansoni, 1954, xv-388 p. L. : 2.000.

Pausanias. *Beschreibung Griechenlands*, neu übersetzt und mit einer Einleitung und erklärenden Anmerkungen versehen v. E. Meyer. Zürich, Artemis-Verlag, 1954, petit in-8°, 742 p., 16 photos, 17 plans et cartes, rel.

Perilla (F.). *Delphes*. Athènes, Perilla, 1954, 72 p., 19 fig. h. t., 9 fig., 4 cartes + 18 p. (trad. en anglais). En France : C. Klincksieck, Frs. : 660.

Perna (R.). *L'originalità di Plauto*. Bari, Leonardo da Vinci ed., 1955, xvi-496 p. L. 2.800.

Perotti (N.). *Version of the Enchiridion of Epictetus*, ea., w. introd. and list of Perotti's writings by R. P. Oliver. Urbana, University of Illinois Press, 1954, ii-166 p., rel. $: 4,

Pfohl (G.). *Untersuchungen über die attischen Grabinschriften* (Inaug.-Dissert.). Erlangen, 1953, XII-296 p.

Philologus, Zeitschrift für das klass. Altertum. Bd. 98, Hft. 1-2. Berlin, Akademie-Verlag, 1954, 161 p. Le numéro : DM. : 7.

Piraino (M. T.). *Antigono Dosone, re di Macedonia* (Atti Accad. di Scienze, Lett. e Arti di Palermo, XIII, 3). Palermo, presso l'Accademia, 1954, 77 p.

Pisani (V.). *Le lingue dell' Italia antica oltre il latino* (Manuale storico della lingua latina, vol. IV). Torino, Rosenberg e Sellier, 1953, 354 p., 1 tableau, 2 cartes. L. : 5.000.

Platone. *Ione*, con intr. e comm. di U. Albini (Classici della Nuova Italia, 42). Firenze, La Nuova Italia, 1954, XV-55 p. L. : 300.

Plutarque. *Le banquet des sept sages*, t. ét. et trad. avec introd. et notes par J. Defradas (Études et Commentaires, XX). Paris, C. Klincksieck, 1954, 115 p. Frs. : 800.

Plutarchi. *Vita Caesaris*, intr., testo crit. e comm. con trad. e indici di A. Garzetti (Bibl. di Stud. Sup., XXI). Firenze, La Nuova Italia ed., 1954, LXV-357 p. L. : 3.000.

Plutarchi. *Moralia*, vol. VI, fasc. 1, recens. et emend. C. Hubert. Leipzig, B. G. Teubner, 1954, XXII-194 p., cart. DM. : 8.80.

Plutarchi. *Moralia*, vol. VI, fasc. 3, recens. et emend. K. Ziegler et M. Pohlenz. Leipzig, B. G. Teubner, 1953, IX-50 p., rel. DM. : 2.40.

Pohlenz (M.). *Die griechische Tragödie ;* 2te-neubearb. Aufl., 2 vol. : 501 p. + *Erläuterungen*, 203 p., rel. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1954. Les 2 vol. : DM. : br. 50 ; rel. 56.

Pontani (I. I). *De sermone libri sex*, ed. S. Lupi et A. Risicato (Thesaurus Mundi). Lugano, 1954, XVI-212 p., 2 pl. En France : C. Klincksieck, Frs. : 1.200.

Proclus Diadochus. *Commentary on the first Alcibiades of Plato*, critical text and Indices by L. G. Westerink. Amsterdam, North-Holland Publishing Co, 1954, XII-197 p., rel. Fl. : 22.50.

Properti (S.). *Carmina*, recognovit, brevique adnotatione critica instruxit E. A. Barber. Oxford, University Press, 1953, VIII-180 p., rel. Sh. : 12/6.

Pym (D.) and Silver (N.). *Alive on men's lips, an anthology of Rome and the Latin language in the life of twenty centuries.* Londres, G. Harrap, 1952, 151 p., rel.

Pytheas von Massalia, collegit H. J. Mette (Kl. Texte für Vorlesungen u. Übungen, 173). Berlin, W. de Gruyter, 1952, IV-52 p. DM. : 5.50.

Quintiliani (M. F.). *Selections from the Latin text with Digests of the intervening material*, chosen and ed. by D. M. Gaunt. Londres, Heinemann, 1952, XI-211 p., rel. Sh. : 10/6.

Ramilli (G.). *Sul significato di* Aena *in Plinio e sulla restituzione di un passo della* Naturalis Historia (XIX, 17). P. 436-471. Estr. d. Atti d. Istituto Veneto di Scienze, Lett. ed Arti, 1953-54, CXII. Venezia, Officine graffiche C. Ferrari, 1954.

Reallexikon für Antike und Christentum, Sachwörterbuch zur Auseinandersetzung des Christentums mit der antiken Welt... hrsgegeb. von Th. Klauser. Lief. 15 : *Celsus* (forts.)-*Christennamen* : col. 961-1120 ; Lief. 16 : *Christennamen* (forts.)-*Christus* : col. 1121-1286. Stuttgart, Hiersemann Verlag, 1954. Le fasc. : DM. : 12.50.

Ruiperez (M. S.). *Estructura del sistema de aspectos y tiempos del verbo griego anti-*

guo, analisis funcional sincronico (Theses et studia philol. Salmanticensia, VII). Salamanca, Consejo Sup. Inv. Scient., 1954, XI-179 p.

SALUSTIO. *Catilina y Jugurta*, texto y trad. por J. M. PABON. Vol. I : *De coniuratione Catilina* (Coll. Hispanica de Aut. gr. i lat.). Barcelona, Ed. Alma Mater, 1954, LXXVII-97 p. P. : 90.

SALVATORE (A.). *Il « senso del male » in Tacito*. Naples, Istit. ed. del Mezzogiorno, 1954, in-4°, 59 p.

SANDMANN (M.). *Subject and Predicate, a contribution to the theory of syntax*. Edinburgh, University Press, 1954, XIV-270 p., rel. Sh. : 25/.

SAPPHO. *Lieder ;* griech. und dtsch. herausgegeben von M. TREU. München, E. Heimeran Verlag, 1954, 247 p., rel. DM. : 10.80.

Satura, Früchte aus der antiken Welt, O. WEINREICH zum 13. März 1951 dargebracht. Baden-Baden, Verlag für Kunst und Wissenschaft, 1952, 182 p., 4 ph. DM. : 27.

SEVERYNS (A.). *Recherches sur la Chrestomathie de Proclos*. III : *La « vita Homeri » et les sommaires du cycle*. 1 : *Étude paléographique et critique* (Bibl. Fac. Liège, 132). Paris, Les Belles-Lettres, 1953, gr. in-8°, 368 p., 14 pl. + Cahier 10 p. Frs. : 1.000.

Sibyllinische Weissagungen, Urtext und Übersetzung, ed. A. KURFESS. München, E. Heimeran Verlag, s. d. (1951?), petit in-8°, 375 p., rel. DM. : 12.

Sofisti, testimonianze e frammenti. Fasc. III : *Trasimaco, Ippia, Anonymus Iamblichi*, Δισσοι λογοι, *Anonymus* περι νομων, *Anonymus* περι μουσικης, introd. (texte), trad. e comm., a cura di M. UNTERSTEINER (Bibl. di Stud. Sup., VI). Firenze, La Nuova Italia ed., 1954, XVI-213 p. L. : 1.500.

SOPHOKLES. *Antigone ; König Oidipus ; Oidipus auf Kolonos*, 3 Tragödien übertrag. und erläutert von E. BUSCHOR. München, C. H. Beck, 1954, 304 p., rel. DM. : 14.50.

SOFOCLE. *Le Trachinie*, con intr. e comm. di G. SCHIASSI (Class. della Nuova Italia, 43). Firenze, La Nuova Italia, 1954, LIX-209 p. L. : 900.

STARK (R.). *Aristotelesstudien*. München, C. H. Beck, 1954, VII-117 p. DM. : 9.50.

STARR (Ch. G.). *Civilization and the Caesars, the intellectual Revolution in the Roman Empire*. Ithaca, N. Y., Cornell University Press, 1954, XIV-413 p., 13 pl., rel. $: 6.50.

STATIUS. *Achilleid*, ed. with intr., app. crit. and notes by O. A. W. DILKE. Cambridge, University Press, 1954, VII-162 p., rel. Sh. : 21/.

STATII (P. P.). *Thebaidos liber II*, ed. M. MURDER. Groningen, de Waal, 1954, 390 p.

STOUT (S. E.). *Scribe and critic at work in Pliny's letters ; notes on the history and the present status of the text*. Bloomington, Indiana University Press, 1954, XIV-272 p.

STRÖMBERG (R.). *Greek Proverbs, a collection of proverbs and proverbial phrases which are not listed by the Ancient and Byzantine Paroemiographers*. Göteborg, Elanders Boktryckeri, 1954, 145 p. Kr. S. : 15.

TÉNÉKIDÉS (G.). *La notion juridique d'indépendance et la tradition hellénique : autonomie et fédéralisme aux V^e et IV^e siècles av. J.-C.* Athènes, Institut fr. d'Athènes, 1954, 210 p., 13 pl. En France : C. Klincksieck, Frs. : 1.000.

Thesaurismata. Festschrift für Ida KAPP, zum 70. Geburtstag, herausgegeb. von O. HILTBRUNNER, H. KORNHARDT, F. TIETZE. München, C. H. Beck, 1954, 170 p. DM. : 12.

Thesleff (H.). *Studies on Intensification in Early and Classical Greek* (Soc. Scient. Fennica, XXI, 1). Helsingfors, Academie Bookstore, 1954, 227 p.

Thiel (J. H.). *A history of Roman sea-power before the second Punic-war*. Amsterdam, North-Holland publishing C°, 1954, VIII-367 p., rel. Fl. : 25.

Thieme (P.). *Die Heimat der indogermanischen Gemeinsprache* (Abhdl. d. Geistes-u. Sozialwiss. Kl., 1953, 11). Wiesbaden, Verlag d. Akad. d. Wissen. u. d. Lit. in Mainz. Fr. Steiner Verlag, 1953, p. 537-613.

Tilander (G.). *Essais d'étymologie cynégétique* (Cynegetica, I). Lund, Hakan Ohlssons Boktryckeri, 1953, 112 p. Kr. S. : 9.

Tite-Live. *Histoire romaine*. T. V : Livre V, t. ét. par J. Bayet et trad. par G. Baillet. Paris, Les Belles-Lettres, 1954, VIII + 91 p. doubles + p. 93-172, 1 carte. Frs. : 600.

Transactions and proceedings of the American Philological Association, ed. by Fr. R. Walton. Vol. 84. Lancaster, Pa., Lancaster Press, 1953, VI-320-LXXV p., rel.

Traversa (A.). *Notizie di papiri greci inediti del Museo Egiziano di Torino* (Extr. des *Miscellanea Philol.* in mem. A. Beltrami). Ist. di filol. cl., Fac. di Lettere, Univ. di Genova, 11 p.

Traversa (A.). *Dai papiri inediti della raccolta milanese* (t. à p. de *Aegyptus*, XXXIII, 1). Milan, 1953, p. 57-79, 5 pl.

Traversa (A.). *I cinque libri del « Catalogo delle Donne »* (t. à p. de *Maia*, IV, 3-4). Messine-Florence, G. d'Anna, 1951, 13 p.

Uddholm (A.). *Formulae Marculfi, études sur la langue et le style*. Uppsala, Almqvist et Wiksell, 1953, 254 p.

Uhlfelder (M. L.). *De proprietate sermonum vel rerum, a study and critical ed. of a set of verbal distinctions* (Papers and Monographs of the American Acad. in Rome, XV). Rome, American Academy, in Rome, 1954, VII-116 p.

Van Ooteghem (J.). *Pompée le Grand, bâtisseur d'Empire* (Mémoires, XLIX). Bruxelles, Académie r. de Belgique, 1954, 666 p. Fr. B. : 400.

Van Windekens (A. J.). *Contributions à l'étude de l'onomastique pélasgique* (Bibl. du Museon, 35). Louvain, Institut orientaliste, 1954, gr. in-8°, VIII-75 p. Fr. B. : 100.

Varron. *De lingua latina*, livre V, t. ét., trad. et annoté par J. Collart (Publ. Fac. Lettres Strasbourg, 122). Paris, Les Belles-Lettres, 1954, LVI-308 p. Frs. : 1.200.

Vetus latina, die Reste der altlateinischen Bibel, nach P. Sabatier neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron. 2. *Genesis ;* 4. Lief. : *Gn.* 43, 22-Schluss. Freiburg Br., Verlag Herder, 1954, in-4°, p. 449-576. DM. : 28.90.

Via Domitia : *Études de linguistique consacrées au sud de la France et au nord de l'Espagne*, I (Ann. Fac. Lettres Toulouse, III, 4). Toulouse, 1954, 167 p.

Von Auw (Lydia). *Angelo Clareno et les spirituels franciscains* (thèse). Lausanne, 1952, 59 p.

Walde (A.). *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 3° neubearbeitete Auflage von J. B. Hofmann. 21. Lief. (II, Bogen 48-54) : *Venus-zonatim* (dernier fasc.). Heidelberg, C. Winter, 1954, p. 753-851. DM. : 6.

Weidauer (Kl.). *Thukydides und die Hippokratischen Schriften, der Einfluss der Medizin auf Zielsetzung und Darstellungsweise des Geschichtswerks* (Heidelberger Forschungen). Heidelberg, C. Winter, 1954, 88 p. DM. : 12.

Westrup (C. W.). *Introduction to early Roman Law*. Vol. V : *Sources and Methods ;*

Bd. 2 : *The ancient Roman tradition.* London, Univ. Press, et Copenhague, Munksgaard, 1954, 154 p.

Wheeler (Sir Mortimer). *Rome beyond the Imperial frontiers.* Londres, G. Bell and Sond, 1954, xii-192 p., 39 pl., 19 fig., 1 carte, rel. Sh. : 25/.

Wilhelm-Hooijbergh (A. E.). *Peccatum, sin and guild in ancient Rom* (thèse). Groningen, J. B. Wolters, 1954, xi-123 p.

Wissemann (H.). *Untersuchungen zur Onomatopoiie.* I. Teil : *Die Sprachpsychologischen Versuche.* Heidelberg, C. Winter, 1954, 241 p. DM. : 27.50.

Jenofonte. *Hieron,* texto, trad. y notas de M. F. Galiano. Madrid, Instituto de Estudios politicos, 1954, vii-62 p. P. : 30.

Le gérant : P. Laurent.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 2933 - 4 - 1955.
Dépôt légal, 2e trimestre 1955. — 620.

ESSAIS DE PHILOLOGIE MYCÉNIENNE

I. État de la recherche

1. C'est le nom de « mycénien » qu'on doit préconiser pour le grec (de type dialectal non-occidental) qui se lit dans les documents en écriture syllabique dite « linéaire B » ; ces documents, trouvés, d'une part en Crète sur le seul site du palais de Cnossos[1], d'autre part en divers points de la Grèce propre (Éleusis, Thèbes, etc.) et notamment à Pylos[2] et à Mycènes[3], appartiennent à la période qui va de la fin du XV^e^ au début du XII^e^ siècle et correspondent, chronologiquement, à un stade de la civilisation du monde égéen auquel l'archéologie a, depuis longtemps, attaché le nom de « mycénien ». Il ne paraît pas plus malcommode d'appeler « mycénien » le grec, très sensiblement un, qui, à cette époque, s'écrit à Mycènes et ailleurs, que d'appeler, comme on le fait traditionnellement, « mycénienne » une civilisation révélée par des vestiges trouvés, à la même époque, à Mycènes et ailleurs. Les autres dénominations qui ont été proposées, ou bien préjugent avec une

1. L'essentiel des documents en « linéaire B » du palais de Cnossos est publié par John L. Myres au tome II [1952] des *Scripta Minoa* d'Arthur J. Evans (volume ci-dessous désigné par *SMII*) ; publication en fac simile, partiellement doublée d'une publication photographique ; la confrontation avec les photos révèle, çà et là, de menues inexactitudes dans le dessin des fac-simile. Numérotation (Myres) : de 1 à 1574 ; puis (p. 107-108, copies approximatives sans fac-simile) de 1575 à 1640 ; puis (quelques copies, p. 108 ; et quelques fac-simile) de 1640 *bis* à 1654 ; puis de M 1 à M 138 ; puis de 0401 à 0495. — Une quantité appréciable de textes ou fragments (numérotation de 1701 à 1715 et de 5000 à 6068) est encore inédite. Mais Emmett L. Bennett en a tenu compte dans son *Minoan Linear B Index* [1953], qui sera ci-dessous désigné par : *Index*. A la numération (plus haut mentionnée) des documents ont été préfixés par Bennett des indices classificateurs selon le contenu apparent (idéogrammes) des textes ; voir *Index*, p. XII-XXIV. Des indices classificateurs analogues ont été affectés aux documents de Pylos et de Mycènes.

2. Les tablettes trouvées en 1939 à Pylos ont été sommairement publiées par Bennett en 1951 : *The Pylos Tablets* (copies, sans fac-simile), et classées par séries (affectées d'indices qui varient selon les idéogrammes) : Aa 01 à Aa 21, Ab 01 à Ab 45, etc. Cette publication provisoire sera ci-dessous désignée par *Pylos (39)*. L'*Index* du même auteur (voir note 1) en utilise les données. — Postérieurement, de nouvelles trouvailles ont eu lieu en 1952 ; elles sont encore inédites, à l'exception de la (déjà célèbre) tablette dite des trépieds, affectée du n° Tn 641 : voir Carl W. Blegen, *Mélanges Oikonomos* [= Ἐφ. Ἀρχ. 1953], p. 59 sv. ; Michael Ventris, *Archaeology*, VII [1954], p. 15 sv. ; etc.

3. Découvertes en 1952, les tablettes de Mycènes ont été publiées très soigneusement par Bennett (*Proceedings of the American Philosophical Society*, XCVII [1953], p. 422 sv.), qui a joint à cette édition un supplément (p. 452-455) à son *Index*. Numérotation avec indices classificateurs (X1 ; Fo 101 ; Au 102 ; Oe 103 à Oe 140).

précision présentement excessive de l'appartenance dialectale de nos textes, ou bien sont par elles-mêmes (comme la dénomination d' « achéen ») d'une très fâcheuse ambiguïté.

2. Notre documentation consiste jusqu'ici presque exclusivement en tablettes d'argile crue dont on se servait pour tenir la comptabilité domestique, et que l'incendie des édifices a durcies et nous a, ainsi, conservées. Le syllabaire mycénien, tel qu'il apparaît sur les tablettes[4], comprend 88 signes[5]. Le mérite du déchiffrement revient à Michael Ventris, assisté de John Chadwick[6]. Pour un petit nombre de signes peu fréquents[7], la valeur phonétique reste inconnue ou douteuse[8]. Sur notre tableau, nous donnons les valeurs[9] qu'on peut tenir pour acquises ; nous y incluons les valeurs *we* pour 71 et *kwe* pour 87 que notre étude des tablettes concernant les roues (ci-dessous, II) nous a permis d'établir (§ 10).

Si l'on fait abstraction, d'une part, de *ai* (43), d'autre part, de *nwa* (48), *pte* (61), *kwe* (87), l'économie du système se présente comme suit, si on l'ordonne d'après les consonnes initiales de syllabe :

zéro (ou *h*) :	*a* (*8*, *25*)	*e* (*38*)	*i* (*28*)	*o* (*61*)	*u* (*10*)
yod :	*ya* (*57*)	*ye* (*46*)	—	*yo* (*36*)	
wau :	*wa* (*54*)	*we* (*75*, *71*)	*wi* (*40*)	*wo* (*42*)	—

4. Nous laissons de côté un signe dont on n'a qu'un exemple, sur un fragment de vase de Cnossos (Z 1715).

5. Ce qui tient lieu d'ordre alphabétique est l'ordre conventionnel suivi, notamment, par Bennett dans son *Index* (voir note 1), et désormais partout adopté. Dans les transcriptions, on remplace par son numéro d'ordre tout signe dont la valeur phonétique est inconnue ou douteuse.

6. *Evidence for greek dialect in the mycenian archives* (*J. H. S.*, LXXIII [1953], p. 84-105), article ci-dessous désigné par *Evidence*. — Le dernier état des identifications de sigles de Ventris figure dans le fasc. 1 [1954] du *Bulletin of the institute of classical studies of the University of London*.

7. Sur notre tableau, nous avons, comme l'a utilement fait Furumark (voir note 24), donné [entre crochets droits] un chiffre qui indique la *fréquence sur 10.000* du signe considéré dans l'ensemble des documents mycéniens connus. La fréquence d'un signe multipliant ses chances d'identification, il est normal que les signes non identifiés soient tous des signes rares (fréquences de 1 à 14 sur 10.000). Inversement, la non-identification d'une vingtaine de signes, tous rares, ne constitue pas une gêne appréciable pour l'interprétation de l'ensemble des textes.

8. Nous réservons comme tels : *18* (Meriggi : *zi*?) ; *19* ; *22* ; *23* (Ventris : *mu*?) ; *29* (Furumark : *ei*? Ventris : *pu*^{2}?) ; *33* (Furumark : *rew* ou *rewe*? Ventris : *ra*^{3}) ; *34* (Ventris : = *35* = *ai*^{2}) ; *35* (Furumark : *ar*?) ; *47* ; *49* ; *63* ; *64* ; *65* ; *79* (Meriggi : *zu*) ; *82* (Furumark : *ku*^{2}) ; *83* ; *84* ; *85* (Furumark et Meriggi : *su*^{2}) ; *86* ; *88* (que Ventris considérait, à tort, comme une malfaçon accidentelle de *33* ; de nouveaux exemples ont été trouvés à Mycènes).

9. Pour la commodité des lecteurs français, nous avons substitué *ya*, *ye*, *yo* aux translitérations *ja*, *je*, *jo* de Ventris. D'autre part, pour des raisons de principe, nous avons substitué *ssa*, *sse*, *sso* aux translitérations *za*, *ze*, *zo* de Ventris ; ces signes devaient noter une articulation de sifflante forte ou d'affriquée, sans distinction graphique entre sonores et sourdes ; nous reviendrons ailleurs sur ce problème d'interprétation (qui se pose aussi à propos du syllabaire cypriote classique : *B. S. L.*, L [1954], 68 sv.) ; comme toujours, lorsque le caractère sourd ou sonore du phonème n'est pas en cause, il y a lieu de choisir comme symbole le signe de la consonne sourde.

1 [149]		da	23 [14]			45 [119]		de	67 [138]		ki
2 [332]		ro	24 [130]		ne	46 [40]		ye	68 [14]		ro^2
3 [152]		pa	25 [30]		a^2	47 [2]			69 [76]		tu
4 [304]		te	26 [103]		ru	48 [7]		nwa	70 [282]		ko
5 [321]		to	27 [264]		re	49 [1]			71 [3]		we^2
6 [163]		na	28 [183]		i	50 [52]		pu	72 [118]		pe
7 [172]		di	29 [26]			51 [49]		da^2	73 [82]		mi
8 [404]		a	30 [104]		ni	52 [208]		no	74 [30]		sse
9 [53]		se	31 [114]		sa	53 [244]		ri	75 [221]		we
10 [272]		u	32 [93]		qo	54 [174]		wa	76 [24]		ra^2
11 [156]		po	33 [4]			55 [60]		nu	77 [234]		ka
12 [124]		so	34 [8]			56 [28]		pa^3	78 [120]		qe
13 [151]		me	35 [6]			57 [337]		ya	79 [3]		
14 [79]		do	36 [441]		yo	58 [41]		su	80 [143]		ma
15 [83]		mo	37 [161]		ti	59 [367]		ta	81 [99]		ku
16 [70]		pa^2	38 [324]		e	60 [317]		ra	82 [8]		
17 [28]		ssa	39 [164]		pi	61 [250]		o	83 [8]		
18 [3]			40 [131]		wi	62 [8]		pte	84 [1]		
19 [1]			41 [174]		si	63 [2]			85 [8]		
20 [47]		sso	42 [232]		wo	64 [2]			86 [4]		
21 [26]		qi	43 [33]		ai	65 [11]			87 [1]		kwe
22 [9]			44 [243]		ke	66 [7]		ta^2	88 [1]		

Pl. I. — Le syllabaire mycénien.

liquides :	*ra* (*60*, *76*)	*re* (*27*)	*ri* (*53*)	*ro* (*2*, *68*)	*ru* (*26*)
nasale labiale :	*ma* (*80*)	*me* (*13*)	*mi* (*73*)	*mo* (*15*)	
nasale dentale :	*na* (*6*)	*ne* (*24*)	*ni* (*30*)	*no* (*52*)	*nu* (*55*)
occl. labiales :	*pa* (*3*, *16*, *56*)	*pe* (*72*)	*pi* (*39*)	*po* (*11*)	*pu* (*50*)
occl. dent. non sonores :	*ta* (*59*, *66*)	*te* (*4*)	*ti* (*37*)	*to* (*5*)	*tu* (*69*)
occl. dent. sonore :	*da* (*1*, *51*)	*de* (*45*)	*di* (*7*)	*do* (*14*)	
occl. dorsales :	*ka* (*77*)	*ke* (*44*)	*ki* (*67*)	*ko* (*70*)	*ku* (*81*)
occl. labiovélaires :		*qe* (*78*)	*qi* (*21*)	*qo* (*32*)	—
sifflante :	*sa* (*31*)	*se* (*9*)	*si* (*41*)	*so* (*12*)	*su* (*58*)
sifflante forte :	*ssa* (*17*)	*sse* (*74*)		*sso* (*20*)	

Les lacunes du tableau (exception faite de **yi*, **wu* et **qu*, qui n'ont jamais dû exister) sont dues, apparemment, et à la rareté de certaines séquences en grec, et à notre ignorance de la valeur de certains signes[10] ; elles concernent [*qa*], [*ssi*], [*yu*], [*mu*], [*du*], [*ssu*][11].

Chaque signe note une seule syllabe[12], et toujours une syllabe ouverte[13]. — Il n'y a pas de notation distincte pour *h-*. Il n'y a pas de distinction entre *r* et *l*[14]. Il n'y a pas de distinctions, pour les occlusives labiales (π, φ, β), dorsales (κ, χ, γ) et labiovélaires[15] (**k^{w}*, **k^{w}h*, **g^{w}*), entre la sourde simple, la sourde aspirée, et la sonore ; mais, de façon inattendue[16], il existe, pour les occlusives dentales, une opposition graphique entre les non-sonores (τ, θ) et la sonore (δ). Il y a une distinction entre sifflante normale (σ) et sifflante forte[17].

Résultant de l'adaptation d'un système graphique conçu pour une langue différente, le syllabaire mycénien non seulement est très gauche dans sa notation du grec, mais manque de cohérence ; il comporte un nombre appréciable de doublets[18] ; il manque de symétrie : une seule série d'occlusives

10. Il faudrait que nos textes nous fournissent et qu'on puisse y identifier des mots comme βάθρον [**qa-to-ro*], σίκυς [**ssi-ku*?], υἱός [**u-yu*], μύλη [**mu-ra*], δίδυμος [**di-du-mo*], ζυγόν [**ssu-ko*], etc.

11. En fait, on s'est demandé (voir note 8) si *qa* ne serait pas *16* (Georgiev), si *ssi* ne serait pas *18* (Meriggi), si *mu* ne serait pas *23* (ceci, notamment, à partir du nom Ἀμυθάϝων), si *ssu* ne serait pas *79* (Meriggi, etc.).

12. Ceci rend, *a priori*, très peu vraisemblable une valeur *neko* (par ligature des signes *24* et *70*) pour *71* (Ventris) ; en fait, nous déterminons plus bas la valeur *we*[2] pour ce signe.

13. Ceci rend, *a priori*, très peu vraisemblable une valeur *ar* pour *35* ou une valeur *rew* pour *33* (Furumark).

14. La translitération par *ra* (-λα-, -ρα-), etc., qui est celle de Ventris, est purement conventionnelle.

15. On notera que les signes de la série *qe*, *qi*, *qo* peuvent aussi bien noter un ancien groupe **kw* qu'une labiovélaire proprement dite (*i-qi-ya* = ἵππια [ἅρματα], « chars à chevaux », fréquent dans les séries Sd et Sf de Cnossos ; etc.).

16. On se rappellera, cependant, que le syllabaire cypriote classique, au moins à Édalion, possède un signe valant γα, distinct du signe valant κα et χα ; voir *B. S. L.*, L [1954], 68 sv.

17. Voir note 9.

18. Sans doute, une investigation philologique plus poussée amènera-t-elle, dans certains cas, à reconnaître des différences de valeurs entre doublets apparents. — Lorsqu'on pose, au moins provisoirement, des doublets, on les numérote par ordre de fréquence décroissante : *pa* (*3* ; fréquence 152) /*pa*[2] (*16* ; fréquence 70) /*pa*[3] (*56* ; fréquence 28), etc.

comporte une distinction des non-sonores et des sonores ; une seule diphtongue (*ai* : 43) est notée par un signe particulier ; en dehors des labiovélaires et des « sifflantes fortes », à certaines syllabes à initiale consonantique complexe correspondent des notations isolées comme *pte* (62 ; avec doublet orthographique *pe-te*), *nwa* (48 ; avec doublet orthographique *nu-wa*), *kwe* (87 ; avec doublet orthographique *ku-we*).

3. La gaucherie de l'orthographe ajoute à la gaucherie de l'écriture. Les « règles » orthographiques[19] (au reste, susceptibles d'exceptions) sont aisément reconnaissables dans leurs grandes lignes, mais ont encore besoin d'être précisées sur plus d'un point. Elles diffèrent souvent des règles d'emploi connues pour le syllabaire cypriote classique et rendent les mots grecs encore plus difficiles à identifier, surtout dans leur partie finale.

Orientée de gauche à droite, l'écriture mycénienne sépare les mots[20] ; un mot proclitique peut se trouver joint au mot suivant ; un mot enclitique est toujours joint au mot précédent. Il faut signaler l'existence occasionnelle, dans nos textes, de mots abrégés.

Les timbres *e* et *i* devaient être assez voisins l'un de l'autre ; il y a de très fréquents flottements entre *e* et *i*, *pe* et *pi*, etc.

Les signes *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, *ai* s'emploient lorsque (aspirée ou non) la voyelle, longue ou brève (ou la diphtongue), était initiale de syllabe, c'est-à-dire au début du mot, ou bien dans le mot après voyelle (hiatus). Pour noter les diphtongues (exception faite de *ai* initiale de syllabe), on ajoute le signe *i* ou le signe *u* après un signe syllabique de consonne + *a*, *e* ou *o* ; mais cette addition est très souvent omise pour les diphtongues en *i*, alors qu'elle est presque toujours faite pour les diphtongues en *u*.

La fonction des signes de la série *ya*, etc., est de noter une semi-voyelle transitoire entre voyelle *i* (ou diphtongue en *-i*) et une voyelle qui suit. Une des fonctions des signes de la série *wa*, etc., est de noter une semi-voyelle transitoire entre voyelle *u* (ou diphtongue en *-u*) et une voyelle qui suit. Ces deux types de notations sont facultatifs.

La gémination consonantique n'est pas notée. — Les groupes de consonnes initiaux[21] sont, en général, décomposés en deux signes syllabiques ; mais, quand le premier élément du groupe est une sifflante, celle-ci n'est pas notée. — Les groupes de consonnes intérieurs[22] sont, en général, décomposés en deux signes syllabiques ; mais, quand le premier élément du groupe est une liquide ou une nasale (sauf μ devant ν, ν devant ϝ) ou une sifflante, celle-ci n'est pas notée.

19. Le premier exposé sommaire en a été donné dans *Evidence*, p. 91.

20. Normalement, par un diviseur (point ou court tiret vertical), éventuellement par un espacement, ou par la différence de dimensions entre les caractères de deux mots consécutifs. Noter que jamais un mot n'est partagé entre deux lignes ; toute ligne se termine avec un mot.

21. Exception faite des cas où πτ- est rendu par un signe unique (*pte* : *62*).

22. Exception faite des cas où un signe unique rend -πτ- (*pte* : *62*), -νϝ- (*nwa* : *48*), -κϝ- (*kwe* : *87*).

Les éléments consonantiques -ρ, -ν, -νς, -ς qui suivent la dernière voyelle du mot ne sont pas notés ; dans les mots se terminant par -ξ ou -ψ, seul l'élément occlusif du groupe final est noté. Les règles relatives à la fin de mot constituent une des difficultés majeures de la lecture des textes mycéniens ; l'orthographe tend à niveler les désinences, tant nominales que verbales.

4. La tâche la plus urgente est la préparation d'un *corpus mycénien*, incluant tous les documents connus, et susceptible de s'accroître de fascicules supplémentaires en cas de nouvelles découvertes. Nul n'est mieux qualifié que Emmett L. Bennett pour une telle tâche. Pour ne pas devenir rapidement caduc avec les progrès de l'herméneutique, le corpus devrait réserver entièrement les questions d'interprétation. La publication des tablettes de Mycènes donne une idée de ce qu'on devrait trouver dans le corpus : une collection complète de textes[23], imprimés en caractères mycéniens, à quoi répondraient une collection complète en fac-similé, et une collection complète de photographies. Le tout, suivi d'un index, lui-même imprimé en caractères mycéniens.

L'interprétation, d'autre part, devrait aboutir, dans un délai plus ou moins long, à partir du corpus, à un recueil, directement utile aux hellénistes et aux linguistes, donnant les textes syllabiquement translitérés en écriture latine, et, en regard, les textes restitués dans leur forme grecque. Le tout accompagné des notes et commentaires explicatifs.

On est encore bien loin du but. Il reste un très gros travail à faire, qui est *philologique* : achever de déterminer avec précision la valeur de tous les signes et leurs règles orthographiques d'emploi ; élucider la teneur des textes ; parallèlement, élaborer une description phonétique, grammaticale et lexicale du dialecte. C'est la voie où nous nous engageons avec cette série d'essais. C'est la voie où nous souhaitons que, dans tous les pays, beaucoup de savants progressent[24].

L'essai qui suit vise à illustrer le profit que peut tirer la recherche philologique de l'examen d'ensemble d'une série cohérente de textes.

23. Il y aurait lieu, pensons-nous, de procéder à une renumérotation complète des textes. L'actuel système est parfaitement incohérent.

24. Un certain nombre de travaux ont déjà pris appui sur le déchiffrement de Ventris. Celui de V. Georgiev : *État actuel de l'interprétation des textes créto-mycéniens* (Sofia, 1954), reste vicié par la difficulté qu'éprouve le savant bulgare à se déprendre de ses vues antérieures. On consultera avec profit : A. Furumark, *Ägäische Texte in griechischer Sprache* (1953-1954 : *Eranos*, LI, p. 103-120 ; LII, p. 18-60) ; P. Meriggi, *Das Minoïsche B* (1954 : *Glotta*, XXXIV, p. 12-37). Voir aussi les deux articles de M. Ventris et Chadwick dans *Antiquity*, n° 105, mars 1953, p. 196-206, et de M. Ventris, *Archaeology*, 1954, p. 15-21 ; la mise au point de Sterling Dow, *Am. J. of Arch.*, 58 (1954), p. 77-157 ; celle de P. Chantraine, *Rev. de Ph.*, 81 (1955), p. 11-33 ; etc...

II. Les inventaires de roues

5. Parmi les tablettes de Cnossos conventionnellement affectées de l'indice de classement S[25] figurent :

a) des inventaires de chars complets (série Sc)[26] où l'idéogramme représente à la fois caisson[27] et roue ;
b) des inventaires de « pièces détachées » :
b1) caissons de chars (séries Sd, Se)[28] ;
b2) caissons de chariots (séries Sf, Sg)[29] ;
b3) roues (série So).

Cette dernière série comprend les tablettes : 894[30] ; 1562 ; 0429 ; 0430 ; 0431 ; 0432 /*a* et 0432 /*b*[31] ; 0433 ; 0434 ; 0435 ; 0436 ; 0437 ; 0438 ; 0439 ; 0440 ; 0441 ; 0442 ; 0443 ; 0444 ; 0445 ; 0446 ; 0447 ; 0448 ; 0449 ; 5171 ; 5789 ; 5790 ; 5804 ; 6019. — [*De cet ensemble de documents, il faut écarter 1562 ; le raccord 1563 + 1562, signalé par Browning, montre que les objets* (...νες) *ici comptés par paires ne sont pas des roues. Browning n'a pas vu que 0432 est un assemblage de deux fins de tablettes ; il omet 5804 (qui demeure, donc, inédit) ; il classe, par erreur, 5171 sous Se. Browning, par ailleurs, signale les raccords : 0429 + 5790 + 6019 ; 0444 + 0433 ; 0446 + 5977 ; 0448 + 5794.*]

Il faut (voir plus bas) y ajouter sans doute 890 *bis* /3. Il est assez fréquent

25. C'est à tort que Bennett a affecté de l'indice S la série Sn de Pylos (une seule tablette : Sn 01), où la charronnerie n'est pas concernée ; l'idéogramme *SSE* y désigne, visiblement, une unité d'arpentage (*ζεῦγος, non attesté en ce sens en grec du premier millénaire ; mais cf. lat. plur. n. *iūgera*), d'ailleurs pourvue de sous-multiples. Au contraire, associé à l'idéogramme ROUE, *SSE* signifie « paire » (sens de ζεῦγος en grec classique) : voir plus bas. — D'autre part, l'affectation de maintes tablettes aux séries Sc, Sd, Se, Sf, Sg est arbitraire ; le classement de Bennett n'est valable qu'en gros.

26. Sont classées par Bennett sous Sc les tablettes : 217 à 227 ; 229 à 266 ; 1644 ; 1651 ; 5046 ; 5057 à 5062 ; 5065 à 5073 ; 5083 à 5087 ; 5136 à 5170.

27. Timon et caisson sont toujours figurés solidairement.

28. Sont classées par Bennett sous Sd les tablettes 0401 à 0409 ; 0412 et 0413 ; 0415 et 0416 ; 0422 ; 0450 ; 0468 ; 0483 ; 0491 ; 5814 ; 6066. — Sont classées sous Se les tablettes : 879 à 883 ; 890 ; 891 à 893 ; 1006 à 1008 ; 1028 ; 1042 ; 1053. — Dans la « synopsis of classification » que donne (p. XII-XIII) l'*Index* de Bennett, une fâcheuse coquille est à signaler p. XIII, colonne 2, ligne 3 : l'idéogramme de Sd ne comporte pas de roue, et est pareil à celui de Se (non à celui de Sc).

29. Sont classées par Bennett sous Sf les tablettes : 0418 à 0421 ; 0424 ; 0426 à 0428 ; 0471 ; 5106. — Sont classées sous Sg les tablettes : 884 à 889 ; 890 *bis* ; 0423 ; 0425.

30. C'est le seul document qui comporte plusieurs rubriques (une à chacune des lignes 1, 2, 4 ; deux à la ligne 2). Nous les désignons, respectivement, par 894 /1, 894 /2 *a*, 894 /2 *b*, 894 /3, 894 /4.

31. Par suite d'une erreur, manifeste non seulement sur la photographie (pl. XVII), mais même sur le fac-simile de *SMII*, deux fragments de tablettes *différentes* ont été, absurdement, rajustés ensemble ; il s'agit de deux *fins* de tablette. Nous appelons 0432 /*a* la partie gauche sur le dessin (et la partie droite sur la photo) du complexe 0432 ; elle est à lire (à l'envers sur le dessin) : ...] ROUE *SSE* 3. Nous appelons 0432 /*b* la partie droite sur le dessin (et la partie gauche sur la photo) ; elle est à lire (à l'envers sur la photo) : ...] ROUE *SSE* 35 *MO* ROUE [1]. — [*Browning ne s'est pas avisé de cet état de choses ; il considère 0432 comme un document unique et (avec une hésitation trop justifiée !) suggère d'interpréter par* da^2-ri *le signe SSE et le chiffre 3 lus à l'envers.*]

qu'une même tablette inventorie des objets divers[32] ; par exemple, la ligne 1 et la ligne 3 de K 740 (Cnossos) mentionnent des vases (de formes, d'ailleurs, différentes, et de matière aussi), alors que la ligne 2 mentionne, apparemment, de ces τράπεζαι de bronze servant, sur les tables de repas, de plateaux pour les aliments solides[33] ; etc. De même, la tablette Sg 890 *bis*, dont il ne subsiste plus que la portion centrale, mentionnait sans doute, aux lignes 1 et 2, des caissons de chariot, mais, à la ligne 3, des roues.

Il faut y ajouter aussi les quatre[34] textes de Pylos jusqu'ici publiés mentionnant des roues : Sa 01, Sa 02, Sa 03, Sa 04 ; les documents pyliens publiés ne comprennent pas de tablettes relatives à des chars complets ou à des caissons de chars.

6. Avant d'aborder les documents mycéniens, il convient de rappeler les données homériques[35].

La roue du char (ἅρμα ; *ὄχος, seulement au pluriel ὄχεα) s'appelle κύκλος (le pluriel, sans signification collective, est κύκλα : E 722, Ψ 340), ou encore (Z 42 = Ψ 394, Ψ 517) τροχός ; les mêmes noms s'appliquent à la roue du chariot (ἅμαξα, ἀπήνη) : l'épithète εὐτροχος s'applique au char (Θ 438, M 58) et au chariot (Ω 150, 179, 189, 266, 711 ; ζ 72) et le chariot est aussi εὔκυκλος (ζ 58, 70). Traîné par des chevaux, le char a deux roues. Le plus souvent traîné par des mules, le chariot peut en avoir quatre (τετράκυκλον ἀπήνην : Ω 324 ; ἅμαξαι... τετράκυκλοι : ι 242).

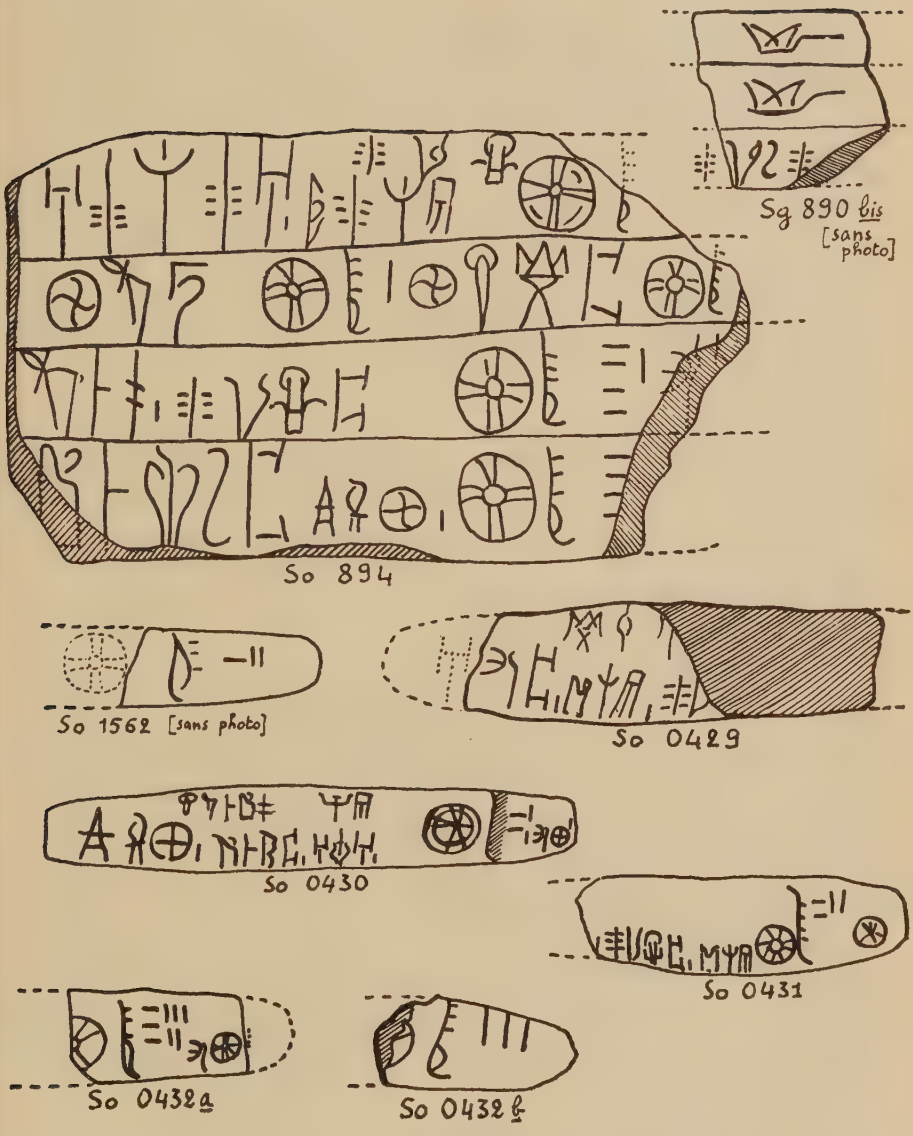
32. C'est, d'ailleurs, une des objections de principe qu'on peut faire au classement en séries, lequel ne peut être qu'approximatif.

33. Chez Homère, τράπεζα désigne à la fois la « table » (θρόνους... ἠδὲ τραπέζας, χ 438 ; etc.) et le « plateau » (δέπα ἠδὲ τραπέζας, ο 466 ; τραπέζας καὶ δέπα, τ 61 ; etc.), le « plateau » (destiné aux viandes) étant, comme la « corbeille » (κανέον ; destinée au pain), un des éléments du « couvert ».

34. C'est abusivement que Bennett a inclu dans la série Sa la tablette Sa 04 qui mentionne des chevaux d'attelage. Dans tous les textes publiés de la série Sc de Cnossos, les chevaux sont mentionnés (soit par paires, soit par unités) *conjointement* avec des *chars complets* et, éventuellement, avec d'autres éléments d'équipement (idéogramme 56 de la liste de Furumark ; etc.). Le même idéogramme CHEVAL (tête, de profil vers la droite) figure dans un inventaire consacré uniquement aux chevaux : Ca 895 (Cnossos) ; la tablette 04 de Pylos aurait dû recevoir un indice du type *Cb.

35. Nous laissons, ici, de côté tout ce qui concerne le caisson de char (δίφρος) et le timon (ῥυμός) qui en était solidaire. — Pour un certain nombre d'objets de la civilisation homérique, les poèmes nous donnent la description d'un modèle particulièrement luxueux : bouclier d'Achille, coupe de Nestor, etc. Il faut, ici, citer la description du char de Hébé (E 722-731) :

722 Ἥβη δ' ἀμφ' ὀχέεσσι θοῶς βάλε κάμπυλα κύκλα,
χάλκεα ὀκτάκνημα, σιδηρέῳ ἄξονι ἀμφίς·
τῶν ἥτοι χρυσέη ἴτυς ἄφθιτος, αὐτὰρ ὕπερθε
725 χάλκε' ἐπίσσωτρα προσαρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι·
πλῆμναι δ' ἀργύρου εἰσὶ περίδρομοι ἀμφοτέρωθεν.
Δίφρος δὲ χρυσέοισι καὶ ἀργυρέοισιν ἱμᾶσιν
ἐντέταται, δοιαὶ δὲ περίδρομοι ἄντυγές εἰσι·
τοῦ δ' ἐξ ἀργύρεος ῥυμὸς πέλεν· αὐτὰρ ἐπ' ἄκρῳ
730 δῆσε χρύσειον καλὸν ζυγόν, ἐν δὲ λέπαδνα
κάλ' ἔβαλε χρύσεια...



Pl. II. — Inventaires de roues (Cnossos).

L'essieu du char (ἄξων : Λ 534 = Υ 499, Π 378, etc.), auquel s'ajustent, de part et d'autre, les roues, est en fer (Hébé : E 723), ou en bronze (N 30), ou en bois de chêne (φήγινος ἄξων : E 838)[36]. Il ne s'agit jamais de roues pleines. Autour du moyeu (πλήμνη : Ψ 339 ; en argent : Hébé, E 726) s'articulent des rayons (*κνῆμαι) dont le nombre n'est pas indiqué (sauf pour Hébé : roues de bronze à huit rayons, ὀκτάκνημα, E 722). La jante (pour laquelle un nom *σῶτρον est postulé par ἐπίσσωτρον, « bandage ») est appelée ἴτυς[37] ; elle est en bois de peuplier en Δ 486 ; pour Hébé (revêtue extérieurement) d'un or inaltérable (E 724). Exception faite des chars de luxe, à roues métalliques (Hébé, E 723 : κύκλα χάλκεα), les roues étaient, normalement, de bois, et la jante se serait trop vite usée si elle n'était sertie d'un bandage protecteur, remplaçable[38], nommé ἐπίσσωτρον (E 725 ; Λ 537 = Υ 502 ; Υ 394 ; Ψ 505, 519) ; peut-être existait-il des bandages souples (cuir, etc.)[39] ; mais il est probable que les jantes de bois étaient usuellement garnies d'un bandage de bronze[40].

7. Dans les tablettes mycéniennes, les « roues » ne sont jamais nommées, mais un nom qui, au pluriel, est neutre est supposé par l'accord des adjectifs (voir plus bas) ; l'idéogramme ROUE est donc à lire κύκλα au pluriel (et κύκλω au duel).

L'idéogramme est, dans tous les cas[41], un schéma de roue à quatre rayons ;

36. Aucune des tablettes des séries S ne mentionne explicitement les essieux. Mais, à Pylos, des ἄξονες (*a-ko-so-ne*) figurent dans Vn 06, inventaire de livraisons de charpentiers (ὃ δίδονσι δαρύτομοι : *o-di-do-si da²-ru-to-mo*).

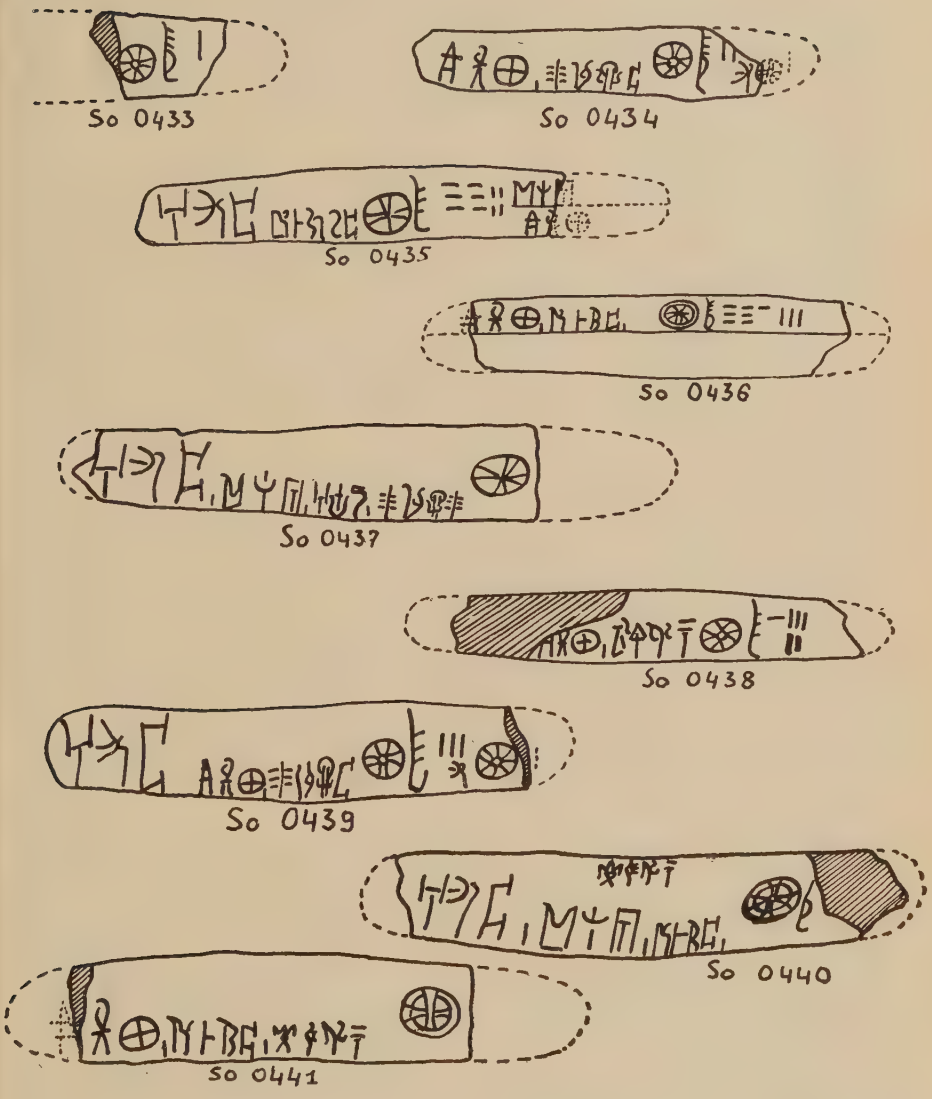
37. Le nom même de la « jante » indique qu'elle était, à l'origine, faite de *bois flexible* : hom. ἰτέη « saule », lat. *uītis* « vigne », etc. La jante est *fabriquée par flexion* (... αἴγειρος... τὴν... ἁρματοπηγὸς ἀνὴρ... ἐξέταμ' ὄφρα ἴτυν κάμψῃ περικαλλέϊ δίφρῳ : E 482-486). Ceci est postulé aussi par l'épithète καμπύλα κύκλα, bien que, par hasard, nous ne la rencontrions qu'appliquée, par extension de sens, à des roues métalliques (Hébé, E 722) ; καμπύλος, chez Homère, se dit du bois fléchi dont sont faits les arcs (Γ 17, etc.) et aussi le devant arrondi des caissons de chars (καμπύλον ἅρμα, E 231). Les essieux sont faits de bois dur, comme le chêne (voir plus haut). Les jantes sont faites de bois flexible : peuplier (Homère), cyprès (tablettes de Pylos), saule ou orme (tablettes de Cnossos) : voir ci-dessous.

38. On remarquera que, même sur les roues de bronze (... κύκλα | χάλκεα..., E 722-723) du char de Hébé, les bandages, eux-mêmes de bronze, sont des pièces rapportées (... ὕπερθε | χάλκε' ἐπίσσωτρα προσαρηρότα..., E 724-725).

39. Evans-Myres supposent (*SMII*, p. 57) que l'idéogramme « tire » (figurant sur les tablettes de Cnossos M 0451 et suivantes) désigne un bandage de roue, amovible, « of the same padded leather type as on the Egyptian chariot of Tut-ankh-amen (Cairo Museum : *c.* 1350 B. C.) ». On notera que dans M 0452 la mention *ka-ssa*, qui précède immédiatement cet idéogramme (suivi du chiffre 1), pourrait être une désignation de l'objet ; songer alors : soit au groupe de κάσᾱς, κασσᾱς « revêtement de cuir » (mais il faudrait alors supposer que ce mot, qu'on considère comme un emprunt, est entré très tôt en grec), soit à un féminin (substantivé?) de γαμψός ou καμψός.

40. La seule précision fournie par les poèmes homériques concerne les bandages de bronze adaptés aux roues, elles-mêmes en bronze, du char de Hébé. Voir plus haut, et note 38.

41. Les tablettes de la série Sc (concernant les *chars complets*) figurent (le char étant représenté de profil par l'idéogramme) une seule roue, dont le dessin (réduit à un cercle dans 244) consiste généralement en un cercle à croisillons (roue à quatre rayons : 217, 219, 226, 230, 231, 232, 235, 236, 237, 243, 245, 251, 255, 256, 257, 1644, 1651) ; petit cercle pour le moyeu dans 238 et 240 ; figuration de la jante par un trait double dans 223 (cette tablette présentant, d'autre part, sous le char, l'idéogramme BRONZE).



Pl. III. — Inventaires de roues (Cnossos).

sans qu'il y ait lieu d'attacher de signification à ces différences d'exécution du dessin, on notera que le moyeu est tantôt figuré par un petit cercle à la croisée des rayons (So 894 ; etc.), tantôt non (So 0430 ; etc.), et que la jante est tantôt figurée par un trait double (So 0430 ; etc.), tantôt par un trait simple (So 0431 ; etc.)[42]. Sur la lettre *TE* ligaturée avec l'idéogramme ROUE de Sa 01, Sa 02, Sa 05 (Pylos), voir § 10.

Sauf dans So 0435[43], la partie *finale* de chaque rubrique est toujours constituée par l'idéogramme ROUE, suivi d'indications numériques. Il a déjà été établi que les roues sont comptées par paires ; l'idéogramme *SSE*, valant ζε(ῦγος), ζε(ύγεε), ζε(ύγεα), précède les chiffres indiquant le nombre de paires. Quand il y avait un nombre impair de roues, il y a indication de l'unité supplémentaire, soit par addition d'un nouvel idéogramme ROUE (So 0431), soit[44] par addition de l'idéogramme *MO*, valant μό(νϝος) suivi de 1 (Sa 01) ou de ROUE 1 (So 0430 ; etc.) — Les quantités de roues inventoriées sont très variables : 2 (So 894 /2 *a* ; Sa 03), 2 ou 3 (So 0433), 3 (Sa 01 ; Sa 05), 4 ou plus (Sa 02), 5 ou plus (So 0434), 6 (So 0432 /*b* ; So 0448), 6 ou plus (So 0447 ; So 5789), 7 (So 0439), 30 (So 0438), 32 (So 0446 /2), 44 ou plus (So 5790), 45 (So 0430 ; So 0431), 71 (So 0432 /*a*), 80 ou plus (So 894 /4), 83 (So 894 /3), 128 (So 0435), 146 (So 0436), 925 ou plus (So 0446 /1).

Pour trois roues et plus, la lecture était sans doute (avec, syntaxiquement, apposition) : κύκλα, ζεῦγος ἕν, κύκλος μόνϝος (= 3) ; κύκλα, ζεύγεε δύω (= 4) ; etc. De là l'accord au pluriel neutre des adjectifs : *ku-pa-ri-se-ya* (Sa 01 : trois roues), *te-mi-71-ta* (So 0434 : cinq roues ou plus), *wo-sso-me-na* (So 0438 : trente roues), etc. — Pour deux roues, la lecture devait être : κύκλω, ζεῦγος ἕν ; de là l'accord au duel des adjectifs : *ka-ki-yo* (894 /2 *a* : deux roues), *de-de-me-no* (Sa 03 : deux roues) ; il y a donc lieu[45] de restituer le même total (c'est-à-dire : ROUE *SSE* 1) dans les tablettes mutilées présentant des adjectifs au duel : [*te-*]*mi-we-te* (Sg 890 *bis* /3), *a-ro*^{2}*-yo* et *te-mi-*71*-te* (So 0437), *wo-sso-me-no* et *te-mi-71-te* (So 0444). [*Le raccord 0444 + 0433, signalé par Browning, vient confirmer cette vue.*]

Avant chaque décompte figure la légende proprement dite, fournissant

42. Mais ceci est peut-être significatif : la tablette So 894 figure le pourtour de la roue par un trait simple dans les rubriques 2 *a*, 2 *b*, 3, 4 ; mais le scripteur a complété le dessin de la rubrique 1 par des traits qui soulignent l'épaisseur de la jante : y a-t-il là une intention, en rapport avec le sens de *a-te-re-te-a*?

43. La tablette So 0435 inventorie soixante-quatre paires de roues ; ce compte global est *ensuite* subdivisé en deux catégories selon la nature du bois employé ; chacun des deux mots *pte-re-wa* et *e-ri-*[*ka*] devait lui-même être suivi de chiffres, la somme des deux nombres étant égale à soixante-quatre paires.

44. Plus précisément, l'unité additionnelle est notée : à Pylos *MO* 1 (Sa 01 ; à restituer dans Sa 05) ; à Cnossos, *MO* ROUE 1 dans le seul document complet à droite (So 0430). Dans So 894 /2, il se peut que ROUE ait figuré, sous 1 ou après 1. Dans So 0432 /*a*, 0434, 0439, 0446, il se peut que 1 ait figuré après ROUE (comme dans 0430).

45. C'est un lapsus évident que *a-mo-ta* (ἁρμοστά) au pluriel, au lieu du duel **a-mo-to* (*ἁρμοστώ) au début de So 0437 ; le scripteur a commencé sa tablette par le pluriel (qui était, de beaucoup, le plus fréquent dans les inventaires), puis (omettant de corriger *-ta* en *-to*) est passé au duel (*a-ro*^{2}*-yo te-mi-71-te*) quand il s'est avisé que les roues concernées étaient seulement deux.

des indications sur le montage, la matière employée, la structure du bandage, l'âge et l'état des roues, leur provenance, etc., le premier mot de chaque rubrique étant écrit en lettres plus grandes que les mots suivants[46]. Ce sont ces légendes dont nous allons étudier les éléments. Une copie des textes est donnée en fin d'article (§ 13).

8. En tête de rubrique dans So 0429, 0435, 0437, 0439, 0440, et une seule fois en seconde position (So 0448, après un mot malheureusement mutilé) figure *a-mo-ta*, qu'on lit, avec vraisemblance, ἁρμοστά[47] ; cette mention manque dans les quatre textes de Pylos, et, à Cnossos même, dans un certain nombre de rubriques (So 894/1, 2 *a*, 2 *b*, 3, 4 ; So 0430 ; So 0436 ; So 0441) ; il est possible qu'elle ait figuré sur des tablettes dont la partie gauche est perdue. [*Le raccord 5977 + 0446 signalé par Browning donne un nouvel exemple de* a-mo-ta]. On observera qu'il y a là un exemple très ancien d'adjectif en -το- *non composé ;* ἁρμοστός a été bâti sur le modèle de ἀν-άρμοστος (attesté en mycénien)[48], εὐ-άρμοστος, etc. ; voir aussi *wa-ra-wi-ta* (§ 11).

Il y a deux significations envisageables. Il pourrait s'agir d'un détail ou d'une technique du façonnage des bois dont les roues sont faites[49] ; un ouvrier, spécialisé dans ce travail, serait désigné[50], au début de So 0442, d'abord par son nom [... ...]ιᾶς, puis par sa qualité ἁρμοστήρ[51]. — Contre cette interprétation, plusieurs objections se présentent : *a)* Première place généralement accordée à ἁρμοστά, alors que d'autres indications sur la façon (*wo-sso-me-na*, So 0438 ; *wo-sso-me-no*, So 0444) viennent en fin de rubrique. *b)* Absence d'un ensemble d'indications de même nature dans lequel *a-mo-ta* alternerait avec d'autres termes : Que sont les roues qui ne sont pas ἁρμοστά ? *c)* Difficulté, si ἁρμόζω désigne une technique de charronnerie, de justifier de façon satisfaisante le privatif ἀνάρμοστοι appliqué à des caissons de chariots (voir note 48).

46. Cet usage nous permet de savoir (tablettes mutilées à gauche) que ...]-*mo-ta* appartenait au *premier* mot de So 0429 ; de même pour ...]*e-ri-ka* dans So 0436, ...]*a-mo-ta* dans So 0440, ...*e*]-*ri-ka* dans So 0441, ...]-*ya* dans So 0442, ...]*pte-re-wa* dans So 0445, ...]*a-na* dans So 0448. — Certaines tablettes juxtaposent, dans l'ordre décroissant, non seulement deux formats de caractères (grand/moyen), mais trois (grand/moyen/petit) lorsque la ligne contient un nombre suffisant de mots ; le *dernier* mot est en petit format dans So 0431 (*pte-re-wa*), So 0440 (*o-da-87-ta*), So 0442 (*ta-ra-si-ya*), So 0441 (*wo-sso-me-no*), So 0448 (*te-mi-71-ta*). — Parfois, pour gagner de la place, on recourait à des indications complémentaires tracées *au-dessus* de la ligne (en caractères de moyen ou petit format) : *te-mi-71* (*-ta*), So 894/1 ; *de-do-me*[*-na*], So 0429 ; *ko-ki-da-o-pa* et *ne-wa*, So 0430 ; *de-do-me-na*, So 0440 ; *o-pe-ro*, So 0442 ; *wa-ra-wi-ta*, So 0443 ; *te-mi-71-te*, So 0444.

47. Lecture ἅρμοστα déjà chez Ventris, *Evidence*, p. 99.

48. Dans Sf 0420, 0421, 0427, 0471, *a-na-mo-to* (ἀνάρμοστοι) s'applique à des caissons de chariot.

49. Dans l'*Odyssée*, ἁρμόζω s'applique au travail par lequel des troncs sont ajustés pour former un radeau (ε 162-163 et 243-248).

50. Au nominatif (absolu) « de rubrique » ; cf. *a-re-ki-si-to* (Ἀλέξιτος, nom de charron) dans So 0444, etc.

51. Lecture ἁρμοστήρ chez Furumark, *Ägäische Texte*, p. 59 ; Ventris (*Evidence*, p. 99) suggérait dubitativement ἁρμόσθη (sans justification par la syntaxe et le contexte).

Aussi vaut-il mieux songer à un autre sens : ἀνάρμοστος s'appliquerait aux « pièces détachées », ἁρμοστός aux pièces déjà ajustées, par montage, dans un ensemble. Il faut observer que, nulle part[52], nos inventaires ne mentionnent, explicitement, d'essieux (ἄξονες). Il nous paraît probable que les roues étaient stockées, soit en vrac, soit montées, deux par deux, sur des essieux ; ce dernier cas serait celui que les inventaires signalent par *a-mo-ta*[53] ; on comprend sans peine que cette mention ait figuré en tête de rubrique[54].

9. A côté de quelques termes peu fréquents (*a-te-re-te-a*, *ki-da-pa*, *wo-sso-me-na*, etc.) qu'on trouvera discutés au § 12, les *indications techniques* normalement fournies par nos inventaires portent, d'une part (§ 9), sur le matériau employé pour le corps de la roue, d'autre part (§ 10) sur la nature du bandage.

Les documents mutilés mis à part, l'indication du matériau ne manque que dans un tout petit nombre de textes (So 894/2 *b* ; So 894/3 ; So 0442 ; Sa 02 ; Sa 03) ; elle suit, le cas échéant, la mention du montage sur essieux (So 0429, 0437, 0439, 0448) : ailleurs (sauf dans So 894/4 ; So 0431 ; So 0435 ; So 0447), elle est en tête de rubrique ; elle précède, normalement, la mention du bandage (So 894/1, 0429, 0430, 0434, 0436, 0437, 0439, 0440, 0441, 0445, 0446/1, 0448, 0449 ; Sa 01), sauf dans So 894/4, So 0431, So 0435. Encore faut-il rappeler que dans So 0435 un décompte global de roues est ensuite subdivisé selon la nature des bois employés, d'où la place spéciale de ces dernières indications (voir note 43).

Dans une seule rubrique (et seulement pour une paire de roues) sont mentionnées des roues de métal : *ka-ki-yo* = χαλκέω (So 894/2 *b*). Partout ailleurs, les roues sont de bois : cyprès à Pylos, orme ou saule à Cnossos. L'indication de la matière prend, à Pylos, la forme d'un adjectif dérivé : *ku-pa-ri-se-ya* = (plur. neutre) κυπαρίσσεια (Sa 01) ; à Cnossos, celle d'un génitif singulier : *pe-te-re-wa* (So 894/1) ou *pte-re-wa* = πτελέϝᾱς[55], *e-ri-ka* = ἐλίκᾱς[56]. Les

52. Mais voir n. 36.

53. Là où une même tablette nous conserve le mot ἁρμοστά et le nombre des roues, il y a, de celles-ci, 64 paires (So 0435), [1 paire] (So 0437 : voir § 7 et note 45), 3 paires + 1 (So 0439), 3 paires (So 0448). Nous ne pensons pas que les sept roues de So 0439 fassent difficulté pour notre interprétation de ἁρμοστά ; entendre : 3 paires de roues montées sur essieux, + 1 roue supplémentaire.

54. Bien entendu, l'interprétation ἁρμοστήρ de *a-mo-te* (So 0442) devient alors moins plausible : un ouvrier montant les roues sur les essieux était moins qualifié (et méritait moins d'être nommément désigné sur les inventaires) qu'un charron spécialisé. Mais *a-mo-te* peut s'entendre autrement. Voir § 11, *fin*.

55. Neuf mentions de roues en orme (So 894/1, 0429, 0431, 0435, 0437, 0440, 0445, 0448, 0449), parfois inventoriées en quantités importantes (44 pour So 0431). — L'orme est une fois aussi mentionné comme utilisé dans la construction des caissons de chars (Se 879) : c'est sans doute pour cela qu'on a rangé dans la série Se les fragments 890, 891, 892, 893 où apparaît *pte-re-wa*.

56. Dix mentions de roues en saule (So 894/4, 0430, 0434, 0435, 0436, 0438, 0439, 0441, 0446/1, 0447), parfois inventoriées en quantités importantes (80 ou plus pour So 894/4 ; etc.). — Ce bois n'est pas, jusqu'ici, mentionné comme utilisé dans la construction des cais-

noms κυπάρισσος « cyprès », πτελέη « orme »[57] sont déjà homériques ; un nom ἐλίκη du « saule » n'est pas connu avant Théophraste. Mais c'est sûrement un terme d'ancienneté indo-européenne[58], et il est significatif pour le mycénien que Théophrase nous donne le mot pour arcadien.

10. Il est très peu de nos textes (textes mutilés exceptés) où la nature du bandage de la roue ne soit pas indiquée (So 894 /2 *a* ; So 0442, So 0447). Cette indication est fournie par un adjectif (en accord avec κύκλα ou κύκλω), généralement placé après (deux fois seulement, avant : So 894 /4, So 0431) la mention (« orme » ou « saule ») du bois de la roue. De même que « bronze », « cyprès », « orme », « saule » pour le corps de la roue, les termes se rapportant au bandage s'excluent, mutuellement ; ils constituent une série dont deux éléments ne peuvent jamais se trouver appliqués au même lot de roues.

Cette série, pour Cnossos, comprend les termes suivants : duel [*te*]-*mi-we-te* (Sg 890 *bis* /3), *te-mi-71-te* (So 0437, 0444), pluriel neutre *te-mi-71-*(*ta*) (So 894 /1), *te-mi-71-ta* (So 894 /3, 0429, 0431, 0434, 0439, 0445, 0448, 0449) ; — en second lieu, pluriel neutre *o-da-tu-we-ta* (So 894/4), *o-da-ku-we-ta* (So 0435), *o-da-ke-we-ta* (So 0446 /1), *o-da-87-ta* (So 0430, 0436, 0440, 0441) ; — en troisième lieu, pluriel neutre *ka-ko-de-ta* (So 894 /2 *b*).

Elle comprend, pour Pylos, d'une part le pluriel neutre *te*(*-mi-we-ta*) impliqué[59] par le sigle *TE* surmontant l'idéogramme ROUE de Sa 01, Sa 02, Sa 05 ; — d'autre part, le duel *de-de-me-no* de Sa 03.

Deux éléments sont immédiatement clairs : à Cnossos, *ka-ko-de-ta* = χαλκόδετα « à bandage de bronze » ; à Pylos, *a-ku-ro de-de-me-no* = ἀργύρῳ δεδεμένω « à bandage d'argent »[60] ; on notera que le couple qu'ils forment offre un exemple, vénérable par son ancienneté, de l'opposition : participe simple en -μένο- / en composition, participe en -το-[61]. L'emploi du verbe δέω pour signifier « entourer la jante au moyen d'un bandage » n'a rien qui surprenne.

Les deux autres termes sont malaisés à définir. Et ils posent le problème de la valeur des signes *71* et *87* respectivement, qu'on rencontre seulement à Cnossos, seulement dans les deux mots en question, et seulement dans les textes de la série So que nous étudions.

sons. — Sur l'emploi du *bois de saule* dans l'antiquité, références chez H. Blümner, *Technologie...*, II [1879], p. 293-294 ; rien n'exclut que l'*erika* de Cnossos soit le même arbre que l'ἐλίκη de Théophraste et que le saule de nos botanistes ; on observera, de plus, que la « jante » a pour nom ἴτυς chez Homère, et le « saule » ἰτέη.

57. Cet exemple de mot grec à initiale πτ-/π- (πτελέᾱ/πελέᾱ comme πτόλις/πόλις, etc.), attesté en mycénien avec *pe-te-* ou *pte-*, nous enseigne que l'initiale πτ- est, comme il fallait s'y attendre, très ancienne en grec, et tout à fait indépendante, dans son origine, des arrangements prosodiques de la langue de l'hexamètre épique.

58. Cf. lat. *salix*, v. irl. *sail*, v. h. a. *salaha*, etc.

59. Cette interprétation a été proposée par Furumark (*Ägäische Texte*, p. 58).

60. On notera que ce revêtement de luxe appartient à *une seule* paire de roues, assurément destinée à un char d'apparat ; le char d'Hébé a des bandages d'or et des moyeux d'argent (voir note 35).

61. Mais voir ce qui est dit, plus haut, de ἁρμοστός (§ 9 et note 48).

L'opposition : *te-mi-71* (So 894 /1) / *te-mi-71-te* (So 0437, etc.) / *te-mi-71-ta* (So 894 /3, etc.) nous a, dès l'abord, fait penser[62] à un adjectif en -Fενς (sg. masc.) ou -Fεν (sg. neutre) / -Fεντε (duel) / -Fεντα (pl. neutre) ; ceci évoquait (nous nous rencontrions là avec Furumark) le terme (rare) de la langue épique qu'on trouve appliqué dans l'*Iliade* au bouclier de Patrocle (ἀσπὶς... τερμιόεσσα : Π 803), dans l'*Odyssée* à une tunique d'apparat (τερμιοέντα χιτῶνα : τ 242), chez Hésiode (qui reprend l'hémistiche odysséen) à une tunique chaude pour l'hiver (*Travaux*, 537) ; la seule traduction[63] qui paraisse convenir serait quelque chose comme « ourlé ». Mais, même si nous n'avions pas (dans une glose d'Hésychius) le substantif τέρμις[64] d'où dérive l'adjectif, nous serions en droit de soupçonner[65] que τερμιοFεντ- est un arrangement métrique de τερμιFεντ- (bâti comme χαριFεντ-). Nous aboutissions alors, pour le mot mycénien, d'une part, à un sens plausible, encore que, pour nous, imprécis (« à rebord ») ; d'autre part, à une identification du signe *71* comme un doublet de *75*. Cette lecture *we*[2] de *71* se trouvait, ensuite, confirmée par le rapprochement du fragment Sg 890 /3, malencontreusement séparé, par la classification de Bennett, de notre série So.

Le terme qui figure là où l'on n'a pas τερμιFεντ- est, visiblement, lui-même un adjectif en -Fεντ-. Les trois graphies équivalentes *oda-ku-we-ta* (1 ex.), *o-da-ke-we-ta* (1 ex.), *o-da-87-ta* (4 ex.) définissent, sans hésitation possible, pour *87*, une valeur *kwe* ; les doutes de Furumark et de Ventris[66] étaient liés à une interprétation peu satisfaisante du mot chez Furumark[67]. Il est sûr que le syllabaire comportait quelques signes notant des syllabes ouvertes à initiale consonantique complexe : *87* (κFε) est de ce type, comme *48* (νFα) et *62* (πτε) ; ces signes se rencontrent rarement, non seulement parce que les séquences phonétiques qu'ils notent sont rares dans la langue, mais parce qu'il y avait d'autres moyens de les noter : *ku-we* ou *ke-we* au

62. Un examen plus attentif de la structure des textes nous a, par la suite, convaincu de l'impossibilité d'un singulier dans So 894 /1, et de la nécessité de considérer là *te-mi-71* comme une forme, abrégée (faute de place?), de *te-mi-71-(ta)*.

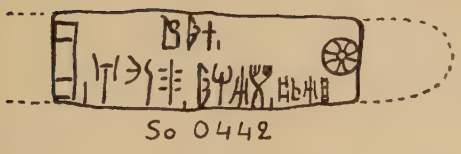
63. Liddell-Scott : « fringed » ; Risch, *Wortbildung der hom. Sprache*, § 56, « gerandet ». Mais « haut bouclier » (Mazon, Π 803), « longue tunique » (Mazon, *Travaux*, 537), « l'une de ces robes qui tombent jusqu'aux pieds » (Bérard, τ 242) nous paraissent constituer des faux-sens, liés à un faux-sens sur la glose d'Hésychius (note 64).

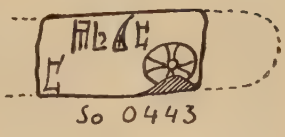
64. L'explication donnée par Hésychius (τέρμις· πούς) est à entendre, non pas (cf. note 63) littéralement « pied » (au sens propre), mais « partie inférieure », « rebord », etc. (cf. section II de l'article πούς chez Liddell-Scott).

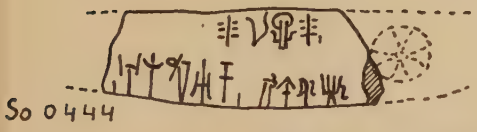
65. C'est pour n'y avoir pas songé que Furumark, placé devant une équivalence apparente (mais impossible : voir § 2 et note 12) entre *71* et -oFε-, échoue à définir la valeur du signe (*Ägäische Texte*, p. 58).

66. Furumark, *Ägäische Texte*, n'indique aucune valeur pour *87* dans son tableau des signes (p. 112), et ne propose qu'avec un point d'interrogation la lecture ὀδάκFεντα (p. 58). Le tableau de signes donné en 1954 par Ventris (dans le *Bulletin* de Londres) indique seulement pour *87* une appartenance imprécise à la série *k-*.

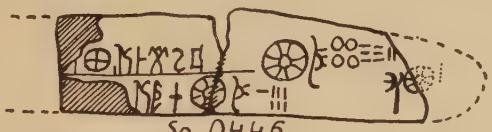
67. *Ägäische Texte*, p. 58 : ὀδάκ-Fεντα « mit Felge versehen », « gezähnt ». Outre la difficulté de sens (que faudrait-il entendre au juste par « roues dentées »?), il existe une difficulté de forme : comment un dérivé en -Fεντ- pourrait-il être tiré de l'*adverbe* ὀδάξ?

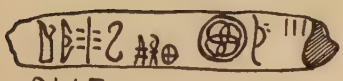

So 0442


So 0443

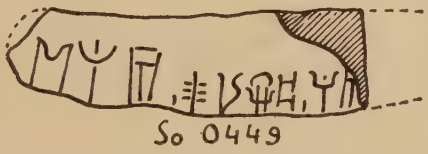

So 0444

So 0445

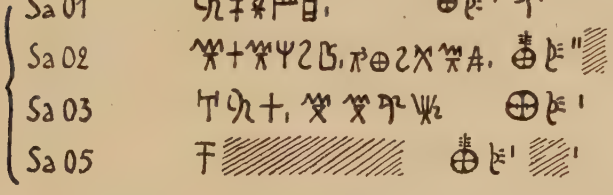

So 0446


So 0447

So 0448


So 0449

TABLETTES DE PYLOS (COPIES DE BENNETT):



PL. IV. — INVENTAIRES DE ROUES (CNOSSOS ET PYLOS).

lieu de *87*, *nu-wa* au lieu[68] de *48*, *pe-te* au lieu[69] de *62*. Le groupe noté par *87* était un *groupe -κϝ- récent*, différent de la labiovélaire, et aussi du groupe **-kw-* hérité de l'indo-européen[70] ; ce groupe naissait au contact de deux éléments morphologiques, l'un terminé par κ, l'autre commençant par ϝ (ici, suffixe -ϝεντ-) ; la variante *o-da-tu-we-ta* de So 894 /4 indique que, dans la prononciation, ce groupe -κϝ- pouvait être, occasionnellement, différencié en -τϝ-[71].

La structure du mot *odakweta* apparaît insolite, au regard des procédés de dérivation du grec postérieur, qui eût inséré, entre le -κ- terminal du premier élément et le suffixe -ϝεντ-, une voyelle de liaison -ο- (ou, éventuellement, -ᾱ-) ; mais c'est, précisément, une des caractéristiques du grec d'âge mycénien que l'absence fréquente de ces voyelles de liaison devant suffixe ou désinence commençant par consonne. Ainsi la forme oblique plurielle en -φι du nom du « quadrupède » est *qe-to-ro-po-pi*[72], où il faut entendre -ποπφι < *-ποδφι, alors qu'on aurait, à date homérique, -ποδοφι. — L'interprétation que nous proposons du mot est : ὀνδάρκϝεντα « pourvus de bandages » ; la forme ὀν pour ἀνά est, à date historique, celle de l'arcadien, du cypriote, du lesbien et du thessalien ; un mot δάρκες· δέσμαι nous est conservé par Hésychius ; ὄνδαρκες répondrait donc à ἀναδέσμαι « bandeaux »[73] et désignerait ici un certain type de bandages de roues.

11. Les inventaires étant annuels, il pouvait être utile de distinguer les acquisitions de l'année courante et le reliquat des exercices antérieurs : ceci est parfois indiqué sur nos tablettes par les mentions, immédiatement claires, *ne-wa* (= νέϝα : So 0430, 0449) d'une part, *pe-ru-si-nwa* (= περυσινϝά : So 0442) d'autre part[74]. La forme mycénienne de ce dernier adjectif (par ailleurs seulement connu en attique : περυσῖνός) n'a pas encore été expliquée ; le suffixe -ῖνο- qui sert à former une série d'adjectifs de sens temporel (hom. εἰαρῖνός, etc.) a subi, dans le mot [περυσῖνός], sous l'action de νέϝος qui formait couple avec lui, une réfection qui donne περυσινϝός, analogue à la réfection latine de [*mortos*] en *mortuos* sous l'action de *uīuos*. Il pouvait être utile de préciser que le matériel ancien demeurait en bon état de service : c'est l'objet de la mention *o-pe-ro* = ὄφελος[75] qui figure sur l'in-

68. Cf. *pe-ru-si-nwa* dans notre texte So 0442, et *pe-ru-si-nu-wa* à Pylos (Ma 01 /2 ; Ma 18 /1).

69. Cf. *pe-te-re-wa* (So 894 /1) et *pte-re-wa* (So 0429, etc.).

70. Voir note 15.

71. Différenciation régressive entre deux consonnes vélaires.

72. Pylos : Ae 04, etc. Transcrire, avec Ventris, -πο(δ)φι, masque la nature exacte des faits.

73. Le mot est homérique pour désigner un bandeau tressé, dans la coiffure d'Andromaque (πλεκτὴν ἀναδέσμην, X 469).

74. On retrouve, à Cnossos, à propos de denrées diverses, *ne-wo* (dans Fh 362 /1, Fh 375, X 658, Od 689) et *ne-wa* (dans X 997, C 5016 /*r*). — Dans la série Ma de Pylos, on retrouve, toujours associés au mot *o-pe-ro* (voir plus bas), *pe-ru-si-nu-wo* (14 /2 ; 15 /2 ; 16 /3 ; 17 /3) et *pe-ru-si-nu-wa* (01 /2, 18 /1) ; ajouter l'attestation fragmentaire de Ma 19 /2 ; ajouter aussi Ma 09 /2, où on lit *pe-ru-si-nu o-pe-ro* : plus probablement lapsus (par omission de *-wo*) qu'élision (sur quoi, voir aussi § 11 à propos de *ko-ki-da-o-pa*).

75. Dans la série Ma de Pylos, la mention ὄφελος suit toujours l'indication d'ancienneté

ventaire So 0442, et aussi sur l'inventaire mutilé So 0446/2 (qui concerne peut-être également des roues περυσινϝά).

Parmi les indications d'origine, on doit *peut-être* ranger le mot *ta-ra-si-ya* (So 0442) qui sera discuté au § 12 et désignerait, selon Furumark, les roues façonnées en exécution d'une tâche assignée (« Bestellung »). On doit *sûrement* y ranger : d'une part, *de-do-me-na* qui figure dans So 0429 (où la cassure a fait disparaître *-na*), dans So 0440, dans So 0441 (où un lapsus du scripteur a substitué *ke-* à *de-*) ; d'autre part, *wa-ra-wi-ta* (So 0443). Les roues signalées comme δεδομένα sont de types usuels (en orme ou en saule ; τερμίϝεντα ou ὀνδάρκϝεντα) ; nous ignorons en quelles quantités elles sont inventoriées ; rien n'empêche d'y voir des « présents » plutôt que des « livraisons »[76]. Pour le mot *wa-ra-wi-ta*, jusqu'ici non identifié, nous proposons ϝλᾱϝιστά « provenant de butin »[77] : λῃϊστός, en ce sens, est déjà homérique (I, 406) ; ce qui reste de la tablette 0443 ne nous renseigne ni sur le nombre ni sur la nature de ces roues. On observera la position identique sur les tablettes (en ligne supérieure, juste avant l'idéogramme) des mentions δεδομένα et ϝλᾱϝιστά.

D'autres indications d'origine mentionnent les ateliers de fabrication (au nominatif, sans lien syntaxique avec κύκλα). — Ce sont peut-être des nominatifs d'appellatifs qu'il faut reconnaître dans *o-pe-te-we* de So 0447, dans *o-pa* de So 0430, dans *wo-ka* de Sa 02 (?). Voir au § 12. — Les choses sont plus claires lorsqu'un fournisseur est, nommément, désigné. Il n'est pas certain (voir § 8 et note 51) que [... ...]*-ya a-mo-te*, au début de So 0442, désigne un charron, au nominatif, par son nom [... ...]ιᾱς et sa qualité d' « ajusteur » (ἁρμοστήρ) ; mais il est sûr que, dans 0444, *a-re-ki-si-to* est, au nominatif, le nom d'un charron ; ce personnage se trouve deux fois mentionné ailleurs à Cnossos (Se 1053 : ...]*a-re-ki-si-to-yo*[... ; Sf 0420 : *a-re-ki-si-to-yo o-pa*, à propos de caissons de chariots) ; selon toute vraisemblance, ce nom est à lire 'Αλέξιτος, et à interpréter comme un hypocoristique de composés à premier terme 'Αλεξι- et à second terme commençant par -τ-[78]. Un autre nom de charron crétois figure (au génitif, dépendant de *o-pa*) à la fois dans So 0430 et dans une tablette (Sd 0403) relative à des caissons de chars : *ko-ki-da o-pa;* la forme précise du nom est indéterminable (Γοργίδᾱς, Κογχίδᾱς, etc.) ; un problème est posé par le génitif en ...*-a* (non ...*-a-o*) ; il faut accepter, pour les deux cas, l'idée d'une haplographie ou d'une élision

περυσινϝός (voir note 74) ; autres attestations de ὄφελος : à Cnossos, X 409/2, X 455/1, G 461, G 464/1,2, L 473, Gg 706, L 869 ; à Pylos, Ad 01, Cn 09/1, Cn 10/1, Fn 03/8, Nn 01/1. — En grec historique, depuis Homère, ὄφελος (neutre défectif, employé seulement au nomin.-acc. sg.), apparaît essentiellement comme prédicat dans des phrases nominales ou des phrases à verbes εἶναι, γενέσθαι, au sens de « être utile ».

76. Furumark, *Ägäische Texte*, p. 58 : δεδομένα bedeutet wohl « ausgeliefert ».

77. Le nom grec λᾱ(ϝ)ιδ- du « butin » (hom. λῃΐς, d'où λῃΐζομαι, λῃϊστήρ, λῃΐστωρ, λῃϊστός, etc.) n'a pas d'étymologie sûre. Faute de mieux, on le rattache au groupe de gr. ἀπο-λαύω « jouir », lat. *lucrum* « profit », v. irl. *lóg.* et v. isl. *laun* « salaire », etc. Si notre identification est retenue, l'initiale ϝλ- remet l'étymologie en question. Parenté avec ϝαλίσκομαι?

78. Cf. Ὕψιτος (en regard de Ὑψίτιμος, etc.), Ἄρχετος, Μένιττος, etc.

[...-*a*(*o*) *opa*], ou bien penser que le mycénien connaissait encore, pour les masculins de la première déclinaison, un génitif en -ᾱς, dont seuls témoignent, à date historique, le grec du nord-ouest et le béotien[79]. Un troisième nom propre, celui-là Pylien, figure, au génitif (dépendant du mot qui suit), au début de Sa 02 ; *ke-ro-ke-re-we-o* est un génitif en -κλέϝεος d'un composé en -κλέϝης[80] dont la forme précise du premier terme est indéterminable (Γηρο-, Χειρο-, etc.).

Peut-être trouve-t-on aussi une indication « origine inconnue » dans la tablette So 0442, mentionnant un stock des années précédentes (περυσινϝά), si l'on interprète *a-mo-te*, non point par ἁρμοστήρ (voir plus haut), mais par ἁμόθεν « de provenance indéterminée ».

12. Nous donnons ci-dessous (par ordre alphabétique de la translitération en caractères latins) une liste complète de tous les mots figurant dans les inventaires de roues :

a-ku-ro = ἀργύρῳ (dat. sg.) dans Sa 03 (ἀργύρῳ δεδεμένω : « roues à bandage d'argent »). Voir § 10.

a-mo-ta = ἁρμοστά (plur. neutre) dans So 0429, 0435, 0437, 0439, 0440, 0448, 5977 : « roues ajustées » (c'est-à-dire, probablement, montées sur essieux). Voir § 8.

a-mo-te (So 0442) ; ou bien (nomin. sg.) ἁρμοστήρ « ajusteur », ou bien (adv.) ἁμόθεν « d'origine indéterminée ». Voir §§ 8 et 11.

a-re-ki-si-to (So 0444) = Ἀλέξιτος (nomin. sg.), nom de charron. Voir § 11.

a-ro²-a (So 0430) est le pluriel neutre répondant au duel **a-ro²-yo** (So 0437) ; le mot se retrouve[81] dans une série de tablettes de Cnossos relatives à des tissus ; on voit mal ce qu'il désigne ; ἀλλοῖα, ἀλλοίω, par exemple, sont peu satisfaisants pour le sens.

a-te-re-te-a (plur. neutre : So 894 /1). L'hypothèse de Furumark[82] (« wohl ἀτρητέα ») fait difficulté pour la forme (comment et pourquoi le composé privatif ἄ-τρητος aurait-il reçu une flexion de thème en *-s-* ?) et est à exclure quant au sens : une roue pleine n'est pas une roue qu'on a négligé de percer, et d'ailleurs l'idéogramme prouve qu'il s'agit bien d'une roue à moyeu, rayons et jante (celle-ci, exceptionnellement dans la tablette 894, marquée par un double trait). Bien plus probablement, composé en -εντής (ἔντος désignant ici peut-être des « garnitures », plus ou moins précieuses, appliquées sur le bois d'orme de la roue, plus précisément sur cette jante que le scripteur a pris soin de représenter) : ἀστερεντέα, « roues à garnitures en étoile » (?).

79. Cf. Schwyzer, *Gr. Gr.*, I, p. 560. — En ce cas, le nomin. sg. est peut-être en -ᾱ (sans désinence -ς).

80. Cf. Ἐρικλέϝης à Cnossos (Uf 981), [Δᾱ]μοκλέϝης à Pylos (Fn. 03 /2), etc.

81. *a-ro²-a* : Ld 571, Ld 572, Ld 583, Lc 586, L 728, L 5920, Ld 6024 ; et aussi *a-ro²-e* (adverbe en -η??) : L. 735. Il est possible, mais non sûr, qu'il faille joindre à cette liste, pour Cnossos (E 843 /5) et Pylos (Fr 01 /20), *a-ro-ya*.

82. *Ägäische Texte*, p. 58.

de-de-me-no (duel : Sa 03) : « roues bandées (δεδεμένω) d'argent ». Voir § 10.

de-do-me-na (plur. neutre : So 0429, 0440, 0441) : roues « reçues en présent » (plutôt que « livrées »). Voir § 11.

e-ri-ka (So 894/4, 0430, 0434, 0435, 0436, 0438, 0439, 0441, 0446/1, 0447) = ἐλίκᾱς « de saule » (génitif de matière). Voir § 9.

ka-ki-yo (So 894/2 *a*), adjectif de matière (au duel) : χαλκέω, « roues en bronze ». Voir § 9. Cf. aussi : ...]*ya*.

ka-ko-de-ta (So 894/2 *b*) : pluriel neutre χαλκόδετα, « roues à bandage de bronze ». Voir § 10.

ke-ro-ke-re-we-o (Sa 02) : gén. sg. (-κλέϝεος) d'un nom propre en -κλέϝης (Γηρο-, Χειρο-, etc.). Voir § 11.

ki-da-pa (So 894/3) ; *-pa* est indubitable sur la photographie, bien que le fac-similé de *SM II* porte *-ro*, et que l'*Index* de Bennett (p. 63) enregistre le mot sous cette forme erronée. Probablement, adjectif pluriel neutre ; peut-être composé à second terme -αμβος (ἄμβων désigne le rebord bombé d'un objet rond et ἄμβη, chez Démocrite, s'applique au rebord d'une jante de roue) ; premier terme malaisé à reconnaître ; *exempli gratia*, σκίδ-αμβα « roues à jante mince » (cf. σκιδαρόν· ἀραιόν, Hésychius) ; mais *kid-* pourrait aussi bien valoir σχιδ-, σχεδ-, σχενδ-, etc.

ko-ki-da (So 0430), gén. sg. en -ᾱς ou -ᾱ(ο) d'un nom propre masc. de la première déclinaison ; lecture indéterminée (Γοργίδᾱς, Κογχίδᾱς, etc.). Voir § 11.

ku-pa-ri-se-ya (Sa 01), adjectif de matière (au pluriel neutre) : κυπαρίσσεια « roues en cyprès ». Voir § 9.

Sigle **mo** (So 894/3, 0430, 0432/*a*, 0434, 0439, 0446/1 ; Sa 01, 05), utilisé dans le compte des nombres impairs de roues (voir § 7) : abréviation de μό(νϝος).

ne-wa (So 0430, 0449), pluriel neutre : νέϝα, « roues neuves (c'est-à-dire de l'année courante) ». Voir § 11.

o-da-ke-we-ta (So 0446/1), **o-da-ku-we-ta** (So 0435), **o-da-kwe-ta** (So 0430, 0436, 0440, 0441), **o-da-tu-we-ta** (So 894/4), graphies diverses du pluriel neutre ὀνδάρκϝεντα « roues pourvues de bandages », qui s'oppose à τερμίϝεντα. Voir § 10.

o-pa (So 0430) ; vraisemblablement, substantif (1re décl.) au nomin. sg. ; complété par un génitif de nom propre qui le précède (*ko-ki-da o-pa*), désigne un atelier de charron, de même que dans des textes relatifs à des caissons de chars ou chariots : *ko-ki-da o-pa* (Sd 0403), *a-re-ki-si-to-yo o-pa* (Sf 0420), [... ...] *o-pa* (Sd 0422)[83] ; il y a d'autres exemples de *o-pa* à Cnossos dans des inventaires de bétail (C 50/*r* 1 ; Dm 1184), de tissus (L 695/1), de personnel (As 821/1, 2), dans des fragments non classés (X 971) et sur des sceaux

83. Le fac-simile de *SMII* est erroné (voir photo, pl. XV) ; le début (perdu) de la tablette était sûrement plus loin à gauche que ne le figure le dessin ; il portait, en gros caractères, le premier signe du mot [*i-*]*qi-ya*, et, au-dessus, en petits catactères, un mot court (*ko-ki-da* conviendrait) précédant *o-pa*.

(Ws 1702, 1704). L'interprétation « équipe », proposée par Furumark[84], est séduisante pour le sens (ὁπᾱ́ « accompagnement, suite » en regard de ἕπομαι ; cf., pour la sémantique, lat. *socius*, *societās* en regard de *sequor*) ; mais il faudrait admettre que la labiovélaire *k^w* était, dès l'âge mycénien, passée à *p* devant *a*, alors qu'elle conserve une notation distincte devant *e*, *i*, *o*[85]. Si, jusqu'à preuve du contraire, on écarte cette hypothèse, il faut chercher ailleurs l'explication du nom *o-pa* de l' « atelier » ; on pourrait songer à la racine signifiant « l'activité productrice » (Ernout-Meillet) de lat. *ops*, *opus*, etc. ; mais, si elle est conservée en italique, en indo-iranien, et ailleurs, elle est, jusqu'ici, inconnue en grec ; aussi vaut-il mieux songer à une racine **sep-*, connue non seulement hors du grec (indo-iranien, etc.), mais en grec même, et signifiant « s'occuper de, travailler à », celle de (hom.) ἔπω (plus fréquent en composition avec ἀμφ-, δι-, ἐφ-, μεθ-) et de ὅπλον.

o-pe-ro (So 0442, 0446/2), neutre (indéclinable) ὄφελος « en bon état de fonctionnement ». Voir § 11.

o-pe-te-we (So 0447) ; forme fléchie de nom en -εύς ; datif sg. possible *a priori* ; nomin. pl. (-ῆϝες) plus plausible ; en ce cas, désignation d'un groupe de gens de métier concernés par (responsables de) la fourniture du lot considéré (trois paires de roues de saule) ; identification tout à fait incertaine (mot simple ? composé à premier terme ὀν- ou ὀπι-?) ; la ressemblance avec *o-pa* peut être fortuite ; un rapprochement avec ὀφιδεύειν· σχολάζειν, διατρίβειν, ὀκνεῖν (Hésychius) serait peut-être possible, si la sonore -δ- de la glose ne faisait, ici, difficulté.

pa-i-[... (So 5794) ; à supposer que la lecture soit sûre, restitution et interprétation tout à fait indéterminées (βαιά « petites », παῖα « solides », φαιδρά, etc.). Ce mot paraît ouvrir une seconde rubrique dans la tablette So 0448 + 5794, et s'opposer au mot initial de la première rubrique, dont la fin seule subsiste et est elle-même de lecture douteuse (...]**a-na**?) et d'interprétation indéterminée (ἑανά? πρύανα? etc.).

pe-ru-si-nwa (So 0442), adj. pluriel neutre περυσινϝά : « roues de l'année précédente (ou des années précédentes) ». Voir § 11.

pe-te-re-wa (So 894/1), **pte-re-wa** (So 0429, 0431, 0435, 0437, 0440, 0445, 0448, 0449), graphies du génitif (de matière) πτελέϝᾱς « d'orme ». Voir § 9.

Sigle **sse**, toujours postposé à l'idéogramme de la roue, et lié au décompte des roues par paires (voir § 7) : abréviation de ζε(ῦγος), ζε(ύγεε), ζε(ύγεα).

ta-ra-si-ya (So 0442). Le mot est, dans les textes pyliens de la série Jn, un substantif fém. (1re décl.), dont le sens premier pourrait être « pesée », et qui s'applique aux dotations de bronze brut (mesurées en poids) que reçoivent les forgerons. Comme on le rencontre aussi à Cnossos dans des inventaires de tissus (Lc 535), Furumark[86] a supposé qu'il s'y applique aux poids de laine dont on imposait le tissage aux esclaves ; par une évolution analogue

84. *Ägäische Texte*, p. 57-58.
85. Cf. § 2 et notes 10, 11.
86. *Ägäische Texte*, p. 46, 49, 58-59.

à celle de lat. *pēnsum*, le mot aurait fini par signifier seulement « tâche assignée » ; il faudrait ici construire l'adj. *pe-ru-si-nwa* avec *ta-ra-si-ya* : « commande de l'année précédente » livrée par l'ajusteur (ἁρμοστήρ) dont le nom, aujourd'hui perdu, était donné par le début du texte. Mais rien n'interdit de voir ici autre chose qu'un substantif ταλασίᾱ ; par exemple, le pluriel neutre d'un adjectif *τλάσιος (qui serait à τλᾱτός comme ἀμβρόσιος à ἄμβροτος, etc.) avec le sens de « roues de charge », « roues pour poids lourds » (?). Voir aussi : ...]*ya*.

Sigle **te** (Sa 01, 02, 05), superposé à l'idéogramme de la roue : abréviation du suivant (voir § 10).

te-mi-we-te (Sg 890 *bis* /3), **te-mi-we²-te** (So 0437, So 0444), **te-mi-we²ta** (So 894 /3, 0429, 0431, 0434, 0439, 0445, 0448, 0449) : duel τερμίϝεντε et pluriel neutre τερμίϝεντα d'un adjectif signifiant « roues pourvues de rebords » et mentionnant une technique qui s'oppose à celle que désigne ὀνδάρκϝεντα. Voir § 10.

to-[... (So 5977 ; Sa 05) : ?

wa-ra-wi-ta (So 0443) : adj. pluriel neutre ϝλᾱϝιστά, « roues provenant de butin ». Voir § 11.

we-ye-ke-e (?) est peut-être (ainsi Bennett, *Index*) à isoler comme mot séparé dans la séquence *wo-ka-we-ye-ke-e* de Sa 02 ; la finale évoque, soit un nomin. pl. (-εες) de thème en *-s-* (un duel est exclu : quatre roues au moins sont mentionnées), soit un infinitif thématique actif (-εεν) ; le mot reste obscur ; entendre « roues à céder » (ϝείκεεν) ne serait guère satisfaisant pour le sens et supposerait que le groupe graphique *-eye-* pourrait être une notation occasionnelle de la diphtongue -ει-, ce qui n'est pas établi.

wo-ka we-ye-ke-e (Sa 02) ; deux mots (Bennett, *Index*) ou un seul? C'est, en tout cas, de cette séquence, ou de son premier élément, que dépend le génitif de nom propre qui précède (*kerokereweo*). S'il s'agit d'un seul mot, composé probable (et, en ce cas, nomin. pl. d'adjectif en -ής plausible pour la forme). S'il s'agit d'un mot **wo-ka**, ce qui paraît, au total, plus probable, il pourrait s'agir d'un équivalent pylien de *o-pa* à Cnossos, *kerokereweo woka* étant une indication d'atelier, parallèle à *kokida opa*, *arekisitoyo opa ;* songer alors à un nom d'action **worgᾱ* (que l'homophonie du nom de la « colère » aurait fait disparaître de la langue, quand *w-* est devenu débile devant *o*) ; ce ϝοργᾱ́ serait à **werg-* comme ὀπά à **sep-* ; le rapport de ϝοργᾱ́ à ϝόρζω (voir ci-dessous) serait comparable à celui de βολή à βάλλω, etc.

wo-sso-me-na (So 0438), **wo-sso-me-no** (So 0444) : pluriel neutre ϝορζόμενα et duel ϝορζομένω d'un participe passif (« roues travaillées »). Indication d'une technique (que nous ne pouvons déterminer)? Mais on attendrait un participe parfait. Le participe présent signifie-t-il « roues *en cours de* (fabrication ou de) réparation »? Le verbe ϝόρζω, attesté sous diverses formes à Pylos, à propos notamment du travail du sol, dans les textes des séries E, et identifié par Ventris [87], a paru faire difficulté, du point de vue de la forme, en regard

87. *Evidence*, p. 98, 101.

du grec ἔρδω /ῥέζω. En réalité, si l'on reconnaît un traitement mycénien -or- de *$r_{\circ}$ (pareil à celui que nous attestent l'éolien et l'arcado-cypriote), nous avons au contraire, ici, la forme attendue *$w_{\digamma}gyō$, répondant à got. *waúrkjan* et à av. *vərəzyeiti;* par la suite, le substantif ϝέργον a imposé son vocalisme au verbe. On observera que le groupe issu de *-*gy*- (ici noté par -*ss*-) n'a pas encore, après liquide, subi la simplification (ζ > δ) dont témoigne, dès Homère, ἔρδω.

...]**a-na** (So 0448) : voir *pa-i-*[...

...]**ta** (So 0443) ; finale probable de τερμίϝεντα ou de ὀνδάρκϝεντα ; (s'il s'agissait de ἁρμοστά, mot généralement initial dans nos textes, les caractères seraient de plus grand format).

...]**we²-ta**[... (So 6019) ; finale très probable de τερμίϝεντα. [*A en juger par Browning (qui, d'ailleurs, se trompe sûrement en lisant le premier caractère* 19 *au lieu de* 71), *le fragment appartiendrait à une* seconde *rubrique de la tablette 0429 + 5790 + 6019; mais on peut se demander s'il n'y avait pas* une seule *rubrique et si le fragment* ...ϝεντα ne complète pas *simplement le mot mutilé* τερμί... *de 0429.*]

...]**ya** (So 0442) ; finale du premier mot du texte. S'il faut lire ensuite ἁρμοστήρ (voir § 8), fin d'un nom d'homme en ...ιᾶς (au nomin. sg.). Sinon, sans doute fin d'un adjectif pluriel neutre, non déterminable (adjectif de matière? à Cnossos, on n'en rencontre pas pour le bois ; *ka-ki-ya* = χάλκεα? Ceci s'accorderait avec le sens que nous suggérons pour *ta-ra-si-ya*).

13. Voici, d'ensemble, les textes de nos inventaires, en translitération syllabique :

Sg 890 *bis*/3 : ...te]miwete [... ROUE *SSE* 1]
So 894/1 : temiwe²(ta)
ateretea peterewa ROUE *SSE* [...
So 894/2 *a* : kakiyo ROUE *SSE* 1
So 894/2 *b* : kakodeta ROUE *SSE* [...
So 894/3 : kidapa temiwe²ta ROUE *SSE* 41 *MO* 1 [
So 894/4 : odatuweta erika ROUE *SSE* 40 (ou plus) [
So 0429 + 5790 + 6019 : dedome[na]
[a]mota pterewa temi[we²ta...
]ROUE *SSE* 22 (ou plus) [...
]we²ta [(*voir* § *12*)
So 0430 : kokida opa newa
erika odakweta aro²a ROUE *SSE* 22 *MO* ROUE 1
So 0431 : ...] temiwe²ta pterewa ROUE *SSE* 22 ROUE
So 0432/*a* : ...] ROUE *SSE* 35 *MO* ROUE [
So 0432/*b* : ...] ROUE *SSE* 3
So 0433 : voir So 0444.
So 0434 : erika temiwe²ta ROUE *SSE* 2 (ou plus) *MO* ROUE [
So 0435 : amota odakuweta ROUE *SSE* 64 { pterewa [... / eri[ka ...

So 0436 : erika odakweta ROUE *SSE* 73
So 0437 : amota pterewa aro²yo temiwe²te ROUE [*SSE* 1]
So 0438 : ...] erika wossomena ROUE *SSE* 15
So 0439 : amota erika temiwe²ta ROUE *SSE* 3 *MO* ROUE [
So 0440 : dedomena
amota pterewa odakweta ROUE *SSE* [...
So 0441 : [e]rika odakweta (de)domena ROUE [*SSE* ...
So 0442 : opero
...]ya amote perusinwa tarasiya ROUE [*SSE* ...
So 0443 : warawita
...]ta ROUE [*SSE* ...
So 0444 + 0433 : temiwe²te
...] arekisito wossomeno ROUE *SSE* 1
So 0445 : pterewa temiwe²ta [...
So 0446 + 5977 :
... e]rika odakeweta ROUE *SSE* 462 (ou plus) *MO* ROUE [1]
amota opero ROUE *SSE* 16
to[...
So 0447 : opetewe erika ROUE *SSE* 3 (ou plus) [
So 0448 + 5794 :
...]ana (?) amota pterewa temiwe²ta ROUE *SSE* 3
pai[... (?)
So 0449 : pterewa temiwe²ta newa [...
So 5171 : ...] ROUE [
So 5789 : ...] ROUE *SSE* 3[
So 5790 : *voir So* 0429
[So] 5794 : *voir So* 0448
So 5804 : *inédit*
[So] 5977 : *voir So* 0446
So 6019 : *voir So* 0429
Sa 01 : kupariseya ROUE/*TE SSE* 1 *MO* 1
Sa 02 : kerokereweo wokaweyekee ROUE/*TE SSE* 2 (ou plus) [
Sa 03 : akuro dedemeno ROUE *SSE* 1
Sa 05 : to[... ...] ROUE/*TE SSE* 1 [*MO*] 1

Michel LEJEUNE.

Paris, avril 1955.

[Note de correction. — Après l'envoi à l'impression du présent article a paru le fascicule de R. Browning, *The linear B texts from Knossos*, qui donne, en translitération, même des textes non fournis par *S. M. II*, et signale les raccords reconnus par Bennett entre divers fragments. Mais l'ouvrage serait plus utile encore s'il ne fourmillait d'inadvertances de classement, de lecture et de transcription. Nous avons tenu compte de cette brochure, sinon dans nos planches, du moins dans le texte des §§ 5 et 8 (notes additionnelles en italiques entre crochets droits) et dans le § 13.]

FULVIUS NOBILIOR ET LE DIEU INEFFABLE

En 181, une découverte sensationnelle mit au jour sur le Janicule un cercueil qu'on reconnut aux inscriptions qu'il portait pour celui du roi Numa. La tradition annalistique, à laquelle nous devons la mention du fait, n'est pas sans présenter d'assez notables divergences, notamment sur le contenu des écrits qui y furent alors découverts. Mais, dans l'ensemble, comme l'a bien montré M. Armand Delatte[1], elle remonte à des historiens qui écrivirent peu après l'événement, et il n'est pas douteux que l'on s'est à cette date trouvé en présence de soi-disant livres de Numa et inspirés, au moins en partie, par la doctrine pythagoricienne que celui-ci était censé avoir puisée en Grande-Grèce auprès du Maître de Crotone lui-même.

L'attitude du Sénat, que guidait le préteur urbain Quintus Petilius, fut bien celle qu'on pouvait attendre du corps qui se faisait le zélé gardien de la religion ancestrale : il fit brûler les livres réputés dangereux pour celle-ci. C'est un épisode de la lutte qui se livrait alors contre les influences grecques qui allaient grandissant. Mais c'est aussi la preuve de la force qu'avait le courant pythagoricien. Au reste, il ne semble pas qu'on ait, même chez les autorités publiques, mis en doute l'authenticité de ces ouvrages. Bien des siècles après, Plutarque, dans sa vie de Numa, en est encore persuadé. On estima seulement qu'il n'était pas bon de faire connaître ces écrits et même de les conserver.

M. Delatte s'est demandé quelles doctrines dangereuses pour la piété traditionnelle ils contenaient, et c'est ainsi qu'il a été amené dans sa recherche à citer un texte singulier qui me paraît d'un grand intérêt. C'est sur lui que je veux concentrer la présente étude, car je le crois de réelle conséquence pour l'histoire du pythagorisme romain. Il s'agit d'un passage du *De ostentis* de Lydus ; il est attribué par celui-ci à un certain Fulvius, où M. Delatte ne doute pas avec Merkel qu'il ne faille reconnaître le célèbre Fulvius Nobilior, le protecteur d'Ennius, le vainqueur d'Ambracie, consul en 189 et censeur en 179. Voici la traduction de ce texte :

« L'étude des astres ne paraît pas non plus une recherche qui soit étrangère à la vénération du divin ; mais il est encore bien plus aisé de découvrir par les œuvres elles-mêmes la providence toute sage du Père ineffable de toutes choses et d'admirer que l'âme humaine puisse, guidée par le dieu,

1. *Les doctrines pythagoriciennes des Livres de Numa, Bulletins de l'Académie royale de Belgique* (Classe des Lettres, etc.), Bruxelles, 1936, p. 19-40.

réfléchir aussi, autant qu'il est possible, sur les choses célestes. C'est ce que dit Fulvius, l'ayant recherché dans les écrits de Numa[1]. »

M. Delatte ne doute pas, disais-je, que ce Fulvius ne soit Fulvius Nobilior, lequel était aussi auteur d'un ouvrage sur les *Fastes*, et il émet l'opinion qu'il s'inspirerait ici des fameux livres découverts en 181 et aussitôt brûlés sur l'ordre du Sénat. Cependant, l'éditeur de Lydus, Wachsmuth, n'avait pas été aussi confiant dans l'authenticité ou dans la justesse de l'attribution ; il avait écarté en termes quelque peu dédaigneux l'opinion de Merkel[2], et nous ne sommes pas sûrs qu'au premier abord quelque lecteur ne soit tenté d'imiter plutôt la réserve de Wachsmuth que la confiance de Merkel. Vers 181, un consulaire romain, comme Fulvius Nobilior, pouvait-il prêter à Numa, qu'il les eût lues dans les écrits apocryphes trouvés sur le Janicule, qu'il les eût rencontrées ailleurs ou même imaginées de toutes pièces, des lignes d'une philosophie si épurée qu'elle fera songer tout de suite les érudits au mémoire classique de Franz Cumont sur le « mysticisme astral[3] »? C'est pourtant ce dont, pour ma part, je suis convaincu, et c'est ce que je voudrais essayer d'établir.

Il y a apparence d'abord que le Fulvius cité par Lydus ne soit pas un autre que le Fulvius auteur d'un *De Fastis*[4] et plus d'une fois mentionné dans la littérature spéciale des savants et érudits romains et nommément par Varron, par Censorinus, par Macrobe et par Charisius. Le Byzantin Lydus est, on le sait, souvent l'aboutissant de cette littérature, il cite plus d'une fois les antiquaires romains. Or, le Fulvius des auteurs que je viens de nommer est sans aucun doute Fulvius Nobilior, qu'il soit désigné avec son cognomen ou, comme il advient ici chez Lydus, par son seul gentilice. Nous apprenons par Macrobe qu'il avait déposé — *posuit* — son ouvrage sur les fastes dans le temple d'*Hercules Musarum*[5], ce temple fameux, d'autre part, et qui commémorait sa campagne victorieuse d'Ambracie, celle où Ennius l'avait accompagné, celle que le poète avait célébrée par

1. Lydus, *De ostentis*, 16. Le passage fait partie d'une défense — à propos de la lune — de la discipline augurale : Οὐδὲ τὸ περὶ τὴν τῶν ἀστέρων θεωρίαν διασχολεῖν (*Wachsmuth* : ἀπασχολοῦν *mss.*) ἔξω θεοσεβείας ποιεῖ ἀλλ' ἔτι μᾶλλον τὴν πάνσοφον ἔστι διὰ τῶν ἔργων αὐτῶν θεωρῆσαι πρόνοιαν τοῦ πάντων ἀρρήτου πατρός, καὶ θαυμάσαι τὴν ψυχὴν ἀνθρώπου δύνασθαι ἡγουμένου θεοῦ, καὶ περὶ τῶν οὐρανίων, ὡς δυνατὸν, διαλέγεσθαι. Ταῦτα μὲν οὖν Φούλβιός φησιν, ἐκ τῶν τοῦ Νουμᾶ ἱστορήσας.

2. Wachsmuth, p. XXXIV, se référant à Merkel, *Proleg. Ovid. fast.*, p. LXXV, et à « d'autres » : *me iudice, audacius quam uerius.* Wachsmuth, qui se réfère pour Fulvius Nobilior, *De Fastis*, au seul Charisius, « I, p. 111 Putsch », paraît ignorer les références relativement nombreuses, comme on va voir, à cet ouvrage.

3. Dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* (Classe des Lettres, etc.), 1909, nº 5, p. 256-286.

4. Henry Bardon, *La littérature latine inconnue*, Paris, 1950, t. I, p. 189 (plusieurs textes utilisés par nous n'y sont pas mentionnés).

5. Macrobe, *Saturnales*, I, 12, 16 : *Nam Fulvius Nobilior, in Fastis quos in aede Herculis Musarum posuit, Romulum dicit, postquam populum in maiores iunioresque diuisit, ut altera pars consilio, altera armis rem publicam tueretur, in honorem utriusque partis hunc Maium, sequentem Iunium uocasse.* Cf. Frazer, éd. des *Fastes*, t. IV, p. 346 ; G. De Sanctis, *Storia dei Romani*, vol. IV, t. I (1953), p. 258 (cf. p. 275).

un poème appelé précisément *Ambracia*. Les commentateurs, au reste fort rapides, du passage de Macrobe semblent avoir hésité entre deux sens pour ce *posuit* ; les uns, et, par exemple, tout récemment M. De Sanctis, ont paru croire qu'il s'agissait d'une inscription ; les autres, par exemple, Frazer, d'un livre déposé dans les archives du sanctuaire. *Posuit* me paraît recommander plutôt le second sens que le premier. Il s'agit d'un ouvrage offert au dieu comme un *anathèma*. Au reste, la question est secondaire, car il résulte des fragments conservés, on va le voir, que l'inscription, si inscription il y avait, ne pouvait manquer d'avoir elle-même une certaine ampleur et de rappeler par là, par exemple, la fameuse inscription épicurienne de Diogène d'Oenoanda[1].

Un ouvrage *De Fastis* se prêtait-il à l'attribution à Numa de pensées concernant ce que j'appelle après Franz Cumont le mysticisme astral? Assurément, oui ; que l'on songe à Ovide, à ses *Fastes* où le calendrier religieux de l'année romaine est tout jalonné de développements relatifs aux constellations, à l'astronomie qui gouverne la succession des jours et des mois[2]. Or, Ovide, presque au début de son œuvre, la première fois où il est conduit par le dessein et l'ordonnance de son poème à présenter de telles considérations, a justement consacré de très beaux vers à l'expression de ce sentiment mystique qui leur est lié[3]. Le passage sur Numa pouvait prendre une place symétrique de ces vers d'Ovide dans le *De Fastis* de Fulvius.

Il le pouvait d'autant mieux que Numa jouait dans l'histoire traditionnelle du calendrier romain un rôle que Plutarque, le mentionnant, a caractérisé ainsi : « Il s'appliqua à l'étude du ciel d'une façon qui n'était ni exacte ni tout à fait dépourvue de science[4]. » Et Plutarque montre ensuite qu'alors que le calendrier de Romulus n'était que désordre, celui de Numa remédia à ses défauts. Plutarque suit la version connue selon laquelle au calendrier primitif de dix mois, calendrier romuléen, Numa en aurait substitué un autre de douze mois, en relation avec le cours de la lune et même celui du soleil. Censorinus, de son côté, ne manque pas de souligner le pro-

1. On pourrait songer aussi, pour une inscription comportant un vrai traité, aux *Fastes* de Préneste, qui nous auraient conservé l'œuvre de Verrius Flaccus.

2. Ovide définit ainsi le sujet des *Fastes* :

Tempora cum causis Latium digesta per annum
lapsaque sub terras ortaque signa canam.

3. *Fastes*, I, v. 297 et suiv. :

Felices animae, quibus haec cognoscere primis
inque domos superas scandere cura fuit
Credibile est illos pariter uitiisque locisque
altius humanis exeruisse caput.
. . . . . .
Admouere oculis distantia sidera nostris
aetheraque ingenio supposuere suo.
Sic petitur caelum : non ut ferat Ossam Olympus
summaque Peliacus sidera tangat apex.

4. Plutarque, *Vie de Numa*, 18 : Ἥψατο δὲ καὶ τῆς περὶ τὸν οὐρανὸν πραγματείας οὔτε ἀκριβῶς οὔτε παντάπασι ἀθεωρήτως.

grès scientifique qu'a constitué en Grèce et ailleurs l'établissement d'un calendrier fondé sur les lunaisons[1].

Or, qui est le premier en date de tous ceux qui ont accordé à Numa un rôle aussi décisif, mis en relief le progrès scientifique dont il aurait été l'instigateur? C'est aussi le premier en date[2] des antiquaires romains; c'est justement notre Fulvius Nobilior. Non seulement Fulvius professait, comme nous l'apprenons par Varron, que le premier mois était à l'origine celui de Mars et qu'il avait été ainsi baptisé par Romulus, mais il n'ignorait pas davantage — c'est Censorinus qui nous en instruit, probablement d'après Varron aussi — que c'est Numa qui avait porté au nombre de douze le nombre des mois romains[3]. Or, il importe de remarquer que, si sa version l'a emporté au point de prévaloir le plus souvent, cela n'a pas été sans contestation. L'érudit, qui dans le temps paraît avoir été le second à traiter du calendrier romain, un certain Julius Gracchus ou Gracchanus, contemporain des Gracques[4], faisait à Tarquin — lequel? on ne nous le dit pas, mais probablement le premier, fils du Corinthien Démarate, que Cicéron loue d'avoir fait couler vers Rome les eaux de l'humanisme et de la culture[5] — hommage des innovations prétendues de Numa. C'est dire que la doctrine était loin d'être fixée en ce domaine et qu'en prenant position pour Numa, Fulvius avait fait montre d'une certaine tendance, celle qui insistait sur la science profonde du personnage dans les choses de la religion, celle qui avait conduit à le mettre en rapport avec Pythagore.

Ce rôle de Numa pouvait-il apparaître plus précisément chez Fulvius avec cet aspect plus ou moins scientifique que lui prêtera un jour Plutarque? Pouvait-il être celui d'un personnage versé dans l'astronomie? Presque sûrement, et je suis convaincu que, dès le IIe siècle avant notre ère, il devait en être pour le *De Fastis* de Fulvius comme il en sera pour les *Fastes* d'Ovide : il ne pouvait y être fait abstraction des rapports entre l'année astronomique et l'année civile et la sagesse de Numa devait déjà consister à les avoir mises dans un accord plus parfait. N'oublions pas, en effet, certains faits caractéristiques de la civilisation romaine à cette époque. Rome avait alors son premier auteur occupé d'astronomie, avec ce Sulpicius Gallus,

1. *De die natali*, 22 : *Minime uidentur errasse qui ad Lunae cursum menses ciuiles adcommodarent, ut in Graecia plerique, apud quos alterni ad tricenos dies sunt facti. Maiores quoque nostri idem sunt aemulati cum annum dierum CCCLV haberent.*

2. Cf. Henry Bardon, *loc. laud.*

3. *De die natali*, 20, 4 : *Se magis Iunio Gracchano et Fuluio et Varroni et Suetonio aliisque credendum qui decem mensium putauerunt fuisse* (scil. annum), *ut tunc Albanis erat unde orti Romani... Postea, siue a Numa, ut ait Fuluius, siue, ut Iunius, a Tarquinio duodecim facti sunt menses.*

4. Henry Bardon, *op. laud.*, p. 144 et suiv.

5. *De republica*, II, 19 : *... hoc loco primum uidetur insitiua quadam disciplina doctior facta esse ciuitas. Influxit enim non tenuis quidam ex Graecia riuulus in hanc urbem, sed abundantissimus amnis illarum disciplinarum et artium.* De Tarquin lui-même, Cicéron nous dit : *Propter humanitatem atque doctrinam Anco regi familiaris est factus.* On remarquera qu'à la différence de Cicéron (et de Varron), Tite-Live, I, 34 et 35, ne dit rien de cette prétendue culture de Démarate et de Tarquin.

dont Cicéron évoque plus d'une fois la figure dans l'entourage des Scipions : il était censé avoir dissipé dans l'armée romaine l'impression de terreur causée par une éclipse, soit en la lui annonçant à l'avance, soit plus probablement en lui en donnant après coup l'explication[1]. Or, ce personnage (consul en 166), nous le savons par Pline l'Ancien, s'était préoccupé des distances entre les sphères célestes et il donnait les chiffres que la tradition attribuait à Pythagore[2]. En même temps que l'astronomie apparaissait l'astrologie. Caton mentionne des astrologues qui opéraient auprès du populaire et contre lesquels il met en garde son fermier[3]. J'ai relevé ailleurs qu'Ennius, l'ami de Fulvius, retouchait dans son *Iphigénie* le portrait du devin Calchas, de manière à lui donner la science des astres[4], et anticipait ainsi sur ce qui sera fait, sinon plus largement, du moins d'une manière plus connue, dans la poésie augustéenne et que Bouché-Leclercq a relevé[5]. Lucilius connaissait peut-être déjà, pour s'en moquer, les astrologues qui, dans leur présomption, n'hésitaient pas à faire l'horoscope de l'univers[6].

Puisque je viens de prononcer le nom de Bouché-Leclercq, il me semble que je dois signaler une hypothèse importante pour les temps qui nous occupent et qu'il a jadis émise dans son *Histoire de l'astrologie* ; elle prend une signification plus notable à la lumière de ce que nous exposons[7]. Il énumère un certain nombre d'indices, de valeur, me semble-t-il, fort inégale, tirés du nom de mois romains pour aboutir à cette conclusion que « le calendrier romain a pu être remanié sous l'influence des idées astrolo-

1. Voir, en dernier lieu, Jean Beaujeu, éd. de Pline l'Ancien, dans la *Collection des Universités de France*, livre II, Paris, 1950, p. 142-143, où les textes sont cités p. 143, n. 1.

2. *Hist. nat.*, 2, 83 : *Pythagoras uero, uir sagacis animi, a terra ad lunam CXXVI stadiorum esse collegit, ad solem ab ea duplum, inde ad duodecim signa triplicatum, in qua sententia et Gallus Sulpicius fuit noster.*

3. *De agricultura*, c. V : *Haruspicem, augurem, hariolum*, Chaldaeum *nequem consuluisse uelit*. Le *Chaldaeus* en question ne peut être évidemment qu'un astrologue. Cf. F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 4e éd., 1929, p. 97. On a supposé que ces Chaldéens sont venus avec les prisonniers des guerres de Syrie contre Antiochus le Grand.

4. Frag. XII Vahlen. Cf. mon article *Le disque de Brindisi et l'apothéose de Sémélé*, *Revue des études anciennes*, XLIV, 1942, p. 198. Le vers figurait dans des railleries d'Achille à l'égard du devin.

5. Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque*, Paris, 1899, p. 551.

6. Je propose d'interpréter en ce sens le vers 1, conservé par Varron, *De lingua latina*, V, 17 :

aetheris et terrae genitabile quaerere tempus.

Selon Marx (éd., t. II, p. 1), le poète aurait mis le vers dans la bouche d'un adversaire, cherchant à le détourner vers la physique. L'hypothèse est plus vraisemblable que celle de Terzaghi, *Lucilio*, Turin, 1934, p. 264, qui établit une liaison tout à fait artificielle et recherchée avec le sujet de la première satire, le fameux *concilium* des dieux relatif à Lupus. Mais il ne s'agit pas seulement de la constitution du cosmos, comme dans le fragment 11 D. de Parménide, cité par Marx. Les mots *genitabile tempus* indiquent qu'on chercherait l'heure de naissance du cosmos ; c'est une théorie de l'astrologie (Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque*, p. 129), à laquelle Virgile se référera dans sa description du printemps (cf. mon article sur *Le sens cosmique de Virgile*, dans la *Revue des études latines* de 1954, p. 237 et suiv.).

7. *Op. laud.*, p. 189, n. 1.

giques. Le commencement de l'année civile aurait été reporté de mars en janvier et le nom tout neuf de *Ianuarius* substitué à un nom ordinal comme *Undecimber*, pour aboutir à une ordonnance censée « naturelle » et d'accord, par surcroît, avec les traditions de la *Saturnia tellus*. Le remaniement aurait été opéré par les pontifes après la *lex Acilia de intercalatione* (191 a. Chr.) et donné comme un retour aux instructions de Numa, les pontifes étant dupes ou complices de la supercherie qui fit découvrir (en 181 a. Chr.) des livres grecs et latins dans le tombeau de Numa. Ces livres, au nombre de sept (Liv., XL, 29 ; Lactant., *Inst. Diu.*, I, 22 ; Piso ap. Plin., XIII, § 87) ou de douze (Val. Antias ap. Plin., *ibid.* ; Plut., *Numa*, 22) pour chaque langue, traitaient, les latins, du droit pontifical (dont faisait partie la gérance du calendrier), les grecs, de philosophie pythagoricienne (*Pythagoricos*, Liv. et Plin., *loc. cit.*), c'est-à-dire de « mathématique » ou astrologie. Il y a là le canevas d'un petit roman astrologique, fait avec des conjectures, mais non dépouvru de vraisemblance. L'objection tirée du fait que ces livres furent officiellement brûlés est facile à tourner, et, de plus, elle est atténuée par le témoignage de Valère Maxime, d'après lequel *Latinos (libros) magna diligentia adseruandos curauerunt* (Val. Max., I, I, 12). Quant au nom de *Ianuarius*, les textes qui le font remonter à Numa prouvent seulement que la prétention des pontifes était de ne pas innover ».

Il me semble que, si l'attention de Bouché-Leclercq avait été attirée sur la figure et l'œuvre de Fulvius Nobilior, il y aurait vu une confirmation notable de son hypothèse. Son omission est d'autant plus curieuse qu'il mentionne, on l'a vu, la *lex Acilia de intercalatione* de 191. Or, par qui connaissons-nous l'existence de cette loi? Précisément par le *De Fastis* de Fulvius Nobilior dans un fragment conservé par Varron, lequel, au reste, critique l'indication donnée par celui qui fut son prédécesseur dans la science des antiquités religieuses et lui oppose des documents plus anciens qu'il aurait négligés[1].

Nous savons par d'autres fragments que Fulvius s'expliquait sur le sens du nom des mois et nous avons conservé ce qu'il disait des quatre premiers de l'année romuléenne. Romulus, notons-le en passant, devait être dépossédé de ce rôle par Varron, qui estimera que ces noms étaient antérieurs au premier roi de Rome et d'origine latine. Selon Fulvius, par contre[2], Mars et Avril avaient été nommés par Romulus « d'après ses parents », c'est-à-dire pour Mars, d'après son père, et pour Avril — *Aprilis* — d'après Aphrodite, c'est-à-dire Vénus, « de qui on disait que ses aïeux tiraient leur naissance ».

1. Macrobe, I, 13, écrit, à propos de la première intercalation : *Fulvius autem id egisse Manium consulem dicit ab urbe condita anno quingentesimo sexagesimo secundo, inito mox bello Aetolico. Sed hunc arguit Varro, scribendo antiquissimam legem fuisse incisam in columna aerea a L. Pinario et Furio consulibus, cui mentio intercalaris adscribitur.* Le consul Manius est M'Acilius.

2. Censorinus, *De die natali*, 22, 9 : *Nomina decem mensibus antiquis Romulum fecisse, Fuluius et Iunius auctores sunt ; et quidem duos primos a parentibus suis nominasse, Martium a Marte patre, Aprilem ab Aphrodite, id est, Venere, unde maiores eius oriundi dicebantur, proximos duos a populo maium a maioribus natu, iunium a iunioribus, ceteros ab ordine quo singuli erant : quintilem usque ad decembrem perinde a numero. Varro autem...*

Il faut probablement entendre « ses aïeux », dans le sens très précis de son grand-père ; Fulvius désignait par là Énée, dont Naevius et encore son ami et protégé Ennius estimaient que Romulus était le petit-fils[1]. Quant à Mai et à Juin, tous deux tiraient leur nom du peuple, l'un des plus avancés en âge — *maiores* — l'autre des plus jeunes — *iuniores*. Dans Macrobe, on voit préciser que Romulus avait procédé ainsi dans une intention morale : afin que les uns défendissent l'état par leur sagesse, les autres par leurs armes[2]. C'est pour cela qu'il les avait honorés. Ainsi, Fulvius soulignait les pensées imbues de philosophie qu'il attribuait aux fondateurs, et ainsi se précise encore le caractère d'un *De Fastis*, où le fragment qui nous intéresse spécialement prend une place qu'on peut trouver de plus en plus appropriée. On voit qu'il s'agit bien d'un traité en forme, non d'une simple énumération ; le commentaire s'y joint à la mention des faits.

Le système professé par Fulvius Nobilior pour les quatre premiers mois de l'année n'est pas resté plus incontesté que son attribution à Numa de l'année de douze mois. Si Julius Gracchanus a admis cette fois son étymologie hellénisante d'Avril, elle n'a pas eu l'heur de rallier les suffrages de Varron : ce dernier lui a objecté que l'on ne trouvait aucune trace d'Aphrodite dans les vieux documents latins et il lui a préféré un rapprochement avec *aperire*[3]. Entre parenthèses, nos savants donnent aujourd'hui plutôt raison au vieux Fulvius qu'au plus savant des Romains et rattachent, en effet, le nom latin d'*Aprilis* directement ou indirectement au nom grec d'Aphrodite. Pour Mai et Juin, Varron n'a pas suivi davantage Fulvius et Junius et a mieux aimé penser à deux divinités, Maia et Junon[4].

Un seul auteur de *Fastes*, me semble-t-il, s'est rallié intégralement au début de son ouvrage au système de Fulvius — dans la mesure limitée où nous le connaissons — aussi bien pour le rôle attribué à Romulus et à Numa que pour le nom des mois. Dans la suite, il est vrai, à propos de chaque mois particulier, Mars, Avril, Mai, Juin, il rapportera les autres étymologies, et notamment celles de Varron[5]. Il lui arrivera de refuser de se prononcer,

1. Cf., notamment, Ennius, *Ann.* 52 ; Jacques Perret, *Les origines de la légende troyenne de Rome*, Paris, 1942, p. 522.

2. Cf. p. 173, n. 5.

3. *De lingua latina*, VI, 33 : *Primus a Marte, secundus, ut Fuluius scribit et Iunius, a Venere, quod ea sit Aphrodite ; quoius nomen ego antiquis litteris quod nusquam inueni, magis puto dictum quod uer omnia aperit, Aprilem. Tertius a maioribus Maius, quartus a iunioribus dictus Iunius.*

4. Varron a corrigé la doctrine du *De lingua latina*, où, sauf pour Avril, il paraît suivre Junius et Fulvius. Censorinus (suite du texte cité p. 177, n. 2) nous a conservé sa théorie : *| Varro autem Romanos a Latinis nomina mensium accepisse arbitratur. Auctores eorum antiquiores, quam Vrbem fuisse, satis argute docet. Itaque Martium mensem a Marte quidem nominatum credit, non quia Romuli fuerit pater, sed quod gens Latina, bellicosa. Aprilem autem non ab Aphrodite, sed ab aperiendo ; quod tunc fere cuncta gignantur, et nascendi claustra aperiat natura. Maium uero non a maioribus, sed a Maia nomen accepisse ; quod eo mense tam Romae quam antea in Latio res diuina Maiae fiat et Mercurio. Iunium quoque a Iunone potius quam iunioribus, quod illo mense maxime Iunoni honores habeantur.* On remarquera au passage la tendance de ce texte : encadrer les faits romains dans un passé italique qui les dépasse.

5. Pour le mois de Mars, Ovide conte d'abord la légende de Mars et de Silvia (*Fastes*,

mais, s'il rejettera formellement (pour Avril) une thèse de Varron, jamais il n'opposera pareil refus aux thèses de Fulvius. Ne reste-t-il pas significatif que, pour l'ensemble et dans le commencement de l'ouvrage, ce soit ce dernier qu'il suit[1]? Or, cet écrivain est aussi le seul de nos classiques qui, sans être le moins du monde ébranlé par les critiques de Cicéron, de Tite-Live, de Denys d'Halicarnasse[2], continue — et notamment dans ses *Fastes*[3] — à faire de Numa l'élève de Pythagore. A ces traits, je pense qu'on a reconnu Ovide, Ovide qui nous a donné sur les prétendus enseignements de Pythagore à Numa les beaux vers du XV^e^ chant des *Métamorphoses*, Ovide qui nous montre notamment Numa comme ne se contentant pas de connaître les institutions du peuple sabin :

... animo maiora capaci
concipit et quae sit rerum natura requirit[4].

Peut-être, à la lumière de ces considérations, serons-nous poussés à regarder avec plus d'attention la mention d'un fait qu'on trouve dans le commentaire virgilien de Servius et qui est relatif et à Numa et à l'*aedes Musarum*, où Fulvius avait déposé ses *Fastes*, ses *Fastes* qui faisaient jouer à

III, v. 11 et suiv.) ; elle se termine (v. 73 et suiv.) par la décision de Romulus de baptiser de son nom le mois de Mars. C'est la variante de Fulvius et, après lui, de maints autres (cf. J. Frazer, éd. des *Fastes*, t. III, p. 2, n. 2). Mais, ensuite, Ovide envisage (v. 79 et suiv.) la théorie de Varron, qui, selon Frazer (*op. laud.*, p. 3), serait aussi celle de Verrius Flaccus, dont les notes du Calendrier de Préneste nous conserveraient la doctrine. Pour Avril, Ovide se rallie à l'étymologie qui le dérive d'Aphrodite (v. 61 et suiv.) et rappelle la légende des origines troyennes de Rome et des Jules, c'est-à-dire il suit Fulvius et repousse avec indignation (Frazer, p. 181) l'étymologie varronienne dans les vers 85-115. Pour Mai, il énumère sans choisir trois étymologies et les fait exposer et défendre par trois Muses : Polyhymnie dérive le nom de *Maiestas*, Uranie reprend la dérivation de Fulvius et, enfin, Calliope celle de Varron. Ovide conclut (V, 108-110) par une déclaration d'impartialité. Une déclaration analogue conclut au chant VI le débat entre Junon, qui défend le système de Varron ; Hébé, épouse d'Hercule, qui, championne de la jeunesse, défend celui de Fulvius, et Apollon, qui rattache Iunius aux peuples réunis (*iuncti...*) par Tatius et Quirinus (VI, 99).

1. I, v. 37 et suiv. :

Haec igitur uidit trabeati cura Quirini,
cum rudibus populis annua iura daret.
Martis erat primus mensis, Venerisque secundus :
haec generis princeps, ipsius ille pater.
Tertius a senibus, iuuenum de nomine quartus,...
at Numa nec Ianum nec auitas praeterit umbras,
mensibus antiquis praeposuitque duos.

Ovide suggérera plus loin que l'adjonction de deux mois nouveaux pourrait avoir été suggérée à Numa par « l'homme de Samos », c'est-à-dire Pythagore (II, v. 151 et suiv.) :

primus oliuiferis Romam deductus ab aruis
Pompilius menses sensit abesse duos,
siue hoc a Samio doctus, qui posse renasci
nos putat, Egeria siue monente sua.

2. Cicéron, *De rep.*, II, 28 ; *Tusc.*, IV, 3 ; Tite-Live, I, 18 ; XL, 29 ; Denys d'Halicarnasse, *Ant. rom.*, II, 59.

3. *Fastes*, III, v. 152 ; cf. *Métamorphoses*, XV, v. 1 et suiv. ; *Pontiques*, III, 3, 44.

4. *Métamorphoses*, XV, v. 5-6.

Numa le rôle que nous venons d'élucider[1]. D'après le Deuteroservius, Numa avait fait faire pour les Camènes un petit édicule de bronze. Frappé par la foudre, ce monument fut alors placé dans le temple d'Honos et de Virtus. En fin de compte, Fulvius Nobilior le transféra dans le sanctuaire d'*Hercules Musarum*. Wissowa, dans la mention très incidente qu'il fait de ce texte, ne paraît pas suspecter l'historicité, sinon naturellement de ce qui concerne la fondation par Numa, du moins de la fortune du petit édicule qu'on lui attribuait[2]. Pas davantage M. De Sanctis dans son histoire récente[3]. Frazer émet, par contre, des doutes, fondés essentiellement sur la fin de la notice où l'on dit que le transfert fut opéré « dans le sanctuaire d'Hercule, qui reçut dès lors le titre de temple d'Hercule et des Muses[4] ». Ceci, sans doute, est inexact. Le temple en question n'avait pas attendu la venue de l'édicule de Numa pour être consacré à un Hercule qui était déjà dit *Musarum* et qui sera qualifié par Eumène de Musagète. Nous savons que Fulvius y avait placé des images des Muses apportées par lui d'Étolie[5]. Mais cette légère confusion, si facilement explicable, n'entame en rien la valeur du reste de l'historiette. Quoi de plus vraisemblable que de voir un consul érudit, féru comme Fulvius du rôle de Numa, persuadé de son pythagorisme et de sa culture, juger que le sanctuaire le plus approprié pour recevoir l'édicule des Camènes était le temple qu'il vouait lui-même à l'*Hercules Musarum* et où il déposait un ouvrage qui exaltait l'œuvre calendaire de ce même Numa[6]?

Le moment est peut-être venu de nous attarder un moment auprès de ce temple qui porte le nom inattendu et piquant pour l'imagination d' « Hercule des Muses ». Le rhéteur gaulois Eumène parlera d'un Hercule Musagète, *comitem ducemque Musarum*, et commentera à sa manière le rapprochement de ces divinités : « Ces divinités devaient, comme de juste, par un appui réciproque et pour un mutuel profit, s'entr'aider et se faire valoir : la tranquillité des Muses devait bénéficier de la protection d'Hercule et la vaillance d'Hercule, de la voix des Muses[7]. » L'exégèse n'est, certes, pas absurde. Elle rend hommage au double aspect de la personnalité de Fulvius Nobilior, à la fois héros victorieux comme Hercule et lettré comme les Muses. Une monnaie, qui nous représente Hercule lui-même tenant la lyre,

1. *Ad Virg. Aen.*, I, 8 : il est curieux de voir attribuer à Numa une chapelle en bronze ; car c'est aussi en bronze qu'était le fameux sanctuaire de Janus au Forum, selon Procope (*Guerre des Goths*, I, 293), trait qu'omettent de commenter en général topographes et archéologues. La statue de ce second édicule passait pour avoir été consacrée par Numa (Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 33). On songera aussi au fameux bronzier Mamurius.

2. Georg Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, 2e éd., 1912, p. 219, n. 6.

3. Gaetano De Sanctis, *Storia dei Romani*, IV, Parte seconda, t. I, 1953, p. 258 et 275.

4. Éd. des *Fastes*, Londres, 1929, t. IV, p. 346.

5. Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 66. Cf. Eumène, cité *infra*, n. 7.

6. L'hypothèse d'une influence pythagoricienne sur l'*Hercules Musarum* est envisagée par Pierre Grimal, *Le siècle des Scipions*, Paris, 1953.

7. *Paneg. lat.*, V, 7, 3. Je cite la traduction d'Édouard Galletier dans l'édition de la *Collection des Universités de France*.

semble personnifier en lui la liaison des deux caractères[1]. On imaginerait volontiers que la présence d'Ennius auprès du général dans la campagne d'Ambracie n'a pas été étrangère au vœu que celui-ci, selon la tradition, fit en cas de victoire. On sait, en effet, combien de sanctuaires dans ces siècles de l'histoire de Rome durent leur existence à une telle origine : en sorte que leur présence dans la Ville semblait raconter à la fois les triomphes des armées romaines et les vénérations particulières des chefs qui les avaient commandées. Leur liste seule est suggestive et pour l'histoire militaire et pour l'histoire religieuse de Rome. Mais aucun de ces temples n'est peut-être instructif comme celui qui nous occupe.

On imaginerait volontiers, disais-je, qu'Ennius a été pour quelque chose dans le choix de son patron. En réalité, c'est à peine une supposition. Fulvius transfère l'édicule des Camènes dans le sanctuaire des Muses. Les premiers poètes latins avaient identifié aux Muses grecques ces Camènes que la légende mettait en rapport avec Numa. Livius Andronicus, Naevius parleront donc de Camènes, là où les poètes grecs parlaient de Muses. Mais, faisant un pas de plus dans l'hellénisation, ce sont les Muses, par leur nom grec, qu'Ennius précisément invoquera[2]. Il les opposera aux Faunes et aux *vates* de la tradition indigène. On le voit, ce ne peut guère être un hasard indépendant de sa personnalité si son protecteur, à son tour, honorera officiellement à Rome les Muses par leur nom grec. Hommage qui, notons-le en passant, ne sera pas répété.

Mais Fulvius et Ennius — nous avons peut-être le droit maintenant de prononcer leur nom simultanément — ont-ils créé de toutes pièces cet Hercule Musagète, inventé cette liaison entre les déesses et le dieu? Je viens de dire avec Eumène le sens qu'elle revêtait. Cela ne signifie pas qu'elle n'ait pas existé déjà avant nos deux humanistes romains. Cela ne signifie pas surtout que rien dans l'histoire des cultes ne l'ait préparé. On nous dit que Fulvius aurait apporté d'Ambracie les statues des Muses. Mais cela ne signifie pas que le vœu lui-même formé sans doute avant la prise de la ville ait été suggéré par les circonstances de l'Acarnanie. Au reste, si l'on nous parle des statues des Muses, on ne nous dit rien de celle de l'Hercule qui leur fut adjoint et dont la présence auprès d'elles est assurément ce qui donne son caractère spécial au sanctuaire. M. De Sanctis conjecture bien que la statue de l'Hercule lyricine que nous font connaître les monnaies postérieures aurait la même origine. Mais c'est pure conjecture. Quant au rapprochement que le même auteur fait de ce dieu ayant cet attribut avec les « comportements idylliques de Polyphème », il nous paraît franchement inacceptable[3].

1. Il s'agit de deniers frappés par Q. Pomponius Musa vers 64 et portant au droit l'image d'Hercule debout et tenant une lyre avec la légende : HERCULES MUSARUM (Babelon, *Monnaies de la République romaine*, t. II, p. 361, n° 8). Il y a évidemment un lien entre le *cognomen* du monétaire et l'effigie représentée (d'autres monnaies du même donnent les figurations des Muses).

2. Cf. Ettore Bignone, *Storia della letteratura latina*, I, 2e éd., Florence, 1946, p. 319-320.

3. *Op. laud.*, p. 258.

L'idylle, la sensibilité alexandrine n'ont vraisemblablement rien à faire ici dans ce vœu d'un général victorieux.

Comment ne pas nous souvenir plutôt qu'Ennius est originaire de Grande-Grèce, que, dans son œuvre, il a pythagorisé et que les pythagoriciens de Grande-Grèce ont honoré spécialement Hercule et les Muses? Dans le prélude célèbre des *Annales*, le poète voyait Homère lui apparaître en songe et lui exposer le système de la nature :

... et rerum naturam expandere dictis[1].

Il lui annonçait — annonce flatteuse — qu'il s'était réincarné en lui selon un système pythagoricien de métempsychose qu'on doit à Franz Cumont d'avoir commenté et élucidé[2]. Il est regrettable que nous n'ayons pas conservé ces pages, mais il est probable que nous pouvons nous en faire quelque idée par le discours d'Anchise au VI[e] chant de l'*Énéide*. Mais qu'Homère lui-même fût l'auteur de la révélation et fût montré comme un sage instruit des vérités de la physique n'est sans doute pas une invention gratuite et personnelle d'Ennius. Ne devons-nous pas nous souvenir que, comme l'a montré si bien M. Armand Delatte[3], Homère avait été, dans les cercles pythagoriciens, dont Aristoxène de Tarente nous a laissé la description digne de foi, l'objet d'une vénération et d'une pratique qui contrastent singulièrement avec l'attitude réservée que lui témoigna Platon? Homère, nous dit-on, était avec Hésiode lu chaque jour dans les réunions des conventicules et il devait être pour cette raison l'objet d'une exégèse symbolique qui prétendait retrouver, par exemple, dans les aventures d'Ulysse sur la mer celles de l'âme humaine dans ses réincarnations. Prêter à Homère une sagesse philosophique empruntée aux pythagoriciens était donc pour Ennius de Rudiae quelque chose qui devait lui paraître tout à fait naturel. Sur le contenu doctrinal qui pouvait être ainsi mis en œuvre, nous sommes, sans doute, en droit de demander des compléments à un autre ouvrage d'Ennius, ouvrage où l'on pense aussi généralement qu'il a pythagorisé, je veux parler de son *Épicharme*. Le thème de la contemplation du monde, du ciel, qui est si important dans notre fragment de Fulvius Nobilior, paraît bien s'y être trouvé, si l'on rapporte, avec M. Piwonka, à l'*Épicharme* ce fragment 3 des *Saturae* :

... contemplor
inde loci liquidas pilatasque aetheris oras,

où les *pilatae orae* ne peuvent guère être que les sphères du cosmos[4].

Ennius, qui pythagorisait, comme je viens de le rappeler brièvement, ne

1. Lucrèce, ch. I, v. 126.

2. En dernier lieu *Lux perpetua*, Paris, 1949, p. 190.

3. *Études sur la littérature pythagoricienne* (*Bibl. Hautes-Études*, fasc. 217, 1915, p. 109 et suiv.).

4. Mario Puelma Piwonka, *Lucilius und Kallimachos*, Frankfurt a. Mein, 1949, p. 182 (cf. p. 191), avec les rapprochements indiqués avec l'*Evhémère* du même auteur, le *Songe de Scipion*, etc. L'interprétation des *pilatae orae* m'est personnelle.

pouvait ignorer que les Muses avaient été en Grande-Grèce les patronnes des pythagoriciens et elles l'avaient été tout spécialement dans leur ville sainte, à Crotone, et là elles rencontraient, jouant aussi un grand rôle, le dieu que Fulvius leur associe, Héraklès. S'il l'avait oublié, il s'en serait ressouvenu en lisant un historien qu'il n'a guère pu ignorer, puisque c'était l'historien grec le plus célèbre qui eût traité de l'histoire italienne et sicilienne, un historien extrêmement goûté à l'époque hellénistique, je veux parler de Timée de Tauromenium. La *Vie de Pythagore* de Jamblique nous a conservé, selon toute vraisemblance textuellement, les discours que Timée, dans son XI[e] livre, mettait dans la bouche de Pythagore, discours adressés aux Crotoniates par le Sage de Samos au moment où il allait s'établir parmi eux et fonder sa secte[1]. Tour à tour, il haranguait les diverses catégories, les divers âges de la population. Dans les paroles qu'il adressait aux hommes faits, il exaltait les Muses déesses politiques autant que poétiques, déesses de la concorde autant que de l'accord musical. Et les citoyens de Crotone répondaient à ce discours en élevant aux Muses un sanctuaire qui devait être dans la suite le centre de la vie pythagoricienne. Mais, d'autre part, les légendes de la fondation de leur ville donnaient une grande place à Héraklès. Et Pythagore ne manque pas de s'y référer précisément à la fin de ce même discours et avant le passage même où Timée va mentionner la fondation du Mouseion. Héraklès, poussant ses bœufs à travers l'Italie, fut traité injustement par Lacinios. Kroton vint à son secours pendant la nuit. Mais le héros, à cause de l'obscurité, le tua par mégarde. En expiation, il fit vœu qu'une ville portant son nom serait fondée près de son tombeau, si lui-même Héraklès obtenait l'immortalité. En récompense de ce bienfait, il convenait que les Crotoniates veillent à s'administrer dans la justice. C'est pour cela qu'à l'instigation de Pythagore, ils fondent le Mouseion.

Or, c'est à Crotone aussi que nous transportent les récits qui mettent Pythagore en rapport avec Numa. C'est à Crotone qu'au chant XV des *Métamorphoses*, Ovide conduit le futur roi de Rome. Que vient-il y apprendre auprès du Sage de Samos? Non pas tant les règles de sa future législation religieuse, non pas tant les secrets des rites et des observances que la vérité sur le monde, et, comme Ennius de l'ombre d'Homère, *quae sit rerum natura*[2]. Les sources néo-pythagoriciennes d'Ovide mettent donc ici au premier plan les connaissances scientifiques que Numa aurait reçues de Pythagore. Mais — et c'est sur quoi je veux insister maintenant — avant de prêter l'oreille au très long discours où Pythagore va lui parler de la métempsychose liée au système du monde, ce Numa, si étroitement apparenté à celui de Fulvius Nobilior, comme nous l'avons vu, s'étant rendu *Herculei ... ad hospitis urbem*, c'est-à-dire à Crotone, s'inquiète de savoir « qui avait élevé ces murailles grecques sur les côtes d'Italie », et un vieillard

1. Jamblique, *V. P.*, 45-57. Cf. A. Delatte, *Essai sur la politique pythagoricienne*, Liège et Paris, 1922, p. 39 et suiv., et mon *Culte des Muses chez les philosophes grecs*, Paris, 1936, p. 237 et suiv.

2. *Métamorphoses*, XV, v. 6.

du pays lui fait alors le récit de la fondation. Ce récit met en cause Hercule et Croton, sans suivre, toutefois, la même variante du mythe que la *Vie* de Jamblique. Ce qu'il faut en retenir, c'est ceci que nous trouvons de nouveau Numa, Pythagore, Hercule. On doit se demander si Ovide qui, dans l'apothéose de Romulus, paraît avoir suivi le récit d'Ennius, qui a cité alors littéralement, comme il le citera encore dans les *Fastes*, un vers de ce dernier, vers que nous a conservé Varron, ne doit rien à Ennius, à l'ami du fondateur de l'*aedes Herculis Musarum*, pour toute cette narration relative à Numa. Malheureusement, les fragments des *Annales* relatifs à ce dernier ne permettent pas de vérifier cette hypothèse.

Avant d'examiner le contenu du fragment de Fulvius, il y a lieu de dire encore un mot concernant la date à laquelle fut élevé et dédié le sanctuaire de l'Hercule des Muses. L'auteur qui nous en a parlé le plus longuement et en termes précis, Eumène, dans son fameux discours pour les écoles d'Autun, nous donne un renseignement formel : Fulvius l'édifia *ex pecunia censoria*. Or, sa censure est de 179. Malgré la précision de cette indication, on préfère, en général, une autre date. Tite-Live, en effet, nous parlant de la censure de Fulvius et des édifices qui furent construits alors, n'a pas cité l'*aedes*[1]. Sans doute il ne l'a pas mentionnée davantage auparavant et notamment quand il a parlé des jeux magnifiques célébrés par Fulvius pour sa victoire et où il fit venir nombre d'artistes grecs[2]. Mais entre ces deux silences, dont un au moins est gros d'une omission, on a estimé que le plus vraisemblable, le plus facile à s'expliquer est le premier et on place la dédicace du temple en 187 ou 186, peu après la campagne d'Étolie. Notre fragment ne nous conduit-il pas à reviser le problème? S'il fait écho à la découverte sensationnelle du tombeau de Numa en 181, il lui est postérieur. Et il doit lui faire écho, car où trouve-t-on jamais, ailleurs qu'à propos de cette histoire, mention d'écrits conservés de Numa? La rédaction du *De Fastis* et son dépôt dans le sanctuaire de l'Hercule des Muses sont donc postérieurs à 181. Sans doute, à la rigueur, le censeur Fulvius a pu, en 179, placer ce document dans un édifice voué par lui dès 187 ou 186. Mais n'est-il pas séduisant de penser que la date donnée si nettement par Eumène est la bonne? Qu'en 179, lors de la censure, ont été liés et la dédicace du temple et les divers dépôts dont Fulvius l'a enrichi? Qu'il eût été voué au cours de la guerre d'Étolie n'est pas une objection : les cas ne manquent certes pas, où la dédicace d'un sanctuaire n'a eu lieu que bien des années après le vœu qui en avait été fait. Des deux silences de Tite-Live, c'est donc le second qui pècherait par omission. Mais n'est-ce pas le plus vraisemblable? Si l'omission se plaçait à propos des jeux commémoratifs de la victoire, ne serait-elle pas plus étrange, plus difficile à expliquer? Comment, parlant de la célébration des succès de Fulvius sous le coup de l'événement, aurait-il omis le monument qui les consacrait, si ce monument était ou allait être dédié?

1. XL, 50.
2. XXXVIII, 9, 13, et XXXIX, 5, 13-15.

* * *

J'en arrive maintenant au contenu de ce fragment qui a été mon point de départ. L'intérêt principal qu'il présente est aussi ce qui manifestement a fait difficulté. Il est évident que les doutes de Wachsmuth ont été suscités par son contenu doctrinal ; il lui a paru hardi d'attribuer à un auteur romain du IIe siècle av. J.-C. ce que nous y lisons. Mais, maintenant que la critique externe du document nous a conduit à reconnaître sa valeur, il y a lieu d'examiner de plus près les affirmations que l'on ne craint pas d'y attribuer au roi Numa.

Elles se ramènent, me semble-t-il, essentiellement à deux : une certaine conception de la divinité — un Dieu père ineffable de toutes choses, dont on reconnaît la providence à ses œuvres — et la valeur conférée à l'étude des astres comme au moyen d'accéder à la connaissance de cette divinité. Ovide, quand il développera les enseignements que Pythagore aurait donnés à Numa, dira notamment ceci :

> *Isque licet caeli regione remotos*
> *mente deos adiit, et quae natura negabat*
> *uisibus humanis, oculis ea pectoris hausit*[1].

Si le dieu du Numa de Fulvius est un dieu ineffable, les dieux du Pythagore d'Ovide sont des divinités qui ne sont accessibles qu'à l'intellect (*mens*), qu'aux yeux du cœur (*oculis ... pectoris*) et non aux regards humains, c'est-à-dire évidemment à la vue du corps imparfait des hommes. Dès lors, ils ne s'identifient pas aux dieux-astres ; bien que, situés apparemment dans le ciel (*caeli regione remotos*), ils sont purement intelligibles. Sans doute Ovide parle au pluriel de « dieux », mais c'est un poète qui parle et de qui l'exactitude métaphysique n'est pas à attendre. Sans doute aussi il insiste non sur le caractère ineffable de la divinité, mais plutôt sur son caractère invisible. Mais c'est un fait que les deux conceptions se trouvent mêlées dans la littérature à laquelle nous suggérons maintenant qu'il faut se reporter et qui est la littérature pythagorisante issue du *Timée* de Platon.

C'est au *Timée* de Platon que remonte la paternité des thèmes mis en œuvre par Fulvius Nobilior, plus précisément à deux passages de ce traité qui ont eu une fortune immense dans la religion hellénistique, ceux qu'on peut lire aux pages 28 c et 47 a-c.

Le premier texte est relatif au démiurge qui est qualifié de « fabricateur et de père de ce Tout présent », et dont il est dit qu' « il est difficile de le découvrir et que, quand on l'a découvert, il est impossible de l'exprimer pour tout le monde[2] ». Autrefois, Norden, étudiant la doctrine du « dieu

1. *Métamorphoses*, XV, v. 63 et suiv. On peut rapprocher de cette déclaration du Pythagore ovidien le fragment du pythagoricien Onatas, que nous citons plus loin, p. 191, n. 1.

2. *Timée*, p. 28 c : Τὸν μὲν οὖν ποιητὴν καὶ πατέρα τοῦδε τοῦ παντὸς εὑρεῖν τε ἔργον, καὶ εὑρόντα εἰς πάντας ἀδύνατον λέγειν.

inconnu » — ou « inconnaissable » — (*Theos agnôstos*), doctrine qui, selon lui, était nettement à distinguer de celle du dieu ineffable, a souligné l'extrême diffusion de ce texte du *Timée*; on remplirait, disait-il, des pages avec les citations qui en furent faites[1]. Norden songeait surtout à la littérature chrétienne. Plus récemment, dans un ouvrage considérable sur Philon, M. Wolfson a prétendu que le texte de Platon n'avait pas à l'origine le sens qui lui fut donné dans cette exégèse. Platon n'y traiterait pas à proprement parler du dieu ineffable, au sens d'un dieu qui échapperait par sa nature au langage humain et à toute expression, mais il voudrait seulement dire « difficile à exprimer pour tout le monde » et par là opposer au vulgaire, à la masse profane les initiés philosophiques ou les sages auxquels cela serait permis[2]. Et M. Wolfson de soutenir que l'idée du dieu proprement ineffable, inexprimable comme tel par la langue des hommes, n'apparaîtrait d'abord que chez Philon le Juif et serait d'origine orientale. Voilà qui serait gênant pour notre passage de Fulvius Nobilior!

Mais, en fait, les choses ne se présentent pas ainsi. Il y a toute une catégorie de textes, où il est vraiment impossible de croire à l'origine orientale et à l'influence sémitique. Ce sont ceux du « moyen platonisme » : Albinus[3], Maxime de Tyr[4], Apulée[5], Numénius[6], Celse[7]. Le P. Festugière, qui vient de les passer en revue dans le quatrième volume de sa *Révélation d'Hermès Trismégiste*, a démontré que non seulement l'idée du dieu ineffable, ce que conteste M. Wolfson, mais même celle du dieu inconnu ou inconnaissable, ce que déclarait Eduard Norden, n'ont pas des origines orientales et qu'elles

1. *Agnostos theos, Untersuchungen zur Formengeschichte religiöser Rede*, Leipzig, 1913, p. 84.

2. Harry Austrin Wolfson, *Philo. Foundations of religious philosophy in Judaism, Christianity, and Islam*, vol. II, 2e éd., Cambridge (Massachusetts), 1948, p. 113 et suiv. (« Nor is the conception of the ineffability or unnamability of God found in any other Greek philosopher before Philo... »), p. 112, pour le texte du *Timée*.

3. Albinus, *Did.* 10, p. 165 Hermann : ἄρρητός ἐστι καὶ τῷ νῷ μόνῳ ληπτός. Norden, *op. laud.*, p. 80, n. 3, souligne la différence avec les néo-platoniciens où Dieu n'est plus seulement ἄρρητος, mais aussi ἄγνωστος.

4. Maxime de Tyr, XVII, 9, p. 68, 30-44 Dübner, notamment : τὸ θεῖον αὐτὸ ἀόρατον ὀφθαλμοῖς, ἄρρητον φωνῇ, ἀναφὲς σαρκί, ἀπευθὲς ἀκοῇ.

5. *Apologie*, 64, 7 Vallette : *Ille basileus, totius rerum naturae causa et ratio et origo initialis, summus animi genitor..., sine propagatione genitor... paucis cogitabilis, nemini effabilis*; *De deo Socratis*, 37, p. 9 Thomas : ... *cum Plato... praedicet hunc solum maiestatis incredibili quadam nimietate et ineffabili non posse penuria sermonis humani quauis oratione uel modice comprehendi* (ici « il paraphrase Platon d'une manière amphigourique », Festugière); *De Platone*, I, 5, p. 86 Thomas : *Quem quidem caelestem pronuntiat indictum, innominabilem... cuius naturam inuenire difficile est, si inuenta sit, in multos eam enuntiari non posse* (la paraphrase de Platon n'est pas moins évidente).

6. Numénius, fragm. 20 Leemans : Dieu est παντάπασιν ἀγνοούμενος. Ce fragment est considéré par Norden, *op. laud.*, p. 72, comme d'un auteur fortement orientalisé. En sens contraire, la longue discussion d'A.-J. Festugière dans l'ouvrage cité *infra*, p. 123-132. Même si l'on ne se déclare pas convaincu en ce qui concerne la théologie particulière de Numénius et si l'on renonce à faire état de ses textes, ceux d'Albinus, de Maxime de Tyr, d'Apulée suffisent amplement à notre présent dessein.

7. Ap. *Contr. Cels.* d'Origène, VI, 62-66, notamment 65 : οὐδὲ λόγῳ ἐφικτός ἐστιν ὁ θεός, οὐδ' ὀνομαστός.

sont bien grecques, platoniciennes et pythagoriciennes[1]. Il est impossible, en effet, de croire qu'Albinus, Maxime de Tyr, Apulée, bien que postérieurs, soient en rien influencés par Philon d'Alexandrie. Qui plus est, l'analyse des textes philoniens eux-mêmes fait ressortir à l'évidence que l'auteur juif se souvient une fois de plus de ses sources grecques, et en particulier du *Timée*.

Je vais y revenir, mais je verserai au débat un texte — peut-être le plus important par sa date et son auteur — qui a échappé à ces divers critiques, et qui est pourtant un texte fort accessible, puisqu'il n'est pas d'un autre que Cicéron au livre premier du *De natura deorum*[2] ! Il est particulièrement significatif par la façon dont il se présente. L'épicurien Velleius fait une revue d'opinions diverses exprimées sur les dieux par les philosophes. Il choisit donc évidemment des opinions jugées caractéristiques par la tradition des écoles et le caractère doxographique de tout le passage nous assure qu'il ne mentionne que des idées déjà bien accréditées, pour ne pas dire des lieux communs. Or, de Platon, il rapporte notamment ceci « que, dans le *Timée*, il dit qu'on ne peut nommer le Père de ce monde ». Voilà, me semble-t-il, qui suffit à réfuter en deux mots l'argumentation de M. Wolfson et ses distinctions entre le sens réel de Platon et une interprétation de tendance orientale. Voilà qui confirme, s'il en était besoin, que le « moyen platonisme » du IIe siècle de notre ère se réfère à une interprétation, sinon entièrement exacte — peu nous importe ici — du moins depuis longtemps accréditée du passage fameux du *Timée*.

Le second texte du *Timée*, dont on peut déceler l'influence dans Fulvius Nobilior, n'est pas moins fameux que le premier. C'est celui de la page 47 a-c : la vision des choses célestes est à l'origine de la connaissance du Tout : « De tous les discours que nous faisons maintenant sur le Tout, aucun jamais n'aurait été tenu si nous n'avions vu les astres, le soleil et le ciel[3]. » Un peu plus loin, Platon précise que là est l'origine de la philosophie. Je dis bien : *la* philosophie, car j'ai montré ailleurs que tel était bien le sens reconnu alors à ces mots traduits assez diversement par les modernes[4] : ἐξ ὧν ἐπορισάμεθα φιλοσοφίας γένος.

Mais ce ne sont pas seulement ces deux textes qu'emprunte Fulvius Nobilior ; c'est vraisemblablement aussi l'idée de les rapprocher, de les lier l'un à l'autre. Car nous trouvons une telle fusion également chez Philon d'Alexan-

1. *La révélation d'Hermès Trismégiste*. IV : *Le Dieu inconnu et la gnose*, Paris, 1954, p. 92-140.

2. *De nat. deor.*, I, 30 : ... *Platonis,... qui in Timaeo patrem huius mundi nominari neget posse*. Ce texte est ignoré de Norden, de Wolfson et du P. Festugière. L'origine doxographique est probable, mais on ne saurait non plus ignorer le fait que Cicéron a traduit lui-même au moins une partie du *Timée*. Voici ce passage : *atque illum quidem quasi parentem huius uniuersitatis inuenire difficile, et cum inueneris, indicare, in uulgus nefas* (*Tim.* 2).

3. ὅτι τῶν νῦν λόγων περὶ τοῦ παντὸς λεγομένων οὐδεὶς ἄν ποτε ἐρρήθη μήτε ἄστρα μήτε ἥλιον μήτε οὐρανὸν ἰδόντων.

4. Dans ma recension du *Dieu cosmique* du P. Festugière, *Revue des études grecques*, LXIV, 1951, p. 309.

drie ; lui aussi il unit en un tout plus ou moins harmonieux les indications de ces deux passages. Qu'on se reporte, par exemple, à ces paragraphes du *De specialibus legibus* que je cite dans la traduction du P. Festugière[1] ; il paraphrase tout en le délayant le *Timée*, p. 47 a-c (dans les §§ 185-189), mais c'est pour, de là, arriver au *Timée*, p. 28 c : « Et lui (à savoir l'intellect) quand, grâce à la vue, il a pris connaissance de ce qu'il n'était pas capable d'appréhender par lui-même, loin de s'arrêter tout simplement à ce qu'il a vu, poussé par son zèle pour la science et l'amour du beau, il s'est laissé charmer par le spectacle et a formé la conclusion raisonnable que cet ensemble ne s'est pas constitué de lui-même par des mouvements aveugles, mais qu'il l'a été par la pensée de Dieu, qu'on peut, en toute piété, nommer Père et Créateur... » Philon continue en employant le terme de providence qu'on trouve chez Fulvius : « ... et que le Père qui l'a engendré prend soin, conformément à l'ordre naturel, de ce qu'il a produit, veillant par sa providence sur le Tout et sur ses parties ». Il ne manque à ce passage que de citer plus complètement le *Timée*, p. 28 c, et de nous rappeler que « le Père et Créateur », le Père qui a « engendré » l'ensemble est aussi le dieu ineffable. Ce complément se retrouve ailleurs chez Philon[2].

L'étude des sources de Philon est loin d'être achevée. En particulier, l'obsession de l'influence stoïcienne et posidonienne a longtemps empêché de prêter toute l'attention nécessaire aux influences platonicienne et néopythagoricienne. Il est certain qu'on eût, il y a un certain nombre d'années, résolu le problème qui nous occupe en faisant entendre le Sésame qui ouvrait toutes les portes et en prononçant le nom fatidique de Posidonius. On en est revenu[3], et dans le cas présent, s'il s'agit spécialement de *Timée*, p. 28 c, ce n'est pas au livre II, au livre stoïcien et que certains veulent posidonien du *De natura deorum*, c'est au livre I, dans une doxographie et dans la bouche de l'épicurien Velleius, que figure la précieuse notice.

Pour déterminer l'origine des réflexions philoniennes, il ne faudrait pas non plus perdre de vue d'autres textes où interviennent les notions, soit du dieu ineffable, soit du dieu « père de toutes choses ». Je voudrais rappeler, en particulier, que ce dernier figure dans un passage que j'ai étudié à la suite de Franz Cumont, et où l'on retrouve ce que ce dernier appelait « un mythe pythagoricien », un mythe relatif à la naissance des Muses[4]. Le Père, ayant créé l'univers, demanda ce qui manquait à sa perfection[5]. Il s'adressa à l'un de ses interprètes, c'est-à-dire à Apollon (Cumont pensait

1. *La révélation d'Hermès Trismégiste*. II : *Le Dieu cosmique*, Paris, 1949, p. 557. Ce texte semble à peu près négligé dans l'ouvrage récent de Wolfson.

2. Pour cette idée : ἀγαθὸν εἶναι τὸν πατέρα καὶ ποιητήν, Philon se réfère expressément à *Timée*, p. 29, par ces mots : ὅπερ καὶ τῶν ἀρχαίων εἴπε τις.

3. Cf., par exemple, Karl Reinhardt, article *Poseidonios*, dans *P. W.* (1953), col. 818, 55 et suiv.

4. Franz Cumont, *Un mythe pythagoricien chez Posidonius et Philon*, *Revue de philologie*, XLIII, 1919, p. 78 et suiv. ; Pierre Boyancé, *Les Muses et l'harmonie des sphères*, dans les *Mélanges Félix Grat*, t. I, Paris, 1946, p. 6 et suiv.

5. Philon, *De plantatione Noe*, 28, 127 (II, p. 156 C.-W.).

à Orphée ou Musée). Celui-ci répondit que ce qui faisait encore défaut était « le discours qui ferait l'éloge de l'univers », qui célébrerait la création du Père. C'est pour avoir cet éloge véridique que le Père a créé τὸ πάμμουσον καὶ ὑμνῳδὸν γένος, c'est-à-dire les Muses, comme le prouve le nom de leur mère Mnémé, « que les hommes appellent Mnémosyne ». J'ai rapproché d'autres textes, soit de Philon, soit d'autres auteurs qui établissent, je pense, que Philon connaissait une théologie des Muses, faisant de celles-ci les déesses de la musique universelle, laquelle s'élève comme un hymne en l'honneur du dieu suprême[1]. Il arrive que les Muses sont plus précisément mises en relation avec les sphères et leur fameuse harmonie et Philon, je l'ai prouvé, connaît cette précision supplémentaire[2].

Mais, et ceci nous permet de revenir à Fulvius — il importe de remarquer que le même Timée de Tauromenium, dont nous invoquions les récits relatifs à Pythagore à Crotone, les discours qu'il mettait dans la bouche de ce sage à propos de la fondation d'un Mouseion, connaissait, lui aussi, la fonction cosmique des Muses. Selon son Pythagore, celles-ci exercent leur puissance non seulement en ce qui concerne les plus belles des connaissances, mais aussi en ce qui a trait à l' « accord et à l'harmonie des réalités existantes[3] ». On peut, dès lors, se demander sans trop de hardiesse si un Ennius, un Fulvius Nobilior ne connaissaient pas déjà cette théologie néo-pythagoricienne des Muses, telle qu'elle figure chez Philon d'Alexandrie deux siècles plus tard. Ce qui est sûr — et je l'ai rappelé dans l'article indiqué — c'est qu'un poète latin, Varron de l'Atax, devait, vers la fin du

1. Cf., notamment, le texte cité, p. 5, n. 2 (*De somniis*, I, 6-7 ; 34-37 (III, p. 212 C.-W.) (... οἱ ἐπὶ τιμῇ τοῦ τῶν ὅλων πατρὸς ᾀδόμενοι ὕμνοι...). Il serait utile, je crois, de faire état d'un autre texte du *De somniis*, que voici (II, 26-28, p. 263, 15 et suiv. C.-W.) : ταύτης ἐστὶ τῆς συγγενείας καὶ τὸ διπλοῦν σπήλαιον (*Gen.* 23, 9), αἱ διπλαῖ καὶ περιμάχητοι γνῶμαι, ἥ τε περὶ τοῦ γεγονότος καὶ ἡ περὶ τοῦ πεποιηκότος, αἷς ἐντρέφεται ὁ ἀστεῖος, θεωρῶν μὲν τὰ ἐν κόσμῳ, φιλοπευστῶν δὲ καὶ περὶ τοῦ γεννήσαντος πατρός. Ἀφ' ὧν οἶμαι καὶ τὴν ἐν μουσικῇ δὶς διὰ πασῶν εὑρεθῆναι συμφωνίαν· ἔδει γὰρ καὶ τὸ ἔργον καὶ τὸν δημιουργὸν τελειοτάταις μελῳδίαις εὐδαιμονίζεσθαι δυσὶν οὐχὶ ταῖς αὐταῖς. Ἐπειδὴ γὰρ τὰ ὑμνούμενα διέφερεν, ἀναγκαῖον καὶ τὰς μελῳδίας καὶ συμφωνίας διακεκρίσθαι, τὴν μὲν συνημμένην ἀπονέμοντας τῷ συνημμένῳ καὶ ἐκ διαφερόντων ἁρμοσθέντι κόσμῳ, τὴν δὲ διαζευγμένην τῷ πάσας γενέσεως διεζευγμένῳ κατὰ τὴν οὐσίαν θεῷ. Nous y trouvons une curieuse répartition entre le cosmos et le démiurge, qualifié de nouveau — souvenir du *Timée* — de « père qui l'a enfanté » de deux hommages musicaux, correspondant aux deux systèmes d' « harmonies », le système de l'harmonie conjonctive et celui de l'harmonie disjonctive. La distinction si nette entre le cosmos et le Dieu père du cosmos, considéré comme « disjoint dans son essence de toute génération », montre bien que nous n'avons pas une source stoïcienne, mais une source néo-pythagoricienne, influencée par Platon et par Aristote dans le sens de la transcendance divine. Notre texte met aussi en rapport la contemplation de l'homme vertueux — véritable culte intérieur — et l'hommage musical, ce qui est un thème que j'ai également analysé dans l'article en question, thème également néo-pythagoricien d'origine et qui se retrouvera dans l'hermétisme.

2. Cf., surtout, les *Quaestiones in Genesim*, IV, § 110, cité *loc. cit.*, p. 7, n. 3. J'ai montré également à la suite les échos de cette théologie des Muses dans l'hermétisme et le néo-platonisme. Mes rapprochements paraissent avoir échappé aux récents éditeurs du Corpus hermétique. Je crois donc devoir les rappeler ici.

3. *V. P.*, 45 *in fin.* : Ἐπεδείκνυε δὲ αὐτῶν τὴν δύναμιν οὐ περὶ τὰ κάλλιστα θεωρήματα μόνον ἀνήκειν, ἀλλὰ καὶ περὶ τὴν συμφωνίαν καὶ ἁρμονίαν τῶν ὄντων.

Ier siècle av. J.-C., parler de l'harmonie des sphères comme d'un chant qui s'élève pour réjouir les dieux, et nous voyons ainsi à Rome, avant l'époque de Philon énoncée, une des idées les plus caractéristiques de cette théologie des Muses que j'ai analysée[1]. Y a-t-il excès de hardiesse à remonter encore un peu plus haut et à penser qu'elle a été connue dès le IIe siècle, à l'époque où tout nous invite à placer la floraison du pythagorisme romain? Je ne le pense pas, et l'on peut, dès lors, sans excès d'imagination, croire qu'un Ennius, dans le temple de l'*Hercules Musarum*, pouvait songer à l'harmonie des sphères.

Notre texte de Fulvius nous permet ainsi d'entrevoir ce qu'a pu être l'influence pythagoricienne dans la Rome du IIe siècle et ce qu'était le pythagorisme qui se manifestait ainsi. On se contente à cet égard volontiers de données quelque peu générales et vagues. Notre fragment nous autorise à penser à une littérature où l'on utilisait les œuvres de Platon, qui passèrent à un moment donné pour pythagoriciennes et au premier rang desquelles on mettra naturellement le *Timée*. Pour Cicéron, il ne fera pas de doute que Platon se soit instruit auprès des pythagoriciens italiens et spécialement de Timée de Locres[2]; cette opinion de sa part explique le fait que, quand il a lui-même traduit une partie du célèbre dialogue, il a placé son travail en quelque sorte sous le patronage du coryphée du néo-pythagorisme contemporain, je veux dire de Nigidius Figulus. Mais ce que Cicéron croyait ainsi avait déjà une longue histoire et il n'y a pas lieu de donner une importance exagérée à ce que Posidonius d'Apamée a pu alors enseigner d'analogue. On n'avait pas attendu ce dernier pour insister sur les rapports entre le platonisme et le pythagorisme et les emprunts de celui-là à celui-ci étaient déjà à la base de ce que dénonçait un Aristoxène de Tarente en relation avec d'authentiques milieux pythagoriciens de Grande-Grèce[3].

Plutarque, dans sa vie de Caton, où il montre celui-ci s'instruisant à Tarente chez son hôte le pythagoricien Néarque, s'attache à souligner les liens entre l'enseignement de ce dernier et la doctrine de Platon[4]. Assuré-

1. *Vidit et aethereo mundum torquerier axe*
et septem aeternis sonitum uocibus orbes,
nitentes aliis alios; quae maxima diuis
laetitia; *stat tunc longe gratissima Phoebi*
dextera, dum similes meditatur reddere uoces.

J'ai montré dans l'article cité que les néo-pythagoriciens ont greffé sur une exégèse symbolique du mythe hésiodique des Muses l'idée de cette musique céleste réjouissant les dieux. Sur Varron de l'Atax, voir H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, p. 368-370.

2. *De rep.*, I, 16; *Tusc.*, I, 87. L'existence même de Timée de Locres, protagoniste du *Timée*, est, on le sait, très souvent révoquée en doute par les modernes.

3. Cf., par exemple, I. Lévy, *Recherches sur les sources de la légende de Pythagore*, Paris, 1926, p. 44 et suiv. Pour ce qui est de la crédibilité d'Aristoxène parlant de la vie pythagoricienne, je me permets de renvoyer à mon article *Sur la vie pythagoricienne*, *Revue des études grecques*, 1939, p. 36 et suiv. Cet article est ignoré de R. Mondolfo dans sa bibliographie de E. Zeller-R. Mondolfo, *La filosofia dei Greci nel suo sviluppo storico*, Parte I : *I Presocratici*; vol. 2 : *Ionici e Pitagorici*, 2e éd., Florence, 1950, p. 361 et suiv.

4. *Cat. m.*, 2.

ment, Plutarque, étant donné sa propre position philosophique, se complaît à faire ces rapprochements. Ce n'est pas une raison pour les rejeter. Au reste, on trouve pour les confirmer — et dans les limites de la question qui nous occupe — des fragments néo-pythagoriciens d'un réel intérêt. De Fulvius et aussi du Pythagore d'Ovide on rapprochera ces lignes d'Onatas : « Le dieu qui est n'est lui-même ni visible ni accessible à la perception, et il ne peut être contemplé que par la raison et l'intellect ; mais ses œuvres et ses actions et ses interventions à travers le monde tout entier sont évidentes et peuvent être perçues pour tous les hommes[1]. » Ici, il n'y a pas le dieu ineffable, mais, ce qui s'y lie étroitement chez le platonicien Albinus, par exemple, le dieu accessible au seul intellect. C'est ce que nous découvrions chez le Pythagore d'Ovide, avec la réserve, déjà signalée, que celui-ci parlait non de Dieu, mais des dieux. Ici encore il y a l'opposition entre Dieu et ses œuvres, celles-ci étant le moyen d'arriver à celui-là qui se dérobe par nature. Signalons encore tel fait d'un caractère plus général : c'est au second siècle avant notre ère que M. Richard Harder place la fabrication d'un autre écrit pseudépigraphe inspiré de Platon, le petit ouvrage attribué au pythagoricien Okellos de Lucanie[2].

* * *

Franz Cumont, étudiant avec Joseph Bidez la façon dont avait été présentée aux Grecs la figure de Zoroastre, avait été frappé des traits pythagoriciens dont on l'avait enrichie[3]. Non seulement ceux qui ont traité de Pythagore à l'époque hellénistique l'ont mis en rapport avec le prophète de l'Iran et prétendu qu'il était allé s'instruire auprès de lui. Mais d'autres, ou les mêmes, ont fait remonter au Maître prétendu quelques-uns des traits caractéristiques de la vie pythagoricienne et, par exemple, le végétarisme ou la pratique du silence mystique. De ce travail d'élaboration pseudo-historique, nous avons, avec Pythagore et Numa, le pendant en Occident. Seulement, il va de soi que les rapports se sont trouvés inversés et cette fois Pythagore est le Maître et son interlocuteur le disciple. Mais, visiblement dans l'un et dans l'autre cas, tout part d'un même esprit et obéit aux mêmes intentions. Il sera donc prudent que les historiens, avant d'utiliser ces légendes, de chercher si un noyau de vérité n'y serait pas contenu, prennent une idée exacte des conditions et de l'atmosphère intellectuelle et spiri-

1. Stobée, I, 1, 39, p. 48 W. : Ὁ μὲν ὢν θεὸς αὐτὸς οὔτε ὁρατὸς οὔτ' αἰσθητὸς ἀλλὰ λόγῳ μόνον καὶ νόῳ θεωρατός· τὰ δ' ἔργα αὐτῶ καὶ ταὶ πράξιες καὶ ταὶ κατὰ τὸν συμπαντα κόσμον ἐπιστρωφάσιες ἐναργέες τε καὶ αἰσθηταί ἐντι πάντεσσιν ἀνθρώποις. Ce texte serait à rapprocher des textes hermétistes cités par le P. Festugière, *op. laud.*, p. 60. La suite est citée par lui, p. 118, avec renvoi à Zeller, III, 2, p. 133, n. 1 ; Norden, *Agn. Th.*, p. 39, n. 1 ; E. Peterson, *Der Monotheismus*, p. 00 et suiv. La suite du fragment (p. 45 W.) doit être rapprochée de *Phèdre*, 246, dont il est visiblement dérivé : les autres dieux se comportent à l'égard du « Dieu premier et intelligible » ὥσπερ χορευταὶ ποτὶ κορυφαῖον καὶ στρατιῶται ποτὶ στραταγόν. Ceci permet de situer la position de ce Pseudoonatas.

2. Dans son édition, *Neue philol. Untersuch.*, I, Berlin, 1926.

3. *Les mages hellénisés*, Paris, 1938, t. II, p. 33.

tuelle dans laquelle elles se sont constituées. La propagande intéressée des cénacles pythagoriciens y est visiblement présente, et il est sans doute opportun de ne pas faire remonter trop haut l'influence qu'elle a pu exercer à Rome. Assurément, au IIe siècle, avec Fulvius Nobilior et Ennius, nous ne dépassons pas les limites qu'une sage critique doit s'imposer. Il est même vraisemblable que le IIIe siècle a déjà connu des contacts de cette nature, et il n'est que de renvoyer là-dessus aux travaux de M. Carcopino.

Pierre BOYANCÉ.

NEUE HOMER-PAPYRI

Paul Collart hat in der « Introduction à l'*Iliade* » (Paris, 1942, 37-73) und in der *Revue de Philologie* 65 (1939, 289-307) die Liste der ihm bis dahin bekannt gewordenen Papyri veröffentlicht, die fortlaufenden Homertext und Scholien bzw. kommentarähnliche Abhandlungen zur Ilias bzw. zur Odyssee enthalten ; insbesondere hat er für diese Papyri Signaturen festgesetzt, die dann für die Homerphilologie verbindlich geworden sind. Inzwischen sind eine Anzahl weiterer Papyri bekannt geworden. Dazu haben namentlich beigetragen Roger A. Pack, *The greek and latin literary texts from greco-roman Egypt*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1952 ; Bruno Snell-Christian Voigt, *Papyri der Staatsbibliothek Hamburg*, 1954 ; Jacques Schwartz, *BIFAO* 54, 1954, 42-71 (Papyri Strassburg und Soc. Pap. Alex.) ; Eric G. Turner, *The Hibeh-Papyri* II, 1955 ; ders. als Betreuer der Edition der Michailides-Papyri, 1955 (für die drei letzten Publikationen bin ich den Herren Schwartz in Strassburg und Turner in London für die Ueberlassung der Korrekturabzüge zu besonderem Dank verpflichtet ; dieser Dank gilt weiterhin Herrn Pierre Chantraine in Paris sowie den Herren Dieter Matthes und Peter Herrmann in Hamburg für wertvolle Ratschläge und Hilfe bei Vorbereitung des Manuskriptes). Dazu treten Papyri, die früher in Berlin existiert haben, deren Kenntnis ich Wilhelm Schubart-Leipzig verdanke. Im folgenden wird eine Ergänzungsliste aller dieser Papyri vorgelegt, wiederum unter Angabe einer bestimmten Signatur, um deren weitere Verwendung die Homerphilologie gebeten wird. Die Liste der eigentlichen Homerpapyri ist im Sinne von Pack um die Zitationen erweitert, die sich auf Papyri ausserhalb eigentlicher Homertexte gefunden haben (in diesen Fällen wird keine Signatur festgesetzt). Die alphabetische Anordnung ist auf den jeweils ersten Homervers abgestellt, der auf dem betreffenden Papyrus erscheint.

I. Liste der Papyri selbst

A. *Papyri zur Ilias*

373 P. Hamburg 383, s. 1 p. : **A** 1-16. 37-51. 55-67. Hamb. Pap. 106

— P. Lit. Lond. 182 (Tryphon, Ars gramm.), s. 3/4 p. : **A** 18-20 ; **B** 760 ; **K** 341 ; **O** 208f. ; ι 5f. 11.355 ; υ 245. Pack 1208

374 P. Michigan ined., s. ? : **A** 32-57. Erwähnt bei A. E. R. Boak, *Aegyptus* 4, 1923, 38 ; Pack 422

— P. Bibl. Bodleian. (Apollonios, Lex. Hom.), s. 1 p. : **A** 51 ; **B** 738 ;

Ε 525 ; Μ 346f. 359f. ; Ν 301 ; Ξ 129 ; Υ 357 ; Φ 259 ; θ 360-362 ; μ 330. E. W. B. Nicholson, *ClR* 11, 1897, 390-393 ; Pack 953

375 P. Oxy. (Schreibübung), s. 2/3 p. : Α 75f. ; Β 1 ; Ε 216 ; Η 15f. 264 ; Σ 1 ; η 1. S. Cammelli, *Aegyptus* 20, 1940, 15f. ; Pack 2123

— P. Oxy. 853 (Kommentar zu Thuk. II 1-45), s. 2 p. : Α 117 ; Β 504. 766 ; Γ 1 ; Δ 539 ; Η 467 ; Π 816 (?) ; Σ 298. 492 ; η 294. Pack 1205

— P. Berlin 5008 (Lex. zu Demosthenes), s. 4/5 p. : Α 151. Berl. Klass. Texte I 81 ; Pack 222

— P. Graec. Vindob. 29332 (Ps.-Gregor. Corinth.), s. 4/5 p. : Α 162 ; Β 764 ; Ι 38 ; μ 172 ; ν 242f. Mitt. P. Rain. 3, 35 ; Pack 332

376 P. Princeton 108, s. 2 p. : Α 209-239. Pack 444

377 P. Strassburg 31/32, s. 2 p. : Α 215-442 (die vv. 265f. 275. 296. 375. 380 sind zunächst ausgelassen ; dann sind die vv. 266. 296. 380 [dahinter der dann wieder gestrichene v. 374] jeweils am Kopf der Kolumne nachgetragen ; hinter 414 ist 413 wiederholt, aber wieder gestrichen). J. Schwartz, *BIFAO* 54, 1954, 45-62

378 P. Princeton 109, s. 5 p. : Α 216-237. 574-597. Pack 447

379 P. Karanis, s. ? : Α 303-375. Erwähnt bei A. E. R. Boak, *JEA* 12, 1926, 21 ; Pack 454

— P. S. I. 1192 (sch. Soph. OT), s. 2 p. : Α 314. Pack 1145

380 P. Strassburg 83, s. 1 p. (?) : Α 339-364. 374f. 377-383. 392. 395-397. J. Schwartz, *BIFAO* 54, 1954, 63-65

381 P. Soc. Pap. Alex. 230, s. 3 p. : Α 342-390. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 30-32 ; Pack 456

382 P. Soc. Pap. Alex. 244, s. 3 p. (?) : Α 401-406. 437-442. 450f. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 32f. ; Pack 459

383 P. Soc. Pap. Alex. 265, s. 2/3 p. : Α 455-484. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 33f. ; Pack 464

— s. o. unter 378 : Α 574-597

384 P. Erlangen 117 v. (Publ. Nr. 3), s. 3 p. : Α 580-611. Pack 474

— s. o. unter 375 : Β 1

— P. Ryl. 26 (Apion, Γλῶσσ. Ὁμηρ.), s. 1 p. : Β 8 ; Λ 34 ; Τ 21 ; Φ 180 ; δ 841 ; ζ 268 ; ξ 345. Pack 952

385 P. Hamburg 384, s. 2 p. : Β 12-26. Hamb. Pap. 106

— P. Vatic. gr. 11 (Favorinus, Π. φυγῆς), ca. 215 p. : Β 128 ; Γ 47f. ; Ζ 311 ; Ξ 308 ; Χ 219 ; β 314f. ; ε 84. 158 ; ξ 222-225 ; σ 74 ; υ 18 ; ψ 269f. Pack 330

386 P. Bonon. 24 (Homeromanteion), s. 1/2 p. : Β 298. 325 ; Γ 51 ; Δ 26 ; Ε 899 ; Ζ 432 ; Ι 43 ; Τ 107 ; Χ 79 ; γ 115 ; λ 80 ; σ 416 ; τ 307. Ors. Montevecchi, *Papyri Bononienses* I, 1953, Nr. 3 ; Pack 459

387 P. Hibeh II 195, s. II a. : Β 305-385. Eric G. Turner, *The Hibeh-Papyri* II (1955)

— P. S. I. 1094 (sch. Kallim. Iamb. F 191, p. 165 Pf.), s. 2 p. : Β 469 ; Π 259. Pack 134

— s. o. zu Α 117 : Β 504

— P. Berlin 9734 (Metrische Regeln), s. 3 p. : Β 698. 710. *Berl. Klass. Texte* V 2, 140 ; Pack 1693

388 P. Inst. Fr. Arch. Or. 326, s. 1 p. : **B** 717-722. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 71 ; Pack 510
— s. o. zu **A** 51 : **B** 738
— s. o. zu **A** 18-20 : **B** 760
— s. o. zu **A** 162 : **B** 764
— s. o. zu **A** 117 : **B** 766 ; **Γ** 1
389 P. Berlin 13424 (Pap.-Rolle), s. 2 p. : **Γ** 23-36 (35 αψτανεχω)
— s. o. zu **B** 128 : **Γ** 47f.
— s. o. unter 386 : **Γ** 51
390 P. Berlin 17049 (Pap.-Rolle), s. 3 p. : **Γ** 59-82 (77 φαλαγγος)
391 P. Berlin 17054 (Pap.-Rolle), s. II a. : **Γ** 125-134 (131 τρωεσθιπποδαμοι)
— P. Berlin 13419 v. (Komm. zu Pi. Py. II 17-19), s. 3/4 p. : **Γ** 196. Wilamowitz, *SB Bln.*, 1918, 749f. ; Pack 1068
— P. Lit. Lond. 183 (Literar. Kritik ; Phrynichos?), s. 2 p. : **Γ** 229 ; **Π** 795 ; **χ** 5. Pack 1781
392 P. Berlin 17039 (Pap.-Rolle), s. 3 p. : **Γ** 239-251 (zu 390)
393 P. Hamburg 385, s. 1/2 p. : **Γ** 384-410 (ohne 389 ; VE). 440-461. Hamb. Pap. 106f.
394 P. Michigan ined., s. ? : **Γ** 408-422. Erwähnt bei A. E. R. Boak, *Aegyptus* 4, 1923, 38 ; Pack 422
— P. Michailides 5 (Anthologie), s. III a. : (col. 2, 19-24) erste Hälfte der Verse **Γ** 426-429. 53, denen in Z. 19 ein Plusvers **Γ** 425 a vorangeht
— s. o. unter 386 : **Δ** 26
395 P. Inst. Fr. Arch. Or. 31 + P. Soc. Alex. 82, s. 2 p. (?) : **Δ** 61-73. J. Schwartz, *BIFAO* 54, 1954, 65f.
— P. Oslo 13 (Grammatik), s. 2 p. : **Δ** 139 ; **Λ** 388. Pack 1677
— P. Tebt. 271 (Hesiod), s. 2/3 p. : **Δ** 180 ; **λ** 249f. Pack 386
396 P. Bibl. Bodlei. 3017, s. 2/3 p. (verso des Pap. Q [S.]) : **Δ** 364-373
397 P. Princeton 110, s. 1/2 p. : **Δ** 378-384. Pack 555
— P. Oxy. 410 (Rhetorik), s. 2 p. : **Δ** 443 ; **I** 381. 385. 389. 404. Pack 1785
398 P. Fuad 61 : **Δ** 444-450. D. S. Crawford, *Publ. de la Soc. Fuad I de Papyr.*, Textes et docum. 8, Alexandr. 1949, 106
399 P. Soc. Pap. Alex. 245, s. 2/3 p. : **Δ** 475-508 ; **Θ** 362-399. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 34-36. 60-62 ; Pack 560
— P. Würzburg 2 (Π. τρόπων), s. 2 p. : **Δ** 521f. ; **T** 222-224 ; **Y** 59f. ; **ξ** 214-225. Pack 1786
— s. o. zu **A** 117 : **Δ** 539
400/01 P. Bodmer 1/2, s. 3/4 p. : **E** 99-102. 107. 111-119. 124-132. 151-181 (ohne 172 ; zus. 180a). 191-215. 228-250 (ohne 233). 259-280. 292-314. 323-345. 354-376. 385-405. 415. 414. 416-434. 444-464 (ohne 457). 471-756 (zus. 522a ; ohne 530. 584. 604. 669f. 673). 758. 757. 759-810 (ohne 808). 815-832. 838-862. 870-892. 903-909 ; **Z** 23-30. 61-67. 179-183. 190. 212-226. 228f. 233-430 (zus. 366a). 438-468. 477-507. 510-529. V. Martin, *Papyrus Bodmer* I (1954)

402 P. Inst. Fr. Arch. Or. 94, s. 3 p. : **E** 142-162. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 36f.; Pack 567
— s. o. unter 400/01 : **E** 151-181 (ohne 172; zus. 180a). 191-215
— s. o. unter 375 : **E** 216
— s. o. unter 400/01 : **E** 228-250 (ohne 233). 259-280. 292-314. 323-345. 354-376. 385-405. 415. 414. 416-434. 444-464 (ohne 457)
403 P. Soc. Pap. Alex. 275, s. 3 p. (?) : **E** 289-300. J. Schwartz, *BIFAO* 54, 1954, 66f.
404 P. Michailides 3, s. 2/3 p. : **E** 365-397
405 P. Soc. Pap. Alex. 273, s. 3 p. : **E** 450-504. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 37-41; Pack 574
— s. o. unter 400/01 : **E** 471-756 (zus. 522a; ohne 530. 584. 604. 669f. 673)
406 P. Berlin 11645 (Pap.-Rolle), s. 1 p. : **E** 486-495
— s. o. zu **A** 51 : **E** 525
— P. Lit. Lond. 193 (Sophist. Reden), s. 2 p. : **E** 531; **O** 563; **ζ** 222. Pack 1960
407 P. Berlin 17009 (Perg.-Codex), s. 4 p. : **E** 743-748. 786-793 (einzelne Akzente)
— s. o. unter 400/01 : **E** 758. 757. 759-810 (ohne 808)
408 P. Soc. Pap. Alex. 242, s. 2 p. : **E** 762-859. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 41-48; Pack 588
— s. o. unter 407 : **E** 786-793
— s. o. unter 400/01 : **E** 815-832. 838-862. 870-892
— s. o. unter 386 : **E** 899
— s. o. unter 400/01 : **E** 903-909
409 P. Princeton 111 (Pap.-Codex), s. 3 p. : **Z** 1-15. 25-39. Pack 591
410 P. Hibeh II 193, c. 270-230 a. Chr. : **Z** 4-7. Eric G. Turner, *The Hibeh-Papyri* II (1955)
— s. o. unter 400/01 : **Z** 23-30. 61-67
411 P. Berlin 11676 (Pap.-Rolle), s. 2 p. : **Z** 75-86. 117-127
— s. o. unter 400/01 : **Z** 179-183. 190
412 P. Michigan ined., s. ? : **Z** 211-221. Erwähnt bei A. E. R. Boak, *Aegyptus* 4, 1923, 38; Pack 422
— s. o. unter 400/01 : **Z** 212-226
413 P. Soc. Pap. Alex. 213, s. 2 p. : **Z** 226-309. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 48-53; Pack 603
— s. o. unter 400/01 : **Z** 228f. 233-430 (zus. 366a)
— P. Lit. Lond. 175 (Meletai), s. 3 p. : **Z** 235f.; **H** 162; **I** 169f.; **Ψ** 252. 648f.; **λ** 131; **π** 300. 302f.; **τ** 40. 136; **ψ** 278. Pack 957
414 P. Berlin 17153 (Pap.-Rolle), s. 3 p. : **Z** 269-281 (272 καιοι)
— s. o. zu **B** 128 : **Z** 311
415 P. Soc. Pap. Alex. 216, s. 3/4 p. : **Z** 316-372. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 53-56; Pack 604
— s. o. unter 386 : **Z** 432
416 P. Bonon. 5b v., s. 1/2 p. : **Z** 437-460. Ors. Montevecchi, *Papyri Bononienses* I, 1953, Nr. 2; Pack 610

— s. o. unter 400/01 : Z 438-468
417 P. Berlin 11685 (Pap.-Rolle), s. 2 p. : Z 455-477
— s. o. unter 400/01 : Z 477-507. 510-529
418 P. Havn. I 1, s. 2 p. : H 4-15. Pack 613
— s. o. unter 375 : H 15f.
419 P. Inst. Fr. Arch. Or. 312, s. 4 (?) p. : H 65-86. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 56f.; Pack 615
420 P. Hamburg 83, s. 1 p. : H 141-158. Hamb. Pap. 107
— s. o. zu Z 235f. : H 162
— s. o. unter 375 : H 264
421 P. Soc. Pap. Alex. 212, s. 3 p. : H 283-298. 313-343 (mit Lücken). J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 57-60; Pack 622
— s. o. zu A 117 : H 467
422 P. Soc. Pap. Alex. 263, s. 2/3 p. : Θ 150-162. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 60; Pack 634
— s. o. unter 399 : Θ 362-399
423 P. Hamburg 696, s. 1 p. : I 35-40 (34-41?). Hamb. Pap. 107
— s. o. zu A 162 : I 38
— s. o. unter 386 : I 43
— s. o. zu Z 235f. : I 169f.
— P. Harris 1 (Musonius Rufus), s. 3 p. : I 323f. Pack 1041
— s. o. zu Δ 443 : I 381. 385. 389. 404
— Collart Il.-Pap. D (sch. Z 236) : I 568f. Pack 924
424 P. S. I. 1274, s. 2 p. : K 84-102
425 P. Berlin 17048 (Pap.-Rolle), s. 2 p. : K 123-140
426 P. Michigan ined., s. ? : K 192-212. Erwähnt bei A. E. R. Boak, *Aegyptus* 4, 1923, 38; Pack 422
427 P. Fuad 59 : K 204-220. D. S. Crawford, *Publ. de la Soc. Fuad I de Papyr.*, Textes et docum. 8, Alexandr. 1949, 105
428 P. Berlin 17152 (Pap.-Rolle), s. 2/3 p. : K 215-226
429 P. Soc. Pap. Alex. 224, s. 3 (?) p. : K 258-281. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 62f.; Pack 664
430 P. Berlin 17038 (Pap.-Rolle), s. 2/3 p. : K 294-301
— s. o. zu A 18-20 : K 341
— s. o. zu B 8 : Λ 34
431 P. Berlin 7507 (Pap.-Rolle), s. 1 p. : Λ 101-106 (einzelne Akzente)
432 P. Hamburg 649/50, ca. 200 a. : Λ 265f. 266a-d. 266yz. 267-272. 272a. 273-280. 280ab. 284-289. 678-690; M 127-130. 130a. 131. 189b. 190. 190a. 191-193. 193a. 194-198. Hamb. Pap. 97-105
— s. o. zu Δ 139 : Λ 388
— s. o. unter 432 : Λ 678-690
433 P. Berlin 11522 (Pap.-Rolle), s. 2 p. : Λ 712-730
434 P. Strassburg 1242, s. 2/3 p. : Λ 816-826. J. Schwartz, *BIFAO* 54, 1954, 67
— s. o. unter 432 : M 127-130. 130a. 131. 189b. 190. 190a. 191-193. 193a. 194-198

— P. Brit. Mus. 2823 (Dion Chrysost.), s. 4 p. : **M** 326; μ 184f. H. J. M. Milne, *JEA* 16, 1930, 187-192; Pack 242
— s. o. zu **A** 51 : **M** 346f. 359f.
— P. Lit. Lond. 181 (sch. Kallim. Aitia F 1 p. 7 Pf.), s. 1 p. : **N** 64; ω 62. Pack 115
— P. S. I. 1000 (Ostrakon, Mythologie), s. 4 p. : **N** 217 od. Ξ 116. Pack 1914
435 P. S. I. 1298 (aus Antinoë), s. 5/6 p. : **N** 232-244. 260-326. 548-566. 577-593. 725-744. 754-831; Ξ 107-161; Π 171-227. 234-257. 268-293; **Y** 106-158; **X** 143-164. 168-190. 406-428. 432-452; Ψ 495-510. 521-536. Pack 702a
— s. o. zu **A** 51 : **N** 301
436 P. Strassburg 2480, s. 1 p. : **N** 496-509. J. Schwartz, *BIFAO* 54, 1954, 68
— s. o. unter 435 : **N** 548-566. 577-593
— P. Berlin 11521 (Kallim. Aitia F 7, 29 Pf. + sch.), s. 2 p. : **N** 685. Wilamowitz, *SB Berlin*, 1912, 544; Pack 117
— s. o. unter 435 : **N** 725-744. 754-831; Ξ 107-161
437 P. Merton 3 (Pap.-Codex), s. 3 p. : Ξ 108-126. 162-177. Pack 711
— s. o. zu **N** 217 : Ξ 116 (?)
— s. o. zu **A** 51 : Ξ 129
— s. o. unter 437 : Ξ 162-177
— s. o. zu **B** 128 : Ξ 308
438 P. Berlin 11910, s. 2 p. : Ξ 393-410. W. Schubart, *Gr. Paläogr.* Abb. 90 S. 133
— s. o. zu **A** 18-20 : **O** 208f.
439 P. Berlin 17005 (Pap.-Codex), s. 6 p. : **O** 376-396. 405-425
— s. o. zu **E** 531 : **O** 563
439 a P. Ibscher, s. I a. : **O** 658-673. Hamb. Pap. 130
— P. Berlin 13876 (Mimos), s. 2 p. : Π 1; **Σ** 112; **T** 65. Manteuffel, *Travaux de la Soc. des sc. et lettres*, Warschau, 1930, Nr. 16; Pack 1894
440 P. Berlin 13922 (Pap.-Rolle), s. 2 p. : Π 1-36
— s. o. unter 435 : Π 171-227. 234-257
— s. o. zu **B** 469 : Π 259f.
— s. o. unter 435 : Π 268-293
441 P. Berlin 16348, s. 3 p. : Π 507-518. 530-548 (Akzente)
— P. Harris 22 (Ueb. Reden bei Histor.), s. 2 p. : Π 631. Pack 1783
442 P. Berlin 16970 (Pap.-Codex), s. 4/5 p. : Π 695-702. 727-733
443 P. Erlangen 55 (Publ. Nr. 4), s. 1/2 p. : Π 758-769. Pack 730
— s. o. zu **Γ** 229 : Π 795
— s. o. zu **A** 117 : Π 816 (?)
444 P. Michigan ined., s. ? : **P** 541-550. Erwähnt bei A. E. R. Boak, *Aegyptus* 4, 1923, 38; Pack 422
— s. o. unter 375 : **Σ** 1
— P. Berlin 9780 (Didymos, Komm. zu Demosth.), s. 2 p. : **Σ** 56 = 437; υ 204. Berl. Kl. Texte I; Pack 241

— s. o. zu **Π** 1 : **Σ** 112
445 P. Michigan ined., s. 2/3 p. : **Σ** 209-617 (mit Lücken). Erwähnt bei A. E. R. Boak, *Aegyptus* 4, 1923, 38; Pack 422
446 P. Berlin 11524 (Pap.-Rolle), s. 1 p. : **Σ** 219-228
— s. o. zu **Α** 117 : **Σ** 298
— s. o. zu **Σ** 56 : **Σ** 437
— s. o. zu **Α** 117 : **Σ** 492
— s. o. zu **Β** 8 : **Τ** 21
— s. o. zu **Π** 1 : **Τ** 65
— s. o. unter 386 : **Τ** 107
— s. o. zu **Δ** 521f. : **Τ** 222-224
447 P. Hamburg 654, s. 1/2 p. : **Τ** 284-301. Hamb. Pap. 107
448 P. Gabra, s. 3 p. : **Τ** 365-372. J. Schwartz, *BIFAO* 54, 1954, 68f.
— s. o. zu **Δ** 521f. : **Υ** 59f.
— s. o. unter 435 : **Υ** 106-158
— s. o. zu **Α** 51 : **Υ** 357
— s. o. zu **Β** 8 : **Φ** 180
— s. o. zu **Α** 51 : **Φ** 259
449 P. Berlin 16985, s. I a. : **Φ** 359-401. 436-447. 455-466. 474-490 (480 fehlt). 494-512. 514-531. 533-551. 557-608; **Χ** 1-16. 104-111. 265-283. 420-425. 439-455. 458-**Ψ** 2 (**Φ** 366 αυτμην / 383 $\overline{\text{Ν}}$ αυ[ταρ / 388 > αμφι / 394 > τιπτ / 437 ἀμαχητει / 459 πειρασως / vor 475-477 je ein wagerechter Strich / 479]σκυοναδεες / vor 485 $\overline{\Xi}$ > ‖ vor 495 > ‖ vor 502 > ‖ 523 δετε / 531 εγχερσι / 541 [κ]ερχαλεοι / vor 570 wagerechter Strich / 587 φιλωναλοχωντοκεωντεκαιυιων / 589 εσθα· / 590 παχειης für βαρειης / 592 ἄμφιδεμιν / **Χ** 109 κατακτειναντα / 265 ουδετι / 266 πρινη / 271 νυναθροα / 282 τδελαθομην / 452 γυια für γουνα / 468 > τηλε / 494 υπ- für επ- / 496 εσστυφελιξε / 497 > χερσιν / ενισσειων / 498 σοι für σος / 505 > νυν / 512 ταγε für ταδε / 515 Koronis vor ως)
450 P. Inst. Fr. Arch. Or. 112, s. 2 p. : **Φ** 414-424. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 63; Pack 764
— s. o. unter 449 : **Χ** 1-515 (mit Lücken)
— s. o. unter 386 : **Χ** 79
— s. o. unter 435 : **Χ** 143-164. 168-190
— s. o. zu **Β** 128 : **Χ** 219
— s. o. unter 435 : **Χ** 406-428. 432-452
451 P. Michailides 2, s. 1 p. : **Ψ** 1-25. 37-59 (ohne 40). 63-68
— s. o. unter 449 : **Ψ** 1f.
— s. o. zu **Ζ** 235f. : **Ψ** 252
452 P. Berlin 11761 (Pap.-Rolle), s. 2 p. : **Ψ** 400-411. 444-455 (403 m. alt. τρεχετον, 445 Diple)
— s. o. unter 435 : **Ψ** 495-510. 521-536
— s. o. zu **Ζ** 235f. : **Ψ** 648f.
453 P. S. I. 1275, s. 2 p. : **Ψ** 877-897
— Collart Il.-Pap. 357 (P. Ryl. 540) : **Ω** 804. 804a (in Prosaeinleitung)

B. *Papyri zur Odyssee*

— P. S. I. 724 (sch. Lykophron?), s. 3 p. : α 52 ; μ 432f. Pack 1009
105 P. Fuad 60 : α 71-77. D. S. Crawford, *Publ. de la Soc. Fuad I de Papyr.*, Textes et docum. 8, Alexandr. 1949, 106
106 P. Inst. Fr. Arch. Or. 231, s. 1 p. : α 145-147. 149-155. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 64 ; Pack 797
107 P. Gabra, s. 2 p. : α 239-246. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 65 ; Pack 798
— P. Vatic. gr. 11 (s. o. IA zu **B** 128), ca. 215 p. : β 314f. ; ε 84. 158 ; ξ 222-225 ; σ 74 ; υ 18 ; ψ 269f. Pack 330
— P. Bonon. 24 (s. o. IA unter 386), s. 1/2 p. : γ 115 ; λ 80 ; σ 416 ; τ 307. Pack 806
108 P. Berlin 11762 (Perg.-Codex), s. 4 p. : γ 338-359 (Akzente)
— P. Oxy. 221 (sch. Φ 1-363 : Collart, Il.-Pap. v), s. 2 p. : δ 389 ; σ 385f. Pack 942
109 P. Michigan ined., s. ? : δ 450-481. Erwähnt bei A. E. R. Boak, *Aegyptus* 4, 1923, 38 ; Pack 820
— P. Ryl. 26 (s. o. IA zu **B** 8), s. 1 p. : δ 841 ; ζ 268 ; ξ 345. Pack 952
— s. o. IA zu **B** 128 : ε 84. 158
110 P. Merton I 1, s. II a. : ζ 190f. 199-201. 204. 206-208. 236-275. Pack 832
— P. Lit. Lond. 193 (s. o. IA zu **E** 531), s. 2 p. : ζ 222. Pack 1960
— s. o. unter 110 : ζ 236-275
111 P. Hamburg 661. 617. 659, s. I a. : ζ 250-259. 273-282. 310-321 ; θ 491-508. Hamb. Pap. 107f.
— s. o. IA zu **B** 8 : ζ 268
— P. Oxy. (s. o. IA unter 375), s. 2/3 p. : η 1. Pack 2123
— P. Oxy. 853 (s. o. IA zu **A** 117), s. 2 p. : η 294. Pack 1205
— P. Bibl. Bodleian. (s. o. IA zu **A** 51), s. 1 p. : θ 360-362 ; μ 330. Pack 953
— s. o. unter 111 : θ 491-508
112 P. Inst. Fr. Arch. Or. 266, s. I a.-1 p. : θ 501-511. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 65f. ; Pack 839
— P. Ryl. 62 (Rede aus dem Lat.), s. 3 p. : θ 553 ; ι 455. Pack 1955
— P. Lit. Lond. 182 (s. o. IA zu **A** 18-20), s. 3/4 p. : ι 5f. 11. 355 ; υ 245. Pack 1208
113 P. Inst. Fr. Arch. Or. 330, s. II a. (?) : ι 73-88. 90. 89. 91-93. J. Schwartz, *BIFAO* 54, 1954, 69f.
114 P. Berlin 13874 (Pap.-Rolle), s. 2/3 p. : ι 139-231 (Akzente)
— s. o. IA zu **A** 18-20 : ι 355
— s. o. zu θ 553 : ι 455
115 P. Berlin 11754 (Pap.-Codex), s. 6 p. : κ 217-268 (schräger Strich am Wortende)
116 P. Soc. Pap. Alex. 274, s. 1 p. : κ 260-269 (ohne 264). J. Schwartz, *BIFAO* 54, 1954, 70
117 P. Berlin 16084 (Pap.-Rolle), s. 2/3 p. : κ 284-294 (Akzente)

118 P. Berlin 16083 (Pap.-Rolle), s. 2 p. : κ 329-341. 343-345
— s. o. IA unter 386 : λ 80
119 P. Berlin 11678, s. III/II a. : λ 110-112. 126-134. W. Schubart, *Gr. Lit. Pap.* 1; Pack 854a
— P. Lit. Lond. 175 (s. o. IA zu Ζ 235f.), s. 3 p. : λ 131; π 300. 302f.; τ 40. 136; ψ 278. Pack 957
— P. Tebt. 271 (s. o. IA zu Δ 180), s. 2/3 p. : λ 249f. Pack 386
120 Collart Il.-Pap. f (Ostrakon, Berlin 12605), s. III a. : λ 311; φ 390f. Wilamowitz, *SB Berlin*, 1918, 739; Pack 949
121 P. Aberdeen 112, s. 1 p. : λ 425-430. Pack 857
— P. Fayum (Philosophie?), s. 1 p. : λ 475f. G. Lefebvre, *Bull. Soc. arch. Alexandrie* 14, 1912, 192; Pack 2039
— P. Oxy. 2260, col. 1, 20 (Komm. zu einem poet. Text), s. 2 p. : λ 609f.
— P. Graec. Vindob. 29332 (s. o. IA zu Α 162), s. 4/5 p. : μ 172; ν 242f. Pack 332
— s. o. IA zu Α 51 : μ 330
— s. o. zu α 52 (vgl. APF 7, 244) : μ 432f.
— s. o. IA zu Α 162 : ν 242f.
— P. Würzburg 2 (s. o. IA zu Δ 521f.), s. 2 p. : ξ 214-225. Pack 1786
— s. o. IA zu Β 128 : ξ 222-225
122 P. Oxy. 954 (Perg.-Codex), s. 4/5 p. : ξ 299-303. 328-332. Pack 871
— s. o. IA zu Β 8 : ξ 345
— P. Lit. Lond. 122 (Satyros, Vit. Eurip.), s. 2 p. : ξ 463-466. Pack 1135
123 P. S. I. 1299, s. 6/7 p. : ο 194-210. 228-243; ρ 40-111. Pack 872a + 874
124 P. Berlin 17008 (Perg.-Codex), s. 3/4 p. : ο 324-327. 356-360 (356 αλο]χου περιφρον[ος)
125 P. Berlin 11759, s. 1/2 p. : ο 531-553 (Akzente, Scholien)
126 P. Hamburg 603. 663, s. II a. : π 153-167. 175f. 176a-c. 178. 177. Hamb. Pap. 105f.
— s. o. IA zu Ζ 235f. : π 300. 302f.
— s. o. unter 123 : ρ 40-111
127 P. Inst. Fr. Arch. Or. 75, s. 1 p. (?) : ρ 331-335. 356-364. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 66f.; Pack 881
128 P. Hibeh II 194, c. 280-240 a. Chr. : ρ 357-368; τ 400-411. Eric G. Turner, *The Hibeh-Papyri* II (1955)
— s. o. IA zu Β 128 : σ 74
— P. Tebt. 270 (Grammat. Fragm.), s. 2/3 p. : σ 130. Pack 1683
129 P. Havn. I 2, s. 3 p. : σ 171-183. Pack 888
— s. o. zu δ 389 : σ 385f.
— s. o. IA unter 386 : σ 416
— s. o. IA zu Ζ 235f. : τ 40
130 P. Berlin 11635 (Pap.-Rolle), s. 2/3 p. : τ 51-272 (mit Lücken)
— s. o. IA zu Ζ 235f. : τ 136

— s. o. IA unter 386 : τ 307
— s. o. unter 128 : τ 400-411
131 P. Berlin 17209 (Pap.-Rolle), s. 2 p. : υ — Ende (?)
— s. o. IA zu **B** 128 : υ 18
132 P. Inst. Fr. Arch. Or. 311, röm. Zeit : υ 29-32. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 67 ; Pack 892
— P. Berlin 9780 (s. o. IA zu **Σ** 56), s. 2 p. : υ 204. Pack 241
— s. o. IA zu **A** 18-20 : υ 245
133 P. Hamburg 25 (Perg.-Codex), s. 2/4 p. : φ 1-4. 31-34. Hamb. Pap. 108
— P. Graec. Vindob. 29815 (Herakleid. v. Milet?), s. 2 p. : φ 195. Mitt. P. Rain. 3, 33 ; Pack 336
— s. o. unter 120 : φ 390f.
— P. Lit. Lond. 183 (s. o. IA zu **Γ** 229), s. 2 p. : χ 5. Pack 1781
134 P. Inst. Fr. Arch. Or. 21, s. 1 p. : χ 243-274. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 67-69 ; Pack 896
135 P. Berlin 16087 (Perg.-Codex), s. 4 p. : ψ 74-80. 93-103 (77 πολυκερδεισι)
— s. o. IA zu **B** 128 : ψ 269f.
— s. o. IA zu **Z** 235f. : ψ 278
— P. Lit. Lond. 181 (s. o. IA zu **N** 64), s. 1 p. : ω 62. Pack 115
— P. Berlin 9571 (Anon. II. διθυράμβου [u. a. Pind. Dith. F 70b 8-18 p. 236f. Sn.]), s. 2 p. : ω 74. W. Schubart, *APF* 14, 1941, 24 ; Pack 1080
136 P. Soc. Pap. Alex. 221, s. 2/3 p. : ω 141-150. J. Schwartz, *BIFAO* 46, 1947, 69f. ; Pack 898

II. Papyri mit Scholien, Paraphrasen, Lexika etc. zu Homer

A. *Zur Ilias*

Pap. K P. Bonon. 10 a, s. 3/4 p. : **A** 1ff. (Exposition des Anfangs der Ilias?). Pap. Bonon. I Nr. 6 ; Pack 902
Pap. L P. Inst. Fr. Arch. Or. 105, s. 3 p. (?) : **A** 10-12 (Glossar). J. Schwartz, *BIFAO* 54, 1954, 70f.
Pap. M P. Berlin 7501, s. 3 p. : **A** 266-272 (Glossar). W. Schubart, *Gr. Lit. Pap.* 2 ; Pack 908a
Pap. N P. Erlangen 3 (Publ. Nr. 5), s. 2 p. : **A** 528-548 (Prosa-Paraphrase). Pack 910
Pap. O P. Maspero 67331, s. ? : **B** 414-421 ; **Σ** 412-477. 552-603 (Scholien). Pack 912
Pap. P P. S. I. 1276, s. I a. : **B** 617-638. 639-670 (Paraphrase). V. Bartoletti, *Aegyptus* 19, 1939, 177-186 ; Pack 913
Pap. Q P. Bibl. Bodl. 3017 (Holztafel aus Theben), s. 2/3 p. : **Δ** 349-363 (Prosaübertragung). Mél. Grégoire 3 (*Ann. Inst. Phil. Hist. Orient. et Slaves* 11, 1951, 161)
Pap. R P. Berlin 11636 (vgl. Collart Il.-Pap. 181 ; Holztafel), s. 3/4 p. :

Ε 265-289 (Lexikon). G. Plaumann, *Ber. Berl. Mus.*, 1912, 220; Pack 920

Pap. S P. Havn. I 3, s. 3 p. : Ζ 1-48 (Scholien). Pack 922

Pap. T P. Strassburg 2374 (vgl. Collart Il.-Pap. 317), s. III a. : Ζ (Prosa-Zusammenfassung). N. Lewis, *Et. de Pap.* 3, 1936, 46; Pack 925

Pap. U P. Lit. Lond. 142, s. 2 p. : Ι 447 (Scholien). R. Pfeiffer, *Philol.* 92, 1937, 16-18; Pack 927

Pap. V P. R. Univ. Milano 19, s. 2 p. : Ξ (Ζητήματα γραμματικά des Apollodor. v. Athen). Pack 936

— s. o. unter O : Σ 412-477. 552-603 (Scholien)

Pap. W P. ? : Homer. Scholien. Erwähnt bei E. Breccia, *Alexandrea* 140; Pack 961

Pap. X P. Michigan ined. : Scholia minora. Erwähnt bei A. E. R. Boak, *Aegyptus* 4, 1923, 38; Pack 962

Pap. Y P. S. I. 19, s. 5 p. : Katechismus zur Ilias. Pack 943

Pap. Z P. Cair. Journ. 50208, s. 3 p. : Homer-Glossar (ἐν-). *APF* 13, 1939, 121; Pack 954

Pap. Z^1 P. Freiburg 1c, s. I a. : Alphabet. Lexikon homer. Wörter (οὐ-). *APF* 7, 1924, 244; Pack 955

Pap. Z^2 P. Lit. Lond. 186, ca. 200 a. : Glossen, z. T. homerisch (ὀ-). Pack 956

Pap. Z^3 P. Lit. Lond. 175 (s. o. IA zu Ζ 235f.), s. 3 p. : Allegor. Homerinterpretationen (Plutarch nach Fr. della Corte, *Riv. fil.* 66, 1938, 40-49). Pack 957

Pap. Z^4 P. Brüssel E 7162, s. 1/2 p. : Zur homerischen Kosmologie? Zitate von Α 497f.; Ε 749f. = Θ 393f.; Τ 128f.; Ω 97. 104. M. Hombert-C. Préaux, *Mél. Boisacq*, 493-497; Pack 958

Pap. Z^5 P. Berlin Nr.?, s. 3 p. : Fragm. eines Dialoges (?) über Homer. W. Schubart, *Gr. Lit. Pap.* 4; Pack 951a

Pap. Z^6 P. Aberdeen 119, s. 2 p. : Homerkommentar? Pack 960

B. *Zur Odyssee*

Pap. k P. Berlin 9571 (?), s. 2/3 p. : Ueber die Tage der Odyssee. Zitate von α 1; γ 490; ν 1. W. Schubart, *Gr. Lit. Pap.* 3; Pack 959 + 959a

III. Zeittafel der neuen Papyri (zusätzlich zu Collart)

A. *Zur Ilias*

1. vor Christus

s. III a.	Pap. 410	= 1	(insges. = 8)
s. III/II a.	Pap. 432	= 1	(insges. = 2)
s. II a.	Pap. 387. 391	= 2	(insges. = 10)
s. II/I a.	—		(insges. = 2)
s. I a.	Pap. 439a. 449	= 2	(insges. = 18)

2. nach Christus

s. 1 p.	Pap. 373. 380. 388. 406. 420. 423. 431. 436. 446. 451	= 10	(insges. = 41)
s. 1/2 p.	Pap. 386. 393. 397. 416. 443. 447	= 6	(insges. = 33)
s. 2 p.	Pap. 376f. 385. 389. 395. 408. 411. 413. 417f. 424f. 433. 438. 440. 450. 452f.	= 18	(insges. = 104)
s. 2/3 p.	Pap. 375. 383. 396. 399. 404. 422. 428. 430. 434. 445	= 10	(insges. = 53)
s. 3 p.	Pap. 381f. 384. 390. 392. 402f. 405. 409. 414. 421. 429. 437. 441. 448	= 15	(insges. = 90)
s. 3/4 p.	Pap. 400/01. 415	= 3	(insges. = 18)
s. 4 p.	Pap. 407. 419	= 2	(insges. = 19)
s. 4/5 p.	Pap. 442	= 1	(insges. = 11)
s. 5 p.	Pap. 378	= 1	(insges. = 17)
s. 5/6 p.	Pap. 435	= 1	(insges. = 4)
s. 6 p.	Pap. 439	= 1	(insges. = 6)
s. 6/7 p.	—		(insges. = 4)
s. 7 p.	—		(insges. = 1)
Gesamtzahl der neuen datierbaren Iliaspapyri		= 74[1]	(insges. = 441)

B. *Zur Odyssee*

1. vor Christus

s. III a.	Pap. 120. 128	= 2	(insges. = 5)
s. III/II a.	Pap. 119	= 1	(insges. = 2)
s. II a.	Pap. 110. 113. 126	= 3	(insges. = 6)
s. II/I a.	—		(insges. = 1)
s. I a.	Pap. 111	= 1	(insges. = 2)
s. I a./1 p.	Pap. 112	= 1	(insges. = 4)

2. nach Christus

'röm. Zeit'	Pap. 132	= 1	(insges. = 1)
s. 1 p.	Pap. 106. 116. 121. 127. 134	= 5	(insges. = 12)
s. 1/2 p.	Pap. 125	= 1	(insges. = 9)
s. 2 p.	Pap. 107. 118. 131	= 3	(insges. = 20)
s. 2/3 p.	Pap. 114. 117. 130. 133. 136	= 5	(insges. = 18)
s. 3 p.	Pap. 129	= 1	(insges. = 22)
s. 3/4 p.	Pap. 124	= 1	(insges. = 5)
s. 4 p.	Pap. 108. 135	= 2	(insges. = 8)
s. 4/5 p.	Pap. 122	= 1	(insges. = 3)
s. 5 p.	—		(insges. = 4)
s. 5/6 p.	—		(insges. = 2)

1. Fraglich ist die Zeit von Pap. 374. 379. 394. 398. 412. 426f. 444 (insges. 8 Papyri). Vgl. auch Collart 65, 1.

s. 6 p.	Pap. 115	= 1	(insges. =	1)
s. 6/7 p.	Pap. 123	= 1	(insges. =	3)
s. 7 p.	—		(insges. =	0)
Gesamtzahl der neuen datierbaren Odysseepapyri		= 30[1]	(insges. =	128)

IV. Für neue Plusverse sei insbesondere auf die Il.-Pap. 400/01. 432 und die darauf bezüglichen Ausführungen der Genfer bzw. Hamburger Publikation verwiesen. Bei Pack fehlen noch 67 von den hier aufgeführten Papyri.

Hans Joachim Mette.

Hamburg.

1. Fraglich ist die Zeit von Pap. 105. 109 (ebenso die der Collart-Papyri 41. 61. 82f. 89).

ÉPITHÈTES HOMÉRIQUES A VALEUR RELIGIEUSE

Au cours de recherches sur les témoignages homériques concernant l'installation d'Apollon à Delphes[1], nous avons utilisé des textes où nous avons donné un sens spécial à des épithètes que l'on considère parfois comme des épithètes traditionnelles, et l'on n'a pas manqué de nous le reprocher[2]. Nous voudrions reprendre ici la discussion de façon plus développée : car elle peut apporter des lumières, aussi bien sur la nature des épithètes dans la poésie homérique que sur certains points obscurs de l'histoire religieuse à l'époque dite géométrique.

On connaît la thèse formulée avec rigueur par Milman Parry[3] : l'épithète fixe n'a qu'une valeur ornementale ; elle répond seulement aux besoins du mètre et permet au poète de composer aisément ses vers à l'aide de formules. « Le poète s'est laissé guider dans son choix par des considérations de versification et nullement par le sens[4]. » Il existe ainsi des séries d'épithètes que l'on applique aux héros en tant que héros, aux villes en tant que villes : mais elles sont dépourvues de tout contenu, au point qu'on peut se dispenser de les traduire. Comme épithètes « génériques » de villes, on relève, entre autres, ἱερός, ἠγάθεος, ζάθεος, etc.[5]. Cette méthode d'explication se limite aux formules homériques : très justement, Milman Parry trouve aux épithètes pindariques un sens plein. Au début de la *IV^e Pythique*, rencontrant l'expression ἱερὰν νᾶσον, il écrit[6] : « L'île de Thèra était renommée pour le grand nombre de cultes qui y étaient célébrés, ce qui ne permet pas d'attribuer à l'épithète le sens générique qu'elle a dans Homère comme épithète de pays. »

Nous ne voudrions pas nier le caractère formulaire de la poésie homérique, généralement reconnu aujourd'hui par tous les spécialistes[7]. Mais, en admettant que les aèdes aient pu choisir d'une façon en quelque sorte mécanique, dans le matériel abondant que leur offrait la tradition, des for-

1. *Les thèmes de la propagande delphique* (Klincksieck, 1954), 1re partie, chap. II et III.

2. L'objection a été formulée par M. F. Chapouthier, lors de notre soutenance de thèse.

3. *L'épithète traditionnelle dans Homère*, Paris, 1928.

4. *Ibid.*, p. 187.

5. *Ibid.*, p. 126, n. 1. — Cf. p. 204 : « On saura reconnaître le sens ornemental de l'épithète dans les expressions Κίλλαν τε ζαθέην (A 38, cf. I 151, B 508, 520), etc. »

6. *Ibid.*, p. 209.

7. P. Chantraine, dans *Introduction à l'* « *Iliade* », Coll. Budé, 1940, p. 115 sqq. ; A. Séveryns, *Homère, le poète et son œuvre*, Bruxelles, 1947, *passim* ; F. Robert, *Homère*, 1950, p. 279 sqq.

mules toutes faites sans se préoccuper de leur sens, il faut supposer cependant que la formule avait été une fois créée par un poète conscient de sa signification et qu'elle exprimait réellement un attribut du nom auquel elle était appliquée. Sans doute peut-on croire qu'un héros était par nature « divin, irréprochable ou descendant de Zeus » ; il nous paraît moins sûr que toute ville fût « divine ou sainte » par nature. Si trente-deux héros méritent l'épithète de « divin », il n'est que peu de villes ou de pays à qui des épithètes de ce genre soient appliquées : il nous paraît nécessaire de les examiner en détail.

* * *

Nous avons fait porter notre enquête plus particulièrement sur le *Catalogue des Vaisseaux*, parce qu'on y trouve, sous une forme ramassée, un grand nombre de noms géographiques et une gamme complète des épithètes appliquées à une soixantaine de noms de villes et de pays, c'est-à-dire au tiers environ de ceux que le poète énumère. Ces épithètes répondent au classement suivant :

1) Situation géographique : ἐσχατόωσαν (508), ἔφαλον (538, 584), ἀγχίαλον (640-697), ἠνεμόεσσαν (606).
2) Description physique : πετρήεσσαν (496, 519, 640), πολύκνημον (497), εὐρύχορον (498), αἰπύ (538), αἰπεινήν (573), τρηχεῖαν (633, 717), κλωμακόεσσαν (729), εὐρεῖαν (575), κοίλην (581), δυσχείμερον (750), εἰνοσίφυλλον (632).
3) Ressources économiques : ποιήεντα (503), πολυστάφυλον (507, 537), ἀμπελόεντα (561), πολύμηλον (605), μητέρα μήλων (696), λεχεποίην (697), πολυτρήρωνα (502, 582), ἀνθεμόεντα (695), ἀφνειόν (570).
4) Urbanisme et construction : εὐκτίμενον πτολίεθρον (501, 505, 546, 569), εὐκτιμένας (570, etc.), εὖ ναιεταούσας (648), τειχιόεσσαν (559, 646), λευκήν (739), ἀργινόεντα (647, 656).
5) Épithètes vagues : ἐρατεινάς (571, 583, 591, 607, 632), καλλιγύναικα (683).
6) Épithètes religieuses : ἱερόν (506, 535, 625), ζαθέην (508, 520), δῖαν (615), ἠγαθέῃ (722).

Nous ne voulons pas nous attarder ici à montrer que les épithètes des quatre premières catégories sont presque toujours employées avec leur sens réel. Ἀνθηδόνα τ' ἐσχατόωσαν désigne une ville placée à l'extrémité de la Béotie, sur le golfe d'Eubée. Πετρήεσσαν, appliquée à Aulis, Pythô et Calydon, est d'une exactitude certaine. La richesse de Corinthe, ἀφνειόν, centre du commerce avec l'Orient aux VIII^e^ et VII^e^ siècles, est incontestable. Le titre de εὐκτίμενον πτολίεθρον appartient de droit à Athènes, Mycènes et Hypothèbes : peut-être est-il exagéré seulement pour Médéon. Λευκήν, ἀργινόεντα, « la blanche Oloossone et la blanche Canope », évoquent pour nous ces villes étincelantes de blancheur, que l'on trouve aujourd'hui encore dans les îles de l'Égée. Beaucoup de villes, sans doute, peuvent être dites « aimables », et l'Hellade n'est pas le seul pays « aux belles femmes ». Mais les épithètes à signification religieuse ont-elles aussi une signification

réelle, ou ne sont-elles que des termes vagues que l'on pourrait attribuer à n'importe quelle cité? Ne dit-on pas plus en disant une ville « divine » ou « sainte » qu'en disant une ville « aimable »? Il y aurait lieu de s'étonner d'un tel emploi, si l'on pense que, dans bien d'autres civilisations, le terme de ville sainte désigne toujours une capitale religieuse. Comment les Grecs, d'esprit si religieux, auraient-ils pu qualifier de sainte une ville quelconque?

* * *

L'épithète religieuse la plus fréquente est ἱερός. Elle exprime l'idée de sacré, de consécration à la divinité. Il faut se garder d'en atténuer la valeur, comme il est fait dans le *Thesaurus* : on y lit, en effet, que, au témoignage d'Eustathe, le mot ἱερός, appliqué à une ville, ne signifie pas autre chose que « protectrice »; si le blé, si les aires de battage sont considérés comme dignes de cette épithète, ce ne serait pas pour être consacrés à Déméter, mais seulement pour apporter au genre humain quelque utilité. Le Dictionnaire Bailly conserve quelque chose de ce préjugé, en donnant seulement à ἱερός le sens de « auguste, admirable, fort, puissant » dans l'expression ἱερὴ ἲς Τηλεμάχοιο. Le Dictionnaire de Liddell et Scott marque mieux la persistance du sacré dans tous les emplois de cet adjectif.

Dans le *Catalogue*, il est appliqué à Onchestos (506), à l'Eubée (535) et aux îles Échinades (625). On ne doit pas oublier qu'il est, dans l'*Iliade*, l'épithète de prédilection de Troie, sous la forme Ἴλιος ἱρή ou dans la périphrase Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον. Nous pouvons en rapprocher les ἱερὰ τείχεα Θήβης (Δ 378) et le Σούνιον ἱρὸν... ἄκρον Ἀθηνέων (γ 278). Ajoutons que Thèbes de Troade (A 366), Athènes (λ 323) et Pylos (φ 108) partagent ce caractère sacré. Est-il vrai que ces villes ressemblent à toutes les autres villes, et que, si elles portent cette épithète, d'autres, toutes les autres, pourraient également la porter?

Mettons de côté d'abord deux cas où la valeur religieuse de ἱερόν est incontestable. Le cap Sounion est, comme les promontoires importants, un lieu de culte voué aux divinités marines, et le temple du VI^e^ siècle y avait certainement été précédé d'installations contemporaines des poèmes homériques. — Onchestos, sanctuaire de Poseidon, centre archaïque de la confédération béotienne, était un des lieux saints les plus révérés des rives du Copaïs[1]. Il n'est donc pas douteux que la valeur en quelque sorte technique du mot ἱερόν leur soit appliquée par le poète.

Pourquoi l'Eubée tout entière est-elle un territoire sacré[2]? Elle fut le théâtre de grandes légendes cycliques : Oechalie, ville d'Eurytos, située d'abord en Thessalie, y fut transportée dans une version peut-être plus récente, où le roi était tué non plus par Apollon, mais par Héraclès[3]. Le

1. Cf. *P. W.*, art. *Onchestos*, 1939 (E. Kirsten).

2. Voir *P. W.*, art. *Euboia*, Supp. IV, 1924 (Geyer).

3. Strab., IX, 438, et X, 448; Paus., IV, 2, 3. — Cf. A. Séveryns, *Le cycle épique dans l'École d'Aristarque*, p. 188-195.

poète Linos, fils d'Uranie, tué par Apollon, y aurait eu son tombeau[1]. Les jeux funèbres en l'honneur d'Amphidamas[2] ne seraient peut-être pas les seuls jeux qui y furent célébrés : Pindare trouve bon de citer l'Eubée à côté du bois sacré d'Éleusis et de la Minyenne Orchomène[3]. Les souvenirs d'Oechalie et de la mort de Linos nous invitent à chercher du côté des cultes apolliniens la raison du caractère sacré de l'Eubée. Dans la *Suite pythique*, Apollon vient de l'Olympe à Delphes en faisant un détour par l'Eubée[4]. Chacune des stations indiquées par le poète est un lieu de culte consacré à Apollon, sur la route des théories qui unissaient Delphes au val de Tempé. Or, le dieu, sans y construire son sanctuaire, s'arrête du moins dans la plaine Lélante, au centre de l'Eubée. C'est aussi par la plaine Lélante que passent les prémices apportées de chez les Hyperboréens à Délos : des Pélasges de Dodone, ils arrivent chez les Abantes eubéens[5]. Ces Abantes, cités par le *Catalogue*, dominaient l'île à l'époque préhistorique : ils représentaient peut-être une population préhellénique dont les mœurs intriguaient les Grecs de l'époque classique : certains les rapprochaient des Courètes qui auraient été leurs anciens voisins[6] ; d'autres voyaient en eux des Thraces venus de la ville phocidienne d'Abai[7], où se trouvait un oracle célèbre d'Apollon. Autant de témoignages divers qui justifient l'épithète de ἱερῆς appliquée à l'Eubée par l'auteur du *Catalogue*.

Les îles Échinades sont trop mal connues pour qu'on puisse affirmer qu'elles aient mérité l'épithète de ἱεράων. On sait, toutefois, que l'une était consacrée à Apollon, Apollonia[8] et l'autre à Artémis, Artémita[9]. Si ces consécrations sont anciennes, elles peuvent donner un sens à l'épithète.

La ville sainte par excellence, comme nous le disions plus haut, est Ilion, la citadelle des Troyens. Il y a, pensons-nous, une sérieuse raison pour que cette épithète soit justifiée. L'acropole d'Ilion n'est pas seulement, comme celle d'Athènes, le centre religieux de la ville, où se trouvent les temples des grands dieux. Elle est vraiment le séjour d'Apollon. Tandis que les autres dieux demeurent dans l'Olympe ou assistent aux combats du haut des hauteurs de l'Ida, c'est de son temple troyen qu'Apollon assiste à la bataille[10]. Dans cet *adyton*, qu'il partage avec sa mère et sa sœur, celles-ci donnent leurs soins à Énée[11]. Ilion est donc bien la « ville sainte », parce qu'elle est la ville d'Apollon.

1. Diog. L., *Préf.*, 3.
2. Hés., *Trav.*, 654.
3. *Isthm.*, I, 57.
4. *H. hom. Ap.*, 219 sqq. Cf. Y. Béquignon, *Sur l'itinéraire d'Apollon Pythien*, *Ét. d'arch. gr.*, *Annales de l'École des Hautes-Études de Gand*, 1938.
5. Callim., *Hymne à Délos*, 287 sqq.
6. Strab., X, 465.
7. Aristote, ap. Strab., X, 445.
8. Steph. Byz., s. v.
9. Strab., I, 59 ; Steph. Byz., s. v. ; Pline, IV, 5.
10. Δ 513, E 460, H 21.
11. E 447.

Que les murs de Thèbes fussent sacrés — expression qui devait revenir souvent dans les épopées consacrées aux légendes thébaines — quoi de plus naturel, si l'on se rappelle la légende d'Amphion les construisant au son de la lyre? L'enceinte d'une ville est sacrée, non pas parce qu'elle protège les habitants, mais parce qu'elle est construite selon des rites religieux de fondation dont on connaît assez l'importance aussi bien chez les Orientaux que chez les Romains[1].

L'expression ἱερῇ ἐνὶ Θήβῃ fut aussi, sans doute, courante dans les poèmes du Cycle thébain. Nous en avons relevé[2] un emploi avec le sens plein dans la *Suite pythique*[3]. Sur l'itinéraire qui conduit Apollon à Krisa, le poète signale le futur emplacement de Thèbes : il répète avec insistance que Thèbes n'existe pas encore et que le site est occupé par la forêt vierge. On a cherché[4] pour quelles raisons le rôle de Thèbes avait été ainsi minimisé. Un rapprochement avec un texte de Pindare[5], qui prouve l'existence d'une étroite parenté entre le sanctuaire d'Apollon Isménios à Thèbes et celui d'Apollon Pythien, nous a conduit à penser que, en abaissant Thèbes au profit de Pythô, c'est à un souci de concurrence religieuse qu'avait obéi le poète : aussi avait-il à dessein, et non sans ironie, employé la formule ἱερῇ ἐνὶ Θήβῃ :

οὐ γάρ πώ τις ἔναιε βροτῶν ἱερῇ ἐνὶ Θήβῃ.

* * *

Le sens du divin ne doit pas être négligé non plus dans l'épithète δῖος. Souvent employée pour qualifier des divinités, des héros, des peuples ou des fleuves, elle appartient à l'essence même de l'épopée, dont le merveilleux est un élément dominant.

On ne la rencontre pourtant qu'une fois dans le *Catalogue*[6] : Ἦλιδα δῖαν[7], appliquée à l'Élide. Si l'on pense que la composition du *Catalogue* est contemporaine des premières Olympiades, on ne s'étonnera pas que le pays où elles se déroulaient pût être considéré comme divin.

Dans le catalogue des alliés de Priam, nous relevons la divine Arisbé, dont nous ne savons rien autre[8]. Une autre ville est traitée de divine, Lacé-

1. Voir E. Dhorme, *Les religions de Babylonie et d'Assyrie*, Coll. Mana, p. 182 sqq. ; A. Grenier, *Les religions étrusque et romaine*, Coll. Mana, p. 23 sq., p. 31 sqq.

2. Nous avons discuté plus longuement le sens de cette expression dans *Les thèmes de la propagande delphique*, p. 60 sq.

3. V. 225 sqq.

4. Voir Farnell, *Greek hero cults and the idea of immortality*, 1921, p. 137, a ; M. Feyel, *Les antiquités du Ptôion*, *R. É. G.*, 56, 1943, p. 364, et P. Guillon, *Les trépieds du Ptôion*, II, p. 123, n. 3, et p. 105, n. 5.

5. *Pyth.*, XI, 11 sqq. : χρυσέων ἐς ἄδυτον τριπόδων θησαυρὸν, ὃν περίαλλ' ἐτίμασε Λοξίας, Ἰσμήνιον δ' ὀνύμαξεν, ἀλαθέα μαντίων θῶκον. Autant d'expressions qui conviendraient aussi bien à l'*adyton* delphique qu'au temple d'Apollon Isménien.

6. Nous laissons de côté Κηφισὸν δῖον (522), où elle est appliquée à un fleuve.

7. 615 = 298.

8. 836 ; cf. Φ 43.

démone — peut-être parce qu'elle est la ville d'Hélène et des Dioscures.

Ζάθεος et ἠγάθεος sont deux adjectifs de formation identique : ils ont l'un et l'autre une valeur de superlatif. Hésychius en donne la même explication : ἅγαν θεῖος. Ils sont appliqués indifféremment, selon les besoins du rythme, à des noms de villes. On relève dans le *Catalogue* : Νῖσάν τε ζαθέην (508), Κρῖσάν τε ζαθέην (520), Λήμνῳ ἐν ἠγαθέῃ (722). Au chant A (38 et 452), on lit Κίλλάν τε ζαθέην. Dans l'*Iliade* (A 252, etc.) et dans l'*Odyssée* (β 308, etc.), il est souvent question de Pylos ἠγαθέη.

La ville de Nysa (B 508) ne nous permet pas de conclusions sûres : sa présence dans notre texte est le résultat d'une restitution, les manuscrits, en désaccord, portant Ἰσόν, Κρεῦσάν, Φαράς, Κίσσα ; au témoignage de Strabon, il faudrait écrire Νῦσάν. Si l'on admet cette hypothèse, on trouvera que l'épithète est justifiée ; elle s'appliquerait à une ville de l'Hélicon, liée au culte de Dionysos[1].

Le cas de Krisa mérite d'être examiné de près. On peut être tenté, comme la lecture de la *Suite pythique* y invite, à considérer Krisa comme un synonyme poétique de Pythô[2]. Mais l'emploi du mot chez Homère est différent. L'examen des témoignages archéologiques[3] prouve que le site de Pythô fut occupé postérieurement au site de Krisa et que le sanctuaire n'y prit vraiment de l'importance qu'à la fin du VIIIe siècle. Les témoignages d'Homère sur Pythô sont insignifiants et ne prouvent rien en faveur d'une renommée ancienne de l'Oracle[4]. Le texte du *Catalogue* est très instructif : le poète parle de Krisa la divine, et, au vers précédent, il parlait de Pythô la rocheuse. Ou bien ses connaissances sur la région de Krisa sont bien vagues, ce qui serait surprenant, s'il est, comme on le pense parfois, d'origine béotienne[5]. Ou bien la répartition des lieux sacrés à son époque n'était pas encore celle qui deviendra classique : on doit supposer que le sanctuaire principal se trouvait à Krisa, au bord de la mer, à l'endroit où les Cnossiens, guidés par le Dauphin Apollon, avaient établi l'autel Delpheios à Apollon Delphinios[6], dieu marin dont le culte devait se transporter à Pythô qui prendrait son nom.

L'épithète de ζάθεος est jointe encore au nom de Killa, ville de Troade. Il suffit de savoir que Killa était un des principaux sanctuaires d'Apollon Smintheus[7] pour admettre que cette épithète n'est pas dépourvue de sens. On ne cherchera pas plus longtemps la raison de la divinité de Lemnos : n'est-elle pas, entre toutes les villes, la plus chère au cœur d'Héphaistos[8] ?

1. Cf. *P. W.*, art. *Nysa*, § 8 (F. Schober, 1937).
2. Cf. L. Lerat, *Krisa*, *R. A.*, 1948 (Mél. Ch. Picard), p. 621-632.
3. Pour plus de détails, nous renvoyons à notre ouvrage sur la *Propagande delphique*, 1re partie, chap. I.
4. *Ibid.*, chap. II.
5. Voir P. Mazon, *Introduction à l' « Iliade »*, p. 152 sqq.
6. *H. hom.*, 495 sqq.
7. A 38.
8. θ 283.

C'est aussi[1] l'île mystérieuse, où demeure Sommeil, frère de Trépas, à qui Héra va rendre visite. Rappelons aussi la place qu'elle tenait dans les versions les plus anciennes de la légende des Argonautes[2]. Enfin, si Pylos, ville de Nestor, est divine, elle le doit peut-être à sa haute antiquité : échappée au flot des invasions doriennes, elle a dû longtemps être considérée par les Ioniens d'Asie comme une métropole lointaine, comme un foyer commun auquel leurs cultes se rattachaient[3].

* * *

On voit que les conclusions auxquelles nous amène cette étude ne sont pas indifférentes. Il nous paraît impossible d'admettre la formule de Milman Parry, d'après qui le poète, dans le choix de ses épithètes, ne se laisserait nullement porter par le sens. Toutes les fois que nous avons trouvé des épithètes à valeur religieuse appliquées à des noms de villes, si la ville nous était connue par ailleurs, nous avons constaté que ces épithètes exprimaient un caractère réel. Il est faux que toutes les villes puissent être indifféremment considérées comme saintes ; il est aussi faux que la signification religieuse de ces épithètes doive être négligée.

Ces constatations nous autorisent à utiliser d'une façon analogue les épithètes de villes dont l'histoire nous est moins connue. Ainsi, il nous a semblé étrange que le poète qualifiât Krisa de Sainte, quand Pythô était seulement la Rocheuse. En rapprochant ces détails de la *Suite pythique* et des documents archéologiques, nous avons cru légitime d'affirmer que, à l'époque où fut rédigé le *Catalogue*, un culte important était célébré au bord de la mer, près du port de Krisa, et que le sanctuaire de Pythô n'avait pas encore acquis la renommée qu'il ne se fit pas avant le milieu du VII^e^ siècle.

Jean DEFRADAS.

1. Ξ 230 sqq.
2. H 467 sqq.
3. Cf. H. T. Wade-Gery, *The Dorian Invasion. What happened in Pylos?* *A. J. A.*, LII, 1948, p. 114 sqq.

LES PEUPLES DE L'AQUITAINE

D'APRÈS LA LISTE DE PLINE

La liste de Pline, *Histoire naturelle*, IV, 108-109, doit encore être consultée dans l'édition de L. Jan, refaite par K. Mayhoff (coll. Teubner ; I, 1906). Pourtant, depuis cinquante ans, de nombreuses études ont paru sur l'Aquitaine, apportant çà et là des possibilités d'amélioration à ce texte difficile : Desjardins, Bladé, Longnon, Holder, Jullian dans leurs ouvrages devenus classiques[1], — Ihm, Keune et P. Goessler dans les notices consacrées à presque tous ces peuples dans la *Real-Encyclopädie*[2], — les auteurs des *indices* et de la carte du *C. I. L.*, XIII (5, 1943), — Mlle G. Fabre, M. Bosch Gimpera et Ferdinand Lot dans leurs travaux récents[3], ont fourni plus d'une utile précision, qui permettent de proposer, sinon d'assurer, de nouvelles lectures, d'enrichir le commentaire et de mieux analyser la composition du texte lui-même.

1° « *Aquitanicae sunt Ambilatri,...* » — c'est-à-dire *Aquitanicae* (*Galliae*) au génitif, et non *Aquitanicae* (*gentes* ou *ciuitates*) : au paragraphe précédent, en effet (107), Pline décrivait la Lyonnaise (*Lugdunensis Gallia habet Lexouios...*) après avoir distingué (105) dans la *Gallia Comata* les *tria populorum genera* qui formaient la *Belgica* (*Gallia*), la *Celtica eademque Lugdunensis* (*Gallia*) et l'*Aquitanica* (*Gallia*), *Aremorica ante dicta*. Cette « Gaule Aquitanique » est la grande province créée par Auguste avec l'ancienne Aquitaine indépendante d'entre Garonne et Pyrénées et la partie de l'ancienne Celtique située entre la Garonne et la Loire (fig. 1). Mais *Aremorica ante dicta* signifie-t-il que les peuples d'entre Loire et Garonne voisins de l'Océan, et même ceux au Sud de la Garonne, s'appelaient en gaulois **are-morici* « maritimes », comme les Armoricains que César situe entre Loire et Seine? Ou bien que *Aquitania* était un équivalent ibérique de *Are-*

1. E. Desjardins, *Géographie administrative de la Gaule romaine*, II (1878), p. 359-382, corrigé en III (1885), p. 157-168, 435-437, 465-467. — J.-F. Bladé, *Géographie historique de l'Aquitaine autonome*, *Annales Fac. Lettres de Bordeaux*, 1893, p. 97-132. — A. Longnon, *Atlas historique de la Gaule*, carte et texte, 1884 et suiv. — Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*, 1896-1913, aux noms des différents peuples. — C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, II (1908), p. 450-456, 498 ; IV (1914), p. 69, 71, 90 ; VI (1920), p. 367-376.

2. Notamment l'art. *Sedibouiates* (*R.-E.*, II A, c. 1022), où H. Keune donne sa lecture d'une partie du texte.

3. Gabrielle Fabre, *Les civilisations protohistoriques de l'Aquitaine*, thèse, Paris, 1952. — P. Bosch Gimpera, *Les mouvements celtiques. Essai de reconstitution*, 2e art., *Études celtiques*, VI, 1952, p. 71-126. — Ferdinand Lot, *Recherches sur la population et la superficie des cités remontant à la période gallo-romaine*. IIIe partie : *La Novempopulanie*, 1953.

morica? Quoi qu'il en soit, cette indication souligne la valeur maritime de l'Aquitaine.

« ... *Ambilatri*, *Anagnutes*, *Pictones*, *Santoni liberi*, *Bituriges liberi cognomine Viuisci*,... » — C'est un premier groupe, composé des peuples de l'ancienne Celtique qui touchent à la mer (fig. 1). Les deux premiers sont obscurs, assez peu importants, sans doute, pour n'avoir laissé aucune trace de leur existence et avoir été englobés par les *Pictones* : ils occuperaient le littoral de leur territoire. En effet, les *Anagnutes* (n° 2) peuvent être les Ἀγνῶτες, ἔθνος Κελτικῆς, παρὰ τὸν Ὠκεανόν, d'Artémidore, cités par Étienne de Byzance, et les *Ambilatri* (n° 1) sont peut-être les *Ambiliati* nommés par César parmi les sept peuples coalisés avec les Vénètes dans la guerre de 56 (III, 9, 10) : *Osismi*, *Lexouii*, *Namnetes*, *Ambiliati*, *Morini*, *Diablintes* ; il n'y a pas dans cette énumération d'ordre géographique, mais on doit noter que ces *Ambiliati* y figurent à côté des *Namnetes* de Nantes, qui sont précisément voisins des *Pictones* à l'embouchure de la Loire. Il paraît donc vraisemblable que Pline commence son énumération à la limite sud de l'Armorique traditionnelle, qui est celle de la province de Lyonnaise, à l'angle nord-ouest de la grande Aquitaine, à l'estuaire de la Loire, et qu'il longe la côte vendéenne (Jullian, *Hist. de la Gaule*, IV, p. 71, n. 3, et II, p. 498, n. 4), pour descendre au Marais Poitevin. — Aucune difficulté pour ces grands peuples que sont les *Pictones* (n° 3) du Poitou, les *Santoni* (n° 4) (plus couramment *Santones*) de la Saintonge, les *Bituriges Viuisci* (n° 5) du Bordelais : Pline suit le littoral vers le Sud, traverse la Gironde avec les *Bituriges*, omet les *Medulli* (n° 5 *bis*) du Médoc, qu'il connaît pourtant ailleurs (XXXII, 62) et qui sont encore un peuple celtique maritime.

2° a) « ... *Aquitani*, *unde nomen prouinciae*, *Sedibouiates*. » — Ces « Aquitains » sont évidemment les vingt-huit peuples non celtiques dont les noms suivent avant que l'on revienne pour finir au Nord de la Garonne auprès des *Pictones* (*Pictonibus iuncti autem*...) : peuples d'affinités ibériques, ou d'origine celtique, mais depuis si longtemps « aquitanisés » qu'ils passaient pour Aquitains ; peuples qui formaient cette ancienne Aquitaine indépendante (fig. 2), située par César au Sud de la Garonne (I, 1 : *Gallos ab Aquitanis Garunna flumen... diuidit*). *Aquitani* est donc un nom régional, et *Sedibouiates* serait le premier de ces peuples « aquitains ». Mais ce nom est inconnu par ailleurs, et la variante *sed hi Bouiates* est adoptée par Detlefsen (*in* Bursian, 1877), Holder et Keune : *Aquitani*, *unde nomen prouinciae*, *sed* (*sunt*) *hi* : *Bouiates*, c'est-à-dire « les Aquitains, dont la province (tout entière, la grande *Aquitanica Gallia* d'Auguste, en partie celtique) tire son nom, mais qui sont à proprement parler les peuples que voici : les *Bouiates*, etc... ». On connaît, en effet, les *Boiates* (n° 6) (*Notitia prouinciarum et ciuitatum Galliae*), tribu des *Boii* de Bohême fixés en Gaule à date très ancienne, peut-être dès le VII^e^ siècle av. J.-C.[1], que l'on retrouve probablement dans les *Vocates* de César (III, 27) et indirectement dans les *Basaboiates* ou *Basabocates* de Pline (voir plus loin) : le pays de Buch conserve leur nom.

1. Cf. G. Fabre, *ouvr. cité*, p. 127-135.

C'est le premier peuple que Pline rencontre au Sud de la Garonne, et c'est, en réalité, encore un peuple celtique, mais depuis si longtemps fixé dans l'Aquitaine géographique qu'il est considéré comme « aquitain ». Le chef-lieu serait à la Mothe de Buch, où l'on a trouvé des vestiges gallo-romains.

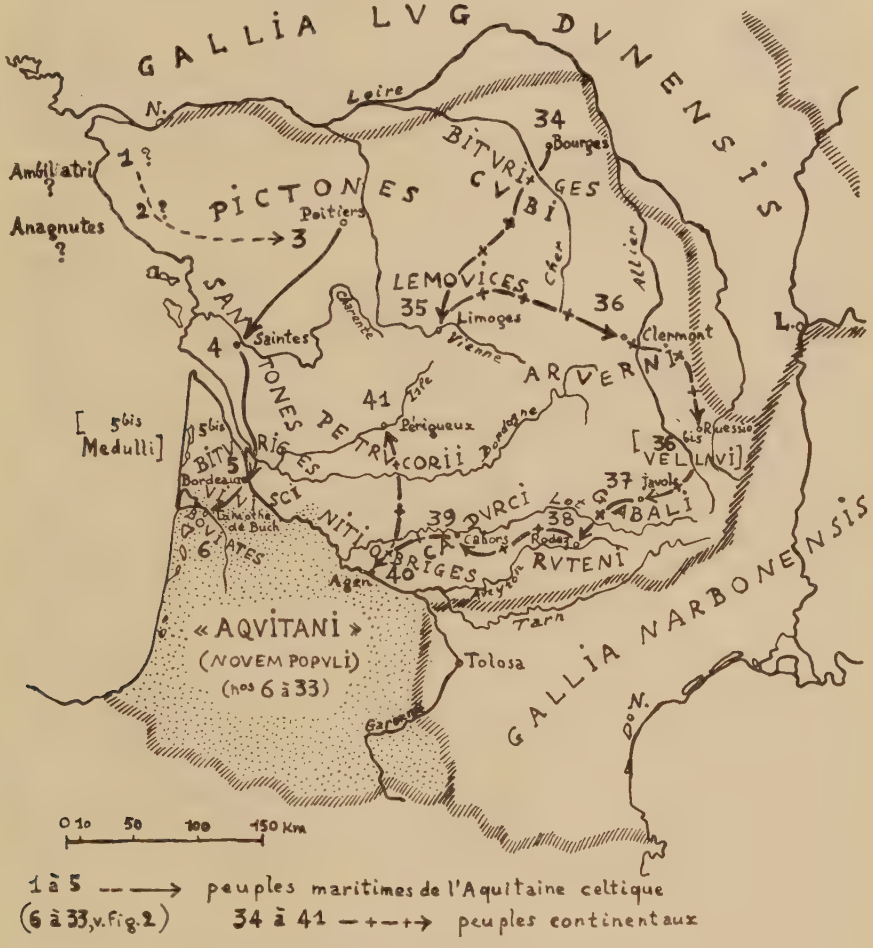


Fig. 1. — La grande province d'Aquitaine :
les peuples celtiques d'entre Loire et Garonne, d'après Pline.

b) « ... *sed (sunt) hi Bouiates, mox in oppidum contributi Conuenae, Begerri, Tarbelli Quattuorsignani, Cocosates Sexsignani, Venami, Onobrisates, Belendi, saltus Pyrenaeus,...* ». — *Mox* marque un temps, car Pline saute brusquement à l'autre extrémité du pays, à la pointe sud-est de l'Aquitaine géographique, à la frontière de la Narbonnaise : chez les *Conuenae* (n° 7),

qu'Auguste avait enlevés à cette province pour les intégrer à l'Aquitaine. La précision *in oppidum contributi*, unique dans toute la liste, est un commentaire, une explication-traduction de *Conuenae* considéré comme formé de *com* et *uenio* à la suite de Strabon, IV, 11 : ... τῶν Κωνουενῶν, ὅ ἐστι Συνκλύδων (ou Συνηλύδων), « ceux qui forment un ramassis », ou « ceux qui se rassemblent (en un oppidum) », allusion à la fondation de cette cité par Pompée à l'aide de brigands ramassés dans les Pyrénées (saint Jérôme, *Adv. Vigilantium*, 4). Ce peuple celtique, qui a laissé son nom au Comminges, était fixé depuis longtemps en Aquitaine et fortement latinisé depuis que son chef-lieu *Lugdunum* avait reçu le droit latin sous Auguste. Si Strabon et Pline commentent son nom, c'est que ce nom, en réalité celtique, est le seul de la liste qui se prête à une étymologie latine. Nous lirons donc : « ..., *mox* : « *in oppidum contributi* » *Conuenae*[1],... ».

Les six peuples qui suivent les *Conuenae* sont, comme eux, bien situés géographiquement, au pied des Pyrénées, plus exactement dans les plaines et sur les plateaux sous-pyrénéens (plateau de Ger, plaine de Tarbes, plateaux de Pont-Long et Chalosse, début de la plaine des Landes), y compris la partie des vallées pyrénéennes qui traversent ces derniers. Les *Begerri* (n° 8) (var. *Begerbi*, *Bebergi*, *Bergebi*) sont évidemment les *Bigerriones* de César (III, 27) et leur territoire est le Bigorre, dont le chef-lieu doit être cherché près de Vic-de-Bigorre à Saint-Lézer, d'après une étude récente de Ferdinand Lot, qui corrige le texte aberrant de la *Notitia* : *ciuitas Turba ubi castrum Bigorra*, en : *ciuitas Bigorra ubi castrum Tarba*[2]. — Les *Tarbelli Quattuorsignani* (n° 9) sont le plus important des peuples aquitains avec les *Auscii*. Leurs quatre tribus (cf. *C. I. L.*, II, 3876) occupaient le Labourd et la Chalosse, débordant largement dans la plaine au Nord de l'Adour. Pour certains, leur nom indiquerait une origine celtique (*taruos* « taureau ») et Tarbes aurait été leur chef-lieu primitif, passé ensuite aux *Begerri*[3] : mais c'eût été un chef-lieu bien excentrique ; il peut y avoir eu un oppidum primitif que nous ne connaissons pas, et qui a été ensuite remplacé par *Aquae Tarbellicae* (ou *Augustae*), d'Ax, Dax, qui a donné sous le Bas-Empire son nom aux *Tarbelli*, appelés *Aquenses* par la *Notitia*. — Les *Cocosates Sexsignani* (n° 10) (var. *Cocosetes*, *Cosates*) sont leurs voisins au Nord, dans les Landes, et font la jonction avec les *Boiates*. Petit peuple aux six tribus, probablement client des *Tarbelli* ; leur chef-lieu serait Sescouze (*Caequosa* de l'Itinéraire d'Antonin), à une lieue de Castets. — Quant à *Venami* (n° 11), bien qu'on n'ait pas de variante de ce nom, on l'interprète par une conjecture bien vraisemblable en *Venarni-Benarni*, qui seraient les *Benarnenses* de la *Notitia* : peuple de la Chalosse du Sud, du

1. Bien vu par G. Lizop, *Les Convenae et les Consoranni*, thèse, 1931, p. 9. Nous préférons de beaucoup cette interprétation à celle de Bladé (*ouvr. cité*, p. 6, repris par Jean Lasserre, *L'origine de la Novempopulanie*, Bayonne, 1928, p. 8), pour qui *in oppidum contributi* s'applique aux huit peuples suivants dotés chacun d'une garnison, et *infraque*, marquant une infériorité politique et administrative, aux autres peuples, qui leur seraient subordonnés.

2. F. Lot, *L'énigme de Cieutat*, *Rev. des Ét. anc.*, LII, 1950, p. 300 et suiv.

3. Par exemple, M. Bosch Gimpera, *art. cité*.

Béarn, dont le chef-lieu *Beneharnum* est à Lescar (**Lascurris*?) ; Pline, après avoir atteint l'Océan, reviendrait d'Ouest en Est, mais un peu plus près des Pyrénées qu'à l'aller. De toute façon, le Béarn est sur sa route.

Les deux autres peuples sont inconnus par ailleurs : les *Onobrisates* (n° 12), nom d'après lequel Holder avait supposé sans fondement l'existence d'une ville **Onobrisa*, ont été assimilés arbitrairement aux *Onesii* (voir plus loin) et situés comme eux dans les environs de Luchon, en pleine zone franchement montagneuse. Nous préférons la dernière identification proposée, celle de F. Lot, qui fait dériver d'un médiéval *l'O-Nobrisates* le nom de Neurest en Nébouzan et voit leur chef-lieu en Cieutat-de-Neurest, à mi-chemin de Tarbes et de Saint-Bertrand-de-Comminges[1]. Avec ce petit peuple, Pline poursuivrait donc son retour vers l'Est en remontant toujours vers une région plus élevée. — Quant aux *Belendi* (n° 13), on les avait toujours situés, en vertu de la toponymie, dans les Landes, près de Belin sur la Leyre, au Sud-Est du bassin d'Arcachon. Mais voici que M. Bosch Gimpera voit en eux un peuple celtique arrivé à très haute époque, au début de l'âge du Fer, du Nord de la Gaule : les *Pelendones*, attestés par Pline dans la région de Numance (III, 26 ; IV, 112), où ils seraient parvenus après avoir laissé un rameau à Belin[2]. Ils ont pu en laisser un autre à leur passage des Pyrénées, en un lieu que nous ignorons et que Pline place dans sa liste à côté du *saltus Pyrenaeus*.

c) « ... *saltus Pyrenaeus, infraque Monesi,...* ». — Parmi les sens de *saltus*, nous choisirons le sens géographique : région montagneuse boisée et accidentée, ou « pas », défilé, col, ou encore les Pyrénées elles-mêmes entendues comme la partie la plus haute de la chaîne (César appelle ainsi les Pyrénées, *De B. Ciuili*, III, 19, 2). *Infra* : au-dessous, au Nord de ce point. Et la correction de Detlefsen, adoptée par Holder et par Keune, s'impose : *infra quem Onesi(i)*, puisque les **Monesi* sont inconnus et que les *Onesii* (n° 14), en revanche, sont bien situés par les *Aquae Onesiorum*, qui dépendent des *Conuenae*, d'après Strabon, IV, 2, 1. C'est la région de Bagnères-de-Luchon, le bassin de la Pique, de la vallée d'Oueil, arrosée par l'One et la neste d'Oô qui se jettent dans la Garonne à Bagnères. Leur nom se retrouve dans des anthroponymes de la région, *Onesicrates* et *Onesime* (*C. I. L.*, XIII, 468). Avec ce peuple commence le deuxième itinéraire proprement aquitain de Pline (fig. 2), qui repart des abords de la Narbonnaise vers l'Ouest, mais à une altitude supérieure, pour parcourir la zone proprement montagneuse, les hautes vallées pyrénéennes, ce qu'on appelle aujourd'hui la « route des Pyrénées », qui existait déjà à l'âge du Fer[3]. Petits peuples montagnards, obscurs et pour la plupart difficiles à localiser.

« ... *Onesi(i), Oscidates Montani, Sybillates, Camponi, Bercorcates, Pinpedunni, Lassunni, Vellates, Toruates, Consoranni,...* ». — Le dernier de ces huit noms indique un retour vers la Narbonnaise, et l'on est donc tenté

1. F. Lot, *art. cité, supra*, p. 216, n. 2.
2. Bosch Gimpera, *art. cité* ; le rapprochement est déjà suggéré par Holder, s. v. *Belendi*.
3. G. Fabre, *ouvr. cité*, p. 181.

d'effectuer un va-et-vient : vers l'Ouest, puis vers l'Est. Les *Oscidates Montani* (n° 15) sont les frères montagnards des *Oscidates Campestres* cités plus loin ; ils en sont assez distants, comme les *Cambolectri Agessinates* de la moyenne Garonne (voir plus loin), des *Cambolectri Atlantici* de la Narbonnaise (*N. H.*, III, 26). On retrouve *Obsedatus montanus* et *campester* dans les *Notae Tironianae*, mais sans localisation. On situe généralement les premiers dans le val d'Ossau, sans autre raison que la ressemblance des noms : cette localisation conviendrait, d'ailleurs, assez bien à notre parcours. — Les *Sybillates* (n° 6) (var. *Sibyllates*) sont les *Sibulates* de César (III, 27 : var. *Sibuzates*, *-sates*, *-tzates*) et occupent la *Subola Vallis* de Frégédaire (LXXVIII), c'est-à-dire le pays et la forêt de la Soule avec Mauléon et Tardets-en-Soule (*C. I. L.*, XIII, 409) et la vallée de la Saison. Mais ici s'arrêtent les identifications que l'on peut considérer comme raisonnables. Pour les six peuples qui suivent (n^{os} 17 à 22), ce n'est qu'hésitations ou incertitudes, qui confirmeraient, d'ailleurs, le fait même que nous soyons en pleine montagne, parmi des peuples obscurs ; et c'est vers l'Ouest qu'il y a le plus de place vide sur la carte.

Les *Camponi* (n° 17) (var. *Camboi*, *Eampoi*, *Camboi*) sont situés par certains, qui corrigent en *Campani*, dans le val Campan, haute vallée de l'Adour (milliaire : *C. I. L.*, XIII, 8892) ; mais Holder a préféré la lecture *Camboni*, à cause de la racine celtique *cambo-*. La première lecture nous oblige à un retour vers l'Est, si les *Oscidates* occupent bien le val d'Ossau ; la seconde permettrait de songer à un pays plus occidental, la région de Cambo-les-Bains. — Les *Bercorcates* (n° 18) (var. *Bercordates*) sont totalement inconnus : il ne paraît pas utile de rapprocher le *Borodates*, probablement un anthroponyme, de *C. I. L.*, XII, 5379, qui, toutefois, provient des Pyrénées. — *Pinpedunni* (n° 19) (var. *Pinpedumni*, *Pindedunni*) contient le mot celtique signifiant « cinq » et peut-être aussi le mot *dunum* : les Cinq-Forteresses? (cf. les *Seduni* des Alpes, César, *B. G.*, III, 1, 1 ; 7, 1 : les Six-Forteresses?) ; Jullian pensait aux « Cinco-Villas » de la Bidassoa (*Hist. Gaule*, VI, p. 371, n. 1 ; cf. I, p. 13, n. 2) : nous serions alors au Sud de Cambo, dans la région qui monte au col de Roncevaux[1]. — *Lassunni* (n° 20) (var. *Lassuini*, *Lassurini*, *Lassumni*) : Holder rapproche la *villa Lassunis dicta*, cure de Saint-Hilaire de Lassun, attestée en 1010 et 1012, et que je n'ai pu réussir à localiser. — *Vellates* (n° 21) (var. *Suellates*) : on ne sait rien. — *Toruates* (n° 22) (*Tornates* n'est pas donné par un manuscrit, mais par d'anciennes éditions) : on n'est point fondé à lire ici, comme l'ont fait plus d'un historien, *Tarusates*, peuple cité par César (III, 27), absent chez Pline (peut-être parce qu'il était alors client des *Tarbelli*) ; peuple de plaine fixé autour d'Aire-sur-l'Adour[2].

1. P. Goessler préfère *Pinpedumni* (*R.-E.*^{2}, 20, II (1950), art. *Pindedunni*).

2. La situation des *Tarusates* se déduit des faits suivants : après avoir battu les *Sontiates* de Sos, *Crassus in fines Vocatium et Tarusatium profectus est* (*B. G.*, III, 23) ; voisins des *Boiates*, des *Sotiates* et, d'autre part, alliés aux *Cantabri* d'Espagne, ces *Tarusates*, qui sont les seuls à posséder des camps pendant cette guerre, ne peuvent être situés qu'au Sud des *Boiates* et au Sud-Ouest des *Sotiates*, c'est-à-dire le long du moyen Adour, sur le plateau de

Restent : au Sud, 18 Bercorcates, 19 Pinpedunni, 20 Lassunni, 21 Vellates, 22 Toruates; au Nord, 31 Vassei, 32 Sennates, 33 Cambolectri Agessinates.

Fig. 2. — L'Aquitaine proprement dite (Novempopulanie) : les vingt-huit peuples de Pline, en trois groupes géographiques (nos 6 à 33).

Il est probable que Pline a épuisé avec ces quelques noms la zone des hautes montagnes, abordée avec *saltus Pyrenaeus*. Il se reporte alors sans transition, et par-dessus la zone sous-pyrénéenne précédemment parcourue, aux confins de la Narbonnaise, pour aborder la basse Aquitaine des plateaux et des plaines intérieures.

d) « ... *Consoranni*, *Ausci*, *Elusates*, *Sottiates*, *Oscidates Campestres*, *Succasses*, *Latusates*, *Basaboiates*, *Vassei*, *Sennates*, *Cambolectri Agessinates*. » — Les *Consoranni* (n° 23) sont appelés ailleurs par Pline *Consuarani* et considérés comme servant de limite à la Narbonnaise (III, 32), à laquelle ils avaient appartenu jusqu'à Auguste, ainsi que les *Convenae*. Peuple celtique anciennement installé comme ces derniers, et dont le chef-lieu, au nom inconnu, est identifié avec Saint-Lizier-en-Couserans. De là, Pline repart vers le Nord et va parcourir les peuples du centre de l'Aquitaine, jusqu'à la moyenne et à la basse Garonne. — *Ausci(i)* (n° 24) (Auch), *Elusates* (n° 25) (Eauze), *Sottiates* (n° 26) (Sos), tous trois déjà cités par César (III, 27 et 20). — Les *Oscidates Campestres* (n° 27), éloignés de leurs frères montagnards, nous suggèrent plusieurs possibilités : *a)* l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem cite *Oscineio*, *mutatio* située au Nord de Sos ; *b)* Ptolémée (II, 7) cite, parmi les peuples aquitains, au Sud des Gabales (!), Δάτιοι καὶ πόλις Τάστα· ὑπὸ δὲ τούτους Αὔσκιοι καὶ πόλις Αὐγούστα : ces Δάτιοι sont inconnus ; le géographe n'a-t-il pas coupé *Oscidates* en *Ausci*, *Daties*, et ces derniers représenteraient-ils dans ce cas les *Oscidates* de Pline? L'oppidum de *Tasta* qui leur serait alors prêté pourrait être cherché près du château de Tasta, à deux kilomètres au Sud-Ouest de Nérac, c'est-à-dire précisément au Nord-Est de Sos. — Les *Succasses* (n° 28) (var. *Sucassae*, *Sucasse*, *Vocassae*) sont inconnus : leur nom contient probablement le mot celtique *cassi*. — Les *Latusates* (n° 29) : on a voulu lire tantôt *Tarusates* (région d'Aire-sur-l'Adour), tantôt *Lactorates* (Lectoure) : cette dernière lecture nous paraît préférable, parce que Lectoure, sise dans la région des peuples précédents, est devenue une sorte de métropole de l'Aquitaine sous l'Empire[1], tandis que les *Tarusates* pouvaient être clients des *Tarbelli* et, par conséquent, pouvaient fort bien ne pas être nommés dans cette liste. — Les *Basaboiates* (n° 30) (var. *Basabocates*) et les *Vassei* (n° 31) (var. *Vessei*, *Vessel*, *Vessaei*) posent un problème : on connaît, en effet, les *Vasates* (*Notitia* ; Bazas), ainsi que les *Boiates* ou *Vocates* plus haut cités et que nous avons situés dans cette liste à la place des [*Sedi*]*bouiates*. Il est vraisemblable que les *Basaboiates* sont les *Vasates* de Bazas, un moment associés avec les *Boiates*, leurs voisins du pays de Buch, et que les *Vassei* sont une autre peuplade de la région, comme les *Sennates* (n° 32) (var. *Ciennates*, *Ennates*, *Aennates*) et les *Cambolectri Agessinates* (n° 33) (var. *Campolectri*), qui ne nous sont pas autrement connus. Toutefois, on peut songer, à propos des *Sennates*,

Tursan. Leur nom survivrait dans celui de Tartas, au bord de la plaine des Landes, et le nom d'*Aturenses* (de **Atura*, l'Adour, et Aire) qu'ils prendront par la suite aurait donné le nom même de Tursan.

1. *C. I. L.*, V, 875 : *procurator prouinciarum Lugduniensis* (sic) *et Aquitanicae item Lactorae*.

à une *mutatio* de l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem : *Senone* (var. *Serione*, *Sirione*), à mi-chemin de Bordeaux et de Bazas (Cérons?), et les *Cambolectri* sont probablement un peuple celtique (pour *-lectri*, cf. *Lictoria*, *C. I. L.*, III, 11022, et *Lectri* (?), *C. I. L.*, XIII, 3087 ; *cambo-* « courbe » peut s'appliquer ici à un coude de la Garonne), dont Pline cite une autre branche, les *C. Atlantici*, en Narbonnaise (III, 36). Pour admettre que *Agessinates* soit représenté par Aizenai en Bas-Poitou (Holder), il faudrait les relier à la suite du texte, ce qui ne s'impose nullement et fait même difficulté au point de vue syntaxique. D'ailleurs, la désinence *-ates* indique plutôt un peuple « aquitain ».

Avec ces derniers peuples, nous sommes revenus dans la région girondine.

3° a) « *Pictonibus iuncti autem Bituriges liberi qui Cubi appellantur, dein Lemouices, Aruerni liberi, Vellaui liberi, Gabales.* » — Pline se reporte maintenant à son tout premier point de départ, dans la partie celtique de l'Aquitaine augustéenne, dont il avait parcouru tout d'abord le littoral et dont il va maintenant parcourir l'intérieur, en descendant du Nord vers le Sud-Est, vers la Narbonnaise (fig. 1) : *Bituriges Cubi* (n° 34) de Bourges, voisins encore des *Pictones* à l'Ouest ; puis (*dein*) les autres grands peuples, *Lemouices* (n° 35) de Limoges (qui, d'ailleurs, sont, eux encore, voisins des *Pictones*), et *Arverni* (n° 36) d'Auvergne. Il oublie les *Vellaui liberi* du Velay, que Mayhoff rétablit ici avec raison (n° 36 *bis*), car ils sont cités par Strabon parmi les peuples de la Celtique intégrés par Auguste à la nouvelle Aquitaine (IV, 2, 1-2), et par César qui atteste qu'ils sont de longue date les vassaux des *Arverni* (VII, 75, 2). — Avec les *Gabales* (n° 37) de Javols se termine en son extrême pointe sud-est cette partie intérieure de l'Aquitaine celtique, dont il reste à décrire la bordure méridionale qui confine à la Narbonnaise, dont les *Gabales*, du reste, sont déjà limitrophes.

b) « *Rursus Narbonensi prouinciae contermini Ruteni, Cadurci, Nitiobroges Tarneque amne discreti a Tolosanis Petrocori.* » — *Rursus* marque un nouveau point de départ à partir de la Narbonnaise en longeant sa frontière vers l'Ouest : *Ruteni* (n° 38) de Rodez, *Cadurci* (n° 39) de Cahors ; puis les *Nitiobroges* (n° 40) (var. *Nitiobriges*, *Antobroges*, *Antebroges*) d'Agen, qui ne sont plus voisins de la Province que par l'extrême pointe sud-est de leur territoire. Ce qui suit est plus embrouillé : les *Petrocorii* (n° 41) de Périgueux n'étant aucunement riverains du Tarn, ce fleuve ne pourrait les séparer des *Tolosani* de la Province qu'à distance, si l'on peut dire, à travers les *Nitiobroges* ou les *Cadurci*. Plutôt que d'admettre une perturbation dans la documentation de Pline, il vaut mieux sous-entendre *sunt* après *contermini* et également après *discreti*, ce qui permet de faire porter *Tarneque*, etc., sur les trois noms précédents, et non sur celui des *Petrocorii* désormais isolés en fin de liste, indépendamment de la référence à la Province.

Nous proposons donc le texte suivant, où deux noms omis sont ajoutés entre crochets brisés, et les développements indiqués entre parenthèses :

« Aquitanicae (Galliae) sunt : Ambilatri, Anagnutes, Pictones, Santoni liberi, Bituriges liberi cognomine Viuisci ⟨,Medulli⟩ ; Aquitani, unde nomen

prouinciae, *s*ed (*sunt*) hi : *B*ouiates ; mox : « in oppidum contributi » Conuenae, Begerri, Tarbelli Quattuorsignani, Cocosates Sexsignani, Vena*rni*, Onobrisates, Belendi ; saltus Pyrenaeus, infra qu*em* *O*nesi(i), Oscidates Montani, Sibyllates, Camponi (ou Cam*b*oni), Bercorcates, Pinpedunni, Lassunni, Vellates, Toruates ; Consoranni, Ausci(i), Elusates, Sotiates, Oscidates Campestres, Succasses, Lac*tor*ates, Basaboiates, Vassei, Sennates, Cambolectri Agessinates. Pictonibus iuncti autem Bituriges liberi qui Cubi appellantur ; dein : Lemouices, Aruerni liberi, ⟨Vellaui liberi,⟩ Gabales. rursus, Narbonensi prouinciae contermini (sunt) Ruteni, Cadurci, Nitiobroges, Tarneque amne discreti (sunt) a Tolosanis. (denique) Petrocori(i). »

* * *

Cette liste pose deux problèmes : l'un de géographie, l'autre d'histoire.

I. — La division d'ensemble en trois groupes géographiques est incontestable (fig. 1) : 1° peuples maritimes de l'ancienne Celtique (nos 1 à 5), 2° peuples proprement « aquitains » entre Garonne et Pyrénées (nos 6 à 33), 3° peuples continentaux de l'ancienne Celtique (nos 34 à 41). Mais, depuis Desjardins, on dénie que les vingt-huit peuples énumérés au deuxième groupe soient rangés dans un ordre géographique : on aurait là un tableau purement « ethnographique[1] ».

Nous avons marqué toutes les raisons de croire le contraire et de tirer d'un itinéraire rétabli quelques lumières pour la localisation des peuples les plus mal connus. Tout d'abord, le texte comprend des repères géographiques, dont le premier se trouve à l'intérieur du groupe aquitain : *saltus Pyrenaeus, infra quem...* ; *Pictonibus iuncti autem..., rursus Narbonensi prouinciae contermini...* ; *Tarneque amne discreti...*, et les deux branches d'*Oscidates* citées en des endroits éloignés, au lieu d'être artificiellement rapprochées, et les petits mots *mox*, *dein*, *rursus*, qui séparent des groupes faciles à reformer sur la carte. Ensuite, la liste se scinde en trois itinéraires aller et retour en longitude, distincts par la latitude, commençant tous trois à la Narbonnaise prise comme point de départ (auquel on revient pour le dernier groupe, une quatrième fois), et qui correspondent à trois zones géographiques (fig. 2) : les plaines et plateaux sous-pyrénéens (2° *b*, nos 7 à 13), les hautes montagnes et la « route des Pyrénées » (2° *c*, nos 14 à 22), les plateaux et plaines de l'intérieur (2° *d*, nos 23 à 33). Pline aurait donc suivi, comme il le fait d'ailleurs pour la Lyonnaise, non pas un itinéraire continu, mais plusieurs itinéraires successifs correspondant chacun à un groupe régional de peuples, distinguant parmi les vingt-huit peuples « aquitains » deux zones allongées d'Est en Ouest et différenciées par l'altitude, et une troisième constituant comme un noyau central (fig. 2), le tout s'encadrant entre deux groupes pris à l'ancienne Celtique, cinq peuples océaniques au début et huit continentaux à la fin (fig. 1). Il n'est pas impossible que cer-

1. C'est la thèse développée par Keune, *art. cité* de la *R.-E.*

tains de ces itinéraires, notamment ceux qui s'allongent dans le sens des parallèles, aient été inspirés par la forme « aplatie » des cartes antiques, dont la Table de Peutinger nous fait connaître l'aspect. Et, si ce découpage est exact, on sera amené à chercher, pour les peuples non encore localisés, dans des régions déterminées et non plus au hasard (car le cas des *Venami* et des *Oscidates Campestres*, qui se placent bien sur le terrain comme dans la liste, est encourageant) : *Belendi*, *Bercorcates*, *Lassunni*, *Vellates* et *Toruates* dans les parties hautes des Pyrénées, *Succasses*, *Sennates*, *Uassei* et *Cambolectri Agessinates* sur la basse ou moyenne Garonne.

Quant aux trois corrections adoptées (*sed hi Bouiates*, Vena*rni*, Lacto*rates* : nous ne comptons pas infra qu*em Onesi*, qui nous paraît incontestable), bien qu'elles aient été déjà proposées par d'autres avant nous, elles pourront toujours sembler audacieuses. Un peu moins, cependant, si l'on croit à la réalité des itinéraires géographiques suivis par Pline pour l'Aquitaine proprement dite, car elles s'accordent avec eux (fig. 2) : le premier peuple se place au pays de Buch aussitôt après les *Bituriges* de Bordeaux, le deuxième au Béarn aussitôt après les *Tarbelli* de Dax et leurs clients les *Cocosates*, le troisième dans la région de Lectoure après le groupe *Elusates-Sotiates-Oscidates*. On voudra bien remarquer, d'ailleurs, que les itinéraires subsistent même si on refuse ces corrections : il n'est point gênant, en effet, qu'il y ait des peuples inconnus, donc peu importants, au lieu de ces trois peuples bien connus : les *Sedibouiates* seraient alors soit près de Bordeaux, soit près des *Conuenae*, les *Venami* toujours voisins des *Tarbelli*, les *Latusates* entre le groupe *Elusates-Sotiates* et les *Vasates*.

Enfin, il n'est pas besoin d'insister sur l'abondance des noms en *-ates* dans cette Aquitaine qui en a le quasi-monopole par rapport au reste de la Gaule (*Nantuates*, *Atrebates*, *Cassiciate*?). C'est un argument, par exemple, pour lui conserver les *Agessinates*, comme nous l'avons fait, au lieu de les placer, comme certains, au Nord de la Garonne, à Aizenai, dans le Bas-Poitou, en les rattachant à *Pictonibus iuncti autem*.

II. — Cette liste permet-elle de retrouver la composition de l'Aquitaine politique, et notamment celle de l'Aquitaine proprement dite, qui prendra avant Dioclétien le nom de *Nouem Populi* et le portera encore dans la *Notitia* au début du v^e^ siècle, bien qu'elle compte alors douze cités, et non neuf?

A. — Cette petite Aquitaine, Pline ne nomme pas *tous* les peuples qui l'occupaient : César, qui cite douze noms sans prétendre être exhaustif (III, 27 : il cite seulement les peuples dont la soumission lui a donné le plus de mal), en nomme quatre que Pline ne connaît pas (*Ptianii*, *Garumni*, *Tarusates*, *Gates* ou *Gautes*) ; en second lieu, diverses sources nous font connaître les *Salates* du Salat, les *Gomferani* de la région de Saint-Béat, les *Spariani* de la région d'Hasparren ; enfin, la *Notitia* du v^e^ siècle connaît les *Aturenses* (ex-*Tarusates* de César) et les *Iluronenses* d'Oloron. D'ailleurs, des groupements ont pu se faire et se défaire depuis l'époque de César jusqu'à celle de la *Notitia*, par le jeu des clientèles, le développement de tel ou

tel peuple, les changements de l'administration romaine, et plusieurs de ces noms désignent probablement de simples *pagi* : si bien que l'étude des données numériques que nous possédons sur la composition de l'Aquitaine manquera toujours de rigueur absolue. Il reste tout de même un problème dont on peut esquisser les grands traits : quels sont les noms des « *Nouem Populi* » dont l'existence apparaît sur l'inscription d'Hasparren, probablement dans la première moitié du IIIe siècle de notre ère? Et s'agit-il d'un groupement très ancien, remontant à l'époque de l'indépendance, ressuscité grâce à une concession du gouvernement impérial?

A l'époque de César, ceux des douze peuples de la *Notitia* dont l'existence est déjà attestée sont : *Tarbelli* (*Aquenses* de la *Not.*), *Tarusates* (*Aturenses* de la *N.*), *Auscii*, *Bigerriones*, *Boiates* (*Vocates* de César), *Elusates* — nommés par César ; les *Conuenae* et les *Consoranni*, qui, faisant partie de la Narbonnaise à ce moment, ne pouvaient être nommés par César ; les *Lactorates*, que César n'a pas cités, sans doute parce qu'ils étaient depuis longtemps alliés de Rome[1]. Cela fait, précisément, neuf peuples, tous importants par leur territoire, tous destinés à survivre et à se développer sous l'Empire, comme l'attestent l'archéologie et, notamment, l'épigraphie[2]. D'autre part, si l'on compte tous les peuples connus à l'époque de César, on arrive à une petite vingtaine environ[3], et il est probable que César n'a pas connu la poussière de peuples montagnards que nous voyons figurer dans la liste de Pline.

Un peu plus tard, vers le début de notre ère, Strabon (IV, 2, 1) attribue vingt peuples à l'Aquitaine proprement dite, mais il en nomme seulement quatre, il est vrai de toute première importance : *Tarbelli* et *Auscii*, les deux plus puissants de tous ; *Conuenae* (avec les *Aquae Onesiorum*, Bagnères-de-Luchon), le plus fortement latinisé ; et les *Bituriges Viuisci* de Bordeaux, dont il signale qu'ils sont d'origine celtique et qu'au point de vue financier, ils n'ont pas le même régime que les autres peuples « aquitains » (c'est pourquoi, probablement, ils faisaient partie, en réalité, non de l'Aquitaine proprement dite, mais de la partie celtique de l'Aquitaine, comme l'indique, d'ailleurs, la liste de Pline). C'est une question non résolue de savoir si Stra-

1. D'après la conjecture très vraisemblable de Jullian, *Hist. Gaule*, III, p. 28, n. 5. — Voici les peuples cités par César (*B. G.*, III, 20 et 27) : *Sotiates* ; *Tarbelli*, *Bigerriones*, *Ptianii*, *Vocates*, *Tarusates*, *Flustates* (*Elusates* Ciacc.), *Gates*, *Ausci*, *Garumni* (*Garunni*), *Sibuzates* (*Sibulates*), *Cocosates*, *paucae ultimae nationes*.

2. On suit l'histoire de ces peuples aisément à l'époque de l'indépendance à l'aide des travaux de C. Jullian (t. II), et de G. Fabre (*supra*, p. 213, n. 3), dont les inventaires, archéologiques, notamment pour les monnaies gauloises, sont de première utilité pour l'époque préromaine (les peuples qui ont frappé monnaie sont les *Tarbelli* (et peut-être les *Tarusates*), les *Elusates* et les *Sotiates*). Pour l'époque romaine, à l'aide de Jullian, F. Lot (*supra*, p. 213, n. 1 et 3) et du *C. I. L.*, XIII, pour le matériel épigraphique qui permet de juger de l'importance respective conservée ou prise par les différents peuples sous l'Empire : près de 400 inscriptions pour les *Conuenae*, environ 80 *Auscii*, 40 *Lactorates*, 24 *Consoranni*, 23 *Elusates*, 16 *Bigerriones*, 11 *Aturenses* (*Tarusates*), 9 *Tarbelli* : soit huit peuples importants avant le Bas-Empire. Les *Boiates* sont moins bien représentés.

3. Les douze nommés *supra*, à la n. 1 ; les *Conuenae*, *Consoranni*, *Lactorates* ; et 4 ou 5 *ultimae nationes*?

bon n'a entendu désigner nommément que les peuples les plus représentatifs, ou si cette liste limitative a un sens politique, représentant, par exemple, les seuls peuples qui envoyaient des délégués au Conseil des Gaules à Lyon[1]. En tout cas, le chiffre total de vingt peuples (dix-neuf, si l'on reporte les *Bituriges Viuisci* dans l'autre partie de l'Aquitaine) correspond approximativement au chiffre que nous avons supposé pour l'époque de César.

A l'époque de Pline, c'est vingt-huit noms qui nous sont transmis. Pline n'a pas brossé un tableau politique, mais un tableau ethnographique : nous avons seulement tenté de montrer que l'ethnographe a suivi dans sa description et son classement un ordre géographique. Il a enregistré les noms de petits peuples montagnards inconnus des autres auteurs, et qui ont laissé peu de traces de leur existence ; il a certainement additionné des *ciuitates* et des *pagi*. Or, on retrouve dans sa liste huit des neuf peuples communs à l'époque de César et à celle de la *Notitia* : seuls manquent les *Tarusates* (futurs *Aturenses* de la *Not.*), et l'on peut supposer que cette absence est due au fait qu'ils étaient à l'époque de Pline absorbés par leurs puissants voisins les *Tarbelli* (nous préférons cette hypothèse à la correction de *Toruates*, peuple qui nous paraît appartenir à la zone montagneuse, en *Tarusates*, peuple des plateaux de l'Adour).

Ptolémée (II, 7-9), au IIe siècle, cite seulement cinq peuples : comme Strabon, les *Tarbelli*, *Auscii*, *Conuenae* ; les mystérieux Δάτιοι, où nous voyons les obscurs *Oscidates Campestres*, et les *Vasates*, que Pline appelait *Basaboiates*. Il y a dans ce choix, pensons-nous, le fait d'une liste incomplète, car ces noms sont intercalés parmi ceux des autres peuples de la grande Aquitaine.

Sous Antonin (138-161), une inscription de Lyon parle d'un *dilectator per Aquitaniae XI populos* (*C. I. L.*, XIII, 1808) : ce groupement financier s'applique-t-il à l'Aquitaine proprement dite, représentée par onze peuples sur plus de vingt que nous lui connaissons, ou à l'Aquitaine celtique, dont nous verrons que Strabon et Pline lui attribuent quatorze peuples, Strabon n'en nommant que douze? Les avis sont partagés. Le particularisme des « Aquitains » se traduisait certainement de la façon la plus aiguë sur le plan fiscal : mais comment savoir si ce sont eux qui, groupés en onze peuples principaux, jouissaient d'un traitement particulier, ou si ce sont les onze peuples celtiques de l'Aquitaine qui étaient seuls soumis au régime fiscal ordinaire?

L'inscription d'Hasparren (*C. I. L.*, XIII, 412) fait état de *Nouem Populi* qui ont demandé leur séparation d'avec les « Gaulois ». On la date aujourd'hui, sans certitude, du IIIe siècle, estimant que le fait relaté a dû précéder de peu la consécration de la province des *Nouem Populi* par Dioclétien. Mais ni la dite inscription ni les listes des provinces de Dioclétien ne donnent les noms des neuf cités : nous avons proposé neuf noms, qui

1. P. Wuilleumier, *Lyon, métropole des Gaules* (1953), p. 35-36.

seraient ceux de la *Notitia* qui remontent à l'époque de César, y compris les *Tarusates-Aturenses*, qui, annexés par les *Tarbelli* à l'époque de Pline, auraient repris leur autonomie par la suite ; mais répétons que rien ne prouve que ces neuf peuples aient formé à l'époque préromaine un groupement politique qui aurait été ressuscité au IIe siècle : le seul argument favorable à cette vue souvent admise serait l'emploi du mot *populi*, au lieu du mot *ciuitates* qui indiquerait peut-être plus nettement une création d'époque romaine.

Sous Dioclétien, ces *Nouem Populi* sont reconnus comme une petite province (liste de Vérone ; mais aucun nom de cité n'est indiqué).

Dans la deuxième moitié du IVe siècle, Ammien Marcellin fait une place de choix aux *Vasates* à côté des *Auscii* : *Nouem Populos Ausci commendant et Vasatae* (XV, 11, 14).

Enfin, au début du Ve siècle, la *Notitia prouinciarum et ciuitatum Galliae* enregistre, sous le nom de *Nouempopulana*, douze cités, dont *Elusa* qui vient en tête comme capitale (Desjardins, III, p. 503). Les trois cités ajoutées aux *Nouem Populi* antérieurs seraient les *Benarnenses* (*Venarni* de Pline, peu importants, sans doute, à son époque), les *Iluronenses* d'Oloron (qui font alors leur apparition), et la petite cité des *Vasates* (*Basaboiates* de Pline, Οὐασάριοι de Ptolémée), détachée probablement entre temps des *Boiates* voisins, et qui aurait pris depuis peu une importance nouvelle, comme l'attesterait la mention qu'en fait Ammien.

Le tableau suivant résume l'évolution que nous venons d'esquisser, en ne citant que les peuples qui se retrouvent finalement dans la liste de la *Notitia* :

	Époque de César	*Strabon*	*Pline*	*Ptolémée*	*Nouem Populi?*	*Ammien*	*Notitia*
1	Tarbelli	Τάρβελλοι	Tarbelli	Τάρβελλοι	?Tarbelli		Aquenses
2	Tarusates		.....	.....	?Tarusates		Aturenses
3	Auscii	Αὔσκιοι	Auscii	Αὔσκιοι	?Auscii	Auscii	Auscii
4	.....		Vena*rni*		.....		Benarnenses
5	Bigerriones		Begerri		?Bigerriones		Bigora
6	Vocates		Bouiates		?Boiates		Boiates
7	[Consoranni]		Consoranni		?Consoranni		Consoranni
8	[Conuenae]	Κονουέναι	Conuenae	Κουκουενοί	?Conuenae		Conuenae
9	*E*lusates		Elusates		?Elusates		Elusates
10	.....		.....		.....		Iluronenses
11	[Lactorates]		Lac*t*orates*		?Lactorates		Lactorates
12	.....		Basaboiates	Οὐασάριοι**	.....	Vasatae	Vasates

* Sur la correction de *Latusates*, voir plus haut, p. 220 et 223.

** Οὐασάριοι καὶ πόλις Κόσσιον : *Cossio* est bien le chef-lieu des *Vasates*, cf. Ausone, *Parent.*, XIV.

B. — Quant à la partie anciennement celtique de la grande Aquitaine, le problème est plus simple. Strabon (IV, 2, 2) compte quatorze peuples, qui sont représentés au Conseil des Trois-Gaules et figurent donc parmi les soixante peuples confédérés, mais il n'en nomme que douze. Pline compte et nomme treize peuples en oubliant les *Vellauii* du Velay cités par Strabon. Les deux listes peuvent donc s'accorder sur un chiffre total, quatorze. Pour le détail, elles concordent à ceci près : Strabon ne nomme pas les *Ambilatri* ni les *Anagnutes*, qui seront les deux peuples les plus insignifiants de la liste de Pline ; il cite à tort les *Heluii* du Vivarais, qui font partie de la Narbonnaise ; il ne cite pas les *Bituriges Viuisci*, qu'il place à tort dans l'autre Aquitaine en signalant qu'ils en sont séparés par l'origine et le régime financier. On peut donc, en rétablissant dans une liste ce qui existe dans l'autre à bon droit, et en éliminant ce qui manifestement n'est pas à sa place, accorder assez facilement les deux listes en conservant le nombre de quatorze peuples :

Strabon			Pline
	[*Ambilatri*]	1	Ambilatri
	[*Anagnutes*]	2	Anagnutes
Ἀρουέρνοι	Aruerni	3	Aruerni
Βιτούριγες Κοῦβοι	Bituriges Cubi	4	Bituriges Cubi
[Βιτούριγες Οἴσκοι]*	[*Bituriges Viuisci*]*	5	Bituriges Viuisci
Καδοῦρκοι	Cadurci	6	Cadurci
Γαβαλεῖς	Gabales	7	Gabales
Λεμουίκες	Lemouices	8	Lemouices
Νιτιόβριγες	Nitiobriges	9	Nitiobroges
Πετροκόριοι	Petrocorii	10	Petrocorii
Πίκτονες	Pictones	11	Pictones
Ρουτηνοί	Ruteni	12	Ruteni
Σαντονοί	Santoni	13	Santones
Οὐελλάιοι	Vella(u)ii	14	[Vellauii]

* Au lieu des *Heluii* (Ἕλουοι), restitués à la Narbonnaise.

On voit enfin que, pour la question des *XI Populi* de l'époque antonine, aucun des deux tableaux que nous proposons, pour l'ancienne Aquitaine et l'Aquitaine celtique, n'apporte la moindre indication qui permette de choisir.

Paul-Marie Duval.

SUR UNE PHRASE DE L'EMPEREUR JULIEN

OR. IV, 143 B

(Κορυφόω A LA VOIX MOYENNE?)

Le *Greek-English Lexicon* de Liddell et Scott (nouvelle édition par Jones et McKenzie) signale l'emploi de κορυφόω à la voix moyenne, en s'autorisant de cette phrase de l'empereur Julien (*Orat.*, IV, 143 B), lue d'après l'édition de Hertlein, t. I, p. 185, 19 : εἰσὶ γάρ τοι θεοὶ συγγενεῖς Ἡλίῳ καὶ συμφυεῖς, τὴν ἄχραντον οὐσίαν τοῦ θεοῦ κορυφούμενοι, πληθυνόμενοι μὲν ἐν τῷ κόσμῳ, περὶ αὐτὸν δὲ ἑνοειδῶς ὄντες.

Mais il ne semble pas qu'on ait d'autres exemples de κορυφοῦσθαι au moyen. Le P. Festugière déclarait tout récemment n'en point connaître[1]. Or, la phrase de Julien ne peut pas constituer, à elle seule, un argument suffisant. Car, plutôt que de supposer, pour l'expliquer, un emploi de la voix moyenne dont on n'a pas encore fourni d'autre témoignage, on préférera certainement l'explication plus simple et très vraisemblable que suggère la critique textuelle, à savoir l'omission accidentelle de εἰς après συμφυεῖς par haplographie : εἰσὶ γάρ τοι θεοὶ συγγενεῖς Ἡλίῳ καὶ συμφυεῖς, ⟨εἰς⟩ τὴν ἄχραντον οὐσίαν τοῦ θεοῦ κορυφούμενοι... On retrouve ainsi l'emploi bien attesté du passif avec εἰς, comme dans l'*Anthologie* : κορυφούμενος εἰς ἓν ἀριθμός (*A. P.*, 7, 429), et chez Proclus : ... ταῖς πολυειδέσι μὲν αἰτίαις τῆς κοσμικῆς διατάξεως καὶ ἁρμονίας, πάσαις δ' εἰς μίαν τελειότητα κορυφουμέναις (*in Crat.*, p. 102, 15, Pasquali). Le sens qui se dégage de ce dernier exemple est bien celui qui convient à la phrase de Julien : « Il y a, en effet, des dieux apparentés au Soleil et naturellement unis à lui, *totalisés en l'essence immaculée de Dieu* : ils deviennent multiples dans le monde, mais dans la région du Soleil ils sont une unité. » Il semble donc qu'on pourrait difficilement maintenir, dans les éditions futures du précieux *Lexicon*, l'indication d'une voix moyenne pour κορυφόω, si l'on ne réussit pas à en trouver une preuve moins contestable que ce passage de l'*Hymne au Roi Soleil.*

Pierre NAUTIN.

1. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*. T. III : *Les doctrines de l'âme*, Paris, 1953, p. 158, n. 2.

NOTES ET DISCUSSIONS

Albert Blaise, *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*. Strasbourg, Le latin chrétien, 1954 ; grand in-8°, 865 p.

Voici un ouvrage qui est le fruit d'un long et patient travail, et il faut d'abord rendre hommage au courage obstiné de M. Albert Blaise qui, presque seul, avec l'unique secours de M. Henri Chirat pour le vocabulaire théologique, a réuni, collationné, classé et traduit les milliers de mots de ce dictionnaire : la liste des auteurs et des ouvrages cités, qui s'étend sur vingt pages de deux colonnes (p. 9-29), donne, à elle seule, une première idée de l'effort fourni. Les lexiques et glossaires concernant tel auteur ou telle œuvre particulière ne manquent pas : plus d'un volume du *Corpus* de Vienne, par exemple, contient des indications de ce genre ; il existe aussi des « concordances » testamentaires ; certains mots isolés ont fait l'objet de monographies ; on ne peut oublier non plus le *Glossary of later Latin to 600 A. D.* « compilé » (*compiled*), par Alexander Souter, et paru en 1949, dont M. Niedermann et moi-même avons fait grand éloge[1] ; mais ce glossaire ne comprend pas seulement les auteurs chrétiens, et il ne va pas plus loin que l'année 600 après J.-C., comme, du reste, c'est la règle dans le *Thesaurus*. M. Blaise a limité dans l'espace son enquête aux auteurs chrétiens et, dans le temps, il l'a poursuivie jusqu'à la fin de la période mérovingienne. Ajoutons que les citations sont chez lui plus abondantes et plus nombreuses[2] et que la plupart des exemples sont traduits : le Glossaire de M. Souter n'a que 454 pages d'une impression moins serrée et d'un format plus petit que les 865 pages de M. Blaise. Je regrette que ni Souter ni M. Blaise n'aient mentionné dans leur bibliographie ces lexiques particuliers auxquels je faisais allusion tout à l'heure, ou tels ouvrages — ceux de Rönsch, d'A. Régnier, de Goelzer, de Max Bonnet ou d'Einar Löfstedt, par exemple — qui renferment tant d'observations précieuses sur le sens et l'emploi des mots, ou telles monographies, comme celle que M^lle^ H. Pétré a consacrée à *cāritās*.

Ce n'est pas chose facile que de réunir les textes des auteurs chrétiens. On ne les trouve guère à l'état complet que dans la *Patrologie* de Migne, compilation vieillie et faite sans esprit critique ; le *Corpus Scriptorum ecclesiasticorum* de Vienne, dont les volumes sont de valeur très inégale, est loin d'être achevé, s'il doit l'être jamais ; le *Corpus Christianorum*, entrepris depuis 1952 sous la direction des moines de l'abbaye de Saint-Pierre de Steenbrugge, et qui doit comprendre 175 volumes latins, n'en a jusqu'à présent publié qu'un seul — à ma connaissance, du moins[3] — l'édition de la Vulgate latine, due aux Bénédictins français de Rome, n'avance que lentement ; les Bénédictins de Beuron viennent seulement d'achever, au bout de quatre ans, l'édition du texte de la *Genèse* de l'Itala : quand ces collections

1. M. Niedermann, *Vox Romanica*, XII, p. 369-375 ; A. Ernout, *Rev. de Phil.*, 1951, p. 115.

2. Sans être « exhaustives », comme on dit. Je n'ai pas trouvé la citation de *affectio uestra*, qui figure souvent dans la *Peregrinatio*, cf. van Oorde, *Lexicon Aetherianum*, s. u., ni de *iugiter*, qui est dans saint Césaire, 33, 33.

3. *I. Q. S. Fl. Tertulliani.* I : *Ad Martyras* ; II : *Ad nationes*, Turnhout, 1953. Voir mon compte-rendu, *Rev. de Phil.*, 1954, p. 154, et celui de P. Courcelle, *Rev. des Ét. lat.*, XXXI, 1953, p. 459. La *Rev. de Phil.* n'en a pas reçu d'autres.

gigantesques seront-elles terminées? M. Jülicher a bien publié, en 1938 et 1940, les *Évangiles* de Marc et Mathieu, selon l'Itala ; mais il semble s'être arrêté là[1]. D'autres textes ne figurent que dans les *Monumenta Germaniae*, ou dans le *Recueil des Conciles* de Mansi. Enfin, il y a quantité d'éditions de textes séparés, comme le *De anima* de Tertullien par Waszink, la *Passio Sanctarum Perpetuae et Felicitatis* par Van Beek, les *Acta Andreae et Matthiae* par Franz Blatt, l'*Aduersus Nationes* d'Arnobe par Marchesi, la collection — arrêtée, semble-t-il — du *Florilegium Patristicum*, la Série latine de la collection « *Sources chrétiennes* », etc. Certains ouvrages se présentent ainsi publiés avec toutes les ressources de la critique moderne — quelques-uns même avec une abondance de notes critiques ou explicatives décourageante et souvent inutile — pour d'autres, il faut encore recourir à Migne, c'est-à-dire à des reproductions d'éditions du XVI^e^, XVII^e^ ou XVIII^e^ siècle, dont le texte est peu sûr. Parfois, un même texte est publié par plusieurs éditeurs, presque simultanément : par exemple, l'*Apologétique* de Tertullien, l'*Octavius* de Minucius Felix ou le *De errore profanarum religionum* de Firmicus Maternus, qui ont été fort à la mode dans ces dernières années. Faire un tri entre tous ces documents disparates et savoir arrêter son choix n'est déjà pas une mince besogne.

Voilà pour le matériel. Maintenant, comment l'interpréter?

La question même du titre de l'ouvrage était épineuse. Fallait-il adopter l'expression « *Dictionnaire du latin chrétien* »? On sait que la thèse de l'existence d'une « *altchristliche Sondersprache* » a été soutenue avec vigueur d'abord par Mgr Schrijnen, qui a consacré à la *Charakteristik des Altchristlichen Latein* le premier fascicule de la collection *Latinitas Christianorum Primaeva*, fondée par lui (Nimègue, 1932), collection qui a cessé rapidement de paraître. Après lui, la thèse a été reprise et défendue par ses disciples, notamment par M^lle^ Christine Mohrmann, qui continue de s'en faire le champion le plus ardent et le plus tenace — notamment dans les *Vigiliae christianae* — depuis 1932, où elle publiait déjà un volume intitulé : *Die altchristliche Sondersprache in den Sermonen der hl. Augustin*, suivi, en 1937, des *Studien zur Syntax der Briefe des hl. Cyprian*, en collaboration avec Mgr Schrijnen[2]. Mais, malgré le talent et la conviction de ses défenseurs, la thèse est loin d'avoir été admise unanimement et sans restriction : il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de « langue spéciale » chrétienne. Il n'y a pas de phonétique, de morphologie, de syntaxe spécifiquement chrétienne : les phénomènes de cette nature que l'on constate chez les auteurs chrétiens se retrouvent chez les auteurs profanes contemporains, Svennung les signale aussi bien chez Palladius que Bonnet et Löfstedt dans Grégoire de Tours ou dans Égérie ; on les trouve chez les *Gromatici* ou dans la *Mulomedicina Chironis* et dans les inscriptions de basse époque ; Rönsch l'avait déjà bien marqué dans son livre *Itala u. Vulgata*, dont la première édition a paru en 1869. Mais il y a un vocabulaire de la langue chrétienne, qui contient un certain nombre d'emprunts au grec, souvent sous la forme de transcriptions littérales, des néologismes ou d'anciens mots pris dans des acceptions nouvelles, où l'on trouve l'influence du modèle grec, lui-même parfois copié sur l'hébreu. Il ne pouvait pas en être autrement, à des croyances nouvelles, il fallait créer des moyens d'expression appropriés : j'ai un peu honte de redire de telles banalités ; mais il est nécessaire de dissiper certaines confusions, et les erreurs,

1. Note de correction. — M. Jülicher vient de publier l'*Évangile de Luc* ; mais je n'ai pas encore eu le temps de lire le volume.

2. Cf. Chr. Mohrmann, *Latin vulgaire, latin des chrétiens*, Paris, Klincksieck, 1952 ; *La latinité chrétienne et le problème des relations entre langue et religion*, Paideia, VIII, 1953, p. 241-256.

à force d'être répétées, finissent par prendre aux yeux de certains l'aspect spécieux de vérités. Dira-t-on que Cicéron et Lucrèce, pour répandre à Rome la connaissance de la philosophie grecque, ont créé une *philosophische Sondersprache*? Pourtant, dit Lucrèce,

Nec me animi fallit Graiorum obscura reperta
Difficile inlustrare Latinis uersibus esse,
Multa nouis uerbis praesertim cum sit agendum
Propter egestatem linguae et rerum nouitatem[1].

Le dira-t-on aussi de Celse, de Vitruve, voire de Pline l'Ancien? On a trop souvent tendance à confondre langue et vocabulaire : la langue est un système cohérent ; quand le système change, la langue se détruit ; c'est ce qui s'est produit pour le passage du latin aux langues romanes. Le vocabulaire, lui, est un assemblage composite, formé d'apports de provenance, de date, d'extension, de durée diverses, susceptible de s'enrichir ou de s'appauvrir de mille façons, sans que ces changements affectent l'aspect fondamental de la langue : les apports germaniques n'ont pas modifié le caractère roman du français, pas plus que les emprunts au français n'ont altéré le caractère germanique de l'anglais. J'ajoute qu'il serait bien étonnant que les écrivains chrétiens, qui étaient avant tout des propagateurs de leur foi, eussent choisi un moyen d'expression peu accessible ou même inintelligible à ceux qu'ils voulaient convertir[2]. Enfin, rien n'est plus contestable que l'idée de l'unité d'une langue chrétienne. Chaque texte, chaque auteur, chaque époque a sa physionomie propre. Les traducteurs des Évangiles suivent scrupuleusement le texte grec, dont ils reproduisent de leur mieux la simplicité ; Tertullien n'écrit pas comme saint Jérôme, ni Lactance comme Arnobe, et le saint Augustin des *Sermons* ou du *Psaume abécédaire* ne ressemble pas à celui de la *Cité de Dieu*, ni celui des *Confessions* à celui du traité *De spiritu et littera*. Si le latin de la *Peregrinatio Egeriae* et celui du Grégoire de Tours ont des traits communs, ce n'est pas parce que Égérie (?) et Grégoire sont chrétiens, mais parce qu'ils ont à peu près la même culture. En réalité, en dehors de termes qui appartiennent en propre à l'Église, et qui concernent aussi bien la foi que le rite, l'organisation spirituelle et matérielle, rien n'est plus difficile à tracer que les limites entre le latin des auteurs chrétiens et celui des auteurs profanes contemporains. M. Blaise, après bien d'autres[3], croit y trouver plus qu'ailleurs une recherche de l'affectivité ; mais « cette originalité — reconnaît-il — est plutôt d'ordre stylistique. Ce qui fait du latin qui nous occupe une langue toute différente du latin classique, c'est que l'on y sent circuler comme une chaleur nouvelle[4]. La néces-

1. Lucrèce, I, 136-139.

2. On sait que saint Augustin revendique le droit d'utiliser la *sermo popularis*, même s'il doit encourir le blâme des grammairiens, pour se faire mieux comprendre de ses humbles auditeurs : *Os... quod vulgo dicitur ossum... Sic enim potius loquamur* : MELIUS EST REPREHENDANT NOS GRAMMATICI QUAM NON INTELLIGANT POPULI (*Enarr. in psalm.*, 130, cap. 20).

3. Notamment après Otger Janssen, O. F. M., auteur d'un ouvrage sur *L'expressivité chez Salvien de Marseille*, Nimègue, 1937. Il avait, du reste, borné son étude à « l'usage de quelques particules dans le latin chrétien » et n'en a publié qu'une première partie : « Les adverbes ». *Parturiunt montes...*

4. Cette affirmation est loin d'être vraie pour tous les auteurs et pour toutes les œuvres. Là encore on a étendu indûment à toute la « latinité chrétienne » un caractère qui n'appartient qu'à certains textes de cette immense et composite littérature. Comparant Lactance à Arnobe, dont il passe pour être le disciple, R. Pichon, dans son *Histoire de la littérature latine*, p. 768, remarque que « d'humeur plus paisible, il disserte plus qu'il ne combat et quitte

sité de traduire, dans le langage, des réalités spirituelles, le désir de les faire comprendre même aux plus humbles, en s'appuyant sur des réalités concrètes, ont provoqué une extraordinaire floraison d'expressions figurées ; l'amour de Dieu, l'amour des hommes ont suscité un égal développement des expressions affectives. Voilà les deux principales caractéristiques du latin des chrétiens » (Préface, p. 8). Ce qui le conduit à ajouter aussitôt ce correctif : « Évidemment, il n'y a pas, à proprement parler, une langue chrétienne uniforme. » Et plus loin : « Malgré tout, certains textes comme ceux de la Bible, certains auteurs, comme saint Cyprien, saint Augustin, saint Jérôme, incessamment lus et recopiés, ont contribué à la formation d'*une sorte de langue chrétienne commune*[1], dont l'influence s'est fait sentir jusqu'à la fin du Moyen Age ». Mais alors, peut-on vraiment parler de « langue »? Et dans quel vague sommes-nous !

Le Dictionnaire de M. Blaise comprend donc un mélange de mots appartenant à la latinité impériale et au bas latin, sans rien de proprement chrétien, et de mots qui appartiennent plus spécialement à ce vocabulaire, soit par leur forme, soit par leur sens[2]. Naturellement, la première catégorie est de beaucoup la plus nombreuse ; mais rien dans la typographie ne permet de distinguer les uns des autres, et peut-être la distinction n'était-elle pas toujours possible. « Ne figurent pas dans ce Dictionnaire, nous dit l'auteur, les termes classiques employés par les auteurs chrétiens sans aucune différence de sens. De même, dans chaque article, on ne fait pas état des sens purement classiques. » Voilà qui m'inquiète un peu. Ce principe est-il toujours observé? En fait, on trouve dans le Dictionnaire quantité de mots purement classiques, et dont le sens n'a pas été modifié. Pour prendre un exemple au hasard, si je lis l'article *caput*, p. 132, je constate : 1° que le mot est donné comme classique (cl.), 2° que les sens : 1. *tête*, 3. *tête, chef*, 4. l'*essentiel*, le *principal, ce qui est capital* ; 5. *origine, source* ; 6. *fondateur, auteur* ; 7. *extrémité*, sont aussi considérés comme classiques (cl.). Seuls donc seraient du latin chrétien les sens : 2. (symb.) la *tête* (le *Christ*) ; 8. *commencement, début* ; 9. *tête de bétail* ; 10. c(omme) *capitulum, passage détaché*. Sans doute les sens « classiques » sont-ils illustrés d'exemples pris dans des auteurs chrétiens, mais, dans le sens 1, est-ce que les expressions définies : « *caput mouere, Eccli.*, 12, 19 ; 13, 8, hocher la tête (en signe de mépris, de joie du mal) ; *iussit caedi capite*, Pass. Rvf., p. 445, il ordonna de la décapiter ; *capite minutus est*, Ambr., *Tob.*, 10, 36, il est décapité (métaph.), c'est un homme perdu (celui qui est aux mains des usuriers) », relèvent uniquement de la latinité chrétienne? Encore avons-nous là un mot à sens multiples, dont on peut, à la rigueur, relever certains emplois « chrétiens » ; mais, pour bien d'autres, aucune différence n'apparaît entre l'usage classique et profane et l'usage « chrétien » ; ainsi pour *acerbus* ; le sens de « non encore nubile », *acerba uirgo*, que lui donne Tertullien, *Virg. uel.*, 11, est déjà dans Varron, *Men.*, 11, *maiores nostri uirginis acerbae auris ueneriis uocabulis imbui noluerunt*. D'autre part, « l'omission des termes classiques » ne risque-t-elle pas de créer une ambi-

le ton âpre de la polémique pour le style tranquille de la dissertation », sauf, toutefois, dans le *De mortibus persecutorum*, mais il n'est pas sûr que cet opuscule soit de Lactance. Faut-il rappeler que la plupart des grands écrivains chrétiens ont passé par l'école des rhéteurs, s'ils n'ont pas été des rhéteurs eux-mêmes, et que leur modèle, avoué ou non, reste toujours Cicéron?

1. C'est moi qui souligne cette partie du texte.

2. Outre les pages que M. Bonnet a consacrées au vocabulaire dans *Le latin de Grégoire de Tours*, l. II, p. 191-328, on peut consulter l'étude que j'ai faite du *Vocabulaire de la « Peregrinatio Egeriae »* dans *Aspects du vocabulaire latin*, p. 199-219, et l'article sur les *Mots grecs dans la « Peregrinatio Aetheriae »* que j'ai publié dans *Emerita*, 1952, p. 284-307.

guïté et de donner du latin chrétien une image incomplète? En constatant l'absence de tel mot d'usage classique, le lecteur sera en droit de se demander s'il ne figure pas dans le Dictionnaire simplement parce que classique, ou parce que le « latin chrétien » l'ignore. — Mais alors, objectera M. Blaise, c'était me condamner à grossir démesurément le Dictionnaire et à y faire figurer presque tout le vocabulaire latin. — Sans doute, et cela confirme l'observation que je faisais plus haut sur la difficulté de délimiter exactement le « latin des auteurs chrétiens » et sur la conception fausse de cette notion : on peut concevoir un lexique des termes techniques du latin chrétien qui se bornerait aux mots spéciaux, ou aux sens spéciaux donnés à certains termes, emprunts directs, calques sémantiques, en marquant la part qui revient à chaque écrivain, et en signalant la fortune de chaque mot, les limites de son emploi, la date probable de son apparition, sa rareté (les hapax, par exemple, que M. Blaise ne signale pas spécialement) ou sa fréquence, son extension, son caractère savant ou populaire, son apparition, sa place et son développement dans la liturgie ou la hiérarchie ecclésiastique[1]. Mais un « Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens » se voit condamné, s'il veut répondre exactement à son titre, à n'être qu'un dictionnaire du vocabulaire de la latinité impériale et du latin tardif, avec tout ce qu'il comprend de mots anciens et classiques toujours en usage, de néologismes appartenant à la langue commune, de néologismes plus spécialement chrétiens, et dont ne seront absents que quelques termes confinés chez les auteurs techniques, par exemple médecins, botanistes, arpenteurs ou grammairiens ou juristes. D'autre part, les « auteurs chrétiens » ne s'enferment pas étroitement dans la littérature religieuse : Grégoire de Tours est aussi bien l'auteur de l'*Historia Francorum* que des *Libri octo miraculorum*, et Isidore de Séville a composé, sans compter ses livres d'histoire, les *Libri Originum*[2] et les *Differentiarum libri* à côté de ses nombreuses *Quaestiones* sur les textes bibliques. Pour ne prendre que ce dernier, est-il légitime de faire figurer dans le *Dictionnaire du latin des auteurs chrétiens* les mots dont Isidore donne l'étymologie dans ses *Origines*, ou ceux dont il essaie de déterminer le sens dans ses *Differentiae*, et qu'il ne prend nullement à son compte? Aussi, M. J. A. Baxter, dans un article intitulé : *Spiramen. A specimen article*, paru dans l'*Archiv. Latin. Med. Aeui* (*Bulletin Du Cange*), XXIII, 1953-1954, p. 13-18, recommande-t-il, entre autres choses, pour la rédaction d'un lexique de la basse latinité, de ne pas faire de distinction entre textes chrétiens et païens, cette distinction lui apparaissant souvent injustifiée.

Ces réserves faites sur le principe même du Dictionnaire, il est juste de reconnaître qu'à l'usage il rendra service. Il faudra le ranger à côté du *Glossaire* de Souter, et tous deux, se complétant mutuellement, suppléeront, au moins dans une certaine mesure, à la partie manquante du *Thesaurus*, que nous ne sommes pas près de voir paraître[3]. Certains articles, faits du point de vue « chrétien » ou théologique, et dans lesquels on devine l'intervention d'un « docteur de la loi », comme M. Henri Chirat, ont un aspect qui les différencie nettement des articles correspondants des dictionnaires généraux de la langue latine, par exemple *benedīcō*

1. Tels sont, par exemple, le *Kirchenlateinisches Wörterbuch* de Slemmer (2e éd., Limburg, Steffen, 1926) et le *Praktisches Handbuch zur Erlernen der lateinischen Kirchensprache* de B. Bauer (Rottenburg, Bader, 1928).

2. M. Blaise cite les *Origines* d'après Migne. Mieux aurait valu utiliser l'édition donnée par W. M. Lindsay à Oxford.

3. Je rappelle que les lettres A B C D E F G H sont achevées ; la lettre I en est à *inhorresco*, la lettre M à *misereor*. Les autres lettres ne sont pas entamées et l'*Onomasticon* en est resté à *Donusa* (cela depuis 1923). Pour prendre un exemple du secours que le Glossaire de

et son groupe, *confessor*, *-siō* ; *Deus*, II, « ordin. déterminé dans Tertullien pour le distinguer de la divinité païenne », avec des exemples caractéristiques ; *diēs* ; *eulogia* (= εὐλογία), *grātia* ; *missa*, dont les exemples donnés précisent l'étymologie ; *mystērium*, *pascha*, *praefātiō*, *refrīgerō* (= ἀναψυχῶ) *refrīgerium* ; *sacerdōs*, *sacrāmentum*, *spīritus* et ses dérivés ; *statiō*, *substantia* et *subsistentia*, *symbolum* ; *tropaeum* (= τρόπαιον). C'est dans des mots de ce type que résident le vrai mérite et la raison d'être de ce Dictionnaire. Certaines indications sont suggestives, mais insuffisantes, à mon gré : ainsi, s. u. AMOR : « 4. amitié spirituelle, affection, charité, amitié chrétienne : *amorem in te nostrum*, P. Nol., *Ep.*, 6, 2 ; 17, 1 ; *a. fraternitatis*, 1 *Petr.*, I, 22 (φιλαδελφία ; mot rendu ailleurs par *caritas fraternitatis*, *Rom.*, 12, 10, car le mot *amor* est rare en latin biblique) ». Cette dernière remarque est juste, mais aurait pu être précisée ; l'aversion des auteurs chrétiens pour *amor* a son pendant en grec, où les mêmes auteurs, conformément, du reste, à l'usage de la κοινή égyptienne[1], préfèrent ἀγάπη à ἔρως, trop sensuel, et l'influence du grec est ici évidente. Cette influence aurait dû être marquée plus souvent et avec plus de force : le christianisme romain, importé en Italie par des Juifs hellénisés ou par des Grecs, est tout entier imprégné de grec, et son vocabulaire aussi ; « sa littérature est une littérature de traduction ou d'adaptation », dit M. Blaise lui-même ; on ne le voit pas toujours assez dans son Dictionnaire[2]. De même, on aurait trouvé quelques statistiques, comme en donne parfois le *Thesaurus* pour des synonymes, quelques dates fixant la première apparition du mot, l'indication des hapax, comme je l'ai déjà signalé. L'impression est très correcte et le livre d'un aspect plaisant. En ce qui concerne l'indication de la quantité des voyelles, elle ne figure que dans les « radicaux », non dans les « suffixes » ; cette discrimination est contestable, et, du reste, elle n'est pas toujours observée : par exemple, il eût fallu noter l'*ā* initial de *ānularis* « de bague », qui est imprimé comme *anula*, *anulla* « vieille femme » ; l'*ā* de *clauis* est noté, mais non celui de *clauiger* ou de *clauo* ; *imus* n'a pas de *ī*, ni *dico* dans *maledico*, p. 509, malgré *dīco*, p. 259 ; *adiuro*, *duco*, *-ere*, n'ont pas de *ū* ; mais *adiuuo* en a un qu'il ne mérite pas ; *nūbēcula* a un *e*, mais non *nūbes* ; l'*ā* de *palāsea*, *plāsea* est arbitraire ; le mot ne figure que dans Arnobe, 7, 24, et la quantité nous en est inconnue, comme l'origine ; etc. On sait que M. Blaise, qui, tout d'abord, n'avait pas songé à marquer les quantités, ne l'a fait qu'après coup, et sans grande expérience. Ce n'est pas un philologue de carrière ; le critique professionnel s'en aperçoit à maint détail[3]. Il a travaillé seul, dans des conditions difficiles ; les quelques imperfections qu'on peut relever dans son livre ne peuvent diminuer son mérite, ni faire oublier les services qu'il rendra.

A. ERNOUT.

Souter peut apporter au Dictionnaire, je citerai l'article : « *pariatoria*, *-ae* » (*pariare*, régler), règlement définitif (fig.) : *p. plenaria passionum omnium non erit, nisi cum saeculum finitum erit*, Avg., *Psalm.*, 61, 4, la mesure de toutes les souffrances ne sera complète qu'à la fin du monde (voir à *desum*, col. 1, 24). A lire M. Blaise, on est amené à croire que *pariatoria* dérive directement de *pariare*. Or, Souter révèle l'existence de *pariator*, « one who settles an account » (Pavl., *Dig.*, 35, 1, 81 ; *C. I. L.*, 6, 33840), sur lequel a été formé *pariatorius*, *-a*.

1. Cf. A. Ceresa Gastaldo, Ἀγάπη *nei documenti estranei all' influsso biblico*, *Riv. di Fil. et d'Istru. class.*, XXXI, 1953, p. 347-356.

2. Par exemple, il note la graphie *chāritas* sans signaler qu'elle traduit évidemment l'influence du gr. χάρις.

3. Par exemple, M. Blaise attribue à Plaute le verbe *pausō* « cesser » ; mais Plaute ne connaît que le substantif *pausa* : en fait de verbe, il n'a que l'impératif grec παῦσαι, *Trin.*, 182, leçon de A, altérée en *pausa* dans les manuscrits palatins ; quant à *pausa*, sa présence chez Plaute (4 ex. dans le *Lexicon* de Lodge) interdit d'en faire un mot « poétique et post-classique » ; c'est un mot technique, venu sans doute par la marine.

Ed. Delebecque, *Euripide et la guerre du Péloponnèse* (*Études et Commentaires*, X). Paris, Librairie Klincksieck, 1951 ; in-8°, 489 p.

Il y a déjà plus d'un siècle, en 1844, Henri Weil étudiait dans sa thèse les liens de la tragédie grecque avec les affaires publiques, et l'abondante bibliographie de M. E. Delebecque montrera au lecteur que, depuis cette époque, de fort nombreuses études ont été consacrées à cette question. Mais, alors que ces études se limitaient, le plus souvent, à des points particuliers, la présente enquête s'étend sur l'œuvre entière d'Euripide considéré dans ses attaches avec le réel et dans l'évolution de sa pensée politique qui est, d'ailleurs, très nuancée, car ce poète, loin d'être un doctrinaire, s'exprime plutôt en fonction de la marche changeante des événements. On n'a que trop accordé de crédit à la légende qui le représente méditant et composant dans la solitude de la grotte de Salamine ; cette grotte, du moins, n'avait rien d'une « tour d'ivoire », où il se fût retranché du monde extérieur. Doué d'une sensibilité profonde, le tragique ne pouvait rester indifférent à la grande tragédie contemporaine, celle de la guerre du Péloponnèse, dont M. Delebecque a cherché à déceler les échos ou les reflets à travers le voile de l'affabulation mythique ; il a voulu recueillir dans les drames fictifs du théâtre tout ce qui pouvait rappeler le drame alors vécu et souffert, les allusions, les souvenirs qui reprendront plus de force et de couleur dans l'ambiance de l'histoire ; il s'est proposé, également, de suivre les fluctuations du poète au cours de cette longue épreuve qui a bouleversé le monde grec et qui a eu pour tous, vainqueurs comme vaincus, tant de conséquences funestes. Aussi bien dans le domaine historique que dans le domaine littéraire, l'auteur s'est livré à des recherches étendues et il a su tirer de sa documentation considérable une synthèse bien construite, juste dans son inspiration générale et présentée sous une forme agréablement vivante, quoique, parfois, un peu trop spontanée.

* * *

L'ouvrage, logiquement construit, se divise en trois grandes parties, dont la première, d'ordre méthodologique, est un exposé des critères permettant de repérer les diverses espèces d'allusions aux faits ou personnages historiques, et nous adhérons volontiers à la doctrine, sauf en ce qui touche à certaines considérations risquées, pensons-nous, sur les allusions dites *ex silentio*. Puis vient le corps principal du livre où sont étudiés, en autant de chapitres, les dix-huit drames conservés, datant de la période de guerre, depuis *Médée* (431) jusqu'aux *Bacchantes* (405). Si M. Delebecque compte dix-huit drames, c'est que, sans exclure le *Cyclope* satyrique, il range dans sa liste le *Rhésos* dont il admet l'authenticité à la suite de R. Goossens et de M. Grégoire ; il l'admet, comme eux, pour des motifs tirés précisément des allusions historiques, opinion qui reste, nous semble-t-il, incertaine, mais dont la discussion ne saurait figurer ici. Enfin, l'auteur retrace, dans une partie conclusive beaucoup plus brève, les *Époques de la pensée* du poète, époques et *variations*, pourrait-on ajouter, puisqu'il faut nous garder d'imaginer, comme « abstrait hors du temps, un philosophe humanitaire et pacifiste ». Euripide, nous dit-on encore, dépend étroitement des événements et il émet, selon les circonstances, des idées diverses ou même contradictoires, ce qui, aussi bien, ne doit pas le faire taxer d'une inconséquence qui n'est autre que celle de la vie.

* * *

Nous ne pouvons, naturellement, accompagner M. Delebecque dans son examen

des dix-huit pièces, qui est si riche et si détaillé. Bornons-nous à souligner que tous ces drames ont été replacés dans leur cadre historique avec beaucoup d'application et de science et que, si tels rapprochements avec les faits sont parfois discutables, il n'est aucun de ces chapitres qui ne puisse aider par quelque côté à une plus entière compréhension des œuvres. — I. Rappelons, par exemple, l'analyse du sentiment de patriotisme athénien dans *Médée* avec, peut-être, le désir d'un rapprochement à l'égard de Trézène, point d'accès rapide et commode vers Argos. — II. La tendance antiargienne des *Héraclides* trouve une explication dans la neutralité en « trompe-l'œil » d'Argos, d'où découlerait aussi le rappel de la dette de reconnaissance envers Athènes. — III. Dans l'*Héraclès* se traduit à la fois une rancune contre la patrie de Lycos, l'Eubée, où l'expédition de 424 a été peu satisfaisante, et de la bienveillance envers ceux des Argiens qui penchent vers Athènes dans une cité dont l'adhésion unanime est toujours souhaitée. — IV. Faisant descendre la date d'Andromaque jusqu'en 422, l'auteur rapporte les violentes imputations contre la mauvaise foi spartiate à l'inobservation de la trêve d'un an (423) et aux provocations à la révolte de Scioné et de Mendé ; quant aux menaces du roi Ménélas contre la cité « naguère amie » de Sparte, elles s'adresseraient, non point à Argos, comme on le dit généralement, mais à Mantinée, qui, en 423, se montrait nettement hostile à la cause lacédémonienne. — V. La trace profonde et durable de la bataille de Délion et de l'odieuse obstination des Thébains à ne pas rendre les morts est mise en pleine lumière dans l'étude des *Suppliantes*, et si M. Delebecque ne date la pièce, comme P. Masqueray, que de 420, c'est qu'il y voit aussi la marque d'une situation sensiblement postérieure à la défaite, un effort pour parer au rapprochement d'Argos avec Sparte et Thèbes et pour attirer la cité dans l'orbe athénienne conformément à une idée politique d'Alcibiade qui va aboutir au pacte à quatre de 420. — VI. Tout à la gloire d'Athènes et de l'Ionisme, le drame d'*Ion* respire l'optimisme patriotique né des succès d'Alcibiade dans l'été de 419, et ce sont des raisons politiques plus que littéraires qui ont fait transporter l'action à Delphes, au lieu d'Athènes comme dans la *Créuse* de Sophocle. — VII. L'horreur de la guerre, si sensible dans les *Troyennes*, est probablement une conséquence des atrocités de Mélos et, en y dénonçant l'iniquité de toute entreprise de conquête, le poète cherche sans doute à prémunir ses compatriotes contre les dangers d'une expédition en Sicile. — VIII. Dans *Iphigénie en Tauride*, il n'est dit que du bien d'Argos, qui avait décidé, en 415, de s'allier avec Athènes contre la Sicile ; Phoibos, d'ailleurs, a chargé Oreste, acquitté par l'Aréopage, d'une mission proprement athénienne en lui prescrivant de porter la statue d'Artémis à Braurôn. Cet échange de bons offices correspondrait assez bien à la situation d'août 414, où Athènes a rompu la paix de Nicias pour secourir les Argiens menacés par Sparte. — IX. L'insistance d'Euripide à souligner la localisation d'*Électre*, localisation d'où résultent, d'ailleurs, certaines invraisemblances, s'explique dans doute par le désir de rappeler la conquête sur Sparte, par Argos, d'un canton de la Thyréatide. — X. En illustrant la vanité de toutes les guerres dont celle d'Ilion, déchaînée pour une ombre, fut le prototype, la tragédie d'*Hélène* prône la paix nécessaire et tend à favoriser un rapprochement avec Sparte, après le désastre de Sicile. — XI. Les *Phéniciennes* accusent le même pacifisme, ce qui est bien explicable, si l'on songe qu'en 411, Agis avait poussé jusque sous les murs d'Athènes, et l'on croit sentir également dans la pièce une certaine propagande en faveur du rappel d'Alcibiade exilé comme Polynice. — XII. Si *Iphigénie à Aulis*, drame essentiellement psychologique, dénote une animosité extraordinaire contre les Barbares, il y a là, semble-t-il, un reflet de l'inquiétude soulevée par la politique de Cyrus le Jeune, dont les subsides permettent à Lysandre de débaucher les équipages ioniens d'Alcibiade, et le « bellicisme » de cette tragédie corres-

pond à l'entrée en scène de la Perse sur le théâtre de la guerre en un moment où tout indique que Sparte, par haine d'Athènes, est prête à faire cause commune avec le Grand Roi.

Pour ne pas m'en tenir à ces exemples fragmentaires empruntés à divers chapitres et afin de donner une idée moins incomplète de ce que nous apporte l'ouvrage, j'insisterai sur un des chapitres les plus intéressants, le chapitre VI consacré à *Hécube*. Si l'unité de cette tragédie est incontestable, puisqu'elle réside dans la douleur maternelle d'une héroïne successivement frappée par la mort atroce de ses deux derniers enfants, le drame est composé de deux épisodes de caractère et de portée bien différents. Conséquence de la guerre et résumant toutes ses horreurs, l'évocation du sacrifice de Polyxène correspond aux tendances pacifistes du poète vers la fin de 424, après le désastre de Délion, l'année même où un recensement de la population d'Athènes montre que la cité a perdu environ, depuis 431, la moitié de ses citoyens. Visiblement ménagée dans *Hécube*, Sparte est sous le coup du désastre de Sphactérie ; elle n'a pas moins besoin de paix, et l'on peut dire que la pièce est orientée vers la trêve qui sera signée en mars 423 entre Athènes et Lacédémone. Mais d'où vient que, à Polyxène, cette première victime bien connue par le cycle troyen, va s'en ajouter une autre dont le meurtre, s'il n'accable pas moins une mère infortunée, est resté, jusqu'à Euripide, infiniment moins notoire et même, peut-on dire, inconnu? C'est ici que M. Delebecque, adoptant et précisant les suggestions de R. Goossens, déjà reprises par M. Grégoire, fait succéder l'histoire à la légende pour expliquer la donnée du meurtre de Polydore par Polymestor, épisode qui, à partir du vers 657, forme la seconde moitié du drame. Polydore n'est pas le fils d'Hécube dans l'*Iliade* ; quant à Polymestor, il n'en est fait mention chez aucun auteur, et il se pourrait fort bien que sa personne et tout ce qui le concerne fût de l'invention d'Euripide. Au lendemain de la chute d'Amphipolis (424), l'attention publique est fixée vers le Nord, où la carence de Seuthès, successeur et, peut-être, assassin de Sitalcès (voir *infra*, n° 4), a grandement facilité le succès de l'adversaire ; sans doute l'énigmatique Polymestor n'est-il qu'un avatar du nouveau prince, et, en stigmatisant ce personnage imaginaire, « l'assassin de Chersonnèse, le traître, l'allié infidèle et cupide », le poète atteint Seuthès, le Barbare instable et inquiétant, déserteur de la cause athénienne, à la fois meurtrier et félon. Sous la pression des événements qui venaient de donner à la Thrace un regain d'actualité, Euripide a innové audacieusement et juxtaposé en hâte, au sacrifice de Polyxène, un épisode dont la suture imparfaite bouleverse l'économie intérieure du drame. Alors que, en effet, toute sa première partie est manifestement localisée sur la rive asiatique de l'Hellespont, la seconde se déroule en Chersonnèse de Thrace, l'armée se trouvant transportée d'Asie en Europe, comme d'un coup de baguette magique. Bien distinctes pour chacune des deux parties, ces deux localisations sont, en revanche, mélangées et confondues dans le prologue qui a dû être composé ou refait après coup, en même temps qu'ont été insérés, en 428 sqq., les quelques vers qui sont les seuls à annoncer, dans l'épisode de Polyxène, celui du crime et du châtiment de Polymestor.

* * *

C'est sur la base de cet examen particulier de chaque tragédie que M. Delebecque retrace les aspects successifs de la pensée politique du poète. La seule chose qui ne varie pas chez lui, c'est la force de son sentiment hellénique, l'idée de la prééminence des Grecs sur le Barbare et, surtout aux périodes où il s'inquiète pour sa patrie d'un péril thrace ou d'un péril perse, le regret des discordes et le désir de

l'union entre Hellènes. Cette union est un idéal, mais, dans la réalité, il juge plus ou moins favorablement les diverses cités à mesure que se déroule la guerre. Si la Thessalie est toujours, de sa part, l'objet de mentions flatteuses, Euripide se montre hostile à Argos pendant l'époque de sa neutralité suspecte, puis il adhère à la politique de rapprochement qui fut surtout celle d'Alcibiade. Sauf dans *Médée* et dans les *Troyennes*, Corinthe ne lui inspire en général qu'un ressentiment assez discret, et Thèbes demeure assez effacée dans son œuvre jusqu'au moment où l'affaire de Délion suscite, dans les *Suppliantes*, une vive animosité ; en revanche, il la ménage dans les *Phéniciennes*, parce que, après 415, le poète devient plus soucieux de paix. En ce qui touche Sparte, « cheville ouvrière de la guerre contre Athènes », l'hostilité d'Euripide est beaucoup moins continue et virulente qu'on ne le dit généralement. Certes, elle éclate dans *Andromaque*, après la rupture de la trêve d'un an, mais on ne trouvera plus qu'un vers, dans les *Suppliantes*, pour la proclamer « cruelle et riche en perfidies ». Pendant la guerre de Sicile, il se montre fort réservé envers elle et, après la catastrophe, dans *Hélène*, toute son inspiration lui est favorable, car il souhaite visiblement un accord. En somme, loin de la maudire toujours, le poète reste, en général, d'une extrême prudence envers elle, et il la flatte même ou la ménage selon les nécessités du moment. Jusqu'à la paix de Nicias, Euripide s'affirme l'ennemi de Delphes qui laconise, et dans *Andromaque*, en particulier, il exprime son aversion à l'égard de Phoibos avec la même vivacité qu'à l'égard de Lacédémone. Avec *Ion*, sa pensée se transforme, l'oracle ayant mis, depuis la paix, une sourdine à son laconisme, ét il ne serait pas impossible de croire que ce drame, foncièrement optimiste, traduisît certaines visées ou, du moins, certains espoirs d'Athènes du côté de l'oracle panhellénique. Mais, comme en témoignent les tragédies suivantes et notamment *Électre*, le poète ne s'est pas rallié pour toujours et, malgré *Iphigénie en Tauride*, qui est, dans l'ensemble, favorable au dieu « dont les ordres sont conformes aux intérêts athéniens », sa foi demeure épisodique. Aussi bien est-il excessif de parler d'une « foi » et de reprendre, après Zielinski, l'idée d'une conversion religieuse. En réalité, Euripide s'avère incroyant ou croyant, louangeur ou critique, selon que la divinité delphique apparaît, ou non, propice aux ennemis d'Athènes, et sa foi, s'il en est une, est une foi d'inspiration politique. Notons, enfin, que le panhellénisme dont nous parlions plus haut n'a jamais offusqué chez le poète un sentiment profond, inné, de vif patriotisme athénien. *Médée*, *les Héraclides*, *les Suppliantes*, *Ion* sont particulièrement significatifs à ce point de vue, mais on doit noter, par contre, dans le reste de l'œuvre, quelques réserves sur les rigueurs de la domination athénienne, et l'admiration pour Athènes s'estompe dans les drames datant des périodes où la guerre semble s'éterniser sans espoir.

Alors que les sentiments du poète à l'égard des divers États se modifient, comme on vient de voir, au cours des événements, il y a chez lui, en revanche, un certain nombre de tendances politiques profondes, dont l'expression ne varie guère et qu'on peut, selon notre auteur, résumer ainsi : la première est sa haine de la tyrannie incarnée, par exemple, dans Eurysthée à Argos, ou dans l'usurpateur Lycos à Thèbes. Quant au gouvernement de son choix, c'est un mélange assez curieux de certains régimes légendaires et de celui de l'Athènes contemporaine, une sorte de compromis dans lequel il faut peut-être voir ce qui est, à ses yeux, le régime idéal, soit une monarchie ou dyarchie tempérée comme dans les *Héraclides*, soit une pseudo-démocratie comme dans les *Suppliantes* ou, encore, cette démocratie de nom dont parle Thucydide et qui est, en fait, le gouvernement du citoyen le plus qualifié. Au fond, semble-t-il, « l'éloge de la démocratie par ce prince éclairé qu'est Thésée s'applique au régime de Périclès ». Nous voyons cet idéal confirmé chez lui par son aversion profonde envers les démagogues et ses allusions critiques à la

démocratie réelle qu'il a eu sous les yeux après la disparition du grand homme dont il déplore certainement la perte au dénouement d'*Hippolyte*. En revanche, quoi qu'on en ait dit parfois, certaines allusions le montrent plutôt sévère pour les insuffisances du vertueux Nicias, et s'il est un autre homme politique d'Athènes qui l'ait séduit quelque temps, c'est de préférence Alcibiade, dont il a sans doute souhaité le retour, mais qui l'a finalement déçu. En résumé, au point de vue du régime idéal, Euripide se rapproche souvent de Thucydide et d'Aristophane, et il en est de même en ce qui touche ses idées dominantes sur la guerre et sur la paix.

Qu'il ait été ou non lui-même un combattant, Euripide s'est intéressé dans son œuvre à la description des batailles, aux questions d'armement et de tactique, et il y a, semble-t-il, dans les *Suppliantes*, un souvenir circonstancié de la bataille de Délion et des fautes qui y furent commises. Mais, ce qui le sollicite par-dessus tout, c'est la philosophie de la guerre. S'il ne la condamne pas dès l'abord, et s'il y voit parfois, au début, une école d'endurance et de bravoure, le fait même que la tragédie s'attache souvent au sort déplorable des vaincus, se conjuguant avec les épreuves, les malheurs de sa propre patrie, le conduit vite à en faire ressortir les cruautés et les horreurs. Il en discerne les causes dans les passions humaines, l'ambition égoïste, la soif des honneurs et du gain, bref dans les égarements de la nature mortelle complice de la volonté des dieux. En général, pourtant, il ne semble pas croire à la fatalité des guerres, et puisqu'elles dépendent, au moins en partie, des erreurs des hommes, ne serait-il pas possible d'en empêcher le retour en éclairant, en améliorant ces derniers, ce qui contribuerait peut-être, aussi, à apaiser la divinité? Euripide, d'ailleurs, ne condamne pas en bloc toutes les guerres : s'il n'a pas cessé de stigmatiser l'esprit d'agression et de conquête, il distingue les guerres qui, dans leur principe, peuvent être justes, celles de résistance ou de protection des faibles, quand on a préalablement épuisé tous les moyens de conciliation. Son pacifisme, en somme, n'est pas inconditionnel, mais son « bellicisme », si l'on peut dire, ne l'est pas davantage et reste, lui aussi, dépendant des circonstances. Quand l'espoir décroît d'une solution rapide et heureuse, quand les dégâts et les pertes s'accumulent, il se fait le champion de la paix et se rapproche également sur ce point de son adversaire Aristophane.

La conclusion de M. Delebecque est qu'Euripide « n'apparaît donc pas comme un penseur abstrait de la vie contemporaine » et que « le plus tragique des poètes est un témoin passionné de son temps ». Alors que, dans la première partie de sa carrière, il ne semble avoir eu aucune préoccupation de l'actualité et s'être consacré entièrement au monde de la légende sans autre souci que d'en dégager comme des prototypes singulièrement dramatiques des sentiments et des passions de l'homme, « à partir de 431, la guerre semble dominer les autres problèmes dans l'œuvre d'Euripide ; en tout cas, elle les colore à peu près tous », empiétant ainsi plus ou moins « sur le terrain de la fantaisie poétique ». Aussi faut-il se garder de méconnaître, comme il arrive trop souvent, la valeur historique de son théâtre au point même que, dans certains cas où d'autres témoignages nous font défaut, telle de ses tragédies « mérite d'être considérée comme une source de l'histoire ».

* * *

Le moment est venu de nous demander si M. Delebecque est bien toujours resté dans la juste mesure et si quelques réserves ne s'imposent pas qu'on voudrait maintenant indiquer, ne fût-ce que pour garantir la sincérité des éloges qu'il nous paraît juste d'accorder à son œuvre si méritoire. Le sujet était extrêmement délicat, difficile, et l'ouvrage représente une somme de recherches et de labeur consi-

dérables comme un vrai talent de mise en œuvre. C'est une évocation complète des circonstances historiques, au milieu desquelles le poète a vécu et composé ses pièces à partir de 431. A cet égard déjà, il rendra de grands services et, même au point de vue proprement littéraire, le livre contient beaucoup d'aperçus intéressants. Certes, M. Delebecque a eu raison de regretter qu'on ait trop exclusivement voulu voir, en Euripide, l'artiste et le philosophe, mais lui-même ne nous l'a-t-il pas représenté avec quelque excès comme un politique et un historien? Les reflets des événements contemporains, les allusions à la guerre ont-ils dans son théâtre une part si considérable et, problème capital, l'actualité est-elle à ce point génératrice de sa création poétique? Il nous semble que, dans sa recherche, M. Delebecque est parti d'une étude approfondie de l'histoire des années 431-404 pour n'aborder qu'ensuite l'examen détaillé des drames, mais l'histoire ne peut-elle offrir à qui la connaît bien des situations ou des caractères dont on retrouvera l'analogue dans des œuvres littéraires soucieuses de vérité humaine, sans qu'il y ait là, pourtant, une authentique filiation? Il nous paraît également que M. Delebecque a souvent prêté à son poète une démarche analogue à la sienne en le faisant, en quelque sorte, partir, lui aussi, de l'histoire dont il recevrait la « chiquenaude ». Mais, chez un créateur comme Euripide, l'impulsion première ne venait-elle pas essentiellement de la tradition littéraire ou mythique, et telle amitié, par exemple, ou tel antagonisme, transmis par la légende correspondent-ils nécessairement à un état d'esprit du poète ou à un sentiment contemporain?

Pour appuyer ces observations générales, voici donc maintenant certaines objections ou quelques doutes qui, même s'ils étaient tous fondés, ne compromettraient nullement le caractère positif d'un ensemble, *La guerre et l'œuvre*, qui ne groupe pas moins de 350 pages.

1) *Les Héraclides* (p. 74 sq.). Si les Argiens ne sont pas ménagés dans la pièce — et du fait même de la donnée légendaire — l'ennemi principalement visé est pourtant bien Sparte, puisque c'est contre les descendants des Héraclides, oublieux des services rendus, que le corps d'Eurysthée doit protéger la cité d'Athènes. La liaison avec l'affaire des ambassadeurs laconiens auprès de Dadôcos et livrés aux Athéniens semble peu sûre. — 2) *Hippolyte* (p. 95 sq.). Les allusions à la peste et à la crise de moralité sont incertaines, et il est impossible, en tout cas, de rattacher d'une façon quelconque les vers du chœur, 155 sq., au raid de Brasidas sur le Pirée dans l'automne de 429. — 3) *Héraclès* (p. 129 sq.). Nous ne pouvons reconnaître des « menaces voilées » contre Mégare, Corinthe et Argos dans certains détails du voyage imaginaire d'Héraclès saisi de folie. Nous doutons des allusions à la mort de Sitalcès, 1021 sq., et aussi des rapports établis avec les affaires de Béotie, l'échec du projet audacieux de Démosthène et la défaite d'Hippocratès à Délion. — 4) *Hécube* (p. 147 sq.). Sur quoi baser l'espoir prêté à Euripide d'amener Sparte à une action commune contre Seuthès? Comme le rappelle M. Delebecque, selon Thucydide, IV, 101, 5, Sitalcès aurait péri dans un combat malheureux au cours d'une expédition contre les Triballes. Y a-t-il lieu de suspecter à ce propos la bonne foi de l'historien et d'adopter, à la suite de R. Goossens, la version du meurtre de Sitalcès par Seuthès, son neveu et successeur? Il n'est nullement question de cela dans le texte invoqué de l'*Anabase*, VI, 1, 5. Il est vrai que cette accusation figure bien dans l'autre texte allégué, *Lettre de Philippe*, Dém., XII, 9 ; mais l'authenticité de cette *Lettre* est aujourd'hui contestée, et ce pourrait n'être, en tout cas, qu'un argument de polémique contre les Athéniens (voir le contexte). Il serait possible, d'ailleurs, que le bruit de ce meurtre eût simplement couru, à l'époque, ce qui aiderait à appuyer la thèse que le meurtrier de Polydore est une image de Seuthès, mais ce qui n'autorise pas à mettre en question la véracité de

l'historien qui ferait preuve d'esprit critique en rejetant cette rumeur de son histoire. — 5) *Andromaque* (p. 178 sq.). On ne peut considérer que comme aléatoire l'idée que l'anéantissement des espoirs spartiates en Thessalie, en 423, se reflète dans l'échec humiliant de Ménélas et d'Hermione au royaume de Pélée. La représentation péjorative des Delphiens tient-elle au refus des Phocidiens d'adhérer à la trêve d'un an? La liaison établie entre le caractère de Néoptolème, « un innocent accusé calomnieusement d'un crime », et un incident survenu à Delphes, et auquel fait allusion le texte de la trêve d'un an, demeure obscure. — 6) *Ion* (p. 225 sq.), Il est hasardeux de prêter à la pièce un sens allégorique : « Ion retrouve Créuse comme Delphes retrouve Athènes, sa vraie mère, sa naturelle protectrice. » — 7) *Les Troyennes* (p. 244 sq.). Les critiques alléguées contre la vie privée d'Alcibiade sont douteuses, comme la désillusion sur son compte que M. Delebecque reconnaît dans le vers 859, « ce fut, pour sa patrie, une grande espérance ». — 8) *Iphigénie en Tauride* (p. 263 sq.). Rapprochements bien fragiles avec Alcibiade, v. 122, et certains épisodes de la guerre de Sicile ; de même pour les rapprochements avec Nicias, v. 909-911 ; bien que présentée avec une extrême prudence, et comme une « association inconsciente » du poète, la suggestion que la lettre d'Iphigénie pourrait être un symbole du message de Nicias ne saurait être acceptée. — 9) *Électre* (p. 281 sq.). La correction de Grotius au vers 1348, ἐνάλους, pour ἐναύλους, est fondée, mais le sens donné à ce mot par M. Delebecque est, à notre avis, critiquable. De plus, les Dioscures, guides et protecteurs des marins, ne sont jamais caractérisés, sauf erreur de notre part, comme exerçant leur tutelle sur des navires arrivés au but de leur course; les Gémeaux ne sont utiles qu'aux navigateurs. Il semble donc que la flotte en question ne soit pas celle de Nicias, mais plutôt la flotte de secours commandée par Démosthène. — 10) *Oreste* (p. 301 sq.). Une scholie au vers 371 donne, pour cette pièce, la date de 408 ; M. Delebecque conteste la valeur de cette scholie sans raison bien péremptoire, et il convient lui-même, dans la suite du chapitre, que le sacrifice de la scholie est « dangereux ». Il est douteux, d'ailleurs, qu'Euripide, en évoquant Oreste, pense parfois à Alcibiade et, notamment, qu'il y ait, dans la situation d'Oreste à Argos, « quelque image lointaine de la position difficile d'Alcibiade à Sparte ». — 11) *Hélène* (p. 322 sq.). Le symbole pacifiste du fantôme d'Hélène n'est-il apparu dans l'esprit du poète qu'après le désastre de Sicile? Cela force, en tout cas, M. Delebecque à rejeter du texte d'*Électre*, comme une interpolation postérieure, les vers 1280-83, où il est déjà question de l'εἴδωλον envoyé par Zeus pour susciter la discorde et le carnage des mortels. Ce détail du carnage voulu par les dieux, afin de soulager la terre nourricière (voir *Hél.*, 38 sq.), ce détail, écrit M. Delebecque, « ne se conçoit guère avant la catastrophe de Sicile ». Peut-être serait-il préférable de dire que, sur ce point, comme pour la donnée du fantôme, Euripide s'inspire de la tradition littéraire ou, du moins, qu'ici, comme dans *Oreste* où cette même explication du carnage figure également (v. 1640 sq.), l'actualité n'a servi qu'à rappeler l'antique épopée à la mémoire du tragique ; un trait original des *Chants Cypriens* impute aux dieux le même motif d'avoir provoqué la guerre de Troie : l'humanité pullulait, et Zeus avait résolu de « faire par la mort un vide dans cette lourde masse » (voir le fragm. des *Kypria*, M. Croiset, *Litt. grecque*, I, p. 441). Par ailleurs, l'opinion attribuée par M. Delebecque à Nicias que les épreuves de Sicile ont pour cause une profanation sacrilège repose, semble-t-il, sur une interprétation inexacte de Thucydide, VII, 77. Il est bien question, v. 1301 sq., d'une profanation des mystères, mais y a-t-il allusion à celle qu'on reprochait à Alcibiade? Le rapprochement indiqué par Hartung entre Alcibiade et Hélène a déjà été combattu par Weil (p. 29 de sa thèse), et il reste douteux que, par delà Hélène innocente, Euripide ait voulu réhabiliter Alcibiade proscrit. — 12) *Les Phéniciennes* (p. 347 sq.).

Écartant l'explication plus simple donnée par P. Roussel du choix assez surprenant d'un chœur de jeunes Tyriennes, M. Delebecque est tenté d'en chercher la clef dans une allusion discrète, dit-il, mais, selon nous, bien contestable, à la flotte de Phénicie que se disputaient alors les espoirs d'Athènes et de Sparte et qu'Alcibiade se faisait fort de procurer. Il est vrai que cette suggestion est liée au rapport établi dès longtemps entre Alcibiade et Polynice, rapport que M. Delebecque s'est efforcé de justifier par bon nombre d'arguments intéressants. Toutefois, le parallèle établi entre le mariage étranger de Polynice et l'adultère d'Alcibiade avec Timaia, l'épouse d'Agis, nous semble forcé. — 13) *Iphigénie à Aulis* (p. 365 sq.). Si les circonstances historiques expliquent en partie l'atmosphère patriotique du drame et ce qu'il y règne d'animosité contre le Barbare, il faut peut-être laisser quelque chose à la nécessité pour le poète de créer autour d'Iphigénie une ambiance qui aidât à l'épanouissement de l'héroïsme dans le cœur d'une jeune fille, puisqu'il est démontré que la grande innovation d'Euripide a été de faire, d'une victime traînée au supplice dans la tradition antérieure, celle qui accepte l'arrêt fatal dans un élan de dévouement sublime à la Grèce. Ajoutons qu'il est fort incertain que telles recommandations d'Agamemnon au vieillard messager ou tels détails du voyage de Clytemnestre et d'Iphigénie rappellent des impressions d'Euripide lui-même sur le chemin de Macédoine. Les rapprochements déjà marqués par l'école belge entre Agamemnon et Alcibiade sont loin d'être décisifs. Enfin, sans vouloir contester qu'une récente facilité de communication ait pu suggérer au poète l'idée de faire venir un chœur de l'Eubée à Aulis, nous ne pensons pas, quant au moyen d'accès, qu'aucune « actualité » puisse prévaloir sur les déclarations initiales des jeunes Chalcidiennes (v. 164 sq.) : Ἔμολον... Εὐρίπου διὰ χευμάτων κέλσασα στενοπόρθμων. — 14) *Les Bacchantes* (p. 389 sq.). Ce drame semble purement religieux, et pourtant M. Delebecque croit pouvoir affirmer qu'Euripide s'y montre par instants comme obsédé par le souvenir d'Alcibiade. En vérité, il est hasardeux de voir des allusions dans les vers 1106 ou 1354 et de reconnaître l'homme politique dans certaines particularités du Dionysos asiatique ou, encore, dans le personnage de Penthée. Nous ne saurions discerner dans l'échec et le trépas du monarque de Thèbes un symbole de la rupture définitive du poète avec celui dont il n'espère plus rien et qui, désormais, n'est plus rien pour lui.

* * *

Telles sont les réserves qu'il convient d'apporter, selon nous, à la riche collection d' « actualités » réunies avec grand soin par M. Delebecque. Légitimement décelées ou, parfois, discutables, ces allusions ont, naturellement, une incidence capitale sur la fixation des dates qui ne nous ont pas été transmises et, dans bien des cas, elles ont amené l'auteur à réduire les approximations chronologiques de ses devanciers. Voici ce qu'il nous présente comme probable dans son tableau de la page 470 : *Les Héraclides*, 429 ; *Rhésos* (avec *Hippolyte*), 428 ; *Héraclès*, *Hécube*, *le Cyclope*, 423 ; *Andromaque*, 422 ; *les Suppliantes* 420 ; *Ion*, 418 ; *Électre*, *Oreste* (?) *Iphigénie en Tauride*, 413 ; *Hélène*, 412 ; *les Phéniciennes*, 410 ; *Iphigénie à Aulis*, *les Bacchantes*, 405. Le signe dubitatif qui accompagne *Oreste* est de M. Delebecque, qui garde finalement une incertitude sur la datation qu'il propose, malgré le témoignage de la scholie en faveur de 408, comme nous l'avons vu plus haut. *Oreste*, disait-il, p. 306, « n'a pas été écrit pour être joué en 408, puisqu'il ne porte pas le sceau de l'année 409 », et il reflète, au contraire, une situation et des événements immédiatement antérieurs à 413. Notre auteur a été influencé, également, par ce motif que l'action d'*Oreste* s'intercale exactement, souligne-t-il, entre les actions d'*Électre* et d'*Iphigénie en Tauride* et formerait ainsi avec elles une trilogie liée,

une trilogie argienne qui serait une véritable *Orestie*. Sans revenir sur la pierre d'achoppement constituée par le sacrifice de la scholie, je ne sais si l'habile argumentation de M. Delebecque pourra fait accepter que le vers 524 d'*Iphigénie en Tauride* soit conciliable avec l'apothéose d'Hélène au dénouement d'*Oreste*. Il est, en outre, indépendamment de ce dernier drame, une autre difficulté pour qui veut grouper *Électre*, cette fois, avec *Iphigénie en Tauride* : c'est que cette seconde pièce est, nous dit-on, tout à l'honneur de Phoïbos, tandis que la première lui est franchement défavorable. M. Delebecque fait bien valoir qu'entre les deux, *Oreste*, qui « révèle des sentiments partagés », constituerait une sorte de transition, mais une évolution si marquée dans l'attitude du poète envers le dieu est-elle concevable dans une trilogie liée?

C'est d'un lien plus libre, plus lâche, il est vrai, que M. Delebecque a groupé le *Rhésos* avec l'*Hippolyte aux Couronnes* (en 428) et, en 423, *Héraclès*, *Hécube* et le *Cyclope*. La première thèse étant subordonnée à la question toujours ouverte de l'authenticité du *Rhésos*, on nous excusera de la laisser ici hors de jeu, d'autant que les arguments de M. Delebecque pour rapprocher les deux pièces ne sont guère plus convaincants que ceux invoqués par M. Grégoire et très justement combattus par notre auteur pour rapprocher d'*Hécube* ce même *Rhésos*. Le groupement d'*Hécube* et d'*Héraclès*, où il est pareillement question des danses déliennes et qui offrent certaines ressemblances de structure et de ton, a déjà été proposé par M. Parmentier et L. Méridier y semble, lui aussi, favorable. Par ailleurs, les affinités entre *Hécube* et le *Cyclope* sont plus nombreuses et plus apparentes, mais Kaibel, qui les a bien mises en lumière, dans l'*Hermès* de 1895, en concluait qu'un auteur ne pouvait se répéter ainsi qu'à un certain intervalle de temps. M. Delebecque pense qu'au contraire des analogies si visibles s'expliquent par le voisinage des deux pièces dans ce même ensemble de 423. Rappelons simplement pour mémoire qu'on a beaucoup varié sur la date du *Cyclope* (voir L. Méridier, *Notice*, p. 15), de sorte que, le rapprochement fait par M. Delebecque et d'autres (voir *R. É. G.*, 1946-1947, p. 17) avec le congrès de Géla ne nous paraissant pas décisif, ce groupement trilogique demeure à nos yeux incertain.

Ajoutons enfin que, situant les *Phéniciennes* en 410, notre auteur propose de les associer à *Antiope*, qu'on place généralement entre 411 et 408. Ses arguments (p. 362) n'ont rien de décisif et l'on pourrait être tenté d'adjoindre plutôt les *Phéniciennes* à *Oinomaos* et *Chrysippos*, selon l'opinion de C. Robert (*Oidipus*, I, p. 400) et de plusieurs critiques.

* * *

Ces questions de chronologie et de groupement trilogique sont aussi délicates que le problème des relations du drame héroïque avec l'actualité contemporaine, et l'on ne saurait tenir rigueur à M. Delebecque d'avoir parfois proposé, sur un point comme sur l'autre, des solutions qui restent soumises à discussion. Le mérite est déjà grand à l'auteur de ce livre de nous offrir un tableau si complet des circonstances au milieu desquelles Euripide a composé ses drames et d'avoir abordé le problème si complexe de leurs rapports. Il a mené à bonne fin une entreprise considérable, et l'on ne peut entreprendre beaucoup sans courir quelques risques. Le danger, ici, c'était d'abord de ne pas arriver toujours à faire exactement la distinction entre des allusions et des analogies fortuites ; c'était, aussi, d'exagérer la part et l'importance d'une actualité qu'on avait étudiée à fond, et de céder aux prestiges de l'interprétation symbolique, dans le cas d'*Ion*, par exemple, d'*Iphigénie en Tauride* ou des *Bacchantes*. Le séduisant personnage d'Alcibiade en est le

principal bénéficiaire et il reparaît, sous le voile mythique, dans plusieurs des tragédies, notamment dans les *Bacchantes*, qui exprimeraient, nous l'avons vu, la rupture avec son souvenir et comme une sorte d'adieu (voir p. 398). La condamnation si sévère d'Alcibiade par Euripide, dans la scène des *Grenouilles* (Μισῶ πολίτην κ. τ. λ., 1427 sq.), reproduit-elle ce désaveu final? On ne peut s'empêcher de penser, pourtant, que, si Euripide avait à tel point subi l'attrait d'Alcibiade et l'influence de ses idées politiques, Aristophane, l'impitoyable dénigreur du tragique, se serait fait un malin plaisir de la représenter ici, en contraste avec la méfiance conseillée par Eschyle, comme le porte-parole des partisans d'un homme politique à l'égard de qui il n'éprouvait lui-même que des sentiments assez mélangés (voir J. Hatzfeld, *Alcibiade*, p. 330-331). Le risque, c'était encore de ne pas limiter suffisamment la part de l'histoire, de trop voir un historien en Euripide, ainsi que d'autres ont trop vu en lui le philosophe ou l'artiste pur; de le représenter même, à l'occasion, comme plus impartial et véridique que Thucydide (p. 155 et voir *supra*, n° 4), comme plus attentif (p. 285), mieux renseigné (p. 195, 318), capable de compléter l'historien (p. 196, 238, 396) et peut-être même, en un cas, de l'influencer (p. 436), et c'était, enfin, de suggérer par deux fois (p. 188 et 418) qu'Euripide choisit telle ou telle légende pour les possibilités d'allusions.

Quel que soit son intérêt pour les événements du jour et la profondeur de son sentiment civique, Euripide demeure essentiellement poète, et il choisit, avant tout, selon les convenances de son art. Nous en avons, semble-t-il, un témoignage irrécusable dans le premier drame de la période de guerre, un de ceux qui respirent au plus haut degré l'amour de la patrie athénienne. Le poète qui a été le premier à porter le sujet de *Médée* au théâtre avait à sa disposition deux versions concernant la mort des enfants de l'héroïne, le meurtre, involontaire ou volontaire, commis par leur propre mère et le meurtre par les Corinthiens. Quelle occasion pour le tragique d'apporter, de la tribune retentissante de Dionysos, une adhésion éclatante à celle des thèses en présence qui accablait les ennemis d'Athènes! Il s'en est abstenu, pourtant, et s'il a disculpé ces derniers en se ralliant à une version qui lui permettait de développer un thème pathétique entre tous, celui de la vengeance au cœur d'une épouse trahie, sa lutte cruelle avec l'instinct maternel et, finalement, sa terrible victoire, c'est qu'il a obéi avant tout, selon le mot de Wilamowitz, aux « impulsions de la poésie », sans tenir compte de l'actualité politique, serviteur de la Muse plus encore que de sa patrie. Peut-être est-ce là, d'ailleurs, que réside l'explication d'une certaine froideur avec laquelle fut accueillie cette magnifique tragédie qui n'obtint que le troisième rang, et c'est, en tout cas, ce qui donna naissance à « l'absurde racontar » qu'il s'était laissé acheter et avait reçu cinq talents des Corinthiens pour les décharger d'un meurtre infamant (voir *R. É. G.*, 1927, p. 234 sq.).

L'étude approfondie qu'appelle un ouvrage de mérite suggère presque fatalement un certain nombre de réflexions critiques, et celles que nous venons de formuler ne sauraient, croyons-nous, porter ombre à la valeur d'ensemble du travail considérable de M. Delebecque. Si l'auteur s'est parfois laissé entraîner par sa conviction même, cette conviction d'une influence de l'actualité politique sur le poète, qu'il établissait sur bien des faits, demeure très suffisamment fondée et elle éclaire tout un aspect de la tragédie euripidéenne. Le livre de M. Delebecque, qui dénote tant d'ardeur dans la recherche, est digne de considération et d'estime, et nous espérons que le présent compte rendu en fait foi.

Louis Séchan.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

René Dussaud, *Prélydiens, Hittites et Achéens.* Paris, Librairie orientaliste P. Geuthner, 1953 ; in-8°, 186 p.

Le livre de M. René Dussaud ne représente pas une simple réédition de son travail bien connu de 1930, *La Lydie et ses voisins aux hautes époques*, mais un nouvel ouvrage, comprenant 186 pages au lieu de 110, et doté d'un titre différent. Comme nous le dit le savant orientaliste, *Préface*, p. 9, « le changement de titre répond à l'extension du sujet, qui se situe autour de la mer Égée ». L'ouvrage est formé de sept chapitres de contenu assez varié, mais dont le lien est indiqué p. 10. Il s'agit essentiellement d'éclairer l'histoire de l'Anatolie Occidentale, « le pays d'Assuwa, que connaît encore Hérodote sous le nom d'Asia et qui devint le nom d'une province romaine avant de s'étendre à tout un continent[1] ».

L'introduction dans le titre du terme nouveau de « Prélydiens » montre que l'auteur met toujours au premier plan de ses préoccupations la protohistoire et l'histoire du pays lydien. Pour son enquête dans ce domaine, l'auteur utilise fréquemment la thèse publiée par G. Radet en 1893, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, qu'il considère comme toujours valable (cf. p. 11, n. 1). On doit reconnaître, cependant, que ce livre est dépassé, puisqu'il a été écrit avant les découvertes de Boghazköy, avant les fouilles de Sardes, avant tant d'autres trouvailles qui ont élargi et transformé notre connaissance du Proche-Orient ancien. En fait, le besoin d'une nouvelle histoire de la Lydie se fait depuis longremps sentir. Un tel travail pourrait mettre en œuvre les résultats obtenus à Sardes par les fouilleurs américains (1910-1914 et 1922), et qui ont été exposés dans les beaux volumes de la série intitulée *Sardis*[2]. En attendant, le renvoi au seul Radet apparaît insuffisant pour bien des problèmes de l'histoire anatolienne. Ainsi, p. 25, n. 1, pour l'origine des Lydiens ; la question des rapports entre les Méoniens, seuls connus d'Homère, et les Lydiens, pourrait, d'ailleurs, être posée plus largement (cf. p. 14 et 26). P. 27-28, l'auteur paraît reprendre à son compte les hypothèses de Radet relatives à une route menant de Sardes à Ptérie et mentionne, p. 28, n. 1, l'identification de Ptérie avec Boghazköy. Depuis Texier, cette hypothèse est généralement acceptée par les savants français, mais elle est très fragile. Si le site hittite a été connu des Grecs (ce qui est fort douteux), le nom qu'il aurait porté à l'époque classique n'a pas été conservé. Voir, en dernier lieu, Bittel-Naumann, *Boğazköy-Hattuša*, I, Stuttgart, 1952, p. 30-31 ; dans le même sens,

1. Sur l'identification *Assuwa-Asia*, voir également H. Th. Bossert, *Asia*, Stamboul, 1946.

2. Volumes I-II, V-VII, X-XI, XIII, Leyde, 1916-1932. La publication est malheureusement restée incomplète, et l'on prévoit seulement encore l'édition d'un volume consacré aux poteries de Sardes, écrit par G. M. A. Hanfmann. De ce dernier savant, signalons des articles concernant l'archéologie lydienne : « Horsemen from Sardis », *A. J. A.*, 49 (1945), p. 570-581 ; « Prehistoric Sardis », dans les *Studies presented to D. M. Robinson*, I (1951), p. 160-183.

S. Przeworski, « Die Lage von Pteria », *Archiv Orientalni*, 1 (1929), p. 312-315, qui a proposé une autre localisation, au sud-est de Boghazköy.

Dans le chapitre I, on trouve une étude sur « Les routes et le commerce entre la Mésopotamie et la Lydie ». Après des considérations générales sur la géographie[1] et l'histoire de l'Anatolie, en particulier de la Lydie, l'auteur reprend ici sa thèse de l'influence de l'Orient sémitique sur les régions lydiennes. Ce pays aurait maintenu son indépendance en face des Hittites (p. 27) ; en revanche, il aurait participé très tôt au rayonnement de la civilisation suméro-akkadienne : « cette civilisation s'est développée sous l'influence des Suméro-Accadiens, que nous verrons en relation directe et intime avec ces peuples d'Asie Mineure dès le III^e^ millénaire avant notre ère » (*ibid.*). Ceci résulterait essentiellement de l'« action du commerce » plutôt que des « conquêtes des souverains d'Accad et de Sumer, fatalement éphémères » (p. 30). Cette thèse ne peut être soutenue que si l'on minimise l'influence des Hittites sur les régions anatoliennes occidentales : en revanche, la présence des commerçants assyriens à Kultépé, donc au centre de l'Anatolie, en Cappadoce, suffirait-elle à justifier la théorie de l'action mésopotamienne dans les régions occidentales? C'est ce que l'auteur affirme (p. 30 sqq., notamment p. 33).

Le chapitre II est intitulé : « L'empire hittite et ses rapports avec les Anatoliens de l'Ouest. » Il s'agit ici de déterminer la position de la Lydie par rapport à la puissance hittite, de rechercher « si ce pays doit être purement et simplement englobé dans la confédération hittite » (p. 37). L'auteur passe rapidement en revue nos connaissances sur les Hattis, les Hittites et les Hourrites, en faisant intervenir les faits de langue et de religion. Il donne ensuite une vue d'ensemble (p. 45 sqq.) sur les fouilles pratiquées à Alishar, Aladjahüyük et Boghazköy. Après un résumé de l'histoire hittite (p. 53 sqq.), l'auteur conclut que « les Hittites, fortement attirés vers l'Est, ne se sont guère préoccupés de l'Anatolie occidentale » (p. 61) ; « les Hittites n'ont pas possédé l'occident de l'Asie Mineure et leur action sur cette région a été faible » (p. 63). L'auteur est amené à supposer que le monument « hittite hiéroglyphique » le plus occidental, celui de Ninfi (Karabel), « pourrait conserver le souvenir d'un raid de Souppiloulioumа ou de Moursil II » (donc, approximativement, entre 1375 et 1306) ; il ne s'agirait pas d'une présence hittite durable. On a pensé plutôt à Tudhalijas IV (donc vers 1250-1220), ainsi K. Bittel et E. Cavaignac ; mais d'autres savants, comme Bossert (cf. *Asia*, p. 72-75) et Hanfmann, songeraient plutôt à l'œuvre d'un roi local, exécutée dans le style hittite.

Le chapitre III est consacré aux influences occidentales : « Présence des Minoens. Intervention des Achéens, puis des peuples du Nord et de la Mer. » L'auteur examine successivement la pénétration des Minoens en Anatolie occidentale et jusqu'à Ugarit, puis l'élimination progressive des Minoens par les Mycéniens ou Achéens, en Grèce et sur la côte asiatique. Il admet sans réserves l'identification des *Ahhiyawa* avec les Achéens, en s'étonnant du « scepticisme rencontré par cette identification chez les hellénistes » (p. 75-76), et conclut sur le rôle des Achéens en définissant la civilisation mycénienne « comme la manifestation d'un empire centré sur la Grèce continentale, mais qui, aux époques qui nous occupent, avait annexé les îles et les côtes de l'Anatolie occidentale » (p. 78). Le chapitre se termine par une évocation des problèmes posés par Troie et les « peuples de la Mer ».

1. Sur les routes anatoliennes, voir également W. M. Calder, « The Royal Road in Herodotus », *Cl. Rev.*, 39 (1925), p. 7-11 ; J. Garstang, « Hittite military roads in Asia Minor », *A. J. A.*, 47 (1943), p. 35-62.

Le thème principal de ces pages est complémentaire de la théorie exposée au chapitre précédent : c'est parce que l'influence hittite n'a pas atteint l'Anatolie occidentale que des peuples venus de l'Ouest et du Nord ont pu y intervenir[1].

Dans la perspective qui nous est proposée par l'auteur, le chapitre IV est très important. Sous le titre général de « Sécheresse et séismes, fléaux de la Lydie », il reprend l'étude de documents figurés qui seraient « prélydiens » (cf. *La Lydie et ses voisins*, p. 41 sqq.). On aurait ici des preuves tangibles d'une civilisation anatolienne indépendante (p. 98), mais fortement soumise aux influences sumérо-akkadiennes (p. 96, 100, 101). Le premier document considéré (p. 91 sqq.) est le célèbre cachet-cylindre Tyszkiewicz (Musée de Boston). Cet objet (I) est d'origine inconnue, mais, pour diverses raisons, et notamment par suite de sa forte ressemblance avec un objet analogue (II) originaire de Tralles (moderne Aydin), l'auteur estime (p. 96, 98) qu'on peut le considérer comme *prélydien*. Ici, il paraît difficile d'accepter l'argumentation proposée. Le cachet II (au Musée du Louvre, inv. AO 1180) ne provient pas de fouilles exécutées à Aydin, mais a été *acheté* dans cette ville ; rappelons, en outre, que Tralles, à la frontière de la Lydie et de la Carie, est ordinairement considérée comme une cité carienne[2]. Si la provenance de II est inconnue, on ne peut donc sans difficulté considérer le cachet comme prélydien et attribuer la même origine à I. D'autre part, comme le signale l'auteur, p. 104 sqq., M. Parrot a publié récemment, *Syria*, 28 (1951), p. 180-190, un autre cachet (III) du Louvre (inv. AO 20138), analogue à I, et qui pourrait sortir du même atelier. Le cachet III est pourvu sur le plat de plusieurs *hiéroglyphes hittites* qui ont été étudiés par M. Laroche, *Syria*, *loc. cit.*, p. 180, n. 1 : il s'agit, sans doute possible, d'un cachet « hittite hiéroglyphique », et non d'un objet prélydien. Étant donné la similitude de ces objets et la parenté des thèmes traités sur les cylindres, il paraît naturel de considérer également les cachets I et II comme *hittites*. Le cachet II comprend, d'ailleurs, comme III, une petite inscription en hiéroglyphes hittites[3] ; quant à I, il comporte sur le plat, dans un double encadrement de spirales, des symboles — têtes d'animaux et tête humaine — dont on retrouve l'équivalent sur des cachets « hittites hiéroglyphiques » déjà inventoriés[4]. Malgré l'exégèse ingénieuse de l'auteur, il apparaît donc clair que tous les cachets sont d'origine hittite[5], et non prélydienne ; les hiéroglyphes et les symboles sont hittites et ne peuvent être interprétés comme les témoignages d'une écriture nouvelle, elle-même prélydienne (p. 26, 92, 98, 131). Si, en définitive, on pouvait prouver que ces objets proviennent effectivement d'un site lydien, ils témoigneraient d'une influence hittite, à l'encontre de la théorie soutenue ici.

1. Pour beaucoup de problèmes évoqués ici, on consultera utilement l'article de G. M. A. Hanfmann, « Archaeology in Homeric Asia Minor », *A. J. A.*, 52 (1948), p. 135-155, et le livre de K. Bittel, *Grundzüge der Vor- und Frühgeschichte Kleinasiens*, 2e éd., Tübingen, 1951, p. 67 sqq. — L'identification du pays de *Karkiša* ou *Karkiya* avec la Carie classique (p. 75, 85) reste bien incertaine.

2. On ne connaît pas d'inscriptions lydiennes provenant de Tralles, mais on a des inscriptions cariennes, cf. L. Robert, *Hellenica*, VIII (1950), p. 6-7, 19.

3. Cf. Ward, *Seal Cylinders of Western Asia*, 1910, p. 280-281, fig. 855 b ; Delaporte, *Catal. Cyl. Orient. Louvre*, II, 1923, p. 195, n° A 927 ; pl. 96, fig. 24 c ; Frankfort, *Cylinder Seals*, 1939, p. 285, fig. 92.

4. Cf. Güterbock, *Siegel aus Bogazköy*, II (1942), p. 33.

5. Cf. déjà les objections de A. Goetze, *O. L. Z.*, 1932, p. 468 ; *Kleinasien*, Munich, 1933, p. 69, n. 9 ; Hanfmann, « Prehistoric Sardis », p. 178, n. 54. Un autre cylindre-cachet, vu à Aydin en 1884, et actuellement à Baltimore, est sans doute possible « hittite hiéroglyphique » ; cf., en dernier lieu, Gordon, *Iraq*, 6 (1939), p. 24, n° 70, et pl. VIII, n° 70 ; Bossert, *Altanatolien*, 1942, fig. 679-680.

Le chapitre v est intitulé : « La céramique anatolienne. » A la suite de l'examen des trouvailles céramiques de divers sites, l'auteur conclut que « la Mysie, la Lydie et la Carie ont échappé à la domination hittite », mais non la Lycie (p. 126). Le chapitre vi est consacré à l'étude de quelques moules et figurines provenant de Lydie, qui témoigneraient encore de « la forte influence des représentations religieuses mésopotamiennes sur les Prélydiens ». L'auteur en rapproche des bijoux du viie siècle, qui auraient été trouvés à Aydin ou dans ses environs (p. 134). Mais, là encore, il faut signaler que l'utilisation de ces documents est difficile, en raison de leur origine incertaine : des réserves ont été formulées déjà en ce qui concerne le caractère lydien des bijoux d'Aydin[1]. Dans le chapitre vii : « Industrie et commerce du métal », l'auteur étudie les principales données fournies par l'archéologie pour les origines de la métallurgie anatolienne, ainsi que quelques questions annexes : les noms des métaux[2], le problème de la double hache, la légende des Amazones (qui n'auraient rien à faire avec les Hittites), etc.

On voit par ce résumé combien de problèmes, séduisants mais difficiles, de la protohistoire anatolienne ont été abordés par M. Dussaud[3]. Le savant orientaliste a insisté, d'une part, sur le rayonnement possible des Suméro-Akkadiens, s'étendant jusqu'à l'Asie Mineure, et, d'autre part, sur l'importance de populations prélydiennes comme véhicules de cette influence (p. 170). On doit souhaiter avec lui (cf. p. 26) que des fouilles exécutées en Lydie viennent un jour prochain éclairer ce problème des origines prélydiennes, afin que l'on puisse évaluer la part respective des influences mésopotamiennes et hittites. Le livre suggestif de M. Dussaud devrait inciter les archéologues à des recherches nouvelles.

O. Masson.

Ida Calabi, *Ricerche sui Rapporti fra le Poleis*. La Nuova Italia (Biblioteca di Cultura, 44), 1953 ; in-12, viii-168 p.

L'auteur étudie, dans ce petit volume, les différents usages grecs qui ont pu passer pour être le point de départ et le modèle des institutions de droit international. Pour cela, après avoir signalé la double particularité que constituent le statut des métèques et le droit commercial, elle passe en revue, successivement, les ligues et amphictyonies, les congrès, les exemples d'arbitrage international, et, enfin, les antécédents de la ligue de Corinthe. Dans chaque cas, elle s'attache à montrer qu'il ne s'agissait pas d'institutions à proprement parler, que les traditions postérieures ont très souvent forcé et faussé les choses, et qu'en fait les Grecs se rapprochaient de façon libre, diverse, provisoire, pour des rassemblements d'opportunité, très différents de tout fédéralisme. — Sur cette distinction, on lui donnera aisément raison ; trop aisément même, car il faudrait connaître bien peu les Grecs pour aller leur demander, en quelque domaine que ce soit, des modèles d'institutions systématiques et codifiées. Il reste que les tentatives de

1. Bittel, *op. cit.*, p. 97 ; Hanfmann, « Prehistoric Sardis », p. 166.

2. P. 162, n. 3, est cité, d'après Zimmern, un nom hittite du fer qui serait *barzillu* ; en fait, le nom du fer en hittite cunéiforme est inconnu, et l'on a seulement l'idéogramme AN. BAR, cf. J. Friedrich, *Hethit. Wörterbuch*, 1952, p. 265.

3. La présentation matérielle de l'ouvrage est très soignée, notamment en ce qui concerne les cartes, les figures et l'index. Quelques fautes d'impression : p. 14, lire *bakivalis* et *Dionysiklès* (inscr. lydienne n° 20, où le génitif grec Διονυσικλέος correspond au patronyme lydien, nominatif *bakivalis*) ; p. 39, Marstrander ; p. 67, n. 2, et p. 74, n. 1, Furumark ; p. 75, n. 5, *Eos* (revue polonaise) ; p. 86, Brugsch ; p. 91, n. 3, *Rev. Archéol.*, 1898, I.

rapprochement et d'organisation furent nombreuses. L'auteur le reconnaît elle-même, et l'on est parfois surpris de voir, au détour d'une conclusion, tout ce que sa probité abandonne à la thèse combattue (ainsi p. 111-115, sur les arbitrages ; p. 78, sur l'existence du projet de congrès attribué à Périclès ; p. 89, sur le congrès de 362). On regrettera seulement parfois qu'un souci de discussion l'ait entraînée à étayer la thèse, juste, qu'elle entendait démontrer, de démonstrations dont le caractère négatif semble un peu systématique, ou encore un peu sommaire (ainsi, au chapitre II, l'étude des ligues limitée à leur but officiel ; p. 108-110, sur les arbitrages dont parle Thucydide ; de même, p. 67, sur le caractère non technique de la promesse faite par Pausanias dans Thucydide, II.71-72, et, p. 73-78, plusieurs arguments relatifs au projet de congrès de Périclès. Ceci et quelques étourderies de présentation (p. 44, le témoignage de Thucydide, I.96.1, est écarté comme appartenant à « la prima parte del primo libro, la cosidetta archeologia ») nuisent un peu à un livre dont le caractère clair et sensé attire, cependant, la sympathie et l'intérêt.

J. de Romilly.

J. Vogt, *Sklaverei und Humanität im klassischen Griechentum*, Abhandlungen der Geistes- und sozialwissenschaftlischen Klasse d. Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz, 1953, Nr 4, p. 161-183.

L'auteur de cette communication s'est préoccupé de savoir comment l'existence de l'esclavage chez les Grecs pouvait se concilier avec l'humanité qui les caractérise. Pour cela, il a étudié le rôle des esclaves chez Aristophane et chez Euripide, montrant que, chez le premier, ils constituent vraiment une catégorie à part, inférieure au reste des hommes, et que le second, malgré sa largeur de vues, malgré le rôle favorable qu'il prête à certains esclaves, et malgré son sens profond des mérites naturels, n'a jamais songé à protester contre l'esclavage. Dans cette brève analyse, on peut évidemment s'étonner des limites un peu arbitraires que s'est fixées l'auteur. Les dispositions des deux poètes apparaîtraient, semble-t-il, avec plus de netteté, si les perspectives conduisaient jusqu'à Ménandre, et si, d'autre part, les témoignages considérés étaient corrigés par quelques considérations sur les genres — sinon leurs exigences, du moins leurs traditions. Mais, à vrai dire, il ne convient pas de s'arrêter outre mesure à ces petites critiques de méthode, car elles ne nuisent pas aux conclusions : elles ne les empêchent pas d'être fort admissibles — presque même un peu trop.

J. de Romilly.

P. Cloché, *Thèbes de Béotie, des origines à la conquête romaine* (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de Namur, fasc. 13). Namur-Louvain-Paris, 1952 ; 1 vol. in-8°, 289 p., 1 carte dans le texte.

M. P. Cloché, dont la production se poursuit à un rythme étonnant, nous offre maintenant un livre appelé à rendre les plus grands services. Certes, la plupart des éléments utilisés par l'auteur se trouvaient déjà assez commodément dans les histoires générales de la Grèce auxquelles il renvoie ; mais ils s'offraient là dispersés et orientés surtout dans la perspective d'Athènes et de Sparte ; le lien qui unit les épisodes de l'histoire de Thèbes échappait souvent. La seule monographie que nous possédions, l'article *Thebai* du Pauly-Wissowa, a vieilli. Depuis 1934, les études qui touchent à la Béotie se sont multipliées : *Les Trépieds du Ptoïon*

(1943) et *La Béotie antique* de P. Guillon, *Polybe et l'histoire de la Béotie au III^e siècle* (1942) de M. Feyel, *La politique étrangère d'Athènes de 404 à 338* (1934) et *Démosthène et la fin de la démocratie athénienne* de P. Cloché lui-même, pour ne citer que l'essentiel. On accueillera donc avec gratitude cette ample synthèse, mise à jour.

L'économie du livre est strictement chronologique. Après une brève introduction géographique, le premier chapitre parcourt les siècles obscurs qui vont des origines aux temps de Pisistrate. Trois chapitres nous conduisent jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse. Les cinq chapitres suivants intéressent la période de l'histoire thébaine, de 404 à 335, où notre documentation est le plus fournie. L'époque hellénistique fait l'objet des trois derniers chapitres, depuis le relèvement de 316 jusqu'à la conquête romaine.

L'ouvrage témoigne des qualités précieuses auxquelles M. Cloché nous a accoutumés : clarté de l'exposé, prudence du jugement, souci de ne rien avancer sans une référence aux sources ou aux études mises en œuvre. Les pages traitant de la période 404-335, avec laquelle l'auteur est depuis longtemps familier, sont de la meilleure veine.

L'auteur s'est simplement proposé, comme il l'indique dans l'avant-propos, d'offrir une synthèse de nos connaissances actuelles sur Thèbes. On ne saurait donc lui faire grief ni d'avoir travaillé de seconde main — à partir, surtout, d'ouvrages français — ni d'avoir négligé le dépouillement direct de la documentation épigraphique, comme le montrent plusieurs références périmées, ni même d'avoir suivi avec complaisance les opinions de ses informateurs : pour le III^e siècle, en particulier, les thèses brillantes, mais audacieuses, de M. Feyel pouvaient appeler la discussion. Il était également inévitable que « Thèbes de Béotie » et la Béotie elle-même fussent plusieurs fois confondues dans l'exposé : souvent difficile à établir dans l'histoire politique, la distinction devient pratiquement impossible pour les faits de civilisation. Peut-être même l'auteur aurait-il dû en prendre plus délibérément son parti et faire, par exemple, aux côtés de Pindare, une place plus large à Hésiode et à Corinne[1].

Les réserves à marquer sont, à notre avis, d'un autre ordre. D'abord, le livre n'a pas d'images et l'on soupçonne à peine, à travers lui, que la Béotie a cultivé d'autres formes d'art que le poésie lyrique. Les fresques de la Cadmée, les reliefs des *pithoi*, les sculptures du Ptoïon, les figurines de Tanagra sont pourtant là pour nous avertir, même si toutes ces productions ne sont pas indigènes ou pures d'influences étrangères, que les arts plastiques et graphiques ont connu, à toute époque, la faveur d'un peuple trop décrié par les anciens eux-mêmes. Ensuite, cette longue histoire, pourtant si riche en épisodes, se lit sans beaucoup d'attrait. Cela tient à la destinée même de Thèbes, qui fut souvent assez forte pour contrecarrer les ambitions d'Athènes et de Sparte, mais toujours trop faible pour imposer durablement sa paix. Cela tient aussi, peut-être, au point de vue adopté par l'auteur. Soucieux de réagir contre la fâcheuse réputation faite, dès l'antiquité, à la cité, M. Cloché se demande si Thèbes s'est montrée, à chaque étape de son histoire, inférieure ou supérieure à Sparte ou à Athènes dans les différentes formes de

1. On a scrupule à relever quelques menues erreurs ou fautes d'impression, inévitables dans une synthèse de cette ampleur : p. 198-200 : les références à Diod. XVII sont données à Diod. XVIII ; — p. 218, 6^e ligne avant la fin, lire : la période 212-207 au lieu de 212-217 ; — plus grave nous semble être la traduction de νόμοι θετικοὶ dans le passage bien connu d'Aristote (*Politique*, II, 9, 7) par « lois positives » (une expression dont le sens apparaît mal). L'interprétation couramment admise — lois sur l'adoption — semble bien préférable.

son activité : guerre, diplomatie, développement politique, etc... On aboutit ainsi à un bilan, sans doute indulgent. Mais ce palmarès nous laisse, en définitive, plus indifférents que l'évocation des grands problèmes de l'histoire béotienne, dont l'étude — à défaut de la solution, peut-être inaccessible — nous eût passionnés et qu'il aurait suffi de poser pour distribuer la matière de façon attachante. Quand, par exemple, on parcourt l'aperçu géographique qui forme l'introduction du livre, on comprend mal pourquoi ce pays, que sa structure semblait vouer à l'unité, resta si longtemps morcelé. Comment expliquer aussi que les cités béotiennes furent les premières à se constituer en une fédération à système représentatif, à laquelle les ligues arcadienne, étolienne, achaïenne et lycienne devaient faire des emprunts? Certes, ni les institutions de Thèbes ni celles de la confédération béotienne ne nous sont bien connues, mais divers articles, que l'auteur ne cite pas en référence ou dans sa bibliographie — notamment W. A. Goligher, *The Boeotian Constitution*, *Cl. Rev.*, XXII (1908), p. 80 sqq.; H. Swoboda, *Studien zur Verfassung Boiotiens*, *Klio*, X (1910), p. 315 sqq. — auraient apporté des compléments ou des retouches au tableau qui en est tracé ici. Et cette ville même de Thèbes, qu'était-ce au juste? Une agglomération importante, où vivait en permanence une population nombreuse, occupée à l'industrie ou au négoce et politiquement active? Ou bien une bourgade médiocre qui ne s'emplissait que par intermittence, aux jours de fêtes et d'assemblées? La question n'est pas oiseuse pour qui cherche les raisons de l'inaptitude politique de Thèbes et les causes de la crise sociale des III^e-II^e siècles.

De toute façon, ceux qui s'appliqueront un jour à résoudre ces problèmes — avec beaucoup d'autres — seront, comme nous-mêmes, très reconnaissants envers M. P. Cloché : la synthèse méthodique et lucide qu'il nous offre fournira un point de départ solide à leurs recherches et l'essentiel des éléments à mettre en œuvre.

J. Tréheux.

P. Cloché, *Alexandre le Grand* (Collection « Que sais-je? », n° 622). Paris, P. U. F., 1954; in-8°, 125 p.

M. Cloché, dont la plume est infatigable, vient de publier un ouvrage sur *Alexandre le Grand et les essais de fusion entre l'Occident gréco-macédonien et l'Orient*. Il est naturel qu'il ait été tenté de donner dans la collection « Que sais-je? » un bref aperçu sur le grand général et le grand politique qui a illustré l'époque hellénistique. Les faits sont exposés, avec la clarté à laquelle nous a accoutumés M. Cloché, dans sept chapitres suivis d'un chapitre de conclusion. Le caractère d'Alexandre est décrit avec sa complexité et ses contradictions : « excellent stratège et tacticien, habile et laborieux administrateur, disciple fort cultivé du philosophe Aristote, être sensuel et brutal, parfois cruel et sans pitié, mais aussi brave et généreux » (p. 9). L'auteur estime, d'autre part (cf. p. 13), que l'expédition en Asie avait pour but principal l'occupation solide des régions côtières occidentale et nord occidentale.

La grandeur d'Alexandre est d'avoir réalisé une œuvre civilisatrice en maint domaine, d'avoir établi une collaboration entre Occidentaux et Orientaux. Si son empire n'a connu qu'une existence éphémère, il a joué un rôle décisif dans l'hellénisation de l'Orient. Cette hellénisation de l'Orient a donné naissance à de nouvelles manières de vivre et de penser, que nous connaissons bien aujourd'hui, surtout grâce à l'Égypte ptolémaïque.

Tel est ce petit livre, qui, s'il n'apporte pas beaucoup de nouveau, met bien en lumière un certain nombre de notions et de faits importants.

P. Chantraine.

G. Rudberg, *Gedanke und Gefühl, Prolegomena zu einer hellenischen Stilbetrachtung* (Symbolae Osloenses, fasc. suppl. XIV). Oslo, Brögger, 1953 ; in-8°, 36 p.

Il s'agit dans ce mémoire d'un problème très général, de l'adaptation du style des écrivains grecs aux sujets traités. M. G. Rudberg distingue trois sortes de styles : un style dépouillé qui sert à l'exposé de faits ou de vérités présentées objectivement, un style d'apparat, brillant et orné, un style de la critique, de la discussion et de la polémique. Il apparaît que la recherche de M. Rudberg est partie de l'examen de textes hellénistiques ou plus tardifs encore. Il montre, par exemple, comment Posidonius (qui est décidément à la mode et sur qui M. K. Reinhardt vient de publier dans la *Realenzyklopädie* un article très attendu) use d'un style enrichi de toutes les ressources de la rhétorique, et pour ainsi dire poétique. Parmi les poètes, l'auteur évoque aussi le style d'Aratos[1] (qui tient une grande place dans le mémoire de M. Van Groningen sur la poésie verbale grecque). Mais M. G. Rudberg cherche à définir également les divers registres du style des écrivains classiques. En ce qui concerne Platon, il distingue le style des « grands mythes cosmiques » du *Gorgias*, du *Phédon*, du *Phèdre*, de la *République*, du style de la discussion courante, que l'on observe non seulement dans les petits dialogues socratiques, mais dans le *Sophiste*, le *Politique* ou le *Parménide*, enfin d'un style qu'il appelle critique, et qu'il vaudrait mieux dénommer polémique, dans le *Charmide*, le *Protagoras* et surtout dans l'*Euthydème*. — Aristote, de son côté, a mis complètement au point un style strictement scientifique.

L'exposé de M. Rudberg reste un peu général. Il ne propose pas au lecteur des conclusions inattendues, mais il l'invite utilement à réfléchir sur les divers aspects du style grec.

P. Chantraine.

A. W. Gomme, *The greek Attitude to Poetry and History*, Sather Classical Lectures, 27. University of California Press, Berkeley et Los Angeles, 1954 ; in-8°, 190 p.

Le dernier livre de M. A. W. Gomme est constitué par une série de conférences et prend place dans l'importante suite des *Sather Classical Lectures*. L'auteur part de l'opposition établie par Aristote, au chapitre IX de la *Poétique*, entre la poésie et l'histoire, la première étant φιλοσοφώτερον καὶ σπουδαιότερον, et il s'en sert pour analyser le rapport de l'historique et du poétique, successivement, chez Homère, Hérodote et Thucydide. Or, s'il admet que les critères adoptés par nous à l'égard d'un historien ou d'un poète sont, naturellement, différents (en ce sens que nous posons à un historien des questions que nous ne posons pas à un poète), l'idée générale est néanmoins que l'historique et le poétique sont, chez ces auteurs, unis et alliés. Chez tous trois, on observe un même effort pour établir une unité organique et donner au particulier une portée générale ; tous trois le font avec des formes d'impartialité comparables. Poésie et histoire, comme l'indique la préface, forment donc ici un tout : « I am talking of Greek poetry when it concerns itself

1. Trouve-t-on vraiment (p. 13) des explications d'Achille Tatius dans les commentaires anciens d'Aratos publiés par E. Maas, et ne s'agit-il pas d'un autre Achille?

with a historical subject, and of history when, or if, it is written in a « poetic » manner. »

Cette idée générale, qui nous paraît des plus valables et des plus fécondes, fournit l'occasion d'analyses suggestives. Sans doute peut-on regretter que la rapidité propre à des conférences ne permette pas toujours à l'auteur de les pousser davantage. Mais, en revanche, on y trouve, avec la clarté, ce ton de simple bon sens, qui peut apparaître comme la coquetterie de certains érudits d'outre-Manche, et auquel M. Gomme excelle tout spécialement. Cette attitude permet souvent d'écarter des confusions ou des ambiguïtés (non seulement dans les questions posées, mais dans les textes, et il faut signaler, à cet égard, au chapitre III, une série de très bonnes mises au point sur le sens de certaines expressions dans la *Poétique*). Unie à l'aisance de la culture, elle permet des rapprochements intéressants (ainsi tous ceux des premiers chapitres entre Homère et le *Richard II* de Shakespeare). Elle contribue, en tout cas, pour beaucoup, à l'attrait du livre.

Les études sur Homère, en particulier, sont fort attachantes : elles traitent l'*Iliade* et l'*Odyssée*, comme des œuvres résolument unes, construites à partir de « chroniques » antérieures ; dans cette matière, Homère choisit en artiste, et les quelques désaccords que l'on relève (entre E et Z, entre B et I, etc.) sont des fautes d'adaptation comme on en trouve chez Shakespeare. — De même, les pages relatives à Hérodote et Thucydide dégagent avec bonheur certains traits de la composition. Elles s'attachent, chez le premier, au sens des digressions et montrent que chez le second, malgré l'exactitude chronologique du récit, les deux caractères artistique et scientifique ne s'opposent en aucune manière. Il y a là une opportune rectification des thèses de F. M. Cornford.

Naturellement — et la rapidité même de ces études l'implique, on l'a dit — certaines interprétations appelleraient quelques précisions ou quelques discussions. Si les récits de bataille sont, chez Homère, sacrifiés aux exploits individuels, il ne semble pas qu'on l'explique suffisamment en disant que son sujet était l'action d'individus, non de nations. Si Thucydide adopte, à IV.66-101, un ordre chronologique morcelé, il ne semble pas entièrement satisfaisant de justifier son procédé par une référence à la façon dont les Athéniens eux-mêmes apprenaient les nouvelles (p. 136) : le rapport a quelque chose de plus intellectuel, et le procédé vaudrait, croyons-nous, pour des événements ignorés à Athènes. Des indications justes risquent parfois de sembler un peu absolues ; ainsi, selon nous, il est difficile d'éliminer entièrement l'importance que les Grecs attachaient si souvent à la valeur didactique de l'art (p. 50) ; de même, si le mot de déterminisme risque — la chose est sûre — de fausser gravement la pensée de Thucydide, nous croyons, cependant, que son exposé, épris tout à la fois d'objectivité, de système et de généralité, fait apparaître des « nécessités » bien différentes de la simple motivation psychologique (p. 157).

Mais de telles observations — que l'on pourrait multiplier — n'ôtent rien à la valeur du jugement formulé sur l'attitude intellectuelle et morale des deux historiens : le savant auteur du Commentaire historique sur Thucydide nous apporte, cette fois, dans l'ensemble, le plus heureux des commentaires littéraires, et l'on ne manquera pas de lui en être reconnaissant.

J. de Romilly.

W. J. W. Koster, *Traité de métrique grecque suivi d'un précis de métrique latine*, deuxième édition. Leyde, Sijthoff, 1953 ; in-8°, VII-380 p.

Le traité de métrique que M. Koster avait eu la gentillesse de publier en fran-

çais s'était épuisé assez rapidement et reparaît aujourd'hui en seconde édition. Cette seconde édition n'est pas entièrement refondue, mais le texte même en est retouché, amélioré, accru, et l'ouvrage s'est augmenté de près de soixante pages. Ce sont surtout les paragraphes sur la prosodie, sur l'hexamètre dactylique, sur la colométrie qui ont été remaniés et amplifiés, c'est-à-dire ceux qui concernent les questions du caractère le plus général. L'auteur de cet ouvrage est un esprit positif et reste attaché à la méthode qu'il a définie et appliquée dans la première édition. Il répugne visiblement aux hypothèses historiques et génétiques qui prétendent découvrir l'histoire ou même la préhistoire des mètres grecs. C'est dire qu'il se rattache moins à O. Schroeder qu'à P. Maas, et qu'il entend se borner principalement à une description de caractère « linnéen ». Cette attitude caractéristique est sensible, par exemple, lorsque M. Koster traite des dactylo-épitrites dont l'interprétation a déjà donné lieu à de nombreuses discussions. Mais M. Koster s'attache moins à renouveler cette interprétation qu'à donner une description correcte des faits, tels qu'ils apparaissent chez des lyriques comme Pindare ou Bacchylide, ou chez les poètes tragiques. C'est ce qui explique qu'il ait également multiplié les exemples et les citations souvent assez étendus, et ce procédé rend certainement son ouvrage fort utile, comme le sait quiconque s'est servi de la première édition. Il aurait peut-être pu insister davantage sur le problème essentiel de la loi de P. Maas qui se trouve formulée, p. 180, de façon obscure : il faudrait aussi maintenant insérer cette loi de Maas dans la théorie générale que M. Irigoin a proposée de la structure du vers (*Recherches sur les mètres de la lyrique chorale grecque*, notamment p. 48 sqq.).

Les indications sur la prosodie qui figuraient dans la première édition se trouvent assez largement étendues, mais les explications qui y sont données pourraient être parfois discutées. Ainsi, p. 38, je ne crois pas que l'on puisse admettre un allongement de la seconde syllabe de Αἰόλου et il me semble qu'il aurait mieux valu dire plus franchement que cette prosodie irrégulière résulte d'une altération du texte primitif. En revanche, p. 40, M. Koster a raison de critiquer les étymologies multiples que W. Schulze a proposées pour ἱερός. Je doute, enfin (p. 41), que « l'esprit rude se joignant à une consonne puisse suffire quelquefois à prolonger une syllabe par position[1] » : l'exemple du mot ὄφις qui est donné peut s'expliquer également par une gémination expressive : ὄπφις.

On souhaite à l'ouvrage de M. Koster, sous sa forme rajeunie, un succès égal à celui qu'a connu la première édition.

P. Chantraine.

Hjalmar Frisk, *Griechisches Etymologisches Wörterbuch*. Lieferung 1. Heidelberg, Carl Winter, 1954 ; in-8°, viii-96 p.

La première édition du Dictionnaire étymologique d'E. Boisacq a paru entre 1909 et 1916 : c'est dire qu'elle représente l'état des connaissances avant 1914. Le livre, consciencieusement établi et pourvu d'une très riche bibliographie, a rendu les plus grands services, comme le prouvent les tirages successifs qui en ont été faits. Son succès même n'allait pas sans inconvénient. Les linguistes savaient y discerner les étymologies incontestables de celles qui ont vieilli ; mais les curieux d'étymologie risquaient de prendre pour argent comptant des combinaisons

1. La formule n'est guère heureuse : l'esprit rude n'est pas un fait phonétique, mais le signe qui exprime ce fait et, dans l'exemple que cite l'auteur, on ne peut pas dire que le *phi* comporte « un esprit rude ».

hasardeuses sur lesquelles il n'est possible de rien fonder de ferme. Depuis 1916, bien des dictionnaires étymologiques ont paru : pour l'indo-européen, ceux de Walde-Pokorny et de Pokorny ; pour le latin, celui de Walde-Hofmann et celui d'Ernout-Meillet, conçu sur un plan tout différent. C'est qu'en effet des points de vue nouveaux venaient s'imposer à l'étymologiste. La diversité même des hypothèses proposées conduisait à réclamer une méthode plus stricte et à reconnaître qu'il est vain et, qui pis est, trompeur, de vouloir épingler une étymologie à tous les mots grecs. L'étymologie est commandée par l'histoire des mots ; or, pour l'antiquité, les débuts de cette histoire nous font presque toujours défaut. Si nous ne disposions pas de quelques données précises, qui saurait découvrir en français l'origine de termes comme *chandail* ou *aspirine*? Et si nous savons expliquer *parole* et *parler*, c'est parce que nous pouvons en suivre l'histoire depuis leur origine grecque jusqu'au français. Mais, pour des langues comme le grec et le latin, notre information est incomparablement plus pauvre, et il faut se résigner pour beaucoup de termes à proposer des hypothèses qui ne sont que de simples possibilités : l'important est seulement de le dire. Il convient, d'autre part, que l'étymologiste se montre aussi rigoureux que possible dans la reconstitution des racines, et aussi précis que possible dans l'étude philologique des mots, de leur histoire et de leurs emplois. Enfin, il faut tenir compte des emprunts possibles, comme de la qualité des mots qui peuvent appartenir au vocabulaire courant, mais aussi au vocabulaire familier, ou encore technique.

M. H. Frisk avait parfaitement conscience des exigences auxquelles doit répondre un dictionnaire étymologique lorsqu'il a accepté de remplacer le Boisacq. Un bref avant-propos fait savoir au lecteur qu'il a voulu composer un dictionnaire étymologique du grec, et non un dictionnaire de l'indo-européen compilé à propos de mots grecs. La bibliographie est étendue, mais, en tout cas, choisie, et non exhaustive. En revanche, pour les mots de quelque importance, l'auteur donne un bref aperçu des « dérivations grecques ». Cet aperçu est utile, mais ne peut d'aucune façon être comparé à l'histoire des mots fournie par le dictionnaire latin d'A. Ernout et A. Meillet. Il faut, toutefois, reconnaître que M. Frisk a le mérite de préciser mieux que ne le font d'ordinaire les étymologistes la signification des termes importants et de tenter de fonder l'étymologie sur une analyse du sens : entre autres exemples, on renverra aux articles ἀγρός ou ἀδελφός. Un autre mérite de l'auteur est de présenter son avis à la fois avec franchise et prudence sans le dissimuler sous le nuage d'affirmations contradictoires coupées d'indications bibliographiques. Pour ἀκούω, par exemple, il indique nettement les deux types d'explications possibles et se décide pour l'un d'eux. Ailleurs, il marque souvent qu'une étymologie est très hypothétique ou même fausse. Ainsi, à propos d'ἀλιβδύω, il parle « d'autres hypothèses également en l'air » ; sous ἄγνυμι, il constate que le mot est souvent rapproché, mais à tort, de ῥήγνυμι. Il n'hésite pas à affirmer que ἄμπελος est, « sans aucun doute », un terme méditerranéen. Bref, on approuvera généralement la manière dont M. Frisk mesure la probabilité de ses étymologies.

En discutant le détail de certaines étymologies, je voudrais proposer deux observations. La première est qu'on ne s'explique pas toujours le choix des mots étudiés. J'estime, par exemple, que le dictionnaire contient trop d'articles qui ne concernent qu'une glose d'Hésychius. Qu'on ne m'accuse pas de me plaindre d'un excès de richesse. Ce qui m'inquiète, c'est que l'on peut parfois douter de la réalité de certaines de ces gloses. On ne peut pas reprocher à l'auteur de ne pas avoir utilisé l'édition de K. Latte, parue à peu près en même temps que son dictionnaire. Mais il a été un peu imprudent d'accueillir des lemmes qui ne sont pas

philologiquement sûrs, ce qui enlève beaucoup d'intérêt aux étymologies plus ou moins hypothétiques, auxquelles ils ont donné lieu. Par exemple, p. 2, pour ἄαδα, la correction de Valckenaer ἄδδα (= ἄζα) est vraisemblable ; — de même pour ἄβα, le lemme et l'explication risquent d'être altérés ; — ἀγέτρια, dont le sens est satisfaisant et l'étymologie très probable, est peut-être une altération de ἀναγέτρια ; — le ἄξος d'Étienne de Byzance, rapproché de 'Οάξος, reste douteux (p. 13 sous ἄγνυμι) ; — ἄθρας, dont l'étymologie est douteuse, est souvent corrigé ; — les données philologiques incitent à croire que αἴδωσσα serait une faute pour αἴθουσα ; — on peut se demander s'il était utile d'accueillir ἄκριστιν, qui est un mot phrygien dont nous ne savons pas s'il a jamais été employé en grec ; — l'authenticité du lemme ἀλίφαλος chez Hésychius est douteuse ; — on pourrait encore exprimer des inquiétudes du même genre pour ἀμάναν, ou, comme le reconnaît M. Frisk, pour ἀμαρύττα cité sous ἀμαρύσσω.

D'autre part, on félicitera, nous l'avons dit, l'auteur d'avoir précisé, mieux que ne le font trop d'étymologistes, la signification des mots qu'il étudie. L'influence du dictionnaire Ernout-Meillet est ici sensible. Toutefois, il aurait pu être avantageux, en sacrifiant des gloses dont l'authenticité est douteuse, de donner plus de place à l'étude sémantique de quelques termes importants. L'article ἄγος[1] donne une idée du choix entre deux hypothèses qui est proposé à l'étymologiste pour ce mot, mais, faute d'une analyse précise du sens et d'un examen systématique des dérivés et composés, il reste vague : il est évidemment impossible de dériver ἐναγίζω « faire un sacrifice aux morts » (mais le mot n'est pas traduit chez Frisk) de ἐναγής rendu par « fluch-, schuldbeladen » ; — l'article αἰών est exact et renvoie, d'autre part, à des articles d'Owen et Stadtmüller sur la valeur religieuse tardive du mot : on aurait pu citer également les pages du Père Festugière dans la *Parola del Passato*, 11, 1949, et surtout celles d'E. Benveniste dans le *B. S. L.*, 38, 1937, p. 103 sqq., où le sens fondamental de « force vitale » est nettement mis en lumière (cf. *Iliade*, 19, 27), d'où l'emploi caractéristique pour désigner le siège de la vie, la moelle épinière (cf. *Hymne à Hermès*, 42) ; — certains termes, qui présentent des résonances religieuses profondes, restent obscurs, comme le groupe de ἄλαστος, ἀλάστωρ, ἀλαστέω : M. Frisk, pour une fois, ne se montre pas très net ; le lemme de l'article est ἄλαστος ; il rappelle l'étymologie traditionnelle (tirée de la famille de λανθάνω, λήθω, etc...), mais cite ensuite celle de Muller, dans le *Don. nat. Schrijnen*, p. 649 sqq., qui tire ἄλαστος de ἀ-, représentant *n*, degré zéro de ἐν, et traduit « inuisus, inuisor, qui inuidendo nocet » ; cette dernière étymologie est sans doute ingénieuse, mais elle est également artificielle ; le sens précis de ἀλάστωρ, qui désigne originellement un démon de la vengeance, impose la première étymologie (voir, sur le sens de ἀλάστωρ, par exemple, la note de Ed. Fraenkel, dans son édition d'*Agamemnon*, p. 711) ; — le rapprochement de ἄλγος avec ἀλέγω traduit « Schmerz, Leid über etwas empfinden », n'est pas aussi simple que le dit M. Frisk ; ἀλέγω signifie aussi « compter au nombre de... ». Cf. Alcman au v. 2 du *Parthénée*.

Ce livre, très riche, appellerait encore bien des remarques : pour ἀγήνωρ, l'examen des faits homériques conduit, je crois, à préférer l'étymologie par ἄγω ; — pour ἀγάπη, le mot est bien tardif, mais il ne semble pas seulement chrétien (cf. les articles de A. Ceresa Gastaldo, notamment dans la *Riv. di Fil.*, 1953) ; etc...

Bref, l'ouvrage de M. Frisk, bien informé et raisonnable, donne une idée juste de l'état actuel des connaissances en ce qui concerne l'étymologie. Sans médire du dictionnaire de Boisacq, qui a rendu les plus grands services, on peut affirmer

1. Voir, maintenant, sur ce groupe de mots, *Mélanges Debrunner*, p. 85-107.

que ce nouveau livre marque sur le Boisacq un grand progrès. Il ne reste qu'à souhaiter que les fascicules se succèdent aussi rapidement que possible.

P. Chantraine.

D. Pieraccioni, *Morfologia storica della Lingua Greca.* Florence, Vallechi, 1954 ; in-8°, 250 p.

Je pense que les étudiants italiens seront heureux d'avoir à leur disposition ce manuel clair et agréablement présenté. La matière est disposée suivant un plan traditionnel et l'exposé est précédé d'une brève introduction qui décrit la situation du grec parmi les langues indo-européennes, le système de l'alphabet, la division en dialectes, l'aboutissement à la *koiné*. On sait, d'autre part, que, si l'alternance vocalique n'est plus, en grec, un procédé morphologique vivant, elle tient une grande place sous forme de survivance dans le système grec. L'exposé de ces alternances à l'intérieur d'une morphologie élémentaire du grec comporte de grandes difficultés. On ne peut pas dire que la brève note des pages 23-24 donne pleine satisfaction au lecteur.

Dans le détail, on peut, bien entendu, ici ou là, ne pas se trouver toujours d'accord avec l'auteur en tout point. On peut estimer que les chapitres sur les pronoms sont traités un peu rapidement. En revanche, les adverbes et prépositions sont décrits avec quelque détail. Mais il est inévitable qu'en ce qui concerne les prépositions, l'étymologie soit donnée de façon vague et les emplois indiqués de façon sommaire ; la note 4 de la page 103 indique avec raison que ἐν et εἰς ne sont originellement qu'une seule et même préposition, mais c'est présenter les faits de façon inexacte que affirmer que « l'eolico e il dorio usano solo ἐν » (cf., pour plus de précision, les *Greek Dialects*[2] de Buck, § 135).

Dans ce livre, où beaucoup de faits sont présentés de façon claire et correcte, il est rare que subsistent, malgré le soin de l'auteur, quelques obscurités ou maladresses. Voici quelques exemples : p. 161, « da *ιδμεν » est une explication insuffisante pour ἴσμεν, et ἴδμεν ne devrait pas être marqué d'un astérisque, puisque la forme est bien attestée ; — p. 162, γέγωνε (rad. *gnō-*, cf. γιγνώσκω) dissimule la difficulté que présente cette explication ; — p. 163, τέθειμαι est cité à côté de εἶμαι et de δέδομαι, sans que le caractère anomal du vocalisme soit indiqué ; — p. 188, il n'est pas sûr que διδάσκω soit apparenté à lat. *doceō* ; etc...

P. Chantraine.

W. Brandenstein, *Griechische Sprachwissenschaft*, I (Sammlung Göschen, 117). Berlin, De Gruyter, 1954 ; in-8°, 160 p.

A côté de l'*Histoire de la langue grecque* d'O. Hoffmann, dont M. Debrunner vient de procurer la troisième édition, la collection Göschen nous donne un ouvrage de M. Brandenstein de caractère assez différent. Ce premier volume a pour sous-titre : *Einleitung*, *Lautsystem*, *Etymologie*. Il présente une franche originalité et même pourra parfois être discuté dans le détail.

La première partie examine la situation du grec dans l'ensemble des langues indo-européennes, sa préhistoire et la division en dialectes. P. 5, le macédonien est appelé une « Mischsprache », ce qui mériterait quelque explication. Le macédonien n'a pas un dialecte grec, mais il a dû recevoir au cours de son histoire beaucoup de termes grecs. L'auteur explique plus clairement, p. 8, que le grec a

dû être de bonne heure la langue des chefs en Macédoine. Mais il indique également que le grec et le macédonien doivent reposer sur un même substrat, caractérisé par une mutation consonnantique. — Après avoir montré l'aspect de quelques termes « méditerranéens » empruntés par le grec (οἶνος, etc...), il indique (p. 17) des rapports possibles avec le hittite ; il pense que le suffixe -εύς est bien indo-européen, mais qu'en grec il s'agit d'un emprunt à une langue indo-européenne (laquelle? l'auteur ne s'en explique guère, mais cite des faits phrygiens et messapiens qui ne semblent pas très probants). L'illyrien tient une certaine place dans le tableau linguistique de la Grèce préhistorique, tel que le trace M. Brandenstein. Il rapproche de l'illyrien les noms de villes du type Κόρινθος, mais admet qu'ils ont subi une mutation consonnantique : il accepte donc la théorie du pélasgique de M. Georgiev et Van Windekens, en citant, naturellement, l'exemple classique de πύργος ; c'est également à cette couche qu'il attribue des termes comme πλίνθος, ἀσάμινθος (selon M. Brandenstein, cette couche de population aurait comporté également des Phrygiens et des Arméniens, et le nom de la femme de Cadmus, *Harmonie*, serait une altération d' « Arménienne » par étymologie populaire [?], cf. p. 23). — L'auteur étudie ensuite « les alphabets et la valeur de leurs signes » : je signale surtout les tableaux des pages 33, 38, 41, 46 : ce dernier s'intitule l'*écriture chypriote et minoenne*, mais l'auteur donne une idée trop simple de faits complexes : il y a trois écritures en Crète et deux au moins à Chypre. — Le classement des dialectes qui suit est un peu schématique, mais n'appelle pas d'observations particulières.

L'étude phonétique qui occupe la seconde partie du petit volume est intitulée : « Das griechische Lautsystem mit besonderer Berücksichtigung der attischen Literatursprache. » La principale originalité en est qu'elle prétend être phonologique et met en valeur ce qui comporte une valeur distinctive. On trouvera donc dans ce chapitre de nombreux tableaux qui mettent en lumière le système de la phonétique grecque présenté, par exemple, en ce qui concerne les voyelles, sous formes triangulaires (cf., p. 72, le tableau des voyelles brèves aux IX^e^, VIII^e^ VII^e^ et III^e^ siècles et au Moyen Age). L'exposé phonétique de détail est généralement assez précis (cf., p. 96 et 97, l'étude des groupes *-rs-* et *-ls-*). Le volume se termine avec quelques exemples d'étymologies qui sont généralement bien choisis.

Tel est ce petit livre personnel, auquel on peut seulement reprocher de présenter parfois des hypothèses que l'auteur n'a pas la place de nuancer et de discuter.

P. Chantraine.

O. Hoffmann, *Geschichte der griechischen Sprache.* I : *Bis zum Ausgang der klassischen Zeit*, dritte Auflage bearbeitet von A. Debrunner (Sammlung Göschen, 111). Berlin, De Gruyter, 1953 ; in-8°, 156 p.

Sans présenter l'importance de l'*Aperçu* d'A. Meillet, le petit livre d'O. Hoffmann constituait une heureuse initiation à l'histoire de la langue grecque. Nul doute que, rajeuni par les soins d'un savant de l'autorité d'A. Debrunner, il ne doive poursuivre son heureuse carrière. Les premiers chapitres rappellent clairement comment les tribus helléniques sont entrées dans la péninsule balkanique et ont dû y rencontrer diverses peuplades indigènes, par exemple, les Pélasges et les Lélèges. Il est naturellement fait mention des éléments préhelléniques inclus dans le vocabulaire grec (cf., par exemple, § 18, les remarques sur θάλαμος et μέγαρον) ; il est tenu compte également des Illyriens, mais pas encore, bien entendu, de la découverte qui peut passer pour acquise, d'un dialecte grec dans l'écriture

linéaire B de Cnossos et de Pylos. L'analyse et le classement des dialectes grecs sont présentés avec précision. Des Ioniens auraient été installés dans le Péloponnèse avant les Achéens eux-mêmes (mais, maintenant, les déchiffrements de Ventris conduisent à reconnaître des Achéens dans le Péloponnèse à une date très haute), selon le § 25, mais il est indiqué également, § 33, qu'en même temps que le peuple ionien s'installait dans la Grèce orientale, les Achéens se rassemblaient en Thessalie : des deux hypothèses proposées, § 33, sur les rapports entre ces deux rameaux helléniques, la plus probable me semble être qu'ils appartenaient tous deux à la même vague d'envahisseurs. La description des dialectes est claire et écarte avec raison la distinction périmée entre dorien *doux* et *sévère*.

Dans les paragraphes suivants, on trouve une définition de la langue littéraire et de la langue parlée ou populaire, dont on peut observer des exemples sur les vases attiques, dans les *tabulae defixionum*, chez des écrivains comme Hipponax ou Aristophane, plutôt que dans les inscriptions soumises à la tradition du formulaire administratif. L'exposé sur la langue d'Homère est clair et juste dans l'ensemble. Le mélange des dialectes y est expliqué avec raison comme un résultat de l'histoire du genre épique. La composition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* est attribuée à un poète (ou des poètes?) du VIII^e^ et du VII^e^ siècle, ce qui est ainsi mon opinion, tandis que quelques philologues situent cette composition à Athènes du temps de Pisistrate. La description de la langue homérique est précise et exacte : je ne crois pourtant pas (§ 105) que les formes du type ὁρόω appartiennent seulement à l'histoire du texte, car on les voit se développer dans le formulaire même des aèdes ioniens.

Ce premier volume expose l'histoire du grec jusqu'à Thucydide et Xénophon. En un petit nombre de pages, il fournit un nombre considérable de faits bien contrôlés. Ce qu'on pourrait précisément lui reprocher, c'est que l'abondance des détails y dissimule parfois un peu les grandes lignes de l'évolution.

P. Chantraine.

Albert Debrunner, *Geschichte der griechischen Sprache.* II : *Grundfragen und Grundzüge des nachklassischen Griechisch* (Sammlung Göschen, 114). Berlin, De Gruyter, 1954 ; in-8°, 144 p.

M. Debrunner se demande dans une postface si c'est par hasard que O. Hoffmann n'a jamais complété son histoire de la langue grecque classique (dont M. Debrunner lui-même vient de donner une édition refondue, dont nous venons de rendre compte), par un volume sur le grec postclassique. On sait, en tout cas, que l'étude du grec postclassique est pour M. Debrunner un de ses domaines de prédilection, et l'on peut penser qu'il a écrit avec satisfaction le petit livre qu'il donne aujourd'hui au public.

L'ouvrage se divise en deux parties distinctes. D'abord les *Grundfragen*, qui étudient successivement les sources dont nous disposons, la naissance de la langue commune hellénistique, la naissance de nouveaux dialectes. Les *Grundzüge* constituent une description du grec postclassique : phonétique, morphologie, syntaxe.

La première partie traite avec précision de problèmes essentiels. Elle montre comment la création d'une langue commune est liée à la perte de l'indépendance des cités, et confirmée par l'établissement de l'empire d'Alexandre, définit le sens du terme ἑλληνίζειν, distingue entre la *koiné* parlée et la *koiné* littéraire. On trouvera, par exemple, p. 19-21, une caractérisation précise de la langue des divers écrivains ; p. 34-44, une étude assez détaillée de la disparition des dialectes. La

koiné repose finalement sur l'attique de la ligue maritime athénienne (Grossattisch de Thumb), fortement influencé par l'ionien.

Dans la seconde partie, on retiendra, notamment, l'examen précis de la prononciation, par exemple, pour la diphtongue ει, ou (p. 104) la longue η qui est confondue, à partir du milieu du second siècle avant notre ère, avec ει et ι, mais également avec ε et αι, ce qui indique que la prononciation flottait entre *ē* et *ī*. Parmi les faits de syntaxe, M. Debrunner met surtout en lumière la décadence et la disparition de l'optatif, la situation de l'infinitif, qui tend, on le sait, à disparaître, mais qui tient une très grande place dans la *koiné* littéraire, en fonction d'infinitif substantivé avec l'article ; enfin, le développement de certaines conjonctions de subordination comme ἵνα ou ὅτι.

Voici encore quelques remarques de détail : p. 7 et 15, il est peut-être excessif de faire remonter la papyrologie à la publication de papyrus par N. Schow en 1788 ; — p. 53, l'idylle 26 de Théocrite (*Bacchantes*) ne peut être rangée dans les poèmes éoliens ; — p. 54, sur ξενᾱγός, κυνᾱγός, etc..., on pourrait renvoyer à l'*Alpha impurum* de G. Björck ; M. Debrunner cite également dans ce passage ἄγημα, mais la quantité longue de l'alpha n'est pas assurée et le terme peut être tiré de ἄγω ; enfin, si l'on admet l'alpha long et le rapprochement avec ἡγεῖσθαι, il vaudrait mieux écrire le mot avec un esprit rude ; — p. 71 et 112, l'explication donnée pour ἐρᾶσαι chez Théocrite suppose l'apparition, dès le IIIe siècle avant notre ère, d'une forme analogique que nous ne voyons attestée que beaucoup plus tard ; — p. 106, M. Debrunner semble admettre que les développements phonétiques de ει à ι, de αι à ε, de οι à υ, etc..., que l'on observe dans le grec tardif, pourraient être dus en partie à l'influence du béotien : il s'agit plutôt d'un développement indépendant qui s'est produit beaucoup plus tard ; il est probable (cf. p. 110) que l'accusatif en -αν des noms athématiques dans la *koiné* ne doit pas être relié aux formes du même genre en chypriote.

Le petit livre de M. Debrunner présente un très grand nombre de faits significatifs et bien choisis qui mettent en lumière les traits essentiels de l'histoire du grec. On pourrait peut-être regretter que les problèmes de vocabulaire aient été un peu négligés : il aurait été instructif d'indiquer comment πλοῖον s'est substitué à ναῦς ou de signaler une création aussi notable que σπλαγχνίζεσθαι, due à l'influence sémitique. Mais il est plus équitable de s'étonner que M. Debrunner ait pu dire tant de choses dans un petit volume, et de le remercier une fois encore.

P. Chantraine.

La notion du divin depuis Homère jusqu'à Platon (Fondation Hardt, *Entretiens sur l'antiquité classique*, I). Vandœuvre-Genève, 1954 ; in-8°, relié, III-308 p.

Mettant à profit la généreuse hospitalité de la *Fondation Hardt*, sept savants de cinq pays différents et s'exprimant en trois langues ont été accueillis, pendant l'été de 1952, par quelques collègues suisses et ont tenu un colloque sur le divin d'Homère à Platon. En une présentation impeccable, le volume fixe le souvenir, non seulement des exposés auxquels le thème en question a donné lieu, mais aussi des échanges d'idées qu'ils ont provoqués.

M. H. J. Rose a posé d'abord le problème en termes généraux : l'idée maîtresse de son exposé est qu'on doit, à date ancienne, mettre en rapport les conceptions religieuses soit avec les différentes couches de populations (substrat « égéen »), soit avec les formes sociales contemporaines : ainsi, il oppose les dieux féodaux de l'épopée auxquels les problèmes moraux restent aussi étrangers qu'aux classes pri-

vilégiées qui écoutaient leurs aventures, au Zeus de Justice, auquel en appellent des humbles comme Hésiode. — L'exposé, à la fois suggestif et précis de M. Chantraine, a surtout considéré chez Homère les rapports des dieux et des hommes : on lira avec un intérêt particulier ce qui y est dit de θεὸς et de δαίμων. Il a ensuite étudié l' « anthropomorphisation » de ces dieux, qui est aussi — fait important à signaler pour la suite — une rationalisation. Observant comment ils se comportent entre eux et avec les hommes (familièrement avec quelques-uns de ces derniers, mais sans intimité), il montre l'évolution des idées religieuses dans l'épopée homérique de l'*Iliade* à l'*Odyssée*. — M. B. Snell nous introduit ensuite dans le *Monde des dieux chez Hésiode* — monde tellement assombri par rapport à l'Olympe homérique et dans lequel les figures effrayantes peuvent être dues à des influences orientales. On remarquera des pages très originales consacrées aux Muses et aux Néréides. Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, ce monde grouillant de dieux s'organise, dans une progressive unité, autour d'un noyau central, le Zeus de Justice qui a mis hors d'état de nuire les divinités d'effroi ; de la *Théogonie* aux *Travaux*, l'évolution est nette. — M. O. Gigon s'est attaqué à la *Théologie des Présocratiques* : ces philosophes, d'Anaximandre à Anaxagore, ne chercheront pas à briser le cadre des cultes civiques (bien qu'ils aient pu en être accusés), mais, à la fois, à détruire dans les esprits la conception anthropomorphique des Dieux, la mythologie homérique si l'on veut, et à apaiser les terreurs humaines en face de phénomènes naturels, comme la foudre. Si la conception du divin s'épure et se grandit, les Présocratiques conçoivent aussi les premiers l'éminente dignité de l'homme, supérieur à l'animal, peut-être mieux armé, par ces dons supérieurs que sont la langue, la société, la connaissance des dieux. — Poursuivant l'enquête dans Eschyle et dans Sophocle, M. Kitto montre avec force que, dans leur œuvre, on peut distinguer deux plans, souvent parallèles, le plan divin et le plan humain. Si chez Eschyle, plus dynamique, les dieux interviennent dans les affaires humaines, Sophocle, plus statique, évite toute incidence entre les deux plans. L'étude pénétrante consacrée à la notion de Δίκη chez Sophocle, qui lui apparaît, dans le plan humain, comme la traduction des lois éternelles de l'autre, mérite une mention particulière. — Ce n'est pas sans émotion qu'on lira l'exposé de Fernand Chapouthier sur *Euripide et l'accueil du divin* : qui donc eût pu penser que ces pages dussent être son dernier ouvrage? Avec une intuition psychologique très souple, il a montré chez Euripide une « disponibilité » assez gidienne, une sensibilité religieuse très variée et qui s'émeut aux liturgies traditionnelles et, en même temps, un esprit critique qui ne recule devant rien — même devant l'athéisme — quand il s'agit de dénoncer des mythes qui portent atteinte à la dignité morale des dieux ou à la vérité. Il a bien montré que ce qui passionne le poète, c'est ce qu'il y a de divin dans l'homme : pureté du jeune néocore, noble familiarité mystique entre une déesse vierge et son « servant », et aussi les états exceptionnels de l'âme humaine, délire prophétique d'une Cassandre, exaltation orgiaque des Bacchantes. — La dernière contribution, celle de M. W. J. Verdenius (*Platons Gottbegriff*), est un effort vigoureux pour cerner la conception de Dieu chez Platon, qui, circulant librement dans toute son œuvre, n'a jamais fait de sa part l'objet d'un exposé systématique. Dieu, défini comme démiurge, est l'Idée de Bien en action : on peut même dire, loin de pouvoir lui attribuer la génération des Idées, qu'il est Dieu parce que l'Idée est divine. M. Verdenius a bien montré que sa sollicitude n'est que l'amour de l'artisan pour son œuvre, et n'a rien de la φιλανθρωπία d'un Créateur pour sa créature ; il reste déduit d'un principe : l'âme humaine peut, au moyen d'une raison épurée, s'élever jusqu'à lui, mais il n'émet aucune grâce qui aille à sa rencontre et qui, plus encore, la cherche. Si Platon législateur conserve les dieux traditionnels, contre lesquels il exerce parfois une dure ironie, c'est qu'ils sont des

manifestations inférieures et sensibles du divin, et qu'on peut garder à condition de les mettre à leur place. — J'ai lu avec un intérêt particulier les pages qui montrent que, dans tous les êtres, le divin est, pour ainsi dire, inversement proportionnel de la personnalité et celles qui soulignent dans le mythe non seulement un moyen de suggérer ce qui ne peut être démontré rationnellement, mais aussi un jeu où l'ironie a sa part.

J. Humbert.

Gabriel Germain, *Genèse de l'Odyssée. Le fantastique et le sacré.* Paris, P. U. F., 1954 ; in-8°, 700 p. Prix : 1.600 fr.

Ce nouveau livre sur Homère tient du roman fleuve et du roman d'aventures : il en a la longueur, qui ne va pas sans d'inévitables répétitions ; il en a parfois le charme et la facilité, quand il transporte le lecteur de la Grèce préhistorique aux profondeurs de la Chine avec de vastes excursions chez les Berbères marocains. Recherchant, dans un premier livre, l'origine de quelques *thèmes* odysséens, selon une méthode déjà exploitée, entre autres, par Rhys Carpenter, Gabriel Germain trouve, dans le folklore des peuples d'Afrique, d'Asie ou d'Europe, des mythes qu'il met en relation avec ceux de l'épopée homérique. Une de ses meilleures études groupe, à propos de l'arc d'Ulysse, de multiples parallèles empruntés surtout à l'épopée indienne et qui conduisent à reconnaître l'existence d'un domaine de l'arc : venu des steppes de l'Asie centrale, le thème du mariage au concours se répand, d'une part, dans le monde chinois, d'autre part, dans le monde indo-européen, et l'épisode de l'*Odyssée* n'en est qu'une forme dégradée, où certains détails obscurs, mal compris du poète, ne pourraient s'interpréter qu'à la lumière des récits plus développés de la littérature asiatique. Le Cyclope, assimilé à l'Ogre des contes populaires, est curieusement rapproché de personnages du folklore berbère, où existent d'étranges correspondances avec l'antre de Polyphème : la ruse d'Ulysse, faisant sortir ses compagnons cachés sous le ventre des brebis, paraît se rattacher à un rite primitif d'une religion méditerranéenne du bélier, où le fidèle revêtait la peau de l'animal sacrifié. L'interprétation du rôle de Circé, déesse de la végétation, auprès de laquelle le porc joue un rôle voisin de celui du sanglier dans les rituels orientaux auxquels sera mêlé Adonis, nous a paru moins convaincante.

La mise en valeur de nombreux traits empruntés à la magie primitive donne un jour nouveau à bien des détails de l'épopée. Les rituels magiques liés à la métallurgie ont peut-être conféré au bronze une valeur surnaturelle et les demeures de bronze, comme celle d'Alcinoos, seraient des demeures merveilleuses, semblables à celles des contes orientaux. Éole serait un roi-forgeron, maître des vents enfermés dans le soufflet à outre. Magie orientale encore, miracles du Yoga égypto-asiatique, que les métamorphoses de Protée, empruntées à un conte égyptien. A l'Égypte se rattacherait aussi l'épisode des Phéaciens, développement d'un célèbre conte du Naufragé.

La composition des *Récits chez Alcinoos* montre que la *Descente aux Enfers* en occupe le centre et que les autres épisodes sont groupés symétriquement autour d'elle : elle fait donc partie intégrante du récit primitif, et, comme l'intérêt dramatique lui en paraît assez limité, G. Germain cherche à quel modèle le Maître de l'*Odyssée* a pu l'emprunter : il le trouve dans l'épopée orientale de Gilgames. Mais, tandis que le héros mésopotamien rapportait d'outre-tombe une doctrine de la vie et de la mort, le héros grec n'en rapporte aucune idée métaphysique : le poète n'a pas compris le sens profond du mythe, que l'on soupçonne seulement derrière les paroles désabusées qu'il prête à Achille.

Dans le second livre, *Le genèse de l'œuvre et l'auteur*, c'est avec bien des longueurs et des répétitions que G. Germain tire les conclusions de ses études et résout une nouvelle fois la question homérique. Pour lui, c'est un poète unique, différent de l'auteur de l'*Iliade*, qui a combiné les influences de l'Égypte, de l'Asie et de l'Europe, dans ce poème ionien du début du VII^e^ siècle. On retiendra surtout les remarques sur la géographie odysséenne et les critiques parfois pertinentes des essais de localisation de V. Bérard. Il est vain de chercher sur le terrain une exacte localisation de tous les paysages homériques : le maître de l'*Odyssée* n'a pas suivi minutieusement des recueils d'*Instructions nautiques*. C'est un poète, et son œuvre reste une œuvre d'imagination. Au delà de certaines limites, quand son navire a franchi le cap Malée, Ulysse se meut dans un monde imaginaire et fantastique dont la description est approximative, où les directions et les distances sont vagues et conventionnelles. Si le pays des Lotophages se place quelque part du côté de l'Afrique, et celui de Calypso quelque part vers le couchant, il faudrait chercher dans un Orient indéterminé non seulement l'île de Circé, mais celle du Soleil, Charybde, Skylla, ainsi que les Cimmériens et le domaine des Morts.

Nous n'avons pu donner qu'un aperçu de la variété des problèmes abordés dans ce livre. La masse des faits mis en œuvre est considérable et appellerait des remarques de détail innombrables. La méthode comparative qui rapproche des thèmes analogues empruntés aux domaines les plus divers — Frazer en a donné les exemples les plus brillants — ne manque pas de séduire par le caractère surprenant de certaines rencontres. On ne saurait pourtant négliger que ces rencontres résultent parfois d'une série d'approximations successives, et l'on reste étonné de la facilité de cette méthode, qui permet de tout expliquer et qui donne même plusieurs explications du même fait. Ainsi nous apprenons (p. 184 sqq.) qu'Éole est un roi-forgeron, maître du soufflet de forge ; mais il est aussi le roi-prêtre qui, doué chez les « primitifs » de pouvoirs de sorcellerie, est le maître des phénomènes météorologiques ; ajoutons qu'il est d'origine égyptienne, parce que, dans sa famille, les frères épousent leurs sœurs, et, pourtant, on a remarqué (p. 171) que les Égyptiens n'avaient pas de dieu de la forge. Un chapitre séduisant met en rapport les Sirènes et la tentation du savoir, illustrée par de nombreux mythes orientaux : mais tous les exemples donnés tournent autour de l'Arbre de Vie et ne sauraient avoir inspiré le mythe des Sirènes, qu'on les considère comme des femmes oiseaux, ou, comme le veut G. Germain, comme des abeilles. Ne parlons pas des rapprochements étymologiques aventureux, dont l'auteur lui-même n'ignore pas la vanité : il rappelle, dans des pages pittoresques, les explications tentées pour l'île d'Aiaiè (p. 254 sqq.). Mais pourquoi affirme-t-il péremptoirement que l'adjectif φαιός sert de racine au nom des Phéaciens? Et ne plaisante-t-il pas, lorsque, p. 547, il suggère qu'Ogygie pourrait s'expliquer par une racine berbère?

C'est qu'il est trop facile de se laisser entraîner par l'envie de tout expliquer. Des développements sur la civilisation de l'époque néolithique (p. 160 sqq.), un tableau des rapports entre l'Égypte et la Crète (p. 360 sqq.) paraissent d'une ambition excessive et dépassent la compétence et la documentation personnelle de l'auteur. Il eût mieux valu compléter celle-ci sur des chapitres propres au domaine grec, où elle aurait dû être plus à jour. Est-il sérieux de renvoyer au *Guide bleu*, édition de 1911 (p. 555, n. 5, etc.)? A propos de l'ivresse de la Pythie (p. 230), l'auteur paraît ignorer les discussions soulevées par la thèse de P. Amandry. Sur le culte des héros (p. 347), il faudrait au moins signaler le livre de Farnell. On aimerait des références nombreuses et précises, et non pas seulement aux articles de la *Real-Encyclopaedie* et du *Dictionnaire des Antiquités* : ainsi dans l'intéressante

discussion sur les Dactyles (p. 164, n. 4), qui reste, pour cette raison, trop superficielle et impersonnelle, ou dans le développement sur le chien dans la religion grecque (p. 324 sqq.).

Malgré ce caractère parfois approximatif de la discussion, on ne lira pas sans intérêt les développements sur l'origine des thèmes fantastiques de l'*Odyssée* : replonger l'œuvre d'Homère dans les croyances des « primitifs » au surnaturel lui donne une couleur neuve, avec laquelle il est bon de se familiariser.

Jean Defradas.

Gabriel Germain, *Homère et la mystique des nombres*. Paris, P. U. F., 1954 ; in-8°, 107 p. Prix : 500 fr.

On a depuis longtemps cherché une explication à l'emploi des nombres qui paraît régi, dans l'épopée, par des habitudes traditionnelles. La statistique établie dans le premier chapitre de ce livre montre la prédominance des nombres 3, 4, 7, 9, 10 et 12 et l'absence de certains autres. Excluant les exigences de la métrique et l'emploi du style formulaire pour expliquer ces retours et ces absences, constatant le caractère conventionnel de ce système de numération, l'auteur se demande où le poète en a recueilli la tradition. Il reconnaît dans les mythes grecs, dans les rites et les classifications sociales un rôle important des mêmes nombres, de la triade en particulier. La poésie ne se range donc pas à part. On ne saurait attribuer cette tradition à une influence égyptienne ni orientale, où les nombres les plus fréquents, en dehors du 7, appartiennent à d'autres systèmes. Mais des rencontres avec le système numérique des épopées irlandaises conduisent G. Germain à l'hypothèse d'une origine commune dans une tradition mystique établie chez les Indo-Européens avant leur dispersion. Tradition conservée dans les familles aristocratiques, où se maintenaient aussi les rites de la religion ancestrale. Beaucoup de faits appartenant au domaine grec semblent présentés avec peu de discernement : dans son catalogue des mythes ou des faits sociaux, l'auteur ne se préoccupe pas de savoir s'ils sont sérieusement établis (p. 86, à propos des *rhètrai* spartiates attribuées à Delphes ; p. 90, sur les Exégètes athéniens) ou s'ils correspondent à des moments différents de l'histoire (p. 36 : mythes de colonisation, mêlés au mythe d'Apollon et à celui du Minotaure). Le livre est bien présenté, mais, comme dans *Genèse de l'Odyssée*, les citations grecques sont trop souvent incorrectes : nous avons relevé quatre fautes d'accentuation dans la seule page 29.

Jean Defradas.

A. Severyns, *Recherches sur la Chrestomathie de Proclos*. III : *La « Vita Homeri » et les sommaires du Cycle*. I) Étude paléographique et critique (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, fascicule CXXXII). Paris, Belles-Lettres, 1953 ; 368 p. + 14 planches et un encart de 12 p. Prix : 1.000 fr.

L'une de nos principales sources d'information touchant le contenu des poèmes cycliques est la *Chrestomathie*, composée par un certain Proclos, qu'il ne faut pas confondre avec le philosophe néo-platonicien.

Cette *Chrestomathie* ne nous est pas connue directement, mais seulement par deux reflets, à savoir :

— l'analyse donnée par Photius au chapitre 239 de sa *Bibliothèque* ;

— une série de sept fragments, parmi lesquels une *Vie d'Homère*, placés, à titre d'introduction, en tête de certains manuscrits d'Homère.

Le résumé de Photius a été étudié avec le plus grand soin par M. Severyns, dans deux volumes parus en 1938, et qui constituent la première partie du présent ouvrage (*Le Codex 239 de Photius* ; t. I : *Étude paléographique et critique* ; t. II : *Texte, traduction, commentaire*).

Le tome dont nous nous occupons aujourd'hui est l' « étude paléographique et critique » des sept fragments transmis par les manuscrits d'Homère ; nous attendons, par conséquent, un quatrième volume, qui sera une édition commentée de ces précieux extraits.

Il faut dès l'abord souligner le contraste entre l'aspect sévère, technique, de cette œuvre imposante et l'attrait du problème d'histoire littéraire dont elle est destinée à préparer minutieusement la solution. C'est, en effet, l'histoire même du Cycle épique qui est en jeu.

Nous avons affaire à des études de paléographie et d'histoire des textes ; mais ces études ont été entreprises, non sans de vastes arrière-pensées, par un spécialiste de l'épopée grecque.

Admirons la loyauté, la patience et le courage de l'auteur, qui n'a pas reculé devant les lenteurs fastidieuses et nécessaires de ces préambules techniques. C'est à de telles conditions que peut se renouveler l'histoire de la littérature antique.

Dans la première partie de ce tome III sont décrits les quatorze manuscrits homériques, où l'on trouve, de façon plus ou moins complète, la série des extraits de Proclos. Les deux parties suivantes sont consacrées au classement de ces mêmes manuscrits ; de groupe en groupe, nous atteignons un archétype ω, dans lequel, pour la première fois, la Vie d'Homère, telle qu'elle fut écrite par Proclos, suivie de résumés des épopées du Cycle troyen, avait été placée en tête d'une édition de l'*Iliade*. La quatrième partie reprend, mais cette fois dans l'ordre chronologique, cette histoire que les analyses précédentes avaient retracée à rebours.

Au terme de ce long effort, les quatorze manuscrits de nos extraits étant classés, il devient possible de reconstituer très précisément le plus proche commun ancêtre de la tradition et, par suite, d'établir avec sécurité le texte de cette *Vie d'Homère* et des *Sommaires du Cycle*.

Cet appréciable résultat sera exploité dans le volume suivant, mais, dès maintenant, l'auteur, pour faciliter la lecture de son livre, a tenu à nous présenter, encarté dans la couverture, sans apparat critique, mais avec la linéation définitive, son texte des fragments de Proclos.

Ce n'est pas la seule prévenance de l'auteur à l'égard du lecteur ; on lui sait gré d'avoir publié en fac-similé, à la fin du volume, la première page de tous les manuscrits ; on est sensible aussi à son perpétuel souci de clarté ; de nombreux résumés annoncent ou reprennent les résultats des analyses ; le style, enfin, est alerte, parfois humoristique.

Ce travail donne partout une impression de luxe : luxe de la présentation, d'abord ; luxe aussi dans le nombre de pages, dans le nombre des preuves, dans la multitude des détails.

On ne peut guère contester que l'auteur soit parvenu, pour le problème précis qui le préoccupait exclusivement, à des résultats solides. Sa minutie extrême a été récompensée : nous aurons d'ici peu une bonne édition des fragments de la *Chres-*

tomathie, et, grâce à elle, peut-être, nous pourrons mieux connaître les légendes cycliques.

Nous sera-t-il permis, cependant, d'exprimer quelques regrets?

La minutie, certes, inspire confiance, mais, ici, on est obligé de constater qu'elle est souvent excessive, parfois presque maladroite. Je n'en prendrai pour exemple que la description des manuscrits. M. Severyns nous donne, pour chacun d'eux, la liste complète des corrections de première main, en commentant chaque cas. Or, ce sont là des choses utiles à relever quand on entreprend un classement, mais que l'on a le devoir de garder pour soi. Dans l'exposé destiné au public, on peut se contenter d'affirmer : « le ms. *X* contient *n* corrections de première main ». Et l'on ne mentionnera spécialement que les cas dont on voudra tirer une conclusion intéressante. La minutie a pour but essentiel de fournir au lecteur les moyens de vérifier l'exactitude des faits que l'on avance. Or, la liste complète et commentée, donnée par M. Severyns, des treize repentirs du *Venetus A* (p. 21) ne me dispense nullement, en toute rigueur, d'aller voir à Venise si l'on n'en pourrait pas trouver un quatorzième. Dans ces conditions, un simple chiffre aurait suffi, et le chapitre aurait eu plusieurs pages de moins.

Mais que dire du second chapitre, consacré entièrement à une énumération des particularités graphiques? « L'utilité de ce catalogue saute aux yeux, dit l'auteur, en commençant ; il désencombre et clarifie l'apparat, qui, en principe, n'accueille pas les *quisquiliae* de cette espèce. » Mais si beaucoup de savants sont d'accord pour les chasser de l'apparat, c'est qu'elles ne présentent aucun intérêt ni pour l'établissement du texte, ni pour son histoire. Et M. Severyns le reconnaît lui-même. N'aurait-il donc pu économiser ces dix-sept pages?

On peut se demander aussi s'il est vraiment utile de résumer avec tant de détails les travaux des prédécesseurs, même lorsqu'ils sont périmés ; ou s'il est nécessaire de raconter chronologiquement, dans le dernier quart du livre, l'histoire que les deux parties précédentes ont longuement exposée en remontant le cours des siècles. Cette insistance confère à l'ouvrage un caractère un peu pédagogique. L'auteur veut-il donner un exemple de méthode en matière d'histoire des textes? D'autres indices le laisseraient croire.

Il explique, en effet, longuement des choses simples et générales ; il prend la peine de dire pourquoi il ne faut pas utiliser une copie quand on possède l'original, comment les accords de plusieurs exemplaires entre eux permettent de reconstituer la leçon d'un modèle perdu.

On a l'impression, aussi, que l'auteur s'émerveille de découvrir les secrets d'une méthode ; il s'étonne devant des écritures compliquées, mais de type courant (je pense à celle du *Parisinus* 2681), et il tire d'elles des conclusions précises sur le tempérament du copiste, sur sa « nervosité », sur sa « paresse », etc.

Ce n'est pas un tort bien grave que de donner aux manuscrits une cote d'aspect peu conformiste (p. ex., *Paris, Bibl. nat., grec 2681*, au lieu de *Parisinus gr. 2681*) ; il est plus fâcheux de nous indiquer le nombre total des folios d'un manuscrit sans nous dire ce qu'il y a sur ces folios. Mais nous reviendrons bientôt sur ce dernier grief. Contentons-nous de signaler que la description matérielle des exemplaires est extrêmement sommaire. Les planches photographiques ne compensent cette insuffisance qu'imparfaitement.

Mais c'est surtout à la méthode de classement que l'on peut trouver à redire. Elle est fondée uniquement sur la notion de faute commune. C'est le vieux procédé de Lachmann. Si le résultat semble malgré tout satisfaisant, c'est que le

texte étudié est très court (dix pages imprimées), et que l'auteur a pu tenir compte de la totalité des variantes ; il a évité ainsi les dangers et les surprises de l'induction. Il faut dire aussi que ces prolégomènes à une édition d'Homère paraissent avoir subi peu de contaminations d'un exemplaire à l'autre ; ce n'est probablement pas le cas pour le texte même du poète, mais il y a là un intéressant privilège réservé à ces textes spéciaux que sont les introductions et les scholies.

Or, c'est précisément cet aspect d'introduction à Homère qui peut faire, pour un historien des textes, l'intérêt de ces fragments de Proclos, et cet aspect, M. Severyns l'a entièrement négligé. Il ne semble avoir attaché aucune importance au fait qu'en classant, avec combien de peine et de conscience, ses exemplaires de Proclos, il était peut-être en train de classer, en réalité, un groupe de manuscrits d'Homère. Et, dans ce groupe, figure le plus célèbre de tous. Un étudiant qui ne saurait pas déjà que le *Venetus Marcianus 454* est le fameux exemplaire de l'*Iliade* ne le devinerait pas en lisant M. Severyns. Mais notre mémoire ne nous vient pas toujours en aide ; on aimerait savoir quel est exactement le contenu homérique de chaque manuscrit, et, plus encore peut-être, quelle est la rédaction des scholies qu'on y trouve le cas échéant.

La présence de ces fragments en tête d'un exemplaire homérique est-elle toujours liée à une même version du commentaire, à un même aspect du texte lui-même?

L'auteur nous répondra que ce genre de recherches dépassait ses préoccupations, et qu'on ne peut lui reprocher de ne pas avoir traité un sujet qu'il n'avait pas choisi. Mais, ici, les circonstances sont telles qu'il fallait nécessairement aborder le grand problème pour pouvoir donner au petit une solution tout à fait complète. On ne nous présente que des bribes de faits, la petite partie d'un grand tout, et ce tout est une édition d'Homère.

On ne peut s'empêcher de penser à ce qu'aurait pu être un autre ouvrage, orienté tout autrement que celui de M. Severyns : une contribution à l'histoire du texte homérique, qui eût, par surcroît, donné la solution du problème Proclos, mais de façon plus sûre, et en le remettant à sa vraie place. On pourrait intituler ce livre à faire : *Étude d'un groupe de manuscrits homériques ayant pour prolégomènes des fragments de la Chrestomathie de Proclos.* On aurait étudié ces manuscrits dans leur totalité, sans négliger surtout les scholies, dont l'importance, pour l'histoire du texte des poètes, est capitale. Cette étude, il est vrai, nous conduirait peut-être à une impasse ; peut-être n'y a-t-il rien à trouver. Mais on a peine à le croire et, de toute façon, il vaudrait la peine de le démontrer.

Jean Martin.

A. Peretti, *Teognide nella tradizione gnomologica* (Universita di Pisa, Studi classici e orientali, 4). Pise, Libreria Goliardica, 1953 ; in-8°, xii-396 p.

Voici un ouvrage important qui reprend, en le mettant sous un jour nouveau, le difficile problème de la constitution du corpus de Théognis. L'introduction rend justice à l'œuvre des prédécesseurs de M. Peretti, Jacoby, Kroll, enfin, le dernier venu, J. Carrière, dont on se rappelle le système : il pense que notre Théognis résulte de la fusion et de la contamination de deux recueils différents, mais offrant des passages communs, ce qui expliquerait les répétitions et les doublets ; d'autre part, cette fusion de deux recueils, qui a accueilli bien des poèmes apocryphes, a été suivie de l'élimination du second livre, contenant les poèmes érotiques, qui

ne nous est plus transmis que dans un seul manuscrit. La thèse de la tradition bipartite de Théognis repose principalement sur le fait que quelques élégies sont répétées deux fois et pas plus de deux fois. Ces répétitions présentent des variantes plus ou moins profondes et sont presque toutes rassemblées vers la fin du livre I, dans les vers 757-1220. M. Peretti propose des faits une interprétation différente, qui avait déjà été entrevue, en rattachant notre recueil à la littérature gnomologique. Son analyse, très serrée et très ingénieuse, mais parfois aussi malaisée à suivre, se fonde sur un très grand nombre de rapprochements et, également, sur la structure même du recueil attribué à Théognis. Dès le début de son ouvrage, l'auteur critique de façon pénétrante le texte des manuscrits de Théognis, en s'appuyant sur le témoignage des plus anciens citateurs : ainsi, en 175-179, il estime que les leçons χρὴ πενίην et πᾶς sont anciennes et que le texte de nos manuscrits est un arrangement destiné à établir une continuité entre les sentences du poète. Dès l'époque hellénistique, il est impossible de trouver trace d'une tradition directe de Théognis. Les auteurs hellénistiques et byzantins, y compris Orion et Stobée, connaissent les vers de Théognis, authentiques ou non, au moyen de recueils gnomologiques[1] que M. Peretti étudie longuement dans son chapitre III. La réapparition de nouveaux fragments de Théognis dans la tradition indirecte à partir du Ve siècle est liée à l'activité des auteurs de gnomologies, qui fournissent un matériel commode pour citer des sentences morales. D'autre part, nos manuscrits de Théognis et l'œuvre de Stobée présentent une communauté de thèmes et de schèmes, un parallélisme des motifs gnomiques, qui révèlent que le texte de nos manuscrits est issu d'une tradition gnomologique ; mais certains détails, notamment le fait que les vers 1221-1226 sont ignorés de la tradition des manuscrits de Théognis, montreraient que les sources de Stobée étaient plus riches que celles du recueil théognidien transcrit dans nos manuscrits médiévaux (cf. p. 186). Les distiques autonomes qui séparent les élégies dans notre recueil jouent un rôle comparable à celui que jouent des distiques semblables dans l'*Anthologie* de Stobée. Dans le livre II, dont on sait le caractère érotique, ces distiques intermédiaires prouvent les intentions moralisatrices du compilateur. M. Peretti cherche à retrouver dans la disposition même des poèmes les procédés des recueils de sentences : par exemple, l'opposition entre les vers 173-182 et 183-196 s'explique par la succession d'une thèse et d'une antithèse, comme on en voit dans les gnomologies. Enfin, l'origine même du recueil explique qu'il contienne, même dans ce qu'on est convenu d'appeler le *Livre à Cyrnos*, de nombreux distiques qui doivent plus vraisemblablement être attribués à d'autres poètes comme Solon.

Telle est la thèse de M. Peretti. Si l'on songe à l'importance des recueils gnomologiques, elle apparaît séduisante. Mais elle comporte de graves conséquences. Nos manuscrits ne représentent pas une tradition directe de l'œuvre de Théognis, et l'authenticité d'un grand nombre de distiques semblera plus douteuse que jamais. On pourrait, enfin, lui objecter que certaines des élégies de caractère politique et de ton personnel ne paraissent guère convenir à l'anthologie banale que M. Peretti veut voir en définitive dans notre recueil.

P. Chantraine.

1. M. Peretti pense que Plutarque a largement utilisé des recueils de ce genre. On verra, p. 31 et 334, que si les citations homériques de Plutarque diffèrent parfois du texte alexandrin, M. Peretti estime que ces différences s'expliquent, non parce que Plutarque ne pouvait pas connaître le texte alexandrin, mais parce qu'il recourait à des gnomologies où les citations d'Homère auraient reproduit un texte antérieur à celui des philologues d'Alexandrie.

Æschylus, *Perzen* met inleiding en aantekeningen door Dr. G. Italie. Leiden, E. J. Brill, 1953 ; in-8°, 132 p.

Cette édition, qui paraît dans une collection destinée au public scolaire, est due à un bon connaisseur d'Eschyle, auteur d'un *Index Æschyleus*, dont le premier fascicule vient de paraître chez Brill. Elle a pour nous le tort d'être écrite en néerlandais, mais la précision des indications métriques, la netteté et la pénétration des notes montreraient, s'il en était besoin, qu'elle est l'œuvre d'un véritable philologue. Au début de la tragédie, il interprète l'expression difficile νέον δ' ἄνδρα βαύζει « mon cœur (cf. θυμὸς au vers 10) réclame le jeune prince » et n'accepte pas la traduction que P. Mazon a proposée en dernier lieu (*Rev. Ét. gr.*, 63, 1950, p. 13) : « mon cœur gronde à l'approche de tout nouveau venu, de tout inconnu » ; — 450-451, il écrit avec raison, comme Wilamowitz : ὅτ' ἐκ νεῶν | ... ἐκσῳζοίατο : ὅταν donné par les manuscrits n'est pas possible, et je n'ai jamais compris la vogue de la conjecture de Stahl : ἐξοισοίατο pour ἐκσῳζοίατο.

Les pages 15-16 indiquent les points sur lesquels le texte de M. Italie diverge de celui de Wilamowitz (1914). Il ne propose que peu de corrections personnelles : 145 τό τε πατρώνυμον pour τὸ πατρωνύμιον ; — et surtout au vers 732 οὐδὲν ὕστερον pour οὐδέ τι γέρων ; la correction s'explique bien paléographiquement et mérite d'être adoptée par les éditeurs à venir ; — au vers 815, il garde ἐκπαιδεύεται, que, depuis l'impression du volume, P. Mazon a corrigé en ἐκπλινθεύεται, de manière extrêmement probable.

Outre ses mérites scientifiques, cette édition présente les qualités de sobriété et de netteté que l'on souhaiterait aux éditions commentées que nous désirerions mettre entre les mains de nos étudiants.

P. Chantraine.

V. Ehrenberg, *Sophocles and Pericles*. Oxford, Blackwell, 1954 ; in-8°, 187 p.

Le livre de M. Ehrenberg touche à des textes, à des personnages, à des idées, dont on a souvent discuté, mais pour lesquels, en fin de compte, bien des renseignements nous manquent. Et il faut tout d'abord admirer qu'en un tel domaine, il ait su établir une thèse personnelle, neuve et résolue, mais en même temps si prudente et si nuancée, que l'auteur semble à chaque instant mettre le lecteur en garde contre quelque interprétation trop entière ou trop absolue.

Sophocle et Périclès sont contemporains, se sont connus, n'ont pas été ennemis ; ils sont, comme l'auteur le dit quelque part, « en termes amicaux mais non amis ». C'est que, d'après lui, une profonde opposition existe entre leurs deux pensées. On peut la résumer d'un mot : Sophocle représente la religion, tandis que Périclès représente le rationalisme de l'esprit moderne.

L'auteur en cherche la preuve dans un certain nombre de petits faits. Et, d'abord, il part du rapprochement entre deux textes parlant des « lois non écrites » : celui d'*Antigone* et celui de l'Oraison funèbre prononcée par Périclès dans Thucydide. Après avoir établi que celle-ci reproduit bien la pensée de Périclès sur ce point, il montre que les deux passages ont un sens très différent : Antigone se réfère aux Dieux, Périclès à l'opinion commune. Du reste, l'extrême confiance en l'homme, qui inspire Périclès, est ce qui perd les héros de Sophocle : le chœur d'*Œdipe roi* sur la grandeur de l'homme le prouve, et aussi le fait que Créon cède au seul Tirésias. Bien plus, l'autorité de Périclès, assez proche d'une tyrannie, se

reflète dans les souverains de Sophocle, et peut-être même faut-il expliquer ainsi certaines expressions étranges de Sophocle (le mot στρατηγός appliqué à Créon, *Antigone*, 8, ou le ἀνδρῶν πρῶτος appliqué à Œdipe, *O. R.*, 33). Quant aux fonctions exercées par Sophocle, si l'on y regarde de près, elles n'impliquent aucune relation personnelle avec Périclès.

De tels rapprochements sont fort suggestifs et méritent d'être retenus. Il faut avouer, cependant, que l'auteur pourrait bien, parfois, en avoir forcé la signification. La nuance de sens qu'il marque entre les deux textes sur les lois non écrites est des plus intéressantes ; mais ces deux textes sont-ils pour autant « contradictoires » (p. 47)? Forment-ils un « débat » (p. 49)? On hésitera à l'accorder, en pensant, par exemple, aux textes voisins, montrant que la notion était assez mouvante (cf. l'Appendice A) et en se rappelant que, dans la pensée grecque, la volonté divine et l'opinion ont pu parfois se recouvrir et se correspondre (que l'on songe à Isocrate). Certes, il existe une différence d'atmosphère intellectuelle entre Périclès et Antigone. Mais, inversement, ne pourrait-on opposer à M. Ehrenberg celle qui sépare Périclès et Créon? L'emploi de termes courants ne les rapproche guère (ainsi ὀρθοῦν, p. 146), mais on peut en dire autant de certains thèmes politiques, dont le mouvement général de la pensée fait toute la valeur : la liaison entre vie privée et activité publique apparaît chez Créon (661) et chez Périclès (II.40.2, cf. p. 147), mais dans un contexte qui, chez l'un, vante l'ordre et, chez l'autre, la liberté. Même s'il faut vraiment, avec quelques rieurs d'opposition, appeler Périclès un tyran, il semble à coup sûr difficile d'établir le moindre rapport entre Créon et une phrase quelconque de l'Oraison funèbre.

Quant aux curiosités d'expression, il faut avouer que l'une au moins, celle d'*Œdipe roi*, est rendue moins curieuse par l'opposition, très naturelle, que le texte établit entre θεοῖσι μέν et ἀνδρῶν δέ. Et même la seconde pourrait, en somme, s'expliquer, dans une large mesure, en liaison avec πανδήμῳ, par l'idée que Créon, chef d'un pays en guerre, décide, en l'occurrence, des sépultures consécutives à un combat.

Ce sont là des réserves. Et l'on peut en faire de nombreuses. Mais ce ne sont pas des objections de principe. Il se trouve, en effet — et c'est sur quoi nous voudrions insister — que tous ces arguments, qui sont parfois forcés ou contestables, correspondent au sentiment d'une différence d'orientation très réelle et intéressante. Le portrait que M. Ehrenberg trace, à la fin, des hommes et des époques est excellent. Et l'on retiendra ses conclusions, qui tendent à montrer, à l'intérieur de l'âge classique, l'existence d'une évolution et de tendances contraires. Dégager de telles conclusions était bien la tâche idéale d'un historien s'attachant aux textes littéraires, et M. Ehrenberg s'en est acquitté avec talent.

J. de Romilly.

The Plays of Sophocles, by J. C. Kamerbeek, Commentaries, part 1, *The Ajax*. Leiden, E. J. Brill, 1953 ; in-8°, x-262 p.

L'auteur explique, dans une brève préface écrite en latin, que son intention était d'abord d'éditer chaque tragédie avec commentaire et apparat critique. Au dernier moment, il s'est avisé que les travaux critiques de M. Turyn (cf. *Rev. de Phil.*, 28, 1954, p. 104-105) devaient modifier sensiblement, sinon l'établissement du texte, du moins la rédaction de l'apparat critique. Il entend donc mettre à l'épreuve, par une étude approfondie, les conclusions du savant polonais. Bref, M. Kamerbeek nous donne seulement le commentaire explicatif. Le texte suivi

est, en principe, celui de Pearson : trois pages de notes critiques indiquent les points sur lesquels il s'en sépare. Ajoutons que, lorsque M. Kamerbeek établira son apparat, il disposera, espérons-le, au moins du premier volume de l'édition de MM. Dain et Mazon, qui sera certainement constituée de façon personnelle.

Le dernier commentaire important des tragédies de Sophocle qui ait été publié est celui de Jebb, que tous les hellénistes connaissent bien, et qui est bon, encore qu'il manque parfois de simplicité dans l'interprétation. Disons tout de suite que le travail de notre collègue hollandais pourra soutenir la comparaison avec celui de Jebb. Or, si Sophocle est difficile, il faut dire aussi que le genre du commentaire, trop peu représenté chez nous, n'est pas un genre aisé. Il y faut une bonne information, du bon sens, de la modestie, pour ne pas chercher à tout prix l'originalité, du discernement, pour faire porter les explications sur ce qui est véritablement remarquable ou difficile.

Une Introduction de dix-sept pages traite de la tragédie d'*Ajax* en général. Elle rappelle d'abord la légende d'Ajax, dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* (qui présente pour la première fois au chant XI le thème du *Jugement des armes*), mais aussi dans l'*Éthiopide*, et surtout dans la *Petite Iliade*, où se trouvait à la fois le *Jugement des armes* et la folie d'Ajax. Le sujet était également traité dans une trilogie d'Eschyle, *Jugement des armes*, *les Thraces*, *les Salaminiennes*. Il semble, finalement, que Sophocle n'ait pas inventé grand'chose dans le thème de sa tragédie. M. Kamerbeek attire l'attention sur les vers 762 sqq., où l'on voit qu'*Ajax* s'est rendu autrefois coupable d'*hybris* ; il insiste également sur le rôle d'Athéna et sur la signification du suicide ; il indique, enfin, comment la tragédie se divise en deux parties. En ce qui concerne la date de la pièce, sur laquelle nous ne pouvons faire que des hypothèses, l'auteur incline à la placer aussi haut que possible, avant 446, peut-être un peu après 449.

Le commentaire de détail présente la précision que l'on pouvait attendre d'un philologue tel que M. Kamerbeek. V 8, il doit avoir raison de faire un nominatif de εὔρινος ; — 51-52, j'approuve l'interprétation de ces deux vers ; toutefois, l'auteur hésite en ce qui concerne le sens exact de ἀνήκεστος ; — 61, φόνου est préféré à πόνου ; — 131-132, note intéressante et rapprochement d'une formule d'Héraclite ; — 151, je ne comprends pas qu'on discute l'accentuation de κλύων : du jour où le présent κλύω a été créé, le participe, quelle qu'en soit l'origine, ne pouvait plus avoir ni la fonction ni l'accent (qui, d'ailleurs, n'est jamais attesté) d'un aoriste ; — 167-169, M. Kamerbeek ponctue après ἀλλ' et après αἰγυπιόν (fin de colon) ; M. P. Mazon ajoute γ' après αἰγυπιόν (*Rev. de Phil.*, 1951, p. 14) ; — 179, la leçon des manuscrits est gardée, et, selon l'interprétation de la scholie, Enyalios distingué d'Arès, « le dieu à la cuirasse de bronze » ; — 210, la graphie et la prosodie Τελλεύταντος ne me semblent guère vraisemblables ; — 326, je ne comprends pas la note sur la formation de δρασείων ; — 360, M. Kamerbeek conserve ποιμένων en l'interprétant comme le scholiaste τῶν κηδομένων ; — 366, en dépit de la note, il me semble difficile de comprendre ἀφόβοις θηρσί autrement que « des fauves qui n'ont peur de rien » ; — 416, ponctuation ingénieuse qui fait dépendre ἔχοντα de ἵστω ; — 451, il est vrai que ἐπεντύνοντ' peut signifier « préparer », mais je doute fort qu'on puisse le dire du bras qu'on « prépare » pour frapper ; je préfère ἐπευθύνοντ' ; — 516, en modifiant la ponctuation, l'éditeur défend la leçon de A et L ; — on est tenté de donner raison à M. Kamerbeek, qui défend ingénieusement le maintien de 554 b dans le texte ; — 668, τί μή est adopté : pour ce problème, il serait commode de renvoyer à Ed. Fraenkel, *Ag.*, 672, qui expose bien la difficulté et choisit, d'ailleurs, la correction τί μήν ; — 699, l'auteur choisit la leçon du papyrus Μύσιά ; — 812 est conservé avec raison ; — 921, M. Kamerbeek conserve, comme M. Ma-

zon dans sa traduction, le texte des manuscrits, mais la différence de sens entre l'optatif avec ou sans ἄν n'est pas aussi franche qu'il le dit ; — 966, bonne note grammaticale pour défendre le ἤ des manuscrits ; — 1069, note intéressante sur le sens de παρευθύνοντες, mais je me demande si l'explication de la scholie L ἀντὶ τοῦ τιμωρούμενοι ne peut pas être admise ; etc...

Le commentaire de M. Kamerbeek présente, on le voit, un vif intérêt et l'auteur prend sur les passages difficiles une position personnelle. Si l'on voulait critiquer M. Kamerbeek, on remarquerait qu'il a peut-être multiplié les explications grammaticales dans des passages qui ne présentent pas de véritable difficulté. Mais ces notes rendront service aux étudiants. Et, par ailleurs, l'ouvrage apporte une contribution de valeur à l'étude de Sophocle. Il faut donc souhaiter que les volumes qui concernent les autres tragédies de Sophocle paraissent aussi rapidement que possible.

P. Chantraine.

Sofocle, *Le Trachinie*. Introduzione testo e commento a cura di G. Schiassi. Coll. I Classici della nuova Italia, fasc. 43. Florence, 1953, lx-212 p.

La collection « I Classici della nuova Italia » publie les principaux chefs-d'œuvre de la littérature latine et de la littérature grecque. En grec, ont déjà paru des œuvres d'Hérodote, Euripide, Eschyle, Plutarque, Lysias, et tout récemment Platon. Le *Philoctète* de Sophocle a été publié dans le fascicule 17. Cette fois, M. G. Schiassi nous donne une excellente édition des *Trachiniennes*, qui n'est pas une simple publication scolaire, mais un véritable travail scientifique. Une longue introduction de quarante-neuf pages présente la tragédie et examine sous trois rubriques les problèmes qu'elle pose : I : le mythe d'Héraclès ; II : la poésie des *Trachiniennes* ; III : la langue et le style. On trouvera dans cette troisième partie d'intéressantes remarques sur la phonétique, la morphologie, le vocabulaire et surtout la syntaxe. Sur ce dernier point, l'auteur signale avec raison que, si Sophocle utilise quelques constructions homériques, il suit beaucoup plus souvent la syntaxe d'Hérodote. Le texte lui-même est accompagné de notes abondantes qui permettent de rendre compte de la plupart des difficultés. L'ouvrage s'achève par une bibliographie (p. 197-200) et deux index, l'un des particularités grammaticales, l'autre des mots grecs qui ont paru à l'auteur présenter un intérêt spécial et qui ont été étudiés en note. On voit combien M. G. Schiassi a eu le souci de faire œuvre utile.

Pierre Louis.

Hecatei Milesii, *Fragmenta* a cura di G. Nenci (Biblioteca di Studi Superiori, 22). Florence, La Nuova Italia, 1954 ; in-8°, xxxii-142 p.

Hécatée de Milet est un de ces Ioniens voyageurs qui ont précédé Hérodote, mais dont les œuvres sont perdues. L'introduction de M. Nenci expose clairement ce que nous savons de la vie et de l'œuvre d'Hécatée. Le lexique de « Suidas » le situe dans la soixante-cinquième Olympiade. Il semble que cette date soit celle de son *acmé*. On pense qu'il aurait vécu à peu près de 560 à 480. Il aurait participé à la révolte des Ioniens contre le Grand Roi, menée par Aristagoras. La tradition du voyage d'Hécatée en Égypte, que rapporte Hérodote, serait authentique. Jacoby estime également certain qu'Hécatée a visité le Pont et l'Arménie, très peu probable, en revanche, qu'il ait fait un voyage aux Indes.

Les citateurs anciens donnent divers titres d'œuvres d'Hécatée : *Généalogies*, *Histoires*, *Hérologies*, *Périégèse* et Περίοδος γῆς. La *Périégèse* devait se diviser en deux parties, *Europe* et *Asie*. En ce qui concerne les trois premières œuvres citées, il est possible qu'il s'agisse d'un seul ouvrage cité sous des titres différents (celui d'*Hérologie*, par exemple, n'apparaît qu'une fois chez Harpocration). En revanche, en ce qui concerne l'œuvre géographique d'Hécatée, M. Nenci admet avec Jacoby que la Περίοδος γῆς désigne un travail cartographique et que la *Périégèse* concerne un ouvrage de géographie proprement dite.

L'édition proprement dite distingue entre les *Témoignages* et les *Fragments*, comme l'avait déjà fait Jacoby. Un grand nombre de fragments sont tirés d'Étienne de Byzance, d'autres des scholies d'écrivains divers, quelques-uns d'Hérodote. Le nouvel éditeur souligne les points sur lesquels il diverge de Jacoby, mais, le plus souvent, il le suit d'assez près. Ainsi, dans le fragment 313 (= 300 Jacoby), tiré d'Hérodote, II, 143 sqq., considère comme des gloses certains groupes de mots suspectés par Jacoby, mais généralement conservés par les éditeurs d'Hérodote. On a l'impression que le travail de M. Nenci est fondé sur le recueil de Jacoby plutôt que sur les éditions des citateurs eux-mêmes. Dans le fragment tiré d'Hérodote, auquel nous venons de faire allusion, il faut se reporter aux éditions d'Hérodote de Stein, Hude ou Legrand pour disposer d'un apparat critique précis. De même, pour le fragment 22 (= 18 b Jacoby), où M. Nenci corrige ἐν ις en ἐν τῇ ἱστορίᾳ, il est bon de consulter l'édition de K. Wendel des scholies d'Apollonius de Rhodes en IV, 282.

L'ouvrage est complété par une utile table de concordance de la numérotation des fragments chez Müller, Jacoby, et dans cette nouvelle édition.

P. Chantraine.

Louis Bourgey, *Observation et expérience chez les médecins de la Collection hippocratique*. Paris, Vrin, 1953 ; in-8°, 304 p.

Le livre de M. Louis Bourgey est un chapitre d'une histoire passionnante : celle de la conquête laborieuse de l'expérimentation. Si l'auteur a choisi de limiter son étude aux premières formes de l'expérience scientifique chez les médecins de la *Collection hippocratique*, c'est d'abord en raison de l'importance exceptionnelle des problèmes que pose cette collection (personnalité d'Hippocrate, attribution des traités aux diverses écoles médicales, chronologie, etc.) ; c'est aussi parce que ces textes apportent à l'étude des premiers tâtonnements de l'expérimentation des éléments d'une richesse et d'une valeur incomparables. L'ouvrage de M. Bourgey présente donc un double intérêt : il étudie les problèmes historiques et philologiques que pose la *Collection hippocratique* ; il établit le bilan des découvertes réalisées par les médecins présocratiques et souligne surtout les progrès obtenus par eux dans la pratique de l'observation et de l'expérimentation. Ce sont là des problèmes dont l'importance n'échappera ni aux philologues qui s'interrogent sur la question hippocratique, ni aux historiens des sciences qui savent le rôle éminent joué par la pensée grecque dans la formation de l'esprit scientifique. Les premiers connaissent toute la complexité du problème hippocratique. Sans prétendre le résoudre d'une façon définitive, M. Bourgey nous livre le résultat de nombreuses années de méditation sur la soixantaine de traités que la tradition nous a transmis sous le nom d'Hippocrate. Il fait, avec un soin judicieux, la part de l'histoire et de la légende et montre que, si Hippocrate a pu rédiger ou inspirer lui-même plusieurs ouvrages de la *Collection*, il demeure impossible d'assi-

gner à l'ensemble du *Corpus hippocratique* un auteur unique. Bien plus, il lui paraît que la plupart de ces traités n'ont pas un auteur individuel, mais sont plutôt l'œuvre collective d'une école médicale. Cette hypothèse permet, il faut le reconnaître, d'expliquer certaines particularités que présentent les traités de la *Collection* : « existence dans des travaux de première valeur d'additions de qualité moindre, caractère plus ou moins composite de certains ouvrages, reprise en plusieurs écrits de passages parfois considérables qui appartiennent à d'autres œuvres formant un tout bien défini » (p. 43). Cependant, il paraît difficile d'admettre que la plupart des traités hippocratiques soient des œuvres collectives. Plusieurs des particularités que l'auteur prétend ainsi expliquer ne se retrouvent-elles pas dans le *Corpus aristotelicum*, dont l'attribution à un auteur unique ne peut pas faire de doute? Il est, d'ailleurs, un point qui ne semble pas suffisamment mis en valeur : c'est qu'il y a dans la *Collection* des œuvres non seulement d'inspiration différente, mais aussi d'importance inégale. Certaines sont, sans conteste possible, de véritables traités de physiologie (par exemple, le *Cœur*). Mais il y en a d'autres qui ne visent pas si haut et qui ne sont que des relevés de faits consignés au jour le jour sans aucune prétention scientifique. M. Bourgey signale bien que « certains de ces ouvrages sont de simples recueils de notes destinées avant tout à un usage personnel » (p. 23 ; cf. aussi p. 197). Il conviendrait, à mon sens, d'ajouter qu'il ne s'agit pas toujours d'un recueil de faits destinés à une étude scientifique, mais parfois seulement d'une espèce de fichier où le médecin traitant note les renseignements relatifs à sa clientèle. En d'autres termes, le médecin agit là non en savant, mais en praticien. Quoi qu'il en soit, M. Bourgey a certainement raison d'attribuer à trois écoles différentes les doctrines dont s'inspirent les traités de la *Collection*. On reconnaît aisément trois orientations intellectuelles nettement distinctes : celle des médecins théoriciens, celle des médecins à tendance empirique (école de Cnide), celle, enfin, des médecins d'esprit positif de l'école de Cos. L'intérêt principal de l'étude de M. Bourgey est d'avoir montré le rôle de chacune de ces écoles dans le développement de l'esprit scientifique. Même les médecins théoriciens se révèlent capables d'une observation juste, et lorsqu'ils veulent s'assurer de la vérité d'un fait, ils savent imaginer des expériences. C'est ainsi, par exemple, qu'ils font « supporter les mêmes colonnes d'eaux aux valvules sigmoïdes de l'aorte et de l'artère pulmonaire, afin de voir d'une façon indubitable si l'un des systèmes d'arrêt est plus puissant que l'autre » (p. 138). Quant aux médecins empiriques de l'école cnidienne, ils ont non seulement le respect minutieux de l'expérience, mais encore le souci de le contrôler par de véritables preuves expérimentales. M. Bourgey relève de nombreux exemples intéressants, pages 179 et sq., et ne manque pas de souligner aussi les défauts de la méthode utilisée. Le plus grave, c'est que les expériences imaginées ne servent qu'à illustrer la pensée. « Elles sont comme des images concrètes qui rendent cette pensée vivante et dans une certaine mesure vraisemblable. Mais leur vertu ne va pas au delà, puisque, pour un esprit exigeant, comparaison n'a jamais été l'équivalent de raison » (p. 182). C'est bien là, en effet, qu'apparaît l'erreur de ces premiers expérimentateurs. Les médecins de l'école de Cos semblent l'avoir bien compris, puisque, comme l'avait déjà remarqué Claude Bernard, ils se montrent très prudents dans l'emploi de l'expérimentation et utilisent essentiellement une méthode de pure observation. On trouvera dans l'ouvrage de M. Bourgey (p. 215 et sq.) une excellente étude de cette méthode et des progrès considérables qu'elle a permis à la science de réaliser. Signalons, pour terminer, un utile index des matières (p. 297), et surtout un index des termes médicaux, où se trouve relevé un certain nombre d'expressions relatives à la marche générale des maladies, aux blessures et aux maladies, aux procédés de traitement et aux particularités d'observation et de

diagnostic. Cet index rendra grand service à tous ceux qui s'intéressent aux vocabulaires techniques.

Pierre Louis.

Joseph Derbolav, *Der Dialog « Kratylos » im Rahmen der platonischen Sprach- und Erkenntnisphilosophie* (Publications de l'Université de la Sarre). Sarrebrück, West-Ost Verlag, 1953 ; 120 p.

Le *Cratyle* étudie le problème du langage et de la science. Mais il est difficile de savoir dans quelle mesure la plaisanterie s'y mêle au sérieux. Aussi, peu de dialogues de Platon ont suscité autant de controverses que celui-ci. Louis Méridier le signalait déjà en 1931, au début de sa notice dans l'édition Guillaume Budé. Et, depuis cette date, l'activité des chercheurs ne s'est pas ralentie. La bibliographie de M. J. Derbolav comporte huit études postérieures à 1929, parmi lesquelles l'excellent livre de V. Goldschmidt occupe une place de choix. Cette liste révèle, d'ailleurs, que les philologues, sans doute déçus et déroutés par les fantaisies étymologiques de Platon, semblent avoir abandonné aux philosophes l'exégèse de ce dialogue. Comme son titre l'indique, l'ouvrage de M. Derbolav n'est pas un commentaire, mais une étude philosophique à propos et à partir du *Cratyle*. Je laisserai donc aux historiens de la philosophie le soin d'apprécier la valeur des conclusions de M. Derbolav. Je me contenterai, pour ma part, de signaler aux hellénistes l'intérêt de cette étude qui me paraît complète, malgré sa brièveté relative : l'étude proprement dite n'occupe guère plus de soixante-dix pages. Mais ces pages excluent tout développement inutile et établissent d'utiles comparaisons avec d'autres dialogues. Un index (p. 111) donne la liste de tous les textes cités et étudiés. Et une table analytique très détaillée (p. 114-120) rend facile la consultation de l'ouvrage. Les citations grecques sont nombreuses et d'une impression correcte ; je n'ai relevé que deux fautes : une lettre omise, p. 35 ; une faute d'esprit, p. 66.

P. Louis.

Platone, *Ione*. Introduzione e commento a cura di U. Albini. Coll. I Classici della nuova Italia, fasc. 42. Florence, 1954 ; xvi-56 p.

La collection dirigée par C. Gallavotti ne comportait encore aucun dialogue de Platon. Le 42e fascicule comble heureusement cette lacune par une édition de l'*Ion*. Il est très rare que ce court dialogue, dont l'intérêt philosophique et littéraire est pourtant grand, soit édité séparément. Aussi faut - il féliciter M. Albini de son choix. Son petit livre comporte une brève introduction — trop brève, à mon sens — où sont étudiés les principaux problèmes que pose le dialogue, en particulier celui de la date et de l'authenticité, et celui du sens de la doctrine exposée par Socrate. L'examen de ces problèmes permet à l'auteur d'indiquer en note les titres essentiels d'une bibliographie. Vient ensuite une analyse qui a le mérite d'être simple et claire, et qui suit la division traditionnelle en chapitres. Le texte est celui de l'édition Burnet et, par conséquent, ne suggère aucune remarque particulière. Les notes sont relativement copieuses et, dans l'ensemble, intéressantes : elles contiennent des remarques d'ordre historique, grammatical ou littéraire qui rendront certainement service aux étudiants.

Pierre Louis.

Maurice Vanhoutte, *La philosophie politique de Platon dans les « Lois »*. Bibliothèque philosophique de Louvain. Publications universitaires de Louvain, 1954 ; x-468 p.

En lisant le bel ouvrage que M. Vanhoutte a consacré aux *Lois*, on ne peut s'empêcher d'évoquer la célèbre phrase de Baudelaire sur la critique « passionnée » (*Curiosités esthétiques*, Calmann-Lévy, 1926, p. 78). M. Vanhoutte a étudié les *Lois* avec tant de passion, tant de chaude sympathie, qu'il arrive sans peine à convaincre son lecteur et même à lui communiquer son enthousiasme pour une œuvre qui, il faut bien l'avouer, n'a pas toujours connu le même succès que les autres dialogues de Platon. Aujourd'hui encore, les *Lois* demeurent un domaine où même les hellénistes avertis ne se hasardent guère. Jusqu'ici les spécialistes de Platon s'étaient contentés d'analyses de détail, mais il n'existait pas, à notre connaissance, une véritable étude d'ensemble englobant tous les problèmes que pose une œuvre aussi vaste et aussi complexe. Le travail de M. Vanhoutte est venu combler heureusement cette lacune. Et peut-être sera-t-il, au moment où la collection Guillaume Budé va enfin achever l'édition des *Lois*, le signal et l'occasion d'un renouveau d'intérêt pour un dialogue d'une importance exceptionnelle. Le style agréable et clair de M. Vanhoutte lui vaudra, j'en suis sûr, beaucoup de lecteurs. Car, si son livre révèle un penseur qui s'est parfaitement assimilé la pensée platonicienne, il témoigne aussi de réelles qualités littéraires. Je cite au hasard : « [Platon] est devenu un si grand écrivain parce qu'il désirait ardemment rassurer sa pensée, mais... il est devenu un si grand philosophe parce qu'il n'y est jamais parvenu. » Des formules de cette qualité, qu'on rencontre presque à toutes les pages, stimulent l'attention du lecteur. J'ajoute que l'exposé est d'autant plus facile à suivre que l'auteur a pris soin, à l'imitation de son maître Platon, de faire de temps en temps le point de sa démonstration en précisant clairement les résultats acquis. Il est difficile, cependant, de résumer en quelques lignes un ouvrage aussi dense. On peut dire, toutefois, que l'auteur s'est proposé comme tâche principale de recueillir les enseignements que le texte des *Lois* peut nous fournir sur la philosophie politique de Platon. Pour cela, il utilise une méthode « d'analyse réflexive », qu'il a pris soin de définir plusieurs fois, en particulier p. 67 : « Comme son nom l'indique, la méthode que nous adoptons porte l'attention sur ce qui apparaît au regard de la réflexion. Mais qu'est-ce qui apparaît? Non plus seulement le contenu manifeste du dialogue, mais son contenu latent, ce que Platon n'a pu explorer ou, en tout cas, ce qu'il ne nous a pas dit d'une manière indiscutable, précisément parce qu'il était Platon. Et pourquoi? Parce que la réflexion a le don de renverser les perspectives : il y a la perspective de celui qui écrit, qui exprime explicitement ses idées ; il y a celle de celui qui lit, qui exprime implicitement les idées d'un autre. La difficulté pour le second, qui est conscient des deux perspectives, consiste à les concilier après coup. Car elles doivent l'être finalement, s'il est vrai que ni l'une ni l'autre ne peut être considérée à part sous peine de tomber dans l'abstrait qui est l'arbitraire. » En définitive, cette méthode, dite d'analyse réflexive, a comme but principal « d'appréhender l'ensemble assez confus d'idées et de sentiments qu'un auteur a dû vaguement éprouver pour penser ce qu'il a écrit » (p. 68). M. Vanhoutte vise donc ainsi non seulement à donner un aperçu aussi complet que possible des conceptions politiques de Platon, mais aussi et surtout à préciser les difficultés que comportent ces conceptions et à déterminer la part de réussite et d'échec qu'elles impliquent. Et, naturellement, cette étude le conduit à examiner d'autres problèmes que le problème proprement politique. C'est ainsi que l'on trouve dans son livre d'excellents développements sur la juste

mesure (en particulier p. 85), la théorie platonicienne de l'imitation artistique (p. 98 et sq.), le souci de Platon de restaurer le prestige des valeurs morales authentiques (p. 141), l'attention qu'il porte à l'individu (p. 157), ses idées littéraires (p. 187), son attitude en face du problème des esclaves (p. 226-228), sa conception de l'origine divine des lois (p. 317 et sq.), sa démonstration de l'existence de Dieu (p. 362 et sq.). Comme on le voit, le contenu philosophique de ce livre est extrêmement riche. Mais je voudrais également attirer l'attention sur l'intérêt que présentent certains chapitres du point de vue philologique. C'est le cas, d'abord, de la partie consacrée à la structure des *Lois* : l'auteur montre que ce dialogue est avant tout une œuvre d'art et qu'il possède tous les caractères que Platon désire retrouver dans une production artistique, y compris le fondement moral. C'est le cas aussi des pages où M. Vanhoutte, au début de son livre, recherche les raisons profondes de l'inachèvement des *Lois* et soutient cette thèse que les défauts de l'écrivain sont « les conséquences d'un désordre plus fondamental qui se situe dans l'esprit du philosophe » (p. 1). Le reste de l'ouvrage en apporte, d'ailleurs, la démonstration. Pour cela, de très nombreux passages des *Lois* et d'autres dialogues sont traduits et commentés : je regrette que l'auteur n'en ait pas dressé l'index. Je lui signale aussi que, dans les citations grecques, quelques menues fautes lui ont échappé, et que Junon n'est pas une divinité du panthéon grec (p. 316).

P. Louis.

H. Koller, *Die Mimesis in der Antike, Nachahmung, Darstellung, Ausdruck.* Dissertationes Bernienses, ser. I, fasc. 5. Berne, A. Francke, 1954 ; in-8°, 235 p.

On sait la place importante que tient, dans la pensée antique, l'idée d'imitation. Dans ces dernières années, plusieurs études ont été consacrées à des aspects de ce problème. L'une des plus récentes est celle de W. J. Verdenius, *Plato's doctrine of artistic imitation and its meaning to us*, Brill, Leiden, 1949 : comme son titre l'indique, elle se limite strictement à l'étude de la doctrine platonicienne de l'imitation artistique. Au contraire, le livre de M. H. Koller a un objet moins restreint, puisqu'il ne limite pas son enquête à un auteur déterminé. Il fournit un certain nombre d'analyses qui sont intéressantes, même si elles n'épuisent pas une question particulièrement difficile. L'auteur cite et étudie de nombreuses « sources », de nombreux textes d'écrivains grecs. Les documents les plus importants se trouvent chez Platon, en particulier dans la *République*, le *Cratyle*, les *Lois*. Mais Aristote fournit aussi des renseignements précieux, ainsi que Démocrite, Gorgias, Éphore, Philodème, Aristide Quintilien. On pourra peut-être reprocher à cet ouvrage de donner l'impression d'être une suite de monographies. Mais on saura gré à l'auteur d'avoir attiré l'attention sur le fait que, dans la pensée antique, la pensée grecque en tout cas, la notion d'imitation apparaît en bien d'autres domaines que celui de l'art.

P. Louis.

A. N. Ammann, -ΙΚΟΣ *bei Platon.* Freiburg (Schweiz), Paulusdruckerei, 1953 ; in-8°, 268 p.

Le développement du suffixe -ικός constitue un des traits les plus originaux du vocabulaire grec, et Platon a joué dans ce développement un rôle important. C'est dire que l'on accueillera avec reconnaissance le travail soigneux de M. Ammann, dont le sous-titre indique bien l'objet : *Ableitung und Bedeutung mit Mate-*

rialsammlung. Or, en l'absence d'un lexique complet de Platon (l'auteur n'a pas de peine à montrer les insuffisances de celui d'Ast), le relevé complet des exemples, fondé, lorsque c'est utile, sur un examen des données de la tradition, est appelé à rendre aux philologues et aux linguistes les plus grands services. Ce relevé a permis à l'auteur d'apporter, en outre, quelques utiles rectifications au dictionnaire L. S. J.

L'étude des exemples est menée avec précision. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur, lorsque deux types de formation se trouvent confrontés, de ne pas avoir toujours cherché à préciser autant que faire se pouvait la fonction de -ικός. C'est ainsi que ἀνδρικός signifie « qui concerne le sexe masculin, les hommes » et se distingue de ἀνδρεῖος, comme l'indique l'expression d'Hippocrate ἀνδρικά νοσήματα, dont M. Ammann ne pouvait malheureusement pas tirer parti, en raison du caractère strictement délimité de son exposé. Cette valeur plus précise de ἀνδρικός confère peut-être à cet adjectif une efficacité particulière, et il faudrait voir une gradation dans le passage du *Politique* 306 e qui est cité p. 23.

Les emplois sont classés avec quelque raideur sous cinq rubriques, mais l'auteur indique dans sa conclusion les points essentiels, sans montrer peut-être avec assez de netteté comment s'articulent les divers emplois : le suffixe en -ικός exprime proprement l'appartenance, comme le montre l'importante catégorie des *Ktetika* du type Λακωνικός, etc... Il a, par suite, joué un rôle classificateur et a connu un grand développement en ce rôle dans le vocabulaire philosophique et dialectique. Enfin, il a pu exprimer l'aptitude à telle ou telle activité.

L'ouvrage a été rédigé avec un grand soin. Entre autres exemples, on trouvera, p. 144-145, une analyse précise que permet de voir comment s'est développée la concurrence entre les deux formes 'Ολυμπικός et 'Ολυμπιακός. On pourra se fier, enfin, aux données statistiques des p. 226-227, qui permettent d'embrasser d'un coup d'œil l'importance du système des adjectifs en -ικός chez Platon, qui emploie 66 *hapax legomena*, surtout attestés dans le *Sophiste* et le *Politique*, où le rôle classificateur du suffixe apparaît pleinement.

P. Chantraine.

M. Untersteiner, *Sofisti, Testimonianze e frammenti*, fasc. III (Biblioteca di Studi Superiori, VI). Florence, La Nuova Italia Editrice, 1954 ; in-8°, xvi-212 p.

Le nouveau fascicule de l'édition des Sophistes par M. Untersteiner (c'est le troisième et elle doit en comprendre quatre) est établi sur le même plan que les précédents : notices, textes avec apparat critique et commentaire, traduction italienne. L'ordre des auteurs et des fragments reste, en principe, celui de Diels et de Diels-Kranz (la sixième édition, qui n'est qu'une reproduction anastatique de la cinquième, mais avec un *Nachtrag*). Mais M. Untersteiner, qui, outre un livre connu sur les Sophistes, vient de publier un certain nombre d'articles qui les concernent, propose au public un ouvrage franchement original. Le point le plus important est qu'il a rejeté dans le quatrième fascicule à paraître Antiphon et Critias, et qu'il a, en revanche, introduit à la suite d'Hippias l'*Anonyme* de Jamblique et les *Dissoi Logoi*. Il estime, en effet, d'accord avec H. Gomperz, que l'*Anonyme* vient d'Hippias, et il y joint le chapitre III, 84, de Thucydide, dont l'inauthenticité est déjà indiquée dans les scholies, et généralement reconnue aujourd'hui. M. Untersteiner a constaté l'identité de pensée entre l'*Anonyme* et ce chapitre, qu'il attribue, en conséquence, à Hippias (mais quand et comment

a-t-il été introduit dans la tradition manuscrite de Thucydide)? Les *Dissoi Logoi*, qui figurent dans des manuscrits de Sextus Empiricus, sont rédigés dans un dialecte dorien contaminé de traits hellénistiques : l'ouvrage doit être de la première moitié du IVe siècle av. J.-Chr. : selon M. Untersteiner, il présenterait quelques thèmes de la philosophie de Gorgias réfutés au moyen de raisonnements pris à Hippias ; il ne s'agit donc pas, bien entendu, d'un traité d'Hippias, mais d'une compilation qui s'inspire d'Hippias. — On verra aussi (cf. p. 92) que l'éditeur attribue à Hippias la préface apocryphe des *Caractères* de Théophraste ; j'avoue que, sur ce point, l'argumentation de M. Untersteiner ne m'a convaincu. Ce texte m'a paru trop médiocre pour pouvoir être écrit par Hippias, et certains détails semblent révéler une interpolation tardive (l'emploi de εἰδῆσαι, par exemple, que M. Untersteiner considère comme un ionisme acceptable chez Hippias en rapprochant le fragment B 10).

Outre les fragments d'Hippias, le fascicule contient ceux de Thrasymaque, l'*Anonyme sur les Lois* reconnu par M. Pohlenz dans les paragraphes 15-35, 86-91, 93-96 du *Contre Aristogiton* I de Démosthène, et l'*Anonyme sur la Musique*, qui nous a été transmis dans les *Hibeh Papyri* I, 13, p. 45-48.

Si l'on examine en détail ce nouveau fascicule des *Sofisti*, plus d'un point serait à signaler. Outre les additions que nous avons indiquées, on trouve quelques fragments que Diels-Kranz avaient omis ou n'avaient pas cru bon de recueillir : ainsi parmi les témoignages relatifs à Thrasymaque, p. 20, une phrase de Quintilien, III, 3, 4 ; pour ceux qui sont relatifs à Hippias, p. 42, quelques lignes de l'*Hippias Majeur*, 288 c d (il aurait pu signaler que ces lignes trouvent un écho frappant dans l'*Économique* de Xénophon, VIII, 19).

Le commentaire et les notes de cette édition apporteront un utile secours au lecteur : p. 25, dans le fragment 1 de Thrasymaque, note intéressante sur le sens du mot δαίμων ; — p. 70, dans le « témoignage » 14 sur Hippias = Xénophon, *Mémor.*, IV, 4, 19, remarques sur les emplois du moyen et du parfait ; — p. 94, dans la préface aux *Caractères* de Théophraste attribuée à Hippias, l'éditeur choisit au § 3 la leçon Περίκλεις, et l'introduit par correction au § 2 : il essaie d'expliquer en note comment Hippias s'adresse ou feint de s'adresser à Périclès ; — p. 124, dans l'*Anonyme* de Jamblique, 4, 2, on relève la correction : τοῦτο, ᾗ ζωή, ἐστὶν ἡ ψυχή ; mais il faut rectifier la faute d'impression φιλοψοχοῦσι en φιλοψυχοῦσι ; — le dorien des *Dissoi Logoi* est intéressant : p. 151, au § 3, M. Untersteiner indique que les datifs pluriels du type πωλεῦντι doivent être considérés comme « authentiques » en renvoyant à Schwyzer, *Gr. Gr.*, I, 272 ; les choses ne sont pas aussi simples, et il s'agit certainement d'hyperdorismes : d'après le rapport des troisièmes personnes du pluriel φέρουσι/φέροντι, on a créé (mais qui, et où?) un datif pluriel « dorien » νομίζοντι sur la forme ionienne attique νομίζουσι (voir aussi C. Hoeg, *M. S. L.*, 22, 56, 107 sqq.).

Il reste à souhaiter que cette utile entreprise se trouve rapidement achevée par la publication du quatrième et dernier fascicule.

P. Chantraine.

Démosthène, *Plaidoyers politiques*, I (*Contre Androtion*, *Contre la loi de Leptine*, *Contre Timocrate*), texte établi et traduit par O. Navarre et P. Orsini. Paris, Les Belles-Lettres, 1954 ; in-8°, LXVIII-222 p., en majeure partie doubles.

Une longue introduction ouvre ce nouveau tome de l'édition de Démosthène. O. Navarre a rédigé seul la partie de cette introduction, intitulée : *Technique*,

méthode d'invention et talent oratoire : on y trouvera, de la plume de ce bon connaisseur de la rhétorique grecque, une étude littéraire qui examine non seulement les problèmes rhétoriques de la forme et de la structure du discours, mais aussi d'autres aspects moins formels de l'art de Démosthène : sa causticité, sa violence, ses énormités juridiques, etc... M. Orsini, élève de M. Navarre, s'est chargé des parties relatives aux circonstances historiques dans lesquelles ont été prononcés les trois plaidoyers (qui se sont succédé de près) et l'établissement du texte. En ce qui concerne le premier point, il insiste sur les sentiments démocratiques qui ont animé l'orateur dès le début de sa carrière, et sur l'importance qu'il a attachée dès ce moment à la politique extérieure. L'histoire du texte, d'autre part, est clairement décrite : trois familles dont les « chefs de file » sont respectivement le *Parisinus gr.* 2934, S, le *Venetus Marcianus* 416, F, le *Monacensis* 485, A. S fournit le texte « le plus bref, le plus nerveux, celui où l'ordre des mots est le plus original ». Mais je ne comprends pas bien ce qu'entend M. Orsini lorsqu'il écrit que S a été copié sur un excellent archétype ou que « la tradition de F et A... représenterait ce que représente pour nous, aujourd'hui, un texte de Rabelais ou de Montaigne transcrit en français actuel à l'usage du public lettré ou des écoles » (p. LXII). L'éditeur conclut (p. LXV) qu'il a été « confirmé dans son parti pris d'éclectisme et dans sa volonté de ne se séparer de la tradition que lorsque la grammaire ou la logique l'y contraignait ».

Lorsque l'on examine l'édition et la traduction elles-mêmes, qui sont l'œuvre commune des deux collaborateurs, on constate que le texte est établi avec sagesse, et que la traduction semble agréable et d'un heureux mouvement ; si bien qu'on n'est amené qu'à proposer des remarques de détail : *Contre Androtion*, 6, τὴν est ajouté devant ἀλήθειαν ; — 23, παρεσχηκότα semble pouvoir s'expliquer ; — 42, διαπραξάμενος exprime la concomitance avec le verbe principal, et le participe futur qu'introduisent Navarre et Orsini ne me paraît ni nécessaire ni même vraisemblable ; — 56, il ne me semble pas absolument évident que εἰσφορά ait ici, comme il est dit, le sens général d'impôt ; — *Contre Leptine*, 23, les éditeurs proposent ἄλλοις pour αὐτοῖς ; — 59, la suppression de καὶ après Θάσον ne s'impose pas ; — 71, je serais partisan de la correction de Cobet, οὔκουν, avec un point d'interrogation qui donne un meilleur mouvement ; — *Contre Timocrate*, 5, les éditeurs proposent d'ajouter ὁ ἀγών avant πότερον ; — 9, ὅσια, opposé à ἱερά, est correctement traduit par « profane », mais donne lieu, p. 214, à une note qui embrouille tout : « τὰ ὅσια, tous les fonds que l'État peut utiliser pour des usages profanes, et auxquels, pas plus qu'à la propriété privée, *il n'est permis de toucher* ὅσιον » ; — 86, le texte adopté diffère de celui de la plupart des autres éditeurs, mais l'apparat critique ne donne pas une idée claire des faits : il faudrait indiquer nettement que, à la fin de 86, τὸν δεσμόν est une correction et que les manuscrits donnent le génitif ; — 108, l'addition de δεῖξαι proposée par Navarre et Orsini n'est pas indispensable ; — 115, je ne crois pas nécessaire de suivre Cobet et de mettre ἄν entre crochets ; — 123, je préférerais à la correction de Bekker, soit le ποιήσει de S, soit le ἐποίησεν de Stahl ; — 162, l'apparat propose πάντων pour ἄλλων des manuscrits ; — 173, πάσχει des manuscrits pourrait être gardé.

La traduction, je l'ai dit, rend généralement bien le texte ; il arrive qu'elle l'affaiblisse parfois un peu : ainsi, *Contre Androtion* 62 « déplacées » pour μὴ προσηκούσας, ou *Contre Timocrate* 85 « sans importance » pour φαύλους. Certaines expressions peuvent paraître anachroniques, comme *Contre Leptine* 128 « remets la pièce dans le dossier », ou, au contraire, peu claires pour le lecteur mal informé, comme *Contre Timocrate* 127 « délégué d'Athènes à un Congrès ».

Les notes qui se trouvent soit au bas des pages, soit à la fin du volume sont pré-

cises et instructives. Les références y sont données avec quelque incohérence. Il est renvoyé à *Sylloge*[2] et pour les *I. G.*, tantôt à la première édition, tantôt à la seconde (p. 212, note complémentaire à la p. 108, les deux systèmes sont employés à quelques lignes de distance). Cette observation n'est pas une simple remarque pédante, mais le texte d'une inscription peut varier sensiblement d'une édition à l'autre. Ces disparates s'expliquent parce que l'édition a beaucoup attendu avant d'être publiée. M. Orsini n'en est pas cause, et il faut le remercier d'avoir mené à bien, malgré les difficultés de la guerre et de ses suites, la tâche entreprise en commun avec son maître Octave Navarre[1].

P. Chantraine.

Demade Oratore, Testimonianze e Frammenti, a cura di V. de Falco, seconda edizione (Collana di Studi Greci, XXV). Naples, Libreria scientifica editrice, 1954 ; in-8°, 112 p.

Il s'agit d'une réédition de l'utile dossier que M. de Falco a réuni à propos de l'orateur Démade. Il examine d'abord le nom de Démade, puis analyse les notices du Lexique de Suidas, dont il donne une édition critique. Cicéron constate, dans le *Brutus*, qu'il ne subsiste aucune œuvre de Démade (*cuius nulla exstant scripta*). Mais il est probable (cf. p. 17) qu'on a constitué de bonne heure un recueil de ses mots les plus brillants, une sorte de gnomologie. Un tel recueil était exposé à se grossir d'une quantité de traits apocryphes. M. de Falco rassemble soixante-douze fragments connus par des citateurs, insignifiants pour la plupart, qu'il considère comme authentiques. Il y joint des exercices de rhétorique divers, où Démade est mis en scène, et dont certains sont assez longs. Le plus remarquable est peut-être le dialogue, où Démade est censé se défendre contre les accusations de Dinarque, et qui nous est conservé dans le *pap. Berol.* 13045.

L'auteur conclut par un jugement sur l'éloquence de Démade, qui était un orateur bien doué, à la phrase incisive et efficace, aux métaphores imprévues, à la parole libre et audacieuse.

L'ouvrage se termine par une table de concordance des fragments dans les diverses éditions et par un index des sources.

P. Chantraine.

Paul Händel, *Beobachtungen zur epischen Technik des Apollonios Rhodios* (*Zetemata : Monographien zur klass. Altertums-wiss.*, VII). Munich, Beck, 1954, in-8°, 138 p.

Apollonios de Rhodes imite Homère et s'oppose à lui ; il utilise les cadres épiques traditionnels pour y insérer une poésie érudite et sentimentale selon la mode du temps. C'est à ce renouvellement de l'épopée que M. Händel consacre son travail sur la technique épique d'Apollonios de Rhodes. Comme le titre l'indique, il ne s'agit pas d'un exposé d'ensemble pareil à la *Vergils epische Technik* de R. Heinze, mais d'observations limitées à certains aspects du problème. Aussi l'ordre déroute-t-il parfois : l'auteur semble d'abord suivre dans ses analyses le récit d'Apollonios de Rhodes, puis il préfère une synthèse plus logique ; il aime aussi les digressions.

1. Cette édition, comme les tomes établis par G. Mathieu, présente l'inconvénient de ne donner nulle part la numérotation traditionnelle des discours. Il en résulte que, si l'on veut trouver une référence donnée par exemple par le dictionnaire L. S. J., on se trouve gêné.

Malgré cette réserve de forme, l'ouvrage apporte une utile contribution à l'étude des *Argonautiques*. Apollonios de Rhodes, selon l'auteur, se veut à la fois érudit et poète. Comme érudit, influencé par les logographes, il s'intéresse aux problèmes de chronologie mythique, car, pour lui, le mythe est devenu histoire : il lui faut donc situer le voyage des Argonautes par rapport aux autres ensembles légendaires et surtout à la « Vie » d'Héraclès qui interfère constamment avec l'épopée d'Argo (les Minyens n'arrivent-ils pas en Libye *un jour* après le passage du héros?). L'aventure des Argonautes comporte des variantes et des contradictions : Apollonios de Rhodes doit choisir et plus souvent préfère combiner, quitte à s'exposer à des doublets (épisode de Cyzique) ou à compliquer le récit (le Retour du ch. IV). Enfin, toutes les occasions sont bonnes pour introduire un récit aitiologique, et c'est bien artificiellement parfois qu'Apollonios de Rhodes justifie ses digressions (par exemple, les vents étésiens, II, 550).

Après le « savant », le poète. Apollonios de Rhodes est le champion de la grande épopée ; pourtant le récit principal n'est souvent pour lui qu'un prétexte. Il préfère au fond l'*eidyllion*, la petite scène traitée pour elle-même ou pour amener un *aition* ; dans cette scène même, il n'hésite pas à sacrifier une partie du récit, et la clarté, à un élément qui le tente (la tirade de Médée en IV, 355). Apollonios de Rhodes écrit pour un public qui « connaît ses classiques » : il imitera donc quelques belles pages (la tirade précitée est inspirée d'Euripide). Mais c'est là plutôt un accident : l'auteur s'oppose à la thèse de F. Stoessl, *Apollonios Rhodios* (1941), qui exagère à son gré l'influence de la tragédie sur Apollonios de Rhodes ; il insiste avec raison sur la loi de variation qui domine les *Argonautiques* : imiter, c'est avant tout transformer, corriger. Cette loi s'applique à l'œuvre même d'Apollonios de Rhodes. Les formules varient savamment dans le Catalogue (ch. I) ; le voyage de l'aller n'est qu'une aventure humaine, contée comme un périple, alors que le Retour fait place au fabuleux, au divin, et rappelle la manière de l'*Odyssée*.

Telles sont les idées directrices de l'ouvrage. Elles confirment et précisent l'image qu'on se fait habituellement de notre poète. On aimerait peut-être sentir plus de sympathie pour une œuvre qui contient malgré tout de belles pages : l'épithète « grotesk » revient trop souvent. L'érudition, si elle étouffe parfois la poésie, n'est-elle pas aussi un principe esthétique? Allusions, raccourcis, digressions créent un décor, arrachent le héros à sa solitude mythique pour faire de lui un acteur d'une histoire complexe et presque humaine : ce cadre convient à des personnages qui sont bien peu « épiques » (l'auteur le souligne fort justement à propos de Kyzikos). Dans l'*Odyssée*, le Cyclope, Circé, Calypso n'existent qu'en fonction d'Ulysse ; chez Apollonios de Rhodes, les Argonautes traversent des pays qui ont un passé et un avenir (Lesbos, par exemple) : c'est là une « technique » neuve au temps d'Apollonios de Rhodes et elle peut avoir sa valeur poétique.

Francis Vian.

Plutarchus, *Moralia*, VI, 3, ediderunt K. Ziegler-M. Pohlenz (Bibliotheca Teubneriana). Leipzig, Teubner, 1953 ; in-8°, VII-50 p.

Plutarchus, *Moralia*, VI, 1, edidit C. Hubert (Bibliotheca Teubneriana). Leipzig, Teubner, 1954 ; in-8°, XXII-194 p.

L'édition des *Moralia* de Plutarque entreprise chez Teubner approche de son achèvement : le volume V, qui manque encore, doit paraître en trois fascicules à partir de 1955 : ainsi se trouvera définitivement remplacée l'édition de Bernardakis.

Le fascicule VI, 3, contient d'abord le *De Musica*, opuscule compilé par un auteur inconnu qui a eu comme sources des traités d'Aristoxène et d'Héraclide du Pont. Tout le monde admet maintenant que ce traité, qui ne figure pas dans le catalogue de Lamprias, ne doit plus être attribué à Plutarque. Il ne figurait pas dans les collections anciennes des œuvres de Plutarque, mais seulement dans ce qu'on appelle le Corpus de Planude. Il n'en présente pas moins un vif intérêt, et a été publié autrefois, avec un commentaire et une traduction française, par H. Weil et Théodore Reinach. Le texte se trouve conservé, d'une part, dans des manuscrits contenant d'autres traités de Plutarque, de l'autre, dans des recueils de traités musicaux. Ces sources diverses ne fournissent pas beaucoup de variantes, mais le caractère technique de l'opuscule a dû être cause d'assez nombreuses fautes. En tout cas, les divers éditeurs ont proposé un assez grand nombre de corrections, qui, malheureusement, sont plus souvent fondées sur des théories relatives à la musique grecque que sur une méthode philologique stricte (cf., pourtant, 1136 d, αὐτὴν pour αὐτοὺς ; 1135 f, le οὐ de K. Ziegler pour οὔτε, etc...). L'éditeur m'a semblé avoir adopté un parti pris conservateur, ce qu'il n'y a pas lieu de lui reprocher. Ainsi, en 1133 e sqq., il écrit plusieurs fois Ἁρμάτιος νόμος, alors que l'on a généralement l'habitude d'écrire ἁρμάτειος (cf. Weil et Reinach, et l'Histoire de la littérature grecque de W. Schmid, I, p. 331). — Le fascicule se termine par les deux petits traités *De libidine et aegritudine* et *Parsne an facultas animi sit uita passiua.* Ces deux traités semblent incomplets. M. Pohlenz estime, d'autre part, pour diverses raisons de fond ou de forme (certaines recherches dans l'accentuation des derniers mots de la phrase), que ces traités ne doivent pas être attribués à l'écrivain de Chéronée, mais à un philosophe postérieur qui vivait à Athènes. L'éditeur de ces traités s'est également montré prudent dans l'établissement du texte. M. Pohlenz, qui a étudié le Portique, rapproche plusieurs passages des *Stoïcorum Veterum Fragmenta* qu'il connaît bien. Mais il n'a proposé que peu de corrections nouvelles, dont quelques-unes se trouvent précisément appuyées par le témoignage d'un fragment stoïcien : ainsi, p. 38, au premier chapitre du *De libidine*, ἀ⟨συμ⟩μέτρων. Signalons aussi, dans le *Parsne an facultas...*, ch. 6, une correction ingénieuse : φαίνεται δ' ⟨ἐπαινετά⟩ πάντα pour φαίνεται δ' ἅπαντα.

Le fascicule 1 du tome VI a été établi par C. Hubert, qui a disposé des matériaux rassemblés par G. Sieveking, qui avait été chargé de cette édition, mais que la mort avait surpris avant qu'il n'ait achevé sa tâche. Ce fascicule contient des traités d'intérêt mineur, soit qu'il s'agisse d'œuvres de jeunesse, soit, au contraire, qu'ils aient été trouvés dans les papiers du philosophe après sa mort. Les uns traitent de diverses curiosités comme *Aqua an ignis utilior*, *De sollertia animalium*, *Bruta ratione uti*, *De usu carnium* ; les autres sont des commentaires à Platon : *Platonicae quaestiones*, *De animae procreatione in Timaeo* ; enfin, un *Epitome* de ce dernier traité ; cet *Epitome*, qui ne figure pas dans le catalogue de Lamprias, commence par deux brefs chapitres qui ne peuvent être attribués à Plutarque ; les autres ne sont qu'un fragment parfois altéré du *De animae procreatione.* Chaque traité est examiné en quelques lignes dans une notice qui figure au début de l'apparat critique. La préface, au commencement du volume, donne les indications nécessaires sur les manuscrits et les sources d'après lesquels le texte doit être établi. Les conditions de l'établissement du texte varient beaucoup d'un traité à l'autre. Certains d'entre eux sont insérés dans un grand nombre de recueils, et M. Hubert expose brièvement le classement probable des manuscrits, qui ont déjà été étudiés dans d'autres tomes de l'édition. En revanche, le *De animae procreatione* ne nous est connu, si l'on recense la seule tradition de Plutarque, que par les manuscrits E et B. On sait que Manton, puis R. Flacelière, qui a apporté un nou-

vel argument important, estiment que B a été copié sur E (cf. *R. É. G.*, 1952, p. 356, avec le commentaire de J. Irigoin, *Rev. de Phil.*, 1954, p. 117-119). M. Hubert oppose à cette analyse la remarque que le traité 38 manque dans E, mais figure dans B, ce qui ne me semble pas un argument décisif, ce traité 38 ayant pu être puisé par le copiste de B à une autre source. Le traité figure, d'autre part, dans des recueils philosophiques ou platoniciens, qui n'appartiennent pas à la tradition des œuvres de Plutarque proprement dites.

Dans l'établissement du texte, M. Hubert témoigne de beaucoup de sagesse et de perspicacité. Il n'introduit qu'un petit nombre de corrections nouvelles. Dans le *De sollertia*, 977 f, ⟨ἐν⟩έωσεν donne, en effet, un sens plus satisfaisant et la chute du préverbe s'explique facilement. En revanche, en 974 f, je ne suis pas sûr que la correction αὑτῶν pour αὐτῶν soit indispensable. M. Hubert propose parfois en note des conjectures qu'il n'introduit pas dans le texte : par exemple, 974 e, πλείονα δ' οὐκ ἔστιν ⟨ἐκτελεῖν⟩. En de nombreux passages, l'apparat critique cherche à justifier le texte traditionnel, notamment en ce qui concerne la langue et le vocabulaire ; il fournit ainsi les éléments d'un commentaire : citons la note de 959 e, où le sens de ἐπιτήδειος est expliqué par des rapprochements avec Xénophon, *Anab.*, II, 3, 11, et Andocide, IV, 25.

On se réjouit donc de voir paraître ces deux fascicules dignes en tous points des volumes précédents. Il est vrai que la lenteur de la publication (ou peut-être des accidents survenus pendant la guerre?) a pour conséquence que les quatre premiers volumes des *Moralia* sont aujourd'hui épuisés. Mais la maison Teubner promet de les réimprimer très prochainement.

P. Chantraine.

Plutarchi, *Vita Caesaris* a cura di A. Garzetti (Bibliotheca di Studi Superiori, 21). Florence, La Nuova Italia, 1954 ; in-8°, lxv-358 p.

La série déjà importante de la Bibliotheca di Studi Superiori insère cette édition dans la série Storia antica ed epigrafia, c'est-à-dire que, comme pour la *Vie de Démétrius Poliorcète*, récemment publiée dans la même collection par M. Manni, l'effort de M. Garzetti a surtout porté sur le commentaire historique : on sait, d'ailleurs, que M. Garzetti est surtout connu par des travaux portant sur l'histoire romaine. Il n'était peut-être pas nécessaire de faire précéder une édition de la *Vie de César* d'une étude biographique sur Plutarque, mais on doit finalement s'en féliciter, car l'auteur se montre fort bien informé et a pu notamment utiliser le récent article de K. Ziegler dans le *Pauly-Wissowa*. En ce qui concerne la *Vie de César*, l'auteur montre d'abord clairement comment se pose la question de la chronologie des Vies de Plutarque, pour lesquelles il n'est guère possible d'établir qu'une chronologie relative, au moyen des renvois que l'écrivain fait d'une œuvre à l'autre. La *Vie de César* serait postérieure au groupe *Dion-Brutus*, antérieure au groupe *Agésilas Pompée*, qui se trouve annoncé deux fois (35, 2, et 45, 9). On trouvera également, p. xxii sqq., une étude précise des sources du traité, puis sur l'art du récit, et sur les inexactitudes que l'on peut y relever, avec la conclusion que, si le César de Plutarque s'écarte parfois de la vérité historique, il apparaît psychologiquement vrai, comme celui de Shakespeare, qui, d'ailleurs, s'inspire souvent de Plutarque. En ce qui concerne l'établissement du texte, M. Garzetti se fonde sur l'édition de K. Ziegler, les trois meilleurs manuscrits étant le *Laurentianus conv. suppr.*, 206 (L), le *Marcianus Venetus*, 386 (K) et le *Palatinus Heidelbergensis*, 168 et 169 (P). On observera, enfin, que cette édition est la première où il ait été tiré parti du papyrus récemment publié par M. Victor Martin, dans *Ægyptus*, 31

(1951), p. 138-147 : c'est ainsi qu'en 59, 3, le papyrus semble confirmer la correction d'Emperius ἡλικίαν pour ἡλιακήν.

L'édition, comme on pouvait l'attendre de M. Garzetti, est accompagnée de nombreuses notes historiques. L'apparat critique, au contraire, est très réduit. Pourtant, certaines variantes orthographiques sans portée auraient pu être omises sans inconvénient (par exemple, 16, 4, δυοῖν ; 39, 10, Σκηπίωνα ; 61, 7, Καπητώλιον) ; il indique aussi quelques conjectures, qui, même lorsqu'elles ne sont pas adoptées dans le texte, peuvent parfois sembler vraisemblables : ainsi, 6, 1, προαγαγέσθαι ; etc...

Une traduction en italien complète ce petit ouvrage utile.

P. CHANTRAINE.

R. P. FESTUGIÈRE, *Les révélations d'Hermès Trismégiste.* III : *Les doctrines de l'âme.* Paris, Gabalda, 1953 ; in-8°, XIV-314 p.

Le R. P. Festugière, qui dédie son ouvrage à deux « hermétistes » bien connus, A. D. Nock et W. Theiler, continue de nous guider à travers les mystères des doctrines hermétiques, et il le fait avec la lumineuse netteté qui est dans sa manière. Si l'on a beaucoup insisté sur l'origine orientale des doctrines gnostiques de l'âme, en se tournant soit vers la Chaldée, soit vers l'Iran, soit même vers l'Inde, il est pourtant légitime de se demander d'abord ce qu'étaient les doctrines de l'âme dans l'enseignement des écoles au IIe et au IIIe siècle de notre ère.

L'introduction (p. 1-26) fait sentir la différence de ton et de forme entre les traités de l'âme (le *De Anima* de Tertullien, pour lequel le R. P. Festugière tire pleinement parti de l'édition de M. Waszink, les *Placita* d'Aetius, le *Didaskalikos* d'Albinos, etc...) et la glose hermétique du *Poimandrès* : « ce qui, chez Jamblique, Tertullien, Aétius, est présenté comme un enseignement se propose chez l'hermétiste sous la forme d'un mythe ». Ainsi, en ce qui concerne la nature de l'âme, Albinus écrit : « l'âme étant ce qui commande en l'homme ressemble au divin : étant semblable au divin, elle échappe nécessairement à la corruption et à la mort ». L'auteur hermétique transforme ceci en mythe. Il décrit, dans un style grandiose, la naissance de l'Homme céleste, fils de Dieu, et il nous montre cet Homme céleste exactement et entièrement semblable à son Père, jouissant de toutes les prérogatives du Père. Le R. P. Festugière indique que cette évolution s'explique parce que l'homme se détache de l'idéal contemplatif pour chercher le salut. Cette attitude, qui entraîne un retour aux doctrines dualistes (bien différentes du dualisme iranien) et à la forme du mythe, est aussi un retour au platonisme du *Phédon*.

Le chapitre I étudie l'origine céleste de l'âme en envisageant successivement les sources philosophiques et la gnose païenne (*Poimandrès*, etc...), soit les gloses apparentées à l'hermétisme (Numénius, Porphyre, Jamblique, Arnobe, etc...). — Le chapitre II, « la chute de l'âme », étudie pourquoi l'homme a dû être établi dans la matière. Mais le parallèle entre Jamblique et Plotin permet de distinguer deux courants opposés, l'un optimiste, l'autre pessimiste. Le courant optimiste se rattache à la doctrine même de Platon dans le mythe démiurgique du *Timée*. Le courant pessimiste semble également issu de Platon, et particulièrement du passage du *Phèdre*, où les âmes perdent leurs ailes et tombent. Mais, dans la littérature gnostique, un texte comme le *Poimandrès* n'arrive pas à rendre compte du dualisme qu'il suppose. L'âme, en se tournant vers la matière, commet sans doute un péché, puisqu'elle s'éloigne de Dieu, mais ce péché est en quelque sorte nécessaire. — Le chapitre III reprend le problème du choix de la vie. Tous les hommes pos-

sèdent l'intellect, mais tous ne vivent pas selon l'intellect. Quand l'Intellect (c'est le mot νοῦς que le P. Festugière traduit ainsi) est entré dans l'âme pieuse, l'âme ainsi favorisée n'est jamais lasse de chanter Dieu. Le sort du méchant est tout différent : non seulement il sera châtié après la mort, mais il est déjà torturé ici-bas par le démon. — Le dernier chapitre concernant l'eschatologie part d'un passage du chant VI de l'*Énéide*, traite de l'assimilation aux puissances et de l'accueil fait à l'élu. Ce quatrième chapitre se termine avec une comparaison de *C. H.*, XIII, et de la *Recette d'Immortalité* d'un papyrus magique de Paris et débouche ainsi en pleine théurgie et en pleine magie.

Ce livre, où le R. P. Festugière donne une fois de plus un exemple de sa maîtrise à utiliser et à ordonner des textes difficiles, manque peut-être d'une conclusion. On a vu qu'il tend, au moins à l'origine, à réduire autant que possible les influences orientales. Il faut ajouter que l'auteur se montre toujours un philologue précis qui tient à s'attacher aux textes. L'ouvrage s'achève par une traduction annotée des extraits du traité de l'âme de Jamblique, qui figurent dans Stobée, et du traité de Porphyre, *Sur la manière dont l'embryon reçoit l'âme.* Au cours de l'ouvrage, l'auteur est souvent amené à discuter soit l'établissement d'un texte, soit son interprétation grammaticale, et il se montre bien informé. Αὐθεντία, qui désigne dans des textes hermétiques le dieu suprême, mériterait une note plus circonstanciée que celle qui en traite à la p. 167. Même après l'exégèse pénétrante du P. Festugière, il est toutefois possible de rester hésitant lorsqu'on se trouve en face de ces textes souvent fort obscurs : qu'il suffise de renvoyer à la note de la p. 86, où, dans le *Traité*, I, § 12, il inclinerait maintenant à conserver ἐν πατρί, plutôt que la correction de Zielinski, ἐν πυρί : il admet pour cet ἐν πατρί au moins cinq sens possibles ; pour ma part, le sens « du fait du père » me paraîtrait bien conforme à l'usage de la langue à cette époque. — P. 174, ligne 2 de la note 1, lire τότε en un seul mot, ce qui correspond à la traduction qui est donnée.

P. Chantraine.

K. Latte, *Hesychii Alexandrini Lexicon*, vol. I, A-Δ. Copenhague, Ejnar Munksgaard, 1953 ; in-8°, LVIII + 510 p. Prix : 100 cour. danoises.

En 1942 (*Mnemosyne*, III[e] s., 10, p. 81), M. Latte annonçait que le premier volume de sa nouvelle édition du *Lexique* d'Hésychius était prêt pour l'impression. Les circonstances ont fait que le livre paraisse seulement en 1953 ; il comprend les gloses de A à Δ, soit environ 14.000 articles. Pour un avenir que nous espérons proche, l'auteur et l'éditeur annoncent les volumes suivants : II, de E à O (environ 22.000 mots), et III, de Π à Ω (environ 16.000 mots et plusieurs index).

L'aspect général du vol. I est excellent : disposition typographique commode, impression claire, beau papier et seyante reliure de toile font honneur à l'éditeur Munksgaard. La présentation et l'établissement du texte répondent parfaitement à ce que l'on pouvait attendre de M. Latte, qui s'intéresse de longue date aux problèmes de la lexicographie grecque et avait en vue depuis de nombreuses années une édition moderne d'Hésychius, susceptible de remplacer celle de Mor. Schmidt (1857-1868). De façon symbolique, ce travail est dédié à un philologue et à un linguiste, le Danois A. B. Drachmann et le Suisse J. Wackernagel.

Après une très courte préface (p. V-VI), viennent d'importants *Prolegomena* (p. VII-LI), où M. Latte nous donne une mise au point exhaustive des délicats problèmes posés par ce *Lexique*, dont un seul manuscrit a subsisté, le *Marcianus*. Voici le résumé des neuf sections de cette introduction très nourrie : 1. Hésychius

l'Alexandrin est un grammairien qui a vécu au v^e^ ou au vi^e^ siècle, plutôt au vi^e^ siècle (p. viii). — 2. Dans sa lettre-préface, Hésychius cite lui-même les sources auxquelles il a puisé : examen de ce témoignage, notamment en ce qui concerne l'œuvre de Diogénien (p. x-xi). — 3. Les interpolations. Reitzenstein avait déjà démontré que le *Lexique*, tel que nous le connaissons, contenait de nombreuses interpolations : surtout des gloses tirées du lexique dit de Cyrille, puis des extraits de scholies et paraphrases d'Homère et d'Euripide. On peut en déceler encore d'autres séries, notamment les gloses atticistes et celles qui proviennent des Écritures. En accord avec Reitzenstein, mais contre G. Wentzel, M. Latte admet que ces grandes séries d'interpolations, dont l'insertion trouble souvent l'ordre primitif, sont toutes postérieures à Hésychius lui-même, en particulier les additions tirées de Cyrille (p. xiii). — 4. Étude des traces laissées par Hésychius dans la lexicographie postérieure. Plusieurs témoignages attestent l'utilisation par des compilateurs d'un Hésychius interpolé, mais dont le texte était en meilleur état que celui du *Marcianus*. On peut les utiliser avec profit pour l'établissement du texte d'Hésychius : ainsi la compilation conservée dans le *Vat. gr. 23* ou *r* ; celle de Théognoste, grammairien du ix^e^ siècle ; le cinquième lexique édité par Bekker, ou *q*. Enfin, aux xii^e^-xiii^e^ siècles, plusieurs manuscrits de Cyrille ont été interpolés à l'aide d'un Hésychius, en particulier le *Laurentianus 57, 39* ou *S*. — 5. Examen du témoin unique, *Marcianus gr. 622*, du xv^e^ siècle. Il a dû être copié en Italie méridionale, d'après un modèle du x^e^ siècle (p. xxv : « delituit igitur codex lexicographi s. x scriptus in monasterio quodam Italiae... »). Les gloses sont écrites à la suite les unes des autres ; le début du *lemme* devait être indiqué chaque fois par une lettre à l'encre rouge, mais il se produisit beaucoup d'erreurs et d'oublis. Emploi des abréviations ; l'orthographe et les fautes d'iotacisme ; l'accentuation, qui est très défectueuse. Au total, on doit reconnaître que le manuscrit est très corrompu (p. xxvii). Outre les confusions habituelles entre ΑΔΛ et ΕϹΘ, confusions entre E et B, I et P, I et Ϛ, etc. On note également la disparition de certains *lemmes*, la fusion de plusieurs gloses ou, au contraire, la division en plusieurs d'une seule glose, etc. Problème de l'ordre alphabétique : l'ordre du *Marcianus* n'a pas beaucoup de valeur, et il est très postérieur à celui de l'ouvrage primitif (p. xxx). On retrouve à leur place alphabétique des gloses issues d'une mauvaise lecture : aussi Αὔαλος pour Δύαλος, ΑΙαψ pour Μαψ, ou, avec la lettre initiale omise par un rubricateur, ἀριστής pour ὀαριστής, etc. Parmi les conclusions de ce chapitre (p. xxxii), insistons sur celle-ci : « sola Marciani auctoritas perquam debilis est, nisi vel testimoniis vel ratione grammatica firmatur ». — 6. Les éditions précédentes. On notera particulièrement la critique de la dernière édition, celle de Mor. Schmidt, 1857-1868 (p. xxxv sq.). — 7. La nouvelle édition. M. Latte a collationné lui-même le manuscrit en 1926-1928. Explication des différents sigles. L'astérisque indique les gloses tirées de Cyrille. D'autres abréviations placées en marge donnent la source certaine ou probable de nombreuses gloses : surtout Diogénien (D), les scholies (Hom., Eur.), les Atticistes (Att.), les Écritures (LXX, N. T.), etc. (p. xxxviii). De nombreuses références aux auteurs, textes et fragments, sont données en parenthèse. Pour les fragments, outre les remarques de ce chapitre (p. xxxix), une table des éditions citées aurait été utile[1]. Conjectures et corrections. L'auteur s'est limité à l'indispensable, afin

1. L'abréviation du nom de l'éditeur n'indique pas systématiquement l'édition utilisée ; pour la glose α 3372, la référence « Alcae. fr. 47, 6 Lob(el) » est claire, mais, pour les fragments de Callimaque, il n'en va pas de même. Ainsi, les fragments d'attribution certaine sont cités tacitement d'après les numéros de la récente édition Pfeiffer (par exemple, α 1157 = fr. 717) ; une gêne résulte du fait que des fragments « anonymes » d'attribution douteuse

d'alléger l'apparat critique ; la liste des auteurs et des ouvrages le plus souvent cités est donnée plus loin (p. LV-LVIII). On notera la présence de conjectures inédites, dues à l'auteur (La) ou à des savants tels que Wilamowitz (Wil.*) et Wackernagel (Wack.*). Le volume III sera pourvu de précieux index, dont le contenu est annoncé ici (p. XLI). — 8. Diogénien : enquête rapide sur ses sources (p. XLII) et son utilisation à l'époque byzantine (p. XLIII-XLIV). — 9. Cyrille. Hypothèses sur l'origine de ce lexique, et surtout, à la suite de Drachmann, étude détaillée de la tradition manuscrite (p. XLVI-L). En conclusion, *stemma* d'Hésychius et de Cyrille (p. LI).

Le résumé de ces *Prolegomena* peut donner une idée du travail accompli par M. Latte et de l'aide précieuse fournie désormais aux philologues et aux linguistes, aux épigraphistes et aux papyrologues, soucieux de savoir quelle confiance on peut avoir en telle ou telle glose d'Hésychius. La consultation rapide du *Lexique* est facilitée par une disposition très claire ; en bas de page, un apparat double donne, d'une part, des précisions sur les sources et les passages parallèles, et, d'autre part, les éléments d'un commentaire critique. L'apparat est beaucoup plus concis que celui de Schmidt ; des annotations plus développées sur certaines gloses sont groupées dans la *Mantissa Adnotationis*, p. 493 sqq.

Entre autres avantages, la nouvelle édition permet d'apprécier l'importance des gloses de Diogénien dans le *Lexique*. Voici, à leur sujet, quelques remarques de consultation : α 213 ἀβροῦτες. Pour les gloses « macédoniennes », M. Latte cite régulièrement O. Hoffmann, *Die Makedonen*, 1906 ; on consultera désormais de préférence J. N. Kalléris, *Les anciens Macédoniens*, I (1954), Athènes, qui étudie en grand détail ces gloses ; ici on notera que M. Latte et M. Kalléris sont d'accord pour écarter la lecture ἀβροῦϝες. — α 399 ἀγγόρπης « instrument de fer dont on frappe les éléphants ». L'explication paraît bien avoir été trouvée par R. Goossens, *Ant. Class.*, 12 (1943), p. 52-53 : contamination par un copiste de deux gloses, l'une constituée par un mot *αγγος, emprunté à une langue indienne, cf. skr. *aṅkáḥ* « crochet », et l'autre par le grec dialectal ὄρπη, équivalent de ἅρπη « crochet » (cf. la glose ὅρπη). — α 2688-89, ἀκυλ(λ)όν et ἄκυλος. A-t-on vraiment deux mots différents, l'un, glosé τὸ αἰδοῖον· Λυδοί, donc une glose « lydienne », et l'autre, le terme grec signifiant « gland » (*Odyssée*, X, 242, etc.)? L'*Etym. Magn.* 55, 1, les réunit : ἄκυλον· βάλανον πρινίνην· οἱ δὲ τὸ αἰδοῖον ὑπὸ Λυδῶν, καὶ κομάρου ὁ καρπός κτλ. On a déjà suspecté le caractère authentiquement lydien de la première forme, en supposant un *emprunt* du lydien au grec ἄκυλος, qui aurait eu comme βάλανος les deux sens de « glans quercus » et « glans penis » (Solmsen, *K. Z.*, 34 [1897], p. 79). Dans les deux cas, il pourrait s'agir, en définitive, du mot grec, car l'attribution aux Lydiens est susceptible d'être erronée ; cf. plus loin βαβάξαι, et la glose νύχμα· ὄνειδος, Λυδοὶ ψογός [?], qui paraît bien grecque, en face de νύγμα et de νῶχμα· ὄνειδος. — α 2997, ἄλιζα. Contre la correction traditionnelle ἡ λεύκη τὸ δένδρον, adoptée par M. Latte, M. Kalléris, *op. cit.*, p. 90 sqq., défend le texte τῶν δένδρων du manuscrit. — β 10, βαβάξαι. M. Latte complète l'explication en ὀρχήσασθαι ⟨Λυδοί⟩, d'après un manuscrit de Cyrille, et commente l'ensemble p. 501-502. Il a probablement raison d'expliquer l'attribution aux Lydiens par un rapprochement avec un nom asianique de Bacchos. En tout cas, la forme βαβάξαι appartient à un verbe βαβάσσω « danser », cf. ἐκβαβάξαι, Sophocle fr. 139 Pearson

sont cités tacitement avec les numéros de O. Schneider, *Callimachea*, II (1873), p. 705 sqq. (par exemple, α 409, 540, 822). L'origine de ces dernières n'apparaît pas immédiatement, et il semblerait plus commode de distinguer, d'une part, « fr. 717 *Pf.* » et, de l'autre, « fr. an. 140 *Schn.* ».

(glosé ἐκσαλεῦσαι), βαβάκτης « danseur », Cratinus, I, p. 106 Kock. Bechtel, *B. B.*, 23 (1897), p. 248-249, a donné une bonne explication de ces termes (cf. Pokorny, *Idg. Etymol. Wörterbuch*, p. 94), et βαβάξαι n'a rien à faire avec le lydien. — β 90 et 91, βαισήνης, βαίσηνος, mots « indiens » glosés par στρατόπεδον et στρατός. M. Latte note « latetne ind. *senā* exercitus? ». Plutôt que skr. *sénā-* « armée », il paraît préférable avec Goossens, *art. cité*, p. 47-49, de rapprocher skr. *veśana* (pour *ni-veśana*) « camp », qui convient mieux pour la forme et pour la première explication. — δ 1897, †διοπλῆκτα· ἰσχυροπλήκτην. Dans l'apparat, M. Latte propose la correction διοπλήκταν· ἰσχυρόπληκτον (cf. *Mnemosyne*, *art. cité*, p. 93-94). Pour l'explication, la correction est évidente : il faut un adjectif de sens passif en -τος « violemment frappé ». Mais pour le lemme? La forme de féminin -πλήκταν étonne pour un composé. Il vaut mieux, semble-t-il, s'en tenir à une hypothèse de Reitzenstein, adoptée par les éditeurs d'Hipponax. Le lemme serait διοπλῆγα « frappé par Zeus », *hapax* bien attesté chez ce poète (fr. 12, 1 D³), accus. masculin de διοπλήξ ; la finale -γα aurait été altérée en -κτα d'après la finale de l'explication, suivant un processus fréquent. L'explication de -πλήξ par -πληκτος est d'autant plus naturelle que les deux formations se rencontrent souvent pour un même composé (cf. φρενο-πλήξ et φρενό-πληκτος, etc.). — δ 2256, δοῦμος· ἡ οἰκία κτλ. M. Latte a introduit ici une correction inédite de Wackernagel, paléographiquement très facile : lire δοῦμος pour le δοῦλος du manuscrit. Sous la forme δοῦλος· ἡ οἰκία κτλ., la glose était isolée et énigmatique. Pendant longtemps, on a tenté de l'utiliser pour construire une étymologie de δοῦλος « esclave », en conciliant artificiellement les valeurs « esclave » et « maison » : ainsi Lambertz, *Glotta*, 6 (1914), p. 1-18, qui concluait à une origine asianique, suivi par de nombreux linguistes. Pour δοῦλος, cependant, on pouvait avoir des doutes, et justement le déchiffrement de l'écriture mycénienne par Ventris et Chadwick est venu offrir un élément nouveau, avec les formes *do-e-ro*, *do-e-ra*, δοῦλος, δούλη, cf. *J. H. S.*, 73 (1953), p. 92, 96, 102 ; on aurait affaire à un terme déjà ancien, de forme **doelo-* [1]. En revanche, la correction de Wackernagel donne un ensemble cohérent : δοῦμος· ἡ οἰκία, ἢ ⟨σημαίνει?⟩ τὴν ἐπὶ τὸ αὐτὸ συνέλευσιν τῶν γυναικῶν. Un mot δοῦμος est connu par ailleurs ; comme l'indique brièvement M. Latte, il s'agit d'un terme d'origine *phrygienne*, qui désigne une « association religieuse », en relation avec le culte de la Mère des Dieux, et où les femmes jouaient un rôle important (cf. Hésychius, συνέλευσιν τ. γ.). Le mot est attesté par l'*A. P.*, VII, 222, 3 (mss δοῦμος) et dans plusieurs inscriptions : cf. Wikander, *Feuerpriester in Kleinasien...*, Lund, 1946 ; L. Robert, *Hellen.*, 8 (1950), p. 85. Ajoutons qu'un passage encore obscur d'Hipponax pourrait être éclairé par la même correction. Pour le fr. 67, 2 D³, les manuscrits du citateur ont la fin de vers ἐν [...] δούλῳ. Déjà, Ahrens avait fait le rapprochement avec la glose « δοῦλος » d'Hésychius ; le même phénomène a dû se produire et la lecture δούμῳ peut être proposée : elle convient très bien pour le sens et, en dernière analyse, la glose d'Hésychius pourrait provenir d'un commentaire sur ce passage, par l'intermédiaire de Diogénien.

Pour terminer, examinons une glose qui ne vient pas de Diogénien, mais de Clément d'Alexandrie, δ 2468, δρώψ· ἄνθρωπος. M. Latte note pour cette glose isolée : « vox a grammaticis inventa..., frustra cft. n. pr. Δρωπίδης, etc... ». Ce verdict sévère est intéressant : on sait, en effet, que les linguistes, depuis Curtius, regardent δρώψ comme une glose de bon aloi et y retrouvent un ancien nom de l'« homme » *νρ-ωψ, apparenté à ἀνήρ. Ainsi, notamment chez Boisacq, *Dict.*,

1. F. Specht, *K. Z.*, 68 (1943-1944), p. 190, avait supposé **dowelos*, qui paraît impossible : on aurait en mycénien **do-we-ro*.

p. 203 ; Walde-Hofmann, *L. E. W.*, II, p. 164 ; Pokorny, *op. cit.*, p. 765, etc. ; cf. Schwyzer, *Griech. Gramm.*, I, p. 277, et, en particulier, G. Devoto, *I. F.*, 60, 1 (1949), p. 67-68. Comme l'indique ce dernier, l'intérêt pour cette glose vient de Mor. Schmidt, qui a suggéré que δρώψ pouvait être une forme « macédonienne » correspondant à ἄνθρωπος ; cette hypothèse n'a pas été retenue par les spécialistes du macédonien. Mais, si l'on regarde le passage de Clément d'Alexandrie (*Stromates*, V, 8, 48), source évidente d'Hésychius, on constate que δρώψ figure dans une formule magique, avec des termes « symboliques » d'origine obscure, comme βέδυ, ζάψ, etc. (cf. Kalléris, *op. cit.*, p. 118 sqq.). Le scepticisme de M. Latte paraît donc justifié.

O. Masson.

Gi. Bovini, *Il cosidetto mausoleo di Galla Placidia in Ravenna* (Coll. « Amici delle Catacombe », XIII). Città del Vaticano, 1950 ; in-8°, 103 p., 64 fig.

La tradition veut que Galla Placidia ait construit à Ravenne, sous le vocable de la Sainte-Croix, une basilique dont, en effet, des fouilles ont fait retrouver les fondations, de plan cruciforme. La basilique était précédée d'un narthex qui, au sud, rejoint le petit édifice connu sous le nom de mausolée de Galla Placidia : mais l'examen des murs et de leur liaison montre que le « mausolée » n'est pas contemporain de la basilique Sainte-Croix : il lui est postérieur, de peu sans doute. On a proposé la fin du premier quart du v^e^ siècle pour la construction de la basilique, la fin du second quart pour celle du mausolée. Mais s'agit-il bien d'un mausolée, et particulièrement de celui de Galla Placidia, construit par elle-même pour abriter son tombeau? Le *Liber Pontificalis* de l'église de Ravenne, de l'historien Agnellus (IX^e^ siècle), rapporte la tradition selon laquelle Galla Placidia aurait été ensevelie *in monasterio sancti Nazarii* ; il ajoute *ut aiunt multi*, ce qui autorise les doutes. Or, c'est à Rome que Galla Placidia est morte le 27 novembre 450, et il est probable qu'elle fut ensevelie à Rome, dans le mausolée rond qui, jusqu'au XVI^e^ siècle, s'élevait à côté de Saint-Pierre, et qui paraît avoir été la sépulture familiale des membres de la dynastie théodosienne. Il n'y a pas de raison pour que ses restes aient été ensuite transférés à Ravenne. Quant à la construction par ses soins du « mausolée » qui porte aujourd'hui son nom, Agnellus lui-même n'en parle pas, et le premier témoignage à ce sujet, ensuite constamment répété, remonte seulement au XIV^e^ siècle. C'est parce que le « mausolée » se trouvait à côté de Sainte-Croix, bâtie par Galla Placidia, qu'on lui a attribué la même origine. Est-il, du moins, le *monasterium sancti Nazarii* dont parle la tradition? Rien encore de moins certain. Saint Nazaire n'y est, d'ailleurs, pas représenté dans le décor de mosaïques. En revanche, l'édifice pourrait bien être — il est, pour Gi. Bovini — le *monasterium sancti Laurentii Formosi*, que des textes mentionnent *in regione Sancti Vitalis*. Malgré les interprétations diverses qui en ont été proposées, la célèbre mosaïque face à la porte représente bien, selon l'auteur, le martyre de saint Laurent... Quant aux trois sarcophages que la tradition désigne comme ceux de Galla Placidia, de son mari et de leur fils, ils n'ont été apportés là que tardivement.

Paul Lemerle.

E. Wistrand, *Konstantins Kirche am Heiligen Grab in Jerusalem* (Acta Universitatis Gotoburgensis). Göteborgs Högskolas Årsskrift, LVIII, 1952, 1 ; in-8°, 55 p., 3 fig.

Il s'agit du monument le plus célèbre et peut-être, par l'influence qu'il a exer-

cée, le plus important de l'architecture paléochrétienne, mais aussi le plus controversé. L'auteur, qui connaît, d'ailleurs, bien les travaux antérieurs, ceux de Vincent-Abel et de Dyggve, par exemple, ne se place pas au point de vue de l'archéologue, mais du philologue. Il étudie d'abord la description de la basilique constantinienne du Saint-Sépulcre donnée par Eusèbe (on sait combien l'interprétation en est difficile, et combien diverses les reconstitutions proposées en partant de ce texte), puis le témoignage de l'*Itinerarium Burdigalense*, celui des Catéchèses de Cyrille de Jérusalem (milieu du IVe siècle), la *Peregrinatio Aetheriae* (environ 400, peut-être 415) ; enfin, un court passage d'Eucherius de Lyon. Il propose, en conclusion, une reconstitution graphique qui, rapprochée de celles de Vincent-Abel et Dyggve, n'est pas révolutionnaire et apparaît sur plusieurs points comme un compromis, se rapprochant pourtant davantage de Dyggve pour toute la partie occidentale, bien que l'auteur rejette l'hypothèse que la grotte sépulcrale ait été primitivement laissée à l'air libre.

P. Lemerle.

G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 2e éd. refondue. Munich, 1952 ; in-8°, XXII-496 p., 2 cartes dans le texte, 6 cartes en couleurs hors texte. (Byzantinisches Handbuch, I, 2 = Handb. d. Altertumswissenschaft, Abt. XII, T. I, Bd 2.)

Qui veut s'informer commodément et sûrement sur l'histoire de Byzance doit recourir à ce livre de G. Ostrogorsky. Il faut le préférer, on doit le dire franchement, aussi bien à l'*History of the Byzantine Empire* de A. Vasiliev, réimprimée, elle aussi, en 1952, qu'à *Vie et mort de Byzance* de M. Bréhier, premier volet du triptyque donné par ce savant dans la collection « L'évolution de l'humanité ». Le livre de G. Ostrogorsky est aussi remarquable par la densité de l'exposé que par la précision de l'information et le sens des vrais problèmes. La première édition avait paru en 1940 et était depuis longtemps épuisée. Cette seconde édition n'est pas seulement une réimpression : avec un nombre de pages sensiblement accru, elle tient compte de tout ce qui a paru dans le domaine de la byzantinologie pendant douze ans, et apporte sur beaucoup de points une rédaction nouvelle. Le jugement de l'auteur, sur des questions parfois passionnément controversées, est toujours objectif. Le choix, qu'il est naturellement obligé de faire dans une matière aussi vaste, discerne toujours l'essentiel. Sa connaissance des très nombreux travaux publiés en langues slaves met la substance de ceux-ci à la portée des historiens occidentaux. Enfin, l'accent mis sur les problèmes économiques et sociaux est nouveau dans l'histoire de Byzance, du moins telle qu'on l'écrivait récemment encore en Occident. On est heureux d'annoncer qu'une traduction française de ce livre doit prochainement paraître.

Paul Lemerle.

R. Rémondon, *Papyrus grecs d'Apollônos Anô* (Documents de fouilles de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, XIX). Le Caire, 1953 ; in-4°, 250 p., XII pl.

L'auteur, ancien membre de l'Institut français du Caire, qu'il n'a quitté que récemment, fait preuve dans ce premier livre d'une maîtrise — ampleur des connaissances, sûreté de la méthode — qui fait déjà de lui le spécialiste de l'Égypte byzantine et fait souhaiter qu'il élargisse progressivement son horizon à d'autres domaines de l'histoire du Moyen Age oriental. Il publie cent cinq papyrus grecs

(pour la plupart simples fragments, dont il a su tirer le meilleur parti), trouvés en 1921-1922 à Edfou, probablement dans la maison ou dans le bureau du propriétaire même de ces documents, qui les avait tous déposés dans une même jarre, avec un certain nombre de papyrus coptes qui sont des lettres privées. Nous avons donc les archives, ou une partie des archives, d'un nommé Papas, pagarque d'Apollonopolis d'Amon, depuis environ 703 jusque 714, en même temps que grand propriétaire terrien : figure comparable à celle d'un contemporain célèbre de Papas, Basilios d'Aphroditô. Comme pagarque, il dépendait de l'émir de Thébaïde, ou plutôt du topotérète qui était à Antinoé le représentant permanent de l'émir, et son intermédiaire auprès de tous les pagarques de Thébaïde. Comme pagarque encore, Papas est en relation avec toutes les autorités locales, l'évêque, les notables. Nous assistons au fonctionnement de l'administration à l'échelon local, « au niveau le plus humble ». Ce qui frappe aussitôt, à la lecture de ces textes, c'est la très forte survivance byzantine (plus forte encore qu'à Aphroditô, note G. Rémondon) dans l'Égypte devenue arabe, survivance qui s'étend à la plupart des branches de l'administration : préfiguration de ce que l'on constatera, sept siècles plus tard, dans les régions de l'empire byzantin conquises par les Turcs. Le premier document, excellemment commenté par G. Rémondon, est à ce point de vue significatif : il montre que les duchés byzantins ont survécu à la conquête arabe, avant de se simplifier en Haute-Égypte et Basse-Égypte (cf. n° 8) ; que l'émir est le successeur du duc dans ses fonctions et que, comme lui, il est le chef financier de sa province, en même temps que le chef militaire et le chef de l'administration. Pour un byzantiniste, la seule lecture de l'index est déjà d'un vif intérêt, à cause du très grand nombre de termes qui se retrouvent dans les documents d'archives grecs d'époque plus avancée : ces papyrus aident ainsi à combler une lacune, à rétablir une continuité. Enfin, l'historien de la langue y trouvera, lui aussi, beaucoup à prendre. Je note, à ce propos, que ὀψάριον (n° 94, l. 8) doit signifier *poisson*, plutôt que *assaisonnement* ; ὑποκαμίσιον (n° 104, l. 2) est certainement une chemise. Au n° 30, l. 3, le mot ἔψημα, s'il désigne bien du « vin réduit par l'ébullition », réquisitionné ici pour la flotte, est à rapprocher du titre d'un fonctionnaire de la table impériale à Byzance, ὡρειάριος τῶν ἁγίων ἑψεμάτων : cf. V. Laurent, *Documents de sigillographie byzantine*, *La collection C. Orghidan*, n° 11.

Les papyrus publiés sont divisés en trois catégories : lettres et documents officiels (n^{os} 1-56) ; lettres et documents privés (n^{os} 57-72) ; listes et comptes (n^{os} 73-105). Dans chaque cas, le commentaire de G. Rémondon est poussé aussi loin qu'il peut l'être et sait tirer de fragments parfois minuscules tous les enseignements qu'il est possible d'en tirer. Le n° 2 — texte de trois lignes reconstitué à partir de vingt-trois fragments ! — reste, à mon avis, difficile à comprendre : y a-t-il un rapport entre la réquisition de lait et l'envoi d'or? Au n° 7, faut-il bien une virgule après βλέπετε? L'emploi de παρασκευάζω est remarquable, s'il faut bien donner au mot le sens coercitif de « mettre en demeure ». Au n° 9, l. 1, lire ὑμετέρα. Au n° 15, très utile commentaire sur les Blemmyes. Le commentaire, déjà excellent, du n° 73 (arpentage) pourra être complété et sur quelques points modifié, lorsque seront publiés des travaux, actuellement en préparation, sur les procédés employés par les agents du cadastre byzantin pour mesurer la superficie des terres.

P. Lemerle.

H. et B. Riesenfeld, *Repertorium Lexicographicum Graecum*. Stockholm, Almquist et Wiksell, 1954 ; in-8°, 96 p.

Nous disposions déjà de deux répertoires des index et lexiques d'auteurs grecs,

celui de Schöne, qui date de 1907, et celui que L. Cohn a fait figurer dans son étude de la lexicographie grecque qui fait suite à la grammaire grecque de Brugmann et Thumb en 1913. La date de publication de ces deux ouvrages montre, à elle seule, quel service H. et B. Riesenfeld ont rendu aux philologues en écrivant ce nouvel ouvrage.

La préface indique clairement les principes qui ont guidé les auteurs dans leur travail. Les index des éditions de papyri, d'inscriptions et d'ostraca n'ont, en principe, pas été signalés. En revanche, ils font porter leur relevé jusqu'aux écrivains de la fin de l'époque byzantine, ce qui était une tâche difficile : si quelque oubli avait été commis sur ce point, il serait aisément pardonnable. En ce qui concerne Homère et la Bible, les auteurs ont eu raison de laisser de côté certains lexiques de caractère purement scolaire. On notera aussi qu'il n'a pas cité pour le Nouveau Testament le *Theologisches Wörterbuch* de Kittel, probablement parce qu'il n'est pas de caractère strictement philologique.

L'ouvrage indique les index et les lexiques en marquant d'un astérisque le meilleur et en ajoutant entre parenthèses si l'ouvrage est complet, presque complet, ou s'il ne donne qu'un choix. Pour Platon, c'est le lexique d'Ast qui a droit à l'astérisque, avec la mention *Copious selection*. C'est, en effet, un ouvrage indispensable, mais on mesure vite à le manier, combien il est incomplet et imparfait à la fois. On travaille heureusement à le remplacer, et c'est une tâche urgente.

Enfin, H. et B. Riesenfeld ont signalé les éditions qui donnent des index, complets ou partiels. Pour les poètes comiques doriens, l'édition Kaibel donne un index complet (cf. p. 80), mais il est utile de savoir qu'un index également complet figure dans l'édition italienne Olivieri ; — pour Xénophon, dont nous n'avons pas de lexique moderne et complet, H. et B. Riesenfeld citent certaines éditions, ou des lexiques se rapportant à une œuvre particulière; on pourrait y ajouter l'index complet de l'édition de l'*Économique* par Holden (Londres, 1895).

Le destin d'un pareil ouvrage est de devenir rapidement incomplet. Le second tome de l'édition de Ménandre chez Teubner, par Körte et Thierfelder, contient un *index verborum* (portant sur tous les fragments, quelle qu'en soit l'origine), et le premier fascicule de l'*Index Æschyleus* d'Italie est paru. On annonce la publication imminente d'un nouveau lexique d'Euripide. Mais ce *Repertorium lexicographicum*, soigneusement établi, doit rendre pendant de nombreuses années les meilleurs services.

P. Chantraine.

Maurice Holleaux, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques*. T. IV : *Rome, la Macédoine et l'Orient grec* (première partie). Paris, Adrien-Maisonneuve, 1952 ; in-4°, 348 p. Prix : 2.600 fr.

Ce volume (avant-dernier du recueil des articles disséminés par M. Holleaux dans diverses revues) contient onze mémoires consacrés au dernier tiers du IIIe siècle a. C., période fort troublée pour laquelle seule l'épigraphie permet de préciser les données de Polybe et de Tite-Live, nos principaux guides. Les événements ont retardé de près de dix ans sa publication due au soins pieux de M. L. Robert, dont les notes, entre crochets droits, font état aussi bien de la bibliographie récente que de publications à venir.

Il est inutile de souligner, après tant d'autres, la fermeté de pensée de M. Holleaux ; tous les éléments, soit d'une démonstration géométrique rigoureuse et pure, soit de la solution d'un problème d'échecs avec ses essais thématiques, se

trouvent réunis dans chacun de ses articles. Mais il convient aussi d'admirer la plume qui, sur ce fond de grisaille de la tragédie du déclin, rend leurs couleurs aux acteurs même les plus humbles ; de son côté, le style, toujours personnel, nous reporte à un temps où l'on s'attachait surtout aux événements et à la psychologie des protagonistes, marquant ainsi un goût, qui a tendance à se perdre, pour le fait historique pur.

Deux articles particulièrement denses sont à mentionner. L'un concerne la politique romaine en Illyrie et se trouve être l'original français d'un chapitre de la *Cambridge Ancient History*. L'autre traite de l'expédition de Philippe V en Asie Mineure et contient une longue conclusion inédite (p. 298 à 335), d'où il ressort, à la fois, que les gains territoriaux de Philippe y furent minimes et que l'influence de l'Égypte ne s'effondra point comme on l'admettait jusqu'à maintenant. Les Lagides étaient donc, au début du IIe siècle a. C., malgré leurs déboires en Syrie, encore assez forts pour maintenir les liens divers qui les unissaient à grand nombre de cités de la côte d'Asie Mineure.

Quelques menues inexactitudes : p. 12, l. 8, lire : retardée ; p. 137, n. 1, lire : 198, n. 1 ; la référence de la p. 147, n. 1, est insuffisante ; p. 182, l. 8, lire : ἀσυλία. Quelques cartes (Illyrie, Crète, Asie Mineure) auraient rendu des services.

J. Schwartz.

Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete, 15 Band. (Doppelheft). Leipzig, Teubner, 1953 (1954) ; 226 p.

Grâce à M. Fr. Zucker, de Iéna, l'*Archiv* va reparaître régulièrement. Wilcken avait encore donné, en 1943, le bon à tirer de ce tome XV, mais la composition fut détruite par la guerre avant tirage et dut être refaite. On y a ajouté une notice sur Wilcken et une liste approximative des quelque cinquante savants qui ont travaillé le domaine papyrologique et nous ont quittés depuis 1939 (p. 223). La table des matières, elle aussi, constitue un « *in memoriam* », puisque, sur les six collaborateurs seuls ont survécu M. Zucker et Kiessling. Il faut rendre hommage à l'intention pieuse qui a fait réimprimer les « *Referate* », un peu vieillis de Wilcken et Wenger, et surtout se réjouir de ce que désormais MM. Merckelbach et Schönbauer tiendront cette importante rubrique ; c'est un gage supplémentaire pour la vitalité de l'*Archiv*, dont le prochain fascicule doit paraître au printemps 1956.

Dans le tome XV, signalons particulièrement une monographie assez étendue de Kiessling sur les dieux de Memphis à l'époque gréco-romaine. Un article de Wilcken constituait l'amorce d'une continuation des *U. P. Z.*, dont l'achèvement est désormais en vue.

J. Schwartz.

L'ANNÉE PHILOLOGIQUE, publiée sous la direction de J. Marouzeau, par Mlle J. Ernst, t. XXIII et XXIV. Paris, Les Belles-Lettres, 1954 et 1955 ; in-8°, XIII-554 et XXI-613 p.

Mlle Ernst, aidée maintenant d'un collaborateur, M. Deparday, que lui a procuré le C. N. R. S., poursuit avec la même régularité la publication de cette « bibliographie critique et analytique de l'antiquité gréco-latine ». Si le tome XXIII, consacré à l'année 1952, a paru avec un léger retard, qui, du reste, n'est pas imputable aux rédacteurs, le tome XXIV, qui contient la bibliographie de l'année 1953, m'est parvenu le 18 février 1955 : quand on se représente le travail de dé-

pouillement, de classement, d'analyses que représentent ces 613 pages, quand on songe au temps qu'il a fallu pour les imprimer, au peu de mois qui se sont écoulés entre la fin de l'année 1953 et le début de l'année 1955, on ne peut qu'admirer l'effort fourni par Mlle Ernst et M. Deparday, et féliciter l'imprimerie Darantière de sa rapidité. Comme le signale M. Marouzeau dans l'Avant-propos, la présentation de cette bibliographie a encore été améliorée, notamment dans le chapitre *Humanisme* ; les auteurs se sont efforcés aussi d'atteindre en plus grand nombre les publications de l'Europe orientale. Cette bibliographie permet de constater, entre autres, la reprise de l'activité philologique en Allemagne, et son développement en Espagne : constatation rassurante en un temps où, dans d'autres pays, cette activité semble se ralentir. Elle renseigne aussi sur les études qui sont en faveur — et les autres — alors que dans le tome XXIII les rubriques *Testamenta* occupent trente-trois pages (181-214) ; Cicéron en a à peine six (46-51) ; Virgile, cinq (222-227), mais Platon, onze (138-148). *Habent sua fata libelli.*

A. Ernout.

Johannes Hubschmid, *Sardische Studien* (*Romanica Helvetica*, vol. 41). Bern, A. Francke Ag. Verlag, 1953 ; in-8°, 137 p. Prix : 19 fr. suisses.

Le champ des études indo-européennes et, par là des études romanes, s'est singulièrement agrandi depuis une cinquantaine d'années, et le mouvement de recherches lancé par des précurseurs comme Schuchardt et Fick n'a pas cessé de s'étendre : la notion de préindo-européen se précise et se nuance ; des langues inconnues ont été découvertes en Asie Mineure ; le grec minoen commence à livrer une partie de ses secrets ; en Espagne, on déchiffre les documents en langue ibérique et ibéro-celtique ; l'étude comparative des langues caucasiques et du basque a permis de faire quelques rapprochements entre les deux groupes ; l'examen de certaines formes, inexplicables par l'indo-européen, qu'on trouve répandues sur des aires déterminées, a conduit à formuler l'existence de langues « préalpines[1] » ; enfin, il n'est pas jusqu'à l'Afrique qui ne soit intervenue dans la recherche, et l'influence du berbère ne semble plus contestable, tout au moins dans certaines parties du domaine méditerranéen. Naturellement, c'est surtout, sinon exclusivement, dans le vocabulaire que se cherchent et se découvrent des parallélismes, et dans le vocabulaire même, ce sont des catégories limitées de mots qui peuvent se prêter à des comparaisons fructueuses : noms de plantes et toponymes, notamment.

Le sous-titre du livre de M. Joh. Hubschmid montre que c'est à ce genre de recherches qu'il est consacré : *Das mediterrane Substrat des Sardischen, seine Beziehungen zum Berberischen u. Baskischen, sowie zum eurafrikanischen*[2] *u. hispanobaskischen Substrat der romanischen Sprachen.* En raison de l'isolement dans lequel elle a longtemps vécu, la Sardaigne a dû conserver mieux que tout autre pays des traces de ces langues « préindo-européennes » ; M. Hubschmid n'est pas le premier qui se soit lancé dans ces recherches, et c'est à juste titre qu'il a dédié son livre à Max Leopold Wagner et à Vittorio Bertoldi, « meinen Mitforschern », dit-il. Mais il a le mérite d'avoir fait la synthèse des résultats acquis — ou tenus pour tels — tout au moins en ce qui concerne les noms de plantes et les noms de lieux, et

1. Cf. les *Praeromanica* de M. J. Hubschmid lui-même (*Rom. Helv.*, XXX, 1949) et ses *Alpenwörter* (Berne, A. Francke, 1951).

2. L'adjectif est formé comme *eurasien* et qualifie *diese Europa mit Afrika verbindende Substratsprache.*

d'avoir présenté un tableau des *Vorindogermanische Sprachschichten der Romania*. Il a, du reste, traité avec une méthode prudente un sujet difficile, où les chances d'erreur sont nombreuses et la preuve malaisée à faire. Son livre est plus une suggestion qu'une conclusion. M. Hubschmid est le fils d'un romaniste dont les travaux, comme ceux de Jaberg et de Jud, ses compatriotes, sont universellement estimés : il est digne du nom qu'il porte.

A. Ernout.

Gunnar Tilander, *Essais d'étymologie cynégétique* (Cynegetica I). Lund, Hakan Ohlssons Boktryckeri ; in-8°, 112 p.

Le latin et le grec tiennent malheureusement peu de place dans ces *Essais* que l'auteur a composés en préparant l'édition d'un certain nombre de traités de vénerie en langue française. Le vocabulaire de la chasse contient beaucoup de termes techniques, souvent anciens et obscurs, que conserve un art traditionnel. M. Tilander étudie deux groupes de mots : 1° *mouvoir, émouvoir, pourmouvoir, meutemener, malmener, malmené, pourmener, menée*, où le latiniste pourra noter les sens spéciaux qu'ont pris les représentants en français de *mouēre*, **mouita* > *meute* (et *muette*) et de *mināre* ; 2° sens et origine de : anglais *trist*, français *titre*, comme termes cynégétiques. Ces deux mots n'ont rien de commun avec le latin *titulus* (*-lum*) « titre », ni pour l'origine, ni pour le sens. M. Tilander, par une analyse subtile, montre que l'anglais *trist*, qui est identique à *trust* « confiance, avoir confiance », *trustis*, désignait à l'origine « les services dus au suzerain » ; parmi ces services figurait pour les hommes liges l'obligation « de participer avec leurs chiens aux chasses de leur seigneur ». De ce sens a découlé celui de « endroit où le chasseur était porté avec ses chiens pour les lancer contre la bête poursuivie », puis « relais dans la chasse à courre » et « place des chiens, des chasseurs dans une battue ». De *titre* ont été tirés *attitrer* « poster les chiens dans les titres », *fortitrer* « éviter de passer par le titre » (en parlant de la bête chassée), *entrister* « pousser une bête dans le titre ». La forme ancienne *triste* devint *tristre*, puis *triste* ; l'influence de *titulus* amena des formes analogiques *title*, à côté de *titre* au sens cynégétique, et en moyen anglais *titlere* « chien posté dans un titre », *atitle a best* « lancer les chiens au titre après la bête ». Le fr. *titre* au sens cynégétique provient de l'anglais : « c'est le plus ancien mot sportif emprunté par le français à l'anglais ».

Tout philologue qui s'intéresse à la sémantique lira avec profit ces deux études d'évolution de sens ; elles sont des modèles du genre et comportent plus d'un enseignement.

A. Ernout.

Raymond Bloch, *Les Étrusques*. Paris, Presses universitaires de France, 1954 ; in-8°, 120 p.

Ce petit volume de vulgarisation n'a pas de prétentions scientifiques, mais c'est l'œuvre d'un jeune érudit qui s'est déjà fait un nom parmi les étruscologues, notamment par les fouilles heureuses qu'il a faites sur le territoire de l'ancienne Bolsena. Sans prétendre résoudre toutes les questions que pose encore le problème étrusque — et dont certaines resteront peut-être toujours insolubles — M. Bloch expose avec impartialité l'état actuel de nos connaissances en ce qui concerne : I. Les origines du peuple étrusque, p. 5 ; II. L'histoire de l'Étrurie, p. 26 ; III. L'écriture et la langue étrusques, p. 46 ; IV. La vie publique et la vie privée des

Étrusques, p. 66 ; V. La religion et les arts, p. 91. Une conclusion (p. 116) et une « bibliographie sommaire » terminent le livre. Quelques cartes et figures au trait, trop peu nombreuses, illustrent l'exposé ; de ce côté, l'*Initiation à l'Étruscologie* de M. Renard, avec ses photographies, était moins pauvre. M. Bloch se range parmi les partisans de l'origine orientale des Étrusques, sans doute avec raison ; l'exposé sur l'état actuel du déchiffrement de la langue est d'une sage prudence : toutefois, il est difficile de tirer de la lecture du minoen B, par MM. Ventris et Chadwick, un pronostic favorable au déchiffrement des textes étrusques : les conditions du problème sont tout à fait différentes. M. Bloch a su donner un tour personnel à son exposé en faisant allusion à des trouvailles récentes auxquelles il a participé, comme ses fouilles à Bolsena (fig. 10 et 11), ou la découverte du vase de Vix (p. 47). Le livre est écrit dans une langue facile et claire, peut-être un peu rapidement, comme l'indiquent certains lapsus : *pallier à l'absence*, p. 55 ; *exclurait*, p. 102.

A. Ernout.

Vittore Pisani, *Le lingue dell' Italia antica oltre il Latino* con due carte geolinguistiche ed una tavola degli alfabeti. Torino, Rosenberg et Sellier, 1953 ; in-8°, 354 p. Prix : 5.000 l.

Le troisième volume du *Manuale storico della lingua latina* de M. Pisani était consacré aux textes latins archaïques et vulgaires ; élargissant son enquête, l'auteur nous donne maintenant un quatrième tome, où le latin n'est plus représenté, où figurent même des langues non indo-européennes, ou d'autres qu'on ne peut considérer comme italiques qu'en prenant le nom d'Italie dans un sens très large, aussi bien linguistique que géographique. M. Pisani a divisé son livre en neuf chapitres : I. *Dialetti osco-umbri* (Osque — Dialectes mineurs — Ombrien), p. 1-216 ; II. *I monumenti linguistici del Piceno*, p. 217-219 ; III. *Il Messapico*, p. 222-236 ; IV. *Il Veneto*, p. 237-266 ; V. *Il Ligure*, p. 267-279 ; VI. *Il Siculo*, p. 280-289 ; VII. *L'Etrusco*, p. 290-302 ; VIII. *Il Retico e altre lingue minori dell' Italia settentrionale*, p. 303-315 ; IX. *Il Falisco e altri dialetti Latini*, p. 316-334. Viennent ensuite deux index : I. *Indice delle Iscrizione secondo le loro fonti*, p. 335-349 ; II. *Indice dei §§ della Grammatica latina richiamati nel presente volume*, p. 351-354. Comme on le voit, ces chapitres sont d'étendue très inégale, leur longueur variant selon le nombre et l'étendue des documents que nous possédons, selon, aussi, le degré d'intelligence que nous avons de ces textes : or, il faut bien le dire, sans parler de l'étrusque, beaucoup d'entre eux nous restent encore lettre morte ou à peu près. Si nous pouvons esquisser une grammaire de l'osco-ombrien, dans laquelle, du reste, les lacunes et les obscurités abondent, si nous pouvons expliquer quelques formes isolées dans d'autres dialectes, notamment dans le vénète, dont la connaissance a, surtout grâce à M. Lejeune, légèrement progressé dans ces dernières années, le vocabulaire de ces dialectes est ce que nous ignorons le plus : c'est sans doute une des raisons pour lesquelles M. Pisani, qui adjoint à chacun de ces chapitres des indications grammaticales plus ou moins étendues, n'a pas cru pouvoir donner, comme l'a fait M. Vetter, un lexique (*Wörterverzeichniss*) des mots rencontrés : outre qu'il eût rassemblé trop de formes hétérogènes, il eût aussi contenu trop de mots de sens obscur ou inconnu et fait éclater notre ignorance de façon trop humiliante.

La préface de M. Pisani date de 1951, mais le livre n'a paru qu'en 1953, et M. Pisani a eu communication des bonnes feuilles du *Manuel* de M. Vetter, auquel, du reste, il a dédié son volume ; il a pu même donner les numéros que portent les

inscriptions dans ce *Manuel*, et le lecteur curieux de ces questions pourra ainsi confronter les lectures et les interprétations des deux spécialistes. En général, M. Vetter est plus prudent, M. Pisani plus audacieux ; cette constatation n'étonnera pas les philologues et linguistes qui suivent depuis vingt ans et plus les travaux de ces chercheurs. A propos de l'inscription osque en caractères grecs, n° 8, de M. Pisani (n° 184 Vetter, 16 v. Planta, 22 Conway, *Ital. Dial.*, avec bibliographie), le *Titulus Anxianus*, M. Vetter, après en avoir donné une interprétation douteuse et lacunaire, constate que « Keine andere oskische Inschrift zeigt so deutlich wie der « titulus Anxianus » wie beschränkt im Grunde noch unsere Kenntnis des Oskischen ist » (p. 122) ; M. Pisani, lui aussi, note que « questa interpretazione presenta molte incertezze » (p. 47), mais il en propose pourtant une traduction complète. Pour l'inscription du Picenum caispaizvariens / iuvezalseçure, Vetter (n° 240) propose la traduction incomplète *Gaius* (?) *Paetus Varienus Iovi* — —, Pisani (n° 64) *Gaius Paetus Varienus Iovem-Solem caelavere*, faisant du groupe Iuvezal un double accusatif dépendant d'une 3e personne du pluriel d'un parfait — altéré — *seçure* (seɔure), d'une racine **sek-* « couper » et, par suite, « sculpter » — mais, dans le passage de Virgile invoqué par lui, *Aen.*, III, 464, *dona dehinc auro grauia sectoque elephanto*, l'expression ne désigne pas de « l'ivoire sculpté », mais « de l'ivoire en lames », des « lamelles d'ivoire », et Virgile ne fait que traduire Homère, *Od.*, XVIII, 196 : λευκοτέρην δ' ἄρα μιν θῆκεν πριστοῦ ἐλέφαντος « elle (c'est-à-dire Athéna) la rendit (c'est-à-dire Pénélope) plus blanche que l'ivoire scié (πριστοῦ, de πρίω « je scie ») », et, de plus, l'interprétation de *zal* par « Solem » est discutable.

Pour l'inscription de Capoue gravée sur le pied d'une sorte de vase en terre cuite, de forme unique et d'usage inconnu (cf. Conway, *Ital. Dial.*, n° 132) : pupufripekkelledehad (P. 32), pupufripekkelledehtid (V. 103), Vetter ne propose pas de traduction : « Die bisher versuchten Deutungen sind nicht überzeugend » (p. 88). M. Pisani la traduit tout entière par : *Coque, frige pocillo hoc.* Deux tempéraments, deux méthodes. Là où tous deux traduisent, leurs traductions divergent parfois au point qu'ils ont l'air d'interpréter deux textes différents. Ainsi, au n° 46 P., 209 V., le premier traduit le goupe *famel .inim. loufir* par *Famel et Liber* et y voit des noms propres de divinités, le second y voit des noms communs, *servus et liber* ; le premier traduit *pacrid* par *placide*, le second par *propitie* ; n° 47 P., 213 V., le groupe *usur . pristafalacirix* signifie, selon M. Pisani, *uxor, antistita*, selon M. Vetter, *mulieres iter facientes.* Or, si l'osque est un dialecte relativement clair — je dis relativement en pensant aux inscriptions dites *Iovilae*, ou à celles du groupe *eituns*, dont le sens précis nous échappe, et à tant d'autres — l'ombrien est bien plus ténébreux[1] et l'obscurité va croissant quand il s'agit des autres dialectes, pour aboutir souvent à la nuit totale, comme c'est le cas pour l'inscription gravée sur la statue du « guerrier de Capestrano » (Pisani, n° 69 ; Vetter, n° 517), ou celle de « l'obélisque » de Castignano (P. 68, V. 516). Qui veut à toute force les expliquer recourt à deux méthodes également incertaines : 1° l'explication interne, par le contexte, ou par le rapprochement de textes semblables, dont on a beaucoup usé pour les Tables Eugubines ; 2° les comparaisons étymologiques ; — je devrais citer en troisième lieu le « sens divinatoire » qui n'a pas manqué d'opérer sur plus d'un texte, notamment, pour prendre deux exemples, sur l'inscription latine dite du *vase de Duenos*, à laquelle feu Emil Goldmann a consacré tout un livre, et dont il doit exister actuellement une quarantaine d'interpré-

1. « Die Tafeln II und besonders III-IV enthalten viele noch nicht sicher gedeutete Einzelheiten des Rituals » (Vetter, *Hdb.*, p. 171).

tations différentes, ou sur les noms de nombre étrusques de 1 à 6, qu'on lit sur des dés à jouer conservés au Cabinet des Médailles. Beaucoup d'ingéniosité s'est dépensée pour des résultats souvent médiocres, contestables ou nuls. On nous a parfois reproché, à Meillet et à moi-même, notre timidité, voire notre étroitesse en matière d'étymologie : quand je songe au nombre d'étymologies mentionnées pour être condamnées par J. B. Hofmann dans son *Latein. etym. Wörterbuch*, je persiste à penser que notre attitude était la seule scientifiquement défendable.

Le livre de M. Pisani ne fait donc pas double emploi avec celui de M. Vetter ; outre qu'il permet des comparaisons instructives entre des interprétations différentes, il offre aussi plus de textes et plus variés, M. Vetter ayant interprété la notion d'italique dans un sens plus étroit. Il remplace avantageusement le petit recueil d'Hermann Jakobsohn, qui ne donnait que quelques textes sans notes, et qui, du reste, est épuisé ; il offre pour chaque inscription une traduction souvent personnelle, un commentaire grammatical, une bibliographie bien au courant, en général ; pourtant, certaines inscriptions — les vénètes, par exemple — publiées d'après des lectures anciennes, aujourd'hui contestées ou reconnues fausses, devront être revues dans une seconde édition, et c'est sans doute par un lapsus que M. Pisani signale dans sa bibliographie, p. XIV, une 2ª *edizione, Chicago, 1933*, de la *Grammar of Oscan and Umbrian* de C. D. Buck ; cette seconde édition, qui n'est qu'une « new printing with brief additions and corrections », a paru à Boston en 1928 ; M. Pisani a dû la confondre avec la *Comparative Grammar of Greek and Latin*, qui a paru, en effet, à Chicago en 1933. Il complète sur quelques points, sans, toutefois, les faire oublier, le recueil de R. S. Conway, *The Italic Dialects*, 2 vol., Cambridge, 1897, et celui de R. S. Conway, J. Whatmough, S. E. Johnson, *The Prae-italic Dialects of Italy*, 3 vol., Londres, 1933, que M. Pisani semble traiter un peu dédaigneusement[1]. Ajoutons que le livre est très bien imprimé, et qu'il se lit plus facilement que celui de Vetter[2].

A. Ernout.

WYBRANE TEKSTY UMBRYJSKIE opracował Jan Safarewicz. Warszawa, Panstwowe Wydawnictwo Naukowe, 1954 ; in-12, 46 p.

Décidément les dialectes italiques sont en faveur : après les manuels de MM. Bottiglioni, Pisani et Vetter, voici que nous arrive de Pologne une édition partielle des *Tables Eugubines*, due à M. Jan Safarewicz, qui inaugure une collection de *Teksty do ćwiczeń Jezykonawczych*. L'édition se compose d'une courte introduction historique et philologique, du texte des Tables I a et b, VI a et b, VII a et b, sans traduction, d'un index sommaire, sans renvoi aux Tables, avec traduction en latin des mots ombriens. Ce choix pourra être utile aux professeurs qui voudront faire connaître à leurs élèves le dialecte ombrien, sans leur imposer la lecture des sept Tables. Mais y a-t-il beaucoup d'établissements où l'on explique l'ombrien? A part l'École pratique des Hautes-Études, je n'en connais pas en France, et depuis les *Tables Eugubines* de Michel Bréal, parues en 1875, le sujet n'a tenté personne...

A. Ernout.

1. Par exemple, p. 219, où il juge que la lecture de certaine inscription par Whatmough « non vale gran cosa ».

2. P. XIV, lire : *R. S. Conway* et non *C. S. Conway* ; p. 49, mieux vaudrait écrire *cum* ou *quom* que *quum* ; p. 56, l. 8 de la traduction, lire : *estō*, au lieu de *est* : osq. *estud* ; p. 99, la forme diíviiai avec *i* peut difficilement représenter **diuio-* (avec *i*) ; Vetter note que « *diiviai* mit einem *i* vor *a* bei Co. ist wohl Versehen » (p. 102) et ne traduit pas le mot ; p. 207, l. 1 du bas, lire : *fratres*, non *frates*.

C. W. Westrup, *Introduction to early roman Law* ; V, 2 : *Sources a. Methods* ; *The ancient roman tradition*. Londres, Geof. Cumberlege, Oxford Univ. Press et Copenhague, E. Munksgaard, 1954 ; in-8°, 153 p.

Poursuivant ses recherches « de sociologie comparée », *comparative sociological studies*, sur le droit romain, M. Westrup examine dans ce volume les renseignements qu'apportent les anciens écrivains latins, et le crédit qu'on peut leur accorder. Dans cette revue, qui va de Fabius Pictor à Plutarque, le lecteur trouvera un exposé lucide et judicieux de la « méthode » employée par les divers historiens latins, de l'esprit qui anime leur œuvre, de leur documentation. J'ai goûté particulièrement les pages dans lesquelles l'auteur conteste l'authenticité du récit livien de l'incendie de Rome par les Gaulois : Diodore et Théopompe n'en parlent pas, et *Still more modern archaeology has shown that the God-fearing Gauls did respect the sacred structures of the Forum to a large extent* (p. 11 ; cf. p. 73). — Plus loin, M. Westrup signale, avec raison, la présence de l'esprit de parti chez les anciens annalistes, et la tendance à faire servir l'histoire à des fins politiques : *the history of Rome, in the distorted shape in which they ventured to picture it, became an auxiliary weapon in the hands of the politicians* (p. 33 ; cf. p. 47). Je note aussi le jugement sévère, mais présenté avec esprit, sur Valerius Antias, dont les volumineuses Annales sont, peut-on dire, *a mixture of Dichtung und Wahrheit*. Les pages sur Cicéron historien complètent heureusement le livre de M. Rambaud sur le même sujet. De bonnes pages aussi sur Tite-Live et sur l'influence exercée sur la conception qu'on s'est faite après lui de l'histoire romaine (cf. p. 84, n. 1 : *In modern times Livy's national history, however its author is judged as a scientific historian, is still regarded as one of the most precious relics of Latin literature*). Un appendice contient un bref historique des recherches faites par les savants modernes, à partir de Cujas, sur le droit romain, sur l'extension de leurs enquêtes et les ressources apportées à la connaissance du droit par la sociologie et la méthode comparative. Tout ceci est exposé dans un anglais élégant et clair et l'érudition de M. Westrup n'est jamais pesante : ce livre intéressera aussi bien les philologues classiques que les « romanistes » au sens strict[1].

A. Ernout.

Anna Elizabeth Wilhelm-Hooijbergh, *Peccatum, Sin and Guilt in Ancient Rome*. Groningen, Djakarta, J. B. Wolters, 1954 ; in-8°, IX-125 p.

Quelle que soit l'origine du verbe *peccāre* — je renvoie pour cela aux *Dictionnaires étymologiques* de Walde-Hofmann et Ernout-Meillet — il exprime un acte ; cet acte commis, c'est *peccātum*, mot de genre neutre.

Culpa, de genre féminin, désigne l'activité du coupable ou l'état dans lequel s'est mis l'auteur de la faute, la culpabilité : on dit *esse in culpā* (par exemple, Cicéron, *Lael.* 78), non *esse in peccatō*, et la différence entre *culpa* et *peccatum* s'aperçoit nettement dans la phrase des *Paradoxa*, ch. 20, que cite Mme Wilhelm-Hooijbergh, p. 68. Mais cette distinction originelle est loin d'être observée, et les deux mots sont souvent pris l'un pour l'autre ; de même que le français *faute* désigne un état ou une activité dans « être en faute », ou un acte dans « commettre

1. P. 87, l. 4, lire : Ῥωμαϊκὴ ; p. 89, l. 4, lire : Περὶ. — P. 84, n. 1, M. Westrup aurait pu signaler dans sa bibliographie l'édition de la première décade de Tite-Live entreprise par M. Jean Bayet (Paris, Les Belles-Lettres), dont cinq livres ont déjà paru.

une faute ». Toutefois, on constate que les exemples de *culpa* au pluriel sont rares, cf. *Thesaurus*, s. u. 1297, 55 sqq. Y a-t-il là un souvenir de son ancienne valeur abstraite?

La dissertation de Mme Wilhelm-Hooijbergh repose sur un dépouillement consciencieux de textes ; mais son étude n'apporte pas grand'chose de neuf. On s'étonne qu'elle n'ait pas parlé du dénominatif de *culpa* : *culpō, ās*, qui permet de mieux voir le sens premier du nom. En disciple docile de M. Wagenvoort, elle introduit dans la définition de *culpa* la notion de « tabou » : Culpa *is of old* the *term for personal sin. It dates back to the taboo-sphere, but still lives on in the ethical conception of sin* (Summary, p. 115). Comme la muscade de Boileau, on a mis du tabou et du mana partout : je doute que ce soit leur place ici. L'auteur conclut par cette phrase : *When we compare* « Roman pagan » *sin with* « Christian » *sin, we do not notice so many differences, while a mutual influence is perceptible.* On s'en doutait un peu.

A. Ernout.

J. Andrieu, *Le dialogue antique, structure et présentation* (Coll. d'*Études latines*, série scientifique, XXIX). Paris, Les Belles-Lettres, 1954 ; in-8°, 366 p.

Ce n'est pas sans tristesse que je signale cet ouvrage : J. Andrieu est mort avant de l'avoir vu paraître ; il n'a pas pu davantage le présenter comme thèse de doctorat devant le jury qui devait la juger et le titre de « chargé d'enseignement à la Faculté des lettres de Nancy » est resté sans réalité. On ne peut que rendre hommage à l'effort qu'il a poursuivi sans relâche pendant de longues années, en dépit des attaques de la maladie qui le minait, et qui a fini par l'emporter.

Le travail qui est publié aujourd'hui a pour point de départ un mémoire qu'il avait consacré à l'étude des sigles de personnages et des rubriques de scène dans les manuscrits de Térence. Ces recherches l'avaient conduit à constater que sigles et rubriques ne devaient pas remonter à l'auteur lui-même, ou à des éditions contemporaines de l'auteur, mais étaient des éléments insérés dans le texte au cours du développement de la tradition manuscrite. Comment, à quelle date, ou à quelles dates, et par quels procédés ces additions s'étaient-elles introduites? La question, minime d'apparence, était, en fait, déjà importante : c'était le problème du dialogue, de la répartition des personnages, de la division en scènes et en actes qui se posait. Andrieu l'a traité dans son ensemble, d'abord pour la comédie latine, qui lui fournissait, grâce à Plaute et à Térence, un vaste champ d'investigations, et la possibilité de confronter deux traditions : pour Plaute, les restes du palimpseste ambrosien et les manuscrits palatins, BCD ; pour Térence, le Bembinus, d'une part, qui a l'avantage sur l'Ambrosien d'être mieux conservé, et les manuscrits calliopiens. Mais cet examen ne le menait pas plus haut que le IVe ou le Ve siècle de notre ère, et, d'autre part, le dialogue comique n'était qu'un des aspects nombreux de cette forme de composition que l'antiquité a volontiers pratiquée : tragédie, mime, satire, dialogue réel ou fictif servant à l'exposé de thèses contradictoires, ou au développement d'un thème donné. Les papyrus, de leur côté, fournissaient de ces textes de nombreux fragments de différentes époques, dont quelques-uns remontaient au IIIe siècle avant notre ère, et qui pouvaient, malgré leur mutilation, fournir de précieux indices sur la façon dont ces textes se présentaient aux yeux du lecteur antique et des données chronologiques. Ainsi, d'étape en étape, J. Andrieu a-t-il étendu son enquête dans l'espace et dans le temps ; par l'examen minutieux et complet de tous les documents dont il pouvait disposer, il s'est efforcé de reconstituer l'histoire des manuscrits dialogués, depuis

le manuscrit de l'auteur, qui comportait sans doute quelques signes rudimentaires pour indiquer la marche du dialogue et les changements de personnages — signes diacritiques, dicolons, paragraphoi — jusqu'aux manuscrits revisés par des grammairiens qui introduisent des procédés de rédaction plus variés et plus explicites : emploi de lettres grecques, puis des noms mêmes, entiers ou abrégés, pour désigner les interlocuteurs, en-têtes de scènes, etc. Ces perfectionnements ne se sont pas faits d'un seul coup ; les procédés ont varié et les erreurs ont été fréquentes : aussi les éditeurs modernes ont-ils à résoudre des problèmes nombreux et compliqués, dont la solution n'est pas toujours certaine. J. Andrieu, en reconstituant patiemment cette histoire, nous invite à la prudence. Il nous invite aussi à réfléchir sur la façon dont lisaient les lecteurs anciens : les articulations de la pensée, dans le dialogue comme dans les textes suivis, ne leur étaient indiquées que sommairement ou même pas du tout : et la lecture, du reste le plus souvent pratiquée à voix haute, exigeait une contention d'esprit que nous ne connaissons plus. D'une étude qui apparaît d'abord limitée, J. Andrieu a su tirer des conclusions qui intéressent non seulement l'histoire du livre antique, le passage de l'exemplaire théâtral à l'exemplaire de bibliothèque, mais même certaine transformation dans le comportement de l'esprit humain.

A. Ernout.

César, *Guerre d'Alexandrie*, texte établi et trad. par Jean Andrieu. Paris, Les Belles-Lettres, 1954 ; xciii-104 p. doubles + 1 tableau chronologique et 2 cartes.

Jean Andrieu devait présenter comme thèse secondaire de doctorat cette édition du *Bellum Alexandrinum*, et ce sont MM. J. Bayet et A. Dain qui en ont assuré la publication. Il serait malséant de discuter dans le détail un travail dont l'auteur n'est plus là pour répondre aux critiques ; du reste, je ne crois pas que les critiques y trouvent grand'chose à reprendre. J. Andrieu avait mis tous ces soins à cette édition, et la préface, plus longue que ne le sont d'ordinaire les préfaces des éditions de la Collection, traite de tous les problèmes que pose ce texte : place dans le *Corpus césarien*, détermination de l'auteur (J. Andrieu conclut par un *non liquet*) et caractère de l'œuvre, sa valeur historique ; la tradition manuscrite : comme on le devine, c'est cette dernière partie que J. Andrieu a le plus développée (p. lxx-lxxxiii), et son apparat repose sur la collation complète des huit manuscrits sur photographies, avec, pour *T* (le *Thuaneus*), vérification sur l'original ; texte édité et interprétation du texte (p. lxxxiii-xc). La traduction m'a paru élégante et fidèle ; elle est munie de notes situées soit au bas des pages, soit en appendice (p. 77 89), qui en résolvent toutes les difficultés. Un index des noms propres, un tableau chronologique et synoptique des événements qui se sont déroulés depuis octobre 49 jusqu'à décembre 48 ; enfin, deux cartes (Asie Mineure, Espagne, Delta du Nil, plan d'Alexandrie) complètent heureusement l'édition.

M. A. Bouvet a publié en 1949 la *Guerre d'Afrique*, dont j'ai rendu compte dans la *Revue de Philologie* (t. XXIV, 1950, p. 223) ; il est à souhaiter qu'une prochaine édition de la *Guerre d'Espagne* vienne compléter le *Corpus Caesarianum* de l'Association G. Budé.

A. Ernout.

Francesco Arnaldi, *Antologia della poesia latina.* Vol. I : *Da Nevio a Properzio.* Napoli, Istituto editoriale del Mezzogiorno, 1953 ; in-8°, 685 p. Prix : 3.200 l.

Il est toujours fructueux de lire une Anthologie faite par un savant qualifié

doublé d'un homme de goût. Ces deux qualités, science et sentiment littéraire, ne manquent pas à M. Arnaldi, et son livre est autre chose qu'un recueil rapidement fait à coups de ciseaux pour les besoins d'un enseignement condensé. Il ne s'en tient pas à la distinction formelle entre poésie et prose, et il annonce que le second volume, qui comprendra des textes de l'époque impériale à partir d'Ovide, contiendra aussi des pages de Tacite, « le plus grand artiste de l'âge d'argent », qui *ebbe il senso angoscioso della crisi, più ancora che di un impero, di un mondo, et narra... le cose avvenute, anche col drammatico tono, delle cose che potrebbero avvenire... raggiungendo talora, senza tradire la sua missione di storico, l'universale della poesia.* Sans doute il ne suffit pas d'être versificateur pour mériter le nom de poète, mais l'angoisse que M. Arnaldi aperçoit dans Tacite et le ton dramatique suffisent-ils à le ranger parmi les poètes? Nous nous heurtons à la définition qu'il faut donner de la poésie : débat qui n'est pas près d'être clos.

Le titre de cette Anthologie porte « de Naevius à Properce ». Mais Naevius n'est représenté que par un fragment comique de cinq vers, inséré dans la Préface. Seul parmi les vieux poètes, Ennius a droit à quelques extraits tirés des *Annales* ; son théâtre a été négligé. Mais Plaute et Térence ont droit, le premier à soixante-deux pages, le second à soixante-dix. Cette préférence, proportionnellement considérable, donnée à Térence indique-t-elle que M. Arnaldi le juge plus « poète » que Plaute? Et, plus généralement, le fait que la comédie latine est écrite en vers, comme son modèle grec, permet-il de la considérer comme « poétique »? Horace l'a contesté expressément, étendant cette exclusion à ses propres satires, et M. Arnaldi a inséré dans son recueil le passage significatif de la Satire IV du l. I (p. 546 et suiv.). Les extraits de Virgile occupent — notices comprises — cent vingt-huit pages, ceux d'Horace en ont cent soixante-six, ceux de Lucrèce, soixante-treize. C'est faire à Horace la part trop belle, du moins à mon avis. Horace bénéficie d'un traitement de faveur — qu'il doit sans doute à son intimité avec Auguste, Mécène et Virgile — mais qui me semble tout à fait immérité : c'est pour moi un *poeta minor.*

Comme on peut en juger par ces quelques remarques, cette Anthologie sort de la banalité. Elle porte à la réflexion, et même à la controverse : c'est un livre vivant.

A. Ernout.

Bronisław Bilinski, *Rôle idéologique de la tragédie romaine sous la République.* I : *L' « Alexandre » d'Ennius et les premières révoltes d'esclaves* (extr. de *Tragica*, II ; travaux de la Société des sciences et lettres de Wroclaw, sér. A, 54 p. 9-54 ; trad. du polonais par Franciszca Longchamps). Wroclaw, 1954.

Partant du principe que « la littérature et l'art sont le miroir de la vie sociale » (Plekhanov), M. Bilinski s'est proposé « d'appliquer la méthode marxiste à l'examen de la tragédie romaine de la période républicaine, et notamment de replacer cette tragédie dans la vie sociale de son milieu et de son époque » (p. 9). Or, Rome a connu de tout temps, et surtout pendant la période républicaine, la lutte des classes, le conflit entre l'aristocratie et la plèbe, sans compter l'esprit de révolte des esclaves.

Y a-t-il trace de cette lutte dans la tragédie romaine ; a-t-elle exercé quelque influence sur sa marche et ses différents aspects? Le problème mérite d'être posé : il n'est pas facile à résoudre, pour plusieurs raisons qu'il est facile de trouver : étroite dépendance de la tragédie romaine par rapport à ses modèles grecs, carac-

tère conventionnel du genre, pauvreté et insignifiance des fragments que nous en possédons ; enfin et surtout, parce que la notion moderne de la lutte des classes n'avait pas dans l'antiquité la forme nette qu'elle a prise de nos jours. Un trait est significatif dans l'œuvre d'Ennius : c'est, parmi ses modèles, la préférence donnée à Euripide, qui « est, en effet, le philosophe de la scène, abordant presque tous les problèmes d'ordre social et moral de son temps inquiet » (p. 22). C'est à Euripide, notamment, qu'Ennius a emprunté le sujet de son *Alexandre*. Or, « c'est dans son *Alexandre* qu'Euripide a traité de la manière la plus complète, à en juger d'après les fragments conservés, le problème de l'esclavage ; il y fit une critique, d'après les principes du droit naturel, des opinions sur la valeur de l'homme, qu'avait établies la société ploutocratique » (p. 26). M. Bilinski commente de son point de vue les fragments assez pauvres qui nous restent de cette tragédie : en faire une tragédie idéologique lui paraît excessif ; toutefois, « en montrant son *Alexandre* dans la condition d'esclave, il (= Euripide) s'en fit l'occasion d'aborder le problème de l'esclavage, alors d'une actualité brûlante » (p. 33). Il passe ensuite à l'examen des fragments de l'*Alexandre* d'Ennius : la récolte est pauvre, et de maigre intérêt ; la comparaison avec Sénèque est peu instructive. Mais ce silence ne décourage pas M. Bilinski, au contraire : c'est justement parce que l'*Alexandre* d'Ennius avait une portée politique et sociale, parce qu'il « a joué un rôle spécifique au début de l'accroissement violent de l'esclavage » (p. 42), qu'il a été étouffé « sous la pression des milieux dirigeants » (*ibid.*). L'*Alexandre* d'Ennius coïncide justement avec les premières grandes émeutes d'esclaves : aux partisans d'un régime sévère et d'une exploitation brutale, Ennius a opposé « la philosophie des lumières » (p. 44). Du reste, il n'est pas malaisé de trouver dans ses autres œuvres des traces de son « esprit franchement plébéien » (p. 48), et c'est à cette recherche que M. Bilinski consacre quelques pages, en souhaitant qu'une pareille enquête soit faite sur les comédies de Plaute, en étudiant notamment chez l'auteur comique la question de l'esclavage. M. Bilinski, tirant parti d'une remarque de Donat, *ad Eun.* 57, remarque que la liberté dont jouit l'esclave dans la *palliata* n'existe plus dans la *togata* : « ce qui avait été permis de montrer sous le masque grec dans les comédies de Plaute et, comme nous le supposons, dans l'*Alexandre* ne l'était plus lors du raffermissement du régime d'esclavage, quand l'opinion dominante acceptait l'infériorité naturelle de l'esclave » (p. 51).

Je crois avoir exposé impartialement la thèse de M. Bilinski ; à certains esprits timorés, elle paraîtra peut-être tirer de documents rares et peu significatifs des conclusions qui en dépassent la portée. Mais c'est une tentative intéressante d'interprétation, dans un sens nouveau, de la littérature antique : « Avec la méthode marxiste, la tragédie romaine cesse d'être seulement un amas du matériel aux registres philologiques ; mise en rapport avec la société romaine, elle reprend du mouvement, elle retentit des problèmes les plus vifs de son temps » (p. 53). En outre : « Désormais, Ennius n'est pas, dans notre opinion, que le chanteur des familles aristocrates ; encore est-il le plébéien et le défenseur des droits de l'homme ; il voit la réalité romaine non seulement de la hauteur des puissants, mais aussi des bas-fonds des esclaves humiliés et de la plèbe miséreuse » (p. 54). Je ne sais si Ennius lui-même n'aurait pas été lui-même étonné d'avoir des intentions si profondes et s'il n'aurait pas dit, avec le Sosie de Molière :

Peste, où prend mon esprit toutes ces gentillesses?

Mais il en est de certains textes comme des anciennes auberges espagnoles : on n'y trouve que ce qu'on y apporte.

A. Ernout.

Dietmar KIENAST, *Cato der Zensor, seine Persönlichkeit u. seine Zeit.* Heidelberg, Quelle u. Meyer, 1954 ; in-8°, 170 p.

Figure complexe, aux activités multiples, le personnage de Caton a été diversement jugé, parfois avec plus de passion que de sérénité impartiale. En Italie, MM. della Corte et V. Marmorale lui ont consacré chacun un livre, où se reflètent les préoccupations et les angoisses de l'Italie immédiatement après la guerre[1]. A son tour, un jeune érudit allemand nous apporte une copieuse et consciencieuse biographie de Caton, qui s'efforce de corriger les jugements tendancieux portés sur son auteur par divers historiens germains, notamment par Mommsen, qui ne fut pas tendre pour lui. C'est surtout l'homme d'État que M. Kienast a étudié, considérant comme secondaire son activité littéraire et agricole : aussi la plupart des chapitres de son livre sont-ils consacrés à la carrière politique de Caton, à la position qu'il a prise tant en politique étrangère qu'en politique intérieure, à sa défense de la *nobilitas*, à laquelle il avait pu accéder. Pour conclure, M. Kienast définit Caton comme « un véritable Romain et, en dépit de sa « nouveauté », comme un *nobilis* typique » (p. 134) ; mais un noble qui introduit des nouveautés importantes dans le comportement de la noblesse ; avec lui, notamment, l'aristocratie se transforme et ne tire plus exclusivement ses revenus de la terre. Tous ces jugements peuvent être acceptés sans réserve. La forme de l'exposé m'a semblé un peu lourde ; impression à laquelle ont contribué peut-être la présentation matérielle, fort compacte du livre, et l'absence presque totale de citations grecques ou latines, tous les textes de références étant traduits : je ne crois pas que ce procédé soit de nature *die Lesbarkeit zu erhöhen.* L'ouvrage se termine *mit einem kritisch durchgesehenen Neuabdruck der Redefragmente Catos* : en réalité, les fragments sont présentés nus, sans mention de leur provenance, sans annotation aucune, et c'est seulement dans la préface qu'il faut chercher quelques indications très brèves sur l'ordre adopté et sur une ou deux corrections faites au texte publié par E. Malcovati. C'est une économie imposée peut-être, mais regrettable.

A. ERNOUT.

Francesco DELLA CORTE, VARRONE, *Il terzo gran lume Romano.* Genova, Pubblic. dell' Istit. Universit. di Magistero, s. d. (1954) ; in-8°, 406 p. Prix : 3.000 l.

Ce qui me frappe dans les publications de nos confrères italiens, et en particulier de M. della Corte, c'est la vie qui les anime. Plus près qu'aucun autre peuple de leurs ancêtres latins, ils se passionnent pour les auteurs qu'ils étudient, et leurs jugements n'ont rien de l'objectivité froide qu'on rencontre ailleurs. Ils ne craignent ni les hypothèses ni même les paradoxes, et si l'on peut sourire parfois de certaines de leurs outrances et de leurs audaces, on ne peut nier qu'ils « sentent » profondément les hommes dont ils parlent, et que leurs écrits ont une saveur originale : je l'ai déjà signalé à propos des récents livres de M. della Corte sur *Caton le Censeur*, sur *Catulle* et sur *Plaute*[2]. Son étude sur Varron, *il terzo gran lume Romano*, est rédigée dans le même esprit. Que faut-il entendre par « la troisième grande lumière romaine »? C'est, nous dit M. della Corte, que : *Se Cicerone rappresenta l'età dell'*

1. Enzo W. Marmorale, *Cato Maior*, 2e éd., Bari, 1949 ; Fr. della Corte, *Catone Censore, La vita e la fortuna*, Turin, 1949. Voir mes comptes rendus dans la *Rev. de Phil.*, 1950, p. 219 ; 1951, p. 128 et suiv.

2. Voir mes comptes rendus dans la *Rev. de Phil.*, 1951, p. 128 ; 1953, p. 241.

ultima repubblica, se Vergilio del primo impero, Varrone, il « terzo » grande rappresenta l'epoca di transizione dalla società repubblicana alla Cesarea et Augustea, e poichè luminosamente la rappresenta, gli si addice l'elogio di terzo gran lume romano.

Né à Réate en Sabine en 116, mort en 27 à quatre-vingt-dix ans, sa longévité lui a permis de vivre les dernières années de la république, de participer — en passant de l'un à l'autre — aux luttes entre les grands protagonistes de cette époque, Cicéron, Pompée, César, Antoine, et, en l'année 43, après avoir été sauvé de la proscription par l'amitié de Fufius Calenus, de finir paisiblement ses jours comme conservateur de la première bibliothèque publique à Rome et de composer la plupart de ces écrits divers, qui lui ont valu la réputation d'être, selon le mot de Quintilien, *uir Romanorum eruditissimus* (I. O. 10. 1. 95).

M. della Corte a retracé avec une diligence attentive les étapes de cette carrière ; il connaît fort bien ce qui nous reste de l'œuvre de Varron et l'utilise adroitement dans son récit ; mais il puise avec non moins de compétence aux autres sources d'information, notamment César et Cicéron. A cette biographie, il a joint des appendices destinés plus spécialement aux philologues de profession : I. *Il catalogo delle opere Varroniane*, p. 259-281 ; II. *La nuova Lex Brunn sugli indici di Plinio*, p. 283-319, où M. della Corte essaye de déterminer ce que Pline doit à son prédécesseur en encyclopédie ; III. *La Lex Lindsay e i Frammenti di Varrone*, p. 321-377, contribution intéressante à l'étude des sources de Nonius Marcellus et de la composition du *De compendiosa doctrina*. Le livre de M. della Corte enrichit notre connaissance, non seulement de Varron, mais aussi de Pline et de Nonius.

A. Ernout.

I. VARRON, *De lingua latina*, livre V. Texte établi, traduit et annoté par Jean Collart (Public. de la Fac. des lettres de l'Univ. de Strasbourg, fasc. 122). Paris, Les Belles-Lettres, 1954 ; in-8°, LVI-308 p.

Il était naturel que M. Collart choisît pour complément à sa thèse principale l'édition d'un texte de Varron traitant de la langue latine : il a choisi le livre V du traité, dont il nous donne une édition copieuse et soigneusement préparée : Introduction, comprenant : I. Une biographie sommaire, p. I-IV ; II. L'œuvre grammaticale de Varron, p. IV-IX ; III. Le *De lingua latina*, p. IX-XXI ; IV. Les manuscrits, p. XXII-XXXVIII ; V. Texte. Apparat. Traduction. Notes, p. XXXVIII-XLVI ; un Conspectus siglorum, p. XLVII ; Références à l'apparat critique, p. XLVIII-LII ; une « Liste des passages du l. V pour lesquels, dans la présente édition, on propose une correction, une interprétation nouvelle, l'adoption d'une leçon ou d'une conjecture jusqu'à présent inutilisée, p. LIII ; le Sommaire du l. V, p. LIV-LVI. — Viennent ensuite le texte muni d'un apparat critique abondant et la traduction, p. 2-121 ; les *Testimonia*, p. 123-151 ; les *Notes explicatives*, qui suivent le texte paragraphe par paragraphe et ligne par ligne, p. 153-259. Enfin, les Index, au nombre de six : I. *Index étymologique*, p. 261-278 ; II. *Index des noms propres*, p. 279-285 ; III. *Index des mots grecs*, p. 287-288 ; IV. *Index des citations*, p. 289-290 ; V. *Index sommaire des termes techniques grammaticaux*, p. 291-295 ; VI. *Index des abréviations bibliographiques* (« qui est loin d'être une Bibliographie », précise M. Collart), p. 297-303. Table des matières (p. 305) ; Addenda et corrigenda, 1954, p. 307-308. On se demande avec quelque inquiétude les dimensions qu'aurait une édition complète du *De lingua latina* établie suivant cette méthode : le livre V dans l'édition de Goetz-Schoell, qui comprend le texte, les

testimonia et l'apparat critique, occupe cinquante-deux pages ; dans l'édition de R. G. Kent, qui est de petit format, et comprend le texte, la traduction, l'apparat critique et de brèves notes explicatives, l'Introduction a cinquante pages, le livre V en a cent soixante-dix.

Le texte du *De lingua latina* ne nous est guère conservé que par un seul manuscrit, le Laurentianus LI 10, les autres manuscrits connus ne faisant que le reproduire, directement ou non ; néanmoins, M. Collart a cru bon de dresser un *Stemma codicum* (p. XXXVI) et de collationner trois Parisini, où, dans un texte corrompu de toutes manières, se glissent parfois une ou deux bonnes leçons — corrections d'humanistes plutôt que conservation du texte authentique. Pour l'établissement du texte, il doit beaucoup aux éditeurs qui l'ont précédé, notamment à Andreas et Leonard Spengel, à Goetz-Schoell, dont le texte est nettement conservateur, même dans les passages les plus corrompus et qui préfèrent la *crux desperationis* à la conjecture, à R. G. Kent. Je ne fais qu'un choix parmi les plus récents ; M. Collart en a consulté bien d'autres, et son information n'a rien négligé. Plus près de Kent que de Goetz-Schoell, il a en plusieurs passages — vingt-sept en tout — proposé des interprétations ou des leçons personnelles — corrections ou retour à la tradition manuscrite. Ce sont toujours des endroits fort obscurs, sur lesquels on ne peut se prononcer avec certitude, et il faut savoir gré à M. Collart d'avoir pris parti, même s'il ne convainc pas. Pour ma part, je ne saurais admettre sa ponctuation et son interprétation du § 18 *non, male* « Non, erreur ». L'emploi de *non* dans ce sens me paraît indéfendable. La « phrase nominale » ainsi créée serait d'une ambiguïté intolérable, et *non* doit se joindre évidemment à *male*. Que le sens donné par les manuscrits ne convienne pas, c'est une autre affaire : mais c'est ailleurs qu'il faut chercher la correction.

Le commentaire est abondant, trop. Je ferai à M. Collart le même reproche que je lui fais à propos de sa thèse principale : il s'attarde longuement — comme dans celle-ci, et, du reste, en se répétant — à reprendre toutes les étymologies plus ou moins fantaisistes proposées par Varron pour les discuter, en renvoyant le plus souvent au *Dictionnaire étymologique* d'Ernout-Meillet. Ce commentaire a un peu l'apparence d'un fourre-tout : étymologie, mythologie, topographie, histoire, tout y est ; mais ce tout y est-il bien à sa place? Les lecteurs du *De lingua latina* ont-ils besoin de tant d'informations? Ce ne sont plus des débutants, et il faut les supposer possédant quelques connaissances et capables par eux-mêmes d'un certain esprit critique.

Néanmoins, cet excès de richesse est plus louable qu'un excès de maigreur. M. Collart, par ce spécimen, montre qu'il est capable de nous donner une bonne édition, personnelle, du *De lingua latina*, texte difficile entre tous. Il suffit qu'il apprenne à se restreindre et à élaguer le superflu :

Luxuriem segetum tenera depascat in herba.

A. Ernout.

II. Jean Collart, *Varron, grammairien latin* (Publ. de la Fac. des lettres de l'Univ. de Strasbourg, fasc. 121). Paris, Les Belles-Lettres, 1954 ; in-8°, VI-378 p.

Depuis la thèse de Boissier, qui date de près d'un siècle[1], Varron n'a guère été

1. Gaston Boissier, *Études sur la vie et les ouvrages de M. Térentius Varron*, Paris, Hachette, 1861.

étudié en France, et le traité sur *La langue latine* a été particulièrement négligé. Il faut donc d'abord savoir gré à M. Jean Collart d'avoir tiré le polygraphe latin de cet abandon et d'avoir abordé sans crainte un sujet difficile. Son mérite est d'autant plus grand que ses recherches ont été contrariées par les événements : les notes qu'il avait réunies avant 1940 ont été brûlées dans un incendie causé par un bombardement qui a détruit aussi une partie de ses livres ; lui-même a été prisonnier de guerre, et c'est sur des bases nouvelles qu'il a repris son travail en 1945, après une interruption de plus de cinq ans. Il a donné là un bel exemple de courage et de persévérance.

Nous ne possédons pas en entier le *De lingua latina*, dont seuls nous sont parvenus les livres V à X ; des livres XI à XXIV, nous n'avons que de maigres fragments (trente-neuf en tout dans l'édition de Goetz-Schoell), et les autres traités grammaticaux de Varron nous sont encore plus mal connus. C'est donc surtout ce qui nous reste du *De lingua latina* qui fait l'objet des recherches de M. Collart : toutefois, son premier chapitre sur les écrits grammaticaux de Varron montre que son information va plus loin : il a étudié minutieusement les débris rassemblés par G. Funaioli dans son précieux recueil, il a bien mis en valeur l'activité varronienne en matière de grammaire et de langue : on sait que, même dans ses ouvrages qui paraissent au premier abord n'avoir aucun lien avec la grammaire, Varron a souvent glissé des remarques d'ordre grammatical.

Quelle a été en grammaire la doctrine de Varron? Pour la définir précisément, il faudrait disposer d'une information plus complète, avoir toute son œuvre, pouvoir en confronter les différentes parties, connaître mieux ses sources grecques et l'enseignement qu'il en avait tiré. Du reste, même dans ces conditions, n'arriverait-on sans doute pas à une certitude : la doctrine de Varron peut avoir varié, et il a touché à trop de questions pour avoir pu les traiter sérieusement et adopter une solution ferme ; en outre, l'esprit romain était peu enclin à l'abstraction. Aussi n'est-il pas étonnant que M. Collart trouve chez Varron une *sorte de dualisme d'inspiration*, d'origine à la fois stoïcienne et alexandrine, *un mélange de spéculations et d'idées pratiques*.

Après cette définition de Varron grammairien, M. Collart étudie méthodiquement les différentes parties de son traité : d'abord les sons et les signes, science de base du langage, selon les stoïciens. Les sons, les phonèmes, dirions-nous, ont trois qualités : *longitudo* « durée », *altitudo* « hauteur » (de l'intonation), *largitudo* « largeur », mot de sens ambigu : « intensité »? Priscien lui donne pour synonyme *crassitudo* « épaisseur », qui n'est pas beaucoup plus clair. La notion de quantité est assez vague pour Varron, et il lui arrive, surtout dans ses étymologies, de n'en pas tenir compte. M. Collart se demande si cette indifférence ne doit pas s'expliquer par le fait que *les oppositions de quantité n'étaient peut-être pas également sensibles à toutes les oreilles* et que *peut-être dans la langue parlée n'avaient-elles plus, au temps de Varron, la même netteté que dans l'hexamètre dactylique ou dans la prose oratoire soignée* (p. 70). C'est une explication qui aurait besoin d'être appuyée d'un commencement de preuve et que, pour ma part, je ne saurais accepter : trop de témoignages — notamment celui de Cicéron — la contredisent.

Le chapitre II est consacré à l'étude des formes. Ici nous disposons d'une bonne source ; les livres VIII à X du *De lingua latina*. On sait l'importance des notions d'anomalie et d'analogie dans la morphologie varronienne, et M. Collart a bien montré les applications qu'en a faites son auteur. C'est certainement la partie la meilleure et la plus durable du traité, et les éléments sur lesquels Varron fait reposer la morphologie latine : nature, analogie, usage, autorité, ont passé dans

l'enseignement des grammairiens qui l'ont suivi ; ils peuvent encore être invoqués de nos jours.

Viennent ensuite des chapitres sur les origines et les éléments du latin (ch. III), sur l'étymologie (ch. IV), sur le vocabulaire (ch. V) : cette partie du *De lingua latina* est la moins originale et celle qui a le plus vieilli ; M. Collart me semble s'être attardé un peu trop longtemps à exposer les fantaisies étymologiques de Varron, dont beaucoup, du reste, sont empruntées au grec ou inspirées par des modèles grecs, dont d'autres portent sur des formes suspectes d'être imaginaires (telles les formes *Fessona*, *Pellonia*, de la p. 299), et il prend trop au sérieux les affirmations de son auteur : mais on lira avec plus de profit l'exposé de « la querelle φύσις ἢ θέσις » (p. 258 et suiv.) ; c'est là un problème qui n'a pas cessé d'intéresser les philosophes qui s'occupent de l'origine du langage.

Un bref chapitre sur les lacunes et les défauts de l'exposé varronien (p. 332-340) sert de préface à la conclusion (p. 341-346) qui dégage « les éléments positifs » de sa doctrine et jette « un coup d'œil sur l'influence de Varron grammairien » : cette influence a été grande et durable. Si Varron n'est pas le premier en date des grammairiens latins, c'est lui qui, le premier, a réfléchi sur les problèmes que pose la grammaire et en a donné un exposé doctrinal. Il n'y a qu'une partie, la syntaxe, qu'il semble avoir négligée : mais aucun grammairien ancien ne s'en était occupé avant lui, et ce n'est que lentement et par une évolution progressive que la grammaire est parvenue à l'étude de la phrase et de la construction syntaxique. Pour le reste, il a révélé souvent à ses contemporains un enseignement nouveau et certaines de ses vues sont encore valables aujourd'hui, notamment la distinction essentielle de l'*infectum* et du *perfectum* dans le verbe. Le traité est mal écrit : la phrase, dit justement M. Collart, *malgré ses efforts reste rocailleuse et obscure* (p. 340). Varron écrivait vite, sur un sujet difficile et nouveau en grande partie, et, du reste, l'obscurité n'est pas spéciale au *De lingua latina* ; mais on ne perd pas son temps à le lire, et maintenant le livre de M. Collart lui fournit un bon commentaire explicatif, beaucoup plus clair que le texte qui l'inspire. C'est là le principal mérite de cette thèse : elle se lit aisément, et l'érudition n'en est pas rebutante. L'exposé des théories de Varron est excellent ; la critique manque parfois de force et de concision : le tri aurait pu être fait avec plus de rigueur, et certains développements — notamment sur la langue et le style — sont insuffisants : mieux aurait valu les laisser de côté que de les effleurer en passant. On regrette aussi de ne pas trouver une étude d'ensemble sur la constitution du vocabulaire grammatical et la part prise par Varron à sa création : ce chapitre eût été, selon moi, plus utile que l'énumération des étymologies et les renvois au *Dictionnaire* d'Ernout-Meillet, trop souvent invoqué. Ces légers défauts proviennent d'un excès de scrupule ; dans sa volonté d'être complet, M. Collart a parfois dépassé la mesure : outrance de débutant, que l'expérience assagira. Tel qu'il est, son livre est bon et utile ; il marque avec bonheur la rentrée de l'érudition française dans le cycle des études varroniennes.

A. Ernout.

Lucrèce, *De la Nature*, trad. par René Waltz (Ann. de l'Univ. de Lyon, Lettres, III, 24). Paris, Les Belles-Lettres, 1954 ; in-8°, 213 p.

M. R. Waltz a traduit Lucrèce « avec piété » ; sa traduction est une œuvre longuement travaillée, et son interprétation du texte diffère, en plus d'un passage, de l'interprétation traditionnelle : on trouvera dans les notes qui accompagnent chaque chant la défense du texte ou du sens que M. Waltz a préféré : par exemple,

au ch. I, v. 44-49, il regarde ces six vers comme une interpolation qu'il faut éliminer du texte ; v. 102, il combat le sens de « poète » donné à *uates*, et comprend « les 'devins', avec référence implicite à Chalcas » ; v. 352, le solécisme *in totas* lui paraît insoutenable, et il y substitue la conjecture personnelle *in flores* ; v. 469, il garde la leçon *terris*, « à laquelle la plupart des éditeurs substituent, arbitrairement, selon lui, *saeclis* », et il entend par ce mot « la terre entière », par opposition à *regionibus* ; v. 555, il considère que « la leçon des manuscrits : *summum aetatis peruadere finis* ou *fine* (corrigé en *finem*), ne fournit aucun sens acceptable » et penche pour (*ad*) *summum aetatis peruadere florem* (ou *culmen*) ; v. 657, il rejette la lecture *Musae*, correction de *muse* dans l'Oblongus, qu'a défendue Bignone, que H. Diels et moi-même ont indépendamment adoptée, que C. Bailey, dans son commentaire, discute longuement sans, toutefois, s'y rallier ; v. 744, il condamne comme « manifestement fautive » la leçon *solem, ignem* des manuscrits et préfère substituer à *solem* la conjecture *rorem* de Christ, tout en signalant une autre correction (due à Bailey) qui remplace *ignem* par *imbrem*. Ces quelques spécimens suffisent à montrer que cette nouvelle traduction d'un poème difficile mérite d'être lue et méditée, par les philologues sans doute, mais aussi, plus généralement, par les philosophes et les humanistes[1].

A. Ernout.

I. M. Tulli Ciceronis, *Paradoxa stoicorum*, with Introduction a. Notes by A. G. Lee M. A. London, Macmillan and Co. Ltd, 1953 ; in-16, xxxv-97 p. Prix : 4 sh. 6.

II. P. Ovidi Nasonis, *Metamorphoseon liber I*, ed. by A. G. Lee M. A. Cambridge, The University Press, 1953 ; in-16, viii-162 p.

Ces deux éditions sont sans prétention scientifique et ne visent qu'à fournir aux jeunes étudiants en langues classiques, *for Sixth Forms and Undergraduates*, des textes corrects, accompagnés d'une préface et de notes qui en facilitent l'intelligence. Pour Cicéron, c'est le texte publié en 1908 par O. Plasberg que M. Lee a suivi généralement ; pour Ovide, c'est celui qu'a donné Hugo Magnus en 1914. Toutefois, comme le texte des *Métamorphoses* est moins sûr que celui des *Paradoxa*, la critique de M. Lee a eu davantage à s'exercer, et, en plus d'un endroit, il s'est séparé de son modèle, discutant les leçons qu'il adopte dans des *Critical notes*, dont il n'y a pas l'équivalent dans les *Paradoxa*. Voici quelques exemples de ces divergences : v. 134 fluctibus ignotis *insultauere* carinae : *exsultauere* Magnus ; v. 155 fulmine et excussit *subiecto* Pelion Ossae : *subiectae* Magnus ; v. 190 cuncta prius *temptanda*, sed immedicabile corpus / Ense recidendumst : *temptata* Magnus ; v. 426-7 ... et in his quaedam *perfecta* per ipsum / Nascendi spatium, quaedam *modo coepta* suisque / Trunca uident numeris : *modo coepta* ... *imperfecta* Magnus, avec les manuscrits et tous les éditeurs : la correction est ingénieuse, mais violente, et je ne sais si elle est justifiée par le fait que « the contrast between *modo coepta* and *imperfecta* is poor » ; est-ce un critère suffisant pour corriger Ovide? V. 441

1. Au v. 14 du l. I, M. Waltz traduit le groupe *ferae pecudes* par « les bestiaux affolés ». Je suis heureux de constater que M. C. Bailey a adopté mon explication et ma traduction : « *next the wild beasts and the cattle* », *a Lucretian asyndeton, as Ernout rightly sees.* Aux exemples que j'ai donnés pour justifier le sens de cette « expression polaire », comme disent les Allemands, M. Vendryes m'a proposé d'ajouter celui de Martial, IX, 71, 9 : *Sidera si possent pecudesque fereaque mereri.* Sur ce type d'*asyndeton*, voir la *Latein. Grammatik* de Stolz-Leumann-Hofmann, p. 846 et suiv., où, du reste, sont confondus des types différents et la *Syntaxe latine* d'Ernout-Thomas, 2e éd., § 422.

Hunc deus arquitenens *numquam letalibus* armis / Ante nisi in dammis capreisque fugacibus usus : *et numquam talibus* mss., Magnus ; *numquam letalibus* est une conjecture de Housman, que M. Lee défend ainsi : « The *et* of the MSS. is awkward because *deus arquitenens* forms a single idea, viz. Apollo. Housman imagines the stages in the corruption to have been (I) *te talibus*, (II) *te* becoming *et*, (III) *et* transposed *metri gratia*. » L'hypothèse est compliquée et arbitraire ; sans doute améliore-t-elle l'expression ; mais Ovide écrit vite, et les négligences sont fréquentes chez lui ; v. 637 *conatoque* queri mugitus edidit ore : *et conata* Magnus ; les mss. divergent : *conatoque queri* a l'avantage de fournir une épithète à *ore*, qui, autrement, est bien plat (*edidit ore*), mais, d'autre part, *conato*QUE QUE*ri* forme une cacophonie, dont je sais du reste qu'il y a des exemples... ; v. 676-7 hac agit, ut pastor, per deuia rura capellas / Dum uenit *abductas* : *adductas* Magnus, MSS ; *abductas* « stolen during the course of his journey » est donné par Heinsius et les Mureti Excerpta : la leçon est, en effet, meilleure : « Mercury was the god of thieves » ; v. 727 ... et profugam per totum *exercuit* orbem : *terruit* Magnus ; *exercuit* est une conjecture de Postgate ; les mss. divergent : *terruit* M *circuit* ε N^1 *exterruit* cod. Holkhamicus (XV^e siècle), ἐξεφόβησε Planude. Là encore on peut se demander si Ovide n'est pas responsable de la faiblesse d'expression *terruit* ; v. 748 *Huic* Epaphus magni genitus de semine tandem / Creditur esse Iouis... : *nunc* Magnus avec ε M h ; les autres mss. ont *hinc* NU ou *nic̄* F ; *huic* est donné par un ms. du XIII^e siècle (Burney, ms. 234) et par Heinsius. « *Nunc* is awkward because, whereas the *nunc* of 747 most naturally refers to Ovid's own time (so too 749-50 : « *perque urbes... tenet* »), it would in 748 refer to the past. Nor can it be taken with *creditur* is an attempt to overcome this difficulty, for Epaphus was believed to be the son of Jupiter long before Ovid's time. » L'argumentation de M. Lee ne me paraît pas convaincante ; de plus, le texte qu'il adopte suppose une construction compliquée et obscure : « The order is *Epaphus creditur esse tandem genitus huic* (= *deae matri*) *de semine magni Iouis*. » Enfin, le *huic* du v. 748, qui désignerait *Io*, est inconciliable avec le *huic* du v. 750 : *fuit* HUIC *animis aequalis et annis / Sole satus Phaeton*, où *huic* représente Epaphus : l'équivoque est invraisemblable.

Le commentaire de ces ouvrages consiste surtout en traductions, brèves explications grammaticales, citation de *loci paralleli* ; mais M. Lee l'anime et le rend plus actuel pour des lecteurs anglais en l'ornant de citations empruntées à des écrivains modernes, prosateurs ou poètes. Un chapitre de son Introduction au l. I des *Métamorphoses* a pour titre : *Some english translations of the Metamorphoses* ; de même dans les notes de *Paradoxa* figurent des vers de Macaulay, Milton (p. 39, 42, 44, 63), de Dante (p. 56). Mais ce qui semble surtout avoir engagé M. Lee à éditer ces paradoxes stoïciens, c'est qu'il y voit, en quelque sorte, une annonce de la morale chrétienne : *The Stoics, with their uncompromising moral sense and their faith in a beneficent Providence manifested in the universe, had faint glimpses and vague presentiments of the truth that found its fullest expression in the Christian religion. Not a few of the thoughts that Cicero here clothes in the ceremonial dress of rhetoric were to reappear, corrected and perfected, in the teaching of our Lord and of His Apostles* (p. XXVIII). Toutes ces remarques donnent aux deux petits livres de M. Lee un caractère personnel.

A. ERNOUT.

Ettore PARATORE, *Virgilio*, 2^e éd. Firenze, G. S. Sansoni, 1954 ; in-8°, XV-388 p. Prix : 2.000 l.

« Mon intention, dit M. Paratore dans sa préface, n'était pas d'écrire un ouvrage

de vulgarisation, plus ou moins facile et léger », et, certes, il a pleinement atteint son but. Je ne sais si, en dehors de l'Italie, il se trouvera beaucoup de « doctes et véritables amateurs », *dotti e veri amatori*, pour le suivre dans son « passage au crible de tous les problèmes de la critique virgilienne, sans en exclure aucun », *passando al vaglio... tutti i problemi della critica virgiliana, nessuno escluso*. La seule concession qu'il ait faite à un plus large public, ç'a été de traduire dans une version personnelle, vers par vers, les citations du poète (sans référence au texte latin). L'exposé se présente sous un aspect rébarbatif : quarante et une lignes denses par page, avec de rares alinéas, sans autres titres courants pour guider le lecteur que *La crisi religiosa, morale e politica di Roma*, p. 1-69 ; *Le « Bucoliche »*, p. 70-176 ; *Le « Georgiche »*, p. 177-282 ; *L' « Enéide »*, p. 283-386. Sans doute ces grands chapitres se subdivisent-ils en de nombreux paragraphes ; mais, pour être guidé dans leur lecture, il faut se reporter à l'*Indice* qui est placé à la fin du volume, ce qui n'est guère commode. Aurait-ce été trop demander à M. Paratore de faire figurer ces indications au commencement de chaque nouveau développement, soit en tête, soit dans la marge? J'ajoute que la phrase de M. Marmorale, bourrée d'incidentes, de parenthèses, de réflexions mises entre tirets, est difficile à suivre dans son ampleur. Qu'on en juge par cet exemple : *La nascente potenza macedone — raccogliendo e potenziando, sul piano politico, l'eredità dei precedenti tentativi egemonici dei principati greci o ellenizzati (come quelli di Dionisio il vecchio, di Alessandro di Fere, o il singolare episodio di governo personalmente espansionista determinato dal re Agesilao, che pure era rappresentante di una arcaica tradizione costituzionale), e interpretando, d'altro canto, i nuovi orientamenti che da un secolo, cioè d'all inizio del movimento sofistico, si erano venuti determinando nella spiritualità greca (ha quasi un valore allegorico che, come Platone fu chiamato alla corte donigiana, così Aristotele sia stato il maestro di Alessandro), finì per incarnare l'ideale che i nuovi tempi avevano reso maturo, cioè la fusione di tutti gli elementi più vitali della splendida civiltà greca* (p. 2-3).

L'idée générale, autant que j'ai pu la dégager, est celle-ci. La critique purement littéraire est impuissante à expliquer Virgile : l'*Énéide* ne peut être comprise si on l'étudie en soi. Virgile est un produit de la crise qui secoue et transforme l'esprit romain à l'époque d'Auguste, et, d'autre part, l'*Énéide* n'est que l'aboutissant du long travail de l'esprit qui a mené d'étape en étape le poète depuis les *Bucoliques*, ensuite les *Géorgiques* jusqu'à l'épopée finale. Elle est le trait d'union entre le paganisme et le christianisme qu'elle annonce par plus d'un aspect de son inspiration. Cette thèse est-elle aussi neuve que le croit M. Paratore? En tout cas, il la défend avec autant de vigueur que d'ingéniosité — un peu trop lourdement, à mon gré.

A. Ernout.

Sexti Properti *Carmina*, recognouit breuique adnotatione critica instruxit E. A. Barber. Oxford, Clarendon Press, 1953 ; in-8°, viii-180 p. Prix : 12 sh. 6.

M. Barber n'est pas un inconnu pour les philologues qui étudient Properce ; il en a déjà publié une édition en 1905 — il y a près de cinquante ans ! — puis, en 1933, il a fait paraître, en collaboration avec H. E. Butler, une édition commentée, dont j'ai rendu compte dans la *Revue de Philologie* (1935, p. 116) ; vingt ans après, c'est à lui que les délégués de la Clarendon Press se sont adressés pour remplacer l'édition que J. S. Phillimore avait publiée en 1901 et 1907. Depuis 1933, les travaux sur Properce n'ont pas manqué. Il faut signaler en premier lieu l'édition du l. I des *Élégies*, donnée par M. P. J. Enk, dont j'ai signalé les mérites (*Rev. de*

Philol., 1947, p. 106), et qui vaut par son commentaire et par l'utilisation de deux manuscrits jusque-là négligés, *P* (Paris. 7989, an. 1423) et *Vo* (Leid. Voss. 117, xv^e^ siècle). Un jeune philologue italien, M. Ant. La Penna, a fait progresser notablement notre connaissance de la tradition manuscrite ; M^mes^ Alice F. Ferguson, Dorothée M. Robathan, M. Philippe W. Damon ont également étudié de près certains manuscrits[1]. M. Barber a connu et utilisé tous ces travaux, et d'autres encore ; il a lu les huit manuscrits du poète, directement ou sur photographies ; il n'y a que *V* (Ottob. Vatic. 1514, xv^e^ siècle) qui lui ait échappé, et qu'il ne connaisse que par les apparats de Baehrens, Hosius et Enk. Je ne vois pas qu'il signale les *Notes critiques sur Properce*, publiées par L. Havet dans la bibliothèque de l'École des Hautes-Études. Les corrections de L. Havet sont souvent violentes et poussent la conjecture trop loin, mais sa critique pénétrante fait apparaître des difficultés de toute espèce, que nombre d'éditeurs n'ont pas aperçues. Pour n'en prendre qu'un exemple, la plupart admettent, l. I, 1, 12, la leçon traditionnelle

Ibat et hirsutas ille uidere feras

tout en reconnaissant que *ille* est inutile et *uidere* sans grand sens. Havet a proposé de lire après Ayrmann et Oudendorp[2]

Ibat et hirsutas illaqueare feras

Illaqueare « laqueis feras captare », dit Servius, *Georg.* I, 139, fournit un sens excellent, et l'emploi de ce verbe dans Properce peut se comparer à un « passage parallèle sur Milanion, Ovide, a. a. 2, 189 : *Saepe tulit iusso fallacia* retia *colla*, *Saepe fera toruos cuspide fixit apros*, avec la reprise 194 : *Nec iubeo collo* retia *ferre tuo. Retia* et *illaqueare* font allusion à une même légende. Adieu la *leise ironische Färbung*, dont Rothstein pare *uidere* » (Havet, p. 7). A défaut de passer dans le texte, la conjecture *illaqueare* méritait d'être signalée dans l'apparat, tout autant que d'autres : *ciere* Paldam, *mouere* Baehrens, que M. Barber accueille de préférence, se contentant pour les autres d'un dédaigneux : *alii alia.*

C'est une banalité de dire que Properce est un auteur difficile. Aux obscurités qui tiennent au poète lui-même, à sa façon d'écrire et de composer, s'ajoutent les incertitudes d'une tradition manuscrite médiocre et tardive. Il n'est sans doute pas d'écrivains latins dont le texte ait été plus abondamment et plus diversement corrigé ; pourtant, malgré ce travail énorme où tant d'ingéniosité a été dépensée, il reste de nombreux passages obscurs, contestés, voire inintelligibles. Il est impossible de s'en tenir uniquement aux leçons des manuscrits qui, tous, comme le dit M. Barber, *sine dubio, non excepto Neapolitano, plusue minusne corrupti sunt et interpolati* (Praef., p. vi). Il est dangereux, d'autre part, de recourir trop facilement à la conjecture, d'abord parce que souvent l'éditeur se trouve en présence de plusieurs corrections pour un même passage, et que son choix comportera toujours une part de subjectif et d'arbitraire ; ensuite parce qu'il est parfois malaisé de décider *utrum salebrae illae notissimae quae in codicibus traduntur scribarum incuriae uel inscitiae, an ipsi poetae, ut erat ingenio et loquendi more abrupto et peculiari, potius debeantur* (Praef., p. v) ; enfin, parce qu'il arrive que la conjecture ne remédie que partiellement à la faute. M. Barber a pris le parti du juste milieu : il

1. Mieux vaut ne pas parler de l'édition de M. Bonazzi (2^e^ éd., Rome, 1951). C'est plus charitable.

2. Cf. Enk, *Lucubrationes Propertianae*, *Mnemosyne*, 1936, p. 149 et suiv., qui, tout en connaissant la conjecture *illaqueare*, admet la leçon *uidere*. Le commentaire de Barber-Butler est hésitant.

respecte, autant qu'il se peut, la leçon des manuscrits ; le plus souvent, il se contente de signaler dans l'apparat les conjectures qui lui semblent les plus vraisemblables ; enfin, il ne recourt à la correction que lorsque celle-ci lui paraît s'imposer avec évidence. Je signalerai, par exemple, la leçon qu'il donne d'un passage controversé, IV, 10, 45 :

Illi ut uirgatis iaculans it ab agmine bracis
Torquis ab incisa decidit unca gula

adoptant la correction de Postgate, qui améliore le texte corrompu des manuscrits *illi uirgatis iaculantis ab agmine bracis*, dont la syntaxe est, selon moi, inadmissible : *illi* (dat.) *iaculantis* (gén.) ; cf. *Rev. de Philol.*, 1940, p. 205 et suiv.

De même, l. II, 5, v. 4, il adopte maintenant la correction de Bosscha *aliquo*, au lieu de *aquilo* des manuscrits :

Et nobis aliquo, Cynthia, uentus erit

dans l'édition commentée de 1933, tout en gardant *Aquilo*, qu'il expliquait par « Metaphors from stroms and the sea are common in such cases » : cf. II, XII, 8 ; III, XXIV, 12, 16 ; Hor., O., I, v. 5, 8. « On my side too the North wind shall blow », il ajoutait que « But *aliquo* (Bosscha) is none the less tempting » — « I will sail some-whither », sc. to some other love.

De même encore, dans II, 6, 32, il abandonne *iurgia*, qu'il acceptait précédemment.

Iurgia sub tacita condita laetitia

pour adopter la correction de van Herwerden

Turpia sub tacita condita laetitia,

à laquelle il préférait, non sans quelque hésitation, le *orgia* de Ruhnken.

L. II, 1, 58, tout en conservant la leçon *amat* des manuscrits

Solus amor morbi non amat artificem

il signale maintenant dans l'apparat la variante *habet* donnée par le Florilège, cod. Paris. 15155 olim, nunc Vat. Reg. lat. 2120, par le cod. Voss. 4 Burmanni, et adoptée par Koppiers, Schrader, Hosius. La leçon *amat*, dans ce passage, semble bien être, en effet, une réminiscence du l. I, 2, 8 :

Nudus Amor formae non amat artificem.

Le lecteur a, sous un petit volume, l'essentiel de ce qu'il faut savoir du texte actuel de Properce : M. Barber n'esquive pas les difficultés, s'il ne prétend pas les résoudre toutes. Pour plus de clarté, le lecteur recourra aux éditions commentées, telles celles de Rothstein, de MM. Barber et Butler, et aux traductions. Properce n'est pas un auteur qui se lit sans secours, même pour un latiniste éprouvé, et l'*index nominum* qui termine l'édition n'aide pas beaucoup : c'est tout un dictionnaire géographique, historique, mythographique qu'il faudrait, sans compter une syntaxe et une stylistique.

La présentation du volume est très plaisante : la correction et l'élégance sont des qualités qui signalent les éditions de la Clarendon Press.

A. Ernout.

Gilbert Bagnani, *Arbiter of elegance.* University of Toronto Press, 1954 ; in-8°, xii-91 p. Prix : $ 2.75.

Après tant d'autres, M. G. Bagnani, « Associate Professor of Classics » à l'Université de Toronto, présente sous ce titre « une étude sur la vie et les œuvres (*works*) de C. Petronius ». Ce livre, il l'a écrit « essentiellement pour s'amuser », *fundamentally for fun.* Mais ce divertissement est fait avec beaucoup de sérieux et suppose une connaissance approfondie de l'auteur et de son temps. Sans se dissimuler le caractère discutable des arguments invoqués pour identifier l'auteur du *Satiricon* avec le *Pétrone* de Tacite, M. Bagnani admet cette identité et défend cette thèse avec des arguments parfois nouveaux (comme la discussion sur la *Lex Petronia*, p. 14 et suiv.) et un sens critique toujours aiguisé ; de plus, il la rend plus vivante et la rajeunit par des comparaisons avec les temps modernes (cf., par exemple, p. 13, l'appel à Johnson et à Boswell ; la comparaison de l'époque flavienne avec celle de la « respectabilité victorienne » ; p. 26, l'affirmation que le *Satiricon* ne se laisse ranger dans aucun genre littéraire, tout comme les romans de Peacock, etc., sans compter l'Excursus V, qui a pour titre : Pope and Petronius). M. Bagnani soutient aussi que l'*Apocolokyntose*, ou *Ludus de morte Claudii*, ne peut être de Sénèque, et doit provenir du même auteur que le *Satiricon*, sans se dissimuler que les arguments, historiques ou linguistiques, dont il appuie sa démonstration, n'ont aucun caractère de certitude : *the Petronian authorship* (*is*) *a possible, perhaps a probable, hypothesis* (p. 46). Une reconstitution assez audacieuse, mais colorée, de la vie du *Gay Petronius* et de son ascendance termine le volume.

Comme son compatriote M. Maiuri, M. Bagnani est archéologue plus que philologue et historien plus que littérateur. Ses remarques sur la langue du *Satiricon* peuvent paraître superficielles : par exemple, il constate lui-même que la plupart des rapprochements établis entre l'*Apocolokyntose* et le *Satiricon* sont sans valeur probante (p. 80). Mais son érudition n'est jamais ennuyeuse, et on lit son livre avec autant de plaisir qu'il l'a écrit.

A. Ernout.

T. Calpvrnii Sicvli, *De laude Pisonis et Bucolica*, et M. Annaei Lvcani, *De laude Caesaris*, éd., trad. et comment. par Raoul Verdière. Bruxelles, Latomus, 1954 ; in-8°, 304 p.

Disciple enthousiaste de M. Herrmann, dont il adopte sans réserve la « norme des dix-huit vers par page » (cf. p. 87). M. Verdière montre le même goût que son maître pour les hypothèses audacieuses et les combinaisons plus ingénieuses que probantes. Il reconnaît lui-même avec bonne grâce que ses constructions sont fragiles, que vouloir tenter, comme il le fait, une ébauche de portrait de Calpurnius, dont on ne sait rien, c'est une gageure singulière (p. 23), qu'attribuer à un seul et même auteur le *De laude Pisonis* et les *Bucolica* est une thèse qui est loin d'être incontestable ; mais, au moins, se réjouit-il à la seule idée qu'il aura peut-être donné quelque aliment d'inquiétude à ceux qui douteraient encore que Titus Calpurnius Siculus ne fût pas l'auteur et du *De laude Pisonis* et des *Bucolica* p. 31). Mais croit-il vraiment que la présence du jeu de mots sur *felix-* in*felix*, dans le *De laude Caesaris*, comme dans le *De bello ciuili*, « corrobore » la thèse qui attribue à Lucain ce petit poème? Le jeu de mots est tellement facile qu'il a dû être fait mille fois en dehors de Lucain, et qu'on n'en peut tirer argument.

L'auteur a établi son texte avec beaucoup de soin, et son apparat critique est abondant, surabondant même. « Contrairement à une intention première qui n'avait pour but que d'alléger l'apparat critique », écrit l'auteur, « j'ai reproduit, dans la plus large mesure, les *orthographica*, persuadé que ceux-ci permettront à de savants lecteurs d'améliorer par de nouvelles conjectures un texte particulièrement attachant » (p. 87). Je suis d'un tout autre avis, et ma longue expérience de professeur et d'éditeur m'a convaincu que la notation des variantes graphiques du type *exonerare* et *exhonerare*, *laeta* et *leta*, *thyrsi* et *tyrsi*, *tirsi*, etc., ne fait qu'alourdir l'apparat d'un fatras nuisible, dans lequel se trouvent noyées les variantes utiles.

La traduction est alerte et se lit agréablement. On sent que l'auteur a pris plaisir à l'écrire, comme à composer son commentaire, abondant lui aussi, et non dénué d'un certain humour, dont témoigne, par exemple, à propos des vers :

A, dolor! Et post haec placuit tibi torrida Mopsi
uox et carmen iners et acerbae stridor auenae

la remarque : « Lycidas ne saurait-il pas qu'il n'est pas recommandé de faire remarquer à une femme qu'elle manque de goût dans le choix de ses amants? » (*Buc.* III, v. 59-60, n. 333, p. 152.) M. Verdière vit avec ces textes et se passionne pour eux ; aussi ne craint-il pas des rapprochements avec nos contemporains : ainsi, p. 60, qualifie-t-il Mopsus de « prototype de Jésus la Caille ». J'avoue que l'évocation de ce personnage de Carco m'a surpris.

A. Ernout.

Giovanni d'Anna, *Le idee letterarie di Suetonio*. Firenze, La nuova Italia, 1954 ; in-8°, xii-232 p. Prix : 900 l.

Jeune élève du professeur Ettore Paratore, M. G. d'Anna s'est déjà signalé par des travaux qui lui ont valu d'être attaché à l'Institut de philologie classique de Rome. Son étude sur les idées littéraires de Suétone, menée avec méthode, sur un sujet où l'on reconnaît l'influence de son maître[1], permet de mieux connaître et juger l'art de Suétone et la conception qu'il se faisait du style. Des courants divers et des tendances contradictoires se manifestent à son époque, continuation de la vieille querelle entre anciens et modernes, asianistes et atticistes, dont on aperçoit la persistance dans le *Dialogue des orateurs* et dans l'*Institution oratoire*. Suétone, comme Quintilien, comme aussi Pline le Jeune, son ami, se range parmi les admirateurs de Cicéron et les partisans d'un atticisme modéré : l'examen seul des clausules qu'il préfère suffirait à le prouver ; on peut, du reste, faire la même constatation en étudiant de plus près son « écriture », qui n'est pas aussi plate et impersonnelle qu'on se plaît à le dire, et dont la recherche de certains procédés « littéraires », notamment de la *concinnitas*, n'est pas absente. En dehors de ces conclusions de portée générale, on trouvera dans le livre de M. d'Anna d'autres discussions plus techniques sur la composition probable des ouvrages aujourd'hui perdus de Suétone, le *De grammaticis*, le *De poetis*, qui confirment ce que l'on peut présumer de la « position » littéraire de Suétone.

A. Ernout.

1. Cf. E. Paratore, *Una nuova ricostruzione del « De poetis » di Suetonio*, et mon compte rendu dans la *Rev. de Phil.*, 1953, p. 255.

ARNOBII *Aduersus nationes libri VII*, rec. C. MARCHESI. Turin, Paravia, 1954 ; in-8°, XII-440 p. Prix : 1.400 l.

L'édition publiée en 1934 ayant été épuisée ou détruite, M. Marchesi a établi son nouveau texte en le faisant profiter de ses réflexions personnelles et de toutes les études dont il a été l'objet depuis cette date : on en trouvera la liste dans l'addition à la préface, p. XI et suiv. Le volume actuel ne diffère pas beaucoup du précédent : XII-440 pages, au lieu de X-436. Comme l'œuvre d'Arnobe ne nous est connue que par un seul manuscrit, le Parisinus, c'est la partie conjecturale du texte et de l'apparat qui a surtout été remaniée : soit que M. Marchesi revienne à une leçon du manuscrit qu'il avait rejetée, soit qu'il accepte une conjecture ou une explication nouvelle, soit qu'il efface une conjecture qu'il avait précédemment signalée : ainsi, par exemple, I, 2, p. 3, 19, à propos de la phrase : *ipsi homines denique, quos per inhabitabiles oras terrae sparsit prima incipiensque nativitas, non matrimonia copulant nuptiarum sollemnibus iustis*? Il a fait disparaître de l'apparat la mention : 19 iustis] iuncti *suspic. Cast(iglioni)*. Avec raison, du reste, car la conjecture est arbitraire et inutile.

I, 5, p. 7, l. 13, au texte *nostri nominis effectum est iniuria* a été substitué : *nostri nominis effectum est ira*, et l'apparat a été modifié en conséquence : ira *Oehler(us) et propt. clausulam* Hagend(ahl) : iura *P*, iniuria *Sab*, *r*, causa *Orelli(us) tamquam e codice* ; l'apparat de 1934 portait seulement : iniuria *Sab*, *r* : iura *P*, causa *Orelli(us) tamquam e codice*, ira *Oehler(us)*.

Les exemples ci-dessus suffisent à montrer le genre des retouches apportées par M. Marchesi à son premier texte ; les modifications introduites sont menues, mais témoignent de sa conscience et de son activité. C'est désormais dans son édition qu'on pourra lire Arnobe avec le plus de sécurité. Mais qui nous donnera de cet auteur une édition munie d'une traduction et d'un commentaire?

A. ERNOUT.

S. AMBROSII MEDIOLANENSIS EPISCOPI DE VIRGINITATE *liber unus*, ed. Egnatius CAZZANIGA. Turin, Paravia, 1954 ; in-8°, XXIV-66 p. Prix : 480 l.

Après avoir édité les traités *de Virginibus* et *de lapsu Suzannae*, M. Cazzaniga publie le *De uirginitate*. C'est une œuvre singulière, sans plan défini — on a supposé même que c'était un assemblage disparate de plusieurs sermons — où fleurit la rhétorique, où surabondent les citations et les souvenirs bibliques qui interrompent plutôt qu'elles n'éclairent le développement d'une pensée souvent obscure et confuse. En outre, le mélange constant du charnel et du spirituel produit une impression de malaise, et les mauvais esprits seraient enclins à y voir une sorte d'érotisme sacré : je songe à des passages comme celui-ci : *Talem te Christus desiderauit, talem te Christus elegit. Aperto itaque ingreditur ostio ; neque enim potest fallere, qui se ingressurum promisit. Complectere igitur quem quaesisti : accede ad illum et illuminaberis : tene illum, roga ne cito abeat, obsecra ne recedat, uerbum enim Dei currit, fastidio non capitur, neglegentia non tenetur. Obeat anima tua in uerbo eius et caelestis sermonis insiste uestigio ; cito enim transit* (§ 74). Innocentes images, dira-t-on. Sans doute ; mais on pourrait s'y tromper[1].

1. J'ai déjà signalé des images de ce genre dans le *Liber de consolatione Valentiniani*, *Rev. de Phil.*, 1941, p. 168 et suiv.

M. Cazzaniga a établi fort consciencieusement son texte, auquel personne n'avait touché depuis l'édition des Maurins ; il l'a muni d'un apparat critique abondant, fondé sur une collation personnelle de huit manuscrits anciens, dont il a relevé et confronté les leçons. Bref, il a fait tout ce qu'il fallait pour qu'on pût lire dans une présentation correcte cet opuscule d'Ambroise. Mais, dans notre siècle profane, y aura-t-il beaucoup d'esprits capables de s'y intéresser?

A. Ernout.

SAINT JÉRÔME, Lettres, t. IV. Texte établi et trad. par Jérôme Labourt. Paris, Les Belles-Lettres, 1954 ; 161 pages doubles + p. 163-197 de Notes et Appendices.

Ce tome IV, qui contient les lettres LXXI-XCV de saint Jérôme, est un nouveau témoin de l'activité multiple du saint, tour à tour exégète de la Bible, directeur de conscience, apologiste, polémiste. Une grande partie de cette correspondance concerne sa campagne contre Origène et ses partisans. Une note succincte, mais claire, instruit le lecteur sur le personnage de Rufin, qui « paraît avoir été un moine fervent, toujours déférent à l'égard de l'épiscopat, un brave homme — d'esprit assez court — enfin, un infatigable — sinon génial — travailleur » (p. 181), et sur l'importance réelle de sa querelle avec Jérôme ; une autre note définit l'origénisme tel que l'entendait Jérôme : c'est une explication qui n'est pas superflue. La traduction de M. Labourt est, comme toujours, plaisante à lire et mérite des éloges.

A. Ernout.

Die Regel st. Benedikts, eingeleitet, übersetzt und aus dem alten Mönchtum erklärt von P. Basilius Steidle. Beuron, 1952 ; xiii + 343 p.

La présente traduction commentée de la *Règle de saint Benoît* est destinée principalement à un large public de langue allemande, mais elle sait vulgariser sans abaisser. L'auteur cherche, en effet, à procurer une intelligence approfondie de cette *Règle*. A cette fin, il traite, dans une copieuse introduction, d'une part, les origines lointaines de la *Règle*, c'est-à-dire du développement de l'ascèse chrétienne depuis le temps de Jésus jusqu'aux diverses variétés du monachisme oriental et occidental, d'autre part, l'histoire extérieure de la *Règle* : circonstances de composition, langue, texte, commentaires, sources et survie. Cette étude historique et philologique aboutit, d'ailleurs, à mettre en relief l'originalité de conception de cette *Règle*, qui émane non d'un théologien, mais d'un homme de grand sens : Benoît a su se représenter de façon concrète le système de vie qu'il préconise et le concevoir tel qu'il fût apte à durer à travers les siècles. La logique interne de la *Règle* est ici fortement marquée : constitution du monastère, vertus monastiques, service liturgique, discipline pénitentielle, administration, mode de renouvellement de la communauté. La traduction est accompagnée d'une foule de références et d'éclaircissements qui dénotent des lectures considérables ; certaines des notes, particulièrement détaillées, sont conçues sous forme d'appendices, une quarantaine au total. Plusieurs constituent, sous la forme la plus concise, autant de petits traités, par exemple, sur *Abba Vater*, ou sur le prieur (cf., sous une forme plus savante, B. Steidle, *Der 'zweite' im Pachomiuskloster*, dans *Benediktinische Monatschrift*, 1948, p. 97-104, 174-179). L'auteur a su, avec un grand art pédagogique, condenser beaucoup de science sous forme d'un manuel d'initiation

agréable à lire ; il fournit, en outre, au lecteur, grâce au *Literatur-verzeichnis* final, la possibilité de se reporter aux travaux érudits ; il a, enfin, la prudence de ne pas entrer dans le dédale des discussions (non encore closes) sur le rapport entre la *Règle de saint Benoît* et la *Règle du Maître.*

Pierre COURCELLE.

DE PROPRIETATE SERMONUM VEL RERUM, A Study a. Critical Edition of a Set of Verbal Distinctions, by Myra L. UHLFELDER (Papers a. Monographs of the American Academy in Rome, vol. XV) ; in-8°, 116 p.

Les Latins, à l'imitation des Grecs, ont toujours été attirés par l'étude du sens des mots et de leur étymologie. Ces recherches, d'abord isolées et accidentelles, se sont peu à peu codifiées et sont devenues matière d'enseignement ; elles ont abouti à la constitution de recueils, comme le livre de Verrius Flaccus que nous avons conservé dans les abrégés de Festus et de Paulus Diaconus, ancêtre de nos dictionnaires alphabétiques, ou le *De compendiosa doctrina* de Nonius Marcellus, qui classe les mots selon leur sens — du moins en gros. Une des préoccupations les plus grandes, ç'a été de définir exactement le sens de chaque mot et de différencier par l'analyse les synonymes apparents. Caton distinguait déjà : *aliud est properare, aliud festinare* (Funaioli, *Gramm. Rom. Fragm.*, p. 12), *aliud est... amor, longe aliud cupido* (*ibid.*). M^lle^ Uhlfelder a tracé l'histoire de ce genre dans une Introduction claire et bien informée ; elle s'est efforcée de reconnaître les différentes sources auxquelles ont puisé les auteurs de ces *Differentiae* pour aboutir à la compilation d'Isidore de Séville — car ces ouvrages ont de fortes chances d'être des ouvrages composites ; enfin, elle en a donné un texte établi sur l'étude et la collation des principaux manuscrits. Sans être d'un intérêt capital, ces *Differentiae* nous révèlent un aspect de l'enseignement grammatical dans le Bas-Empire. Les distinctions établies sont souvent artificielles ou puériles ; elles confondent homonymie et synonymie, ou se fondent sur de simples fau*es de graphie : ainsi, 64 : *Inter redibibum per b litteram et redivivum per v litteram hoc interest quod redibibum est quod nascitur, redivivum quod reviviscit*, et, plus étrange, 192 : *Inter bellum et avellum hoc interest, quod bellum inter exteras gentes, avellum inter cives dictum quod avellantur populi in duas partes* (*avellum* étant issu d'une « mélecture » de *duellum*) ; 255 : *Inter meditari et melitari hoc interest, quod meditamur animo melitamur corpore* (*melitari* est une forme inventée par les grammairiens pour expliquer *meditari*, qu'ils faisaient venir de μελετᾶν, cf. Servius Ecl. 1, 2, dans Thes. s. u.).

L'étude de M^lle^ Uhlfelder se termine par un tableau comparatif qu'elle appelle *the position of the « Differentiae » in the manuscripts and editions cited in the critical apparatus.* Cette succession impressionnante de chiffres a dû lui coûter beaucoup de temps et de peine : je me demande qui aura le courage de lire ces pages, et, s'il se trouve ce courageux, quel profit il en retirera. C'est le type même du travail stérile.

A. ERNOUT.

Gerhard BENDZ, *Emendationen zu Caelius Aurelianus* (Public. de la Soc. scientif. de Lund, t. 44). Lund, C. W. K. Gleerup, 1954 ; in-8°, 172 p.

Ce n'est pas la première fois que M. G. Bendz s'attaque à Caelius Aurelianus ; la liste des études qu'il lui a consacrées en est la preuve. L'édition de Caelius

publiée récemment par I. E. Drabkin lui a fourni l'occasion d'examiner à nouveau un texte que Drabkin a présenté sensiblement amélioré, mais où subsistent encore bien des passages obscurs. M. Bendz se tient à égale distance d'un conservatisme étroit et d'une audace conjecturale excessive (p. 16), et il est maintenant convaincu que le grand respect pour les *Editiones principes*, qu'il avait observé jusqu'à présent, doit être abandonné (p. 17). Ainsi, M. Bendz rejoint M. Bertil Axelson, qui s'est élevé, lui aussi, contre l'*ultrakonservativ textkritik* (Lund, 1947).

Le livre de M. Bendz comprend une partie lexicographique et une partie paléographique. Dans la première, il étudie la forme et le sens de certains mots : par exemple, il montre, p. 46, que *uiscellum*, *uiscellatus* admis par Georges doivent se lire *iuscellum*, *iuscellatus* ; ailleurs, il établit les chances d'existence d'un adjectif *manificus* « manū factus », altéré en *magnificus*. La discussion est toujours appuyée sur de nombreux exemples interprétés ingénieusement, et l'on reconnaît là l'influence bienfaisante de l'enseignement de M. Löfstedt.

A part quelques courts fragments, nous ne possédons pas de manuscrits de Caelius, et nous ne connaissons le texte de ses traités que par les éditions données des *Tardae passiones* par J. Sichart en 1529 et des *Celeres passiones* par W. von Andernach en 1533. D'après les fautes que présentent ces éditions, M. Bendz a reconstitué l'aspect que pouvait présenter leur modèle manuscrit : fausse ponctuation, fausse coupe des mots, interversions, haplographie et dittographie, mélecture des abréviations, confusion entre les lettres, etc. C'est, en quelque sorte, de la critique verbale au second degré ; exercice subtil dans lequel M. Bendz se trouve amené à rectifier certaines des corrections ou des leçons proposées par ses prédécesseurs. Son livre est à ranger à côté de l'édition de Drabkin, qu'il améliore en plus d'un endroit. En outre, il va souvent plus loin que le texte de Caelius Aurelianus, et la discussion sur le sens de *circa* (= *secundum*?), par exemple, n'intéresse pas seulement la langue de notre médecin.

A. Ernout.

Ioannis Ioviani Pontani *De sermone libri sex*, edd. S. Lupi et A. Risicato. Lucani (Lugano), In aedibus Thesauri Mundi ; in-8°, xvi-212 p.

La collection Thesaurus Mundi, dont j'ai signalé la naissance dans la *Revue de Philologie*[1], vient de s'enrichir de ce traité sur « l'art de parler », *sermo*, dû à l'humaniste italien Pontano, ce que La Bruyère appelait « De la société et de la conversation ». Divisé en six livres, ce traité consacre la plus grande place à la « facétie », *ars facetiarum*, ou, suivant le néologisme de l'auteur, *facetudo*, c'est-à-dire à l'élégance spirituelle de l'expression et à la plaisanterie unie à l'urbanité. Il est bourré de citations empruntées au monde antique, surtout romain, d'anecdotes contemporaines racontées en un latin alerte, qui témoignent à la fois de l'érudition de l'auteur et de sa connaissance aiguë du milieu et des hommes de son époque. Cette œuvre, qui est un bon document sur l'esprit de la Renaissance, méritait d'être tirée de l'oubli : l'édition, publiée par les soins de MM. S. Lupi et A. Risicato, est faite d'après le manuscrit original de Pontano, conservé sous le n° 3413 dans la Bibliothèque Palatine de Vienne : c'est dire qu'elle présente toute garantie d'authenticité.

A. Ernout.

1. S. III, XXVI (1952), p. 62.

Achillis Beltrami *In memoriam, Miscellanea philologica.* Università di Genova, Facoltà di Lettere, Istituto di filologica classica, 1954 ; in-8°, 245 p.

Pour honorer la mémoire d'Achille Beltrami, l'Institut de philologie classique de l'Université de Gênes lui a consacré un recueil d'articles (quinze en tout), tous relatifs au monde antique, grec ou latin. L'activité de Beltrami s'était exercée dans bien des domaines, et M. Enzo V. Marmoraie, dans la belle notice biographique qui ouvre le volume, en a tracé un tableau exact, que précise encore la *nota bibliografica* des p. 37 et suivantes. Mais c'est surtout comme éditeur des *Epistulae morales ad Lucilium* que Beltrami s'était signalé : il en avait publié le texte une première fois en 1926, puis l'avait repris et fait paraître en 1931 dans la Collection des *Scriptores Graeci et Latini* de l'Académie dei Lincei ; c'est un travail fondamental, dont la connaissance est indispensable à tout philologue qui veut connaître cette œuvre de Sénèque. Rien que par ce travail, Beltrami a mérité l'hommage que lui ont rendu ses collègues et ses disciples : I. L. Alfonsi : *Sull'* Ad martyras *di Tertulliano*, p. 39 ; II. Q. Cataudella : *Congetture al testo dell'* Apologia *di Apuleio*, p. 51 ; III. F. Cupaiuolo : *Osservazioni su tre manoscritti del* Bellum Civile, p. 59 ; IV. F. Della Corte : *Suspiciones*, p. 69 ; V. P. Frassinetti : *Minucio Felice e le « Redazioni » dell'* Apologeticum *tertullianeo*, p. 83 ; VI. F. Grosso : *Tendenziosità dell'* Agricola, p. 97 ; VII. V. Longo : *Addendum Chrysippeum*, p. 147 ; VIII. H. J. Mette : *Zwei griech.-röm. Klagen*, p. 173 ; IX. U. E. Paoli : *Plauto*, Rudens, v. 315, p. 185 ; X. L. Pedroli : *Per il testo dell'* Octavia, p. 193 ; XI. M. Peyronel : *Plauto*, Amphitruo, vv. 188-261, p. 205 ; XII. N. Sacerdoti : *A proposito delle fonte di un passo di Porfirio*, p. 213 ; XIII. G. Scarpat : *Cic., Or.* 56-59, p. 221 ; XIV. A. Traversa : *Notizie di papiri greci inediti*, p. 227 ; XV. M. Untersteiner : *Quanti drammi scrisse Eschilo?* p. 239. Recueil très varié, comme on le voit par les titres, où la critique des textes tient une place importante : je signalerai, notamment, le complément que propose U. E. Paoli au v. 315 lacunaire du *Rudens* :

Qui tres ⟨sodales⟩ duceret chlamydatos cum machaeris.

La conjecture est ingénieuse et vraisemblable.

A. Ernout.

F. Perilla, *Delphes.* Athènes, éd. Perilla, 1954 ; in-8°, 52 p. + nombreuses illustrations, cartes, photographies hors texte et une traduction anglaise.

Depuis 1927, date à laquelle a paru son étude sur le mont Athos, l'auteur s'est consacré à faire mieux connaître et aimer les grands lieux de la Grèce, Daphni, Athènes, l'Attique, les îles et tant d'autres. Érudit sans être pédant, maniant le crayon et le pinceau aussi bien que la plume, photographe qui sait choisir les sites et l'éclairage, il a mis toutes ces qualités au service de ce petit guide de Delphes, que tout visiteur de ce sanctuaire devrait avoir avec lui pendant son séjour sur le site et relire une fois rentré chez lui, pour rafraîchir sa mémoire et revivre ses premières impressions. Ce guide n'est pas seulement une promenade à travers une nécropole ; M. Perilla mêle à la description des ruines de la Delphes antique des notes modernes, comme le rappel de l'œuvre entreprise par la pauvre Eva Palmer, épouse du poète Sykelianos, dont seule une inscription en grec moderne, déjà recouverte par les ronces, conserve le souvenir, ou la suggestion de quelques promenades autour de Delphes, notamment à Amphissa et Galaxidi. Tout cela fait un guide sensible et vivant.

A. Ernout.

Louis Hautecœur, *Mystique et architecture. Symbolisme du cercle et de la coupole.* Paris, A. et J. Picard, 1954 ; in-4°, xiv-320 p., 189 fig. Prix : 3.800 fr.

Nulle forme, au principe, qui ne comporte une signification. Et comme, au principe, la pensée de l'artiste baigne dans la magie et dans la religion, nulle forme qui, se développant au long des siècles, ne trouve son explication fondamentale dans le symbolisme mystique. Un Cumont, un Dölger, un Mâle ont traité de la symbolique d'images offertes par la sculpture et par la peinture. Louis Hautecœur a entrepris de montrer que les formes de l'architecture ont, par une opération magique, réalisé des symboles. Et il a choisi, dans son entreprise, un plan, le cercle, et un volume, la coupole.

Le cercle, dont la démonologie ne cessera jamais de faire usage, a le double pouvoir d'interdire l'invasion et l'évasion. Il est associé, dès le troisième millénaire, aux cultes du feu, des morts, des héros, des divinités agraires et souterraines, des sources, et généralement à la religion de la Terre : foyers-autels préhelléniques, *tumuli* néolithiques, « temples » qui sont les instruments du culte funéraire des dieux — sujets à la mort et à la résurrection — de la fécondité, toutes ces formes se résumant, enfin, dans la *tholos* hellénique et hellénistique. Louis Hautecœur suit le développement des édifices circulaires romains, *templum*, *mundus*, *puteal*, temples, nymphées, tombeaux, et chrétiens — la persistance de certaines notions entraînant la fidélité aux formes qui leur semblaient associées — tombeaux, *martyria*, *memoriae*, baptistères, *ciboria*. Assurément, l'emploi du cercle dans son extension répond de plus en plus aux sollicitations de l'analogie, de la technique, de la raison. Mais, à tout moment, on ressaisit le symbolisme chthonien à quoi l'attache son origine. Il arrive que des transferts masquent l'état des choses. Numa donne au temple de Vesta la forme circulaire pour imiter la figure de la Terre = Vesta ; dans l'exposé de Plutarque, il s'agit d'imiter la figure du Monde, dont le centre, selon les Pythagoriciens, est occupé par Vesta = l'Unité. Aussi bien la première des deux parties de l'ouvrage de Louis Hautecœur a-t-elle pour objet de mettre en lumière le passage du cercle chthonien à la coupole céleste. Dès l'origine, les rites chthoniens s'enfoncent dans les *megara* : entre les tombes rupestres, les antres divins, les sources secrètes, on saisit le même lien qui unit entre eux les édifices circulaires ; la crypte, l'abside, la niche sont symboliques, et, singulièrement, la voûte. Quand se produisit l'assomption des divinités de la Terre, la voûte funéraire devint le symbole du ciel, d'un ciel qui, par la suite, le monde apparaissant comme une sphère, devait être considéré comme une coupole. Dès lors, la distinction est fondamentale entre l'édifice circulaire, d'essence chthonienne, et la coupole, d'essence ouranienne. Quand l'architecture devint capable de construire de grands dômes, de vastes culs-de-four, d'imiter la forme parfaite de la demi-sphère, du globe des physiciens, la coupole ouranienne s'unit au cercle chthonien.

La symbolique de la coupole — la coupole appareillée, bien entendu, qui, relativement tardive, ne s'est développée qu'à la fin du Ier siècle ap. J.-C. — fait l'objet de la seconde partie de l'ouvrage de Louis Hautecœur. Comme les divinités chthoniennes, les âmes des morts réussissent à s'évader du profond de la terre vers les hauteurs du ciel. C'est le ciel que représente la voûte, constellée en Égypte, qui couvre les hypogées rappelant les grottes où étaient enterrés les patriarches et les rois. C'est le ciel que symbolise, lors de la diffusion des doctrines de Pythagore et de Platon, la coupole substituée à la voûte. Quand ce symbolisme fut accueilli par les cultes solaires, puis par un christianisme unissant le monothéisme juif et néo-pythagoricien, la vénération de la Vierge Mère, l'adoration du Média-

teur, du νοῦς, du λόγος, la coupole se chargea de significations apparemment nouvelles, mais fondamentalement dérivées. Dans la période qui enferme la suite des rois de Perse, des souverains hellénistiques et des empereurs romains, le Soleil, refoulant les dieux de la Terre, d'autant plus aisément que, ressuscitant de ses rayons la végétation, il était lui-même un dieu de la fécondité, et absorbant en lui les dieux du ciel, réussit à établir sa primauté : *Sol inuictus*. Du sanctuaire mithriaque au palais impérial, la coupole céleste devient la coupole solaire. La forme, le mouvement, la couleur du soleil imposent leurs représentations : le disque, la roue et le char, l'aigle et le phénix, l'or. Et, quand le prince sera décidément une hypostase de l'astre, les rotondes de sa maison ne laisseront pas douter de leur sens, ni, secondairement, les *uela*, les dais ou les baldaquins. La coupole est tout à la fois le symbole du dieu et celui de la sagesse et du pouvoir de l'Empereur.

L'Église triomphante, s'emparant des formes, en christianise les symboles. La coupole est le signe du Christ-Soleil — « Je suis la Lumière » — et du Christ Roi et Juge. La liturgie et l'iconographie en portent l'empreinte. Tandis que la coupole devient la sphère céleste, l'abside, qui est une demi-coupole, apparaît comme la partie du ciel où se lève le *Sol Salutis*, où le Christ est monté au ciel et d'où, *Sol Iustitiae*, il viendra pour juger les vivants et les morts ; elle apparaît comme la moitié orientale du ciel. Par ce biais s'introduit le problème de l'orientation de l'église. Louis Hautecœur observe, d'ailleurs, l'extension symbolique à d'autres formes, la voûte en plein cintre, la voûte d'arête, la niche à coquille, l'arc, le fronton. Et, enfin, au sanctuaire lui-même, qui devient la maison de Dieu, le palais du Roi des Rois, la Jérusalem céleste. Retournement du symbole : la Jérusalem céleste avait été décrite par saint Jean comme une ville terrestre merveilleuse ; l'église est l'image de cette image. Et la représentation se combine avec celle du cosmos divin. La coupole vient se dresser sur l'église, devant l'abside, et, s'il y a un transept, sur la croisée. Ce type architectural, parti de l'Orient, gagne progressivement du terrain dans l'Occident, longtemps fidèle à la basilique, surtout en Gaule. L'architecte plie son métier à l'expression de l'idée, qu'il s'agisse du choix du matériau de la coupole, ou du procédé d'insertion de celle-ci sur plan rectangulaire : encorbellement, trompe, pendentif.

Les deux formes du cercle et de la coupole devaient survivre en Islam et dans l'Extrême-Orient, dans l'Occident médiéval et moderne. Elles se vident progressivement des idées qu'elles avaient, en principe, exprimées. L'architecture se sépare d'avec la mystique. Mais de nos jours encore, en Auvergne, on voit des tombes disposées en rond, non pas, comme on le pense, pour regarder la croix centrale, mais selon le cercle funéraire dont le milieu fut, en un temps, marqué par le trou à libations ; en Lorraine, dans la cérémonie catholique du mariage, on étend sur le couple nuptial un voile qui n'est pas autre chose que la coupole céleste. Il arrive ainsi que, dans des usages locaux, les symbolismes primitifs aient laissé des traces claires.

L'ouvrage de Louis Hautecœur exploite avec maîtrise une masse imposante de faits et de notions ; l'ampleur de l'information soutient l'effort de la dialectique. Il nous est donc offert, avec une « thèse » considérable, un précieux « instrument ».

Henri Frère.

GROSSER HISTORISCHER WELTATLAS. I T. *Vorgeschichte u. Altertum*, zw., verb. Auflage ; II. *Erläuterungen* von H. Bengtson u. Vlad Milojčič. Munich,

Bayerischer Schulbuchverlag, 1954. *Atlas* : 44 cartes + Geographischer Suchregister ; *Erläuterungen*, II-124 col. in-folio. Prix : DM. 6.50 et 4.80.

Cet Atlas forme la première partie d'un ensemble qui doit en comporter dans la suite deux autres, la seconde consacrée au Moyen Age et à l'histoire non européenne, la troisième aux temps modernes. Le volume actuel fait bien augurer du reste et permet de ne pas trop regretter la disparition de l'*Atlas antiquus* de Justus Perthes, avec lequel nous avons travaillé dans notre jeunesse. Les cartes sont plus nombreuses (quarante-quatre au lieu de vingt-quatre) et plus grandes : toutefois, je n'y ai pas trouvé l'équivalent des cartes *Hispania*, *Gallia*, *Britannia*, et j'aurais aimé voir reproduite en entier la Table de Peutinger, dont nous n'avons ici (pl. 8) qu'un fragment. En revanche, que de nouveautés nous apporte cet Atlas : d'abord des tableaux retraçant l'histoire de la terre et de l'humanité, avec un essai de chronologie simplifiée ; puis des cartes de la préhistoire (différents âges de la pierre, du bronze, du fer) ; période des grandes invasions (1250-750) ; emplacement des fouilles et des ruines de l'Eurasie ; la terre suivant Hécatée et Ératosthène, etc. Viennent ensuite des cartes destinées à illustrer l'histoire de la Grèce et de Rome, les voyages d'Hérodote, l'Anabase de Cyrus, le monde hellénistique, etc. Cet Atlas n'est pas statique, mais les cartes suivent le développement de l'humanité depuis les origines jusqu'aux invasions barbares et à la mort de Justinien. C'est là une innovation où l'on reconnaît l'influence heureuse du professeur Bengtson. Il comprend, en outre, des plans de villes ou de lieux importants (Acropole d'Athènes, Troie, Tirynthe, Knossos, etc.). Un plan de la Rome impériale (c. 25), imprimé sur papier transparent, se superpose à un plan de la Rome moderne ; de même, une carte économique de l'Empire romain (produits d'importation) se superpose à la même carte (produits d'exportation). Les *Erläuterungen* facilitent la lecture et l'intelligence des tableaux et des cartes : j'avoue que les tableaux B et C du début, *Vereinfachte Zeitdarstellung der Urgeschichte* et *Vereinfachte Zeitdarstellung der vor- u. frühgeschichtlichen Kulturen*, m'ont paru terriblement compliqués et auront besoin des explications orales d'un maître compétent, et clair, pour être comprises des élèves — la librairie éditrice est *Schulbuchverlag* « librairie de livres de classe » ; de même, le plan de Rome (c. 25) est peu lisible à force de densité. Les *Erläuterungen* comprennent des bibliographies abondantes et bien au courant. Le tirage des cartes fait honneur à l'imprimerie allemande. L'Atlas est relativement bon marché. Toutes ces raisons doivent concourir à son succès : il le mérite bien.

A. Ernout.

Gerard J. Murphy, *The reign of the Emperor L. Septimius Severus from the evidence of the inscriptions* (University of Pensylvania). Philadelphie, 1945 ; in-8°, IV-113 p.

N'embouchons pas la trompette pour sonner le los de ce petit livre par trop timide, fait par (ou comme par) un débutant, et à certains égards pour des débutants ; d'où une liste d'abréviations où l'on nous avertit, par exemple, que AVG doit s'entendre *Aug(ustus)* ou *Aug(usta)*, etc... jusqu'à TR. P. = *tribunicia potestate*. Tous les spécialistes des études sévériennes savent pourtant quelle serait l'utilité d'un bon recueil des inscriptions relatives à Septime-Sévère, et aussi que ce travail, *opus multi sudoris et periculi*, eût exigé toute l'expérience d'un épigraphiste chevronné. On avait depuis 1921 les cent sept textes judicieusement choisis par J. Hasebroek (appendice à ses *Untersuchungen*). Désormais, on consulte, on consultera, je le souhaite, « le Murphy », également, qui rassemble un

matériel épigraphique considérable et contient notamment une très utile étude des milliaires septimiens (chap. VI, p. 80-100), qu'on chercherait vainement ailleurs.

Il est fâcheux seulement que l'auteur ne nous donne pas toujours la bibliographie détaillée de telle ou telle inscription intéressante, et, ce qui est plus grave, qu'il cite parfois des éditions périmées. Pour l'édit de Pizos, par exemple, il se réfère aux *I. G. R. R.*, I, 766 (a. 1912), qui reprennent la lecture de Seure, révisée par Homolle (a. 1898), alors que ce texte célèbre avait été, dès 1906, considérablement amélioré par E. Kalinka, dont la lecture a passé, à peu de choses près, dans Dittenberger, *Sylloge*, 3e éd., 1880 (a. 1917). On sait que, depuis, D. van Berchem, H. G. Pflaum, L. Robert, notamment, ont bien mérité de cette inscription.

Le *cursus* de M. Rossius Vitulus (le procurateur nº 224 de H. G. Pflaum) est cité, d'après l'*Année épigraphique* de 1911 et 1914 [écrire *Pupin(i)a*], l. 3 : *praepos(ito) genti Sonsorum* ; mais Ritterling a proposé, en 1917, de lire *gentis Onsorum*, en rapprochant ces *Onsi* des *Osi* de Tacite, *Germanie*, 28, 3 ; M. A. Merlin, en 1943, nous dit que Rossius fut *praefectus gentis Onsorum* (*Inscr. lat. Tun.*, 1248). Si G. J. Murphy avait connu l'étude de D. Van Berchem, *Mémoires des Antiquaires de France*, LXXX, 1937, p. 145-146, il n'eût certes pas écrit (p. 17) que le titre de *praep(ositus) ann(onae) exp(editionis) felicis(simae) Urbicae* désignait « hors de sa place » un officier civil. Pendant la « Marche sur Rome » de Septime-Sévère, notre Rossius était, au contraire, un pur militaire, chargé du ravitaillement de l'armée en opération.

Il y aurait, toutefois, quelque ingratitude, et même quelque injustice, à s'appesantir sur des vétilles. Le gros défaut du petit livre de G. J. Murphy, c'est bien, sans doute, que l'auteur, péchant par excès de modestie, a renoncé à faire œuvre d'historien. C'était assurément son droit. Mais le titre, dans ces conditions, ne répond guère au contenu du mémoire : en fait, on ne nous offre pas une histoire du règne de Septime-Sévère d'après les inscriptions, mais un recueil, selon un plan historique, d'inscriptions relatives au règne. Or, la tâche, ainsi limitée (en apparence !), était-elle réellement plus facile? Aucun ouvrage peut-être, plus qu'un *corpus* épigraphique, ou numismatique, ou archéologique bien digéré, n'exige d'aptitude à la véritable synthèse, qui ne saurait être un artifice plus ou moins heureux de rhétorique scolaire.

Tel qu'il se présente à nous, imparfait, dangereux, mais utile, ce petit livre de G. J. Murphy devra être déconseillé aux débutants auxquels il paraît s'adresser. Des lecteurs plus « avancés » trouveront sans doute avantage à l'avoir sur leur table de travail (l'absence de tout index, véritablement inexplicable dans un ouvrage de ce genre, en rendra, toutefois, la consultation assez difficile pour tous).

Bien entendu, personne n'oubliera que, depuis la rédaction de ce travail, l'épigraphie septimienne s'est beaucoup enrichie. Pour ne prendre que quelques exemples, le *Feriale Duranum* nous apprend à présent la date à laquelle Caracalla a été élevé au rang d'Auguste (28 janvier 198) ; la réalité du voyage de Septime-Sévère en Afrique en 203 (?) est prouvée maintenant par une inscription de Lepcis Magna (*An. épigr.*, 1951, p. 228) ; l'inscription du Djebel Zireg, publiée par L. Leschi, nous renseigne à présent sur l'avance de la romanisation agricole en Afrique (*An. épigr.*, 1946, p. 38) ; tout un lot de textes importants relatifs à la famille de l'Empereur a été publié, qui avaient été découverts par les archéologues italiens à Lepcis ; tous ces textes ont été repris dans les *Inscriptions of Roman Tripolitania*, 1952, auxquelles il est désormais indispensable de recourir pour étudier « le règne de Septime-Sévère d'après les inscriptions ».

J. Guey.

G. de Sanctis, *Storia dei Romani*. Vol. IV : *La fondazione dell' Impero*. Partie II : *Vita e pensiero nell' eta delle grandi conquiste*. t. I. Florence, La nuova Italia, 1953 ; in-8°, XII-376 p.

La publication de l'œuvre monumentale de M. G. de Sanctis reprend après des années d'interruption et tous ceux qui s'intéressent à l'antiquité romaine se réjouiront de voir progresser un ouvrage qui fera date parmi les études consacrées à Rome. Les trois premiers tomes traitaient du destin de Rome depuis les origines jusqu'à la fin de la deuxième guerre punique. Le tome IV concerne la conquête de l'Empire. La première partie, déjà publiée, conduisait le lecteur jusqu'à la bataille de Pydna. La troisième partie reprendra, à cet endroit, le fil de l'exposé et ira jusqu'à la prise de Numance. L'auteur a jugé nécessaire, à juste titre, de placer entre elles l'étude des transformations que la conquête fit subir aux modes de pensée, et de vie des Romains. Le présent volume a trait à la littérature, l'art et la religion, le prochain sera consacré au droit, à l'économie et aux finances.

On sait combien il est difficile de faire des synthèses valables sur de très vastes sujets. Aussi faut-il particulièrement apprécier les rares qualités de l'œuvre de M. de Sanctis. La pensée comme le style sont d'une clarté parfaite et le lecteur n'a aucune peine pour aborder avec lui les aspects les plus divers de questions complexes. Ainsi peut-il suivre pas à pas l'évolution profonde, sous l'influence de l'Hellade, de la littérature, de la création artistique et des croyances romaines. L'exposé se fonde sans cesse sur les sources littéraires, épigraphiques et archéologiques dont l'historien dispose. A chaque page, des références précises à ces sources et aux études modernes qui les concernent constituent des notes denses et précieuses qui forment une bibliographie raisonnée. Ainsi le lecteur a-t-il à sa disposition ce qui sert d'éléments de base à l'exposé. Un tel procédé est plus vivant que le système consistant à renvoyer en fin de volume la masse des sources et des données bibliographiques.

On attend avec impatience la suite de cette belle œuvre. Mais il serait, dès maintenant, souhaitable que les volumes précédents, presque tous épuisés, soient réédités à nouveau. La maison éditrice « La nuova Italia » envisage de le faire. Tous accueilleraient avec plaisir la réalisation de ce projet.

Raymond Bloch.

Opuscula Archaeologica, vol. VII (*Acta Instituti Romani Regni Sueciae*, ser. in-4°, XVI). Lund, 1952 ; 171 p., 65 planches, 30 illustrations dans le texte.

L'Institut suédois de Rome continue, avec régularité, de publier des volumes qui se signalent à la fois par la qualité de leurs études et l'élégance de leur présentation. L'ensemble des publications se groupe sous le titre général d'*Actes de l'Institut*. Elles forment, cependant, des séries distinctes. Il y a, d'une part, des études indépendantes, constituant des volumes autonomes, ainsi celles de G. Säflund sur les murs de la Rome républicaine, d'Akerstrom sur les tombes étrusques, d'Andren sur les terres cuites architectoniques des temples étrusco-italiques, pour ne citer que les livres publiés les premiers. Les *Opuscula archaeologica* groupent, de leur côté, des mémoires ou des articles de dimensions diverses. Le présent volume est le septième de cette série. L'Institut poursuit, enfin, la publication d'un troisième groupe de volumes, in-octavo, dans lequel prennent place les livres récents de Thylander sur l'épigraphie ostienne.

Le livre qui nous occupe comprend des études diverses, la plupart d'un vif intérêt. Nous ne pouvons en donner ici qu'une brève analyse. Un important mémoire de A. Andren est consacré à l'étude du Torse du Belvédère. L'auteur étudie l'histoire de cette sculpture fameuse du Vatican, et l'influence qu'elle exerça depuis son apparition au XV^e^ siècle. Après le rappel des identifications, fort diverses, qui en ont été proposées (Hercule, Polyphème, Prométhée, Marsyas, Amicos, et d'autres encore), l'auteur analyse avec soin les traits anatomiques du torse, restitue les gestes que ces traits supposent et conclut qu'il s'agit, en réalité, de Philoctète à Lemnos, se tournant ou se levant en direction d'un des membres de la délégation achéenne. L'œuvre, qui est signée par l'Athénien Apollonios, fils de Nestor, et date du I^er^ siècle avant notre ère, dériverait d'une sculpture du III^e^ siècle, qui aurait été inspirée, elle-même, par un modèle peint au V^e^ siècle, dans l'entourage de Parrhasios.

A. Andren étudie ensuite sept fragments de terres cuites architectoniques, d'art étrusco-italique, qui se trouvent au Musée national de Stockholm. Elles sont décorées de palmettes, de fleurs de lotus et de têtes de Silènes et de Ménades. L'excellent érudit les situe justement au III^e^-II^e^ siècle avant notre ère et pense qu'elles proviennent d'un atelier de l'*ager volsiniensis*, peut-être d'Orvieto.

M. J. Palm présente, dans une publication exemplaire, le matériel découvert dans trente-sept tombes étrusques de Véies, matériel qui se trouve aujourd'hui au Musée préhistorique de Rome. Les fouilles avaient eu lieu en 1889 et Lanciani avait donné des indications à leur sujet dans les *Notizie degli Scavi* de la même année. Huit des tombes faisant partie de l'inventaire de Lanciani n'ont pu, aujourd'hui, être retrouvées. Deux secteurs de Véies avaient permis ces découvertes, celui de Vacareccia et de Picazzano.

Les tombes avaient été visitées avant les fouilles de 1889 et dépouillées de leurs objets précieux de métal. Le matériel restant est fait presque exclusivement de céramique. L'auteur le décrit minutieusement, tompe par tombe, et trente et une planches reproduisent les objets analysés, dont le nombre s'élève à un millier. On sait combien la datation des différents types d'*impasto*, de *bucchero* ou des imitations italiques de la production corinthienne pose encore de difficultés. Des études comme celle de M. Palm permettent de s'acheminer peu à peu vers une chronologie plus précise. La présence, dans deux des tombes, de figurines égyptiennes, représentant Ptah et Sekhmet, figurines qui remontent aux environs de 600, servent de points fixes, particulièrement précieux.

Deux études de E. Roos sont consacrées à l'*eculeus* et à la roue, comme moyen de torture et d'exécution dans l'Antiquité. Elles apportent des précisions concrètes sur ces cruels supplices, et l'on y trouvera aussi la discussion du vocabulaire grec qui s'y réfère.

Un important article, abondamment illustré, de O. Vessberg, est consacré à la publication et l'étude d'un vaste ensemble de verres qui se trouvent dans le Musée chypriote de Nicosia. Dessins, profils, coupes et photographies donnent tous les renseignements souhaitables sur ce riche matériel qui date, dans son ensemble, de l'époque des Antonins et des Sévères.

Enfin, une note de P. Astrom donne connaissance de cinquante-sept marques d'amphores romaines qui proviennent du *Monte Testaccio* et se trouvent aujourd'hui à l'Institut suédois de Rome. Elles datent du II^e^ et du III^e^ siècle de notre ère.

Raymond Bloch.

Michael Grant, *The six main aes coinages of Augustus*. Edinburgh, 1953 ; in-8°, 178 p., 1 index, 20 planches.

Cette nouvelle étude de numismatique romaine de M. Michael Grant concerne les principales émissions de monnaies de bronze datant du règne d'Auguste. Les espèces d'or et d'argent avaient cours dans tout le monde romain ; il n'en allait pas de même pour les monnaies de bronze. Certaines, par droit ou par usage, ne circulaient que dans des secteurs limités. De plus, de nombreuses émissions, destinées seulement à une commémoration ou à une distribution déterminée, furent peu abondantes et remplirent le rôle que jouèrent plus tard les médaillons impériaux.

L'auteur limite volontairement son étude aux émissions à caractère universel : il les détermine par l'abondance des pièces de même type retrouvées et par l'extension géographique de leurs lieux de découverte. A l'origine, certaines frappes ont dû émettre des monnaies identiques par centaines de milliers, sinon par millions et celles-ci se retrouvent aux lieux les plus éloignés de leur région d'origine. Par une étude extrêmement solide, l'auteur détermine six grandes séries de bronze d'époque augustéenne ; par leur comparaison stylistique avec des émissions déjà connues de nous, il s'efforce de localiser les ateliers d'origine. Leur datation est chose délicate ; l'auteur tente de l'établir en confrontant les portraits d'Auguste figurant sur ces pièces, et ceux qui ornent les *aurei* et les deniers, eux-mêmes, le plus souvent convenablement datés.

Ainsi se trouvent étudiées six grandes séries, une série romaine, trois orientales, et deux gauloises. Chacune d'entre elles est analysée avec le plus grand soin, qu'il s'agisse des diverses valeurs des pièces les constituant, des inscriptions et des effigies qu'on y relève, des dates et des origines considérées comme probables. Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail de ces examens minutieux dont l'historien comme le numismate tireront le plus grand profit.

Certes, les conclusions proposées demanderont des confirmations, la chronologie suggérée éveillera, sur tel ou tel point, la critique. Mais l'auteur, loin de considérer son œuvre comme définitive, sollicite lui-même la discussion et il ne saurait trop être loué pour son attitude vraiment scientifique. A mon sens, ce qui permettra de compléter ou de rectifier éventuellement le travail accompli sera l'établissement de statistiques, les plus complètes possible, concernant les pièces de même type existant dans les divers musées ou collections, ou bien mises au jour dans des fouilles récentes. Cela permettra de dresser des cartes de répartition géographique pour les diverses émissions et ces cartes fourniront des renseignements indispensables.

D'ores et déjà, l'auteur a accompli une œuvre fort importante et qui intéresse à la fois l'activité économique du monde romain à l'époque de la naissance du principat, et l'effort de propagande du *princeps* qui utilise effigies et légendes des monnaies pour l'édification de l'immense population de l'Empire.

Raymond Bloch.

Franco Sartori, *Problemi di storia costituzionale italiota*, Universita degli studi di Padova, Pubblicazioni dell'Istituto di storia antica, vol. I. Rome, 1953 ; 201 p., 1 bibliogr., 1 index.

Rome, trop souvent, offusque de son ombre, aux yeux de l'historien, des villes

dont le destin présente cependant, pour une vue d'ensemble du développement de l'Italie antique, le plus vif intérêt. On est donc heureux de voir des savants comme M. Sartori s'intéresser à l'histoire des cités italiotes.

Il cherche, dans le présent livre, à résoudre la question suivante : les formes constitutionnelles grecques des villes helléniques du sud de la péninsule ont-elles pu se maintenir à l'époque romaine? Quelle fut la politique de Rome à cet égard? Bien des municipes du centre ou du sud de l'Italie, constitués après la guerre sociale, présentent à leur tête des *duoviri* au lieu des *quatuorviri* que l'on attendrait. Quelle en est l'origine?

La conquête de nombreuses cités italiques par les Osques ayant entraîné l'apparition de magistratures nouvelles, propres aux Osco-Samnites, l'auteur est obligé, pour juger sainement de l'évolution constitutionnelle, d'étudier tout d'abord les traits essentiels de ces magistratures. La conquête de la Campanie par les Étrusques à la fin du VI^e^ siècle ne semble pas, en effet, avoir eu de conséquences sur le plan des institutions. Qu'étaient les *meddiss*, ces magistrats osco-samnites que nous rencontrons en nombre dans les cités campaniennes du IV^e^ siècle? C'étaient des magistrats communaux qui exerçaient leur fonction suivant un principe de collégialité inégale. Quelquefois, la collégialité était égale, très rarement il n'y avait qu'un *meddix* éponyme. Les *duoviri* des municipes romains représentent-ils les *meddiss* des cités osques? L'auteur croit que cette filiation existe, mais dans les cas seulement où les villes osques étaient administrées par deux magistrats à pouvoirs égaux (ainsi à Messine, Velletri, Nola). Mais des études précises concernant chaque cité sont nécessaires et ce sont elles qui occupent la deuxième et troisième partie du livre.

L'auteur étudie tout d'abord toutes les cités grecques ou hellénisées pour lesquelles nous disposons d'une documentation convenable, Cumes, Naples, Pouzzoles, Pompéi, Herculanum, Sorrente, Tarente, Paestum, etc.

Puis l'analyse s'applique aux cités osques qui, d'après la tradition, ont une origine grecque, ainsi Nola, Abella, Nocera, etc. Dans tous les cas, l'analyse et la critique des sources sont extrêmement précises et solides. Les conclusions générales sont présentées avec la prudence indispensable. Les *duoviri* romains semblent souvent, nous l'avons dit, représenter, après changement de noms, les *meddiss* osques.

Quant aux institutions politiques grecques, elles ne survivent que dans le cas des villes qui, comme Naples et Rhegium, ont conservé leur autonomie politique, en raison de leur fidélité à Rome. Partout ailleurs, les formes municipales grecques ont disparu et les municipes romains n'ont recueilli l'héritage des cités grecques, qui les avaient précédés, que sur le plan culturel.

La première publication de l'Institut d'histoire antique de l'Université de Padoue constitue ainsi une très intéressante contribution à l'histoire municipale des cités italiotes. Elle mérite entièrement les éloges que lui décerne, dans la préface, M. Degrassi, directeur de l'Institut et conseiller éclairé de M. Sartori.

Raymond Bloch.

TRANSACTIONS AND PROCEEDINGS OF THE AMERICAN PHILOLOGICAL ASSOCIATION, ed. by Francis R. Walton, vol. LXXXIV, 1953. Lancaster Press, Inc., Pa. U. S. A., et Oxford, B. Blackwell ; in-8°, 320 et LXXV p.

Ce nouveau volume contient dix-neuf articles, dont voici la liste.

I. Harold W. Miller : The concept of the Divine in *De morbo sacro* (p. 1).

II. Louise Adams Holland : Septimontium or Saeptimontium? (p. 16).
III. Agnes Kirsopp Michels : The Topography a. Interpretation of the Lupercalia (p. 35).
IV. Campbell Bonner a. H. C. Youtie : A Magical Inscription on a Chalcedony (p. 60).
V. Harry J. Leon : The Daughters of Gadias (p. 67).
VI. Louis H. Feldman : Asinius Pollio a. His Jewish Interests (p. 73).
VII. Elinor M. Husselman : The Dovecotes of Karanis (p. 81).
VIII. E. Adelaide Hahn : Vestiges of Partitive Apposition in Latin Syntax (p. 92).
IX. Albert Bates Lord : Homer's Originality : Oral Dictated Texts (p. 124).
X. Leonard Woodbury : Simonides in Ἀρετή (p. 135).
XI. Alfred C. Schlesinger : Tragedy a. the Moral Frontier (p. 164).
XII. Ernestine F. Leon : *Molochina* a. a Fragment of Caecilius (p. 176).
XIII. Roger Pack : The Roman Digressions of Ammianus Marcellinus (p. 181).
XIV. Eva Matthews Sanford : Gaspare Veronese, Humanist a. Teacher (p. 190).
XV. Robert O. Fink : *Centuria Rufi*, *Centuria Rufiana* a. the Ranking of Centuries (p. 210).
XVI. S. E. Smethurst : Cicero a. Roman Imperial Policy (p. 216).
XVII. Walter Allen, Jr. : Caesar's Regnum (Suet., *Iul.* 9, 2) (p. 227).
XVIII. Robert Samuel Rogers : The Neronian Comets (p. 237).
XIX. Henry W. Traub : Tacitus' Use of *Ferocia* (p. 250).
Supplementary Paper : S. E. Smethurst : Cicero a. Isocrates (p. 262).

La variété des sujets prouve suffisamment que l'activité de l'American Philological Association ne se ralentit pas. La présentation matérielle est, comme toujours, excellente, et l'impression fait honneur à la Lancaster Press.

A. Ernout.

INTERNATIONAL ANTHROPOLOGICAL AND LINGUISTIC REVIEW; vol. 1, 4. Miami, Florida, 1953.

Cette revue, « for scientists a. for the cultured public in général », est surtout consacrée à l'anthropologie et à la préhistoire ; mais le présent numéro intéressera les philologues classiques, parce qu'il contient un article de M. Massimo Pallottino, intitulé : *What do we know about the Etruscan language*? (p. 243-253). Dans ces dix pages, le philologue italien esquisse une grammaire de l'étrusque et donne la liste des mots étrusques, « dont le sens est plus ou moins intelligible », environ une centaine. C'est un répertoire commode, encore qu'il faille l'utiliser avec prudence.

A. Ernout.

Via Domitia. I : *Études de linguistique consacrées au sud de la France et au nord de l'Espagne.* Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse, 1954 ; in-8°, 167 p.

Ce nouveau fascicule des Annales de la Faculté des lettres de Toulouse n'intéresse la *Revue de Philologie* que dans la mesure où ces études dialectales touchent à l'antiquité classique. Dans ce domaine, je signale les articles : 1° de Mgr A. Griera, intitulé : « Algunas designaciones del concepto « via » en catalán », qui traite des mots *cami*, *carrer*, *calciata*, *estrada*, *sender*, *via* et de leur origine latine ;

2° de G. Rohlfs : « Petit vocabulaire oronymique des Pyrénées centrales », vocabulaire très mélangé, que M. Rohlfs examine avec une grande prudence et en se méfiant des reconstructions « préindo-européennes », plus téméraires que solides : on sait que M. Rohlfs, auteur du livre sur *Le gascon, études de philologie pyrénéenne* (Halle, 1935), a sur le sujet une compétence particulière ; 3° de A. M. Badía Margarit : « Sobra algunos nombres de plantas en aragonés », article qui complète le livre de Jean Séguy sur *Les noms populaires des plantes dans les Pyrénées centrales* (Barcelone, 1953). C'est un bon exemple d'activité régionale que donne ici la Faculté des lettres de Toulouse.

A. Ernout.

REVUE D'HISTOIRE DU THÉÂTRE, I-II. Paris, Les Presses littéraires de France, 1954.

Cette excellente revue, organe de la Société d'histoire du Théâtre que préside, avec autant d'autorité que de dévouement, M. Léon Chancerel, renferme dans ce numéro un important article de Mgr Étienne Drioton sur « Le théâtre dans l'ancienne Égypte » (p. 7-45). L'existence du théâtre dans l'ancienne Égypte a été longtemps ignorée ou méconnue, et l'étude du savant égyptologue sera pour beaucoup une révélation : elle intéresse à plus d'un titre les philologues classiques, auxquels elle inspirera des comparaisons instructives avec le théâtre grec.

A. Ernout.

DERNIERS OUVRAGES REÇUS

Abel (A.). *Le roman d'Alexandre, légendaire médiéval.* Bruxelles, Office de Publicité, 1955, 132 p., 5 pl. Frs. B. : 65.

Abel (K.). *Die Plautusprologe.* Mülheim-Ruhr, 1955, 160 p.

Achilles Tatius. *Leucippe et Clitophon*, ed. by E. Vilborg. Stockholm, Almqvist och Wiksell, 1955, xci-191 p. Kr. S. : 25.

Amatucci (A. G.). *Storia della letteratura latina cristiana*, seconda ed. interamente riveduta. Torino, Sta ed. internazionale, 1955, viii-366 p. L. : 1. 200.

Ammann-*Festgabe* (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwiss.). Bd. I, Hft. 1, 2 et 5 ; Bd. 2, Hft. 1, 2 et 4. Innsbruck, 1953-1954, Selbstverlag des Sprachwiss. Seminar d. Univ., 6 brochures, 279 p., 8 pl.

Aristoxeni, *Elementa harmonica*, Rosetta Da Rios rec. (Script. Gr. et Lat. consilio Ac. Lync. ed.). Romae, Typis Publ. Officinae polygr., 1954, cxvii-189 p. ; et :

Aristosseno. *L'harmonica*, a cura di R. Da Rios. Ibid., 129 p., 2 tabl. Les 2 vol. : L. 4.000.

Barends (D.). *Lexicon Aeneium, a lexicon and index to Aeneas Tacticus' military manual « on the defence of fortified positions »* (Bibl. Class. Vangoreumiana, 6). Assen (P. B.), Van Goreum & Cº, 1955, 174 p. Fl. : 14.50.

Bauer (W.). *Zur Einführung in das Wörterbuch zum neuen Testament.* Lund, Gleerup et Copenhague, Munksgaard, 1955, 31 p. Kr. S. : 4.50.

Bech (G.). *Studien über das deutsche Verbum Infinitum* (Dan. Hist. Filol. Medd. 35, nº 2). Copenhague, Munksgaard, 1955, 222 p. Kr. D. : 20.

Below (K. H.). *Der Arzt im römischen Recht* (Münchener Beiträge... Hft. 37). München, C. H. Beck, 1953, xii-136 p. DM. : 13.

Bloch (R.). *L'art et la civilisation étrusques.* Paris, Plon, 1955, x-231 p., 32 pl. h. t., 50 fig., 1 carte. Frs. : 900.

Bögel (Th.). *Lehrbuch des klassischen Lateins.* I : *Grammatik.* Halle/Saale, M. Niemeyer, 1955, vi-192 p. DM. : 7.15.

Bottiglioni (G.). *Manuale dei dialetti italici (Osco, Umbro e dialetti minori), Grammatica, Testi, Glossario con note etimologiche.* Bologna, 1954, xxii-455 p., 15 pl. L. : 5.000.

Browning (R.). *The linear « B » texts from Knossos transliterated and edited by...* (Bull. of the Institute of Classical Studies of the Univ. of London, Supplement. Papers, nº 1). London, 1955, in-4º, 107 p. Sh. : 20.

Brunius-Nilsson (Elisabeth). *Daimonie, an inquiry into a mode of apostrophe in old Greek literature.* Uppsala, Almqvist och Wiksell, 1955, 155 p. Kr. S. : 20.

Buchner (G.) e Russo (C. F.). *La coppa di Nestore e un'iscrizione metrica da Pitecusa dell' VIII sec. a. C.* (Estr. d. rendiconti d. Ac. dei Lincei, s. VIII, vol. X, f. 3-4). Roma, 1955, p. 215-234, 4 pl.

Buck (C. D.). *The Greek Dialects, grammar, selected inscriptions, glossary.* Chicago, The Univ. of Chicago Press, 1955, XIII-374 p., 2 tabl., rel. $: 12.50.

Catulli *Codex Brixianus* A VII 7, *prolegomenis instruxit typis edendum curavit* V. Gremona ; *praefatus est* I. B. Pighi. Bononiae, Zanichelli, 1954, CX-85 p.

Cicero. *Ad C. Herennium de ratione dicendi (Rhetorica ad Herennium), with an English translation by* H. Caplan. London, Heinemann et Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, 1954, LVIII-433 p., petit in-8°, rel. Sh. : 15/.

Ciceronis, *scripta quae manserunt omnia.* Fasc. 39 : *De re publica, librorum sex quae manserunt, tertium recognovit* K. Ziegler, *accedit tabula.* Leipzig, B. G. Teubner, 1955, XLIV-147 p., 1 pl., rel. DM. : 5.60.

Claghorn (G. S.). *Aristotle's criticism of Plato's* « Timaeus ». La Haye, Nijhoff, 1954, XI-149 p. Fl : 9.50.

Clerici (A.) et Olivesi (A.). *La République romaine* (Que sais-je? 686). Paris, P. U. F., 1955, 127 p. Frs. : 153.

Colonna (A.). *L'Antica lirica greca.* Torino, Lattes, 1955, VIII-251 p., 8 pl.

Columella (L. J. M.). *On agriculture, with a recension of the text and an English translation by* † E. S. Forster and E. W. Heffner in 3 vol., II : *Res rustica* V-IX, XI-503 p. ; III : *Res rustica* X-XII, *De arboribus,* VII-435 p. London, Heinemann, et Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, 1954-55, petit in-8°, rel. Chaque vol. Sh. : 15/.

Corolla linguistica, Festschrift F. Sommer *zum 80. Geburtstag, dargebracht von Freunden, Schülern und Kollegen.* Wiesbaden, Harrassowitz, 1955, VIII-254 p., pl., rel.

Corsaro (Fr.). *Elpidio rustico* (Racc. di studi di lett. crist. antica). Catania, Universita, 1955, 189 p. L. : 1.500.

Dain (A.). *Le* « Philetaeros », *attribué à Hérodien.* Paris, Les Belles-Lettres, 1954, 101 p. Frs. 900.

Delamarche (L.). *Alise Sainte-Reine ne peut pas avoir été l'Alésia de César* (Extr. du Jura français). Paris, avril-juin 1955, p. 245-254, in-4°.

Den Boer (W.). *Laconian studies.* Amsterdam, North-Holland Publishing C°, 1954, XII-313 p., rel. Fl. : 17.50.

Ehrenberg (V.) and Jones (A. H. M.). *Documents illustrating the reigns of Augustus and Tiberius,* 2nd. ed. Oxford, Clarendon Press, 1955, XII-171 p., rel. Sh. 21/.

(Eitrem and o.) : *Fragments of unknown Greek tragic texts, with musical notation* (P. Osl. inv. N° 1413) ; *the text by* S. Eitrem and L. Amundsen, *the music by* R. P. Winnington-Ingram (Extr. de Symb. Oslo., 31). Oslo, 1955, 87 p., 2 pl.

Επιστημονικη επετηρις της φιλοσοφικης σχολης του πανεπιστημιου Αθηνων. Αφιερωμα εις Νικ. Εξαρχοπουλον-Διευθυντης Γ. Θ. Ζωρας. Athènes, 1954-1955, 2e série, t. V, 502 p.

Evenhuis (J. B.). *De Vergilii Ecloga sexta commentatio* (Thèse Groningue). Groningue, 1955, v-66 p.

Fränkel (H.). *Wege und Formen Frühgriechischen Denkens, literarische und philosophiegeschichtliche Studien ;* herausgegeben von Fr. Tietze. München, C. H. Beck, XX-316 p. DM. : 24.

Frontonis (M. C.), *Epistulae, quas edidit* M. P. J. van den Hout. Vol. I : *Prolegomena, textum, indicem nominum propriorum continens.* Leyde, Brill, 1954, XCIV-262 p., 4 pl., rel. Fl. 28.

Galiano (M. F.), Adrados (F. R.), Lasso de la Vega (J. S. T.). *El concepto del hombre en la antigua grecia* (3 conférences). Madrid, 1955, 127 p.

Gallo (Corrado). *Reminiscenze e riecheggiamenti della Sesta Satira di Giovenale.* Palermo, Arti Grafiche Puglisi, 1955, 33 p. L. : 500.

Garuti (G.). *Il tipo -turus + sum nel latino arcaico.* Bologna, Casa ed. N. U. Gallo, 1954, 97 p.

Gould (J.). *The development of Plato's Ethics.* Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1955, xiii-241 p., rel. Sh. : 25/.

Grimal (P.). *Le siècle d'Auguste* (Que sais-je? 676). Paris, P. U. F., 1955, 128 p., 1 carte. Frs : 153.

Harmand (J.). *Qui fut Vercingétorix?* (Extr. de Ogam, n° 37). Rennes, 1955, 26 p.

Haury (A.). *L'ironie et l'humour chez Cicéron.* Leiden, Brill, 1955, xii-328 p. En France : C. Klincksieck. Frs. : 1.400.

Histoire des religions. T. III : *La religion égyptienne*, par E. Drioton ; *Les religions préhelléniques*, par P. Demargne ; *Les religions de la Grèce antique*, par E. des Places ; *La religion romaine*, par P. Fabre. Paris, Bloud et Gay, s. d. (1955), gr. in-8°, 443 p. Frs. : 1.750.

Iannone (A.). *I logoi essoterici di Aristotele* (Estr. d. Atti dell' Istituto Veneto di scienze, lett. ed arti, t. CXIII). Venezia, C. Ferrari, 1955, 31 p.

International Anthropological and Linguistic Review, I, 4. Miami, 1954, p. 202-272.

Itala, das Neue Testament in altlateinischer Überlieferung nach den Handschriften, herausgegeben von A. Jülicher... III : *Lucas-Evangelium.* Berlin, W. de Gruyter, 1954, in-4°, viii-282 p. DM. : 120.

Italie (G.). *Index Aeschyleus*, fasc. 2, 3 et 4 : ἔ-ὠφέλημα. Leiden, E. J. Brill, 1954-1955, p. 81-336 + xi.

Iversen (E.). *Some ancient Egyptian prints and pigments, a lexicographical study* (Dan. Hist. Filol. Medd. 34, n° 4). Copenhague, Munksgaard, 1955, 42 p. Kr. D. : 7.

Saint Jean Chrysostome. *Les cohabitations suspectes. Comment observer la virginité ;* (texte ét. et trad.) par J. Dumortier (Nouv. Coll. de Textes et Documents). Paris, Les Belles-Lettres, 1955, p. 44 + p. 45-137 doubles. Frs. : 1.000.

Jens (W.). *Die Stichomythie in der frühen griechischen Tragödie* (Zetemata, 11). München, C. H. Beck, 1955, viii-104 p. DM. : 9.50.

Saint Jérôme. *Lettres*, t. V, t. ét. et trad. par J. Labourt. Paris, Les Belles-Lettres, 1955, 217 p. Frs. : 800.

Kahrstedt (U.). *Das wirtschaftliche Gesicht Griechenlands in der Kaiserzeit ; Kleinstadt, Villa und Domäne.* Berne, A. Francke, 1954, 280 p., 1 carte. Frs. S. 24.50.

ΚΑΝΑΤΣΟΥΛΗ (D. K.). Μακεδονικα Μελετηματα. Thessalonique, 1955, 21 p.

Katz (S.). *The decline of Rome and the rise of Mediaeval Europe.* Ithaca, N. Y., Cornell Univ. Press, 1955, xi-164 p., 1 carte. $: 1.25.

Krahe (H.). *Sprache und Vorzeit, Europäische Vorgeschichte nach dem Zeugnis der Sprache.* Heidelberg, Quelle und Meyer, 1954, 180 p., cart.

Laurand (L.) et Lauras (A.). *Manuel des études grecques et latines.* T. II : *Rome, géographie, histoire, institutions, littérature, grammaire ;* éd. entièrement refondue par A. Lauras. Paris, A. et J. Picard, 1955, viii-614 p., 29 cartes. Frs. : 1.900.

Lévêque (P.). *Agathon* (Ann. Univ. Lyon, f. 26). Paris, Les Belles-Lettres, 1955, 176 p. Frs. : 1.000.

Lobel (E.) et Page (D.). *Poetarum lesbiorum fragmenta, ediderunt.* Oxford, Clarendon Press, 1955, xxxviii-337 p., rel. Sh. : 50/.

Matton (R.). *La Crète antique* (Villes et paysages de Grèce). Athènes, Institut

français (n° 87), 1955, 120 p., 32 pl. h. t., 4 cartes h. t., 6 plans, 17 fig. En France : C. Klincksieck. Frs. : 1.300.

MERLINGEN (W.). *Das « Vorgriechische » und die sprachwissenschaftlichvorhistorischen Grundlagen.* Wien, Gerold, 1955, v-56 p., in-4°. DM. : 8.

MEYER (C.). *Die Urkunden im Geschichtswerk des Thukydides* (Zetemata, 10). München, C. H. Beck, 1955, 102 p. DM. : 9.50.

MOULINIER (L.). *Orphée et l'Orphisme à l'époque classique* (Coll. d'Ét. anciennes). Paris, Les Belles-Lettres, 1955, 128 p. Frs. : 900.

MÜLLER-TRATHNIGG. *Religionen der Griechen, Römer und Germanen.* Wunsiedel, Verlag Leitner, 1955, 328 p., cart. DM. : 6.80.

Nomenclature des écritures livresques du IX^e^ au XVI^e^ siècle, premier colloque international de paléographie latine (Coll. internat. du C. N. R. S., Sc. Hum., IV). Paris, C. N. R. S., 1954, 51 p., 44 fig., in-4°. Frs. : 660.

OVIDI (P. Nasonis), *Amores*, testo, intr., trad. e note di Fr. MUNARI, 2^e^ éd. (Bibl. di Studi super., XI). Firenze, La Nuova Italia, 1955, XXXVII-231 p.

PAGE (D.). *The Homeric Odyssey.* Oxford, Clarendon Press, 1955, VII-186 p. Sh. 21/.

PAGE (D.). *Sappho and Alcaeus, an introduction to the study of ancient Lesbian poetry.* Oxford, Clarendon Press, 1955, IX-340 p., rel. Sh. : 42/.

PALMER (L. R.). *The Latin language.* London, Faber and Faber, 1954, IX-372 p., 1 carte, rel. Sh. : 45/.

Panégyriques latins, t. III (XI-XII), t. ét. et trad. par E. GALLETIER. Paris, Les Belles-Lettres, 1955, 139 p., dont 74 p. doubles ; avec l'Index des 3 vol. Frs. : 600.

Papyrus Bodmer I : *Iliade, chants 5 et 6*, p. p. V. MARTIN (Bibl. Bodmeriana, III). Cologny-Genève, 1954, 90 p., 6 pl. h. t. Frs. S. : 10.

PETRONII, *Cena Trimalchionis*, herausgegeben von H. SCHMECK. Heidelberg, C. Winter, 1954, XII-68 p. DM. : 5.40.

PHELPS (J.). *The prehistoric solar calendar.* Baltimore, Furst C°, 1955, XV-92 p., 2 pl. $: 3.

PLUTARQUE. *De la musique*, texte, trad., comment. précédés d'une étude sur l'*Éducation musicale dans la Grèce antique*, par Fr. LASSERRE (Bibl. helvetica romana, I). Olten et Lausanne, Urs Graf Verlag, 1954, 185 p.

PRANDI (A.). *Il complesso monumentale della Basilica Celimontana dei SS. Giovanni e Paolo, nuovamente restaurato per la munificenza del Cardinale titolare Francesco Spellmano, arcivescovo di New York.* Roma, Bretschneider, 1953, XII-647 p., 29 plans h. t., 528 fig., gr. in-4°, rel. L. : 20.000.

PRATO (C.). *Euripide nella critica di Aristofane.* Galatina (Lecce), 1955, 127 p. L. : 900.

PROPERTII, *Elegiarum libri IV*, rec. M. SCHUSTER. Leipzig, Teubner, 1954, XXXVI-252 p., cart. DM. : 9.

QUACQUARELLI (A.). *La concezione della storia nei Padri prima di S. Agostino*, parte prima. Roma, E. S. R., 1955, 199 p. L. : 1.900.

Reallexikon für Antike und Christentum... Lief. 17 : *Christusbild-Claudianus I.* Stuttgart, Hiersemann, 1955, col. 1-160. DM. : 12.50.

Recueil Max NIEDERMANN. Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 313 p., pl. Frs. S. : 25.

RICHTER (G. M. A.). *Greek portraits, a study of their development* (Latomus, 20). Berchem-Bruxelles, Latomus, 1955, 50 p., 10 pl. Frs. B. : 8.

Robert (L.). *Hellenica, recueil d'épigraphie, de numismatique et d'antiquités grecques*, vol. X. Paris, A. Maisonneuve, 1955, 313 p., 47 pl.

Roussel (L.). *Le livre de Josué.* 1re partie : *L'invasion : ch. 1-12, texte, traduction, commentaire* (Publ. Fac. Lettres Montpellier, VIII). Paris, P. U. F., et Nîmes, Barnier, s. d. (1955), 143 p. Frs. : 700.

Rubow (P. V.). *Shakespeares ungdomsstykker* (Dan. Hist. Filol. Medd. 34, nº 5). Copenhague, Munksgaard, 1955, 35 p. Kr. D. : 3.

Säflund (G.). *De Pallio und die stilistische Entwicklung Tertullians* (Acta Inst. Romani R. Sueciae, VIII). Lund, Gleerup, 1955, xi-233 p., 2 pl. Kr. S. : 25.

Sallusti (C.), *Catilina ; Iugurtha ; fragmenta ampliora*, post A. W. Ahlberg, ed. A. Kurfess, ed. altera aucta et emendata. Leipzig, B. G. Teubner, 1954, xxxii-200 p., rel. DM. : 6.60.

Sangiacomo (L. O.). *Sallustio* (Bibl. di cultura, 53). Firenze, La Nuova Italia, 1954, 310 p. L. : 1.200.

Schmeck (H.). *Aufgaben und Methoden der modernen vulgärlateinischen Forschung.* Heidelberg, C. Winter, 1955, 35 p. DM. : 3.

Sexti Empirici, *Opera*, rec. H. Mutschmann. Vol. III : *Adversus mathematicos*, lib. I-VI continens ed. J. Mau ; indices ad vol. I-III adjecit K. Janaček. Leipzig, B. G. Teubner, 1954, ix-404 p., cart. DM. : 16.80.

Smutny (R. J.). *The text history of the epigrams of Theocritus* (Univ. of Calif. Publ. in cl. Philol., XV, 2). Berkeley, Univ. of California Press, 1955, p.23-94.

Snell (Br.). *Lexikon des frühgriechischen Epos*, vorbereitet und herausgegeben von B. Snell ; verantwortlicher Redaktor : J. Mette ; Lief. 1. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, xv p. et 160 colonnes : ἄ-ἀεικής, in-4º. DM. : 24.

Sophocle. T. I : *Les Trachiniennes ; Antigone*, t. ét. par A. Dain et trad. par P. Mazon. Paris, Les Belles-Lettres, 1955, lxvi-123 p. doubles. Frs. : 700.

Spaeth (J. W., Jr.). *Index verborum Ciceronis poeticorum fragmentorum*, based on the text of Ac. Baehrens. Urbana, Univ. of Illinois Press, 1955, in-4º, ix-130 p., rel. $: 3.50.

Stella (L. A.). *Il poema di Ulisse* (Bibl. di Cultura, 47). Firenze, La Nuova Italia, 1955, xvi-443 p. L. : 2.500.

Studi in onore di Gino Funaioli. Roma, A. Signorelli, 1955, gr. in-8º, xii-440 p. L. : 10.000.

Svennung (J.). *Phaselus ille, zum 4. Gedicht Catulls* (Extr. de Opuscula Romana, vol. 1, ed. Instit. rom. H. Sueciae). Lund, Gleerup, 1954, in-4º, p. 109-124.

Symbolae Osloenses, ed. S. Eitrem et E. Skard, fasc. 31. Oslo, A. W. Brøgger, 1955, 189 p., 2 pl.

Te Riele (G. J. M. J.). *Les femmes dans Eschyle, observations sur quelques passages de ses tragédies où, de façon indirecte, les personnages féminins sont caractérisés comme tels* (Thèse Utrecht). Groningen, J. B. Wolters, 1955, 87 p.

Thucydidis, *Historiae*, post C. Hude ed. O. Luschnat, vol. I, libri I-II. Leipzig, B. G. Teubner, 1954, xxiv-202 p., cart. DM. : 8.40.

Torres da Silva (L.). *Método moderno para a tradução do Latim.* Amparo (Brésil), 1954, 72 p.

Transactions and proceedings of the American philological Association, vol. 85. Madison, Wisconsin, The Association, 1954, vi-289-lxviii p., rel.

Ullman (B. L.). *Studies in the Italian Renaissance.* Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1955, gr. in-8º, 395 p.

VAN DEN BRUWAENE (M.). *La société romaine.* 1re p. : *Les origines et la formation.* Bruxelles-Paris, Éd. Universitaires, 1955, 341 p., 46 fig. Frs. B. : 280.

P. VERGILI MARONIS, *Aeneidos, liber quartus*, ed. w. a comm. by R. G. AUSTIN. Oxford, Clarendon Press, 1955, xx-212 p., rel. Sh. : 15/.

VIVANTE (P.). *Sull' espressione del tutto e della parte in Omero* (Estr. d. Atti Acc. Toscana, XIX). Firenze, L. S. Olschki, 1955, 14 p.

VOLLGRAFF (W.). *Une inscription gravée sur un vase cultuel mithriaque* (Mededel. d. Kon. Nederl. Akad., 18, 8). Amsterdam, Noord-Hollandsche Uitgevers Maatschappij, 1955, 14 p., 1 pl., 3 fig. Fl. : 1.25.

WALDE (A.). *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 3te neubearb. Aufl. von J. B. HOFMANN : *Register, zusammengestellt von* E. BERGER : Lief. 1 et 2. Heidelberg, C. Winter, 1955, 160 p. Chaque vol., DM. : 4.65.

WESTMAN (R.). *Plutarch gegen Kolotes, seine Schrift* « Adversus Colotem » *als Philosophiegeschichtliche Quelle* (Acta Philosophica Fennica, VII). Helsingfors, Akateeminen Kirjakauppa, 1955, 332 p.

WISTRAND (E.). *De Martialis epigr. VIII, 15 commentatiuncula* (Act. Univ. Gotoburg. LX). Göteborg, Wettergren and Kerberrs Forlag, 1955, 40 p.

ZUNTZ (G.). *The political plays of Euripides.* Manchester, Manchester University Press, 1955, xi-157 p., rel. Sh. : 18/.

ZÜRCHER (J.). *Lexicon Academicum, zusammengestellt von...* Paderborn, F. Schöningh, 1954, 36 p. DM. : 5.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES ORIGINAUX

Pages

E. Benveniste. — *Pubes* et *publicus* 7
P. Boyancé. — Fulvius Nobilior et le Dieu ineffable 172
P. Chantraine. — Le déchiffrement de l'écriture linéaire B à Cnossos et à Pylos 11
P. Courcelle. — Pages inédites de Grillius sur le *De Inventione* 34
J. Defradas. — Épithètes homériques à valeur religieuse 206
É. des Places. — Un pseudo-témoin des *Lois* de Platon 45
P. M. Duval. — Les peuples de l'Aquitaine d'après la liste de Pline 213
M. Lejeune. — Essais de philologie mycénienne 147
P. Louis. — Le mot ἱστορία chez Aristote 39
H. J. Mette. — Neue Homer-Papyri 193
P. Nautin. — Sur une phrase de l'empereur Julien, *Or. IV, 143 B* 228

NOTES ET DISCUSSIONS

A. Ernout. — *Appendix Vergiliana*, ed. R. Giomini 47
A. Ernout. — Le *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens* de A. Blaise 229
L. Séchan. — *Euripide et la guerre du Péloponnèse*, d'Ed. Delebecque . . . 235

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

S. Ambrosii. — *De virginitate*, ed. E. Cazzaniga (A. Ernout) 317
A. Ammann. — -ΙΚΟΣ *bei Platon* (P. Chantraine) 277
J. Andrieu. — *Le dialogue antique* (A. Ernout) 301
G. d'Anna. — *Le idee letterarie di Suetonio* (A. Ernout) 316
L'Année philologique, publ. par J. Marouzeau et J. Ernst, t. XXIII et XXIV (A. Ernout) 294
Archiv für Papyrusforschung, publ. par H. Wilcken et Fr. Zucker, Bd. XV (J. Schwartz) 294
Aristote. — *Petits traités d'histoire naturelle*, éd. R. Mugnier (P. Chantraine) 90
Fr. Arnaldi. — *Antologia della poesia latina*, I (A. Ernout) 302
Arnobii. — *Adversus Nationes lib. VII*, rec. C. Marchesi (A. Ernout) . . . 317
Ag. d'Arrigo. — *Ricerche di storiografia della tecnica nell'Italia antica* (A. Ernout) 133
J. W. Atkins. — *Literary criticism in Antiquity*, II (A. Ernout) 105
B. Axelson. — *Akzentuierender Klauselrythmus bei Apuleius...* (A. Ernout) . 128
G. Bagnani. — *Arbiter of elegance,... Petronius* (A. Ernout) 315
G. Barra. — *Struttura e composizione del* « Rerum natura » *di Lucrezio* (A. Ernout) 113

Pages

A. Bataille. — *Pour une terminologie en paléographie grecque* (J. Irigoin). . 63
G. Bendz. — *Emendationen zu Caelius Aurelianus* (A. Ernout) 319
H. Bengtson und Vl. Milojčić. — *Grosser historischer Weltatlas*, I (A. Ernout) 323
Br. Bilinski. — *De veterum tragicorum romanorum notitiis geographicis observationes* (A. Ernout) 113
Br. Bilinski. — *Rôle idéologique de la tragédie romaine sous la République.* I : *L'*Alexandre *d'Ennius...* (A. Ernout) 303
R. Bloch. — *Les Étrusques* (A. Ernout) 296
R. Böhme. — *Orpheus, das Alter des Kitharoden* (P. Chantraine) 70
L. Bourgey. — *Observation et expérience chez les médecins de la Collection hippocratique* (P. Louis) 273
J. Bousquet. — *Fouilles de Delphes.* T. II : *Le Trésor de Cyrène* (J. Tréheux). 59
G. Bovini. — *Il cosiddetto Mausoleo di Galla Placidia in Ravenna* (P. Lemerle) 290
C. M. Bowra. — *Problems in Greek poetry* (P. Chantraine) 69
W. Brandenstein. — *Griechische Sprachwissenschaft*, I (P. Chantraine) . . 257
O. Brogan. — *Roman Gaul* (A. Ernout) 104
K. Büchner. — *Der Aufbau von Sallusts* Bellum Jugurthinum (A. Ernout). 117
I. Calabi. — *Ricerche sui rapporti tra le* « poleis » (J. de Romilly) 248
Calpurnii Siculi. — De laude Pisonis *et* Bucolica, *et* Annaei Lucani, De laude Caesaris, ed. R. Verdière (A. Ernout) 315
César. — *Guerre d'Alexandrie*, ed. J. Andrieu (A. Ernout) 302
Cicerone. — *De re publica, lib. I*, ed. V. Sirago (A. Ernout) 116
Cicéron. — *Discours*, t. VIII : *Pour Cluentius*, ed. P. Boyancé (A. Ernout). 115
Ciceronis. — *Paradoxa Stoicorum*, ed. A. G. Lee (A. Ernout) 310
P. Cloché. — *Alexandre le Grand et les essais de fusion entre l'Occident gréco-macédonien et l'Orient* (J. Schwartz) 95
P. Cloché. — *Alexandre le Grand* (P. Chantraine) 251
P. Cloché. — *Thèbes de Béotie, des origines à la conquête romaine* (J. Tréheux) 249
J. Collart. — *Varron, grammairien latin* (A. Ernout) 307
Corinna. — Ed. by D. L. Page (P. Chantraine) 74
H. Dahlmann. — *Varros Schrift* « de poematis » *und die hellenistisch-römische Poetik* (A. Ernout) 117
A. Debrunner. — *Geschichte der griechischen Sprache*, II (P. Chantraine). . 259
Fr. della Corte. — *Varrone, il terzo gran lume romano* (A. Ernout). . . . 305
Démosthène. — *Plaidoyers politiques*, t. I, éd. O. Navarre et P. Orsini (P. Chantraine) 279
J. Derbolav. — *Der Dialog* « Kratylos » *im Rahmen der platonischen Sprach- und Erkenntnisphilosophie* (P. Louis) 275
G. de Sanctis. — *Storia dei Romani*, IV, 2, 1 (R. Bloch) 326
R. Devreesse. — *Introduction à l'étude des manuscrits grecs* (J. Irigoin). . . 64
J. Dobrovsky. — *Fragmentum Pragense Euangelii S. Marci* (A. Ernout). . 128
M. Dolc. — *Hispania y Marcial* (A. Ernout) 127
H. Drexler. — *Hexameterstudien* (A. Ernout) 108
R. Dussaud. — *Prélydiens, Hittites et Achéens* (O. Masson) 245
V. Ehrenberg. — *Sophocles and Pericles* (J. de Romilly) 269
Epmhneia, *Festschrift* O. Regenbogen... (P. Chantraine) 135
Æschylus. — *Perzen*, ed. G. Italie (P. Chantraine) 269
V. de Falco. — *Demade oratore...* (P. Chantraine) 281
R. P. Festugière. — *La révélation d'Hermès Trismégiste*, III (P. Chantraine) 285

Pages

G. Freymuth. — *Zur Lehre von den Götterbildern in der epikureischen Philosophie* (J. Schwartz) 97
W. H. Friedrich. — *Euripides und Diphilos...* (P. Chantraine) 78
H. Frisk. — *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Lief. 2 (P. Chantraine) . 254
G. Germain. — *Genèse de l'*Odyssée ; *le fantastique et le sacré* (J. Defradas) . . 262
G. Germain. — *Homère et la mystique des nombres* (J. Defradas) 264
A. W. Gomme. — *The Greek attitude to Poetry and History* (J. de Romilly) . . 252
M. Grant. — *Roman Imperial Money* (J. Schwartz) 97
M. Grant. — *The six main AES coinages of Augustus* (R. Bloch) 328
P. Grimal. — *La mythologie grecque* (F. Vian) 57
P. Grimal. — *Le siècle des Scipions...* (A. Ernout) 111
P. Grimal. — *La vie à Rome dans l'Antiquité* (A. Ernout) 110
P. Händel. — *Beobachtungen zur epischen Technik des Apollonios Rhodios* (Fr. Vian) 281
Harvard Studies in classical Philology, vol. LXI (P. Chantraine) 136
L. Hautecœur. — *Mystique et architecture ; symbolisme du cercle et de la coupole* (H. Frère) 322
Hecataei Milesii. — *Fragmenta*, ed. G. Nenci (P. Chantraine) 272
Hérodote. — *Histoires*, liv. VIII, ed. Ph.-E. Legrand (P. Chantraine) . . . 79
Hesiod. — *Theogony*, ed. N. O. Brown (P. Chantraine) 74
Hesychii Alexandrini. — *Lexicon*, I, ed. K. Latte (O. Masson) 286
O. Hoffmann. — *Geschichte der griechischen Sprache*, I (P. Chantraine) . . . 258
M. Holleaux. — *Études d'épigraphie et d'histoire grecques*, IV (J. Schwartz) . 293
Horace. — *Odes et Épodes*, ed. A. Y. Campbell (A. Ernout) 119
J. Hubschmid. — *Sardische Studien...* (A. Ernout) 295
H. Hunger. — *Lexikon der griechischen und römischen Mythologie* (P. Chantraine) 58
Ch. Hyart. — *Les origines du style indirect latin et son emploi jusqu'à l'époque de César* (A. Ernout) 107
In Memoriam A. Beltrami, *miscellanea philologica* (A. Ernout) 321
International anthropological and linguistic Review, vol. I, 4 (A. Ernout) . . 330
J. Isaac. — *Le* Peri Hermeneias *en Occident de Boèce à saint Thomas...* (P. Louis) 89
P. J. Jensen. — *Plotin* (A. Raulin) 91
Saint Jérôme. — *Lettres*, t. IV, ed. J. Labourt (A. Ernout) 318
J. C. Kamerbeek. — *The plays of Sophocles, Commentaries.* I : *The Ajax* (P. Chantraine) 270
D. Kienast. — *Cato der Zensor...* (A. Ernout) 305
G. S. Kirk. — *Heraclitus ; the cosmic fragments* (Ch. Mugler) 85
H. Koller. — *Die Mimesis in der Antike...* (P. Louis) 277
W. J. Koster. — *Traité de métrique grecque* (et) *latine* (P. Chantraine) . . . 253
Lexicon mediae et infimae latinitatis Polonorum, I, 1 (A. Ernout) 107
D. Loenen. — *Polemos, een studie over oorlog in de griekse oudheid* (J.-P. Vernant) 56
J. Luccioni. — *Xénophon et le socratisme* (J. Humbert) 82
Lucrèce. — *De la nature*, trad. R. Waltz (A. Ernout) 309
O. Luschnat. — *Zum Text von Philodems Schrift* De Musica (J. Schwartz) . 97
E. Manni. — *Demetrio Poliorcete* (J. Schwartz) 96
E. Manni. — *L'impero di Gallieno...* (J. Guey) 102
F. Martinazzoli. — *Hapax legomenon*, 1 (P. Chantraine) 73
A. Mazzarino. — *Introduzione al* De Agri Cultura *di Catone* (A. Ernout) . . 113
P. Meloni. — *Perseo e la fine della monarchia Macedone* (A. Ernout) 102
E. Merone. — *I diminutivi in Eroda — Rutilio ellenizzante* (A Ernout) . . . 109

Pages

E. Michelakis. — *Platons Lehre von der Anwendung des Gesetzes und der Begriff der Billigkeit bei Aristoteles* (P. Louis) 88
G. J. Murphy. — *The reign of the Emperor Septimius Severus from the evidence of the inscriptions* (J. Guey) 325
D. Norberg. — *La poésie latine rythmique du haut Moyen Age. — L'hymne ambrosien* (A. Ernout) 129
La notion du divin depuis Homère jusqu'à Platon... (J. Humbert) 260
Opuscula archaeologica... Sueciae, VII (R. Bloch) 326
G. Ostrogorsky. — *Geschichte des byzantinischen Staates* (P. Lemerle) . . . 291
Ovidi. — *Metamorphoseon, lib. I*, ed. A. G. Lee (A. Ernout) 310
E. P. Papanoutsos. — *La catharsis des passions d'après Aristote* (P. Louis) . . 88
E. Paratore. — *Virgilio* (A. Ernout) 311
J. B. Parera. — *Particularidades sintacticas del Latin medieval* (A. Ernout) . 110
M. Pavan. — *La crisi della Scuola nel IV secolo D. C.* (A. Ernout) 106
A. Peretti. — *Teognide nella tradizione gnomologica* (P. Chantraine) 267
F. Perilla. — *Delphes* (A. Ernout) 321
G. Pesce. — *Il tempio d'Iside in Sabratha* (J. Schwartz) 99
A. Pickard-Cambridge. — *The dramatic festivals of Athens* (P. Chantraine) . 61
D. Pieraccioni. — *Morfologia storica della lingua greca* (P. Chantraine) . . . 257
Pindari. — *Carmina cum fragmentis*, ed. Br. Snell (J. Irigoin) 76
V. Pisani. — *Le lingue dell' Italia antica oltre il latino* (A. Ernout) 297
Platone. — *Ione*, ed. U. Albini (P. Louis) 275
Pliny. — *Natural history*, lib. XXXIII-XXXV, ed. H. Rackham (A. Ernout) 126
Plutarchi. — *Moralia*, VI, 1, ed. G. Hubert. — VI, 3, ed. H. Ziegler et M. Pohlenz (P. Chantraine) 282
Plutarchi. — *Vita Caesaris*, ed. A. Garzetti (P. Chantraine) 284
Plutarchi. — *Vita Demetri Poliorcetis*, ed. E. Manni (P. Chantraine) 95
I. I. Pontani. — *De sermone lib. sex*, ed. S. Lupi et A. Risicato (A. Ernout) . 320
L. Massa Positano. — *La tradizione manoscritta delle* Quaestiones physicae *di Teofilatto Simocata* (J. Irigoin) 99
Properti. — *Carmina*, ed. E. Barber (A. Ernout) 312
D. Pym and N. Silver. — *Alive on men's lips, an anthology of the Latin language...* (A. Ernout) 103
Pytheas von Massalia. — Ed. H. J. Mette (P. Chantraine) 93
Quintiliani. — *Selections from the Latin text...* by D. M. Gaunt (A. Ernout) . 121
M. Rambaud. — *L'art de la déformation historique dans les* Commentaires *de César* (A. Ernout) 114
M. Rambaud. — *Cicéron et l'histoire romaine* (A. Ernout) 114
G. Raskin. — *Oudgriekse Handelsreclame* (P. Chantraine) 57
Reallexikon für Antike und Christentum... von Th. Klauser, Lief. 14 und 15 (A. Ernout) 132
G. Redard. — *Recherches sur* XPH, XPHΣΘAI (P. Chantraine) 67
R. Rémondon. — *Papyrus grecs d'Apollônos Anô* (P. Lemerle) 291
Revue d'histoire du théâtre, 1954, I-II (A. Ernout) 331
H. et Bl. Riesenfeld. — *Repertorium lexicographicum graecum...* (P. Chantraine) 292
R. Robinson. — *Plato's earlier dialectic* (P. Louis) 86
G. Rudberg. — *Gedanke und Gefühl, Prolegomena zu einer hellenischen Stilbetrachtung* (P. Chantraine) 252
J. Safarewicz. — *Wybrane teksty umbryjskie* (A. Ernout) 299
Fr. Sartori. — *Problemi di storia costituzionale italiota* (R. Bloch) 328
Satura, Früchte aus der antiken Welt, O. Weinreich *dargebracht* (A. Ernout) . 132

Pages

A. Scherer. — *Gestirnnamen bei den Indogermanischen Völkern* (Ch. Mugler). 84
D. Schlumberger. — *L'argent grec dans l'Empire achéménide* (J. Schwartz). 98
A. Severyns. — *Recherches sur la* Chrestomathie *de Proclos*, III, 1 (J. Martin) 264
G. P. Shipp. — *Studies in the language of Homer* (P. Chantraine). 72
Sofisti, testimonianze e frammenti : fasc. 3, ed. M. Untersteiner (P. Chantraine). 278
Sofocle. — *Le Trachinie*, ed. G. Schiassi (P. Louis). 272
M. Soreth. — *Der platonische Dialog Hippias Maior* (P. Louis). 87
Statius. — *Achilleid*, ed. O. Dilke (A. Ernout). 122
Statii. — *Thebaidos lib. II*, ed. H. Mulder (A. Ernout). 124
P. B. Steidle. — *Die Regel St. Benedikts* (A. Ernout). 318
Symbolae Osloenses, fasc. XXX (A. Ernout) 134
Teofilatto Simocata. — *Questioni naturali*, ed. L. Massa Positano (J. Irigoin) 99
Thucydide. — *La guerre du Péloponnèse*, lib. I, ed. J. de Romilly (P. Chantraine). 80
G. Tilander. — *Essais d'étymologie cynégétique* (A. Ernout). 296
Transactions and Proceedings of the American Philological Association, vol. 83 et 84 (A. Ernout). . . . . 135 et 329
A. Traversa. — *I cinque libri del* « Catalogo delle Donne » (J. Schwartz). . 96
A. Uddholm. — *Formulae Marculfi*... (A. Ernout). 130
M. L. Uhlfelder. — *De proprietate sermonum vel rerum*... (A. Ernout). . . 319
B. van Groningen. — *In the grip of the past, an aspect of Greek thought* (J. Humbert). 55
B. van Groningen. — *La poésie verbale grecque* (Fr. Vian). 94
M. Vanhoutte. — *La philosophie politique de Platon dans les* « Lois » (P. Louis) 276
Varron. — *De lingua latina*, lib. V, ed. J. Collart (A. Ernout). 306
Vetus Latina, die Reste der altlateinischen Bibel... Genesis, 3. Lief. (A. Ernout) 128
Via Domitia, études de linguistique..., I (A. Ernout). 330
Virgilio. — *Eneide*, lib. II, ed. V. Ussani (A. Ernout). 118
J. Vogt. — *Sklaverei und Humanität im klassischen Griechentum* (J. de Romilly). 249
A. Walde. — *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 21. Lief. (A. Ernout). 106
B. Walker. — *The* Annals *of Tacitus*... (A. Ernout). 125
Fr. Wehrli. — *Herakleides Pontikos* (P. Chantraine). 91
C. Wendel und W. Göber. — *Das griechisch-römische Altertum* (J. Irigoin). 67
C. W. Westrup. — *Introduction to early roman Law*, V, 2 (A. Ernout). . . . 300
A. E. Wilhelm-Hooijbergh. — *Peccatum, sin and guild in ancient Rom* (A. Ernout). 300
E. Wistrand. — *Konstantins Kirche am heiligen Grab in Jerusalem*... (P. Lemerle) 290

Le gérant : P. Laurent.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 2970 - 10 - 1955.
Dépôt légal, 4e trimestre 1955. — 652.

Supplément à la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, t. XXVIII, n° 1-1954.

REVUE DE PHILOLOGIE
DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES
3e s., Tome XXVIII, 1954. fasc. 1.

RÉSUMÉS ANALYTIQUES

P. Mazon, *Eschyle, Perses* 815. — *R. Ph.*, XXVIII, 1954, 1, p. 7 et 8.

Au vers 815 des *Perses*, il faut corriger ἐκπαιδεύεται en ἐκπλινθεύεται. L'image est celle du couronnement d'un édifice, ce qui est un des sens possibles du préverbe. La faute s'explique par la confusion de ΠΛΙ et de ΠΑΙ en onciale.

G. Dumézil, *Etrusque Maris isminthians*. — *R. Ph.*, XXVIII 1954, 1, p. 9 à 18.

Au rapprochement renouvelé récemment par M. J. Heurgon, de préhellénique σμίνθος, Σμινθεύς et d'étrusque *śminθ-*, *isminθ-*, l'auteur fait deux ordres d'objections, quant à la manière de traiter les données religieuses, quant aux conditions phonétiques du rapprochement. Il montre que le *Mariś isminθians* du miroir de Bolsena (engagé dans une scène initiatique comportant un bain) supporte mieux un recours à ἀσάμινθος « baignoire » qui lui-même rappelle la racine caucasique du Sud signifiant « nettoyer » : géorgien *c'mi(n)da* « propre », etc. Il propose enfin une interprétation de la légende et du nom de *Tages*, le fondateur de l'haruspicine étrusque.

G. Dumézil, *Maiestas et grauitas*, II. — *R. Ph.*, XXVIII, 1954, 1, p. 19 et 20.

Complément à l'article précédent de l'auteur (*R. Ph.*, 1952, p. 7 à 28) ; réponse aux critiques de M. Wagenvoort.

W. M. Green, *Textual notes on Augustine's De libero arbitrio*. — *R. Ph.*, XXVIII, 1954, 1, p. 21 à 29.

27 passages are discussed, in which the Benedictine text of 1679 is wrong, or doubtful.

F. Vian, *Les comparaisons de Quintus de Smyrne*, I. — *R. Ph.*, XXVIII, 1954, 1, p. 30 à 51.

Quintus de Smyrne reprend volontiers les mêmes thèmes de comparaisons ; il en modifie toujours la forme grâce à divers procédés que l'A. analyse. D'après l'étude des comparaisons, Q. S. apparaît comme un jeune lettré, rompu à la technique de l'épopée, qui s'affranchit lentement des servitudes de l'imitation. Il ne semble pas avoir remanié profondément sa première rédaction. Ses comparaisons sont en général innspirées d'Homère ou d'Apollonios de Rhodes ; il a utilisé aussi la physique stoïcienne et Oppien ; mais il n'a sans doute rien emprunté aux poèmes du Cycle.

J. André, *Sur quelques noms de plantes*. — *R. Ph.*, XXVIII, 1954, 1, p. 52 à 64.

En marge du vocabulaire courant de la botanique, cet article étudie une trentaine de termes de sens inconnu relevés postérieurement au IIIe s. p. C. dans le Ps. Diosc. grec et latin, le Ps. Apulée, les traités de médecine et d'art vétérinaire et le *C. Gl. L.* Il en élimine certains (*columbinora, syrum*), propose des corrections (*aurimatellum, calamopia, erginarius, ptereas, siricium, statunaria, teuuxtemus*) et identifie les autres d'après les descriptions des auteurs, les emplois en médecine et les rapprochements de textes.

Supplément à la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, t. XXVIII, n° 2-1954.

REVUE DE PHILOLOGIE
DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

3e s., Tome XXVIII, 1954, fasc. 2.

RÉSUMÉS ANALYTIQUES

A. Ernout, *Vīs, vīrēs, vīs.* — *R. Ph.*, XXVIII, 1954, 2, p. 165 à 197.

Etude sur l'origine et l'emploi du mot *uīs* ; sur la différence de sens entre le singulier et le pluriel ; explication du pluriel *uīs* qu'on trouve chez quelques auteurs, et notamment dans Lucrèce. Substituts et synonymes de *uīs* ; rapports de *uīs* avec *uir*, et *uirtus*. Causes de la disparition du mot dans les langues romanes.

R. Rémondon, *Un nouveau document concernant Probus.* — *R. Ph.*, XXVIII, 1954, 2, p. 199 à 210.

Publication et explication d'un papyrus grec datant de l'empereur Probus (sans doute de 283 après J. C.), et qui traite de dépenses mises à la charge du bourg de Philadelphie, pour des travaux d'ordre économique ou militaire. Ce texte contribue à mettre en lumière l'importance que le Bas-Empire attachait à l'exploitation de l'Egypte et les ressources qu'il en tirait.

J. Irigoin, *Stemmas bifides et états de manuscrits.* — *R. Ph.*, XXVIII, 1954, 2, p. 211 à 217.

La fréquence des stemmas à deux branches dans les éditions critiques a inquiété plus d'un philologue. Pourtant, dans un groupe de trois manuscrits dont aucun n'est le modèle des deux autres, le rapport de probabilité du stemma bifide au stemma trifide est de neuf à un. D'autre part, dans un manuscrit, le texte n'est pas fixé définitivement : au cours des siècles, les grattages. les corrections, les additions, les gloses, le modifient d'une manière plus ou moins importante. On évitera donc, en appliquant trop strictement la méthode de Lachmann, de distinguer comme des manuscrits différents (ce qui entraîne la multiplication des rameaux bifides) des états successifs d'un même manuscrit.

J. Schwartz, *Manuscrits homériques et diction formulaire (à propos d'un détail de l'épisode de Briséis).* — *R. Ph.*, XXVIII, 1954, 2, p. 219 à 223.

L'étude morphologique et syntaxique permet de préférer, dans le texte reçu de A 344, une variante propre aux papyri. Mais l'analyse du contexte à l'aide des mécanismes de la diction formulaire montre que cette leçon n'est pas primitive dans un épisode postérieur lui-même aux plus anciennes couches de rédaction de l'Iliade.

G. Dumézil, *Remarques sur les dieux Grabovio- d'Iguvium.* — *R. Ph.*, XXVIII, 1954, 2, p. 225 à 234.

A la lumière de ses recherches sur la triade romaine *Juppiter Mars Quirinus* et sur les homologues de cette triade chez d'autres peuples indo-européens, l'auteur étudie la partie du rituel d'Iguvium relative aux trois dieux *Grabouio-* et aux trois « dieux seconds » qui leur sont associés. Plusieurs traits du rituel, notamment pour les dieux seconds, s'éclairent par cette comparaison : césure entre les deux premières fonctions et la troisième ; ovins offerts différentiellement au dieu second de *Vofiono-* ; ensevelissement de ces ovins, et d'eux seuls, parmi les victimes. On établit la convenance de l'association de chacun des dieux seconds avec son dieu *Grabouio-* et l'on propose une nouvelle étymologie (**temsro-*) pour *Tefro- Iouio-*, le dieu second de *Vofiono-*. Plusieurs thèses de MM. Devoto, Ferri, Pisani sont examinées.

Fr. Vian, *Les comparaisons de Quintus de Smyrne (fin).* — *R. Ph.*, XXVIII, 1954, 2, p. 235 à 243.

Notes critiques à quelques passages des *Posthomerica* : I, 39, 336, 536 sq. ; II, 197, 298 sq., 517 sq. ; III, 200 sq., 275 sq. ; V, 375 sq. ; VII, 41 sq. ; VIII, 337 sq. ; IX, 381, 449 sq. ; XII, 532 sq. ; XIII, 72 sq. ; XIV, 35, 64, 79.

Supplément à la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, t. XXIX, 1955, fasc. 1

REVUE DE PHILOLOGIE
DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

3e s., Tome XXIX, 1955, fasc. 1

RÉSUMÉS ANALYTIQUES

E. Benveniste, *Pubes* et *publicus*. — *R. Ph.*, XXIX, 1955, 1, p. 7 à 10.

Le croisement de *populus* et de *pubes*, qui a produit l'adjectif *publicus*, s'explique par le rôle de la *pubes* romaine. Le parallélisme de gr. ἥβη : ἡβηδόν suggère que ce croisement a eu lieu d'abord dans l'adverbe *publice*.

P. Chantraine, *Le déchiffrement de l'écriture linéaire B à Cnossos et à Pylos*. — *R. Ph.*, XXIX, 1955, 1, p. 11 à 33.

M. M. Ventris et M. J. Chadwick viennent d'établir que l'écriture dite linéaire B de Cnossos et de Pylos recouvre un grec très archaïque, et ils en ont commencé le déchiffrement : c'est grâce aux séparateurs de mots, aux idéogrammes et à de patientes recherches sur les groupes de signes et leur place que ce résultat a été obtenu. L'écriture est une écriture syllabique de quatre-vingt-huit signes dont la plupart sont déchiffrés. S'il reste encore de nombreuses incertitudes, les principes sont acquis, et une tablette nouvellement découverte (Pylos 641) leur apporte une confirmation décisive.

P. Courcelle, *Pages inédites de Grillius sur le « De inuentione »*. — *R. Ph.*, XXIX, 1955, 1, p. 34 à 38.

Texte du *Paris. B. N. lat. 2450*, fol. 13, s. XI, non identifié dans le *Catalogue*. Il s'agit sûrement d'un fragment de commentaire antique sur Cicéron, *De inuentione*, I, 17, 24. L'auteur croit ce texte inédit et propose d'y voir un vestige de la partie perdue du commentaire de Grillius (ve siècle).

P. Louis, *Le mot ἱστορία chez Aristote*. — *R. Ph.*, XXIX, 1955, 1, p. 39 à 44.

Chez Aristote, le mot ἱστορία ne désigne pas seulement le récit des événements de la vie d'un peuple ou d'un individu. Il signifie aussi science, connaissance, et plus spécialement connaissance des faits particuliers. Ce sens est parfaitement conforme à l'étymologie et se retrouve chez des prédécesseurs et des contemporains d'Aristote.

Ed. Des Places, *Un pseudo-témoin des « Lois » de Platon*. — *R. Ph.*, XXIX, 1955, 1, p. 45 à 46.

Aucun manuscrit de la Biblioteca Classense de Ravenne ne contient quoi que ce soit de Platon, un renvoi marginal au l. II des *Lois* a fait croire à Albert Martin que ce livre figurait dans l'actuel no 380 (*olim* 39, 6, G), du xviie siècle, fol. 110 ro sqq. ; S. Bernicoli indique le l. XII. En réalité, le manuscrit se termine (fol. 110 ro-125 ro) par la *Poétique* d'Aristote, copiée sur un modèle excellent et avec des leçons ou conjectures intéressantes, jusqu'à XXI, 1457 b 17.

Supplément à la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, t. XXIX, 1955, fasc. 2

REVUE DE PHILOLOGIE
DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

3e s., Tome XXIX, 1955, fasc. 2

RÉSUMÉS ANALYTIQUES

M. Lejeune, *Essais de philologie mycénienne.* — *R. Ph.*, XXIX, 1955, 2, p. 147 à 171.

Introduction à l'étude des documents « mycéniens » (tablettes de Cnossos, Pylos, Mycènes, en écriture « linéaire B », datant de 1400 à 1200 av. J.-C.) ; le déchiffrement du syllabaire (Ventris) et l'identification de la langue (grec prédorien) ouvrent la voie à des recherches philologiques nécessaires, variées et difficiles. — Une première étude (qui permet, au passage, de déterminer la valeur des caractères 71 = *we* et 87 = *kwe*) est consacrée à l'examen exhaustif d'une série de textes limitée et cohérente, celle des inventaires de roues de chars des palais de Cnossos et Pylos.

P. Boyancé, *Fulvius Nobilior et le Dieu ineffable.* — *R. Ph.*, XXIX, 1955, 2, p. 172 à 192.

Le *De ostentis* de Lydus (16) nous a conservé un curieux fragment du *De fastis* de Fulvius Nobilior sur l'astronomie permettant de connaître les œuvres du Dieu inconnu. Cette doctrine, attribuée à Numa, est un témoignage de l'influence néo-pythagoricienne au IIe siècle et doit être rapprochée d'ouvrages d'Ennius et du sanctuaire de l'*Hercules Musarum*. Au passage sont étudiés les autres fragments du *De fastis*, ainsi que les textes d'Ovide relatifs à Numa et Pythagore. La doctrine elle-même vient chez les néo-pythagoriciens du *Timée* de Platon (p. 28 c et 47 a-c), considéré par eux comme un traité pythagorisant. La théologie des Muses, qu'on trouve chez Philon d'Alexandrie en relation avec elle, peut avoir été connue d'Ennius et de Fulvius.

H. J. Mette, *Neue Homer-Papyri.* — *R. Ph.*, XXIX, 1955, 2, p. 193 à 205.

Liste de plus de cent papyrus de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, à ajouter aux listes de P. Collart. Parmi cette centaine de papyrus, soixante-sept ne figurent pas dans le récent recueil de Pack.

J. Defradas, *Les épithètes homériques à valeur religieuse.* — *R. Ph.*, XXIX, 1955, 2, p. 206 à 212.

Les épithètes dites traditionnelles appliquées par Homère aux noms de villes et de pays sont rarement indifférentes. Les villes qu'il qualifie de saintes ou de divines ont toujours une importance religieuse. Ce que l'on peut tirer des expressions *Krisa la divine* et *Pythô la rocheuse.*

P. M. Duval, *Les peuples de l'Aquitaine d'après la liste de Pline.* — *R. Ph.*, XXIX, 1955, 2, p. 213 à 227.

Nous connaissons les noms des peuples de l'Aquitaine gallo-romaine par Pline, *N. H.*, IV, 108-109. Depuis Desjardins, on refuse à cette liste le caractère géographique : Pline aurait énuméré un certain nombre de peuples en ethnographe, sans suivre aucun itinéraire. L'analyse du texte, les travaux historiques parus depuis l'édition Mayhoff (1906), et notamment les localisations nouvelles proposées pour plusieurs peuples, permettent de retrouver dans la description des peuples proprement aquitains un ordre géographique en trois itinéraires orientés Est-Ouest.

P. Nautin, *Sur une phrase de l'empereur Julien, Or.* IV, *143 B.* — *R. Ph.*, XXIX, 1955, 2, p. 228.

Cette phrase de Julien est le seul exemple qu'on ait apporté de l'emploi de Κορυφόω à la voix moyenne. La restitution de la préposition εἰς, tombée par haplographie, permet de lire le passif, bien attesté par ailleurs.

Revue de Philologie

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

TROISIÈME SÉRIE

publiée sous la direction de

A. ERNOUT
PROFESSEUR HONORAIRE
AU COLLÈGE DE FRANCE

ET

P. CHANTRAINE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

MEMBRES DE L'INSTITUT

Publiée avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique

ANNÉE ET TOME XXVIII
(80e de la Collection)

FASCICULE I
1954

LIBRAIRIE KLINCKSIECK
11, rue de Lille
PARIS

REVUE DE PHILOLOGIE

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

La plus ancienne revue française consacrée aux langues, aux littératures et à l'histoire de l'antiquité classique.

Fondée en 1845, par Léon Rénier

L'ensemble de la publication comprend 3 séries :

Première Série : 2 vol. 1845-47, avec planche.

Nouvelle Série : 50 vol. annuels (1877-1926) publiés avec la *Revue des Revues* et publications d'Académies relatives à l'Antiquité classique et la *Revue des Comptes rendus d'ouvrages relatifs à l'Antiquité classique* (programme actuellement repris par l'*Année philologique*).

Troisième Série : commencée en 1927, sous la direction de P. Jouguet et A. Ernout. — A. Ernout et P. Chantraine à partir de 1950.

TOME XXVIII. — FASCICULE 1

SOMMAIRE

Pages

P. Mazon. — Eschyle, Perses, 815 7
G. Dumézil. — *Etrusque Maris isminthians* 9
G. Dumezil. — *Maiestas* et *grauitas*, II 19
W. M. Green. — Textual notes on Augustine's *De libero arbitrio* 21
F. Vian. — Les comparaisons de Quintus de Smyrne, I 30
J. André. — Sur quelques noms de plantes 52
Notes et Discussions : P. Chantraine : P. Von der Mühll : *Kritisches Hypomnema zur Ilias* 65
A. Ernout. : Pline l'Ancien : *Histoire Naturelle*, l. XXXIV, ed. Le Bonniec et H. Gallet de Santerre 72
Bulletin bibliographique 81

Conditions de Vente

Années écoulées jusqu'au Tome XXVII de la 3e Série (79e de la Collection) :

Pour les volumes non épuisés :

Années antérieures au Tome XXVIII (1954) l'année 1.750 fr. — Etranger : 5 $
Abonnement au Tome XXVIII de la 3e Série. France 1.500 fr. — Etranger : 5 $

N.-B. — Le prix français pourra être soumis à révision en fonction du niveau des prix intérieurs.

Messieurs les Abonnés peuvent acquitter dès maintenant le montant de leur Abonnement au Tome XXVIII à la

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, C/CP : PARIS 734-94.

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

BULLETIN ANALYTIQUE (Section philosophique)

Cette publication trimestrielle traite des matières suivantes : Métaphysique et philosophie générale. Théologie et sciences religieuses. Morale. Philosophie de l'art et esthétique. Théorie des valeurs. Psychologie. Théorie générale de la connaissance et épistémologie. Philosophie et histoire des sciences. Sociologie. Philosophie de l'histoire et philosophie politique. Histoire de la philosophie. Disciplines annexes. Prix : **1.500** fr. (France). **2.000** fr. (Etranger)

Renseignements et Vente : CENTRE DE DOCUMENTATION
18, Rue Pierre-Curie, PARIS (5°)
Téléphone ODEon 10-01 C. C. P. 9.131.62, PARIS

Le CENTRE DE DOCUMENTATION DU C. N. R. S., 18, rue Pierre-Curie, PARIS, fournit, en outre, la reproduction photographique sur microfilm ou sur papier des articles signalés dans le BULLETIN ANALYTIQUE ou des articles dont la référence bibliographique précise lui est fournie, ainsi que la version française des articles en langue étrangère.

TARIF DES REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES

La bande de 10 pages de microfilm négatif : **75** fr.

AGRANDISSEMENTS

9 × 12 : **40** fr. — 13 × 18 et 15 × 21 : **52** fr. — 18 × 24 : **63** fr.
21 × 27 : **106** fr. — 30 × 40 : **215** fr.

A ces prix s'ajoute le coût du microfilm nécessaire au tirage.

Un droit de recherche de **100** fr. par article est facturé en sus pour les documents non analysés au BULLETIN ANALYTIQUE.

Vente et Renseignements : SERVICE DES PUBLICATIONS DU C.N.R.S.
45, Rue d'Ulm, PARIS (5°) — Téléphone ODEon 81-95

COLLOQUES INTERNATIONAUX du C.N.R.S. (Sciences humaines)

N° 1. — **Pensée humaniste et tradition chrétienne aux XV° et XVI° siècles.** Paris, octobre 1948. 1950. Un volume 15,5 × 23,5, VIII-360 pp. **1.800** fr.

RICHARD. **Répertoire des Bibliothèques et des Catalogues de manuscrits Grecs.** Un volume 16 × 25,5, XI-131 pp. ..... **700** fr.

VAJDA. **Répertoire des Catalogues et Inventaires de manuscrits Arabes.** Un volume 16 × 25,5, 49 pp. ..... **450** fr.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS du Centre de Documentation Cartographique et Géographique du C.N.R.S. Tome I, 1949. Un volume 21 × 27. 148 pp., 11 pl., 10 photos ..... **1.500** fr.

En préparation :

MÉMOIRES ET DOCUMENTS du Centre de Documentation Cartographique et Géographique du C.N.R.S. Tome II.

GALLIA

FOUILLES ET MONUMENTS ARCHÉOLOGIQUES EN FRANCE MÉTROPOLITAINE

Vente et Renseignements : C. N. R. S., 15, Quai Anatole-France, PARIS (7°).

Tome V, fascicule 1, 1947, 234 pp., 150 fig., 4 plans ..... **1.200** fr.
Tome V, fascicule 2, 1947, pp. 235 à 488, 156 fig., 2 plans ..... **1.200** fr.
Tome VI, fascicule 1, 1949, 288 pp., 196 fig., 4 plans ..... **1.800** fr.

Viennent de paraître :

Tome VI, fascicule 2, 1950. — Tome VII, fascicule 1, 1950.

En préparation : Tome VII, fascicule 2.

SUPPLÉMENTS A GALLIA

II. — FORMIGÉ (Jules). **Le trophée des Alpes (La Turbie),** 1940, 105 pp., 62 fig. ..... **960** fr.

III. — ROLLAND (Henri). **Fouilles de Saint-Blaise (Bouches-du-Rhône),** 1951. 290 pp., 186 fig., 2 plans ..... **2.200** fr.

IV. — *En préparation* :
WUILLEUMIER (Pierre). **Fouilles de Lyon (Fourvières).**

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

Volumes déjà parus :

I. — A. ERNOUT. Philologica. Recueil d'articles concernant l'Antiquité classique et particulièrement le vocabulaire latin .... 700 fr.

II. — E. DE SAINT-DENIS. Vocabulaire des animaux marins en latin classique ..... 360 fr.

III. — E. DES PLACES, S. J. Le pronom chez Pindare. Recherches philologiques et critiques ..... 360 fr.

IV. — A. J. FESTUGIÈRE, O. P. Hippocrate *L'ancienne médecine.* Texte, traduction et commentaire ..... 700 fr.

V. — G. REDARD. Les noms grecs en ΤΗΣ, ΤΙΣ et principalement en ΙΤΗΣ, ΙΤΙΣ. Etude philologique et linguistique ..... 1.040 fr.

VI. — E. LAROCHE. Histoire de la racine *nem* — en grec ancien, νέμω, νέμεσις, νόμος, νομίζω ..... 880 fr.

VII. — J. ANDRÉ. Les termes de couleur dans la langue latine ..... 880 fr.

VIII. — J. ANDRÉ. La vie et l'œuvre de C. Asinius Pollion ..... 360 fr.

IX. — E. DELEBECQUE. Le cheval dans *l'Iliade.* Suivi d'un lexique du cheval chez Homère et d'un essai sur le cheval pré-homérique ..... 1.000 fr.

X. — E. DELEBECQUE. Euripide et la guerre du Péloponnèse .... 1.600 fr.

XI. — F. VIAN. La guerre des Géants. Le mythe avant l'époque hellénistique ..... 1.400 fr.

XII. — L. MOULINIER. Le pur et l'impur dans la pensée grecque d'Homère à Aristote ..... 1.800 fr.

XIII. — J. IRIGOIN. Histoire du texte de Pindare ..... 1.800 fr.

XIV. — E. MARTIN. Essai sur les rythmes de la chanson grecque antique ..... 1.600 fr.

XV. — E. MARTIN. Trois documents de musique grecque ..... 800 fr.

XVI. — J. IRIGOIN. Recherches sur les mètres de la lyrique chorale grecque : la structure du vers ..... 800 fr.

XVII. — Ch. MUGLER. Deux thèmes de la cosmologie grecque : devenir cyclique et pluralité des mondes ..... 960 fr.

XVIII. — A. ERNOUT. Aspects du vocabulaire latin ..... 1.400 fr.

XIX. — G. DUMÉZIL. Rituels indo-européens à Rome. ..... 600 fr.

A paraître en Mai 1954 :

XX. — J. DEFRADAS. Plutarque *Le Banquet des Sept Sages.* Texte, traduction et commentaire ..... 1.400 fr.

XXI. — J. DEFRADAS. Les thèmes de la propagande delphique ..... 800 fr.

UNIVERSITY OF LONDON
4 JUN 1954